

ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

D  
Revue  
des  
ÉTUDES  
sud - est  
européennes

TOME I  
1963 - N.º 12

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

La «REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES» paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I.C. Frimu 9, pour la «REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES».

ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

R  
Revue  
des  
ÉTUDES  
sud - est  
européennes

TOME I

1963

N° 1—2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

## Comité de rédaction

**M. BERZA**, membre correspondant de l'Académie de la République Populaire Roumaine — *rédacteur en chef* ;  
**EM. CONDURACHI, EMIL PETROVICI, A. ROSETTI**,  
membres de l'Académie de la République Populaire  
Roumaine ; **COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI**, membres  
correspondants de l'Académie de la République Populaire  
Roumaine ; **VICTOR PAPACOSTEA**, **AL. ELIAN, FR.**  
**PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU ; MIRCEA**  
**VOICANA**—*secrétaire de rédaction*.

S O M M A I R E

	<u>Page</u>
<i>Avant-propos</i> . . . . .	5
VICTOR PAPACOSTEA, Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie . .	7
ION NESTOR, La pénétration des Slaves dans la péninsule Balkanique et la Grèce continentale. Considérations sur les recherches historiques et archéologiques I . .	41
VALENTIN GEORGESCU, Alte albanische Rechtsgewohnheiten . . . . .	69
NIKOLAÏ TODOROV ( <i>Sofia</i> ), Sur quelques aspects du passage du féodalisme au capitalisme dans les territoires balkaniques de l'Empire ottoman . . . . .	103
ТЕОДОР ТРЫШЧА, Сербские слова в банатском наречии и их значение . .	137

Mélanges

A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes <i>ks, kt</i> dans les langues balkaniques . . .	153
NICOLAE BĂNESCU, A propos de Basile Apokapes, duc de Paradounavis (= Paristrion). La notice du moine Théodule (1059) . . . . .	155
МИХАИЛ ДАН, О научных румыно-болгарских связях в XIX в. Два письма Л. Милетица Иоанну Богдану . . . . .	159

Chronique

La Conférence d'études classiques de Plovdiv (24—29 avril 1962) ( <i>D. M. Pippidi</i> ) .	167
Le colloque international de Sinaia sur les civilisations balkaniques (9 — 14 juillet 1962) ( <i>Em. Condurachi</i> ) . . . . .	169
Le premier festival de folklore des pays balkaniques et de la zone de la mer Adriatique ( <i>Mihai Pop</i> ) . . . . .	177
<span style="border: 1px solid black; padding: 2px;">Victor Papacostea</span> ( <i>Mircea Voicana</i> ) . . . . .	179

Comptes rendus

Балканско езиковнаие, II (1960) (*A. Vraciu*); D. DEČEV, Характеристика на тракийският език. Charakteristik der thrakischen Sprache (*G. Ivănescu*); A. ROSETTI, Istoria limbii romîne, I: Limba latină (*H. Mihădescu*); II: Limbile balcanice (*C. Poghirc*); ŽARKO MULJAČIĆ, Dalmatski elementi u mletački pisanim dubrovačkim dokumentima 14. st. Prilog raguzejskoj dijakronoj fonologiji i dalmatsko-mletačkoj konvergenciji (*H. Mihădescu*); IORGU

	JORDAN, <i>Lingvistica romanică (H. Mihăescu)</i> ; H. MIHĂESCU, <i>Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman (S. Ottescu)</i> ; Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika (H. Mihăescu); IVAN DURIDANOV, Местните названия от Ломско; idem, Топонимната на Първомайска околия (H. Mihăescu); VLADIMIR DRIMBA, Aspecte din fonetica găgăuză (Mustafa A. Mehmet).	183
IVAN	VENEDIKOV, Тракийската колесница (Romulus Vulcănescu); SONIA GHEORGHIEVA, К вопросу о материальной культуре славян и праболгар на нижнем Дунае (Petre Diaconu); IVAN DUJČEV, Les Slaves et Byzance (N. Bănescu); R. M. BARTIKIAN, Критические заметки о завещании Еустафии Воила (1059 г.) (N. Bănescu); PAUL LEMERLE, Prolégomènes à une édition critique et commentée des «Conseils et Récits» de Kékauménos (E. Frances); G. G. LITAVRINE, Был ли Кекавмен, автор „Стратегикона”, феодалом? (E. Frances); E. WERNER, Народная ересь или движение за социально-политические реформы? Проблемы революционного движения в Солуни в 1342—1349 гг. (E. Frances); FRANCISC PALL, Relațiile comerciale între braşoveni și raguzani (S. Goldemberg); JERZY LISOVSKY, Quelques remarques sur la mission de Mehmed Aga en Pologne (1707) (M. M. Alexandrescu-Dersca); Νομικὸν ποιητὸν καὶ συνταχτὸν εἰς ἀπλὴν φράσιν ὑπὸ τοῦ πανιερωτάτου ἑλλογιματάτου ἐπισκόπου Καμπανίας κυρίου Θεοφύλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων (Gheorghe Cronf); ELENİ E. KUKKU, Ὁ Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία 1803—1822 Α'. Ἡ Φιλέμουτος Ἐπιτελεία τῆς Βιέννης (Nestor Camariano); I. G. SENKEVICI, Освободительное движение албанского народа в 1905—1912 (Sava Iancovici).	204
ST.	KYRIAKIDES, Zur neugriechischen Ballade (Ovidiu Papadima); EVEL GASPARIINI, Questioni di mitologia slava (Adrian Fochi); IVAN GRAFENAUER, Ein altpflanzerisch-chthonischer Wurmsegen in der Schweiz und Slovenien (Adrian Fochi); STOJAN D. VUJIČIĆ, Les formes métriques sud-slaves de la poésie de Balint Balassi (Sorin Alexandrescu); VIRGIL VĂTĂȘIANU, Istoria artei feudale în țările române, I: Arta în perioada de dezvoltare a feudalismului (Dinu C. Giurescu); Omagiu lui George Oprescu cu prilejul împlinirii a 80 de ani (Dinu C. Giurescu).	230
Index	Islamicus (1906—1955). A Catalogue of Articles on Islamic subjects in Periodicals and other Collective Publications (Mustafa A. Mehmet); Documente privind istoria României. Colecția Eudoxiu de Hurmuzaki (seria nouă), vol. I. Rapoarte consulare ruse (1770—1796) (Sava Iancovici).	244
	Notices bibliographiques	249

## AVANT-PROPOS

*La Revue des Etudes sud-est européennes, dont le premier fascicule paraît aujourd'hui, est la publication de l'Institut d'Etudes sud-est européennes, récemment créé dans le cadre de l'Académie de la République Populaire Roumaine.*

*Le nouvel Institut et sa revue se proposent de contribuer à une meilleure connaissance du passé et du présent de l'espace sud-est européen et, implicitement, à une meilleure connaissance réciproque et au rapprochement des peuples de cette partie de l'Europe. Héritiers d'anciennes traditions culturelles que chacun a développées de façon originale, ces peuples sont reliés par les nombreux éléments communs d'un passé historique séculaire ainsi que par la nécessité de s'assurer, grâce à un effort commun, les perspectives d'un labeur pacifique et créateur. Nous sommes convaincus que les facteurs unifiants ont toujours été et continuent d'être plus forts que ceux de division entre les peuples, et qu'une science digne de ce nom doit se mettre au service des idéaux les plus hauts de l'humanité, parmi lesquels se trouvent ceux du rapprochement et de la collaboration de toutes les nations du monde. Dans la mesure où il réussira à aider par ses recherches, étayées d'une méthode rigoureuse et animées par un respect absolu de la vérité, à mettre en valeur tous les éléments communs du passé et du présent des peuples du Sud-Est européen, l'Institut récemment organisé par l'Académie de la R.P.R. servira en même temps aux fins directes de la science et aux besoins les plus pressants de l'humanité.*

*Compte tenu de ces desiderata, l'Institut et sa revue tâcheront de ne pas se limiter aux problèmes particuliers du développement historique, de l'un ou de l'autre des peuples du Sud-Est européen, tout en laissant la voie ouverte à toute collaboration internationale animée du même esprit. Le champ de recherches que nous nous proposons de cultiver est si vaste et la base documentaire de toute étude plus ample est si répandue dans les archives et bibliothèques des différents pays que seule une large collaboration internationale pourra garantir la réussite parfaite de ces recherches. C'est la raison pour laquelle l'Académie de la R.P.R. a applaudi et aidé à la création de l'Association internationale d'Etudes du Sud-Est européen et elle entend*

*appliquer ces mêmes principes de collaboration scientifique dans son propre Institut.*

*L'Institut comprendra dans la sphère de ses préoccupations, à côté des recherches historiques et d'histoire de la culture, des problèmes de linguistique et d'ethnographie, ainsi que ceux suscités par les structures sociales des peuples de cette région, leur développement économique et leur système juridique. Ces multiples préoccupations seront reflétées au fur et à mesure dans les pages de notre revue, qui cherchera en outre d'informer ses lecteurs sur les principales publications ayant trait aux disciplines susmentionnées.*

*L'Institut d'Etudes sud-est européennes et la Revue des Etudes sud-est européennes jouissent d'une longue tradition de recherches dans ce domaine, cultivé il y a plus d'un demi-siècle par l'Institut du même nom fondé par Nicolae Iorga et puis par l'Institut d'Etudes et Recherches balkaniques dirigé par Victor Papacostea. Nous espérons imprimer une nouvelle vigueur à cette tradition de la science roumaine et réussir à apporter une contribution utile au développement général des études sur le Sud-Est de l'Europe.*



## LES ORIGINES DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN VALACHIE

par VICTOR PAPACOSTEA

Il s'était accrédité chez nous l'opinion qu'il n'avait pas existé en Valachie, sous le règne de Matei Basarab, un « enseignement supérieur »<sup>1</sup> semblable à celui qui s'était développé en Moldavie sous Vasile Lupu à la suite de la création de l'école de Trois Hiérarques de Jassy. C'est pourquoi la question de l'enseignement valaque au temps de Matei Basarab n'a plus fait l'objet de recherches spéciales. Le seul à avoir essayé de prouver l'existence à cette époque en Valachie aussi d'une école supérieure fut A. D. Xenopol<sup>2</sup>. Mais il n'y réussit pas, car à la date où il achevait son traité d'histoire des Roumains, il disposait d'une information extrêmement réduite dans le domaine de l'enseignement et parce qu'il a donné une interprétation erronée — influencé qu'il était par certaines idées préconçues — aux documents existants<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous n'utilisons pas l'expression d'« enseignement supérieur » dans l'acception que lui a donnée l'administration scolaire moderne (enseignement universitaire), mais seulement en rapport avec la vieille organisation de l'enseignement roumain. Du reste, comme il a déjà été dit, « la division de l'enseignement en élémentaire et secondaire commence à peine à se produire au XVII<sup>e</sup> siècle, et cela sporadiquement » (Ștefan Bîrsănescu, « *Schola latina* » de la Cotnari, *Biblioteca de curte și proiectul de Academie al lui Despot Vodă*, Bucarest, 1957, p. 71, n<sup>o</sup> 85).

<sup>2</sup> A. D. Xenopol, *Istoria Romnilor din Dacia traiană*, 3<sup>e</sup> éd., vol. VII, Bucarest, 1929, p. 75—78.

<sup>3</sup> Victor Papacostea, *O școală de limbă și cultură slavonă la Tîrgoviște în timpul domniei lui Matei Basarab*, dans *Romanoslavica*, V, Bucarest, 1962. p. 183—194.

On a souvent parlé d'« émulation » entre Moldaves et Valaques sous les règnes de Matei Basarab et de Vasile Lupu <sup>4</sup>. Une idée même a pris racines, c'est que cette « émulation » s'est soldée avec une sorte de parallélisme entre les deux mouvements culturels : tout ce qui se faisait dans l'une des deux principautés était également réalisé dans l'autre. Le premier qui soutint l'existence d'un pareil parallélisme et d'une émulation réciproque dans tous les domaines de la culture — y compris l'enseignement, comme nous l'avons rappelé ci-dessus — a été A. D. Xenopol. Animé de la passion de tout ramener à un système, Xenopol s'est efforcé de démontrer que l'influence de Kiev s'est fait ressentir à Tîrgoviște tout comme à Jassy, en égale mesure, dans tous les secteurs de la vie culturelle : Eglise, imprimerie, codes, enseignement, etc. Il arriva ainsi à soutenir, sans le moindre fondement, l'existence d'une école en 1640 « au monastère de Tîrgoviște, où l'on enseignait le latin et le slave » <sup>5</sup>. (Nous avons démontré ailleurs l'inexistence d'une école latino-slave à la résidence de Matei Basarab à la date indiquée par l'historien de Jassy.) <sup>6</sup>

Mais, si Xenopol a exagéré, poussé qu'il était par sa passion d'une symétrie parfaite et par son esprit de systématisation à outrance, l'opinion contraire ne saurait davantage être admise. On ne peut pas soutenir non plus l'opinion formulée par Constantin C. Giurescu que « l'émulation qui existait entre la Moldavie et la Valachie sous Matei Basarab et Vasile-Lupu, dans divers domaines de la culture, ne se constate pas aussi dans celui de l'enseignement. Le vieux prince ne fonde pas à son tour une école supérieure du genre de celle de Jassy » <sup>7</sup>.

Les sources de l'époque montrent toutefois que les Valaques aussi posent les bases d'un enseignement d'un niveau assez élevé, fondé — pendant la première décennie du règne de Matei Basarab — sur l'étude de la vieille langue et de la culture slaves (dans une école dénuée d'une chaire de langue latine) ; puis, dans la seconde décennie du même règne, cet enseignement repose sur le classicisme gréco-latin, sur des études de philosophie et de rhétorique (*Schola greca e latina*), comme l'appellent les

<sup>4</sup> A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 81 : « Matei Basarab et Vasile Lupu ... semblent avoir rivalisé, à qui mieux mieux, à doter le peuple des mêmes établissements d'utilité publique ». L'idée est reprise par N. Iorga, *Istoria învățământului românesc*, Bucarest, 1928, p. 29 : « La Valachie de Matei Basarab en concurrence continue avec la Moldavie de Vasile Lupu... ». Dans son *Histoire des Roumains*, vol. VI, p. 96—122, N. Iorga introduit l'idée même dans des titres : « Rivalité des créateurs de civilisation » et « Nouvelle concurrence et lutte entre les deux princes roumains », p. 169—180.

<sup>5</sup> A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 78.

<sup>6</sup> Victor Papacostea, *op. cit.*, p. 185—187.

<sup>7</sup> Const. C. Giurescu, *Istoria Romnilor*, vol. III, II<sup>e</sup> partie, p. 916.

documents de l'époque, ses fondateurs étant les humanistes grecs bien connus, originaires de Chio, Pantéléimon Ligaridès et Ignace Pétritzès <sup>8</sup>.

Le présent travail ne s'occupera pas de cette école. Elle n'a été mentionnée jusqu'ici par aucun des traités d'histoire de la Roumanie ou de la Grèce, ni par les synthèses d'histoire de la culture parus dans les deux pays. Véritable « collège », en raison des programmes qui lui furent destinés, l'Ecole grecque et latine de Tirgoviste fut l'expression, dans la superstructure du temps, du vigoureux mouvement valaque visant à l'affranchissement du système économique imposé par la conquête ottomane. Elle fut réalisée avec le concours d'agents de la Contre-Réforme, tout comme l'école du prince Despot à Cotnari avait été le résultat de l'activité des agents protestants <sup>9</sup>. A cette différence près que l'école de Matei Basarab reposa sur un puissant courant d'action interne — qui s'était emparé *manu militari*, des rênes de l'Etat —, tandis que l'école de Cotnari fut la conséquence de l'acte de volonté d'un seul homme — le prince — sans liens avec le pays et le peuple sur lesquels il voulait régner. Mais ce parallélisme même nous oblige à rappeler certaines circonstances d'ordre général dont l'influence sur la situation interne des pays roumains fut évidente.

1. *La lutte de la Réforme et de la Contre-Réforme en Orient. L'influence de Venise et de Padoue. Le néo-aristotélisme. La mission de Pantéléimon Ligaridès.* On a beaucoup écrit sur les circonstances qui déplacèrent vers l'Orient la lutte de la Réforme et de la Contre-Réforme. L'analyse à laquelle les historiens allemands se sont livrés dernièrement au sujet des idées politiques pour lesquelles militaient les chefs de la Réforme a mis l'accent sur l'orientation anti-ottomane que Luther et sur tout Mélanchton imprimèrent dès le début au mouvement (ils sont l'un comme l'autre contemporains de l'époque du maximum de pression militaire ottomane sur le germanisme) <sup>10</sup>. Ils recommandaient sans cesse dans leurs écrits la

<sup>8</sup> Voir notamment les documents publiés par G Călinescu, *Altre notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni*, dans *Diplomatariu Italianu*, vol. II, 1930, p. 362—363, 378—379, 395—396, 400—401, 404, 430—431; Fr. Pall, *Les relations de Vasile Lupu avec l'Orient orthodoxe et particulièrement avec le patriarcat de Constantinople*, dans *Balcantia*, VIII, 1945, p. 66—140 et, en dernier lieu, l'étude de M. I. Manousakas dans *Ἐπετηρὶς τοῦ Μεγαλομικροῦ Ἀρχιεπίου*, Athènes, 1939—1956, tome II, p. 154 et suiv.

<sup>9</sup> E. Benz, *Wittenberg und Byzanz. Zur Begegnung und Auseinandersetzung der Reformation und der östlichorthodoxen Kirche*, Marbourg, 1949 (voir le chapitre consacré spécialement à l'action du vorvode Despote et des autres agents protestants qui agirent sur les rapports avec les Grecs et les peuples sud-slaves)

<sup>10</sup> Richard Lind, *Luthers Stellung zum Kreuz- und Türkenkrieg*, Giessen, 1940, p. 6—7. Mais celui qui a fourni, même plus que Luther, l'argumentation politique de cette orientation anti-ottomane, refoulant au deuxième plan les arguments théologiques, est Mélanchton. Voir E. Benz, *op. cit.*, p. 27. Mélanchton imprima énergiquement l'action de la Réforme dans les rangs des peuples orthodoxes soumis aux Turcs. Sa correspondance avec les personnalités de l'émigration grecque projetta une vive lumière sur ses idées politiques. Elle ex-

mise en mouvement des peuples orthodoxes ; cette dynamisation devait être obtenue par un renouvellement des sentiments religieux des masses populaires. (Dans la conception des coryphées du mouvement protestant, la féodalité était, de par sa structure, inapte de continuer à conduire la lutte contre l'Islam ; elle donnait depuis longtemps des signes de fatigue et de décomposition.)

La pénétration des agents protestants dans les pays orthodoxes et leur contact actif avec les masses populaires de ces contrées ne pouvaient laisser l'Eglise romaine indifférente. Vaincue dans les Etats allemands, en Suède, aux Pays-Bas et en Angleterre, la Papauté reprend elle aussi au XVI<sup>e</sup> siècle ses anciens projets d'expansion en Orient et de fusion avec l'Eglise orthodoxe. Par la disparition de l'Empire byzantin, cette opération semblait fort allégée. Dans le but d'atteindre cette fin, les dirigeants de la Contre-Réforme avisèrent à des mesures et des méthodes totalement différentes. Entre autres, ils fondèrent derechef à Rome l'Institut grec de Saint-Athanase (1577) — placé sous la direction des jésuites — et, par les cadres qu'ils y préparèrent et qu'ils infiltrèrent dans la hiérarchie de l'Eglise orthodoxe, ils essayèrent de provoquer au sein de cette dernière un mouvement favorable à l'Union. Plusieurs des jeunes Grecs élevés par les jésuites à l'Institut Saint-Athanase ou dans d'autres collèges de l'Ordre réussirent à devenir métropolitains et même patriarches œcuméniques <sup>11</sup>.

Comme la lutte qui se déroulait avait pour enjeu les jeunes générations, les fameux collèges jésuites commencèrent à faire leur apparition dans les villes de quelque importance des pays orientaux<sup>12</sup>. (Grâce à ces collèges, une brèche sérieuse fut faite dans l'Eglise de la fraction du peuple ukrainien placé sous la domination de la Pologne). Les collèges jésuites étaient opposés partout aux collèges protestants, qui avaient fait preuve d'une grande efficacité aussi bien sous l'aspect de l'instruction que sous celui du prosélytisme religieux.

Il ressort des rapports adressés par les missions catholiques en Orient à la Congrégation de Propaganda Fide que, vers 1640, le courant en faveur

---

plique aussi l'aventure de Despot Vodă en Moldavie. La recrudescence de l'idée chrétienne dans les masses populaires orthodoxes, par la traduction de la liturgie en langue nationale, visait la réalisation d'un christianisme dynamique, de masse — une digue « plus puissante que les pertuisanes et les mousquets des armées mercenaires » (*Ibidem*, p. 154). De leur côté, les Turcs ne pouvaient demeurer indifférents à ce christianisme de masse qu'entraînait la Réforme. De là la complicité de la Porte avec les agents jésuites.

<sup>11</sup> Ce fut le cas d'Athanase Patélaris et de Cyrille Kontaris, le principal responsable du meurtre de Loukaris.

<sup>12</sup> En 1600, soit six décennies seulement après la fondation de leur ordre, les jésuites possédaient déjà 300 collèges en Europe (François Guex, *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, Paris, 1913, p. 97).

du latin, en croissance en Valachie, dirigeait la jeunesse valaque vers les collèges réformés de Transylvanie, d'où elle rentrait nourrissant des sentiments hostiles à l'Eglise romaine<sup>13</sup>. Ceci alarma les observateurs catholiques dans les Balkans et à Constantinople. Ce qui les inquiétait notamment c'était la passion des princes transylvains à soutenir le mouvement de la Réforme, par l'école et l'imprimerie. L'Eglise romaine, qui disposait maintenant d'un personnel bien préparé (à l'Institut en question) pour combattre les courants de la Réforme dans le monde orthodoxe et pour y propager l'idée de l'union des deux Eglises, réagit. Le moment était bien choisi.

En effet, depuis des années, le monde grec était en proie à de graves dissensions intestines provoquées par la lutte entre deux partis : le parti du progrès — influencé par l'esprit de la Réforme et par le courant philosophique ou néo-aristotélécien —, dont les chefs étaient le patriarche Cyrille Loukaris et le philosophe Théophile Corydalée, recteur de l'Ecole de Constantinople<sup>14</sup>, et le parti traditionaliste, des soi-disant orthodoxes purs, qui comprenait la majeure partie du haut clergé et divers théologiens, dominés par le grand recteur du patriarcat œcuménique, Meletie Syrigos, célèbre pour son érudition et pour son intransigeance en matière de dogme<sup>15</sup>. Tout naturellement les pays protestants (Suède, Hollande

<sup>13</sup> *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium. Acta Bulgariae ecclesiastica*, Zagreb, 1877, vol 28, p 141 : « A se la sacra congregazione vorebbe fare un maestro della scuola in Targoviste, questo sarebbe il maggior frutto che si puo fare in quelle parti, perchi li Valachi che vogliono studiare latino, vano in Transilvania fra li heretici et poi sono inimici alle chiese romane, et se fusse una schola della lingua latina et della ci il lana in un loco sclo non haverebbono l'occasione di andare a studiare fra li heretici di Transilvania ».

<sup>14</sup> Au sujet de la lutte des deux courants et de la carrière parcourue par Théophile Corydalée, voir M Gedeon, *Χρονικά τῆς Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας*, Constantinople, 1883, p. 74—86, 87—92. Cet érudit historien de l'hellénisme post-byzantin accuse Meletie Syrigos de haine personnelle à l'égard de Cyrille Loukaris et de Théophile Corydalée. Un résumé succinct de ces luttes — dès leur phase première — chez Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1563—1646)*, p 30—39. La jeunesse, les étudiants surtout, furent du côté de Corydalée ; c'est ce qu'affirme Anastase Gordios, dans Βος Εὐγενίου Ἰωαννοῦλιου, τοῦ Ἀιτωλοῦ, texte édité par C Sathas, dans *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, Venise, 1896, III, p. 420—447, et par Spyridon Lambros, *Ἑλληνισμῶν*, Athènes, 1907, IV, p. 27—32 (aux p 27—32 une introduction par Lambros). L'écrit de Gordios constitue une importante source pour la connaissance de cette époque.

<sup>15</sup> La « pureté » dogmatique des soi-disant orthodoxes intransigeants était, elle aussi, illusoire. Syrigos avait étudié la théologie scolastique sous Bellarmin et subi la puissante influence de son maître. Les érudits reconnaissent aujourd'hui que c'est à la théologie scolastique que Syrigos a emprunté « un riche arsenal » d'arguments pour combattre le calvinisme ; voir Cléobule Tsourkas, *Les premières influences occidentales dans l'Orient orthodoxe*, dans *Balkanica*, VI (1943), p 333—356. Voir notamment le chapitre intitulé *Tendances catholiques dans la théologie orthodoxe*, p. 341. Cf aussi sous cet aspect N Chițescu, *O dispută dogmatică din veacul XVII la care au luat parte Dositei al Ierusalimului, Constantin Brâncoveanu și Antim Ivreanu*, extrait de *Biserica Ortodoxă Română*, LXVIII (n° 7—8), Bucarest, 1945. E Benz, *Die Ostkirche im Lichte der protestantischen Geschichtsschreibung von der Reformation bis zur Gegenwart*, Munich, p. 47 et suiv.

et Angleterre) appuyaient par leurs agents diplomatiques le premier parti ; quant aux Etats catholiques (France, Autriche et Pologne), ils soutenaient les soi-disant orthodoxes purs <sup>16</sup>.

Pour l'histoire de la culture roumaine, cette guerre intestine entre les deux camps grecs — laquelle se solda par le meurtre de plusieurs patriarches et métropolitains des deux partis (noyés ou pendus) — est d'une particulière importance. Des représentants marquants des deux courants grecs, les uns accusés de « latinophronie » et les autres de « calvinolâtrie », se réfugièrent tour à tour en Valachie et contribuèrent par leur préparation intellectuelle et par l'activité qu'ils y déployèrent, à y élever le niveau culturel, en général, et celui de l'enseignement, en particulier. Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, divers agents de l'Eglise romaine vinrent dans les Principautés Roumaines. C'étaient des Grecs formés à l'esprit et aux écoles des jésuites. Mais quand le parti réactionnaire triompha à Constantinople, les Principautés devinrent le refuge des éléments progressistes, c'est-à-dire des disciples de Théophile Corydalée et, en général, de l'école néo-aristotélicienne.

Théophile Corydalée, on le sait, avait étudié à l'Université de Padoue. Ancienne possession vénitienne, Padoue fut de bonne heure intégrée au climat matérialiste de la « thalassocratie » gréco-italienne de la cité des lagunes. Ceci explique pourquoi c'est à Padoue, bien plus qu'ailleurs, que devait prendre naissance le courant néo-aristotélicien — première grande réaction dressée contre toutes les formes du mysticisme (averrhoïsme, néo-platonisme, etc.) — et pourquoi l'Université de Padoue et les imprimeries de Venise se montrèrent si généreuses envers les courants de la Réforme. Comme l'observait récemment un chercheur judicieux, « Venise a été la porte d'entrée de la Réforme dans la Péninsule des Balkans » <sup>17</sup>. (Ernest Renan comparait son rôle à celui de la Hollande) <sup>18</sup>.

Mais ce conflit au sein de l'Eglise grecque ne saurait se réduire à une simple querelle de théologiens. L'agitation était bien plus profonde. Comme de leur grand empire d'antan les Grecs ne possédaient plus que leur Eglise, il était naturel que dans son sein et sous le masque des controverses dogmatiques il y éclatât parfois des conflits assez sérieux et qui revêtaient d'autres causes. Du même que les compétitions sportives qui se déroulaient autrefois à l'hippodrome de Byzance (seul lieu de rencontre en masse des citoyens), compétitions alimentées par divers intérêts et par

<sup>16</sup> G. Arvanitidis, Κύριλλος ὁ Λούκαρις, Τὰ κατὰ τὸν θάνατον καὶ τὴν ταφὴν τοῦ ἀειμνήστου Πατριάρχου (volume commémoratif), Athènes, 1939, p. 92—129, fournit d'intéressantes références au sujet de l'aspect politique et diplomatique des luttes de Constantinople.

<sup>17</sup> E. Benz, *Wittenberg und Byzanz*, p. 36.

<sup>18</sup> Ernest Renan, *Averrhoès et l'averrhoïsme*, Paris, p. 346.

des passions obscures, dégénéraient en de véritables guerres civiles, révélant les réalités économiques et sociales (en général, les courants qui agitaient la société en profondeur), de même la Réforme, avec ses idées de liberté économique et politique, mit en mouvement ce vieux monde de navigateurs, de banquiers et de marchands assujettis, provoquant, sous une forme ou une autre, la mise en mouvement de ses sommets intellectuels. Et, comme presque toute l'intellectualité grecque portait alors la soutane, l'agitation revêtit tout naturellement l'habit des disputes théologiques

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le courant néo-aristotélicien était devenu dominant à Padoue et à Venise. César Crémonini, affrontant l'Inquisition (qui avait mené au bûcher en 1600 Giordano Bruno et en 1619 Vanini), avait repris à son compte l'action entreprise au XV<sup>e</sup> siècle par Pietro Pomponazzi<sup>19</sup> et démontré dans quelle mesure la pensée du Stagirite avait été faussée au moyen âge<sup>20</sup>, d'une part par les averrhoïstes et, d'autre part, par la scolastique (conformément au principe *ancilla theologiae philosophia*).

Le « néo-aristotélisme » de César Crémonini — tel qu'il a passé dans l'œuvre de Théophile Corydalée et dans les cours tenus par ce dernier à la « Grande Ecole » de Constantinople — a frayé la route à la libre pensée et, notamment, au matérialisme, dans la philosophie européenne<sup>21</sup>. Bon philologue, doublé d'un exégète perspicace des textes anciens, Théophile Corydalée a apporté lui aussi, à côté de Crémonini, une contribution notable à cette œuvre difficile de reconstitution de la pensée d'Aristote dans ses fondements matérialistes<sup>22</sup>.

En Occident, on le sait, la défense de la religion contre les « hérésies » et l'esprit philosophique était confiée à l'Inquisition. En Orient, les théologiens orthodoxes et jésuites manœuvrèrent contre les éléments progressistes par l'intermédiaire des Turcs. Ils dénonçaient, à ces derniers — sous diverses accusations politiques — toute personne soupçonnée de sympathie pour les idées de la Réforme ou la philosophie néo-aristotélicienne.

<sup>19</sup> Pietro Pomponazzi (1462–1525), professeur aux universités de Padoue et de Bologne. Il publia en 1516 son *De immortalitate animae*, où il niait l'immortalité de l'âme. Aristote n'a jamais admis, disait-il, « l'immortalité personnelle » (A. Fouillée, *Histoire de la philosophie*, p. 218)

<sup>20</sup> *Ibidem*.

<sup>21</sup> Max Fischeisen-Kohler et Willy Moog, *Die Philosophie der Neuzeit bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts*, Berlin, 1924, p. 24, 34, 630. Ces auteurs confirment l'authenticité d'Aristote dans l'œuvre de Crémonini.

<sup>22</sup> Cléobule Tsourkas, *op. cit.*, p. 99–102 (voir aussi la controverse avec Otto Jochem, *Scholastisches, Christliches und Medizinisches aus dem Kommentar des Theophilus Korydaleus zu Aristoteles' Schrift von der Seele*, Giessen, 1935).

L'ingérence des jésuites et des diplomates conféra à la lutte des deux partis des proportions impressionnantes. Cyrille Loukaris paya de sa vie (1638) son courage d'avoir pris des mesures d'assainissement au sein de l'Eglise orientale et sa hardiesse d'avoir mis son ami, le philosophe Corydalée, à la tête de l'Ecole constantinopolitaine. Corydalée, âgé de 76 ans, fut attaqué à son tour par Meletie Syrigos en pleine cathédrale patriarcale et accusé de calvinisme et d'athéisme. C'est à grand-peine qu'il échappa à la foule des bigotes instiguée par l'influent recteur (qui, selon un contemporain, « era tenuto per un oracolo »)<sup>23</sup>. Dans ces conditions, Corydalée se vit obligé de quitter à tout jamais la capitale de l'empire.

Mais de leur côté, les partisans du patriarche assassiné et du philosophe pourchassé continuèrent la lutte avec un acharnement accru. Il se produisit même un puissant revirement en leur faveur. Le successeur de Loukaris et son principal accusateur, Cyrille Contaris — ancien élève des jésuites — ne tarda pas à être emporté par la vague d'indignation générale et il périt, noyé par les Turcs, dans les eaux du Bosphore. Il fut remplacé, avec l'appui des partisans de Corydalée, par Parthène I<sup>er</sup> — dit aussi l'« Ancien » —, dont le pontificat dura jusqu'en septembre 1644. Poursuivant leur offensive, les partisans de Corydalée réussirent à s'emparer de nouveau de la « Grande Ecole » du Phanar, en imposant comme directeur Jean Caryophylle, l'un des élèves les plus capables du philosophe persécuté. Sous leur pression, Parthène dut accorder à Corydalée non seulement sa réhabilitation, mais encore une consécration particulière en le sacrant métropolite d'Arta (14 novembre 1640)<sup>24</sup>.

Tels sont les faits qui déterminèrent les jésuites à lancer dans les luttes de Constantinople, Pantéléimon Ligaridès, un Grec de Chio doué d'une solide culture et formé par eux à l'Institut Saint-Athanase de Rome. Humaniste et, tout à la fois, érudit théologien, Ligaridès détenait alors à l'école où il avait passé sa jeunesse la chaire de rhétorique. Dans la nouvelle mission qui lui était confiée, il était encore recommandé, outre ses qualités particulières, par le fait que, du haut de sa chaire, tout comme par l'intermédiaire de l'imprimerie, il s'était déjà manifesté comme un adversaire de l'esprit padouan en général et de celui de Corydalée en particulier. Sa mission était en premier lieu (ou en apparence) didactique. A l'école de Constantinople — devenue sous l'emprise des partisans de

<sup>23</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, p. 81.

<sup>24</sup> Cléobule Tsourkas, *op. cit.*, p. 37.



Corydalée un nouveau Λύκειον<sup>25</sup>, matérialiste et « athée » — il fallait en opposer une autre, respectueuse des dogmes de l'Eglise. Dans sa correspondance, Ligaridès appelle cette école « Academia Greca »<sup>26</sup> — certainement sous l'influence de l'Académie de Florence — pour marquer ainsi, dès le début, son caractère spiritualiste, hostile au matérialisme néo-aristotélicien installé par les partisans de Corydalée dans la vieille Οἰκουμηνική Σχολή<sup>27</sup>. Du même coup, en l'intitulant « académie », il remémorait au monde grec non seulement le souvenir de l'école de Platon, mais encore le nom même que l'école patriarcale avait, semblait-il, porté au commencement du mouvement néo-platonicien (Πατριαρχική Ἀκαδημία)<sup>28</sup>. En concurrence avec les partisans de Corydalée, il voulait souligner de la sorte leur déviation de la tradition et du caractère de l'école.

Etant donné le rôle insigne de Ligaridès dans les luttes que se livrèrent la Réforme et la Contre-Réforme dans l'est de l'Europe, et surtout l'activité intellectuelle qu'il déploya dans les Principautés Roumaines sur le plan didactique, théologique et juridique, il convient d'ajouter quelques données intéressant sa biographie<sup>29</sup>. Ceci est nécessaire, puisque ces

<sup>25</sup> Le Lycée — Λύκειον — était le nom que portait l'endroit où Aristote tenait ses cours (dans la partie nord-est d'Athènes). Il fut fondé en 335—334, lors du retour du philosophe de Macédoine, après l'avènement au trône d'Alexandre le Grand. Le Lycée a été la première école supérieure dotée d'une organisation méthodique. C'est là que fut appliquée, pour la première fois dans toutes les branches de la recherche, une méthode scientifique et expérimentale rigoureuse. En cela, le Lycée se différenciait fondamentalement de l'Académie platonicienne (voir Ernesto Codignola, *Sommario di storia della filosofia*, vol. I, Firenze, 1942, p. 89—91).

<sup>26</sup> Fr. Pall. *op. cit.*, p. 113—116, doc XIII du 22 juin 1644, de Constantinople.

<sup>27</sup> Cléobule Tsourkas, *op. cit.*, p. 12.

<sup>28</sup> M. Gedeon, *op. cit.*, p. 19—27. L'érudit historien grec soutient que l'école constantino-politaine mérite, à un plus haut degré que celle de Bucarest ou de l'Athos, le titre d'« académie ». En réalité, c'est depuis la direction de Corydalée, que l'école reçut le programme du « Lycée », de sorte que personne ne l'appela plus « académie ». C'est à peine à partir de 1691 quand, au terme de bien des années d'agitation, l'école refit en partie son programme néo-platonicien, qu'on put l'appeler de nouveau « académie » (voir Dimitrie Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, vol. I, trad. roumaine par Hodoș, p. 135—136, notes).

<sup>29</sup> Nous donnerons dans un travail spécial une biographie plus ample de Ligaridès. Nous nous limiterons ici aux données essentielles et à la bibliographie suivante : Demetrios Prokopiou, Περὶ λογίων Γραικῶν, apud Const. Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, III, Venise, 1872, p. 488 ; G. I. Zavriras, Νέα Ἑλλάς ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον, Athènes, 1872, p. 512—513 ; Emile Legrand, *Bibliographie hellénique*, IV, Paris, 1894, p. 8—61 ; travail fondamental utilisant une documentation rassemblée dans les archives de la Congrégation de Propaganda Fide (Bibliothèque Vallicelli), Rome ; I. T. Lavrovskij, *Несколько сведений для биографии Паисия Лигариды Митрополита Гресского*, dans *Христианское Чтение*, vol. II, Saint-Petersbourg (1889), (nous a été inaccessible) ; Const. Erbicéanu, *Discurs rostit în Aula Universității din Iași asupra Școlii grece și române . . .*, Jassy, 1885, p. 14 ; Idem, *Biografia unora dintre profesorii Academilor domnesci grecesci din București și Iași*, dans *Revista Teologică*, III (1885—1886), Jassy, p. 262—263 ; Idem, *Bărbaii culți greci și români*, p. 158 ; A. D. Xenopol, *Istoria Romnilor din Dacia traiană*, vol. IV, 1891, p. 643 ; *ibidem*, vol. VII, 3<sup>e</sup> éd., p. 139 ; Silviu Dragomir, *Contribuții privitoare la relațiile bisericii românești cu Rusia în veacul XVII*, dans *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, II<sup>e</sup> série, 34 (1912), p. 10 ; N. Iorga, *Istoria Bisericii ro-*

derniers temps on a publié, comme nous l'avons noté ci-dessus, des documents nouveaux et importants relatifs à la vie et à l'activité de Ligaridès. Non moins intéressantes s'avèrent être toute une série de ses lettres, inédites, conservées à l'Académie de la République Populaire Roumaine et que nous avons consultées à ce propos<sup>30</sup>.

Pantéléimon Ligaridès, devenu par la suite métropolitain de Gaza sous le nom monastique de Paisios, naquit vers 1609—1610, dans l'île de Chio. A l'instar de nombreux habitants de l'île, ses parents avaient embrassé l'uniatisme. Il convient de rappeler que cette île donnait précisément à cette époque deux personnalités remarquables à l'Eglise romaine : le cardinal Orazio Giustiniani et Léon Allatius, auteur d'ouvrages de dogmatique chrétienne rédigés dans l'esprit du rapprochement des deux Eglises<sup>31</sup>.

Ligaridès fit ses premières études à Chio. En 1623 il partit pour Rome et entra à l'Institut Saint-Athanase, le sévère collège jésuite créé à dessein pour la formation des cadres militants du catholicisme dans le monde orthodoxe. Ligaridès y fit des études remarquables et de longue durée. Il ne quitta pas l'école durant plus de dix-sept ans et franchit tous les échelons de la hiérarchie qui devait le préparer à une brillante carrière didactique, en mettant en relief ses qualités intellectuelles toutes particulières et son remarquable talent d'orateur. Le 27 septembre 1636, il

*mlnești*, 2<sup>e</sup> éd., vol. I, Bucarest, 1929, p. 296; Idem, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 169; Idem, *Istoria literaturii românești*, vol. I, Bucarest, 1925, p. 20—21; P. P. Panaitescu, *Nicolas Spalhar Mulesco*, Paris, 1925, p. 71; Idem, *L'influence de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les Principautés roumaines*; V. Grumel, *Ligaridès (Paisios)*, dans *Dictionnaire de Théologie catholique*, IX<sup>1</sup>, Paris, 1926, col. 749—757; G. Călinescu, *Altre notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni*, dans *Diplomatarij italicum*, II, 1930, p. 362—363, 378—379, 395—396, 400—401, 404, 430—431; E. Smurlo, *Паисий Лигаридъ и Реме и на ерменскомъ Востоке*, Sofia, 1932; C. Amantos dans *Ἐπετηρίς ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν*, Athènes, 1937; Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. X, Bucarest, 1938, p. 351—352, 355—357, 357—358; Fr. Pall, *La controverse*, p. 13 et 33; C. A. Spulber, *Etudes de droit byzantin*, VI, *Îndreptarea Legii Le code valaque de 1652*, 1<sup>re</sup> partie. *Histoire*, Bucarest, 1938, p. IX—X; Fr. Pall, *Les relations de Vasile Lupu avec l'Orient orthodoxe et particulièrement avec le patriarcat de Constantinople*, dans *Balkanica*, VIII, 1945; M. I. Manousakas, *op. cit.*, dans *Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου*, Athènes, 1940, t. II, p. 134—151; Gh. Cronț, *Dreptul bizantin în țările române. Îndreptarea legii din 1652*, dans *Studii*, XI (1960), p. 57—82.

<sup>30</sup> Académie de la R P R, ms. grec 974 (codex Critias-Rally), f. 17<sup>r</sup>, du 2 septembre 1663; f. 18<sup>r</sup>, de juillet 1664; f. 20<sup>r</sup>—21<sup>r</sup>, d'août 1668 (autographe) et f. 22<sup>r</sup>—23<sup>r</sup>, du 15 août 1670 (autographe). Ces lettres sont toutes adressées à Jean Caryophylle.

Nous y avons trouvé de précieux détails sur le séjour de Ligaridès en Russie et d'autres concernant son séjour en Valachie. Nous reproduisons ailleurs le texte de ces lettres demeurées, à notre connaissance, inédites. Seule la liste des documents du manuscrit 974 a été publiée par Spyridon Lambros dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, IV (1907), p. 220 en annexe à son article Νικολάου Κριτίου τοῦ μεγάλου ἐκκλησιαρχοῦ συλλογῆ αὐτογράφων ἐπιστολῶν τοῦ δεκάτου ἑβδόμου καὶ δεκάτου ὀγδέου αἰῶνος. En Roumanie, leur liste a été publiée par Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, tome II, p. 72—114, Bucarest, 1940.

<sup>31</sup> Fr. Pall. *op. cit.*, p. 76.

passa son doctorat en philosophie et théologie, dans un cadre fastueux et solennel, en présence d'un grand nombre de cardinaux et du marquis Giustiniani, son compatriote et son protecteur. Le talent oratoire et l'érudition que Ligaridès étala à cette occasion provoquèrent l'admiration générale. La Congrégation lui confia, peu de temps après, la chaire de rhétorique de l'école.

Formé par les jésuites, Ligaridès se trouvait placé — par sa pensée théologique aussi bien que par sa pensée philosophique — sur des positions diamétralement opposées à celles de son contemporain, Théophile Corydalée. Dès 1640, il avait même marqué publiquement son hostilité à ce « calvinolâtre » dans un éloge en vers imprimé en tête du livre qu'un de ses élèves — Jean-André Stavrinou — avait écrit contre les enseignements de Corydalée dans la fameuse controverse sur la « transsubstantiation » (la μεταστώσις) <sup>32</sup>.

Au mois de novembre 1641, Ligaridès se trouvait en route pour la capitale de l'Empire ottoman. Il devait y rester jusqu'en octobre 1646, quand il partit pour les Principautés. Pendant les cinq ans ou presque de son séjour à Constantinople, il mena une vie agitée, dans le guépier des intrigues politiques et des disputes théologiques du Phanar. A ce qu'il semble, lors de son arrivée, le mouvement des partisans de Corydalée avait pénétré assez profondément dans le réseau épiscopal de l'Eglise d'Orient. Mais cela ne découragea pas Ligaridès <sup>33</sup>. Le chercheur qui se proposerait d'étudier de près la vie de ce curieux personnage, demeurerait saisi de la façon dont deux natures totalement opposées l'une à l'autre vivaient associées dans le même homme. Bien que passionné pour l'étude et la vie de bibliothèque (il était du reste un bibliophile renommé) <sup>34</sup>, Ligaridès était doué en même temps d'un tempérament combatif passionné, d'un fécond esprit d'intrigue et d'une soif inextinguible de grandeurs,

<sup>32</sup> Terme de théologie scolastique introduit dans la théologie orthodoxe. Corydalée, qui était aussi un érudit théologue, se voyant accusé d'athéisme et de calvinisme parce qu'il enseignait Aristote suivant l'interprétation matérialiste donnée par Crémonini, a tenu à démontrer que, en réalité, les orthodoxes soi-disant « purs » s'étaient écartés de la doctrine chrétienne classique, sous l'influence de la théologie scolastique. Stavrinou — élève de Ligaridès — attaqua Corydalée dans son *Περὶ μεταστώσεως κατὰ Κορυδαλοῦ τοῦ Καλβινολάτρου λόγος* δύο (Legrand, *op. cit.*, I, p. 406—407).

<sup>33</sup> « Non posso spiegar le persecutioni et l'incontri che ho havuto da certi Metropolitii, scolari di Cordallo et seguaci di Cyrillo Lucari... ». Fr. Pall, *op. cit.*, doc. IV, du 15 janvier 1643.

<sup>34</sup> Émile Legrand, *op. cit.*, p. 24 : « Il aimait les livres rares », déclare le savant français, et l'ambassadeur de Hollande à Moscou, Nicolas Heinsius, lui attribue le mérite d'avoir découvert les textes de discours composés par Photius (à l'occasion de la campagne russe contre Byzance), « demeurés jusqu'alors inconnus des savants » !

non moins que d'argent<sup>35</sup>. Il était en tout cas taillé à merveille pour le rôle de permanente duplicité qu'il avait à jouer entre l'orthodoxie et le catholicisme<sup>36</sup>. Ambitieux, d'une audace sans bornes, il livra, tout jeune, bataille pour accéder à la hiérarchie supérieure de l'Eglise orientale. Il lutta pour un siège de métropolitain à Smyrne, espéra hériter de Théophane de Jérusalem, rêva même le trône œcuménique et il s'en fallut de peu pour qu'il devint patriarche de Moscou<sup>37</sup>. Ambassadeurs, écrivains, princes des deux Eglises et monarques crurent en la valeur et le destin extraordinaire de Pantéléimon Ligaridès et lui accordèrent même leur appui lorsqu'il succomba sous la vague des haines qu'il avait soulevées<sup>38</sup>.

Durant les premières années de son séjour à Constantinople, grâce aux relations qu'il avait nouées avec le baile vénitien et le patriarche Parthène, Ligaridès remporta certains succès. Il obtint, entre autres, l'autorisation de fonctionner et de conduire la nouvelle « Académie » grecque (qu'il fallait opposer à l'ancienne où, sous la direction de Jean Caryo-

<sup>35</sup> Ligaridès apparaît, dans sa correspondance, en proie à un manque d'argent continu. Il en demande à ses patrons de Valachie ; il en demande à la Propagande (déclarant qu'il est menacé de mourir de faim à Tirgoviste !), il en demande au tsar et, parallèlement à ses occupations de lettré et de théologien, il se livre aussi au commerce des fourrures de prix. Voir à ce propos les chapitres de l'ouvrage de Kaptérev, *Caractère des relations de la Russie avec l'Orient orthodoxe au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle*, Moscou, 1885, reproduits par Legrand en français, *op. cit.*, vol. IV, p. 8—60. Pour les incessantes demandes d'argent de Ligaridès, voir les lettres XLIII et XCI apud G. Călinescu, *op. cit.*, p. 396, 430—431 et Fr. Pall, *op. cit.*, p. 137—139. Ce sont ces affaires d'argent et surtout son trafic mercantile qui contribuèrent pour beaucoup à compromettre Ligaridès.

<sup>36</sup> M. I. Manousakas, *op. cit.*, p. 135—136, évoque le conflit survenu entre Ligaridès et un autre « latinophrone » fameux, Athanase le Rhéteur. On a vu dans ce conflit jusqu'où allaient la passion et le manque de scrupules de Ligaridès. Rendu envieux par les succès d'Athanase, qui jouissait de la confiance de la cour de France (il porta correspondance avec Mazarin et même avec le roi), il le dénonça pour duplicité. « Athanase, l'homme aux deux visages — comme écrit, d'une plume amusée, Manousakas —, était voué à être dénoncé par Ligaridès qui, tout en servant le patriarche, recevait son salaire de la Propagande de Rome » ! N. Iorga aussi l'a dénommé « latinisant à deux faces » (*Istoria Bisericii românești*, vol. I, p. 362) ; cf. aussi Legrand, *op. cit.*, p. 19.

<sup>37</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, p. 78. Voir aussi les doc. n<sup>os</sup> XXI et XXII, p. 132—138, 133—135. Peu avant son départ pour la Valachie (juillet 1646), il avait encore nourri l'espoir d'occuper le trône métropolitain de Smyrne. Giacinto Ingoli da Sabiano, archevêque et suffragant de Constantinople, écrit le 30 octobre 1846 que Ligaridès pourra même devenir « patriarche de Constantinople ». (*Ibidem*, p. 134).

<sup>38</sup> Le marquis Orazio Giustiniani, le savant Léon Allatius, le patriarche œcuménique Parthène 1<sup>er</sup>, le patriarche Nikon de Moscou, le patriarche de Jérusalem Paisios, le postelnic Constantin Cantacuzino, Vasile Lupu, Matei Basarab et le tsar de Russie Alexis Mikhaïlovitch — tous l'ont traité avec amitié ou ont parlé avec admiration de la culture et des talents de Ligaridès. L'ambassadeur de Hollande à Moscou, Heinsius, qui l'a connu dans sa vieillesse, disait de lui que c'était « un vieux seigneur, fort poli et très instruit », qui avait passé « les plus belles années de sa vie à Rome » (E. Legrand, *op. cit.*, p. 24). Ligaridès exerça à Moscou une influence décisive sur l'Eglise et la cour. En dépit de l'attaque violente dont il fut l'objet de la part de ses adversaires coalisés — Grecs et Russes — et bien que l'on produisit suffisamment de preuves compromettantes, le tsar n'en prit pas moins sa défense envers et contre tous. Finalement, il succomba sous les coups de Diosithé Notaras. Ecarté de la cour, il fut obligé de demeurer à Kiev jusqu'à la fin de ses jours.

phylle, régnaient à nouveau les idées de Corydalée). Cette école de la propagande catholique dans l'Empire ottoman, ayant pour base la culture gréco-latine, devait fonctionner au palais Soranzo (le baile vénitien). Dans un rapport du 22 juin 1644, envoyé de Constantinople au secrétariat de la Propagande, Ligaridès exprimait sa satisfaction que la nouvelle « Académie » avait été créée et qu'il en détenait la direction<sup>39</sup>.

Malheureusement pour Ligaridès, en septembre 1644, une puissante coalition des métropolitains orientaux, soutenue par le voïvode de Moldavie, Vasile Lupu, renversa Parthène — qui, sous l'influence de Ligaridès, avait glissé sur la pente des relations occultes avec Rome<sup>40</sup> — et porta au trône patriarcal de Constantinople, Parthène II « le Jeune », l'un des disciples de Théophile Corydalée<sup>41</sup>, ayant des relations avec les milieux de la Réforme et étant un ami des « parlementaires », c'est-à-dire des Anglais<sup>42</sup>. Cette élection marqua un grand succès du parti « calvinolâtre ». Doué d'un tempérament combatif, adversaire passionné des jésuites et des intrigants « latinophrones » qui avaient provoqué l'assassinat de Cyrille Loukaris et l'évincement de Théophile Corydalée de la direction de l'Académie, Parthène II passe aux représailles. Il interdit notamment la propagande en faveur de l'union avec Rome aux missions qui se trouvaient dans ce but à Constantinople et dans le reste de l'Empire. (L'interdiction prononcée contre l'action en faveur de l'union ruina du coup aussi l'idée de cette « Académie » à laquelle Ligaridès avait attaché ses espoirs d'une belle carrière dans le cadre de la bataille pour l'union)<sup>43</sup>. Cette mesure lança Ligaridès dans un âpre conflit avec les partisans de Corydalée et avec le patriarche Parthène II, qu'il avait accusé de calvinisme et auquel il avait imputé un accord secret avec l'ambassadeur de Hollande en vue de la création d'un collège protestant à Constantinople. Il fut finalement anathémisé par Parthène II<sup>44</sup>. Il finit par entrer en conflit avec tout le

<sup>39</sup> « In palazzo del Eccellentissimo Signor Bailo si è instituita una Academia greca e io ne ho la cura » Fr. Pall, *op. cit.*, doc. XIII, p. 115.

<sup>40</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, p. 82 Parthène I<sup>er</sup> entra en correspondance secrète avec la Congrégation de Propaganda Fide. Cf. doc. III et XI.

<sup>41</sup> *Ibidem*, doc. XVII, p. 126.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 85.

<sup>43</sup> M. I. Minousakas, *op. cit.*, p. 136 et doc. n° 7 Il existe une lettre de Parthène II du mois de février 1650 — lors de son deuxième pontificat — où sont décrits les événements de son premier patriarcat, auquel se reporte notre texte. Ce document nous informe que, à cette date, Ligaridès avait encore l'appui de personnes de la taille d'un Jean Caryophylle et d'un Panaiotès Nikousios Il résulte d'ailleurs du contenu des lettres inédites du ms grec 974 (codex Critias-Rally) que les relations de Ligaridès avec Caryophylle furent et demeurèrent bonnes, même après la chute de Parthène II (v. f. XX<sup>r</sup> — XXI<sup>r</sup>)

<sup>44</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, doc. XIV du 4 février 1645, p. 118 et doc. XVII du 14 juin 1645, p. 125

monde — protestants, orthodoxes et même catholiques. Il n'avait pas encore 36 ans et tous les chemins lui semblaient barrés.

2. *Pantéléimon Ligaridès invité à Jassy arrive à Tîrgoviște. Le rôle du postelnic Constantin Cantacuzino.* C'est précisément à l'époque de cette grave crise survenue dans la carrière de Ligaridès — en 1646 — qu'il est appelé par Vasile Lupu comme professeur au Collège de Jassy <sup>45</sup>, fort probablement dans l'esprit des mesures assez amples que le voivode moldave semble avoir initiées après ou pour le départ du recteur Počacki et des autres professeurs ruthènes. Mais, en route pour Jassy, Ligaridès fut retenu par les Valaques préoccupés de leur projet d'école. Cette opération s'effectua avec une rapidité surprenante par l'entremise du postelnic (chambellan) Constantin Cantacuzino. Le 15 octobre 1646, l'archevêque Giacinto Ingoli da Subiano, « Arcivescovo d'Edessa e suffraganeo di Constantinopoli » informe le secrétariat de la Propagande que le lendemain — soit le 16 octobre — Ligaridès, donnant suite à l'invitation de Vasile Lupu, partira pour la Moldavie. Dans son rapport, Ingoli dépeint à grands traits l'importance de ce déplacement, aussi bien pour les intérêts du catholicisme (« di maggiore utilità alla fede »), que pour les vastes ambitions personnelles de Ligaridès. On nous révèle à cette occasion tout un plan catholique visant à introduire Ligaridès dans la hiérarchie de l'Eglise orientale. Admirateur de Ligaridès, Ingoli exprime l'espoir que l'érudit professeur pourra occuper, avec l'appui de Vasile Lupu, un siège de métropolitite et même, plus tard, le trône du patriarcat œcuménique <sup>46</sup>. (C'était en effet l'époque où Vasile Lupu avait le mot décisif dans l'intronisation et la déposition des patriarches d'Orient).

Or, comme nous l'avons fait voir ci-dessus, voilà que Ligaridès cheminant vers Jassy avec une mission d'une si haute importance et des projets personnels d'une telle ambition, s'arrête à Tîrgoviște ! Le 24 novembre 1646, Grégoire de Magistris, vice-vicaire patriarcal catholique, porte à la connaissance de la Propagande que « signor D(on) Ligaridi se trouve en Valachie en qualité de professeur des fils du postelnic Cantacuzino, dont il est le stipendié au prix de 50 réaux par mois et avec tout son entretien assuré, l'habillement y compris » <sup>47</sup>.

Dans ces conditions, l'opinion accréditée depuis si longtemps dans l'historiographie grecque et roumaine, que Pantéléimon Ligaridès a été,

<sup>45</sup> « Il Signor Ligaridi domane li 16 d'ottobre partirà per Buldania (Bogdania) chiamato da quel Principe... » (Fr. Pall, *op. cit.*, doc. XXII, p. 134).

<sup>46</sup> *Ibidem.*

<sup>47</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, doc. XXIII, p. 136; voir aussi la note 5, p. 136—137

à cette époque, au service de l'école de Vasile Lupu s'avère dépourvue de fondement <sup>48</sup>.

Il est très difficile de préciser les raisons qui auront déterminé Ligaridès à renoncer si vite à sa mission en Moldavie, à la situation qui lui était offerte à l'école du riche prince moldave et à tous les projets et perspectives de grandeurs cités par l'archevêque Giacinto Ingoli, pour préférer les offres des Valaques. Il est fort probable qu'il dut être en proie à certaines appréhensions au sujet des sentiments qui allaient présider à son accueil en Moldavie. On sait que le patriarche Parthène II, qui l'avait voué à l'anathème, était un ancien élève de Corydalée et qu'il avait occupé le trône œcuménique avec l'assistance de Vasile Lupu <sup>49</sup>; à cela se serait ajoutée l'éventuelle hostilité des cercles de Kiev, encore assez influents en Moldavie. (Ligaridès avait essayé en 1643 d'empêcher la confirmation de la profession de foi orthodoxe de Pierre Movilă par le patriarcat œcuménique <sup>50</sup>). Ensuite, le fait que le recteur ruthène de l'Eglise de Trois Hiérarques — Sofronie Počacki — accusé lui aussi par les jésuites d'être

<sup>48</sup> Le point de départ de cette confusion se trouve dans Démétrius Procopiou, *Περὶ λογίων Γραικῶν* (voir Const. N. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, III, Venise, 1872), d'où elle est passée chez les autres historiens grecs. Voir M. Paranikas, *Σχεδιάσμα περὶ τῆς ἐν τῷ ἑλληνικῷ ἔθνεϊ καταστάσεως, τῶν γραμμῶν ἀπὸ τῆς Ἀλώσεως (1453, X) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστάσης (10) ἑκατονταετηρίδος*, Constantinople, 1867, p. 182—183; Const. N. Sathas, *Νεοελληνικὴ φιλ.*, Athènes, 1868, p. 315; G. I. Zaviras, *Νέα Ἑλλάς ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον*, Athènes, 1872, p. 512—513. De ces historiens grecs, la confusion est passée dans l'historiographie roumaine, par Const. Erbiceanu, *Discurs rostit în Aula Universității din Iași asupra școlii grece și române (Revista Teologică*, III, p. 132). C'est A. D. Xenopol qui se l'est appropriée le premier, *Istoria Romnilor din Dacia traiană*, vol. VIII, p. 238. Ce qui est plus curieux c'est que cette erreur persiste dans l'historiographie grecque de nos jours. Le dernier traité paru en Grèce au sujet de l'enseignement, *Ἡ Ἐδαγγελίδου, Ἡ παιδεία ἐπὶ Τουρκοκρατίας (1453—1831)*, Athènes, 1436, tome II, p. 396 cite Ligaridès comme professeur à Jassy de 1638 à 1655. Même Cléobule Tsourkas, d'habitude si contrôlé dans ses affirmations, maintient, *op. cit.*, p. 64, cette information erronée. N. Iorga, *Istoria Bisericii românești*, vol. I, p. 296, reproduit d'après E. Legrand (*op. cit.*, tome IV, p. 17) la même inexactitude, notamment que Ligaridès vint en Valachie à peine en 1647, et dans *Byzance après Byzance* (Bucarest, 1935, p. 206) il croit que le savant grec se trouvait dans les Principautés depuis 1644. Parmi les historiens grecs actuels, Manousakas (*op. cit.*, p. 136—137) continue à faire sienne la même erreur. Chez nous encore, l'étude de Gh. Cronț, *Dreptul bizantin în Țările Române. Îndreptarea legii din 1652*, dans *Studia*, XI (1960), p. 57—80 fournit comme date de la venue de Ligaridès en Valachie la même année, 1647 (voir p. 67).

<sup>49</sup> La sympathie que Vasile Lupu témoignait aux éléments progressistes de Constantinople et sa compassion pour le sort de Cvrrille Loukaris ressortent de sa lettre au tsar Michel Féodorovitch, du 20 février 1645. Vasile Lupu exprime son indignation à l'égard des intriguants du Phanar qui ont frappé Loukaris : «...auquel ils ont créé à plusieurs reprises de gros ennus et de l'énervement par leurs fourberies, jusqu'à ce qu'ils l'aient envoyé à la mort... ». Vasile Lupu exprime encore dans cette lettre la déception que lui a causée Parthène I<sup>er</sup> et y fait l'éloge de Parthène II, élève de Corydalée, élu à la place du patriarche déchu : « Nous aussi nous y avons collaboré sans sa volonté et nous avons enjoint à nos amis de Constantinople d'avoir soin de ce bon et digne pasteur et maître » (voir Silviu Dragomir, *op. cit.*, doc. XVIII, p. 103).

<sup>50</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, doc. IV du 25 janvier 1645, p. 97—98.

« calviniste »<sup>51</sup> — avait effectivement entretenu correspondance avec Théophile Corydalée, n'était pas sans importance. (On sait du reste que, à Constantinople, Ligaridès avait été continuellement en lutte avec divers « scolari di Coridallo et seguaci di Cyrillo Lucari »<sup>52</sup>). Les appréhensions de Ligaridès nous semblent ainsi suffisamment justifiées et sa renonciation aux propositions faites par Vasile Lupu, un acte de prudence. L'offre de Constantin Cantacuzino et l'atmosphère sobre, mais imposante, de la cour de Matei Basarab lui parurent, pour le moment du moins, un gage plus sûr. Mais, outre les motifs que nous venons d'énoncer, nous avons le droit de croire que dans la décision que prit Ligaridès de se fixer à Tirgoviște, Bakși, l'archevêque catholique de Sofia, joua un certain rôle. Ses propositions et ses projets destinés à barrer la voie aux influences de l'enseignement réformé de Transylvanie sur la jeunesse valaque avaient alarmé la direction de la Propagande<sup>53</sup>. L'action entreprise ultérieurement par Ligaridès contre la propagande calviniste d'outre Carpates confirme notre point de vue.

Si le courant favorable à une culture utilisant la langue des masses populaires eut en la personne du métropolitain Stefan son plus vigoureux représentant (fait particulièrement significatif, ce dernier fut mêlé aux révoltes de 1653); si le courant de restauration de la culture slavonne s'appuya en premier lieu sur Udriște Năsturel, c'est le postelnic Constantin Cantacuzino, l'un des quatre fils d'Andronic, immigrés dans les pays roumains après le meurtre de leur père par les Turcs, que l'on peut certainement considérer comme l'initiateur et le protecteur de l'enseignement humaniste de type occidental, gréco-latin.

L'installation des Cantacuzino dans les pays roumains ne doit pas être considérée comme un simple fait divers, du genre des innombrables déplacements de Grecs ou de grecophones qui venaient y chercher une nouvelle patrie ou une source certaine d'enrichissement. Cette famille, dont le rôle fut si important dans la vie économique de l'Empire ottoman, avait consacré du poids de son nom la symbiose turco-byzantine. L'expatriation de ses principaux membres, après l'assassinat par les Turcs de Mihai et d'Andronic, fut l'équivalent d'une véritable rupture d'alliance, inavouée au début, puis manifestée au grand jour et à main armée. Elle

<sup>51</sup> Pour les rapports de Sofronie Počacki avec Corydalée voir Const. Erbiceanu, *Epistola dogmatică a lui Coridaleu*, dans *Revista Teologică*, II, p. 345 et suiv. Cf. aussi Cléobule Tsoukas, *op. cit.*, p. 42, 46 et 64. Pour l'accusation de calvirisme portée contre lui, cf. E. Scurlo, *op. cit.*, II, p. 111.

<sup>52</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, doc. IV, p. 97.

<sup>53</sup> Voir plus haut p. 9 et note 13. Les rapports de Ligaridès et de Bakșić, archevêque catholique de Sofia, continuèrent à être bons. C'est par ce dernier que Ligaridès intervint en 1649 afin d'obtenir les émoluments que lui devait la Congrégation G. Călinescu, *op. cit.*, p. 430—431.



provoqua une sérieuse scission entre les représentants les plus notables de la société grecque ; dans l'émigration byzantine les Cantacuzino (presque tous) occuperont dorénavant une place à part, distincte de celle des Grecs demeurés fidèles à l'association avec les Turcs. Les Principautés, grâce au régime d'autonomie dont elles jouissaient, constitueront pour eux un excellent refuge, leur permettant de se préparer et d'attendre. Et quand ce dernier semblera trop faible, ils demanderont l'aide des empires germanique et russe. Dans les Russes surtout, peuple orthodoxe, ils voyaient les vrais libérateurs de l'Orient de sous le joug ottoman.

Le postelnic Constantin Cantacuzino se montra, sa vie durant, dominé davantage par sa passion de l'étude que par celle de la politique<sup>54</sup>. A une époque où les villes en ascension, l'humanisme et la Réforme imposaient dans des cercles de plus en plus larges la prééminence de la culture, les princes — et en général les personnalités politiques marquantes du régime féodal — commencent à se rendre compte qu'ils ne peuvent s'en tenir eux non plus à la condition intellectuelle des sociétés médiévales. Les transformations économiques et sociales, l'apparition à l'horizon du phénomène révolutionnaire bourgeois — ne fût-ce que sous la forme obscure et confuse des courants de réforme religieuse — posaient en plein la question de la nécessité de la préparation de l'homme d'Etat. La vie internationale notamment se ressentait de toutes ces transformations profondes. Les rapports établis entre les peuples et les Etats appellent maintenant une révision, non pas à travers l'optique trompeuse des traditions et des idées en train de se périmer, mais bien à travers celle des réalités nouvelles qui inondaient la scène du monde. Au nombre de celles-ci, la plus importante c'était l'idée de liberté : en Occident, sur le plan économique et social, tout comme dans le domaine de la politique et de la religion, la lutte contre l'asservissement aux institutions médiévales gagnait toujours plus en intensité d'une année à l'autre. Pour les gens de l'Orient cette idée signifiait, d'abord, la libération des peuples de sous le despotisme du Grand Turc ; pour les Grecs de l'émigration, c'était le rétablissement de l'Empire de Byzance. Des contemporains de marque aussi bien en Occident qu'en Orient, considéraient Matei Basarab et la

<sup>54</sup> *Magazin istoric*, IV, p. 359 : « Il ne sollicite de Grégoire Ghica ni dignité, ni rien d'autre, sauf d'avoir la tranquillité chez lui ». Dans un document accordé au postelnic par Grégoire Ghica avant son avènement au trône on peut lire : « Et si Dieu m'accorde d'aller au Pays (de Valachie), je ne le mêlerai pas parmi les boyards en fonction et qu'il ne craigne aucun soupçon de la part de Ma Seigneurie et qu'il puisse se reposer dans sa demeure, comme un de nos vieux serviteurs et celui du pays », *ibidem*, p. 394 ; cf. A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. VII, p. 181—182.

principauté de Valachie comme un sérieux point d'appui dans l'éventualité d'une grande guerre anti-ottomane <sup>55</sup>.

La première des mesures que le postelnic prit en vue d'assurer la formation intellectuelle de ses enfants consista à organiser la fameuse bibliothèque de Mărgineni « fondée à grands frais et dotée d'un grand nombre de livres grecs, latins, français, turcs... » <sup>56</sup>. Șerban Cantacuzino, le futur voïvode de Valachie, et son savant frère, le stolnic Constantin, de même que Mihai Cantacuzino, le fondateur de l'École de Colțea à Bucarest, furent redevables à cette bibliothèque de leur premier contact avec les valeurs de la culture universelle.

Quant à la seconde, ce fut l'école, une école à même d'assurer à ses fils et à ceux des autres grandes familles la préparation intellectuelle et politique requise par leur position dans l'Etat et par les intérêts de la classe sociale dont ils étaient devenus les principaux représentants. Pour mettre cette école sur pied, Constantin Cantacuzino s'adressa à Pantéléimon Ligaridès. Son intervention contribua certainement à la décision que prit ce dernier de demeurer en Valachie. La recrudescence féodale valaque, aux inclinations si prononcées pour la politique occidentale, avait du reste créé le milieu et les conditions nécessaires à l'activité de l'érudit humaniste de Chio et aux buts qu'il poursuivait.

3. *L'école grecque et latine de Tîrgoviște. La collaboration de Pantéléimon Ligaridès et d'Ignace Pétritzès.* L'arrivée du savant Ligaridès dans la vieille capitale de la Valachie et surtout son engagement par le postelnic Constantin Cantacuzino comme professeur de ses deux fils aînés — Drăghici et Șerban, le futur prince — déterminèrent d'autres familles appartenant aussi à la haute noblesse à solliciter ses bons offices pour leurs enfants. C'est ainsi que prit naissance l'embryon d'école humaniste qui avait un programme d'un niveau supérieur et que la correspondance du temps désignait sous le nom de « Schola greca e latina » <sup>57</sup>.

Les sources narratives dont on dispose ne soufflent mot de cette insigne activité scolaire. Le seul document interne mentionnant l'activité

<sup>55</sup> Le résident autrichien à Constantinople note dans un rapport du 20 août 1643 que les Turcs « ont peur de Matei et ne sont pas loin de le considérer comme un second voïvode Michel » (le Brave). Le même diplomate déclare encore que Matei Basarab est « un prince si vaillant que par lui, si un grand potentat l'aidait comme il se doit, on réaliserait beaucoup contre les Turcs », *Hurmuzaki*, IV — 1, p. 671.

<sup>56</sup> G. Cardaş, *Bibliotecii vechi românești*, dans *Boabe de grâu*, I, 1930, p. 611—616; I. Minea, *Ceva despre Constantin Cantacuzino Postelnicul*, dans *Cercetări istorice*, VIII—IX (1932—1933), 3, p. 73; Ioachim Crăciun, *Bibliotecii și cititorii români în trecut și azi*, Sibiu, 1940.

<sup>57</sup> G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XXVI du 3 octobre 1649, p. 378—379. Ligaridès montre que la persécution de Parthène II l'obligea à quitter Constantinople pour la Valachie, « dove con la Dio gratia la schola greca e latina insegnando a i primi del paese... ».

didactique de Ligaridès — mais sans parler de son école — est une note de Daniil Andrian Panonianul à *Îndreptarea legii* ou *Pravila cea Mare* (« le Grand Code »), imprimée à Tîrgoviște en 1652<sup>58</sup>, où celui-ci associe à Ligaridès un second professeur — de Chio lui aussi — du nom d'Ignace Pétritzès. Daniil s'y déclare l'un des élèves de ces érudits professeurs grecs. Et il avoue, en effet, avec humilité les circonstances dans lesquelles il se chargea de traduire « ce guide de lois du grec en langue roumaine vulgaire, non tant par l'indignité de ma médiocrité ni comme savant en quelque science, sauf que j'ai essayé de lécher à l'extérieur un brin de grammaire et de syntaxe, mais avec toute l'intelligence, la sagesse, les instructions, la soumission et la direction du pieux hiéromoine Kyr Ignace Pétritzès et de Pantéléimon Ligaridès, maîtres parfaits, tous deux originaires de Chio, célèbres et très versés dans la Sainte Ecriture tout entière ».

L'importance des fonctions intellectuelles remplies par les deux humanistes grecs à la cour de Matei Basarab et le rôle qui leur revenait dans la réalisation de cet insigne ouvrage juridique ressortent de la lettre du métropolitain Etienne, qui lui a servi de préface. Ils sont mentionnés aussi par le pontife sans être toutefois désignés nommément. Le métropolitain Etienne, en rappelant la peine qu'on eut à trouver les meilleures sources byzantines, témoigne que le travail a été effectué aussi « à l'exhortation de deux frères aimant Dieu et serviteurs de Notre Humilité »<sup>59</sup>. Il s'agit certainement des deux « maîtres parfaits », Pantéléimon Ligaridès et Ignace Pétritzès, pieusement mentionnés par Daniil Panonianul.

<sup>58</sup> I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, tome I<sup>er</sup>, Bucarest, 1903, p. 193.

<sup>59</sup> Dans l'étude qu'il a consacrée au code de Matei Basarab, Gh. Cronț, *Dreptul bizantin în țările române. Îndreptarea legii din 1652* (*Studii*, XI (1960), p. 51—80) écrit que la participation de Ligaridès et de Pétritzès « à la traduction des textes grecs doit avoir été fort active, du moment que le métropolitain Etienne ne mentionne dans sa préface que leur „habileté” (*îndemtnare*), sans rappeler le nom de Daniil Panoneanul ». Nous nous permettons d'observer que Gh. Cronț a copié le texte de la préface en question en transcrivant *îndemtnare* (habileté) au lieu de *îndemnare* (exhortation). Cette petite erreur de lecture modifie toutefois radicalement la phrase et le sens de la phrase du métropolitain. Les deux érudits grecs ne sont pas l'objet des éloges du métropolitain pour leurs mérites techniques d'avoir aidé Daniil à traduire le code, mais bien parce qu'il les considère comme les *initiateurs de cette œuvre* importante. Se rendant compte de l'incohérence de l'organisation valaque en matière de justice et du désordre que provoquait la diversité des solutions qu'offrait le droit coutumier, les deux érudits de formation romaine et byzantine songèrent à « faire le bonheur » de la Valachie en la dotant de vieilles lois byzantines élaborées aux siècles les plus noirs de l'Empire. Gh. Cronț a d'ailleurs relevé par une analyse attentive les caractères draconiens de ce code. Si on ajoute à cela que le manuscrit du Nomocanon qui est à la base de *Îndreptarea legii* fut procuré par un Grec également, le grand trésorier Georges Karidis — tué tragiquement au cours de la révolte qui éclata peu de temps après —, on a la genèse « néo-byzantine » de ce recueil de lois.

Si nous sommes en possession de maintes informations sur la personne de Ligaridès et sa carrière didactique à Rome, Constantinople ou Tirgoviște, en revanche on sait fort peu de choses au sujet d'Ignace Pétritzès. Nicolae Iorga, qui mentionne dans son *Istoria literaturii române*, le nom des deux maîtres cités par Daniil Andrian Panonianul, déclare textuellement : « Le premier (Ligaridès), prédicateur de Matei Basarab ; l'autre (Pétritzès), un inconnu ». En effet, l'historiographie grecque et roumaine sont l'une comme l'autre presque complètement dépourvues d'informations biographiques concernant ce « maître parfait » dont l'activité juridique et didactique a été si importante dans les pays roumains et qui a laissé une œuvre littéraire insigne pour son temps.

Pétritzès était, tout comme Ligaridès, natif de l'île de Chio. Il nous le dit lui-même <sup>60</sup>. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. On ne connaît pas davantage l'année de son arrivée à Tirgoviște. Une de ses lettres (inédiée, conservée à l'Académie de la R.P. Roumaine) adressée à un certain Panos <sup>61</sup>, nous le montre en 1650 dans l'ancienne capitale valaque, mais il s'y trouvait certainement depuis quelques années déjà. Sa collaboration à *Îndreptarea Legii* implique, de toute évidence, sa connaissance du roumain. La préparation de ce texte juridique — paru en 1652 — ayant duré à son tour quelques années, il va de soi que Pétritzès était venu en Valachie plusieurs années avant son impression.

Ignace Pétritzès a déployé aussi une intéressante activité littéraire. Il a laissé une série de manuscrits — travaux originaux ou simples copies — qui ont fait l'objet des recherches d'Emile Legrand <sup>62</sup>, Spyridon Lambros <sup>63</sup>, A. Papadopoulos-Kerameus <sup>64</sup> et d'autres spécialistes. Mais il s'est fait connaître en remaniant en 1670 l'épopée byzantine de *Digénis Akritas*. D. Russo a démontré que dans cet ouvrage Pétritzès « imite et plagie en

<sup>60</sup> C'est ce qu'il déclare dans son remaniement de l'épopée *Digénis Akritas*. Voir Demostene Russo, *Studii istorice greco-române*, tome I<sup>er</sup>, p. 138. Voir aussi Emile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, tome VI, Paris, 1902.

<sup>61</sup> Académie de la R. P. Roumaine, ms. grec 292, f. 116 : Τῷ, ἐν ἱερομονάχοις πνευματώτατῳ καὶ λογιωτάτῳ κυρίῳ Ἰγνατίῳ Πετρίτζῃ. Πάνος ὁ κατὰ κόσμου Μαυράγγελος τὰ ὅσα ἀγαθὰ... Au très révérend moine, à messire Ignace Pétritzès, Panos, de son nom laïque Maurangélos, lui envoie les meilleurs vœux... Au verso de la lettre se trouve la réponse de Pétritzès. Cf. Const. Litzica, *Catagolul manuscriselor grecești*, Bucarest, 1909, n<sup>o</sup> 613 (292), p. 306—307.

<sup>62</sup> Spyridon Lampros, *Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers*, Paris, 1880, p. 111 ; Emile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1902, vol. 6, p. XI—XII : « Les exploits de Basile Digénis Acritas ».

<sup>63</sup> Spyridon Lampros, *Catagolue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1895—1900.

<sup>64</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, Saint-Pétersbourg, 1891, vol. I (index).

plusieurs endroits Stavrinou et Mathieu de Myra »<sup>65</sup>. Emile Legrand déclare que le travail d'Ignace Pétritzès se recommande surtout pour son intérêt linguistique, étant donné qu'il renferme de multiples traces du parler grec de Chio<sup>66</sup>.

La conservation de plusieurs copies de l'œuvre de Pétritzès à la bibliothèque patriarcale de Jérusalem, de même que la conservation d'autres ouvrages calligraphiés de sa main suscitent la question de savoir si Pétritzès n'aurait pas été lui aussi au service dudit patriarcat — ce qui arrivera à Ligaridès après son départ de Valachie<sup>67</sup>. En dépit de toutes les recherches que nous avons faites, nous n'avons rien découvert jusqu'à présent dans les archives roumaines à propos de l'activité didactique en Valachie de ce lettré grec. Une chose est certaine, toutefois, c'est que c'est à ces deux « maîtres parfaits » de Chio (pour les associer nous aussi, comme le fait la préface de Daniil Panonianul) que revient le mérite d'avoir créé un enseignement humaniste — à la manière des collègues occidentaux — dans la vieille capitale valaque.

Peu après son arrivée en Valachie, Ligaridès fut engagé par Matei Basarab en qualité de prédicateur de la cour. On a même affirmé qu'il aurait été le confesseur du prince. Il est certain qu'il était parvenu à s'attirer la sympathie du voivode, tout comme il avait gagné auparavant celle du marquis Giustiniani et comme il devait réussir à le faire avec le tsar Alexis Mikhaïlovitch. (Dans une lettre inédite des collections de l'Académie de la République Populaire Roumaine, Ligaridès affirme avoir obtenu personnellement de Matei Basarab — fait ignoré jusqu'ici — la somme de 14 000 piastres pour réparer l'église de Bethléem)<sup>68</sup>.

Si l'on tient compte du caractère secret que revêtaient les missions qui lui étaient confiées, il n'est pas exclu que Ligaridès ait servi aussi d'agent de liaison entre la Cour valaque et les milieux romains, pour continuer les discussions entamées cinq ans plus tôt dans la question d'un rapprochement de la Valachie du côté de l'Eglise catholique<sup>69</sup>. En tout cas, on peut dire que Ligaridès a rempli un rôle de conseiller de la Cour, aussi bien dans les problèmes d'ordre confessionnel, que dans ceux con-

<sup>65</sup> Voir la notice bibliographique établie par D. Russo, *Studii istorice greco-române. Opere postume*, tome I, Bucarest, 1939, p. 137—138.

<sup>66</sup> Emile Legrand, *op. cit.*, p. XI

<sup>67</sup> A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.* Voir la description des manuscrits 447, 449, 450 et 461. Il résulte de la notice finale du ms. 447 qu'en 1675 Pétritzès vivait encore.

<sup>68</sup> Académie de la R.P.R., ms. grec 974 (Codex Critias-Rallv), f. 20<sup>r</sup> — 21. Avant qu'il fut sacré métropolitain de Gaza, le patriarche Paisios avait promis à Ligaridès la métropole de Bethléem. (Voir son rapport de Tirgoviște du 4 novembre 1650, chez G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIX. La lettre, conservée à l'Académie de la R.P.R., est autographe).

<sup>69</sup> Général P. V. Năsturel, *Viața Sfinților Varlaam și Ioasaf*, Bucarest, 1910, p. L — LXIII.

cernant les réformes juridiques qui se produisirent en Valachie pendant cette période. Le renouveau du droit byzantin en Valachie est certainement dû pour une bonne part à la présence des deux humanistes chiotes à Tirgoviste durant ce règne marqué par une foule de réalisations <sup>70</sup>.

Bien qu'elles soient insuffisantes, les informations que nous détachons de la correspondance déjà citée de Ligaridès avec Rome sont d'un particulier intérêt dans la question de l'école. Si nous faisons abstraction des ennuis personnels dont ses rapports et ses lettres sont truffés, nous y trouvons également des passages qui nous permettent de nous faire une idée de l'activité de Ligaridès, de même que de l'organisation de l'école, de ses programmes, du niveau des cours et de ses élèves. Nous ne nous arrêterons que très peu sur les relations concernant la vie que Ligaridès menait en Valachie. De ses propres déclarations, il ressort que l'école aussi bien que ses fonctions de prédicateur à la Cour valaque exigeaient de sa part beaucoup de travail. Il est hors de doute qu'il remplissait ses doubles obligations avec passion et avec talent. Il semble même que les succès que Ligaridès remporta dans sa carrière à la Cour de Valachie, provoquèrent la jalousie de certains missionnaires du guèpier constantinopolitain, puisqu'un rapport de De Magistris aux cardinaux note que Ligaridès, étant très bien payé par ses patrons de Valachie « n'a plus besoin des deniers de la Sacrée Congrégation » <sup>71</sup>. La suggestion donnée par De Magistris, de même que les informations concernant les revenus de Ligaridès eurent l'effet désiré. A partir même de novembre 1646 — date de son arrivée en Valachie — Ligaridès ne reçut plus un sou de la Propagande. Ce fut là pour lui le point de départ de grandes déceptions, ce qui lui servit à rendre vraisemblable son détachement du catholicisme. Sa correspondance avec Rome sera, des années durant, pleine de protestations et de demandes à ce propos. On lui donna finalement — au bout de quatre ans ! — complète satisfaction matérielle en lui restituant tous ses droits à l'automne de 1650 <sup>72</sup>. Selon une autre information contemporaine, Ligaridès était même rémunéré par Matei Basarab pour ses

<sup>70</sup> C. A. Spulber, *Etudes de droit byzantin, VI. Indreptorea Legii. Le code valaque de 1652*, 1<sup>re</sup> partie, Bucarest, 1938, et Gh. Cronț, *op. cit.*

<sup>71</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, p. 136—137, note 5. De Magistris a toujours poursuivi Ligaridès dans cette question. C'est ainsi que le 15 avril 1647 il ajoutait, dans une lettre à Ingoli, que Ligaridès recevait également du postelnic la subsistance complète — habillement compris — pour un de ses neveux qui l'avait accompagné en Valachie. Dans sa correspondance, Ligaridès parle fréquemment de deux de ses neveux, Carlo et Michel. Le premier fut élève du Collège grec de Rome et le second candidat à la même école. Nous ne saurions préciser lequel d'entre eux accompagna Ligaridès à Tirgoviste. Mais il est plus probable que ce fût Michel.

<sup>72</sup> Son neveu Carlo lui fait savoir qu'on lui a expédié 240 écus, soit son salaire pour quatre ans. G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIX, p. 400—401. Lettre de Ligaridès en date du 4 novembre 1650.

fonctions d'orateur sacré à la Cour, en dehors des émoluments qu'il recevait pour l'École gréco-latine (« ... che dal Prencipe di Valachia era sufficientemente provisto oltre l'emolumento della schola che faceva ») <sup>73</sup>. Mais Ligaridès avait incessamment besoin d'argent. Visant à un trône métropolitain relevant du patriarcat de Jérusalem, il prévoyait les énormes dépenses que, selon les mœurs du temps, l'obtention de ce titre devait lui occasionner <sup>74</sup>. Aussi insistait-il avec tant de persévérance pour qu'on lui envoyât les rétributions auxquelles lui donnait droit la mission qu'il remplissait consciencieusement à Tirgoviște. Il n'hésita pas à menacer d'abandonner l'école en affirmant — de mauvaise foi, certainement — qu'il n'avait pas de quoi vivre ! (« ... sono sforzato di lasciar questa schola, e venirmene verso Roma, per poter vivere ») <sup>75</sup>.

Il n'y a pas de lettre ou de rapport où Ligaridès ne parle du labeur épuisant que lui impose le succès de ses cours. Il invoque le témoignage du missionnaire porteur de sa missive — lequel connaît l'école de Tirgoviște — pour convaincre les milieux romains des résultats de ses efforts, car la modestie lui interdit d'en dire davantage (« laus in ore proprio scordescit ») <sup>76</sup>.

La première reconnaissance que la hiérarchie catholique de l'Europe Orientale manifeste pour les mérites de Ligaridès et son activité pour l'école de la capitale de Matei Basarab remonte à 1648. C'est aussi la première information dont on apprend que Ligaridès conduisait l'École grecque et latine de Tirgoviște. Par un rapport de l'archevêque de Sofia, les cercles dirigeants de l'Eglise romaine sont mis au courant de l'activité de Ligaridès en tant que professeur et orateur sacré de la Cour, constatée lors d'une visite dudit hiérarque. « Là, à Tirgoviște, j'ai trouvé monsieur Pantéléimon Ligaridès, un Grec, qui tient école grecque et latine et prêche les jours de fête en langue grecque ... » <sup>77</sup>. Un fait nous surprend, c'est que ce rapport ne mentionne pas également le nom l'ignace Pétritzès. N'était-il pas encore arrivé à cette date ? Était-il absent de la ville ? Ou bien, comme il s'agissait d'un moine orthodoxe et non point d'un missionnaire de l'Eglise romaine — comme l'était Ligaridès — ne pouvait-il pas faire l'objet d'une correspondance officielle avec les organes de la

<sup>73</sup> Fr. Pall, *op. cit.*, p. 139—140.

<sup>74</sup> Académie de la R P R, ms grec 974 (Codex Critias-Rally). La lettre de Ligaridès à Caryophylle d'août 1668, f. 21, présente l'ex-patriarche Païsius de Jérusalem comme un homme avide et insatiable (ἀχ'πραγος), auquel il a fallu verser de grosses sommes.

<sup>75</sup> G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIII du 12 août 1650.

<sup>76</sup> *Ibidem*, doc. LIV (1650), p. 404.

<sup>77</sup> *Ibidem*, doc. XXII (1648), *Visita di Valachia*, p. 368.

Propagande ? Nous croyons plutôt que l'archevêque ne s'est rapporté qu'à Ligaridès, parce qu'il était le directeur de l'école.

Qu'on nous permette maintenant de caractériser, à l'aide des faibles indications dont nous disposons, l'école grecque et latine que Pantéléimon Ligaridès fonda et dirigea à Tîrgoviște.

Pantéléimon Ligaridès fut, avant tout, un professeur épris de son métier. Son introduction dans les rangs de la hiérarchie supérieure de l'Eglise orientale s'explique tout d'abord par la mission secrète que lui confièrent les jésuites de lutter au sein même de l'Eglise orthodoxe contre les courants de la Réforme et pour l'union des Eglises. Naturellement, cette mission donnait satisfaction dans une grande mesure à la soif de grandeurs qui le domina sa vie durant, non moins qu'à son éternel besoin d'argent. Dans une lettre qu'il expédia de Moscou, lettre écrite à une époque où on contestait ses droits au siège métropolitain de Gaza (étant donné qu'il ne lui plut jamais d'y résider), Ligaridès avoue son manque d'attachement pour cette église et en même temps la fierté que lui insufflait sa carrière de professeur : « Ce n'est pas en qualité de métropolitain de Gaza, mais en celle de professeur que j'ai trouvé honneur et pitance partout où je suis allé »<sup>78</sup>.

Ligaridès avait reçu une formation jésuite. Il va donc de soi que l'Ecole grecque et latine fondée par lui à Tîrgoviște fut organisée dans l'esprit et d'après les méthodes des jésuites. (A cette date, des centaines de collèges semblables, organisés et conduits par les jésuites, se dressaient dans tous les Etats d'Europe).

On connaît, grâce à la *Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu* (qui renfermait l'ensemble des normes d'organisation de l'enseignement jésuite) le programme et la distribution des études dans ces établissements. Ils y constituaient deux grands cycles : l'un, inférieur — le collège ordinaire —, qui durait cinq ans ; l'autre, supérieur — les « humanités » —, c'est-à-dire l'Université, dont les cours s'étendaient sur trois années destinées à l'étude de la philosophie et quatre autres, consacrées à celle de la théologie. Les trois premières années du collège comportaient l'étude de la grammaire latine et grecque (on les appelait aussi « classes de grammaire »). Pendant les deux dernières années on enseignait la rhétorique, matière particulièrement importante dans les écoles jésuites aussi bien pour la formation intellectuelle de la jeunesse que pour son éducation. Bien entendu, l'instruction religieuse constituait dans ces cinq classes, comme il a été dit, « la base, le sommet, le centre et l'âme

<sup>78</sup> Académie de la R P R., ms. grec 974 (Codex Critias-Rally). Lettre de Ligaridès à Jean Caryophylle du mois d'août 1668, f. 20<sup>r</sup> — 20<sup>v</sup>.



de l'éducation tout entière »<sup>79</sup>. La base des études, dans le cycle supérieur, était constituée par la philosophie d'Aristote dans l'esprit et la lettre des interprétations thomistes, dominantes dans la théologie catholique. Les quatre dernières années étaient consacrées aux études supérieures de théologie.

Si l'enseignement des jésuites assurait une sérieuse culture humaniste et théologique, en revanche il était, à d'autres égards, insuffisant et rétrograde. Les disciplines scientifiques (mathématiques, géométrie et géographie) y occupaient une modeste place. L'étude de la nature y était complètement absente; quant à l'histoire, elle était considérée comme un véritable danger pour l'art de l'éducation. Adversaires des innovations et du progrès, les jésuites imprimèrent à l'organisation intérieure de l'école un caractère aristocratique prononcé, sous une sévère hiérarchie de titres pris de la constitution de la Rome républicaine (décurions, préteurs, préfets, etc.), et donc une tendance marquée vers le système policier. On peut affirmer que tout leur système éducatif a échoué à cause des interprétations qu'ils donnaient à certains principes et méthodes que l'expérience historique de l'humanité a toujours considérés sous toute réserve (« le but sanctifie les moyens », « l'intention accorde à l'acte sa valeur morale », etc.)<sup>80</sup>.

Dans ses grandes lignes, *l'Ecole grecque et latine de Tîrgovişte* fut organisée par Ligaridès et Pétritzès sur le modèle fourni par la *Ratio-studiorum*. Bien entendu, avec certaines dérogations ou adaptations requises par les conditions spéciales du lieu et de l'époque où ils déposaient leurs efforts. L'existence des « classes de grammaire » se constate même d'après la courte mention comprise dans la notice de Daniil Panonianul publiée dans *Îndreptarea Legii*. Il y déclare, modestement, avoir étudié à Tîrgovişte, sous la férule de deux humanistes grecs, « un peu de grammaire et la syntaxe ». En ce qui concerne l'existence du cycle supérieur, elle ressort de la correspondance de Ligaridès avec la Propaganda Fide. C'est ainsi qu'il déclare catégoriquement, en 1650, détenir depuis son arrivée en Valachie — « depuis quatre ans »<sup>81</sup> — les chaires de rhétorique et de logique. Il communique en même temps le fait important qu'il tenait ses leçons « en grec et en latin ». Conformément au programme alors en vigueur, la rhétorique constituait une discipline complexe, destinée à fournir à la jeunesse les éléments essentiels de sa formation intellectuelle,

<sup>79</sup> François Guex, *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, Paris, 1913, p. 99

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 101. Pour les programmes et l'organisation, voir Michel Glatigny, *Histoire de l'enseignement en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 1949, p. 48; cf. L. Tarsot, *Les écoles et les écoliers à travers les Ages*, p. 182, 184-185, 187 et 189.

<sup>81</sup> G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIII (12 août 1650), p. 396.

éléments qui correspondaient aux exigences du temps, directement en rapport avec l'organisation de l'Etat, de l'Eglise et de la société. Alors que la logique passait pour « un instrument de la philosophie théorique » qui apprenait aux jeunes gens à atteindre la vérité, la rhétorique était « un instrument de la philosophie pratique », impliquant une solide culture ayant un caractère encyclopédique. Ligaridès avait occupé à Rome aussi, à l'Institut Saint-Athanase, une pareille chaire ; sa préparation et son talent avaient acquis de la sorte la consécration d'un jury supérieur. A l'éphémère Académie grecque de Constantinople, dont il avait assumée la direction, il dut certainement enseigner aussi la rhétorique. On peut affirmer par conséquent que les cours qu'il tint à l'école de Tîrgoviște s'élevaient à un niveau supérieur, et qu'il donna aux jeunes Valaques qui les fréquentèrent la possibilité d'acquérir une instruction de la qualité de celle des collèges d'Occident. Par rhétorique, on entendait aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles — tout comme dans l'antiquité — non seulement l'art de bien parler, mais encore l'ensemble de règles relatives aux problèmes du style et de la composition, avec de nombreuses et larges applications et des exemples empruntés à tous les grands écrivains et orateurs de l'antiquité gréco-romaine. Ces règles étaient appliquées par les professeurs, dans une proportion variable, non seulement à l'art oratoire, mais à tout ouvrage littéraire. En général, les cours de rhétorique renfermaient, à un degré qui variait en fonction des préférences et de la compétence du professeur, le contenu des traités antiques<sup>82</sup>. Les jeunes y apprenaient de préférence les trois genres de l'art oratoire classique : démonstratif — *ἐγκώμια*, discours funèbres, éloges académiques, homélies, etc. ; délibératif — art de l'argumentation dans les problèmes de l'Etat et de la collectivité, dans les limites de l'ordre établi ; judiciaire — dans la sphère duquel entraient tous les problèmes relevant de la compétence des instances judiciaires. Certes, les leçons touchant à ce chapitre du droit byzantin durent fournir à Ligaridès prétexte à de nombreuses incursions dans l'histoire du droit byzantin, contribuant par là à créer l'atmosphère favorable à la traduction de *Îndreptarea legii* aussi en Valachie. (L'esprit conservateur et fidèle à un système féodal sévère dont est marqué ce recueil de lois byzantines, a été relevé dernièrement)<sup>83</sup>.

Mais Ligaridès communique dans les rapports qu'il adresse à la Propagande qu'il détient à l'Ecole grecque et latine de Tîrgoviște aussi la chaire de logique (le cours était tenu en grec et en latin). Le programme de

<sup>82</sup> Pour l'importance accordée par les jésuites à la rhétorique, voir Michel Glatigny, *op. cit.*, p. 40—41.

<sup>83</sup> Gh. Cronț, *op. cit.*, chapitre «Contenu de *Îndreptarea Legii*».

l'école égalait par là celui des collèges jésuites ordinaires et se rapprochait de la catégorie des « collèges académiques » d'où sont issues, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les « Académies ». Celles-ci, on le sait, faisaient la transition à l'Université. La logique était considérée par les philosophes péripatéticiens comme la porte d'entrée des « palais de la philosophie » et son « instrument » (ὄργανον φιλοσοφίας). Peut-on en déduire que le but que Ligaridès se proposait, était de dépasser le « Collège », pour réaliser à Tirgoviște la mission qu'il avait reçue à Constantinople de fonder une « Académie » gréco-latine, pour la préparation également des éléments appelés à mener la lutte contre le puissant foyer calvinisant de Transylvanie? (C'est à cette école que se forma Daniil Panonianul, lequel, envoyé ultérieurement outre-monts, y deviendra métropolite).

Une école où l'on tenait un cours de logique et un autre de rhétorique et où l'on enseignait, comme le déclare Ligaridès lui-même, en grec ancien et en latin <sup>84</sup>, était par ce fait même une école d'un niveau supérieur, semblable aux meilleurs collèges occidentaux. Ainsi s'explique également le nombre réduit de ceux qui étaient admis à suivre de telles leçons. Les deux chaires en question revêtaient une importance primordiale dans le problème de la culture formelle. La logique aristotélienne était née, comme il a été dit, « complète et parfaite dans l'esprit de son auteur » et elle avait affronté les siècles sans subir de modifications substantielles <sup>85</sup>. Elle était en usage dans toutes les écoles supérieures, en vertu du pouvoir éducatif qu'elle avait et surtout en raison de son efficacité dans l'art difficile de discipliner les jeunes esprits. La logique aristotélienne a été, des siècles durant, le principal instrument au moyen duquel la culture gréco-latine a agi sur tous les peuples. (Ce cours permettait à Ligaridès de préparer ses élèves valaques pour l'éventualité qu'ils iraient suivre les cours des Universités à l'étranger).

Si, pour ce qui concerne les « classes de grammaire », nous devons nous en tenir à la brève indication provenant de Daniil Panonianul, par contre, les rapports de Ligaridès nous fournissent quelques précieuses informations au sujet de sa classe. C'est ainsi que dans le rapport du 12 août 1650, déjà invoqué par nous, il écrit que sa classe de rhétorique et de logique compte un effectif de douze jeunes gens appartenant aux plus grandes familles de Valachie (« primi di questo paese ») <sup>86</sup>. Il nous y com-

<sup>84</sup> G. Căhnescu, *op. cit.*, doc. XLIII (12 août 1650), p. 396 : « per spatio di quattro anni m'affatai insegnando a duodeci giovani, Rhetorica e Logica in lingua greca e latina, che realmento sono i primi di questo paese ... ».

<sup>85</sup> Ernesto Codignola, *op. cit.*, p. 102 et suiv. (chapitre « La Logica »).

<sup>86</sup> G. Căhnescu, *op. cit.*, doc. XLIII, p. 396.

munique encore qu'il tient ses deux cours « en langues grecque et latine ». C'est là une information particulièrement intéressante. Elle indique que ces 12 jeunes valaques avaient déjà fait des études sérieuses pour être à même de posséder si bien ces deux langues mortes. Où cela ? Sous la direction de quel professeur ? Il est difficile de le préciser. On peut songer qu'ils avaient fait de pareilles études en Transylvanie, comme l'affirme le rapport de Bakšić, ou encore sous la direction de quelques précepteurs recrutés dans les rangs des moines catholiques qui se trouvaient dans le pays, aux dires de Del Chiaro <sup>87</sup>. Nous inclinons toutefois à penser que ces jeunes gens avaient étudié, avant d'entrer dans la classe de Ligaridès, le premier cycle — « les classes de grammaire » — sous la férule d'Ignace Pétritzès ou de quelque autre maître demeuré inconnu. Il en résulterait qu'une « école de grammaire » a fonctionné à Tîrgoviște avant même la venue de Ligaridès. Depuis quand ? Certainement pas avant 1640, lorsque Bakšić signale la nécessité d'une école de ce genre, mais très probablement comme le résultat même de son rapport demandant la création de celle-ci. Peut-être Pétritzès — ou quelqu'un d'autre — a-t-il précédé Ligaridès à Tîrgoviște dans la carrière didactique. Ainsi s'expliquerait aussi le fait surprenant que Daniil Panonianul mentionne dans son annotation à *Îndreptarea legii*, ainsi que nous l'avons vu, Pétritzès avant Ligaridès, bien que la place occupée par ce dernier dans le mouvement intellectuel de la Valachie et de la Cour valaque fût incomparablement supérieur à la position occupée par Pétritzès. En tout cas, maintenant que nous connaissons avec précision quelles étaient les disciplines enseignées par Ligaridès (rhétorique et logique), il nous faut bien croire que « la grammaire et la syntaxe » dont parle Daniil Panonianul avaient Pétritzès pour professeur. Ce n'est certes là qu'une hypothèse, étant donné que nous ne possédons aucune autre information relative à la collaboration des deux érudits chiotes que Daniil associe si étroitement dans la notice qui accompagne son ouvrage. Nous ignorons, malheureusement, combien de temps dura cette école et combien de temps Ligaridès séjourna à Tîrgoviște.

Le dernier rapport publié qu'on ait de lui remonte au 4 novembre 1650 <sup>88</sup>. Si l'on tient compte du fait que *Îndreptarea legii* à laquelle il a

---

<sup>87</sup> Anton Maria Del Chiaro Fiorentino, *Storia delle moderne rivoluzioni della Valachia* (édition N. Iorga), Bucarest, 1914, p. 97. Ligaridès aussi critique dans ses rapports ces professeurs improvisés, recrutés parmi les missionnaires sans dévotion ni culture et indisciplinés. Il demande à la Congrégation d'en envoyer d'autres, « un pocco più dotti, e più devoti, perchè in loco di edificar, scandalizano con le loro disubidienze... » (G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XX, du 2 décembre 1648).

<sup>88</sup> *Ibidem*, doc. XLIX, p. 400—401.

collaboré paraît en 1652, il faut supposer qu'il demeura encore à Tîrgoviște après 1650. (Dans un travail en préparation, consacré entièrement à la vie et à l'activité de ce personnage, nous essayons de préciser la chronologie du laps de temps qu'il passa soit en Valachie, soit en Transylvanie ou en Moldavie).

En dépit du traitement de faveur que lui réserva la Cour de Valachie, Ligaridès ne s'y sentit cependant pas à son aise. C'était tout naturel. Il avait, après sa brillante soutenance de thèse, espéré s'affirmer à Rome même, où ses débuts avaient connu un grand succès à la chaire de rhétorique de l'Institut Saint-Athanase. Puis il avait tenté sa chance à Constantinople, où on lui avait confié la direction de l'Académie grecque du palais Soranzo. Après quoi, excommunié par Parthène II, il avait dû renoncer non seulement à Constantinople, mais encore à la position que Vasile Lupu lui offrait à l'école de Trois Hiérarques, à Jassy, et se résigner pour l'école gréco-latine de Tîrgoviște. Dans la modeste résidence de ce prince sobre que fut Matei Basarab, dans la petite ville qu'est Tîrgoviște, aux pieds des contreforts des Carpates, Ligaridès — qui rêva toujours une des grandes scènes du monde — éprouvait le sentiment d'un véritable exil (« esilio » répète-t-il dans ses épîtres). Et, plus d'une fois, il manifesta, dans ses jérémiades, son incapacité à s'adapter à ce pays (« . . . in questi aspri paesi », « in questa valle delle lacrime »<sup>89</sup>, etc.). Aussi n'attendait-il que l'occasion favorable de s'en aller.

A Tîrgoviște, Ligaridès rencontra le patriarche Paisios de Jérusalem, avec lequel il noua un étroit commerce. Dans ses lettres, il parle de lui avec admiration (« persona pia, e devota »)<sup>90</sup>. L'admiration, du reste, était réciproque. Plus tard, au cours de son séjour à Moscou, Ligaridès parlera de Paisios en termes très durs. (Le patriarche, entre temps, était décédé !<sup>91</sup>). Son amitié avec ce dernier aura des conséquences particulièrement importantes pour Ligaridès. Elle changera le cours de son existence tout entière. Il se détachera du catholicisme, entrera dans la vie monastique de l'Eglise orientale (sous le nom de Paisios, à l'instar de son nouveau protecteur) et sera promu métropolitain de Gaza. Mais qui pourrait dire que cette nouvelle conversion était sincère ! Une seule chose est certaine, c'est que Ligaridès demeura jusqu'à la fin de ses jours ce

<sup>89</sup> *Ibidem*, doc. XX.

<sup>90</sup> *Ibidem*, doc. XLIII du 12 août 1650, p 369, « m'ha honorato con il titolo di Archipresbyterato del Santo Sepolchro »

<sup>91</sup> Académie de la R.P.R., ms. gr 974 (Codex Critias-Rally), f. 20<sup>r</sup> — 21<sup>r</sup>, où il critique durement l'argyophilie de Paisios. A l'accusation qu'on lui adresse de n'avoir point acquitté une somme « promise » à l'ancien patriarche de Jérusalem, il réplique : « J'ai bien trouvé l'homme que l'on pourrait tromper ! Lui qui même d'une pierre savait sortir des sous et des réaux ».

qu'il avait toujours été : un ambitieux, avide de grandeurs et de richesses, incessamment torturé par sa soif de l'intrigue et de l'aventure. Il ne résida même pas à Gaza. Pour lui, ce n'était guère là qu'un titre destiné à l'aider à monter toujours plus haut. Il n'avait pas réussi à rester à Rome. Il avait perdu Constantinople. Tirgoviște était trop peu pour ses aspirations. Il va maintenant tenter sa chance à Moscou, dont la libéralité, quand il s'agissait d'épauler l'Orthodoxie, attirait de partout non seulement de pieux dévouements, mais aussi maints aventuriers <sup>92</sup>. Ligaridès y acquit une triste célébrité par le rôle odieux qu'il joua dans la déposition du patriarche réformateur Nikon <sup>93</sup>.

Certes, il a été dit (et on pourra encore le répéter) beaucoup de mal de Ligaridès. Mais aucun de ses nombreux adversaires n'a jamais contesté son exceptionnelle intelligence, ni son esprit créateur. C'est de ces deux qualités que bénéficia le groupe des jeunes Valaques de la génération de Șerban Cantacuzino qui furent ses élèves et c'est par eux — quand ils auront atteint leur maturité — que la culture valaque en tirera aussi profit. Peut-être éclairera-t-on un jour dans quelle mesure l'École grecque et latine dirigée par Ligaridès a contribué à préparer l'époque d'intense activité culturelle inaugurée après 1679 par Șerban Cantacuzino et ses anciens condisciples et continuée ensuite par Constantin Brîncoveanu. En tout cas, l'historien qui examinera de plus près la formation intellectuelle et l'éducation politique de Șerban Cantacuzino reconnaîtra dans les idées et les méthodes de ce prince (de même que dans celles de ses frères) les traces laissées par la personnalité forte et complexe de l'ex-professeur et éducateur de la *Schola greca e latina* de Tirgoviște.



Il résulte des pages qui précèdent que, sous le règne de Matei Basarab, la Valachie a fait ses premiers pas dans la direction d'un enseignement supérieur, fait contesté ou ignoré par l'historiographie d'autrefois. Il s'agit de l'École grecque et latine fondée par les érudits grecs de Chio, Pantéléimon Ligaridès et Ignace Pétritzès, avec le concours du postelnic

<sup>92</sup> Silviu Dragomir, *op. cit.*, p. 5, cite les mesures que les autorités russes furent obligées de prendre pour interdire l'accès aux moines. En 1636 un ukase fut même promulgué enjoignant aux voïvodes de Putivlia (point de passage) de ne plus permettre aux divers hôtes indésirables le libre passage vers Moscou.

<sup>93</sup> Académie de la R.P.R., ms. grec 974 (Codex Critias-Rally), la lettre autographe à Jean Caryophylle du mois d'août 1668, f. 20<sup>r</sup>—21<sup>r</sup> laisse entendre combien forte était la réaction envers Ligaridès en raison de son attitude dans le procès intenté au patriarche Nikon : « Je me suis donné du mal plus que tous pour la vérité contenue dans les tomes et pour l'achèvement de l'ouvrage, et tous crient maintenant hostilement que c'est Ligaridès qui a fait tout ce qui a été fait contre Nikon, et nous, nous avons été forcés de signer, et c'est sans notre volonté que nous avons toléré tout ce qui a été fait ! ».

Constantin Cantacuzino, patronnée et soutenue par le voïvode en personne. A la différence des collègues jésuites d'Occident, l'école conduite par Ligaridès et Pétrizès mettait surtout l'accent, semble-t-il, sur l'humanisme grec et la culture byzantine. Les élèves de la classe de Ligaridès, fils de grands boyards, étaient à même de suivre en grec et en latin ses cours de logique et de rhétorique. Pantéléimon Ligaridès, au sujet duquel l'historiographie grecque et roumaine affirmaient qu'il avait professé durant les années 1648—1655 à l'école de Vasile Lupu, à Jassy, enseigna en réalité à celle de Tîrgoviște à partir de l'automne 1646.

Bien que le caractère aristocratique de l'école soit catégoriquement affirmé par Ligaridès dans sa correspondance avec Rome, on constate cependant que l'humble Daniil Panonianul, fils de paysans transylvains — le futur métropolite d'Alba Iulia — fut admis à la fréquenter. Il dut y entrer sur l'intervention des autorités ecclésiastiques. Cela nous invite à croire que l'Ecole grecque et latine de Tîrgoviște — de même que l'école slave — préparait également les futurs dirigeants de l'Orthodoxie transylvaine en cette époque d'âpres luttes confessionnelles. On connaît le rôle joué par la suite par ce Daniil Panonianul, devenu métropolite de Transylvanie<sup>94</sup>. Les liens qui unissaient plus étroitement pendant cette période la Valachie et les Roumains de Transylvanie représentent l'un des phénomènes insignes de l'histoire roumaine, encore qu'il soit insuffisamment étudié. Dans ce domaine aussi les documents montrent la très vive activité que déploya Ligaridès<sup>95</sup>.

L'école grecque et latine de Tîrgoviște, sous la direction de Ligaridès, illustre une phase importante de l'histoire de la culture et de l'enseignement en Valachie. Il se développe maintenant chez nous aussi le courant des études de langue et culture latines, parallèlement à celui qui favorise la langue et la culture grecques. Elle représente en même temps un épisode des luttes où Réforme et Contre-Réforme s'affrontaient dans le domaine de l'enseignement, dans les Principautés Roumaines, et des efforts tentés par l'Eglise romaine pour gagner les Roumains à l'idée de l'Union. Les missions catholiques de la Péninsule des Balkans, alarmées par l'influence que les écoles protestantes de Transylvanie exerçaient sur les jeunes Roumains qui allaient y faire leurs humanités latines, suggérèrent la création—

<sup>94</sup> N. Iorga, *Istoria Bisericii românești*, vol. I, 2<sup>e</sup> éd., Bucarest, 1929, p. 348. Il semble avoir penché quelque peu lui aussi dans sa jeunesse vers le calvinisme (*ibidem*, p. 350).

<sup>95</sup> Emile Legrand, *op. cit.*, p. 68, donne à la liste des écrits de Ligaridès aussi les titres de cinq « enseignements » (παραίνεσις εἰς τὸν διδασκαλίαν) rédigés à l'intention des « calvinoluthéranisants roumains de Transylvanie » (πρὸς τοὺς Καλβινολουθερανίσκοντας σπουδαίους Βλάχους). Nous nous en occupons dans l'étude spéciale que nous consacrons à la vie et à l'activité de Ligaridès.

aussi bien en Moldavie qu'en Valachie — d'écoles latines à côté des écoles slaves. C'est par la création de pareilles écoles que les cercles dirigeants de la propagande catholique dans le sud-est européen espéraient empêcher les jeunes Roumains désireux de culture humaniste d'aller aux écoles des « hérétiques » de Transylvanie, d'où ils rentraient — d'après les informations recueillies par Bakši : — imbibés de vifs ressentiments contre l'Eglise romaine.

Conformément au procédé jésuite, les dirigeants de ces écoles cherchaient à attirer comme élèves, en premier lieu, des jeunes gens issus des grandes familles féodales jouant un rôle de marque dans l'Etat. Ce fut précisément le cas de l'école de Tirgoviște. C'est pourquoi Ligaridès tenait à accentuer le fait que les douze élèves, qui constituaient en 1650 sa classe de rhétorique et de logique, appartenaient « aux plus importantes familles » valaques.

C'est Pantéléimon Ligaridès, titulaire de la chaire de rhétorique à l'Institut Saint-Athanase de Rome, qui fut choisi par la Propagande pour fonder et diriger à Constantinople une « Académie ». Cette Académie représentait la réaction que l'Eglise romaine opposait aux tendances matérialistes néo-aristotéliennes et aux influences protestantes qui, grâce aux disciples de Corydalée, dominaient la vieille école constantinopolitaine. Ligaridès, par toute sa formation intellectuelle, se trouvait aux antipodes de la philosophie de Corydalée et, d'une façon générale, de l'esprit de Padoue. Il va de soi que son activité didactique à Rome, à Constantinople ou à Tirgoviște, se déroula dans l'esprit et suivant la lettre de la philosophie thomiste. L'école que Matei Basarab patronnait était donc l'école correspondant à la structure de l'Etat valaque du temps — Etat féodal reposant sur une vive recrudescence des forces conservatrices et réactionnaires.

Il est fâcheux qu'on ne dispose pas d'un plus grand nombre d'informations relatives à ce premier noyau académique, du type de l'humanisme occidental, institué en terre valaque. On ignore par exemple : si l'Ecole grecque et latine débuta avec Ligaridès ou antérieurement, avec Pétritzès ; quelle fut la durée de fonctionnement de cette école ; si elle était abritée dans le local du palais métropolitain, à la cour du prince ou bien dans quelque bâtiment qui lui était propre. On ne connaît pas non plus le nom des divers jeunes garçons qui la fréquentèrent. A part Șerban Cantacuzino et son frère Drăghici, facile à identifier, ainsi que Daniil Panonianul, qui s'en réclame lui-même, on ne dispose d'aucun indice permettant d'identifier les autres condisciples. Il n'est pas exclu que le fils d'Udriște Năsturel, Radu, le fondateur de l'école de Cîmpulung, et son aîné, Mateiaș, fils



adoptif du prince (neveu de la princesse Elena), décédé en 1652, aient fréquenté, eux aussi, l'école que dirigeait Ligaridès. Mais nous ne possédons aucune documentation à ce sujet. De nouvelles recherches à Moscou et à Kiev, où Ligaridès a séjourné après son départ de Valachie, ainsi qu'aux archives vaticanes, ramèneront sûrement à la lumière d'autres documents qui compléteront nos connaissances au sujet de cette école.

Durant le quart de siècle qui s'écoula depuis la mort de Matei Basarab jusqu'à l'avènement de Șerban Cantacuzino au trône de Valachie (1654—1676), une grande partie des chefs de la faction militaire qui se réclamait de Michel le Brave disparut; quant au puissant appareil de guerre édifié par Matei Basarab, devenu un sérieux danger pour ceux même qui l'avaient créé, il fut pratiquement supprimé. Dorénavant, la Valachie, privée d'une armée propre dont les liens avec les masses populaires s'étaient avérés considérables, sera de plus en plus intégrée au système économique turco-byzantin; elle deviendra même le principal marché où s'approvisionnera l'Empire ottoman. La production et sa commercialisation — aussi bien dans le cadre de ce qu'on appelle le monopole turc, qu'en dehors de ce dernier<sup>96</sup> — iront s'intensifiant. Les agents de cet important mouvement économique — Grecs ou grecophones — vont constituer maintenant, avec la noblesse devenue mercantile, une couche sociale animée d'une autre conception de l'Etat, ayant d'autres idées sur la culture, reflétant le cosmopolitisme néo-byzantin, non moins que l'aube de l'ère de la bourgeoisie. Ce monde nouveau voudra avoir son école à lui, une école de son temps et de ses intérêts, totalement distincte de celle de Matei Basarab et de Ligaridès. Il la réalisera, cette fois, à l'aide des disciples de Corydalée. Vaincus à Constantinople par la coalition de toutes les forces réactionnaires et obscurantistes, les successeurs du mouvement néo-aristotélicien trouveront, dans les conditions économiques et sociales transformées de la société valaque, une mentalité plus accessible aux idées nouvelles et au progrès, que dans la capitale de l'Empire ottoman. Une intense activité culturelle va commencer, au centre de laquelle demeurera l'Ecole princière de Sfintul Sava, créée à Bucarest dans un esprit néo-aristotélicien, réédition de l'antique *Λύκειον* et première manifestation de la liberté de pensée dans notre pays.

---

<sup>96</sup> Sous la pression armée de la « Sainte Alliance » les Principautés reprendront leurs relations de commerce avec les puissances chrétiennes — notamment après l'effondrement de la domination turque en Europe Centrale et en Ukraine. Brncoveanu et bon nombre des boyards de son temps sauront mettre cette phase à profit.

# LA PÉNÉTRATION DES SLAVES DANS LA PÉNINSULE BALKANIQUE ET LA GRÈCE CONTINENTALE

## Considérations sur les recherches historiques et archéologiques

### I

par ION NESTOR

Le problème énoncé se rattache par son importance et les multiples implications de ses solutions aux thèmes que la recherche historique et philologique a longuement débattus, et à des études d'un intérêt de plus en plus accentué. L'investigation linguistique ne présente guère de précisions chronologiques, parce qu'elle dépend, en principe et en cette matière, de la recherche historique, — tout en oscillant souvent, par ailleurs, même dans l'interprétation des faits d'ordre strictement philologique et linguistique. La recherche historique a rencontré à son tour des difficultés exceptionnelles, vu l'insuffisance des données documentaires comme contenu et exactitude. On ne saurait, en effet, nier que la tradition littéraire romaine et byzantine ne nous renseigne que d'une façon laconique, imprécise ou équivoque sur l'expansion slave dans la direction de la péninsule Balkanique et à l'intérieur de celle-ci. Les informations fragmentaires et sans beaucoup de suite qu'elle nous a fournies ont conduit à des interprétations et à des reconstitutions historiques d'ensemble variables et contradictoires, depuis Šafařík (1837)<sup>1</sup> jusqu'à nos jours. Elles ont été,

---

<sup>1</sup> Les *Antiquités Slaves* de ce savant éminent (Prague, 1836—1837; traduction allemande de 1843—1844) marquent le début d'un traitement scientifique moderne ayant pour objet les problèmes de l'histoire des Slaves; cf. L. Niederle, *Manuel de l'Antiquité Slave*, I, (Paris, 1923), p. VI.

en outre, la source de toute une littérature scientifique concernant la pénétration slave dans la péninsule Balkanique et les nombreux aspects du problème. Travaillant isolément, les chercheurs n'arrivent que péniblement à la connaissance de toutes les contributions et des publications assez nombreuses dont on ne peut se dispenser et qu'il faut connaître. Rédigées dans plusieurs langues, elles gênent fortement les chercheurs non spécialisés dans l'histoire du haut moyen âge, et leur imposent un labeur ardu. C'est le cas de l'auteur de ces lignes. Sa situation serait tout à fait intenable s'il n'était pas aidé, et puissamment, par des études de synthèse dues à des savants éminents. Ces dernières jalonnent avec assez de précision l'évolution des conceptions sur l'établissement des Slaves au sud du Danube et de la Save, tout en mettant en évidence l'élargissement et l'approfondissement progressifs des connaissances relatives à ce phénomène historique. Pour notre part, nous avons fait état de tous ces travaux dans la limite de nos possibilités, et nous les citerons à leur place dans les lignes qui vont suivre. Nous n'hésitons pas toutefois à reconnaître, tout en le regrettant, la méconnaissance ou l'ignorance de certains travaux d'égale valeur, que nous n'avons pu utiliser que par le truchement des synthèses où l'on en fait mention. La bibliographie du présent essai s'en trouvera ainsi allégée.

Une ample et riche documentation archéologique s'est amassée aussi au cours des vingt ou trente dernières années. Elle éclaire fortement l'expansion des Slaves, les origines du mouvement et ses directions. L'analyse et l'étude en feront l'objet de la seconde partie de notre travail.



Les recherches portant sur l'époque et les causes, l'ampleur et le caractère de l'établissement des Slaves au sud du Danube et de la Save ont fortement subi, semble-t-il, l'influence des arguments et des conclusions formulés par Robert Roesler, en 1873, dans une étude dont les thèses fondamentales ont eu un puissant écho dans les débats ultérieurs<sup>2</sup>. Prenant position d'une façon nette et décidée, non exempte par ailleurs d'exagérations, Roesler a vivement combattu, en s'appuyant sur les textes anciens, les idées de Šafařík, selon lequel l'établissement des Slaves dans la péninsule Balkanique aurait eu lieu dès la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle et revêtu le caractère paisible d'une infiltration d'agriculteurs inoffensifs, incapables, à ce titre, d'émouvoir et d'attirer l'attention des historiens de

<sup>2</sup> R. Roesler, *Über den Zeitpunkt der slavischen Ansiedlung an der unteren Donau*, dans *Sitzungsberichte d. Kais. Akad. d. Wissenschaften*, Philos.-Hist. Klasse, vol. 73, 1873, Premier cahier (Wien, 1873), p. 77-126.

l'époque. Roesler a de la sorte contraint les chercheurs à débattre le long de nombreuses années les mêmes problèmes et d'essayer aussi à réfuter une argumentation fondée en essence sur l'absence de sources directes d'un caractère précis et non équivoque.

En négligeant, pour le moment du moins, d'autres problèmes que Roesler a traités et que des études récentes ont autrement et mieux envisagés, rappelons ses conclusions quant à l'époque et au caractère de l'établissement des Slaves dans les Balkans : « ... On ne retrouve, dit-il, dans toute la période de Maurikios (582—602) la moindre trace d'établissements slaves en Mœsie et en Thrace ; ces ennemis n'ont pas encore quitté la rive gauche ... »<sup>3</sup>. A défaut de témoignages anciens et clairs, Roesler fonde ses affirmations sur les arguments — parfois d'ordre purement rhétorique — que voici : le Danube limite de manière continue les frontières, à partir des Portes de Fer jusqu'à la Scythie Mineure ; à l'exemple des Avars, les Slaves n'étaient, de ce temps, « dans la plupart des cas » intéressés que par des campagnes de pillage ; ils possédaient des terrains assez étendus (au nord du Danube). Les armées de l'Empire leur font la guerre au nord du Danube (il est question des campagnes de Maurikios entreprises après 591). « Comment l'idée serait-elle venue à l'Empereur de faire la guerre aux Slaves d'au-delà (du Danube) s'il avait affaire à ceux d'en-deçà ; » Maurikios voulait défendre le territoire de l'Empire, il tendait même à l'accroître. Il aurait, dans ces conditions, nettoyé d'abord la Mœsie des Slaves, avant de les attaquer au-delà des frontières. Il faudrait expliquer en même temps comment se trouvait-il qu'au VI<sup>e</sup> siècle les paisibles agriculteurs slaves des Balkans n'étaient au nord du Danube que d'intrépides larrons qui guettaient chaque année l'occasion de franchir le Danube et de guerroyer au-delà des Balkans ?<sup>4</sup> Roesler repousse ainsi l'idée d'un établissement des Slaves dans l'Empire byzantin, par des voies de guerre (c'est-à-dire, sans l'assentiment de l'Empire), avant le règne de Phokas (602—610). Il ne peut pas en être question avant Phokas et, plutôt, avant Heraklios (610—641) lorsque Byzance est occupé à l'est où ses armées combattent les Perses et les Arabes. En dernière analyse, Roesler penche toutefois vers l'hypothèse d'un établissement des Slaves

<sup>3</sup> R. Roesler, *op. cit.* p. 108 sq.

<sup>4</sup> En relation avec l'argument de Šafařík concernant l'infiltration pacifique, retenons aussi les considérations, d'ordre général et opposés à cette thèse, formulées par N. Iorga dans sa conférence : *Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balkans* ; *Revue Historique du Sud-Est Européen*, VII, 1—3, 1930, p. 1—17 ; cf. p. 2 sq. « A process of peaceful penetration » des Slaves dans les Balkans et la Grèce croit pouvoir réactualiser Kenneth M. Setton, *The Bulgars in the Balkans and the occupation of Corinth in the seventh century*, dans *Speculum, A Journal of Mediaeval Studies*, XXV, 4, 1950, p. 502—543 ; p. 510 (nous nous en occupons dans la seconde partie de nos considérations).

en Mœsie peu d'années avant 657, époque à laquelle Constans II entreprend sa campagne *contra Slaviniam* (*Hist. Miscell.*), resp. κατά Σκλαβινίας (*Théophane*) — donc contre une région slave *balkanique* cette fois. Etablis dans l'Empire de leur propre gré, ils auraient été soumis et fiscalisés par Constans II ; la domination de l'Empire byzantin n'aurait cessé en Mœsie qu'au moment de la pénétration des Bulgares turaniques. (les Protobulgares) en 679. Ce sont seulement ces derniers qui seraient venus à bout des villes de la province<sup>5</sup>.

Roesler, qui se montrait assez large pour admettre, dans la première partie de son étude, la descente des Slaves de leur patrie primitive du nord-est vers le Danube et leur diffusion d'un côté et de l'autre du massif des Carpates de l'ouest, de l'est et du sud (« l'intérieur de la forteresse carpatique » devenant alors, selon lui, le domaine des Goths et des Gépides), dès la période qui suit la ruine de la domination des Huns (donc après 454), ne voulait point concevoir l'abandon du *limes* danubien par l'Empire avant la révolte de Phokas (602). Il repousse ainsi l'idée de tout établissement durable des Slaves dans la péninsule Balkanique avant cette dernière date. Cette conclusion a dominé l'opinion des historiographes, et particulièrement celle des savants qui n'entreprenaient pas directement l'analyse détaillée des documents et des données du problème. La date extrême que Roesler avait admise pour le commencement de l'établissement des Slaves dans les Balkans établissait nettement, au point de vue de l'histoire générale, les conditions des deux côtés du *limes* danubien. Elle concordait avec les informations des textes contemporains et des sources ultérieures relatives aux rapports de l'Empire avec le « barbaricum » aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Elle apparaissait constamment confirmée par l'histoire des fortifications et des villes romaines-byzantines du *limes* et de la péninsule Balkanique aussi, histoire appuyée sur des données d'ordre archéologique (la circulation monétaire et les monuments d'architecture).

Les conclusions si arrêtées de Roesler, concernant l'inexistence d'un véritable établissement des Slaves dans la péninsule avant l'époque de Phokas, ont été contredites de bonne heure par C. J. Jireček. La réaction a été synthétisée et puissamment argumentée par Lubor Niederle<sup>6</sup>. L'éminent slaviste tchèque se place à égale distance de l'hypothèse d'un établissement des Slaves dans les Balkans dès les I<sup>er</sup> — IV<sup>e</sup> siècles, aussi bien que

<sup>5</sup> R. Roesler, *op. cit.*, p. 114 sq., p. 118—119

<sup>6</sup> En commençant de 1901, d'abord dans ses *Antiquités Slaves* (Slovanske Starožitnosti) ; avec une position plus prudente dans son *Manuel de l'Antiquité Slave* (I, Paris, 1923, p. 59 sqq.), ensuite. Nous nous rapporterons naturellement aux opinions formulées dans ce dernier livre.

des idées de Roesler. Il essaye, ainsi qu'il l'a fait pour d'autres problèmes de l'histoire des Slaves, de mettre en avant une conception moins rigide et plus nuancée. Elle n'a pas manqué d'influencer les recherches qui ont suivi, malgré que ces dernières n'eussent pas confirmé entièrement les thèses de Niederle.

Tout en n'excluant pas la possibilité, même la probabilité, d'un établissement de certains groupements slaves dans les Balkans dès l'époque des invasions au cours des II<sup>e</sup> — IV<sup>e</sup> siècles, et tout en soulignant l'absence de tout témoignage non récusable de cet événement, Niederle établit clairement que, de toute façon, on ne peut parler de *l'occupation* de la péninsule Balkanique par les Slaves avant le VI<sup>e</sup> siècle. Il n'en existe, en premier lieu, aucun témoignage. Les sources byzantines, à l'unanimité, tiennent, à leur tour, les Slaves envahisseurs de la péninsule aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, pour une peuplade nouvelle, habitant au nord du Danube. L'illustre savant considérait par ailleurs comme prouvée l'existence de communautés slaves stables dans les Balkans à partir — pour le moins — de 560. Cette conclusion semble lui avoir été suggérée surtout par l'interprétation qu'il a donnée au passage IV, 7 du livre *De aedificiis* de Prokopios. On y lit, en effet, qu'à *Ulmetum* (Οὐλμιτῶν), dans la Scythie (Mineure), les Slavins étaient établis « de longue date »<sup>7</sup>. Niederle rappelle toutefois objectivement que V. Pârvan n'a découvert aucune trace de Slaves à *Ulmetum* (Pantelimonul de Sus) au cours de ses fouilles. Pour ce qui est du texte de Prokopios, cité par Niederle (et par d'autres après lui), nous devons remarquer qu'il concerne sans l'ombre d'un doute des bandes de Slavins errant en quête de rapines. Justinien répare d'ailleurs les fortifications (d'après Procope !). Le texte laisse clairement entendre que les Slavins n'y ont pas fait long feu, à cet endroit et dans toute la province aussi. L. Hauptmann a démontré de son côté<sup>8</sup> que les informations sur les premières incursions des *Slavins* au sud du Danube interdisent l'application de l'expression ἐπὶ χρόνου μῆκος du passage en question de Prokopios à une époque antérieure au début du règne de Justinien.

Il n'est guère difficile de constater que la conception de L. Niederle se distingue de la conception de Roesler, en premier lieu, par son caractère moins rigide. Niederle admet en même temps l'hypothèse d'établissements slaves dans la péninsule Balkanique au cours de la grande tourmente et des invasions du VI<sup>e</sup> siècle. Il utilise aussi des témoignages et des textes

<sup>7</sup> L'argument utilisé naguère et selon lequel dans *De aed* de Prokopios (œuvre datée par Niederle de 560 ou de plus tard, mais écrite entre 553—555, cf. Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*<sup>2</sup>, I (Berlin, 1958), p. 491) on trouvait une toponymie de facture slave, n'est plus considéré comme convaincant par Niederle lui-même, *op. cit.*, p. 60.

<sup>8</sup> *Byzantion*, 4, 1927—1928, p. 114.

que Roesler n'avait pas considérés. Il s'agit d'un passage de Jean d'Ephèse. Ajoutons l'utilisation des données comprises dans les légendes de Saint Démétrios de Thessalonique. Nous aurons l'occasion d'insister sur ces deux sources et nous y reviendrons parce qu'elles ont joué un rôle important dans les essais tendant à opposer à la vieille théorie de Roesler un nouveau point de vue. Ce dernier tend à satisfaire, partiellement au moins, la doctrine à laquelle Niederle a fourni les meilleurs arguments.

Il est difficile de séparer nettement, dans la plupart des cas, les points de vue et les arguments d'ordre général (*a priori* on pourrait dire avec Niederle), de ceux étayés par des textes, les premiers étant en bonne mesure suggérés par les seconds et les textes étant aussi souvent interprétés conformément à des orientations d'un caractère « *a priori* ». Nous examinerons toutefois, en premier lieu et pour le moment, quelques arguments d'ordre général fondés sur des opinions historiques ou bâtis sur la simple logique. On les a fait intervenir assez récemment dans l'étude du problème de l'établissement d'un certain nombre de groupements slaves dans la péninsule avant la fin du règne de Maurikios Tiberios (602). Nous nous occuperons ensuite des sources directes, qui selon plusieurs chercheurs conduisent à cette conclusion.

Il est nécessaire avant tout d'envisager la situation de cette partie de l'Empire byzantin au moment des grandes invasions et des dévastations que ces régions ont subies pendant tout le VI<sup>e</sup> siècle et au début du VII<sup>e</sup> siècle. Sans en étudier les détails, rappelons que la couverture militaire de la frontière du côté de la Save et du Danube, la capacité de riposte des garnisons fortifiées de l'intérieur, celle des milices locales et des corps de troupes recrutés et organisés par l'autorité centrale de l'Empire aussi, se sont avérées dès le commencement du règne de Justinien si affaiblies, même après la restauration du *limes* et la construction des points fortifiés au nord de la péninsule, que les « barbares » ont pu, de toute évidence, franchir presque toujours la frontière, envahir l'Empire, en passant par des gués malheureusement rarement attestés et ravager la péninsule sans être trop empêchés, même à l'époque où les troupes impériales sont intervenues à l'intérieur et même au-delà des frontières. Il n'est pas moins nécessaire de souligner ensuite le fait que jusqu'au dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Tiberios II Constantin (578—582), nous n'avons aucun indice digne de confiance sur la composition de ces troupes d'envahisseurs barbares. C'étaient, sûrement, non pas de *grandes armées*, mais des troupes peu nombreuses, des groupements qui comptaient quelques milliers de « barbares » (selon plusieurs sources disposées plutôt à exagérer la gravité et le danger de ces attaques). Ce n'est qu'à cette dernière époque qu'on commen-

ce à parler de grandes armées, tout en donnant, pour la première fois et d'une façon significative, le chiffre certainement exagéré de cent mille hommes.

La faiblesse des provinces sud-danubiennes de l'Empire attaquées par les barbares ne peut pas être contestée. Nous n'insisterons pas sur les causes de ces déficiences (« la chimère de la réunification de l'Empire » poursuivie par Justinien, qui lui aurait sacrifié les Balkans<sup>9</sup> ; les guerres contre les Perses et les Arabes, qui ont forcé Byzance de déplacer — plus tard — la majeure partie de ses forces militaires à l'est). De toute évidence, une frontière fluviale d'une si grande longueur ne pouvait pas être défendue effectivement. Des groupements et même de véritables armées de « barbares », — Bulgares, Antes, Sclavins et Avars — avaient beau jeu.

Les raisons qui ont retardé quand même la perte de la péninsule, ou du secteur strictement balkanique au moins, sont sûrement d'ordre complexe : elles dérivent de la situation dans laquelle se trouvait la masse « barbare » et de la situation de l'Empire. Elles nous occuperont plus loin ou bien elles ressortiront de notre exposé. En revenant à l'ampleur et aux effets des attaques « barbares » du VI<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvons éviter d'aborder un second problème, en l'espèce celui de savoir en quelle mesure la réalité de la situation interne de la péninsule, troublée par les incessantes actions et les ravages des « barbares », correspondait-elle ou non, pour l'époque dont nous traitons, au tableau sombre et désolant présenté dans certaines relations contemporaines ou ultérieures, qui reflètent souvent la position politique ou idéologique de leurs auteurs. Ces dernières ont d'ailleurs trouvé écho dans des recherches scientifiques de notre temps<sup>10</sup>. Aussi, jusqu'à plus ample analyse et avant une meilleure documentation, la prudence s'impose en ce qui concerne les possibilités de fixation de certains groupements « barbares » ou plutôt dans l'appréciation des possibilités en fonction de cette situation. Des troupes d'envahisseurs slaves ont passé l'hiver dans l'Empire pour la première fois en 550—551<sup>11</sup>. Cet

<sup>9</sup> Selon les observations de P. Lemerle concernant la politique de Justinien et comprises dans son étude de la *Revue historique*, 1954, p. 284 (elle nous occupera plus loin).

<sup>10</sup> R. Roesler compose un tableau dramatique, avec le talent qu'on lui connaît, des effets des invasions slaves dans les Balkans (*op. cit.*, p. 94). Comparer l'appréciation lucide des exagérations de Prokopios, faite par W. Ensslin, *RE*, III, 1929, Col. 700, et concernant les pertes en hommes de l'Empire à l'occasion de chaque invasion de l'époque de Justinien (200 000 !), et l'aspect de Σκυθῶν ἐρημία [désert scythique] présenté par les régions situées entre le golfe Ionien [l'Adriatique] et les faubourgs de Byzance » (*Hist. Arcana*, 18). V. à propos de ces exagérations de Prokopios, aussi Berthold Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, 1, Berlin, 1960, p. 212 : « Aufschneiderei von astronomischen Ausmassen » ! Nous aurons l'occasion, dans la seconde partie de notre exposé, de revenir sur cette question en relation avec les villes de la péninsule, et à la lumière des données épigraphiques et archéologiques.

<sup>11</sup> Voir le commentaire du texte de Prokopios, *De bello goth.*, III, 40, chez W. Ensslin, *Slaveneinfälle*, dans *Pauly-Wissowa-Kroll*, *RE*, 2-te Reihe, III, 1929, col. 697—706, et chez Ernest Stein, *Histoire du Bas-Empire. De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476—565)*, vol. II, Paris-Bruxelles-Amsterdam, 1949, p. 521 sqq.



événement exceptionnel a été souligné par la source qui note d'ailleurs aussi la retraite de cette armée au-delà du Danube sous la pression des troupes impériales. L'événement ne peut être invoqué aucunement à l'appui de l'intention ou de la disposition qu'auraient eu les Slaves de s'établir dans la péninsule. Leurs actions étaient en effet orientées, à cette époque, exclusivement dans la direction des rapines et des prisonniers. Nous faisons abstraction des nouvelles, répandues à Constantinople et enregistrées par Prokopios, selon lesquelles le roi Totila des Ostrogoths n'aurait pas été étranger à cette attaque des Slaves, appelée à créer des difficultés aux Byzantins, avec lesquels il se trouvait en guerre<sup>12</sup>. Nous devons attendre les années 579—584 pour enregistrer une relation directe sur le séjour prolongé des armées slaves dans la péninsule (voir plus bas).

Niederle, Zlatarski et plus récemment Paul Lemerle<sup>13</sup> ont admis un commencement de slavisation de la péninsule dès l'époque de Justinien. C'est évidemment l'impression personnelle de ces savants, qui expliquent ce phénomène par l'attribution d'un certain nombre de territoires de séjour, les Slaves étant considérés comme mercenaires ou alliés des Byzantins (Zlatarski) ou par la persistance « d'ilots barbares » situés dans des régions montagneuses et plus à l'écart par suite des invasions (Lemerle<sup>14</sup>). D'autre part, l'opinion du dernier savant concernant la non-occupation de la péninsule par les Slaves avant l'intervention des Avars doit retenir notre attention. Lemerle pense, en effet, que pour s'établir dans l'Empire et s'y maintenir malgré la volonté des Byzantins, les Slaves auraient dû conquérir des villes, ce dont ils n'auraient pas été capables. Ils n'ont conquis aucune grande ville, et on fait rarement mention de l'occupation de quelques petites villes<sup>15</sup>. Il est vrai que les villes fortifiées et capables de se

<sup>12</sup> C'est aussi la conclusion clairement formulée par V. N. Zlatarski, *Die Bestedlung der Balkan-Halbinsel durch die Slaven*, dans la *Revue Intern des Études Balkaniques*, II<sup>e</sup> année, t. II (4), Belgrade, 1936, p. 358—375. Zlatarski date toutefois ensuite les premiers établissements slaves dans les Balkans, dès cette époque (avant l'arrivée des Avars), en dépit du manque d'un témoignage non équivoque, qu'il souligne. Il place, et c'est surprenant, Adina (Prokopios, *De aed.*, IV, 17) en Thrace, près de Philippopoli, en dépit du texte qui la situe dans la région du Bas-Danube (Palmatis n'est pas sur la rive du fleuve [mais dans son voisinage tout de même !], et οὗ δὴ ἄγχιστα καὶ φρούριον Ἀδίνα κατ.). Sa référence à *Ulmelum* est forcée aussi; voir plus haut ce que nous avons dit d'*Ulmelum*. C'est ce qui convient exactement, conformément au texte de Prokopios, pour Adina aussi. V. récemment à propos de la localisation de Adina, dans le sens dont nous l'entendons aussi, V. Beševliev, *Zur Geographie Nordost-Bulgariens in der Spätantike und im Mittelalter, Linguistique Balkanique*, IV, Sofia, 1962, p. 63 et 74, avec la carte p. 64.

<sup>13</sup> P. Lemerle, *Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle*, *Revue Historique*, 78<sup>e</sup> année, t. CCXI, avril juin, 1954, p. 265—308 et spécialement p. 287.

<sup>14</sup> La remarque générale de Lemerle rappelant des textes qui y feraient allusion a besoin d'être précisée pour être discutée.

<sup>15</sup> Les Slaves entreprennent de bonne heure, dès 548—549, le siège et la conquête des fortifications et de certaines petites villes défendues; voir le commentaire des notes s'y rapportant (directes et non équivoques) de Prokopios, surtout *De bello goth*, III, 38, chez Ensslin, *op. cit.*, et chez Stein, *op. cit.*

défendre, toutes seules ou aidées par les troupes impériales<sup>16</sup>, ont constitué longtemps un des principaux facteurs objectifs qui ont empêché l'occupation proprement-dite et l'installation durable des « barbares » dans la péninsule. Ce n'est que lorsque ces villes ont été détruites et abandonnées que les Slaves ont pu s'installer en masse et définitivement. Il n'est pourtant pas question de savoir si les Slaves étaient ou non capables de conquérir les villes et de s'y maintenir, nonobstant les contre-attaques de l'Empire, mais de savoir si ces derniers ont eu ou non, dans les conditions données, l'intention de s'établir à demeure dans les villes. Ils ne s'y sont pas décidés même à l'époque où la péninsule ne pouvait plus être défendue, et lorsque leur pénétration en masse et leur installation ne pouvaient plus leur être interdites. Nous savons par contre que l'installation des Slaves a revêtu les formes imposées par leur organisation sociale et économique, des formes rurales en l'espèce ; les villes des régions occupées furent détruites et leur population chassée, justement parce qu'elles constituaient des obstacles à ces installations.

Il résulterait que — à considérer la situation de l'Empire et les conditions de la masse « barbare » au nord de la Save et du Danube — on doit discerner une première phase dans laquelle on ne peut parler même d'une infiltration paisible, ou d'une exploration de terres nécessaire à l'installation d'un excédent de population: Ce n'étaient pas des campagnes de conquête entreprises par un *Etat* tendant à étendre son territoire, mais des expéditions de rapine. Dans une seconde phase, nous avons vraiment affaire à des populations agricoles productives auxquelles les *drujinnes* guerrières de la première période, décimées au cours d'un siècle d'invasions et de combats sanglants, avaient ouvert la voie de cette nouvelle patrie. Il est intéressant de connaître les circonstances déterminantes de ces événements et le moment historique du passage d'une phase à l'autre. Des recherches dans la direction des rapports des Slaves et des Avaro-Bulgares sont indispensables si l'on veut se rendre compte des déterminants de la masse « barbare ». Pour suivre toutefois la ligne que nous avons tracée à notre exposé, nous étudierons en premier lieu les sources historiques attestant l'établissement des Slaves dans la péninsule Balkanique.




---

<sup>16</sup> L'ordre reçu en 550 par Germanus, qui organisait près de Serdica (Sofia) une armée destinée à combattre les Goths en Italie est caractéristique. On lui enjoint de défendre à la hâte Thessalonique et les villes voisines menacées par une grande armée slave (Prokopios, *De bello goth*, III, 40). Il arrive vers la fin du siècle que les milices des villes s'en remettent à leurs propres forces ; voir le cas de la ville nord-balkanique *Asumus* évoqué avec beaucoup d'à propos, d'après Théophanes, par N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, II, 1937, p. 314 sq.

Le premier séjour prolongé des Slaves dans la péninsule n'est mentionné que pour les années 579—584. Il est question, on le sait, du passage tant discuté de « l'Histoire ecclésiastique » de Jean d'Ephèse, qui nous apprend qu'une armée slave d'invasion a fait un séjour de quatre ans sur le territoire de l'Empire, tout en volant et en mettant le feu partout<sup>17</sup>. Cette première indication peut être interprétée dans le sens que des groupements slaves ayant quitté leur patrie nord-danubienne et les communautés auxquelles ils se rattachaient auraient essayé de s'établir au sud du Danube. La relation précise le moment chronologique et l'événement. Le premier est à la vérité peu d'accord avec les informations plus ou moins contemporaines de Ménandre, Evagrius, Théophylacte, Miracula S. Demetrii, Michel le Syrien, etc. se rapportant aux invasions et aux attaques slaves et avars pendant le règne de Tiberios et au début du règne de Maurikios. Le texte mentionne une période de quatre ans pendant laquelle « le peuple honni des Sclavins » a ravagé la péninsule Balkanique (« la Hellade entière, les régions de Thessalonique et toute la

<sup>17</sup> Le texte (*Hist. eccl.*, VI, 25) est reproduit entièrement (sans la date exacte qu'il contient, toutefois !) dans la version allemande (du Syriaque) de Schonfelder (1862) déjà chez C. J. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Praguc, 1876, p. 88; Niederle en reproduit dans son *Manuel*, I, p. 64 (en traduction française) seulement la fin du passage; des versions légèrement différentes, en français, chez L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle* (*Byzantion*, IV, 1927—1928, p. 137—170) (analyse détaillée et comparaison avec le texte parallèle de Michel le Syrien (X, 21) et les données de Théophylacte, p. 156 sqq.) et chez Henri Grégoire, *L'origine et le nom des Croates et des Serbes* (*Byzantion*, XVII, 1944—1945, p. 88—118, p. 109 sq) (d'après l'édition et la traduction latine de Brooks — 1935—1936); M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland* (Abh. d. Preuss. Akad. d. Wiss., Phil.-Hist. Klasse, 12), Berlin, 1941, donne en allemand, à la page 13, d'après Jireček, le texte de Schonfelder, tout en soulignant le sens parfaitement différent que prête Gutschmid au passage « jusqu'à ce que Dieu les eût expulsés » [c'est nous qui soulignons]; L. Hauptmann, *op. cit.*, p. 156 sq., avait toutefois attiré l'attention sur l'émendation proposée par J. Marquart (« jusqu'à ce que Dieu les eût abattus »); Henri Grégoire (l.c.) traduit : « Ils se sont répandus selon la volonté de Dieu » (c'est nous qui soulignons), tandis que Brooks (apud Diakonov, *op. cit.* plus bas, p. 32) : « Jusqu'à ce que Dieu les chasse », ce qui semble acceptable à Diakonov, lequel traduit lui-même : « Tant que Dieu les tolère ». On trouvera un bref compte rendu de ces diverses traductions chez A. Diakonov, *Izvestia Joana Ephesskogo i siruskich chronik o slavjanach VI—VII vekov*, en *VDJ*, 1946. 1, p. 20—34, p. 32, qui donne la traduction du passage en entier, en russe, d'après le texte syrien de Brooks; plus en détail chez Georges Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin* (Paris, Payot, 1956), p. 111. On y montre que la traduction de Schonfelder a été considérée comme erronée déjà par A. Vasiljev, en 1898, par Jireček, en 1901, et par Diakonov, en 1946. On y voit aussi que ce dernier savant traduit « le temps que Dieu leur permettra », et Payne Smith (traduction anglaise, Oxford, 1960) « as far as God permits them ». Le verbe de la proposition en discussion embarrassait évidemment les traducteurs. Il est en effet essentiel pour l'interprétation du texte. Les lignes du passage de Jean d'Ephèse qui comprennent la date à laquelle il a écrit (« et voilà que jusqu'à présent, dans l'année 895 [de l'année syriaque utilisé par Jean; elle correspond à l'an 584 de notre ère], ils habitent et se sont installés à demeure dans les provinces romaines ») se trouvent reproduites exactement chez Hauptmann, Diakonov et Grégoire, il. cc. Voir aussi les données recueillies par A. Diakonov, *op. cit.*, et E. Honigmann (*Byzantion*, XIV, 1939, p. 615—625) sur l'« Histoire ecclésiastique » de Jean d'Ephèse (qui a vécu longtemps à Constantinople, après 540; mort probablement en 585) et sur les éditions et les traductions de ce livre.

Thrace ») <sup>18</sup>. Il importe peu si cette période commence « la troisième année de la mort de l'empereur Justin <sup>19</sup>, et après l'avènement de Tiberios le Victorieux » (580—581) ou plus tôt <sup>20</sup>; l'affirmation garde son prix. Jean d'Ephèse, contemporain des événements, atteste que pendant quatre longues années les Slaves ont dévasté la péninsule Balkanique. En 584 encore « ils habitent à demeure et non dérangés dans les provinces romaines » (Hauptmann), « ils résident et prennent leurs aises dans les provinces romaines sans se soucier et sans rien craindre. Ils volent, tuent et brûlent; ils se sont enrichis, possèdent de l'or et de l'argent, des haras d'étalons et beaucoup d'armes; ils ont appris à faire la guerre mieux que les Romains » (Jireček, Niederle, Vasmer), « se sont établis et installés <sup>21</sup> dans les provinces romaines ... en tuant, brûlant, pillant, en prenant l'or, l'argent et les troupeaux de chevaux ... apprenant à faire la guerre mieux que les Romains » (Grégoire), « ils s'attardent, vivent et s'établissent dans le pays des Romei ... » (Diakonov).

Le texte présente des obscurités, dont quelques-unes mises en lumière par d'autres relations. Ainsi, les mots « ils résident et prennent leurs aises dans les provinces romaines » (selon Schönfelder), « s'établissent et s'installent à demeure dans les provinces romaines » (selon Brooks) peuvent être interprétés ou bien dans le sens nettement exprimé d'une installation définitive des Slaves, ou bien dans celui de l'expression d'une indignation stupéfaite causée par la témérité de ces Slaves qui ravagent l'Empire au cours de plusieurs années tout en ayant l'air de s'y être installés — à cette fin — « à demeure ». La lecture ou la traduction d'un autre passage n'est pas non plus très sûre : « Ceci eut une durée de quatre ans, le temps que l'empereur fit la guerre aux Perses; ils eurent alors beau jeu dans le pays (*freie Spiel*), jusqu'à ce que Dieu les eût chassés (*hinauswarf*) » (Schönfelder); « Cela dura quatre ans et jusqu'à présent, parce que l'empereur a été occupé par la guerre contre les Perses et avait envoyé toutes ses armées en Orient. Aussi ont-ils pu inonder le pays et se sont répandus très vite jusqu'à ce que Dieu les eût abattus » (Hauptmann). La dernière

<sup>18</sup> Chez H. Grégoire (*op. cit.* p. 109), sûrement, par inadvertance : « Toute l'Helade, les provinces de *Thessalie* [c'est nous qui soulignons] et de Thrace », car le texte latin de Brooks (note 21) donne « *Helada totam et regiones Thessalonicae et totius Thraciae* ».

<sup>19</sup> Chez Jireček, *op. cit.*, il cite : Justinien au lieu de Justin, par erreur d'impression, très probablement l'année de la mort de Justin chez Hauptmann (*op. cit.*, l. c.), octobre 578. Chez Grégoire, l'avènement au trône de Tiberios, 26 septembre 578; en réalité, 26 novembre 578 (cf. Diakonov, *op. cit.* p. 33).

<sup>20</sup> L. Hauptmann a essayé de démontrer que nous devons lire « le troisième mois » : la grande campagne slavo-avaie dont parle Jean aurait commencé en 579. H. Grégoire, l. c. est d'avis également que les attaques et les dévastations de cette campagne, commencées en 578—579, ont atteint l'apogée en 584. Voir plus haut dans le texte la reconstitution proposée par Hauptmann.

<sup>21</sup> « Se collocant et considunt », dans la version latine de Brooks, apud Grégoire, l. c.

phrase est ainsi traduite par Brooks (*apud* Grégoire) : « C'est ce qui fait que les Slaves ont eu main libre ; ils se sont installés comme en pays conquis, et s'y sont répandus *d'après la volonté divine* » (c'est nous qui soulignons les derniers mots). Rappelons notre note 17, dans laquelle nous observons que Payne Smith et A. Diakonov donnent au verbe de la dernière proposition à peu près le même sens. Il est clair que la dernière traduction annule la contradiction comprise dans le texte<sup>22</sup> : après avoir dit que c'est Dieu qui les a chassés ou abattus, affirmer qu'« ils y résident jusqu'aujourd'hui, dans l'an 584 . . . , etc ». Hauptmann, qui se range en bonne mesure aux positions de Roesler dans le problème qui nous occupe, revient à la charge et précise d'une manière plus nuancée et plus concrète les événements de l'année 579 : « Révolte » des Slaves de « Valachie » (contre lesquels Baian, le Khagan des Avars, avait entrepris en 578, à la requête de Tiberios, l'expédition que nous connaissons), qui commencent à s'installer en territoire byzantin ; hypocrite indignation du Khagan qui avait très probablement instigué les Slaves afin de créer les conditions favorables de l'envahissement de la ville de *Sirmium* sur la Save (qu'il avait prémédité) et sa tentative d'offrir de l'aide à Tiberios qui, avisé, la refuse. Le pont sur la Save, construit par les Slaves sur la demande de Baian, étant entre temps terminé, le Khagan se démasque et exige d'une façon catégorique la reddition de *Sirmium*, qu'il assiège durant trois ans (579—582), après le refus de Tiberios, et prend la ville en la réduisant par la famine. Il se ménage ainsi une voie importante d'accès dans l'Empire. La campagne avaro-slave des Balkans aurait pris fin en 583 ; un certain nombre de groupements s'y trouvait encore établi en 584, à l'époque de la relation de Jean d'Ephèse, mais le gros des armées d'invasion aurait opéré sa retraite en 583, ainsi qu'il ressort, au moins pour les Avars, du texte, tardif il est vrai (XII<sup>e</sup> siècle), de Michel le Syrien<sup>23</sup>.

Nous ne nous attarderons pas plus longuement sur le passage tant discuté de Jean d'Ephèse. Nous croyons avoir le droit de conclure dans le sens que le tableau peint par le texte ne donne guère l'impression d'une

<sup>22</sup> Signalée par Vasmer, *op. cit.*, 1 c

<sup>23</sup> « Peu de temps après cela, il [le Khagan] a été épouvanté par la nouvelle que le peuple des Turcs le poursuivait. Ils se sont retirés à *Sirmium*, etc » (*apud* Hauptmann, 1 c). L'hypothèse que les Slaves se sont retirés eux aussi est puissamment renforcée par la teneur de la version parallèle au texte respectif de Michel le Syrien, conservée dans la relation encore plus abrégée qu'on trouve dans le *Chronicon Syriacum* de Barhebraeus (XIII<sup>e</sup> s.) et qui résume elle aussi le texte perdu de Jean d'Ephèse. Cette version a été signalée pour la première fois par Franz Altheim, *Geschichte der Hunnen*, II, 1960, p. 29 sq. Nous y lisons : « Mais les Romains engagerent le peuple des Antes et ils envahirent la Sclavonie, l'occupèrent et la pillèrent. Lorsque les Slaves entendirent ceci, ils firent de grands ravages dans le pays des Romains et retournèrent chez eux » (c'est nous qui soulignons et qui traduisons le texte allemand de Altheim).

population installée à demeure et adonnée à une vie productive. Il ne permet pas de considérer l'installation définitive des Slaves en Thrace (car c'est en Thrace que place le texte l'action et les ravages persistants de leurs groupements)<sup>24</sup>. On pourrait tout au plus en induire l'événement auquel nous avons déjà fait allusion et que Hauptmann a aussi signalé, l'abandon plus prolongé que d'habitude de la patrie nord-danubienne par des groupements de Slaves et l'essai qu'ils ont fait de se maintenir par force sur le territoire de l'Empire. La relation, toutefois, de la présence des Slaves en ces régions avec les actions des Avars, — le siège de Sirmium principalement, attesté par les textes et établi historiquement et la conquête par les Avars de la ville d'Anchialos de Thrace, etc., — événements conclus par la paix achetée en 584 avec huit *κεντηνάρια* d'or, payés par Maurikios au Khagan des Avars<sup>24a</sup>, nous fait douter puissamment des intentions et des possibilités qu'avaient les Slaves de s'installer définitivement dans la péninsule et d'abandonner leur patrie nord-danubienne. Il en est de même des Byzantins et de leurs dispositions à tolérer cette installation.

Il est difficile de juger de la signification plus ou moins importante dans le problème qui nous occupe du texte du patriarche Michel le Syrien, compilé de Jean d'Ephèse. Le premier ne signale pas, en effet, le séjour des Slaves dans la péninsule Balkanique, mais enregistre par contre expressément la retraite des Avars (après avoir décrit et caractérisé l'action comme *avaro-slave*). Le texte est tardif par rapport aux événements qu'il relate (fin du XII<sup>e</sup> siècle). Michel résume pourtant Jean d'Ephèse. Même en l'absence d'un témoignage contemporain, le passage qui suit ne peut pas être laissé de côté : « Alors les Romains ont engagé le peuple des Antes, qui se sont jetés sur le pays des Slavins. Ils l'ont ravagé. Ils en ont pris les richesses et l'ont incendié. Leur pays était à l'ouest du fleuve appelé le Danube. Les Slaves se sont jetés alors avec une rage plus grande sur la ville d'Anchialos . . . , etc. ». L'impression qui s'en dégage est que les Slaves se trouvaient encore au nord du Danube. Nous ne pourrions, en effet, autrement comprendre les manœuvres de Byzance et l'idée d'inciter les Antes contre « le pays des Slavins ». Al. Diakonov pense qu'une partie des Slaves se serait retirée en emportant ce qu'ils avaient volé et en emmenant les prisonniers, tandis qu'une autre se serait installée dans

<sup>24</sup> La chose est attestée clairement, en dehors d'autres détails compris dans le passage, par le titre du chapitre : *De populo slavinoꝝum et de vastatione quam in Thracia anno tertio regni Tiberii sereni fecerunt* (version Brooks, apud Grégoire, l.c.).

<sup>24a</sup> Ruth Stiehl (dans F. Altheim, *Geschichte der Hunnen*, I, 1959, p. 89 sqq., spéc. p. 90 et 95) traduit le texte de Michel le Syrien qui parle de ce paiement, dans le sens que ce sont les Avars qui ont payé l'or aux Turcs, qui les poursuivaient !

l'Empire (en Thrace, dans le voisinage des défenses avancées de la capitale?). Cette solution met en lumière la difficulté de considérer la fixation des Slaves dans les Balkans sur le témoignage de Jean d'Ephèse.

D'autre part, les informations dont nous disposons ne nous signalent pas d'événements produits dans la masse « barbare » au nord du Danube et de la Save, qui pourraient expliquer un changement marqué dans le comportement des Slaves. Sauf si nous nous contentons — pour admettre l'établissement temporaire des Slaves dans les Balkans — de la relation de Michel concernant l'intervention des Antes, ou la campagne de Baian de 578 et, en général, la sévérité de la domination des Avares après la conquête de la forteresse de Sirmium.



La relation tant discutée de Jean d'Ephèse n'aurait pas influencé les historiens et ne compterait pas beaucoup de nos jours si elle n'avait pas été corroborée par d'autres sources, les miracles de Saint Démétrios de Thessalonique d'abord, les informations concernant l'installation des Slaves dans le Péloponnèse ensuite.

Le texte hagiographique grec, connu généralement sous le titre latin, *Miracula Sancti Demetrii*, comprend trois livres dans lesquels plusieurs auteurs racontent, à différentes époques, les nombreuses interventions miraculeuses de Saint Démétrios, patron de la ville de Thessalonique. Elles auraient sauvé la ville de maints dangers qui l'ont menacée au cours des VI<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> siècles. Nous en retirons de nombreuses informations historiques d'ordre précieux, dues en partie à des témoins oculaires et concernant une région particulièrement intéressante de la péninsule Balkanique. En l'absence d'autres sources pour cette période de temps, elles permettent une reconstitution plus complète et plus exacte des événements. Les informations concernant les Slaves sont comprises dans les deux premiers livres du récit, et nous reportent à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au VII<sup>e</sup> siècle. Des spécialistes ont repris dernièrement l'analyse de ces textes. Mentionnons en première ligne les travaux de critique et de chronologie d'Henri Grégoire<sup>25</sup> et, surtout, de Paul Lemerle<sup>26</sup>. *Les miracles de Saint Démétrios* acquièrent une importance exceptionnelle du fait que

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 104 sqq. : on y trouve les données nécessaires sur les éditions du texte ; Grégoire analyse le V<sup>e</sup> chapitre du II<sup>e</sup> livre (l'épisode Kouver) et note des détails intéressants sur les discussions concernant la chronologie des deux premiers livres et des événements dont on y traite.

<sup>26</sup> P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Miracula S. Demetrii* (*Byz. Zeitschr.*, 46, 1953, p. 349—361) ; le même, *op. cit.*, à la note 13, p. 271 sq., 292 sqq., 295 sqq., 300 sqq. Le savant français, qui prépare une nouvelle édition des *Miracles*, expose et argumente brièvement les conclusions auxquelles il a abouti en ce qui concerne la chronologie des deux livres et des événements dont il y est question. Il en établit en même temps une bibliographie des travaux plus anciens et s'y rapportant.

la plupart des chercheurs y retrouvent une confirmation des conclusions suggérées par la relation de Jean d'Ephèse, lorsqu'il est question de l'occupation de la péninsule Balkanique par les Slaves.

Rappelons pourtant que toute interprétation des *Miracula Sancti Demetrii* est obligée à l'heure actuelle de faire état des résultats obtenus par Paul Lemerle au bout de son analyse attentive et de la chronologie qu'il vient d'établir. Il s'ensuit que la datation par W. Ensslin<sup>27</sup>, V. Zlatarski<sup>28</sup> et H. Grégoire<sup>29</sup> de l'offensive slave présentée au XII<sup>e</sup> ch., 1.I<sup>30</sup>, dans les années auxquelles se rapporte l'information de Jean d'Ephèse (l'an 584 d'après Jireček et d'autres) et son interprétation comme la première attaque slave contre cette ville ne peuvent plus se soutenir. Lemerle a clairement démontré que cette offensive est postérieure à celle dont il est question aux ch. XIII—XV (malgré sa présentation avancée)<sup>31</sup>. Le texte, dans les ch. XIII—XV, est clair. Il note expressément que c'est pour la première fois que la ville de Thessalonique voit une armée ennemie au pied de ses murailles<sup>32</sup>. Lemerle penche à dater l'offensive du ch. XII de l'époque de Phokas.

Pour ce qui est de la question dont nous traitons, la relation des ch. XIII—XV du premier livre des *Miracles* est d'une importance supérieure. On y raconte le grand siège entrepris par les Slavins en compagnie « d'autres barbares », ameutés par le Khagan des Avars mécontent du refus opposé par l'empereur Maurikios à son ambassade. Le siège, commencé dimanche le 22 septembre et entrepris par une armée de cent mille (?) hommes, prit fin au bout de sept jours. Les armées opérèrent leur retraite après avoir dévasté les récoltes, les fermes et les réserves de céréales amassées autour de la ville. Deux aspects du récit nous intéressent d'une façon particulière : la date exacte de ce premier siège slavo-avare de Thessalonique et le pays d'origine des Slaves qui y ont pris part.

En ce qui concerne le premier aspect, remarquons d'abord que le texte ne précise rien. Pour arriver à préciser l'année du siège, nous rappelons que le texte indique le règne de Maurikios Tiberios (582—602).

<sup>27</sup> *Op. cit.* (d'après Jireček).

<sup>28</sup> *Op. cit.*

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 106 Dans le passage de Grégoire, nous devons comprendre « avant le grand siège raconté aux ch. 13—15, et « en tout cas pendant le règne de Maurikios ».

<sup>30</sup> Des détails chez P. Lemerle, *Byz Zeitschr.*, 1953, p. 352 : la nuit de la fête de Saint Démétrios, le ciboire d'argent prend feu ; afin d'évacuer l'église, on crie « les barbares aux portes de la ville » ; les fidèles accourent à la défense des fortifications ; et justement cinq mille ennemis, « la fleur de toute la nation des Slavins » attaquaient effectivement la ville ; ils furent repoussés à l'aube, grâce à l'avertissement protecteur du saint.

<sup>31</sup> L'auteur lui-même du premier livre des *Miracles* nous avertit qu'il ne respecte pas l'ordre chronologique des événements.

<sup>32</sup> P. Lemerle, *op. cit.*, p. 352.



Dans cette période de temps, ce n'est qu'en 586 et 597 que le 22 septembre est tombé un dimanche. Les savants se sont divisés : les uns ont opté pour la première année, les autres pour la seconde. Il semble toutefois qu'une analyse attentive des premiers deux livres du recueil a permis ces derniers temps à la plupart des spécialistes d'opter pour l'an 597<sup>33</sup>.

Le moment exact de ce grand siège de Thessalonique entrepris par les Slaves laissé de côté, la relation des ch. XIII—XV des *Miracles* a permis de conclure qu'il serait question des Slaves installés déjà dans la péninsule Balkanique ; c'est ce qui ressortirait du *contexte*<sup>34</sup> ou du fait que les Slaves y sont présentés comme très bien organisés (ils utilisent différentes machines de siège) ; aussi ne pouvaient-ils pas affluer d'au-delà du Danube mais du voisinage de Thessalonique<sup>35</sup>. Il est vrai que le texte des *Miracula* ne dit pas d'où sont venus les Slaves, ni où ils se sont retirés.

<sup>33</sup> La date de 597 est préférée par P. Lemerle et admise par H. Grégoire, Al. Burmov (apud Lemerle, *Revue Historique*, 1954, l.c.) et Fr. Dvornik, *The Slaves, their early history and civilization*, Boston, 1956 (inaccessible pour nous, mais cf. le compte rendu de P. Charanis dans *Byzantino-Slavica*, XIX, 1, 1958, p. 129 sq.). G. Ostrogorsky, nous le verrons, ne prend pas position de manière directe. Peter Charanis, *Ethnic changes in the byzantine Empire in the seventh century* (*Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 25—44 ; cf. p. 36, note 85 aussi, où l'on donne la plus récente bibliographie des *Miracula S. D.*) révèle l'argument principal de ceux qui datent l'événement de 586, en remarquant qu'en 597 la situation des Avares — on peut ajouter celle des Slaves aussi — ne leur aurait pas permis une action de cette envergure ; on fait ainsi allusion aux campagnes offensives des Byzantins contre les Avares et les Slaves, au nord du Danube et de la Save, entreprises après 591 par Maurikios. La chronologie de ces campagnes, qu'on doit dater avec le plus de probabilité de 593 à 602, est très difficile à établir. Elle n'est guère précise chez Théophylacte (la principale source) et a été déformée par Théophanes (voir l'essai de G. Labuda, *Chronologie des guerres de Byzance contre les Avares et les Slaves à la fin du VI<sup>e</sup> siècle* (*Byzantino-Slavica*, XI, 2, Prague, 1950, p. 167—173, dont l'hypothèse concernant la date de 595 pour le commencement des campagnes n'est guère convaincante) et l'analyse serrée de H. W. Haussig, *Theophylaktis Exkurs über die skythischen Völker*, dans *Byzantion*, XXIII, 1953, p. 275 sqq. ; p. 296, note 22, p. 299 avec la note 39 et p. 400 sqq., spécialement 406—413 : entre 593 et 602. C'est une chose connue et rapportée par les sources qu'au cours des campagnes byzantines les attaques avaro-slaves contre l'Empire ne cessent pas (voir ex. gr. chez Ensslin, *op. cit.* et G. Labuda, *op. cit.*) L'idée selon laquelle l'initiative aurait passé exclusivement à l'Empire, après la fin victorieuse de la guerre entreprise par Maurikios contre les Perses, le retour de l'armée byzantine en Europe et l'offensive contre les Avares et les Slaves, n'est pas confirmée par les données des sources.

<sup>34</sup> H. Grégoire, *op. cit.*, p. 106.

<sup>35</sup> V. Zlatarski, *op. cit.*, p. 371. Il est significatif que G. Ostrogorsky, qui souligne en 1956 (*Histoire de l'Etat byzantin*, p. 111) que c'est vers 580 qu'il faut mettre le début d'une installation permanente des Slaves dans la péninsule Balkanique et « la prise en possession du sol », renvoie seulement chez Jean d'Éphèse, pour affirmer, en 1959 (*The Byzantine Empire in the world of the seventh century*, *Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 3—21, cf. p. 5) et en se rapportant cette fois-ci aux *Miracula S. D.* que c'est cette dernière source qui fournit les meilleures informations sur les tribus slaves de la Macédoine, établies d'une façon permanente, dans le voisinage de Thessalonique « pas plus tard que le début du VII<sup>e</sup> siècle ». Il en est de même de la position de P. Charanis qui, en datant le grand siège de Thessalonique de 586 (*Byzantino-Slavica*, XIX, 1, 1958, p. 129 sq.) et en admettant une installation des Slaves dans la péninsule entre le début du règne de Maurikios et les premières années de Heraklios (*op. cit.*, *Dumbarton Oaks Papers*, 1959, p. 38), affirme, lorsqu'il se reporte expressément aux *Miracula S. D.*, que ce dernier texte ne comprend pas des références claires à des invasions slaves du VII<sup>e</sup> siècle venues du dehors [c'est nous qui soulignons] (*Ibid.*).

Il raconte en échange <sup>36</sup> que « le Khagan des Avars a appelé les hommes de foi slave . . . , car ce peuple lui obéissait en son entier (c'est nous qui soulignons). Après les avoir réunis aux barbares d'autre langue, le Khagan leur a donné l'ordre d'attaquer la ville . . . de Thessalonique ». Nous pourrions supposer ainsi que les Slaves installés en Macédoine ou dans d'autres endroits de la péninsule Balkanique s'y trouvaient, même à l'époque où l'Empire byzantin défendait encore la péninsule, sous la domination des Avars, ou bien, qu'ils continuaient à exécuter des opérations de guerre aux ordres de ces derniers. Dans ces conditions, il semble difficile d'admettre, vu le texte d'un auteur contemporain et témoin oculaire des événements, que les Slaves en question résidaient d'une façon stable dans l'Empire. En dehors de ceci, on doit remarquer que — à l'encontre de ce qu'on constate plus tard — aucun texte ne rappelle le nom d'une tribu slave ou celui d'un chef slave des *Balkans* pour toute la période de temps en question (les chefs slaves nommés sont explicitement rattachés au nord du Danube). C'est une indication, assurément, dans le sens que la population greco-romaine de la péninsule, les officialités impériales elles-mêmes n'étaient pas encore en situation de bien connaître les Slaves par suite du voisinage. Toute autre est la situation lors de la troisième offensive slave contre la ville de Thessalonique, offensive dont il est question au premier ch. du II<sup>e</sup> livre des *Miracles*. Elle est expressément placée par le texte à l'époque de l'évêque Jean I<sup>er</sup> (auteur du premier livre des *Miracles*) <sup>37</sup>. A cette époque (la troisième décade du VII<sup>e</sup> siècle environ), on mentionne les noms des tribus slaves qui participent au siège et arrivent sous les murailles de la ville, en compagnie de leurs femmes, enfants et bagages. Le chef des Slaves s'appelle Chatzon. Ce sont eux qui cette fois appellent les Avars à leur aide, après l'échec du premier assaut. On nous présente ainsi un autre aspect de la péninsule Balkanique, différent de celui du passé : toutes les autres villes étaient déjà détruites et dépeuplées, selon l'affirmation prêtée par le texte à l'ambassadeur des Slaves à l'occasion de l'appel fait au Khagan des Avars ; des réfugiés de la région du Danube, de la Pannonie, de la Dacie (sud-danubienne), de la Dardanie, etc. arrivent à Thessalonique. On y reçoit aussi des réfugiés de Naissus et Serdica, etc. <sup>38</sup>.

<sup>36</sup> Voir la traduction de ce passage chez Zlatarski, *op. cit.*, I, c.

<sup>37</sup> Evêque de 610—649, selon une datation *grosso modo*, cf. H. Grégoire, *op. cit.*, p. 105 ; P. Lemerle, *op. cit.*, *Byz. Zeitschr.*, 46, 1953, p. 354, donne les dates extrêmes qu'on peut envisager : 603 (la dernière année connue d'Eusèbe, prédécesseur de Jean) et 649 (la première année connue de Paul, successeur de Jean) ; à la p. 356, Lemerle pense que Jean I est mort vers 620 ou 630 ; mais, dans la *Revue Historique*, 1954, *op. cit.*, p. 295 sqq. il date l'offensive en discussion d'avant 626 (le siège de Constantinople).

<sup>38</sup> Détails consignés et soulignés par P. Lemerle, aux endroits cités de la note précédente.

Le texte reflète, on le voit, et enregistre d'une façon vivante, un envahissement par les Slaves de la péninsule Balkanique, *en cours de réa-lisation* (les années 620—630 !). N'oublions pas qu'à la suite de plusieurs échecs, les Avars assiègent pour la première fois Constantinople, en 626. Ils y arrivent grâce, entre autres, à la nouvelle situation créée par l'occupation de la péninsule Balkanique par les Slaves.



Il est nécessaire toutefois, avant de conclure, d'analyser brièvement les sources écrites et les discussions se rapportant aux plus anciens établissements des Slaves dans la Grèce centrale et le Péloponnèse. Il ne semble pas opportun, en relation avec ce problème limité, d'évoquer aussi « le cas Fallmeyer », sur lequel on trouvera dans la littérature déjà citée, ou dans celle à laquelle nous aurons encore l'occasion de faire appel, des informations assez amples et l'écho des discussions prolongées jusqu'à nos jours. Nous nous bornerons à passer en revue les sources et les raisons sur lesquelles s'appuient les opinions des spécialistes plus récents sur le plus ancien établissement des Slaves en Grèce et, particulièrement, sur le contre-coup et l'apport des sources concernant la slavisation de la Grèce, sur les textes se rapportant à l'installation des Slaves dans la péninsule Balkanique proprement dite.

Notre charge se trouve encore une fois considérablement allégée par certains travaux spéciaux récents qui ont soumis à une analyse attentive les sources littéraires (et une partie de celles archéologiques aussi) concernant l'établissement des Slaves en Grèce. Nous ne sommes pas en mesure, cette fois aussi, d'utiliser directement toutes les études importantes, celles de langue grecque surtout, dues à des savants grecs éminents (K. Amantos, D. J. Georgakas, D. A. Zakythinos, St. P. Kyriakides, E. Chrysantopoulos, etc.). La littérature dont nous avons pu disposer nous permet toutefois d'apprécier le contenu des sources et les interprétations qu'on en a données<sup>39</sup>. L'idée selon laquelle l'offensive barbare de 517, qui a ravagé la Macédoine et la Thessalie jusqu'à Thermopyles, aurait été exécutée par les

<sup>39</sup> On doit rappeler les travaux comprenant des références importantes sur l'établissement des Slaves en Grèce (dont nous avons cité une partie plus haut) : M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, Berlin, 1941 ; Peter Charanis, *The Chronicle of Monemvasia and the question of the Slavonic settlement in Greece*, *Dumbarton Oaks Papers*, V, 1950, p. 136—166 ; Antoine Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204* (Bibl byzantine, publ. sous la dir. de P. Lemerle, Etudes I), Paris, 1951 ; André Maricq, *Note sur les Slaves dans le Péloponnèse et en Bythinie et sur l'emploi de « Slave » comme appellatif*, *Byzantion*, XXII, 1952, p. 337—355 ; P. Charanis, *On the Slavonic settlement in the Peloponesus*, *Byz. Zeitschr.*, 46, 1953, p. 91—103 ; P. Charanis, *Ethnic changes in the Byzantine Empire in the seventh century*, *Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 25—44. On y trouve citée et discutée la littérature plus ancienne du problème. La plupart des études que nous avons déjà utilisées plus haut se rapporte aussi à la pénétration des Slaves en Grèce.

Slaves <sup>40</sup> (il serait question en ce cas des Antes) <sup>41</sup> reste une simple hypothèse. Une hypothèse aussi, et sans signification pour le problème de l'établissement des Slaves en Grèce, la supposition de A. Vasiliev, selon laquelle les Slaves auraient pris part à l'attaque des Bulgares qui ont ravagé, selon Prokopios, en 540, l'Illyrie et la Thrace et sont parvenus jusque dans le voisinage du Péloponnèse <sup>42</sup>.

La première information, directe et mieux datée (en tout cas non postérieure à l'année 585) concernant une invasion *slave* en Grèce est comprise dans le texte de Jean d'Ephèse, dont nous nous sommes occupé plus haut et que les chercheurs rattachent à des sources peu précises comme contenu et chronologie. Elles ont rapport à des événements qui se ressemblent par leur nature et qui sont datés approximativement à la même époque, racontant la dévastation de la Grèce tantôt par les Avars, tantôt par les Slaves <sup>43</sup>. Sans revenir à la charge sur les attaques avaro-slaves de 578—584 et nous limitant à la note précédente, soulignons que c'est pour

<sup>40</sup> Par exemple, Niederle, *Manuel*, I, p. 61, Ernest Stein, *op. cit.*, p. 105 sq. et P Lemerle, *op. cit.*, *Revue Historique*, 1954, p. 283

<sup>41</sup> L'invasion est consignée par Marcellinus Comes sous l'année 517. Le texte cite les *Getae equites* Niederle explique que Marcellinus distingue d'habitude les Gètes, les Bulgares, les Huns et les Goths. Mais les *cavaliers* slaves de cette époque (même s'il est question des Antes) ne sont pas autrement attestés.

<sup>42</sup> Cf. chez Vasmer, *op. cit.*, p. 11 sqq. Le texte de Prokopios *De bello persico*, II, 4. La date supposée serait 539, d'après Vasiliev, Vasmer et d'autres; 540, d'après Stein, Lemerle, Diakonov et Bon. Chez Jean d'Ephèse cet événement était raconté dans la deuxième partie de son œuvre, perdue. Pseudo-Dionysios, son compilateur du VIII<sup>e</sup> siècle, parle de « peuples barbares », Michel le Syrien seul (XII<sup>e</sup> s.) nomme « les armées des Huns et des Slaves ». Cf. la discussion et les textes chez Diakonov, *op. cit.*, p. 21 sq. Egalement dénuée de signification pour le problème qui nous intéresse, la participation des Slaves à la terrible invasion bulgare de Zabergan (558—559), poussée jusqu'à Thermopyle aussi, cf. Lemerle, *op. cit.*, p. 286.

<sup>43</sup> Les textes ont été groupés par H. Grégoire, *op. cit.*, p. 109 sq. (Jean de Biclar, Ménandre fr. 47 et 48, Evagrius *Hist. Eccl.*, VI, 10), cf. A. Bon (*op. cit.*, p. 31 sq., note 2 aussi), qui remarque justement que Théophylacte ne cite pas l'Hellade en parlant de ces invasions. Ces textes ont été rapprochés par quelques savants de la relation de Michel le Syrien (voir plus haut), du prétendu premier siège de Thessalonique (supposé de 584, mais il s'agit du second siège sous le règne de Phokas), et enfin de l'invasion slave en Thrace décrite par Théophylacte et datée de 585. On arrive ainsi (chez Zlatarski particulièrement) à parler d'une grande campagne avaro-slave qui aurait duré, sans répit, de l'époque de Tibère jusqu'en 585. Nous avons reproduit, plus haut, dans le texte, la reconstitution des événements, perpétrés de 579 à 584, proposée par Hauptmann. On ne doit pourtant pas oublier l'essai de Diakonov, *op. cit.*, p. 28 sq. et 32 sq., qui a le mérite de souligner une circonstance qu'on ne peut guère laisser de côté, à savoir que l'invasion slave relatée par Ménandre dans les fr. 47—48 est datée de « la quatrième année du règne de Tiberios Caesar » [c'est nous qui soulignons], donc de 577—578, car Tiberios devient Caesar le 7 décembre 574. Jean d'Ephèse, en racontant dans le chap. VI, 24—25, 30—33, des faits semblables, date, à son tour, le début de l'invasion « de la troisième année après la mort de l'empereur Justin et du règne du victorieux Tibère » (donc de 581). Diakonov est d'avis que nous avons affaire à deux invasions différentes. Il ajoute qu'en dehors de Jean d'Ephèse nous ne trouvons pas dans d'autres sources des informations sur l'invasion de 581, en expliquant ce fait par cela que Ménandre a terminé son histoire par l'année 581 et Théophylacte a commencé la sienne par l'année 582. Mais, le dernier événement rapporté par Ménandre est la conquête de *Sirmium* par les Avars en 582 (c'est Théophylacte qui nous en informe, p. 45, 2, de Boor).

la première fois qu'on atteste expressément l'envahissement de la Grèce (Hellas) aussi par les Avars et les Slaves<sup>44</sup>. Des savants grecs en première ligne ont voulu prouver que le mot Hellas (la Grèce) ne signifie pas la Grèce proprement-dite, mais l'*Illyricum* en général ou autres régions balkaniques. Nous sommes pourtant de l'avis de P. Charanis qui a prouvé, surtout par l'analyse des mentions d'Evagrius, qu'il est réellement question de la Grèce et du Péloponnèse<sup>45</sup>. Des relations postérieures, datées du X<sup>e</sup> siècle (de notre ère) et concernant l'établissement des Slaves dans le Péloponnèse (péninsule de la Morée), devraient entrer en ligne de compte lorsqu'il est question des invasions slaves en Grèce à l'époque de Tiberios et au début du règne de Maurikios. Elles confirmeraient les indications que nous venons d'analyser et l'établissement des Slaves dans la péninsule Balkanique dès 580. Le problème est devenu plus clair, même s'il n'a pas reçu une solution définitive, à la suite du large débat auquel la question a été soumise. P. Charanis, d'un côté, A. Bon de l'autre ont largement exposé et analysé de manière objective l'interprétation des sources. Nous pouvons ainsi limiter notre étude aux événements essentiels.

Il est question, au fond, de l'information comprise dans la chronique de la ville de Monemvasie (Μονεμβασία)<sup>46</sup>, création sur la côte est de Laconie des Grecs Laconiens réfugiés à la suite de l'invasion avaro-slave. On y lit, entre autres, que « les Avars », lors d'une invasion des Balkans et de la Grèce, ont subjugué toute la Thessalie et la Grèce, l'ancien Epire, l'Attique et l'Eubée<sup>47</sup>. Ils ont été les maîtres du Péloponnèse<sup>48</sup> pendant une durée de 218 ans, à partir de 587, la sixième année du règne de Maurikios, jusqu'en 805, la quatrième année du règne de Nikephoros I. La mention des *Avars* ne peut pas produire des difficultés, car le passage de la chronique que nous venons de reproduire parle plus loin des *Slaves*. Il en est de même, nous verrons, de la scholie d'Arethas. En effet, la même information se retrouve presque dans les mêmes termes, dans une scholie d'Arethas de Césarée, portée en marge d'un manuscrit de Dresde de la.

<sup>44</sup> Il est utile peut-être de rappeler que le texte de Jean d'Ephèse mentionne qu'ils ont parcouru « l'Hellade, etc. Diakonov traduit le texte au pied de la lettre : « ils ont passé à la hâte » (impétueusement).

<sup>45</sup> P. Charanis, dans *Byz. Zeitschr.*, 1953, p. 94 sq., surtout. Voir aussi l'attitude plus réservée à cet égard de A. Bon, *op. cit.*, p. 29.

<sup>46</sup> Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας; voir les données et les discussions se rapportant à cette chronique chez P. Charanis, *op. cit.*, *Dumbarton Oaks Papers*, 1950 et *Byz. Zeitschr.*, 1953, p. 95 sqq. et chez A. Bon, *op. cit.*, p. 32 sqq. L'exposé des manuscrits, des éditions et de la chronologie, chez Charanis, 1950.

<sup>47</sup> Le texte grec et la traduction chez P. Charanis, *op. cit.*, 1950, p. 147 sq.

<sup>48</sup> Les manuscrits de Torinó et du monastère d'Iberikon donnent διώκεσαν; celui du monastère de Koutloumous, διάρκεσαν; cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 32 sq., note 3.

chronique du patriarche Nicéphore <sup>49</sup>. L'auteur rappelle que dans la quatrième année de Nikephoros I, sont rentrés de Calabre les habitants de l'ancienne ville de Patras (du Péloponnèse), chassés par les Sclavins, établis à ce dernier endroit dans la sixième année du règne de Maurikios, et où ils sont demeurés jusque dans la quatrième année du règne de Nikephoros I.

Les deux textes (la chronique de Monemvasié et la scholie d'Arethas) ne dépendent pas l'un de l'autre. Ils copient, plus ou moins exactement, une troisième source inconnue. Il est également important de rappeler que la critique récente a prouvé l'ancienneté de la première version de la chronique de Monemvasié (*seule* comprise dans le manuscrit d'Iberikon et *absente* dans celui du *collegio greco* de Rome). Elle l'a datée aussi de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle (S. B. Kougeas et P. Charanis), en démontrant l'erreur des hypothèses plus anciennes qui l'attribuaient aux XIV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles. On a établi également à côté de son caractère indépendant (par rapport à la première version de la chronique de Monemvasié), l'ancienneté de la scholie d'Arethas (mort, d'après A. Bon, en 932 ; d'après Charanis, l'an 932 serait celui de la rédaction de la scholie). La source aussi de l'information qui nous occupe ne peut plus être considérée, il est évident, la lettre synodale du patriarche Nicolas III (1084—1111) à Alexios I le Comnène <sup>50</sup>. La tradition de l'émigration des Grecs du Péloponnèse au VI<sup>e</sup> siècle, par suite des attaques et de la domination avaro-slave, s'est maintenue en Grèce jusqu'à une époque avancée. On la trouve consignée dans un texte rédigé au XV<sup>e</sup> siècle <sup>51</sup>.

L'authenticité et l'ancienneté de cette information une fois établies, il s'ensuit que la tradition selon laquelle les Slaves se seraient installés dans le Péloponnèse dès l'année 587 (la sixième du règne de Maurikios Tiberios) n'a pu prendre corps avant le début du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère ; car c'est justement en relation avec la reprise par les Byzantins de la région de Patras en 805 (la quatrième année du règne de Nikephoros I) qu'on l'a consignée dans la source utilisée par la scholie d'Arethas, la chronique de Monemvasié et la lettre synodale de Nicolas III peut-être aussi (si cette dernière ne provient pas des deux premières sources). C'est ce qui revient à dire que nous n'avons pas de sources contemporaines, ou un peu plus rapprochées dans le temps, sur l'installation des Slaves dans le Péloponnèse,

<sup>49</sup> Le texte en entier et sa traduction chez Charanis, *op. cit.*, p. 152 sq. ; cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 33, note 2.

<sup>50</sup> Le passage en question, dans la lettre synodale, chez A. Bon, *op. cit.*, p. 32, note 2 : les Avars ont régné pendant 218 ans dans le Péloponnèse ; aucun Romain n'a pu pénétrer dans le Péloponnèse durant cette époque.

<sup>51</sup> Les détails chez P. Charanis, *op. cit.*, p. 157 sq. ; cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 33 sq., et note 4.

dès l'année 587. C'est pourquoi, tout en laissant de côté la date tardive attribuée à la chronique de Monemvasie, de nombreux chercheurs lui ont-ils refusé tout crédit en ce qui concerne le moment de l'installation des Slaves en Grèce. Les arguments invoqués contre l'authenticité de la tradition que nous discutons ne peuvent pas nous occuper<sup>52</sup>, du moment que ces arguments, de par leur nature même, sont acceptables ou non au gré de chacun des chercheurs. Ajoutons que la source de l'information à son tour ne peut être identifiée que par voie d'hypothèse. Aussi, nous sommes d'avis qu'en dépit de la riche argumentation, serrée et à beaucoup d'égards, nous l'avons vu, impériale de Peter Charanis, l'unique conclusion admissible, pour le moment, dans cette matière, est celle formulée par A. Bon, dont nous reproduisons le texte : « ... le fait ... que des érudits travaillant avec méthode et conscience soient arrivés à des conclusions aussi divergentes, nous induit à penser que l'authenticité du témoignage ne semble pas pouvoir être prouvée par une critique des textes mêmes, et que leur contenu ne peut être accepté ou rejeté que dans la mesure où d'autres sources permettent d'en juger. De toute façon, il est évident que ces textes offrent assez d'obscurités, nous le verrons encore, pour qu'il soit nécessaire de les contrôler »<sup>53</sup>.

Cette conclusion s'impose d'autant plus que tout en laissant de côté, pour un temps, le poids des arguments d'ordre archéologique, nous remarquons que l'hypothèse pêche par la base. Elle ne s'appuie pas, en effet, sur une attestation non équivoque et plus ou moins contemporaine, hormis le texte de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Ephèse, dénué lui-même, nous avons essayé de le montrer, du caractère catégorique nécessaire, et ayant besoin d'être confirmé par d'autres sources. Nous ne pensons pas qu'on puisse fonder une conclusion par le procédé d'une confirmation d'Arethas et de la chronique de Monemvasie à l'aide de Jean

<sup>52</sup> Mentionnés par A. Bon, *op. cit.*, p. 34 et par P. Charanis, *op. cit. passim* et spécialement aux pages 162 sq. et 164 sqq., où l'on renvoie également aux comptes rendus de Charanis dans *Byzantino-Slavica*, 10, 1949.

<sup>53</sup> A. Bon, *op. cit.*, p. 34. Il ne semble pas que Charanis ait démontré l'occupation par les Slaves, d'une partie au moins de l'ouest du Péloponnèse, à partir de 587 (voir sa réplique dans *Byz. Zeitschr.*, 46, 1953, p. 91 sqq.); il est forcé par contre d'admettre quelques arguments opposés par les adversaires de sa thèse, celui de Chrysanthopoulos en particulier, selon lequel la Chronique de Monemvasie aurait utilisé, pour raconter l'invasion avare, datée par la chronique du règne de Maurice, le récit de Prokopios (*De bello pers.*, II, 4) concernant l'invasion bulgare de 539 [540]. Du reste, Charanis prétend (p. 101) que l'information de Jean d'Ephèse concernant la présence des Slaves dès 584 sur le territoire de l'Empire, se rapporte aussi à la Grèce; le contexte indique pourtant la Thrace (cf. ce qui en a été dit plus haut et note 44). Il néglige aussi les témoignages des sources archéologiques.

d'Ephèse, ce dernier étant de la sorte et à son tour confirmé par les deux sources du X<sup>e</sup> siècle <sup>54</sup>.

Tant qu'on ne peut invoquer qu'une probabilité assez vague pour établir l'installation de groupements restreints de Slaves dans la péninsule Balkanique proprement dite à l'époque de Tiberios Maurikios, nous croyons l'avoir assez nettement prouvé, il est très difficile d'admettre l'installation massive et à demeure des Slaves dans le Péloponnèse, dès cette époque ; événement qui aurait déterminé, selon Charanis, l'abandon des villes et la dispersion de leurs habitants. Il est plus probable qu'il est question, pour les années en discussion, d'une invasion de la Grèce et de sa mise à sac par les Avars et les Slaves. Des habitants des villes grecques, en nombre plus ou moins restreint ont pu par la suite se réfugier ailleurs, ce qui a donné naissance, plus tard, à la tradition d'un commencement d'exode grec et de l'occupation de la Grèce par les Slaves et les Avars <sup>55</sup>. Le Péloponnèse, la Grèce en son entier et la péninsule Balkanique n'ont été, à la vérité et réellement occupés que sous Phokas et Heraklios <sup>56</sup>.

Du moment que l'occupation du Péloponnèse suppose sans conteste (les Slaves n'ayant pas l'habitude des longs voyages sur mer, à cette époque) l'installation des Slaves dans les régions au nord du Péloponnèse, la relation d'Arethas et de la chronique de Monemvasie ne peut pas confirmer l'interprétation dans ce sens de la relation de Jean d'Ephèse.



Les discussions et les sources passées en revue montrent en quelle mesure, sur le terrain des sources littéraires, les dernières recherches ont pu reviser l'une des conclusions fondamentales largement acceptée de Roesler, d'après laquelle l'installation effective des Slaves dans la péninsule Balkanique et dans la Grèce continentale aurait commencé après la mort de Maurikios Tiberios (novembre 602) à peine. Les sources utilisées et les interprétations des historiographes plus récents n'ont pu, nous l'avons vu, que souligner ce qu'il y avait d'exclusif dans sa conception. Elles l'ont en même temps remplacée par une autre plus nuancée, qui ne repousse pas, en principe, l'établissement de groupements isolés de Slaves dans cette partie de l'Empire byzantin, dès le règne de Justinien I<sup>er</sup>, ou de toute façon, du temps de Tiberios II Constantin et Maurikios Tiberios,

<sup>54</sup> Ajoutons que l'hypothèse de Charanis, énergiquement soutenue par lui ces derniers temps, est forcée d'ignorer le témoignage précis de la chronique d'Isidore de Séville : *Heraklius dehinc quintum agit imperii annum [614—615] cujus unio sclavi Graeciam Romanis tulerunt*, cf M Vasmer, *op. cit.*, p. 11 sqq, et A. Bon, *op. cit.*, p. 36

<sup>55</sup> A. Bon, *op. cit.*, p. 54 semble être du même avis.

<sup>56</sup> Les Slaves pénètrent en Crète en 623 ; ils ne pouvaient partir que du Péloponnèse.



malgré l'absence d'une attestation directe et de caractère serré. Du reste, la nouvelle historiographie admet généralement que l'occupation de ces régions par les Slaves n'est devenue réelle et effective qu'à l'époque des empereurs Phokas et Heraklios. C'est l'opinion aussi de ceux qui admettent délibérément l'établissement des Slaves dans la péninsule dès le VI<sup>e</sup> siècle. Assurément, du moment que les circonstances présentées et les sources essentielles pour l'époque en discussion (Ménandre pour la période de 558—582 et Théophylacte pour la période ultérieure — Théophylacte a utilisé d'ailleurs Ménandre) aussi, ne consignent aucunement un événement aussi important que l'installation des Slaves dans l'Empire, un argument important s'oppose à l'installation des Slaves dans les Balkans avant la fin de l'année 602. Cet argument se fonde sur la réalité des campagnes contre les Avars et les Slaves exécutées par l'Empire sous Maurikios de 593 à 602, au nord du Danube et de la Save. La tentative de Zlatarski<sup>57</sup> d'annihiler l'argument de Roesler rappelé plus haut et tiré précisément de ces circonstances est assurément ingénieuse. Sa force de conviction est pourtant sensiblement diminuée parce qu'elle manque d'une attestation non contestée de la présence durable des Slaves dans la péninsule Balkanique avant 602. Zlatarski suppose que Maurikios n'a pas voulu combattre les Slaves dispersés dans la péninsule (leur faire un « Kleinkampf ») surtout en raison de ce que ces derniers trouvaient aide et appui chez leurs congénères au nord du Danube. Aussi, a-t-il décidé de faire la guerre à ceux-ci d'abord et à ne se retourner qu'ensuite contre les Slaves établis dans l'Empire, afin de les anéantir plus facilement<sup>58</sup>. Zlatarski ne considère pas, en premier lieu, les rapports réels de force de la masse « barbare » au nord du Danube et de la Save. Il apparaît, en effet, que les neuf campagnes annuelles, reconstituées après Théophylacte, ont été en majeure partie dirigées contre les Avars<sup>59</sup>, qui récriminent d'ailleurs contre les coups portés aux Slaves de Valachie. L'armistice et la paix se concluent toujours avec le Khagan des Avars. Il est curieux, en second lieu, que lorsque les Byzantins eussent attaqué les Slaves au nord du Danube, les Slaves déjà établis et non définitivement fixés dans la péninsule Balkanique, selon la supposition de Zlatarski,

<sup>57</sup> *Op. cit.*, p. 370 sqq.

<sup>58</sup> En reprenant son argumentation (*op. cit.*, p. 372), Zlatarski la présente sous une forme excessive. Il soutient que les Slaves, déjà installés dans la péninsule, étaient extrêmement nombreux et occupaient presque toute la région, de l'Adriatique à la mer Noire et du Danube jusqu'au Péloponnèse, en dépit du manque d'une résidence stable et de rapports organisés avec l'Empire. Maurikios aurait été dans l'erreur. Il n'aurait pas compris que la force principale des Slaves n'était plus au nord, mais au sud du Danube. Notez aussi la contradiction qui sépare les deux versions de l'argumentation de Zlatarski.

<sup>59</sup> Voir en dernier lieu, H. W. Haussig, *op. cit.*, II, cc.

n'aient aucunement réagi. Théophylacte consigne une indication trouvée dans la source qu'il a utilisée. Elle concerne l'intention de Maurikios d'assurer et de maintenir la frontière du Danube<sup>60</sup>. La menace venait du nord du Danube et de la Save. Les agents en étaient les Avars qui utilisaient les Slaves comme troupes de manœuvre. Des recherches plus attentives concernant l'installation des Slaves dans les Balkans, au début du VII<sup>e</sup> siècle, en relation surtout avec la destruction des villes fortifiées et la dispersion de la population, recherches qui dépassent l'objectif de notre présent travail, seraient de nature, croyons-nous, à démontrer le rôle de la confédération *avaro-slave* dans cet événement. Nous faisons exception pour l'épisode de l'installation des Serbo-Croates de Chrovatos sous Heraklios. L'hypothèse de Zlatarski nous semble trop « abstraite », du moment que la prémisse fondamentale, la présence durable des Slaves dans les Balkans à l'époque des campagnes byzantines de 593—602, n'est pas assurée.

Dans un sens général et tenant compte de la réalité historique de deux mondes différents, l'Empire byzantin qui entendait maintenir une frontière effective, militaire et politique, sur le Danube et la Save et le monde « barbare » *avaro-slave* au nord de cette ligne, nous ne pensons pas que le *procès* graduel de pénétration en masse et d'installation des Slaves dans les Balkans puisse être conçu comme commencé au dernier tiers du VI<sup>e</sup> siècle et qu'il ait continué au VII<sup>e</sup> siècle. Le *procès* aboutissant au peuplement par les Slaves de régions étendues situées entre la Save, le Danube et les mers Adriatique, Noire et Egée jusqu'à l'extrême sud de la Grèce continentale n'a pu débiter qu'au moment de l'interruption de l'offensive de Maurikios, à cause de cette interruption et non de l'échec de ses campagnes. L'offensive a cessé à son tour à cause de la crise interne de l'Empire et des convulsions du règne de Phokas. L'Empire ne pouvait plus défendre les frontières et l'intérieur de la péninsule Balkanique ; la voie de pénétration des « barbares » a été ouverte. Et comme nous nous rapportons à un *procès* de longue durée, il est, croyons-nous, légitime de nous entendre sur le sens qu'il faut attribuer à l'opinion de H. Grégoire, selon lequel la pénétration des Serbo-Croates à l'époque de Heraklios représenterait la dernière vague, l'ultime échelon de l'invasion slave dans les Balkans<sup>61</sup>. Assurément, H. Grégoire n'a pas voulu dire que les Serbo-Croates représenteraient les dernières tribus slaves pénétrant dans les Balkans, car on reviendrait ainsi à l'idée et à la conception d'un déver-

<sup>60</sup> Théophylacte, *Hist.*, VI, 6, 2

<sup>61</sup> H. Grégoire, *op. cit.*, p. 90. G. Ostrogorsky ne parle que de « la seconde grande vague de colonisation slave dans les Balkans » (*Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 5).

sement relativement brusqué d'un excédent humain <sup>62</sup>. Il faut seulement entendre qu'il est question d'une dernière invasion ou d'une dernière mutation dans l'Empire, consignée par les sources, précisément parce qu'elle a eu lieu du consentement de l'empereur en guerre contre les Avars <sup>63</sup>.

La durée du procès d'installation des Slaves dans les Balkans est diversement appréciée par les chercheurs <sup>64</sup> à cause du manque d'informations circonstanciées concernant cet aspect du phénomène. Les détails compris dans les *Miracula S. Demetrii* et dans d'autres sources militent en faveur de l'opinion selon laquelle les premières masses un peu plus nombreuses ont envahi l'Empire à partir du règne de Phokas. Il faut considérer pourtant que la pénétration a comporté des vagues successives et a eu lieu le long d'une période prolongée, selon certains indices jusqu'à l'arrivée des Protobulgares (679—680). Mais les détails concernant les régions et le moment des incursions et de l'établissement des Slaves dans les Balkans dépassent les intentions de notre recherche. Ils sont d'ailleurs en majeure partie difficiles à établir même pour l'époque de Phokas et de Heraklios. Un seul aspect du problème doit être encore envisagé. Il comporte la distinction qu'on doit faire, pour la première période de pénétration des Slaves surtout, entre la pénétration des Slaves dans les Balkans et l'occupation effective de la péninsule par ces derniers. Cette occupation suppose, nous l'avons vu, la destruction des villes en premier lieu. Le siège de Thessalonique sous le règne de Heraklios devient significatif à cet égard, parce qu'il signale l'action avaro-slave de conquête et de destruction des villes.

Revenant à notre préoccupation fondamentale, nous croyons avoir démontré les raisons et le contenu historique réel de la conception un peu

<sup>62</sup> Cf. R. Roesler, *op. cit.*, p. 123 sq. Roesler ajoute « sans bravoure et sans élan courageux », appréciation démentie d'une façon catégorique par les sources de l'époque. Pour ne citer qu'un seul cas, rappelons les 600 Slaves surpris par l'avant-garde de Petrus en Mœsie, qui se retranchent derrière leurs chars, combattent jusqu'au dernier et meurent héroïquement (Théophylacte, *Hist.*, VII, 2).

<sup>63</sup> En relation avec la pénétration des Slaves dans les régions ouest et nord-ouest de la péninsule balkanique, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, voir en dehors de la littérature déjà citée (H. Grégoire, *op. cit.*, spécialement), la récente contribution de G. Labuda, *Die Einwanderungen der Slaven auf den Balkan im 6.—7. Jahrhundert* (XI<sup>e</sup> Congrès Intern. des Sciences Historiques, Stockholm, 1960. Résumés des communications, p. 80—82) et les discussions auxquelles elle a donné lieu, cf. *Actes du Congrès*, Upsala, 1962, p. 100 sqq. A retenir la remarque de P. Grafenauer, concernant la pénétration slave pré-« serbo-croate » au nord-ouest de la péninsule balkanique (entre 600 et 615, d'après Grafenauer). Surprenante l'affirmation du même savant, selon laquelle les fouilles des Alpes orientales et de la péninsule balkanique ne fourniraient aucune trace non équivoque se reportant aux Slaves.

<sup>64</sup> En plus des opinions déjà consignées, rappelons celles de W. Ensslin, *op. cit.*, selon lequel la migration des Slaves dans les Balkans était, en général terminée vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle.

plus élastique des historiens plus récents de l'Empire byzantin et des Slaves concernant le plus ancien établissement des Slaves dans les Balkans et la Grèce. Selon cette dernière, synthétisée de la façon la plus précise et la plus nuancée par G. Ostrogorsky <sup>65</sup>, le début d'une installation permanente des Slaves en certains endroits de ces régions a eu lieu vers l'an 80 du VI<sup>e</sup> siècle. Elle est devenue un « torrent irrésistible » dans toute la péninsule au début du VII<sup>e</sup> siècle. La pénétration des Slaves dans les Balkans et la Grèce acquiert ainsi une signification historique générale et réelle, au début du VII<sup>e</sup> siècle seulement. Les établissements slaves dans la péninsule Balkanique vers les dernières vingt années du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère ne représentent à leur tour qu'une hypothèse et une concession maximale, les sources contemporaines et les sources plus rapprochées dans le temps ne l'attestant pas d'une manière nette et précise.

L'ensemble du problème et toute une série de questions connexes, telles la situation de la masse « barbare » au nord de la Save et du Danube et son influence dans le procès d'installation des Slaves dans les Balkans, les pays d'origine des masses slaves qui y ont pénétré et les conséquences de cet événement, ne peuvent être définies et mieux entendues qu'à la lumière des documents archéologiques. Aussi s'impose-t-il avant de formuler des conclusions plus importantes de passer à l'analyse et à l'étude des recherches archéologiques concernant la présence des Slaves dans les Balkans et dans l'espace carpato-danubien. C'est ce que nous essaierons de faire dans la seconde partie de cette étude.

---

<sup>65</sup> G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat Byzantin* (1956), p. 11—115, cf. p. 122; le même dans *Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 4 sq.

## ALTE ALBANISCHE RECHTSGEWOHNHEITEN

von VALENTIN GEORGESCU

I. Im Mitteilungsblatt der Staatsuniversität von Tirana (Folge für Gesellschaftswissenschaften)<sup>1</sup> 1960, 2, veröffentlichte Julia W. Iwanowa einen gehaltvollen Aufsatz<sup>2</sup> über die Bedeutung einer privaten Sammlung von Rechtsgewohnheiten der Gebirgsbewohner (Gegen) Nordalbaniens, die gegen Ende des 19. Jh. von Shtjefen Konstantin Gjeçov verfaßt wurde und unter der Bezeichnung *Gewohnheitsrecht des Lek Dukagjini*<sup>3</sup> bekannt ist. Im Hinblick auf diese Abhandlung nimmt sie die Analyse verschiedener Seiten der albanischen Familiengemeinschaft wieder auf,

---

<sup>1</sup> „Buletin i Universitetit Shtetëror te Tiranës“, Seria Shkencat Shoqërore.

<sup>2</sup> *Kanuni i Lekë Dukagjinit, Sprovë e Karakteristikave historike.*

<sup>3</sup> *Kanuni i Malëve*, in „Hylli i Dritës“, Shkoder (1913), 1–10; (1921), 6–8; (1922); (1923) 3–7; 10–12; (1924); (1930), und nachträglich vollständig veröffentlicht, samt Anhangen in der postumen Ausgabe *Kanuni i Lekë Dukagjinit, përmbledhë e kodifikue prej A. Shtjefen Konstantin Gjeçov, Shkoder, 1933.* Zur gleichen Zeit und im gleichen Sinne wirkten auch Don Lazar Mjedia und Don Nicola (Kol) Ashta (Aschta), die eine kurze Darstellung der gleichen gewohnheitsrechtlichen Einrichtungen (in der Zeitschrift „Albania“, I–III, in Bruxelles) veröffentlichten. Deutsche Übersetzungen ihrer Arbeiten erschienen in „Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft“ (1901–1902) und „Zeitschrift für Ethnologie“ (1902), die beide von Th. Ippen in den von L. Thallóczy herausgegebenen „Illyrisch-albanischen Forschungen“, I (1916), S. 389–408 und französisch von R. Dareste, zuletzt in *Nouvelles Etudes d'histoire*, III, Paris (1906), S. 53–75 wiedergegeben wurden. Diese interessanten Darstellungen bleiben gegenüber dem umfangreichen und vollständigen Werke Gjeçovs (12.VIII.1874 – 13.X.1929) weit zurück. Letzterer veröffentlichte im Jahre 1924 auch einen Band über thrakisch-illyrische Traditionen, außer einem literarischen, im Geiste der Volksdichtung gehaltenen sehr vielseitigen Werk.

mit der sich vor kurzem auch S. Islami<sup>4</sup> und Rrok Zojzi<sup>5</sup> befaßten; eine Analyse, die sie in den Rahmen einer Untersuchung der allgemeinen Probleme im Zusammenhang mit der Sammlung des Gewohnheitsrechtes des Lek Dukagjini stellt.

Unter Verwertung der Angaben dieser Untersuchungen und eines Teiles des älteren Schrifttums über die albanischen Rechtsgewohnheiten, das vor<sup>6</sup> und nach<sup>7</sup> Veröffentlichung der Sammlung Sh. K. Gjeçovs

<sup>4</sup> S. Islami, *Семейная община албанцев в период ее распада (конец XIX—середина XX века)*, in „Советская Этнография“ (1952) 3, S. 119-132

<sup>5</sup> Rrok Zojzi, *Mbi te drejten kanunore të popullit shqiptar*, in „Buletin per Shkencat Shoqërore“ (1956), 2, S. 144-148 (Zusammenfassung in französischer Sprache, S. 149-151); *Kanuni i Lekë Dukagjinit si një burim etnografik*, im Manuskript vorliegende, von J. W. Iwanowa erwähnte Arbeit.

<sup>6</sup> Zu diesem reichhaltigen Schrifttum, dessen Begrenzung mit den verschiedenen Stufen der kapitalistischen Penetrationspolitik auf dem Balkan verbunden ist, gehören die Arbeiten von Fr. Nopcsa (zwischen 1872 und 1928), Fr. Tadjari (1886), A. Baldacci (seit 1901), Rade Kosmajac (1901), Stojan Novaković (1912) und die Kapitel über Rechtsgewohnheiten in den allgemeinen Arbeiten von J. G. Hahn (1854-1867-1869), J. Hecquart (1859), M. Edith Durham (zwischen 1909 und 1929), M. Sufflay (1924), Norbert Jokl (1924). Für Schrifttumsangaben die allgemeinen Schrifttumsnachweise (bei E. Legrand und H. Güys, 1902; Papas Gaetano Petrotta, 1931 und 1932), das im Endteil der weiter unten erwähnten Arbeit von S. Villari angegebene Schrifttum, sowie Georg Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, in „Archivum Europae Centro-Orientalis“ (1941), S. 1-3, *passim* und S. 195, Anm. 1, wo auch ein reichhaltiges allgemeines Schrifttum zum albanischen Problem aus der Zeit vor dem Jahre 1941 zu finden ist, das gelegentlich auch rechtswissenschaftliche Daten enthält. Wir erwähnen hier auch nach 1914 erschienenenes Schrifttum, insofern es sich nicht unmittelbar mit der Sammlung des Sh. K. Gjeçov befaßt (diese Arbeit war zu den betreffenden Zeitpunkten nur teilweise veröffentlicht).

<sup>7</sup> Rrok Zojzi, *aaO.*, S. 146, Anm. 1, bezieht sich auf eine Arbeit von Fr. Nopcsa über den *Kanun*, die nicht mehr zur Veröffentlichung gelangte und deren Handschrift heute verschollen ist. Der gleichen Periode gehört die Untersuchung von D. Thallóczy *Kanun i Lekes* usw., in „Illyrisch-albanische Forschungen“, I (1916), S. 409-462 an (auf Grund der von Gjeçov veröffentlichten ersten Teile des Kanun). Dieser Arbeit ist als Beilage das türkische Kodifizierungsprojekt des albanischen Gewohnheitsrechtes (S. 463-480) und des Verfahrensrechtes der Gerichtsversammlungen des „Gebietes der 5 Berge“ (*Dshibal*) beigegeben, S. 481-486 („Berg“ im Sinne von „Geschlecht“ auf Grund eines semantischen Prozesses, der das Gegenteil zu jenem darstellt, zufolge dessen im Rumanischen das Wort *bătrîn* (der Alte) auch die Bedeutung des bei Aufteilung der Feldmark einem Alten zugewiesenen Ackeranteils annahm). Nach Erscheinen des vollständigen Werkes von Gjeçov (1933) und bis zur Befreiung Albanien vom faschistischen Joch beschränkt sich das Schrifttum auf Monographien, die auf der gedruckten Gewohnheitsrechtssammlung beruhen und nochmals die Richtigkeit unserer zu Beginn der vorherigen Anmerkung gemachten Bemerkung bestätigen; siehe G. Castelletti *Consuetudini e vita sociale nelle montagne albanesi secondo il „Kanun i Lek Dukagjinit“* in „Studi Albanesi“, III-IV (1933-1934); Salvatore Villari, *Le consuetudini giuridiche dell'Albania („il Kanun di Lek Dukagjinit“)*, Rom, 1940; \*Giuseppe Valentini, *Mendime paraprake dhe te përgjithëshme mbi Kanunin e quejtun te Leke Dukagjinit*, in „Instituti i Studimeve Shqiptare, Studime dhe tekste“, I, Rom, (1943). Vgl. letzters das umfangreiche Werk von \*Margaret Hasluck, *The Unwritten Law in Albania*, hg. von J. H. Hutton, Cambridge, 1954, XV + 285 S. + 1 Karte der 28 albanischen Stämme (vgl. die Besprechung von Jan Adams in „Czasopismo Prawno-Historyczne“ (Warschau), XI, 1959, 1, S. 195-196 (\*uns nicht zugänglich)

erschienen ist, halten wir es für angezeigt, auf dieses Rechtsbuch<sup>8</sup> hier besonders hinzuweisen. Diese hochinteressante Sammlung des albanischen Gewohnheitsrechtes ist nämlich sowohl für eine bessere Kenntnis von Gesellschaft und Recht des albanischen Volkes in der Vergangenheit als auch als wertvolles Vergleichsmaterial für das Studium des altrumänischen Rechtes von besonderer Bedeutung. Sie enthält Formen gesellschaftlicher Organisation auf Gens- und Stammesebene, sowie eigenartige, vielhundertjährige Zerfallserscheinungen. Einige dieser Organisationsformen sind typologisch altertümlicher als die serbische Zadruga und dementsprechend älter als die rumänische Dorfgemeinschaft (Markgenossenschaft) auf der Stufe, die diese im 10.—11. Jh. erreichte; andere sind immerhin typologisch neuer als die Zadruga und zum Teil mit einigen älteren Zerfallsstufen der rumänischen Dorfgemeinschaften (10.—16. Jh.) identisch. Die albanischen Rechtsgewohnheiten können also im Lichte des historischen Materialismus zu einem wertvollen Vergleichselement werden.



II. Im altalbanischen Recht (des nördlichen Landesteils) führte die gewohnheitsrechtliche Regelung des Familien- und Gesellschaftslebens der Bevölkerung eines bestimmten Gebietes die Bezeichnung *kanun*<sup>9</sup>, zum Unterschied von dem von den Türken in jedem Sandschak erlassenen geschriebenen Sonderrecht, das besonders die Beziehungen zwischen Land und Stadt regelte und *kanun-namè*<sup>10</sup> hieß. Beiden Bezeichnungen liegt zweifelsohne das griechische *κωνών* zugrunde<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> Bereits vor mehreren Jahren wies Lucia Djamo in einer handschriftlich vorliegenden Mitteilung auf die Bedeutung dieses Kanuns hin und war so freundlich, dem Verfasser dieses, u. W. einzige, hiezulande vorhandene Exemplar des Kanuns zur Verfügung zu stellen, und das albanische Material vorliegenden Aufsatzes durchzusehen, wofür hier der verbindlichste Dank ausgedrückt werden soll.

<sup>9</sup> Vgl. Rrok Zojzi in „Buletin per Shkencat Shoqërore“ (1956), 2, S. 144, Anm. 1. Das Gewohnheitsrecht hieß *kānūn* (Mz. *ḳawānīn*) auch in anderen Teilen des ottomanischen Reiches und, vorher, des arabischen, z. B. bei den Berberern, vgl. *Encyclopédie de l'Islam*, II, Leyde-Paris, 1927, S. 767, mit Lit. Für *āda* (*ādāt*, vgl. das rumänische *adet*) und, *ur*f, im Sinne von Gewohnheitsrecht außerhalb der *ḡar'ia*, siehe *ebenda*, I, 1913, S. 124 und *Shorter Encyclopaedia of Islam*, hgb. von H.A.R. Gibb und I. H. Kramers, Leiden, 1935, S. 14.

<sup>10</sup> Siehe Josef Kabrda, *Kodet turke (kanunname) në lidhje me Shqipërinë dhe rëndësia e tyre për historinë kombëtare* in „Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës“, Folge für Gesellschaftswissenschaften (1958), 4, S. 171—194 (n. 12), mit französischer Zusammenfassung, S. 194—212; Injac Zamputi, *Disa fletë të historisë së Shqipërisë në periudhën 1506—1574* in dem gleichen „Buletin“ (1960), 2, S. 5 (27) und das unter Anm. 12 hier angeführte Schrifttum.

<sup>11</sup> Zur üblichen Erklärung des Ausdruckes *kanun* verweist man (vgl. letzters Rrok Zojzi) auf das griechische *κωνών* in der allgemeinen Bedeutung von „Regel“, ohne näher darauf einzugehen, ob er hier eine alte Entlehnung der Gemeinsprache oder eine spätere Entlehnung annimmt, nachdem das griechische Wort eine mit der rechtlichen Regelung innerhalb der Kirche verbundene Bedeutung angenommen hatte. Siehe w. u. Anm. 13. Diese Fragestellung gilt für das ganze Gebiet der islamischen Welt, das Entlehnungsverfahren muß aber nicht in Albanien und, z.B., bei den Berberern dasselbe gewesen sein.

In der Praxis des ottomanischen Staates bezeichneten *kānūn-nāmè* und auch bloß *kānūn* die außerhalb des religiösen Gesetzes (*šar'a*) des Islams stehende Gesamtheit der vom Staate erlassenen schriftlichen Rechtsnormen, die in den verschiedenen unterworfenen Gebieten zur Anwendung kamen<sup>12</sup>. Im Rahmen der albanischen Gemeinschaften hingegen bezog sich der Ausdruck *kanun* lediglich auf das System des Gewohnheitsrechtes sowohl profanen als auch — ausnahmsweise — kirchlichen Inhalts<sup>13</sup>.

Zur Feststellung und Aufzeichnung sämtlicher *kanun*-Systeme und der von den bereits bekannten Systemen erhaltenen Überreste leitete das Institut der Wissenschaften Albaniens bereits im Jahre 1950 eine wissenschaftliche Untersuchung<sup>14</sup> ein.

Die Ergebnisse dieser Forschungen lassen nunmehr das Bestehen von vier Hauptsystemen des *kanun* (bzw. *zakon*) erkennen, die auf eine jahrhundertelange geschichtliche Entwicklung zurückblicken, u.zw. :

a) *Kanuni i Malëve* (Gewohnheitsrecht der Berge) aus Malësia e Madhe, das bis zur Aufrichtung des volksdemokratischen Regimes in Anwendung stand, welches die davon noch lebensfähigen Reste in das heutige Rechtssystem einbaute. Dieses Gewohnheitsrecht findet sich in der Sammlung Gjeçovs, die uns hier beschäftigt, wieder.

b) *Der Kanun Skanderbegs*<sup>15</sup>, der in Mittelalbanien galt und dessen Bezeichnung mit dem Namen des großen Nationalhelden des albanischen Volkes verknüpft ist. So wie bei den anderen, mit dem Namen einer

<sup>12</sup> Siehe *Enc. de l'Islam*, II, S. 768; Mustafa A. Mehmet, *De certains aspects de la société ottomane à la lumière de la législation (Kanunnamè) du Sultan Mahomet II*, in „*Studia et Acta Orientalia*“, Bukarest, II, 1959 (1960), S. 117—160.

<sup>13</sup> Auf Grund einiger festgesetzten Probleme oder durch die zuweilen einschließliche Bezugnahme auf die Grundsätze und Werte einer kanonischen Regelung (z. B. auf dem Gebiete der Eidesablegung).

<sup>14</sup> Siehe den erwähnten Bericht von Rrok Zojzi in „*Buletin per Shkencat Shqërore*“ (1956), 2, S. 144—151. Aufgefunden wurden bisher die unter a, c, d erwähnten Gewohnheitsrechte, Rechtsgewohnheiten der anderen bekannten Systeme (Skanderbeg und Lek Dukagjini), sowie Reste kleinerer und noch nicht rekonstituierter Gewohnheitsrechtssysteme (Skrapar, Kolonja, Myzeqe). Der Verfasser nimmt Stellung gegen das Bestreben der burgerlichen Geschichtsschreiber, diese Gewohnheitsrechte durch griechische, romische, byzantinische, slawische, langobardische, türkische und kirchenrechtliche Entlehnungen zu erklären, und gelangt zu der Schlußfolgerung, daß sie aus dem Leben des albanischen Volkes selbst entspringen (bezüglich der These der Entlehnungen s z B S. Villari, *a a O*, S. 12, wo keinerlei Beweisgründe angeführt werden). Siehe auch Eqrem Çabej, *Problemi i autoktonisë së Shqipëtarëve në dritën e emrave të vendeve*, in „*Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës*“, Folge für Gesellschaftswissenschaften (1958), 2, S. 54—62, französische Zusammenfassung, S. 62—66.

<sup>15</sup> Der erste Hinweis auf dieses Gewohnheitsrecht stammt von Hahn, der es aber nicht aufzeichnete. Die Wiederherstellung dieses Gewohnheitsrechtes ist in den Arbeitsplan der Vokskundeabteilung des Institutes für Geschichte und Sprachwissenschaft der Volksrepublik Albanien aufgenommen.



geschichtlichen Persönlichkeit verbundenen gewohnheitsrechtlichen Systemen, schuf auch der Kanun Skanderbeg kein neues Gewohnheitsrecht, sondern er paßte lediglich die bestehenden Rechtsgewohnheiten unter Hinzufügung einiger neuer, erforderlich gewordener Regeln den Bedürfnissen seiner Zeit an.

c) *Zakoni i Mus Ballgjini* (Rechtsbuch des Mus Ballgjini) aus dem Shkumbin-Tal. Mus Ballgjini (zu Beginn des 19. Jh. gestorben) fand in dieser Gegend ältere Gewohnheitsrechte vor, von denen das bedeutendste das *Gega-* oder *Gege-*Gewohnheitsrecht war (Bestandteile dieses *zakon* wurden nach 1950 von Rrok Zojzi gesammelt).

d) *Sharti Idriz Suli* (Das Gewohnheitsrecht des Idriz Suli) aus dem Talgebiet des Viosa-Flusses in Labëria. Wie Rrok Zojzi nachweist, konnte Idriz Suli, der in der ersten Hälfte des 19. Jh. lebte, dieses Gewohnheitsrecht nicht verfaßt haben; er gab lediglich älteren Gewohnheitsrechten, von denen heute dasjenige von *Papa Zhuli* bekannt ist, eine neue Form. Die Bestimmungen dieses Kanuns sind heute in der Sammlung des erwähnten Verfassers zu finden.



III. Im gebirgigen Norden Albaniens (Malesi, die dortigen Völkerschaften werden als *Malesore* bezeichnet), führten die verschiedenen örtlichen Gewohnheitsrechte, unter noch umstrittenen Umständen, zur Entstehung des *Kanuni i Lekë Dukagjinit* benannten Komplexes, der auch auf die Gebiete und Städte der Umgebung des nördlichen Gebirgsstockes einen gewissen Einfluß ausübte. Von der Überlieferung (*sic*: Mejda, Ashta, Volpe<sup>16</sup>, Thallóczy<sup>17</sup>, Castelletti<sup>18</sup>), Alexander<sup>19</sup> III. Dukagjini (1410—1481)<sup>20</sup>, dem Sohne Pauls Dukagjini, oder diesem

<sup>16</sup> Dieser Verfasser sieht in Lek Dukagjini einen Gesetzgeber. Es bestand auch eine Überlieferung, die auf Alexander den Großen von Mazedonien Bezug nahm.

<sup>17</sup> Thallóczy erkennt Lek Dukagjini nur die Rolle des Aufzeichners des Gewohnheitsrechtes zu

<sup>18</sup> Nach Castelletti hat Dukagjini die im Volke lebende Überlieferung lediglich erneuert. Nach Villaris Ansicht konnten diesen Neuaufzeichnungen aus dem 15. Jh. auch gewisse *Statuten* oder schriftlich niedergelegte Rechtsverfugungen zugrunde liegen.

<sup>19</sup> Lek = Alexander.

<sup>20</sup> Alexander III. Dukagjini befand sich im politischen Gegensatz zu Skanderbeg. Das Andenken an Dukagjini ist bei der Bevölkerung zwischen Drin und Oroshu besonders lebhaft geblieben. Während Zojzi und Villari sich auf Alexander III. Dukagjini beziehen, halt M. E. Durham (s.u.Anm. 22), Lek II, der zwischen 1444 und 1459 als Herrscher von Dragna in Zadrima erwähnt wird, für den vermutlichen Verfasser des *kanuns* (Charles Hopf, *Chroniques gréco-romanes, inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, S. 533). Lek II. soll vom Papst Paul II. wegen dieses als unchristlich angesehenen Gesetzbuches exkommuniziert worden sein.

Wir erinnern daran, daß die Kirche allenthalben mit der gewohnheitsrechtlichen Regelung der Gemeinschaften in Konflikt geriet, und im Sinne des Zerfalles dieser Gemeinschaften zu Gunsten des Überganges zur Feudalordnung wirkte.

selbst zugeschrieben (Fan Noli), konnte dieses Gewohnheitsrechtsbuch seine Bezeichnung allerdings ebensogut von den Namen zweier Stämme *Lek* und *Dukagjini* seines Anwendungsgebietes übernommen haben (Tajani; Valentini). Zojzi nimmt jedoch an, daß bereits im 15. Jh. ein Mitglied der Familie Dukagjini eine derjenigen Skanderbegs ähnliche Tätigkeit entfaltet habe, die also auf Unterlagen einer älteren Gewohnheitsrechtssammlung beruhte.

Diese Einwirkung geschichtlicher Persönlichkeiten auf die Entwicklung der gewohnheitsrechtlichen Systeme ist eine Eigentümlichkeit des albanischen Rechts, die im rumanischen Gewohnheitsrecht, bis zu dessen offizieller Verschmelzung mit dem übernommenen römisch-byzantinischen Recht und mit dem Fürstenrecht nach 1765—1780 keine Entsprechung findet.

Zwischen dem Inhalt der verschiedenen Gewohnheitssysteme sind gewisse, sehr bezeichnende chronologische Beziehungen festzustellen, die von Zjozi ins Licht gerückt wurden.

Das Gewohnheitsrecht des Lek Dukagjini kennt die gesamthandtschaftliche Nutzung der Markweide durch die Gentilgenossenschaft; in Labëria steht die Weide nur in der Gesamtnutzung eines Geschlechtes, in Çermenika hingegen in der eines Weilers. Nach dem Gewohnheitsrecht des Lek Dukagjini wird die Sippe (Gens) einigermaßen demokratisch von einer Versammlung geleitet, an der sämtliche Mitglieder teilnehmen (siehe jedoch w.u. Nr. 14). Nach dem Rechtsbuch des Mus Ballgjini nehmen an dieser Versammlung nur die Häupter der Gemeinschaften teil, und nach dem Rechtsbuch des Idriz Suli nur diejenigen, die das Amt eines *Aga* bekleiden. Nach dem Gewohnheitsrecht Skanderbegs geht die Blutrache auf die Blutsverwandten und Verschwägerten des Opfers über, nach dem des Lek Dukagjinis jedoch lediglich auf die Blutsverwandten.

Die verschiedenen Gewohnheitsrechtssysteme beeinflussten sich gegenseitig. Die den Zeiterfordernissen bereits angepaßten Teile des einen Systems treten nachträglich an Stelle von Bestimmungen anderer Systeme, die hinter der örtlichen sozialen Entwicklung zurückgeblieben waren.

Mit vollem Recht legt J. W. Iwanowa besonderes Gewicht auf die chronologische Schichtung der Bestimmungen des vollständigsten Gewohnheitsrechtes (*Kanuni i Leke Dukagjinit*)<sup>21</sup>, das gegen Ende des 19. Jh.

<sup>21</sup> Das *fisnor*-System (*fisnor*, Eigenschaftswort von *fis*, Sippe, Geschlecht, Stamm) die Gastfreundschaft und die Blutrache (s. weiter unten) bilden die altertümlichste Schicht des Gewohnheitsrechtes von Lek Dukagjini. In diesem Gewohnheitsrecht bilden das gentilsche System des *fis* und das Territorialsystem des *bajrak*, sowie die verschiedenen Formen des *fisnor*-Systems (*fis*, *vllazni*, die vaterrechtliche Kleinfamilie) aufeinanderfolgende Schichten, die von verschiedenen Zeitpunkten an auf längere Dauer gleichzeitig bestanden, denen jedoch im Laufe des Zerfallsprozesses eine fühlbar schwankende Bedeutung zukam.

und zu Beginn des 20. Jh.<sup>22</sup> noch vollauf in Kraft stand, als es Shtjefen Konstantin Gjeçov (1874—1929) nach dem Beispiel von Bogišić auf Grund der Sachlage in dem Gebiete von Mirdite (insbesondere in seinem Pfarrdorf Gomsige) aufzeichnete. Gjeçov ordnet diese Bestimmungen in die Form eines modernen Gesetzbuches, das in 161 Artikel mit 1263 Kanonen (Paragraphen) eingeteilt ist, die ihre seits in 24 Kapiteln bzw. 12 Büchern zusammengefaßt sind: Kirche (*kisha*); Familie (*familja* § 20—25); Ehe (*martesa*); Haus (Guter), Vieh und Eigentum (*shpi, gja e prone*); Arbeit (*puna*); Zahlungen (*të dhanunat*); das gegebene Wort (*fiala e gojës; besa*); Ehre (*ndera*: Ehrenbezeugungen); Schäden (*damet*); gewohnheitsrechtliche Bestimmungen gegen Böswilligkeiten (*kanuni kundra mbrapshtivet*); Gewohnheitsrecht des Rechtsorganes (*kanuni i pleqnise*); Befreiungen und Ausnahmen (*shlirime e përjashtime*).

Obzwar Gjeçovs Arbeit nicht ohne Irrtümer und Lücken ist<sup>23</sup>, kommt ihr dennoch außerordentliche Bedeutung zu. Diese Arbeit stellt ein zwar begrenzteres, aber verwirklichtes Gegenstück zu dem von B. P. Haşdeu im Jahre 1878 unternommenen, großangelegten Versuche dar, das Gewohnheitsrecht des rumänischen Volkes aus der mündlichen Überlieferung seiner Zeit zu sammeln, ein Beginnen, das zufolge der ungünstigen Bedingungen scheitern mußte, die das burgerlich-gutsherrliche Regime der Wissenschaft selbst dann bereitete, wenn es sich um die großen Aufgaben der nationalen Kultur handelte, wie etwa um die Aufzeichnung des Gewohnheitsrechts.

Die Bewohner von Mirditë gehören der Bergbevölkerung an, die sich mit Viehzucht und Ackerbau (auf terrassenartig angelegten Feldern) befaßte, Herdenwanderung pflegte und unter der militarischen und politischen Führung der Familie Gjemarkaji den Turken hartnäckigen Widerstand leistete, wodurch sie sich eine gewisse primitive Autonomie sichern

<sup>22</sup> M. E. Durham, *Some tribal origins, laws and customs of the Balkans*, London, 1928, S. 65 weist darauf hin, daß die vom *kanun* sanktionierten Rechtsgewohnheiten mächtiger waren als das geschriebene Kirchenrecht und fuhr im Zusammenhang damit folgenden Fall an: Ein Geistlicher wurde befragt, ob er, wenn er dazu genötigt wäre, ein Paar das in einem vom Kirchenrecht erlaubten, aber vom *kanun* verbotenen Grade miteinander verwandt ist, trauen würde; die Antwort lautete, daß er das Gewohnheitsrecht befolgen würde, jedoch glücklich sei, niemals vor eine derartige Entscheidung gestellt worden zu sein. Bezeichnend ist aber auch die Tatsache, daß, wie S. Islami darlegt, die albanische Bauernschaft heute das Gesetz der Gastfreundschaft nach dem *kanun* nicht anwendet, wenn es sich um einen Klassenfeind handelt.

<sup>23</sup> J. W. Iwanowa weist unter anderem auf die Verwechslung zwischen *fis* und *bajrak* hin, auf die unklaren Anschauungen über *kuvend* und auf die verworrene Terminologie im Zusammenhang mit den Benennungen der verschiedenen Gentilgruppen, schließlich auf einige Irrtümer bezüglich der Aufeinanderfolge der verschiedenen Phasen der Privatrache. Auch S. Islami verweist auf einige dieser Mängel, ohne sie näher zu untersuchen. Diese Mängel wirkten sich auch auf die kritiklosen Schlußfolgerungen einiger bürgerlicher Geschichtsschreiber, wie S. Villari u.a., aus.

konnte. Allerdings waren dadurch gewisse Beziehungen der Zusammenarbeit zwischen den Notabeln und insbesondere der führenden Familie einerseits und dem türkischen Staate andererseits nicht ausgeschlossen; es bestand eine Zusammenarbeit, die sich im 19. Jh. sogar vertiefte.

Vom Ende des 18. Jh. an vollzog sich — unter den wirtschaftlichen Bedingungen der damaligen Entwicklungsstufe dieser Gemeinschaften und zufolge der im gleichen Sinne wirkenden Tätigkeit der ottomanischen Verwaltung — die Bindung dieser Stämme an bestimmte Gebiete. Die albanische, auf agnatischer Grundlage beruhende und stammesartig aufgebaute Sippe (*fis*) (*gens*) tritt nunmehr, zufolge Entstehens der *bajrak* oder *flamur* (Banner) genannten Gebietsorganisationen in eine Periode offensichtlichen Zerfalles ein. Diese Gebietsorganisationen standen unter Führung eines *flamurtar* oder *bajraktar* (Bannertrager), eines Anführers, dessen sich der türkische Staat bediente, um die Entwicklung dieser Organisationsform zum Nachteil der Sippe zu fordern.

In einigen Fällen mochte der *bajrak* nur einen Teil (*këmbë* = Fuß) des *fis* umfaßt haben, in anderen hingegen nahm er mehrere kleine Sippen in sich auf oder deckte sich mit dem *fis*; in einigen Gebieten, wie etwa in *Zadrima* war der *bajrak* unbekannt, doch erscheint dort die Dorf-(Weiler)-Gemeinschaft zufolge des inneren Zerfalls der Sippe.

Diejenigen Mitglieder des *fis*, die zu Mitarbeitern der türkischen Herrschaft wurden, gelangten zu führenden Stellungen im *bajrak*; hierbei vollzog sich ein Übergang von Befugnissen des *fis* an sie, so wie — unter anderen, aber dennoch entsprechenden Verhältnissen — in den rumänischen Dorfgemeinschaften des 10. bis 16. Jh. die Organe dieser Gemeinschaften als Mittelmänner oder Agenten der Besatzungsmacht verwendet, bzw. durch Agenten des Feudalstaates oder der (weltlichen oder kirchlichen) Feudalherren ersetzt wurden, wobei gewiß einige davon den höheren Schichten der Dorfgemeinschaft entnommen wurden.



IV. Das Studium dieses Gewohnheitsrechtsbuches läßt eine Reihe von Rechteinrichtungen, Formen des gesellschaftlichen Lebens und Rechtsbegriffen erkennen, deren Bezeichnungen und Begriffsbestimmungen von großem Interesse sind, so daß hier ein Verzeichnis der wichtigsten davon gegeben werden soll. Selbst in dieser gedrängten Darstellung läßt sich aus der Gesamtheit der Begriffsbestimmungen und Erläuterungen ein Überblick über die Familien- und Gesellschaftsorganisation der Bevölkerung Nordalbanians in der Zeit bis in die ersten Jahrzehnte des 20. Jh. gewinnen. Wir sind genötigt, zu dieser informatorischen Methode zu

greifen, da eine systematische Darstellung des Stoffes einen anderen Rahmen erfordern würde. Die Ähnlichkeiten mit der Entwicklung der entsprechenden rumänischen Einrichtungen werden sich dem Leser von selbst aufdrängen, so daß er sie in den meisten Fällen selbst aufstellen kann. Wir wollen uns diesbezüglich auf vereinzelte Hinweise im Laufe der Darstellung sowie auf einige Schlußbemerkungen beschränken, da eine systematische vergleichende Untersuchung einen Raum erfordern würde, der hier nicht zur Verfügung steht. Lediglich im Zusammenhang mit dem Vorkaufsrecht und den Eideshelfern haben wir unsere Bemerkungen ausführlicher gehalten, da diese beiden Einrichtungen von besonderer Bedeutung sind und dem Leser derart auf konkretere Weise ein Ausblick auf die vergleichende Untersuchung von der die Rede ist, eröffnet werden soll.

1. *Fis* [*fisi*, Mz. *fise(t)*] war die Sippe vaterrechtlichen Typus mit stammesartigem Aufbau, eine umfassende agnatische<sup>24</sup> Gruppe, die — nach ihrer eigenen Auffassung — von einem gemeinsamen, sagenhaften Urahn abstammte, ein bestimmtes Gebiet bewohnte, streng exogam war und eine gewohnheitsrechtliche Regelung der Produktion der Familie und des sozialen Lebens vom Typus eines Kanuns besaß. Im Gebiete von Zadrima, war der *fis* — hier geringeren Umfangs — ein Geschlecht, das von einem Urahn abstammte, der sich in der Gegend niedergelassen hatte, in der seine Nachkommen angesiedelt blieben. Geleitet wurde der *fis* von dem Oberhaupt der ältesten Familie, zusammen mit einem aus den Hauptern der anderen zugehörigen Familien gebildeten Rat.

Grund und Boden des *fis* waren ursprünglich unveräußerlich (§ 105—107; 110—113). Wie überall, hatte jedoch auch hier die Kirche, vor allem die katholische, entgegengesetzte Interessen, da sie Schenkungsgüter erwarb und den Zehnten einhob. Die Kirche spielte weiters eine bedeutende Rolle bei Festsetzung der Buß-(Sühne-)gelder und wußte ihre Güter aufs tatkräftigste zu verteidigen. Im allgemeinen stand sie auf seiten der Anführer des *fis* und trug so zum Erscheinen der sozialen Unterschiede mit Klassencharakter bei.

2. *Pari* (Mz. *paret*, Anführer, Notabeln; wörtlich: die ersten, *protivi*) war der Ausdruck, mit dem innerhalb der Sippe eine hervorragende

<sup>24</sup> Bei der Verwandtschaft kann es sich um „Blutsverwandtschaft“ (durch Manner vermittelt), „Milchverwandtschaft“ (durch Frauen vermittelt), „Bruderschaft“ (auf Grund von Blutsbruderschaft), um geistliche Verwandtschaft (auf Grund der religiösen Taufe), um Verschwagerung (auf Grund der Eheschließung), um Verwandtschaft auf Grund der sogenannten bürgerlichen Taufe handeln, welche darin besteht, daß dem Kinde bei Vollendung des ersten Lebensjahres das Haar geschoren wird, woraus sich die Verwandtschaft zwischen dem „Taufpaten“ (die Person, die diese nicht-kanonische Taufe vornimmt), der Kindesmutter und dem Kinde selbst ergibt. Die mit einem slawischen Ausdruck bezeichnete Blutsbruderschaft (*pobrastvo*) spielt wie bei allen Völkern des Ostens eine sehr bedeutende Rolle.

Schicht bezeichnet wurde, die aus dem Oberhaupt des *fis*, den Ältesten (*pleq*, Mz. von *plak*), die gleichzeitig auch Beisitzer im Gemeinschaftsgericht waren, den Hauptern der ältesten Familie jeder Unterabteilung [Phratric, Bruderschaft (*vllazni*), *bark* usw.] und dem Anführer der Jugendscharen (*çetë*, Mz. *çeta*; *djelmeni*) bestand, denen auch einige Erwachsene angehörten. Der Titel eines Anführers ging durch Erbfolge auf den Erstgeborenen über. In der Zerfallsperiode, die gegen Ende des 18. Jh. einsetzte, wurde auch der Bannerträger unter die Notabeln aufgenommen. Mit *pleqia* wurde der Rat der Alten bezeichnet.

3. Die *fisnikë* (Ez. *fisnik*, Adeliger der Gentilordnung) bildeten eine Schicht, die sich ein wahres Monopol der Beteiligung am *kuvend*, der Versammlung des *fis*, und an der Rechtssprechung gesichert hatte. Die Beisitzer der Gerichtsversammlung hatten Anspruch auf zusätzliche Benützung der Bewässerungskanäle, auf eine Abgabe von 5 bis 10 Piastern und auf Bezahlung des „Bundschuhgeldes“ das ihnen von beiden Parteien zu gleichen Teilen entrichtet werden mußte (siehe weiter unten Pkt. 22). Diese wirtschaftlichen Vorteile führten zur Vertiefung der wirtschaftlichen Differenzierung. Diesen Adeligen setzen die „gewöhnlichen“ Mitglieder der Gemeinschaft, die „Armen“ (die Plebs) einen wachsenden Widerstand entgegen, sie verlangen die Revision gewisser Urteile und so kommt es zu „Zank und Streit“, Anfangsformen des Klassenkampfes.

4. Der *kuvend* [lat. *conventus* = Versammlung; vgl. rum. *cuvînt* (Wort), Wort und Rede in einer derartigen Gemeindeversammlung<sup>15</sup>] war die Vollversammlung der Männer der betreffenden Gruppe, die berufen war, die wichtigsten Fragen zu entscheiden und auch die Befugnis hatte, das bestehende Gewohnheitsrecht abzuändern; dies geschah z.B. im Jahre 1907, als in Shale beschlossen wurde, in Hinkunft Vieh- und Herden-diebstahl nicht mehr mit dem Niederbrennen des Hauses auch zweier Verwandten, sondern nur noch mit demjenigen des Schuldigen selbst zu bestrafen. In Mertur wurde die alte Strafe durch Zahlung einer Geldbuße ersetzt (dies zufolge der Erweiterung der Waren-Geld-Beziehungen).

<sup>15</sup> Siehe G. Ivănescu, *Note etimologice, Istoria socială în serviciul etimologiei române*, in „Studii și cercetări lingvistice“ VII (1954), 4, S. 509 ff; vgl. I. Nistor, *Die bodengeschichtliche Bedeutung der Rumanen usw.*, 1913, S. 18.

Bemerkenswert ist es, daß im albanischen Bereiche u. zw. gleichfalls in der Umwelt der Dorfgemeinschaften, lat. *conventus* eine spezialisierte Bedeutung beibehält, die jedoch der ursprünglichen näher steht als die des rumänischen Ausdrucks (*Wort und Rede in der Versammlung der Dorfgemeinschaft* und dann *Wort* im allgemeinen). Haben die albanischen Dorfgemeinschaften ihre *Ratsversammlungen* mit diesem lateinischen Ausdruck bezeichnet, so müssen es die Dorfgemeinschaften auf dem Gebiete der Vorfahren der Rumanen umso eher getan haben; diese haben lat. *conventus* mit Sicherheit anfänglich in der Übergangsbedeutung von *Ratsversammlung* benützt, ehe sie zu der Bedeutung von „Wort“ („Rede“) in dem Sinne von „Wort („Rede“) in der Gemeindeversammlung“ übergingen.

5. *Vllazni* (im Süden: *vellazeri*, Phratrie, Bruderschaft) bezeichnete eine Gruppe von Verwandten, ein Geschlecht, das im Begriffe ist, sich in einem bestimmten Gebiete anzusiedeln, eine Gesamtheit von Familien, die sich aus einer großen vaterrechtlichen Familie aussondert. Die Phratrie erscheint geschichtlich als eine Unterabteilung des *fis*, in dessen Rahmen die große vaterrechtliche Familie sich in Unterabteilungen aufgliederte. Die Phratrie hatte einen Anführer (*plak* — Alter), der sie in der Ortsversammlung vertrat (§ 998), sowie einen örtlichen Bereich ihrer Guter (Weide, Wald, Muhle, Bewässerungskanäle), die sich im Gesamthand-eigentum der Phratrie befanden (§ 66, Pkt. 5). Die Bezeichnung *vllazni* drückt die (gentilischen) Verwandtschaftsbeziehungen dieser patronymisch gekennzeichneten Gruppe aus, wogegen die Ausdrücke *mëhallë* (turkischen Ursprungs; vgl. rum. *mahala*-Vorstadt) und *lagje* (Häuserviertel) gebietsmäßige Beziehungen ausdrückten, deren Festigung zum *Dorf*, zur *Weiler-gemeinschaft*<sup>26</sup> führten; im Norden sind diese gebietsmäßigen Beziehungen lediglich in der Form des *bajrak* entwickelt.

Das unveräußerliche und unteilbare, im Gesamthandeigentum einer *vllazni* oder eines *fis* — bzw. eines Dorfes — verbleibende Wirtschaftsgebiet führte die Bezeichnung *kujrj*, *mal* oder *bjeshk*. Zufolge Aufteilung befand es sich in der Nutzung der zum Privateigentum übergehenden Familien und konnte Gegenstand einer Alleinnutzung werden, die der in der archaischen rumänischen Dorfgemeinschaft vorkommenden *stăpînire locurească* (Alleinnutzung selbstgerodeten Bodens), wie sie H. H. Stahl beschreibt<sup>27</sup>, durchaus ähnlich war. Derart stand der Familie das Recht zu, auf dem gemeinsamen Weideland ein Sommerhaus mit umliegendem Hofland sowie mit Schattenspendenden Bäumen für das Vieh zu errichten, ohne daß sie jemand daran hindern durfte oder das Recht gehabt hätte, die gepflanzten Bäume zu fällen (§ 218—219). Grund und Boden des Dorfes dürfen ohne Zustimmung der Dorfgemeinde nicht geackert werden (§ 235); wer auf Dorfgrund einen Baum pflanzt, darf dessen Holz benutzen, doch stehen die Früchte dem Dorf zu (§ 236—237). Zehn Jahre lang nicht genutzter Boden kann von jedermann zur Nutzung besetzt werden. Der im Boden gefundene Schatz gehört jedoch sämtlichen Familien.

Die Phratrie organisierte gemeinsame Arbeiten oder gegenseitigen Beistand unter ihren Mitgliedern; jede Hausgemeinschaft stellt hierzu eine Person.

<sup>26</sup> Zu dem allgemeinen Problem der Dorfgemeinschaften in der Feudalperiode der Geschichte Albanien (7. bis 15. Jh.) s. *Historia e Shqipërisë*, I, 2. Teil.

<sup>27</sup> H. H. Stahl, *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, II. Band, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, S. 178ff.

Im *kuvend* des *fis* wird die Phratrie durch einen ihrer Ältesten vertreten. Die Probleme der Sippe wurden hierauf in der Versammlung der Phratrie besprochen, deren Beschluß dem *fis* mitgeteilt wurde.

Vom militärischen Standpunkt betrachtet, bildet die Phratrie eine Einheit mit einem auf Lebenszeit gewählten Anführer, dessen Amt zuweilen erblich war.

Die Phratrie war eine exogame Gruppe<sup>28</sup>, hatte einen eigenen Begräbnisplatz und einen eigenen Vatersnamen, der die Abkunft von dem wirklichen oder sagenhaften Stammvater zum Ausdruck brachte (N., Sohn des S., Sohn des N., Sohn des N. Nachkomme des I.).

Die Grenzen zwischen *fis*, *vllazni* und anderen Familiengruppen sind keineswegs scharf gezogen, so wie auch in der rumänischen Dorfgemeinschaft die verschiedenen Unterabteilungen nicht immer genügend klar voneinander geschieden sind. Die Mitglieder sämtlicher Unterabteilungen betrachteten einander als Vettern (*kushrini*, ein Sammelwort). Unter dem Einfluß der gleichen objektiven Gründe beeinflusste die Form der Beziehungen innerhalb des *fis* die der Beziehungen im Rahmen der Phratrie und der Hausgemeinschaft.

Zur Bezeichnung der Solidarität im Rahmen des *vllazni* oder *fis* und zuweilen auch zur Bezeichnung der Beziehungen zwischen Familienmitgliedern, werden Formeln verwendet, die nicht an strenge Begriffe gebunden und die denen der rumänischen Dorfgemeinschaft ähneln: die Betreffenden bilden eine Bruderschaft (*vllazni*) sie stammen aus dem gleichen Schoße (*barku*), aus dem gleichen Geschlecht (*fis*), aus gleichem Samen und Geschlecht (*far e fis*), aus gleichem Blute (*gjaku*). Obwohl S. Ismail nachweist, daß im Volke der Begriff *far e fis* auch auf kleinere Gruppen anzuwenden ist, bleibt *fis*, vom wissenschaftlichen Standpunkt aus, der technische Ausdruck zur Bezeichnung einer umfassenden Gruppe von Verwandten vom Typus der Sippe mit stammesartiger Gliederung, die z.B. niemals mit den Ausdrücken *vllazni* oder *bark* bezeichnet wird.

6. *Shpi*, mit best. Art. *shpija* (*shpia*) (im Süden: *shtëpi*, *shtëpija*) sowie im gleichen Sinne *kulm*, Dach; *zjarm*, Feuer; *voter*, Herd (im Süden: *vatrë*)<sup>29</sup>; *tym*, Rauch; *oxhak*, Schornstein; seltener *familja* bezeichnen das Haus, die Wirtschaft der vaterrechtlichen Familie als hauptsächlichsten Rechtsträger des Gewohnheitsrechtes: „Raucht der Schornstein, hat das

<sup>28</sup> Exogamie war eine allgemeine Regel, die sowohl bei Blutsverwandtschaft (§ 39, 697), geistlicher (Paten-)Verwandtschaft (*kumari*, § 39, 706–708), als auch bei Blutsbruderschaft (§ 704) zur Anwendung kam. Bestand der *fis* aus mehreren *bayraks*, so war die Exogamie auf den letzteren beschränkt.

<sup>29</sup> Vgl. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, 1959, S. 130; Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, II. Bd., *Limbile balcanice*, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, 1962, S. 121.



Haus eigenes Gut" (§ 213). Im gewöhnlichen Sprachgebrauch sagt man: „Es sind ihrer viele im Haus“, „sie wohnen unter einem Dach“, „das Dorf besteht aus so und so vielen Schornsteinen“.

Jene Güter, die nicht im Gesamthandeigentum der *vllazni* oder des *fis* verblieben, wie Wohnhaus, Garten, Weingarten, Feld, Weide, Wald, Straße, Gassen — befanden sich im Gesamthandeigentum der Familie, mit Ausnahme der Waffen, die persönliches Eigentum jedes Familienmitgliedes sind, und einiger Güter, die allmählich dem Gesamthandeigentum und von einigen Familienmitgliedern in mehr oder minder dauerhafter Weise angeeignet wurden.

Als Verfahren der Güterausscheidung im Verhältnis zur Phratrie und zum *fis* erhielt sich der Brauch, daß jede Hausgemeinschaft so viel Land bearbeiten kann, wie weit ein Mann einen Stein mit der linken Hand zu werfen vermag. Die Hausgemeinschaft hat einen einzigen *Beutel*; Erwerb, Abgaben, Auslagen und Haftung betreffen die ganze Hausgemeinschaft im Gesamthandverhältnis, selbst wenn sie durch eines ihrer Mitglieder erzielt bzw. übernommen wurden. Diese kräftig geeinte Tätigkeit konzentriert sich in der Person des Familienvorstandes (siehe weiter unten).

7. (i) *Zoti i shtëpis* (der Herr des Hauses) oder *kreufamiljar* (Familienvorstand) ist der jeweils Älteste der Hausgemeinschaft. Erweist er sich als unfähig oder kraftlos, so wählt die Versammlung den Klügsten und Fähigsten. Auch ein unverheirateter Mann kann Familienhaupt sein (§ 20). Ist der Familienvorstand zu alt, überträgt er aus eigenem Antrieb einen Teil seiner Befugnisse (insbesondere diejenigen im Zusammenhang mit der Vertretung der Familien nach außen) einem Tüchtigeren.

Die Stellung des Familienvorstandes war der des römischen *pater familias* durchaus ähnlich; wie dieser war er auch *medicus* — Arzt — der Familie, er verhängte Strafen, war das religiöse Oberhaupt der Gruppe und galt auch nach seinem Tode<sup>30</sup> durch seine *ora* (Schutzgeist, *lar familiaris*) als Beschützer der Familie.

Die Rechtsfähigkeit der Familienmitglieder geht in derjenigen des Familienvorstandes auf, der danach strebt, persönlich über die Güter der Familie zu verfügen, wobei er auf Widerstand der Familienmitglieder stößt. Er berät sich mit den Ältesten und den einflußreicheren Mitgliedern der Hausgemeinschaft (vgl. *consilium propinquorum* im alt-römischen Recht). Sein persönliches Eigentum ist bedeutender als das der anderen Familienmitglieder. Der Familienvorstand konnte die Fami-

<sup>30</sup> Siehe S. Islami, *a a O.*, S. 120—121 und § 920—921 des *kanun*.

liensmitglieder auch gegen ihren Willen zur Eheschließung nötigen; er erteilte ihnen die Bewilligung zur Arbeit außerhalb der Familie; die Bewaffnung der Manner des Hauses stellte eine Verpflichtung des Familienvorstandes dar.

Die Brüder des Familienvorstandes leiten je einen Wirtschaftszweig (als Rinderhirt, Schafhirt, als Ackerbauer usw.), wobei ihnen eine beträchtliche Unabhängigkeit und Verantwortung für die betreffende Tätigkeit zukommen.

8. (e) *Zonja e shtepis* oder *kruefamiljare* ist die Hausfrau, die beste Hauswirtin, die zu allen Familienmitgliedern gerecht sein muß. Ihre Macht ist durch die des Familienvorstandes beschränkt, sie kann nur kleine Lebensmitteldarlehen gegenüber anderen Hauswirtschaften eingehen, doch steht ihr ein entscheidendes Wort bei der Eheschließung der Mitglieder der Hausgemeinschaft zu. Bei Unfähigkeit kann sie ersetzt werden.

Die Frauen der Hausgemeinschaft hatten keine Vermögensrechte, waren zur Erbfolge nicht zugelassen und hatten keinen Anspruch auf Ausstattung. Die einer Frau mitgegebene Aussteuer wurde von der Familie des Bräutigams bezahlt. Die strafrechtliche Verantwortlichkeit der Frau unterlag einer Sonderregelung. Die Familie, aus der die Frau stammt, konnte sie im Falle ungerechtfertigter Behandlung (Mißhandlung) in Schutz nehmen, haftete aber für ihre Taten. Wie bei der römischen Ehe ohne *conventio in manum*, blieb die Frau mit ihrer Ursprungsfamilie verwandt, wurde jedoch Mitglied der Arbeitsgemeinschaft ihres Gatten <sup>31</sup>.

9. *Der Prozeß der Güterausscheidung*. Die Großfamilie kann ohne Verbindung mit dem Markt nicht leben.

Es ergibt sich die Notwendigkeit Land zu verkaufen; erwachsene Familienmitglieder führen im Rahmen der Familie ihre eigene Wirtschaft, wobei es zu Konflikten kommt. Die Trennung beginnt auf dem Gebiete des Verbrauches und erweitert sich allmählich bis zu einer örtlichen Trennung. S. Islami unterstreicht die Verhältnisse der jüngeren Zeit, da einige Mitglieder der Großfamilie in der Stadt arbeiten und einen Teil ihres Erwerbs der Familienkasse zuführen. Dieser Verfasser erwähnt

<sup>31</sup> Der verwitweten Mutter stand jedoch die Vormundschaft über ihren minderjährigen Sohn zu, dessen Vermögen sie verwaltete; starb der Sohn, sei es vor, sei es nach dem Tode des Vaters, so hatte die Witwe (die ja in dem hier besprochenen Fall nicht kinderlos gewesen war) den Nießbrauch des hinterlassenen Vermögens bis zu ihrer etwaigen Wiederverehelichung und unter der Voraussetzung, daß sie weiter im Hause verbleiben wollte. Die kinderlos gebliebene Witwe kehrt zu ihren Eltern zurück. Hat sie eine Tochter, so kann sie 100 Tage lang im Hause verweilen, worauf sie fortziehen und die Tochter in der Pflege der Familie des Vaters belassen muß (N. Ashta, bei Dareste, a.a.O., S. 74).

den Fall eines solchen Arbeiters, der einen Teil seines Erwerbes der Kasse der Großfamilie einzahlte (deren Bande sich weiter geltend machten), jedoch einen anderen Betrag unmittelbar seiner Mutter zukommen ließ (zufolge der Bindungen in der Kleinfamilie, die sich im Rahmen der Gentilsolidarität nachdrücklich geltend machten).

S. Islami beschreibt die Anlage der Siedlung einer Großfamilie des Dorfes Mercin, die er persönlich erforscht hatte. Im Mittelpunkte befanden sich zwei große Räume, mit je einem Herd, wovon der eine dem Familienvorstand und der andere der Frau, welche die Wirtschaft führte, gehörte. Hier spielt sich das gemeinschaftliche Leben (Empfang von Gästen, Beratungen) sowie die Wirtschaftstätigkeit ab. Rings um diese Räume befinden sich andere von 3 × 3 m für die der Familie angehörenden Paare und deren Kleinkinder. Ältere Kinder bewohnen andere Räume<sup>32</sup>.

Die Aufteilung einer Großfamilie läßt mehrere Großfamilien mit einer geringeren Personenanzahl, von 20 bis 25 Mitgliedern entstehen. Der erwähnte Verfasser gibt ein kennzeichnendes Beispiel hierfür. Die Familie Mustafari im Dorfe Brjejda zahlte im Jahre 1903 48 Mitglieder und gliederte sich in 3 Familien auf, von denen die erste im Jahre 1950 noch bestand und 28 Mitglieder zählte; die zweite teilte sich im Jahre 1910 in zwei Familien, von denen die erste im Jahre 1950 neuerdings in zwei Familien zerfiel, während die andere im Jahre 1950 als solche weiterbestand. Die dritte aus der Teilung im Jahre 1903 hervorgegangene Familie teilte sich im Jahre 1949 neuerdings in weitere zwei Familien.

10. *Verfahren bei Aufteilung einer Großfamilie.* Die Aufteilung erfolgt durch das Gericht der Ältesten (*pleqtë*, Mz. mit best. Art. von *Ez. plak*), das aus zwei bis vier Mitgliedern bestand, denen für ihre Mühe-waltung ein Widder und ein Paar Bundschuhe zustanden. Jede Art von Gütern wird nach besonderen Merkmalen aufgeteilt:

a) Ererbter Grund und Boden wird unter die Brüder (nach Stämmen) zu gleichen Teilen aufgeteilt; dies führt infolge der Unterschiede der Personenanzahl in der Zukunft zu einer Ungleichheit zwischen den Familien.

b) Käuflich erworbener Grund und Boden wird unter den waffenfähigen Männern zu gleichen Teilen aufgeteilt. Der mittlere Bruder wählt sein Grundstück nach Belieben.

c) Bauten werden unter die Brüder aufgeteilt. Haus und Hofland verbleiben dem jüngsten Bruder.

<sup>32</sup> Vgl. Fr. Nopcsa, *Haus- und Hausrat im katholischen Nordalbanien*, Sarajewo, 1912 (in der von Patsch geleiteten Sammlung „Zur Kunde der Balkanhalbinsel“).

d) Die Waffen gehen auf den ältesten Bruder über, der zum militärischen Anführer der Familiengruppe wird.

e) Mühle und Bewässerungskanal werden unter den Brüdern aufgeteilt. Ist die Mühle verpachtet, so werden die betreffenden Einkünfte nach Stämmen zu gleichen Teilen aufgeteilt, was nach mehreren Generationen zu einer bedeutenden Zersplitterung führt.

f) Das Weideland wird unter die Brüder im Verhältnis zur Anzahl des Großviehs aufgeteilt; ist es verpachtet, werden die Einkünfte aufgeteilt.

g) Großvieh wird nach Waffenanteilen aufgeteilt.

h) Heu und Stroh werden im Verhältnis zur Zahl der Viehstücke aufgeteilt.

i) Feldfrüchte und Honig werden nach der Kopffzahl aufgeteilt (einschließlich der über ein Jahr alten Kinder).

j) Bienenstöcke und Bettzeug werden unter die Brüder aufgeteilt.

k) Das Geflügel wird von der die Wirtschaft leitenden Hausfrau nach den Anweisungen der Ältesten aufgeteilt.

Vor der Aufteilung werden sämtliche Schulden bezahlt und die Aussteuer der Jungmänner im Hinblick auf deren Eheschließung sichergestellt.

Neben der oben angeführten Ordnung der Aufteilung, die von S. Islami an Ort und Stelle aufgezeichnet wurde, bestehen verschiedene Spielarten, einschließlich der Aufteilung durch das Los oder Ersetzung des Systems der Aufteilung von Grund und Boden unter die Brüder (nach Stämmen), durch Aufteilung zu gleichen Teilen nach Personen. (Derart erhalten ein Onkel und drei Kinder eines Bruders jeder ein Viertel, statt einer Hälfte für den Onkel und je eines Sechstels für jedes der drei Bruderkinde).

Der Austritt aus der Gemeinschaft kann auch durch eine Einzelperson erfolgen, so wie in der jugoslawischen Zadruga; in diesem Falle erhält der Austretende *seinen Anteil*, wenn er diesen anfordert.

Das bei Lebzeiten des Vaters erbaute Haus teilen die Brüder unter einander auf, wobei dem Jüngsten der Teil zusteht, der den Herd beinhaltet.

Nach dem Ableben des Vaters konnten die Brüder im gleichen Hause verbleiben, wie bei dem *consortium fratrum* des römischen Typus, wobei sie unter der weniger tatkräftigen Autorität des ältesten Bruders standen, so lange nicht jeder einzelne Bruder die nötigen Grundlagen für eine selbständige Siedlung besaß.

Nahm der Vater an der Aufteilung des Hauses teil, so kam ihm sein Teil zu, wobei er weiter mit seinen Söhnen im Hause verbleiben konnte;

bei seinem Tode teilen die Söhne auch den väterlichen Anteil zu gleichen Teilen auf. „Verfügungen von Todes wegen“ zu Gunsten der Kirche (Vermächtnis mit Auflage) oder zu Gunsten einer bestimmten Person wurden berücksichtigt, ohne daß diese Form eines eigentlichen Testaments annahmen; im übrigen erfolgten derartige Verfügungen mit Wissen und Willen der Familie.

Die Güter eines Hauses sind wohl umschrieben, die Flurgrenzen müssen beachtet werden<sup>33</sup> und bei ihrer Festsetzung sind, wie in der rumänischen Dorfgemeinschaft alte Leute und Kinder anwesend, um die Zeugenschaft über die Grenzsetzung zu sichern. Der Grenznachweis erfolgt insbesondere durch Leistung eines Eides animistischer Natur, eines Eides mit Stein und Scholle auf dem Rücken, der dem ähnlichen Eid im rumänischen Recht entspricht<sup>34</sup>. Der Eid wurde nach einer der folgenden Eidesformeln abgelegt:

a) „Auf diesen Stein und auf diesen Stein, die ich mir selbst aufgelastet habe, schwöre ich, daß, wie ich von meinen Ahnen gehört habe, die Grenzen dieses Feldes hier verlaufen...“

<sup>33</sup> Zu diesem Zwecke wurde der Aberglauben verwertet, wonach der versetzte Grenzstein das Gewissen des Täters bedrücken werde.

<sup>34</sup> In den rumänischen Dorfgemeinschaften wurde hierzu eine dem strittigen Grundstück entnommene Erdscholle oder ein Sack Erde verwendet, die über dem Kopf oder auf dem Nacken getragen wurden (in diesem Sinne I. Brezoianu, *Vechile instituțiuni ale romnilor*). Zu einem späteren Zeitpunkt (28.VI 1725; D. Mototolescu, *Der Grenzzeit mit der Erdscholle auf dem Kopf*, in „Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft“, III (1938), S. 269–305, siehe auch S. 280), sowie in der Zeit von 1744 bis 1748 (A. Rădulescu, *Din trecutul moșnenilor arefeni*, „Convorbiri literare“, 1910, S. 692), findet sich in der Walachei ein Ersatzritus: An Stelle der Erdscholle wird die fürstliche Grenzfestsetzungsurkunde über dem Kopfe gehalten. In den Urkunden erscheint bereits seit längerer Zeit der Widerwille der Bevölkerung gegen die Anwendung des Erdschollenritus. Jedoch verschwindet dieses Verfahren nicht und es kommt noch in dem juristischen Fragebogen von B. P. Hașdeu (1879) vor, sowie in den Erhebungen zu Beginn des 20. Jh., auf die H. H. Stahl Bezug nimmt (*Contribuți...*, I, S. 187, Anm. 1). Im rumänischen Recht konnte der Eid mit der Erdscholle auf dem Kopf, der im allgemeinen von den bei der Grenzfestsetzung herangezogenen Eideshelfern geleistet wurde, auch vom Kläger geleistet werden; diese Eigentümlichkeit findet sich häufig bei den Russen, Osseten und Ungarn, scheint jedoch bei den Albanern zu fehlen.

Diese Einrichtung ist weit verbreitet und mit einem Erdritus verknüpft, dessen Einzelheiten von geringerer Bedeutung sind. Bei den Tschechen verlangt dieser Erdritus, daß die Eideshelfer bis zum Gurt in den strittigen Grund und Boden eingegraben werden; bei den Ungarn ist das tschechische Ritual zuweilen mit dem Schollenritual verbunden. Bei den Alemannen wird die Erdscholle vor die Eideshelfer hingelegt, die sie mit ihren Schwertern berühren. Bei den Osseten wurde die Erdscholle in die Falten der Mantel der Eideshelfer gelegt. Bei den Russen setzte die Kirche die Einführung eines neuen Elementes durch, u. zw. wurde in einer Hand ein Ikon, in der anderen hingegen die Erdscholle gehalten. Allenthalben macht sich die Mittätigkeit der Kirche durch die dem Eide mit dem Erdritus verliehene, besonders feierliche Form geltend. Unter einer weiter entwickelten Form findet sich dieser Ritus auch im ältesten römischen Recht in der Form des *sacramentum in rem* wieder: Bei einer Eigentumsrevindikation sprachen die Parteien vor dem Prator die feierlichen Formeln aus, u. zw. erst nachdem sie eine Scholle aus dem strittigen Grund und Boden vorgelegt hatten. Bei der Eidesleistung bezüglich Grund und Boden findet sich der Erdritus auch bei den alten Griechen, in der Buddha-Legende und bei den Azteken.

b) „Auf diese Last schwöre ich, daß die früheren Grenzen hier und hier verliefen und hier möge auch ich sein, der ich im Jenseits diese Last tragen möge, wenn ich mich täusche“.

c) „Auf diese Last, die mich im Jenseits bedrücken möge, schwöre ich, daß die Grenze hier verläuft“.

d) „Möge mich diese Last im D.esseits und Jenseits bedrücken, wenn ich nicht reinen Herzens die alte Grenze kundgebe“<sup>25</sup>.

<sup>25</sup> Dies ist der allgemeinste Sinn des Erdschollen- oder Erdsackritus, ein Sinn der aus den Urkunden selbst hervorgeht. Es ist jedoch nicht der einzige. Bei den Ungarn und Russen herrschte der Glaube, daß zufolge des Erdritus derjenige, der einen Meineid abgelegt hat, von der Erde verschlungen werde. Andererseits bestand bei den Ungarn auch die Anschauung, daß die Erde den Meineidigen nicht aufnehmen, sondern ihn aus dem Grabe ausstoßen werde. Wie H. H. Stahl berichtet, bestand bei den Rumänen der Glaube, daß derjenige, der bei Anwendung des Erdritus einen Meineid schwor, in Qualen zugrunde gehe und bei lebendigem Leib von Würmern verzehrt werde (da sein Leichnam in der Erde nicht verwese). Im Sinne der deutschen, auf dem Entwicklungsprinzip beruhenden ethnologischen Schule deutete D. Mototolescu den Eid mit der Erdscholle auf dem Kopf als „rein rumänische Rechtseinrichtung“ und als Ordal im Sinne der Lauterung durch die Erde (Erdordal).

Welches immer auch die besondere Form des Erdritus gewesen sein mag, hat er ein uraltes animistisches Gepräge, das mit primitivem Aberglauben verknüpft ist.

Im Rahmen dieser Anschauungen, die durch das Studium der primitiven Gesellschaften, in denen noch animistische Auffassungen herrschen, erortert werden, findet der *ursprüngliche* Sinn des Eides mit der Erdscholle auf dem Kopf eine mit der Entwicklungsstufe jener Gesellschaft, die derartige Anschauungen hervorbrachte, organisch verbundene Erklärung. Die Erdscholle oder ein sonstiges Fragment des Erdbodens, wird mit der Person des Beschuldigten oder seiner Eideshelfer in kultische (ritusmäßige) Verbindung gebracht, damit sie in den magischen Kreis jener Kraft eingeschlossen werde, von der abergläubisch angenommen wurde, daß sie die derart berührte Erde durchdringe. Da die Anschauung bestand, daß die animistische Kraft Bewußtseinsträger sei (sogar allwissend und allmächtig) und in anthropomorpher Weise reagiere, so mußte die meineidige Erklärung — nach dieser primitiven Ansicht — Konflikte magischer Natur auslösen, die für den Schuldigen Gefahren in sich trugen. Das gleiche animistische Verfahren findet sich auch im Ritus der *potce* (Verzauberung) und der *potce cu semne* (Verzauberung durch Grenzzeichen), der kürzlich von H. H. Stahl (*Contribuți. . .*, II, S. 185) untersucht wurde. Sowohl bei Anwendung dieser Verzauberungen als auch bei dem Verfahren des Eides mit der Erdscholle auf dem Kopf werden magische Verfahren und Anschauungen (später mystisch-religiöse Verfahren und Anschauungen) in den Dienst des allmählichen Überganges zum Privateigentum gestellt. (Dieser erfolgt auf verschiedenen Ebenen: gegenüber dem Stamme, gegenüber der Dorfgemeinschaft, gegenüber dem Geschlecht und schließlich zwischen den Einzelpersonen). Bei den Rumänen hat die Technik des Ritus mit der Erdscholle einen Ursprung, der älter ist als der christliche Eid und als das Niveau der Herausbildung des Privateigentums an Grund und Boden, das durch Übernahme des ungarischen Ausdruckes für „Grenze“ (*határ*) und durch dessen Verallgemeinerung im gesamten rumänischen Gebiet bezeichnet wird. Dieses Alter des Erdritus bei der Grenzfestsetzung, beweist, daß vor Eindringen des Ausdruckes *hotar* in das Rumänische, (slawische?, lateinische?, bodenständige?) Bezeichnungen bestanden haben müssen, die mit dem Prozesse der Ausbildung des Privateigentums und des Verfahrens der Grenzfestsetzung verbunden waren (unter Vorbehalt der Ermittlung des Niveaus dieses Prozesses), ebenso müssen sehr alte gewohnheitsrechtliche Verfahren bestanden haben, deren Ursprung im Verfall der bodenständigen Dorfgemeinschaft bereits in der vorromänischen Periode zu suchen ist; dies widerlegt N. Iorgas Anschauung über die Bedeutung der späten Übernahme des Ausdruckes *hotar*. Bezüglich des Eides mit der Scholle auf dem Kopf siehe: Al. Papadopol-Calimach, in „Lumina“, III, 16—17; G. Misail, *Originele legislațiunii române*, 1865, S. 34; Gr. Tocilescu, *Juriul la români*, S. 508; I. Brezoianu, a. a. O., S. 44; G. Popovici, in „Convorbiri literare“, 1887, S. 670; D. Mototolescu, *Jurământul cu brazda în cap etc.*, 1922; *Der Grenzzeit. . .*, „Z.f. vergl. R.w.“, 1938, 2—3; G. Fotino, *Contribuți. . .*, 1926, S. 330—350; H. H. Stahl, *Contribuți. . .*, II, 1959, S. 187 und Anm. 1.

Es bestanden verschiedene Verfahren der Grenzfestsetzung, das Verfahren mit Blut, mit dem Beil und mit dem Steinwurf im Streitfall. Die beiden letzteren Verfahren können mit dem Brauche des Schleuderns gewisser Gegenstände in Verbindung gebracht werden, der auch in den rumänischen Dorfgemeinschaften als Überrest der Form der Begründung von Alleinnutzung am selbstgerodetem Boden geübt wurde<sup>36</sup>; in den rumänischen Dorfgemeinschaften wurde die Grenzfestsetzung jedoch schon frühzeitig in ein fast ausschließliches Recht der Bojaren umgewandelt, das unter Aufsicht des fürstlichen Rates (Diwan) ausgeübt wurde. Dies trug sicherlich zum Verschwinden anderer altertümlicher Verfahren bei, mit Ausnahme des Eides mit der Erdscholle auf dem Kopf und der gewöhnlichen Zeugenaussage.

11. *Ardhes* (der Fremde, § 229; wörtlich der Ankommling, der Fremdling) konnte durch Verkauf eines Vermögensgegenstandes an ihn, unter Verzicht auf das Vorkaufsrecht der Verwandten und Dorfangehörigen, in das Dorf aufgenommen werden. Unter Verwendung eines Ausdruckes, der an die ursprünglichen Beziehungen zwischen den Dorfangehörigen erinnert, hieß es, der Fremde werde Bruder im Dorf (*me ba vlla kend më katund*, § 227). Hierdurch erwarb er zwar nicht das Nutzungsrecht an den Gütern des Gesamthandvermögens der Dorfgemeinschaft, er konnte jedoch so wie die anderen ursprünglichen Dorfangehörigen sonstige Güter erwerben, besaß das Stimmrecht in der Versammlung, nahm an Begräbnissen und Hochzeiten, sowie an der gemeinsamen Arbeit teil. Wie Islami richtig bemerkt, bestimnte das Eigentum an Grund und Boden den gesellschaftlichen Status, die übrigen Beziehungen jedoch spiegelten den Kampf zwischen dem alten Bestreben, den Boden für die Dorfgemeinschaft zu erhalten, und dem neuen Grundsatz des Verzichtes auf die Unveräußerlichkeit wider.

12. *Mik* (Gastfreund, vom lat. *amicus*) ist der nach dem grundlegenden Gebrauche der Gastfreundschaft unter das Dach eines Hauses aufgenommene Fremdling; jede Verletzung der Gastfreundschaft zog schwerste gesellschaftliche Entehrung nach sich. Gut und Leben des Gastfreundes, wer immer er auch sein möge, selbst eines Feindes, stehen

<sup>36</sup> Zu dieser Technik und insbesondere zum Axt- und Stabwurf zur Begrenzung kleiner bauerlicher Bienenstände (auf Grund persönlicher Rodung), s. H. H. Stahl, *Contribuții* . . ., I, 1958, S. 278—279. Die albanischen Grenzfestsetzungsverfahren animistischer Natur (mit Blut, mit Scholle und Stein auf dem Rücken) oder im Zusammenhang mit dem Erwerb von Alleinnutzung an selbstgerodetem Boden (Werfen verschiedener Gegenstände zur Begrenzung des Bodenstückes aus der Feldmark der Dorfgemeinschaft das ein Mann allein, mit eigenen Kräften, bebauen kann) stellen eine altertümlichere Stufe dar als die allgemeinen Grenzfestsetzungsverfahren des rumänischen Feudalrechtes, die sich auf juristische Beweistitel gründen, die bereits abstraktes Gepräge zu besitzen beginnen.

unter Hut und Haftung des Gastgebers. Der Gastgeber haftet für sämtliche Taten des von ihm aufgenommenen Gastfreundes, selbst für diejenigen, die zur Blutrache Anlaß geben.

13. *Vergleichende Bemerkungen zu den unter Nr. 1—12 aufgezählten Rechtseinrichtungen.* Vom vergleichenden Standpunkte betrachtet, stellen die vorstehend angeführten Einrichtungen — so wie übrigens auch die nachstehenden — Stufen des Übergangsprozesses von der Urgemeinschaft zur frühen Feudalordnung dar, u. zw. unter den besonderen Bedingungen, welche die Bildung eines Nationalstaates verzögert hatten. Im allgemeinen sind alle diese Stufen typologisch älter als diejenigen, die bezüglich der rumänischen Dorfgemeinschaften nördlich der Donau aus den Urkunden des 14. Jh. und der Folgezeit hervorgehen.

Nicht sämtlichen Merkmalen aller hier angeführten albanischen Rechtseinrichtungen kommt das gleiche Alter zu. Der Umstand, daß einige wesentliche Merkmale altertümlichen Charakters — die im Gebiete nördlich der Donau bereits vom 15. Jh. an höchstens nur noch als Überreste oder Nebenmerkmale zu verzeichnen sind — bis ins 20. Jh. hinein erhalten blieben, stellt eine kennzeichnende Eigenheit der albanischen Entwicklung dar, welche dem vergleichenden Studium auf Grund dieses Materials besonderes Interesse verleiht.

Die wesentlichen Züge der albanischen Stammesorganisation bestanden in der rumanischen Dorfgemeinschaft zu Beginn der urkundlich belegten Periode nicht mehr<sup>37</sup>. Andere, neuere Merkmale, die in der albanischen Organisation unvollständig herausgebildet sind, finden sich im rumänischen Bereiche entweder identisch oder mit bezeichnenden Eigenheiten wieder<sup>38</sup>. Schließlich fehlen die durch die vielhundertjährige Tätigkeit des rumänischen Feudalstaates hervorgerufenen tiefgehenden Wandlungen im albanischen Bereiche entweder gänzlich oder sie erscheinen lediglich in einem beschränkten Maße, das durch die Tätigkeit der örtlichen politischen Gebilde bestimmt ist, an deren Stelle in einem gegebenen Zeitpunkt die Tätigkeit des als Eroberer auftretenden ottomanischen Staates trat. Diese letztere Tätigkeit nahm jedoch gegenüber der örtlichen, geschichtlichen Entwicklung fremdere Formen an, als die Tätigkeit des rumänischen Feudalstaates gegenüber den Dorfgemeinschaften seines Staatsgebietes, derart stellte sie ein wesentliches Hemmnis der eigenständigen Entwicklung der albanischen Gesellschaft dar und verlängerte gleichzeitig den Zerfallsprozeß der Stammes- und Dorfgemeinschaftsorganisation.

<sup>37</sup> Der *fis*, die Blutrache und die Gastfreundschaft.

<sup>38</sup> Vgl. insbesondere den Prozeß der Herausbildung des Privateigentums.



14. *Das Vorkaufsrecht und der Güterverkehr. Die gesellschaftliche Arbeitsteilung.* Für den Fall des Verkaufes einer unbeweglichen Sache ist eine Vorkaufsordnung festgesetzt (§ 464—477). Ein bevorzugtes Vorkaufsrecht steht den nahen Verwandten (Brüdern und Vettern) zu, die zu einem geringeren Preise kaufen als der Fremde<sup>39</sup>. Hierauf kommen entferntere Verwandte, die nächstwohnenden Nachbarn (Anrainer) und die übrigen Dorfangehörigen zum Zuge. Nur wenn keiner von diesen kauft, ist die Reihe am Fremden<sup>40</sup>. In Zadrime und Malësia in Lesh ist die Reihenfolge der Vorkaufsberechtigten folgende: die nahen Verwandten, die Phratric, der *fis*, der nächstwohnende Anrainer, jedes Dorfmitglied, der Fremde<sup>41</sup>.

Wird diese Sache zum zweiten Mal verkauft, so steht dem vorherigen Besitzer ein Vorkaufsrecht zu<sup>42</sup>. Bei Verkäufen durch mündliche

<sup>39</sup> Dies ist ein Merkmal, welches in der rechtlichen Regelung des rumanischen Vorkaufses nicht vorkommt. Tatsächlich konnte jedoch der Verkauf an Verwandte auf Grund freier Übereinkunft zu einem niedrigen Preis erfolgen.

<sup>40</sup> S. Islami, *a.a.O.*, S. 129.

<sup>41</sup> J. W. Iwanowa, *a.a.O.*, S. 101 (118); Nicola Ashta (bei Dareste, *a.a.O.*, S. 75) unterscheidet zwischen dem Stammesfremden und den Mitgliedern des Stammes, mit der Bemerkung, daß dem Fremden nichts verkauft werden kann, nicht einmal der Streifen Landes langs der Grenze zwischen den zwei Stämmen. Hier liegt eine ältere Stufe der Unveräußerlichkeit außerhalb des Stammes vor, die für die Geschichte des Ursprungs des Vorkaufses der Dorfgemeinschaft von großem Interesse ist.

Im rumanischen Vorkaufsrecht kommt das Vorkaufsrecht der Phratric und des *fis*, als Überbleibsel in dem Erfordernis von „Wissen und Willen“ der Mitglieder der Dorfgemeinschaft zum Ausdruck.

Der Vorrang der Verwandten bei dem Vorkaufsrecht erscheint als ein sehr altes Merkmal und macht derart die Annahme eines Vorkaufses der Gruppe mit Vorrang gegenüber den Verwandten höchst zweifelhaft.

<sup>42</sup> Dies ist eine uralte Form des Vorkaufses, die schon vom babylonischen Gesetzbuch des Bilalama (3./2. Jahrh. v.u.Z.) neben dem Vorkaufsrecht der Familie des momentanen Verkäufers erwähnt wird. Sind jedoch beide Formen gleich alt? Das Vorkaufsrecht des früheren Besitzers setzt den Wiederverkauf eines gekauften Grundstückes voraus, d. h. eine ganze Kette des Grundstückverkehrs, von der jedoch nur auf einer weiter fortgeschrittenen Stufe des Verkaufes der Dorfgemeinschaften die Rede sein konnte. Von diesem Gesichtspunkte betrachtet, mußte die historisch ursprünglichere Form im Vorkaufsrecht der Familien oder der Verwandten gesucht werden. Es darf jedoch nicht übersehen werden, daß auf einer ersten Stufe der Unveräußerlichkeit von Grund und Boden, der Verkauf nur mit Zustimmung der Verwandten möglich war; hierbei verhinderte der Mangel dieser Zustimmung geradezu den Verkauf, ohne daß sich ein Recht dieser Verwandten auf Rückkauf von einem fremden Käufer herausgebildet hatte. Auf dieser Stufe war es möglich, eine Sache mit Zustimmung der Verwandten weiter zu verkaufen, ohne daß das Problem eines Rückkaufrechtes zu deren Gunsten überhaupt entstanden wäre. Hingegen gab es den früheren Besitzer des weiterverkauften Grundstückes und es war durchaus möglich, daß ihm die Gewohnheit das Recht auf einen vorrangigen Rückkauf zuerkannt hatte, damit er derart das Gut wieder an die Familie bringen könne. In diesem Falle erscheint das Vorkaufsrecht des früheren Besitzers als geschichtlich älter, als das entsprechende Recht der Verwandtschaft. Das Vorkaufsrecht der Verwandtschaft ist derart mit einer weiter fortgeschrittenen Stufe der Herausbildung des Privateigentums an Grund und Boden verknüpft, als dieser bereits gegen den Willen der Verwandten verkauft werden konnte, mit der einzigen Rechtsfolge allerdings, daß diese unmittelbar ihr Vorzugsrecht und selbst das Recht auf Rückkauf von einem Fremden geltend machen können. Unter gewissen Bedingungen konnte der Weiterverkauf eines käuflich erworbenen Grundstückes eine frühere Stufe der Herausbil-

Verträge war gleichfalls ein Vorkaufsrecht in diesem Sinne vorgesehen <sup>43</sup>.

Der Rückkaufspreis wurde von Schiedsrichtern festgesetzt, die in gleicher Anzahl von beiden Parteien gewählt wurden <sup>44</sup>. Gegen Ende des 19. und zu Beginn des 20. Jh. erscheint das immer deutlicher werdende Bestreben, auf das Vorkaufsrecht zu verzichten. Dieser Verzicht ist demnach eine Zerfallerscheinung, die in den rumänischen Dorfgemeinschaften mindestens bereits im 16. Jh. auftauchte! Sollte der Verzicht auf das Vorkaufsrecht auch in Rumänien vorher unbekannt gewesen sein? Der Grad des Zerfalles, den die rumänische Dorfgemeinschaft bereits im 10. Jh. zu verzeichnen hatte, erlaubt keine sichere, bejahende Antwort auf diese Frage.

Der Güterverkehr auf dem Verkaufsweg spiegelt die Verbindungen mit dem Markte und den Fortschritt der Tauschbeziehungen im Rahmen einer Wirtschaft wider, bei der das Gepräge der Naturalwirtschaft noch vorwiegt. Bekannt sind in diesem Gewohnheitsrecht der Bar- und Kreditverkauf, der Kauf mit Zeugen und der Kauf mit Anzahlung. Beschwor der Verkäufer, keine Anzahlung erhalten zu haben, so war er jeglicher Verpflichtung frei. Verkauft wurden Grundstücke, Muhlstellen, Bewässerungskanäle, Vieh, Geräte, Feldfrüchte. Die Verpachtung von Viehstücken (Ochsen, § 191) und von Schafherden geschah in Formen, die von einem Gebiete zum anderen schwankten. Naturalzahlung war häufig, doch war Zahlung in Geld bereits bekannt.

Neben dem gewöhnlichen Darlehen (§ 500) war auch das verzinsliche Darlehen bekannt, das zur Begründung von Wucherbeziehungen und des Privateigentums darstellen. Unter anderen Bedingungen konnte eher zum Verkauf unter Umgehung der Zustimmung der Verwandten geschritten werden, allerdings mit der oben beschriebenen Rechtsfolge.

Im rumänischen Recht spielt das Vorkaufsrecht des früheren Besitzers eine bedeutende Rolle, jedoch unterscheiden es die Quellen nicht von den allgemeinrechtlichen Formen des Vorkaufsrechtes, und die Erforscher dieser Einrichtung schenkten ihm wenig Beachtung. Zu erwähnen ist, daß im albanischen Bereiche das Vorkaufsrecht des früheren Besitzers dem der Verwandten vorgeht; im rumänischen Rechte bis zum 18. Jh. geben die Urkunden über die Vorrangordnung dieser beiden Formen keine klare Auskunft. In der *Pravilniceasca Condică* (1780) macht eine Verfügung des geschriebenen Rechtes den früheren Verkäufer zur letzten Kategorie der Vorkaufsberechtigten, u.zw. nach den Verwandten und Anrainern (Kapitel XXXII, § 13; der frühere Verkäufer wird jedoch im § 1 des gleichen Kapitels nicht erwähnt). Das Gesetzbuch des Fürsten Caragea erwähnt das Vorkaufsrecht des ersten Verkäufers nicht mehr.

<sup>43</sup> Derartige schriftliche Klauseln wurden auch im rumänischen Recht angewendet. Das Vorkaufsrecht des ersten Käufers bestand jedoch auch bei deren Abwesenheit.

<sup>44</sup> Dieses Merkmal ist dem rumänischen Vorkaufsrecht unbekannt; hier wird nur der vom fremden Käufer gebotene Preis berücksichtigt, wobei die Wahrheitsgemäßigkeit der angeführten Ziffer insbesondere durch Eid bekräftigt werden konnte. Dennoch wird auch der übliche Preis der Grundstücke berücksichtigt und im 18. Jh. überprüft das zur Bestätigung des Verkaufes berufene Staatsorgan, im System der *Pravilniceasca Condică* 1780 und insbesondere des *Sobornicescul Hrisov* von 1785 bei dieser Gelegenheit auch die Wahrhaftigkeit des Preises.

dienen konnte. Die bestehende gesellschaftliche Arbeitsteilung und die Bevölkerungsbewegung vom Land in die Stadt sind jedoch im Gewohnheitsrechtsbuch nicht deutlich widerspiegelt.

15. Als *Pfander* konnten für laufende Schuldverpflichtungen Sachen jeder Art gestellt werden, bzw. für die bei Blutrache zu zahlende Geldbuße auch Waffen. Die Stellung eines *Friedenspfandes*, welches eine wahre private *cautio iudicatum solvi* darstellt, ist für jeden Beklagten dem Kläger gegenüber verbindlich. Von zugelaufenem Vieh<sup>45</sup> kann ein Viehstück als Beweismittel zurückgehalten werden, bis der Eigentümer des Viehs den verursachten Schaden ersetzt oder seinerseits ein Friedenspfand stellt.

16. *Gjak* (die Blutrache), welche in Albanien einen ebenso bedeutenden Platz einnahm, wie in den Familiengemeinschaften von Korsika, ist im Falle von Mord an dem Schuldigen, seinen Mittatern und an dem gesamten *fis*, dem er angehört, ausgeübt worden. Innerhalb 24 Stunden nach der Verübung der Mordtat unterliegen sämtliche agnatischen Verwandten des Täters, einschließlich der Sauglinge, der Blutrache. Im Verlaufe des Zerfallprozesses des *fis* wurde die Blutrache auf die Phratric oder das Haus (Familie) des Täters eingeschränkt. Jeder, der eine, selbst unbeabsichtigte, Tötung begangen hat, „ist der Blutrache verfallen“.

Der Mörder muß sich mit seiner ganzen Familie aus der Sippe entfernen, da 6 Blutsverwandte männlichen Geschlechts zur Rache getötet werden konnten. Mit Ausnahme der Waffen wurden Haus und Habe beschlagnahmt und zerstört, das Grundstück konnte nach Bezahlung einer bedeutenden Geldstrafe mit Einwilligung des Blutracheberechtigten rückgekauft und wieder bestellt werden. Gegen Ende des 19. Jh. wurde das Haus nicht mehr zerstört. Ein Versuch des Gouverneurs von Skutari, Abdul Kerim, die Blutrache auf das Haus des Täters zu beschränken, stieß auf Widerstand. Die hohen Geldstrafen, die für Mord zu

<sup>45</sup> In der Walachei gehörte z.B. die Behandlung von verlaufenem Vieh zur Zuständigkeit der „vornice“ (Unterstatthalter), die den „vornici“ (Statthaltern) untergeordnet waren und für „Überwachung des Hornviehs und Verhütung von Flurschaden“ zu sorgen hatten. Die wichtigste Einkunftsquelle dieser „vornice“ waren die Gebühren für verlaufenes Vieh, die vom Eigentümer dieser Viehstücke zu bezahlen waren (s. für das 18. Jh. *Pravilniceasca Condičă*, XVIII, 2). Tiere die während eines Jahres nicht ausgelost wurden, wurden von den „vornice“ verkauft. Unter Bestätigung eines älteren Gebrauches, den die „vornice“ mißachteten, verfügte die *Pravilniceasca Condičă* (XVIII, 3) wie folgt: „Soll jedoch solch verlaufen Vieh nur an bestimmten Orten und zu billigem Preise verkauft werden, auf daß es sein Herr — so er später gefunden werden sollte — unschwer ruckkaufen könne“. Dieser „billige Preis“ der vom „vornice“ eingehoben wurde, verbleibt jedoch diesem als Entgelt für den geleisteten Dienst (neben der Verwendung des Tiers während des Jahres der zwangsläufigen Verwahrung). Der Groß-Vornic (Statthalter) übernahm einen Teil der Einkunfte der „vornice“, selbst nachdem ihm ein jährliches Gehalt festgesetzt wurde; gegen diese Praxis versuchte die *Pravilniceasca Condičă* mit den zitierten Bestimmungen Abhilfe zu schaffen.

zahlen waren, wurden eine Einnahmsquelle für die türkische Regierung und die Notabeln der Sippe und Familie. Gegen Ende des 19. Jh. war die an die Familie des Opfers zu zahlende Geldbuße von 800 Piastern auf 3000 Piaster und in Shala auf 10 000 Piaster gestiegen.

Der Nachweis, daß die Kugel eines der Mittäter das Opfer nicht getroffen hatte, wurde mit 24 Eideshelfern erbracht (diese bezeugten nicht etwa die Tatsache, die der Angreifer zu seinen Gunsten geltend machte, sondern ausschließlich die Ehrhaftigkeit seiner Behauptungen auf Grund des Vertrauens, das die Erklärung des Angreifers, er habe das Opfer nicht getroffen, den Eideshelfern einflößte). Erbrachten alle Personen, die auf das Opfer geschossen hatten, diesen Nachweis, so hafteten sie solidarisch, so als ob sich sämtliche Kugeln im Leibe des Opfers gefunden hätten.

Zwischen den 6 Sippen (*Ge tes*) des Stammes Dukagjini bestand eine *besa*<sup>46</sup>, ein Friedensbund.

Mangels eines solchen Friedensbundes gab im Verhältnis zwischen Stämmen und Sippen der Mord keinen Anlaß zur gewohnheitsrechtlichen Blutrache. Gegen die als Gastfreund in den Schutz einer Familie aufgenommene Person kann Blutrache nicht geübt werden. Dieser Schutz kann auch durch ein Kind oder durch eine Frau der Familie gewahrt werden, die den Blutracheverfolgten begleiten. Der Angriff eines derart unter Geleit Stehenden ist eine Beleidigung des Schutzwährenden und gibt diesem das Recht auf Blutrache, die mit äußerstem Nachdruck geltend gemacht wird. Im Falle von Verletzungen ist die rechtliche Regelung fast die gleiche. Die Tötung einer Frau wurde binnen eines Jahres durch ihr Elternhaus, nach dieser Frist aber durch das Haus ihres Gatten gerächt. Bei an einer schwangeren Frau verübtem Mord, kam es zu zwei Blutrachen, wobei diejenige für das ungeborene Kind nach dessen Geschlecht bemessen wurde (1500 Piaster für ein Mädchen, 3000 Piaster für einen Knaben); zur Feststellung des Geschlechtes wurden öfters die Gräber geöffnet, um derart die Bestätigung der Behauptungen der Kläger zu erzielen.

Gatte, Sohn oder Bruder konnten — ohne ihrerseits der Blutrache zu unterliegen — eine Frau ihres Hauses zusammen mit dem Manne töten, mit dem diese bei unerlaubten Beziehungen betroffen wurde; jedoch gab die Tötung von nur einem der beiden zu Blutrache seitens der väterlichen Familie Anlaß. Die Sippe, auf deren Gebiet eine in Ausübung der Blutrache verfolgte, flüchtige Person getötet wurde, galt als schutzwährende Sippe und hatte ihrerseits Recht auf Blutrache. Ein der-

<sup>46</sup> S. weiter unten unter Nr. 18 die Begriffsbestimmung von *besa*.

Tötung schuldiger Fremder konnte von dem Blutracheberechtigten nicht getötet werden, solange er sich auf dem Gebiete der Sippe des letzteren befand und umso weniger im Hause des betroffenen Gastgebers mit Ausnahme des Falles eines schweren Mißbrauchs der gewährten Gastfreundschaft (s. Mejda und Ashta, bei Dareste, *a.a.O.*)

17. *Pajtim* (Aussonnung, Zusammensetzung von lat. *pax*) besteht in der Zahlung eines Blutgeldes (Wergeld) (in Vieh, Grund und Boden, Waffen, Geld). Das Blutgeld für Tötung einer Frau betrug die Hälfte dessen für Tötung eines Mannes, ohne andere Strafen. Die Versöhnung gab Anlaß zur Zahlung einer Geldbuße (*gjobë*)<sup>47</sup> zugunsten jener, die die Versöhnung herbeiführten (die Ältesten, der *Bajrak* oder — in Mirdite — die Familie der *Gjomarkaji*, die bis zu 500 Piastern einhob). Dieser Zerfallsfaktor, der zugleich ein Kennzeichen der wirtschaftlichen Differenzierung ist, erscheint in entsprechenden Formen — „*tretina*“ (an den Richter zu zahlendes „Drittelsgeld“) usw. — in den rumänischen Dorfgemeinschaften im 10. bis 15. Jh. Lazar Mejda erwähnt eine Geldstrafe von 250 Piastern, die zu gleichen Teilen von den beiden in Konflikt stehenden Familien entrichtet und zwischen der türkischen Regierung und den Stammesführern aufgeteilt wurde, wobei diese von dem für die Tötung bezahlten Bußgeld verschieden war. Die Versöhnung wurde, ohne zeitliche Begrenzung, durch einen Firman der türkischen Regierung verkündet, die hier in die ordnungs- und friedensstiftende Rolle der Gemeinschaften eintrat. Im Jahre 1856 wurde in Skutari ein Gerichtshof für die Berggegenden eingesetzt, der über die bis dahin im Rahmen der Sippe erledigten Streitigkeiten zu entscheiden hatte. Wer innerhalb von 5 Jahren den Versöhnungsfirman verletzte, wurde von der Regierung bestraft. Derjenige, dem der Firman zugute kam, wurde unter den Schutz von Bürgen gestellt, denen im Falle der Übertretung das Recht der Blutrache gegenüber dem Angreifer zustand.

Hervorzuheben ist der uralte Ritus der Versöhnung der Gemeinschaft durch Verzicht auf die Blutrache seitens der Familie des Opfers. Mejda beschreibt ihn, wie folgt: An einem großen Feiertage begibt sich der Schuldige mit gebundenen Händen und mit einem in der Wiege mit dem Kopf abwärts liegenden Kind zum Hause des Opfers, wobei ihn Freunde und Bekannte des letzteren begleiten. Die Begleiter bitten um Gnade. Die Familie des Opfers tut überrascht und hält Rat; zum Zeichen der Versöhnung befreit sie die Hände des Täters von den Fesseln und legt

<sup>47</sup> Derjenige, der in jeder Familie befugt war, zu vermitteln, Geldbußen einzuheben und sozusagen als gerichtliches Vollzugsorgan wirksam zu werden, führte die Bezeichnung *gjobar*. Für jede vom *bajraktar* oder von dem *kreu* einer Phratrie ergriffene Maßnahme war seine Zustimmung erforderlich.

das Kind in der Wiege zurecht. Hierbei erklärt sie gleichzeitig, welche Entschädigung sie fordert, wenn eine solche bestimmt worden war; diese konnte den Höchstwert von 6 Beuteln (3000 Piastern) nicht überschreiten. Vormalig hatte dieser Ritus den unmittelbaren Ausdruck der Reue und der Mitleiderregung zum Zweck (das Kind sollte an das Geschick einer Waise erinnern von dem es bedroht war, falls auch sein Vater getötet werden sollte). Zur Zeit der Aufzeichnung stellt diese Gewohnheit nur noch einen überlebenden Ritus dar, der sich einer auf Geld beruhenden Einigung anderer Art *überlagert*, die vor der Feierlichkeit bereits abgeschlossen worden war; die geschilderte Feierlichkeit selbst erzeugt jedoch die Wirkungen der Öffentlichkeit und Einwendbarkeit gegenüber jedermann, der sie etwa nachher zu bestreiten beabsichtigte.

18. *Besë* (mit best. Art. *besa*, Treue; *übertrg.*: gegebenes Wort, Versprechen), bezeichnete einen Bund, eine Übereinkunft zwischen zwei Gruppen, insbesondere im Falle eines Vergehens, welches die Blutrache auslöste. Das „Ehrenwort“ hieß *besa shqipetare (fides albanica)*, Albanertreue. Die Nichteinhaltung des gegebenen Wortes zog die schlimmste Entehrung nach sich.

19. *Besa e gjakut* (wortl.: Blutbund, Bluttreue, § 854—885) bezeichnete die mündlich übernommene Verpflichtung der Familie des Opfers, dem Täter und dessen Familie eine Freiheits- und Sicherheitsfrist zu gewähren, innerhalb deren die Ausübung der Blutrache unter gewissen Bedingungen, die bis zu einem festgesetzten Termin zu erfüllen waren, vorläufig ausgesetzt wurde.

20. *Preja* = Viehdiebstahl, fand im Rahmen von Hirtengemeinschaften eine besonders sorgfältige Regelung in eigentümlichen und sehr interessanten Formen. Der gewöhnliche Diebstahl gab Anlaß zu einem Bußgeld, das den doppelten Wert des gestohlenen Gutes betrug, der Einbruchdiebstahl hingegen noch zu einer zusätzlichen Geldstrafe von 500 Piastern.

Lange Zeit hindurch bestand unter Sippen, die nicht im Stammesverband standen, eine Art von *occupatio bellica*, die als regelrechter Erwerbstitel galt und sich später in Tätigkeit nach Art der „Heiducken“ mit sozialer Unterlage umwandelte.

Im allgemeinen wird auf dem Gebiete der Straftaten zwischen absichtlich und unabsichtlich verursachtem Schaden unterschieden. Für Waffen wurde die höchste Entschädigung gefordert, für Vieh wurde diese jedoch nach Größe des Viehstückes und nach Bedeutung des Schadens festgesetzt (bei verletzten Tieren, lediglich die Heilungskosten). Bestraft wurde weiters das Einern von Früchten anderer, das Weiden von Vieh

auf fremder Weide, oder die Nichtverhinderung des Weidens auf fremder Weide, die Zerstörung einer öffentlichen Quelle, die Beschädigung eines zur dauernden Erinnerung gepflanzten Baumes, das Betreten fremder Grundstücke, das Weiden auf der Gemeindeweide vor deren Freigabe.

21. *Lecija* (Ächtung) ist die Entfernung des eines schweren Vergehens Schuldigen aus den Reihen seiner Mitmenschen (§ 1179—1193)<sup>48</sup>.

22. *Opinge* (Bundschuh, Bundschuhgeld, im gleichen übertragenen Sinn wie *ciubote* — Stiefelgeld — im altrumanischen Recht) ist die in Natural- oder Geldzahlung, die für die „Muhewaltung“ an denjenigen geleistet wird, der eine öffentliche Verpflichtung erfüllt (Guteraufteilung, gerichtliche Untersuchung usw.). Der Vergleich mit dem „Stiefelgeld“ des fürstlichen Beamten im altrumanischen Recht ist aufschlußreich, desgleichen auch die unterschiedliche Bezugnahme auf die *Bundschuhe* einerseits und die *Stiefel* andererseits (wiewohl auch in Rumänien die Bundschuhe weit verbreitet waren, allerdings nicht bei den als Vollzugsorgan verwendeten Personen). Bei den rumänischen Grenzbestimmungen gehört die Entlohnung des Vermittlers nicht zum Begriffe des „Stiefelgeldes“. Die albanischen Gerichtsbeisitzer hatten Anspruch auf „Bundschuhgeld“, das von den Prozeßgegnern zu gleichen Teilen entrichtet wurde.

23. *Porote* (Eid) war eine grundlegende verfahrensrechtliche Einrichtung (§ 562, 576, 577, 588, 591—592). Geleistet wurde der Eid auf einen Stein (im Falle der Verleumdung, bei Abschluß einer Vereinbarung über gemeinsames Vorgehen, bei Abschluß einer *bese* (Friedensbund) wegen Verrates)<sup>49</sup>, auf Kreuz und Bibel, auf das Tor und das Oberhaupt der Familie. Wie im rumänischen Recht gab es auch den „negativen“ Eid, durch den der Schworende erklärte, daß er „nichts wisse“. Zum Ritus der Eidesleistung auf einen Stein wurde ein dreieckiger Stein mit je einem Loch an jeder Ecke verwendet, in dem Kerzen befestigt wurden. Die Verfasser geben keine Erklärung für diesen Ritus, in dem religiöse Elemente mit uralten animistischen Riten vermischt sind.

Die Schuld eines nicht auf frischer Tat betroffenen Täters konnte durch das Verfahren des geheimen Zeugen (*kaputzar*) erwiesen werden. Um keinen Unannehmlichkeiten ausgesetzt zu sein, bestätigte dieser bei

<sup>48</sup> § 1179: „So der *kanun* von *leci* (Ächtung) spricht, soll dies bedeuten: den Schuldigen verjagen, ihn aus der Hand lassen, sein Haus zerstören und ihm jeglich Recht, Gunst und Ehre nehmen, sei es vor der Dorfgemeinschaft, sei es vor dem Banner (*flamur*)“.

<sup>49</sup> Das Steinritual bewirkte, daß die betreffenden Eidesformen weder vom türkischen Staat noch von der Kirche anerkannt wurden. Im gewohnheitsrechtlichen System jedoch verleiht dieses uralte Ritual animistischen Gepräges dem Eid auf dem Stein ein größeres Gewicht als dem durch Eideshelfer unterstützten Eid, wobei sein Wert dem von mehr als 1000 Eiden gleichgestellt wurde.

Zusage der Geheimhaltung dreimal die ihm bekannten Anzeichen für die Schuld vor 2 Schiedsrichtern, von denen je einer von den beiden im Streite stehenden Parteien gewählt wurde und die entschieden, ob der Beweis gültig ist. Im letzteren Falle kam es zur Verurteilung. Weisen die Schiedsrichter den Beweis zurück oder nimmt der Angeklagte das Urteil nicht an, so kann der *kaputzar* seine Aussage öffentlich bekannt geben, indem er sie vor allen Anwesenden beschwört; in diesem Falle erhält er eine von dem Verurteilten zu entrichtende Belohnung, wogegen die Gebühr für die Schiedsrichter beiden Teilen zur Last fällt.

24. Hoch entwickelt ist die Einrichtung der Eideshelfer<sup>50</sup> (*porotniki*) die von den Ältesten ernannt werden, um die Aussage des Schworenden zu bestärken, wobei eine Hälfte vom Stamme und die andere Hälfte vom Schwurpflichtigen gewählt wird. Die Eideshelfer dürfen keinen Meineid geleistet, mit den Parteien keine Zwistigkeiten gehabt haben, sie müssen ehrlich, tüchtig und nicht rachesüchtig sein; zugelassen wurden nur Männer (Frauen waren ausgeschlossen, wogegen im rumanischen Rechte, bei den Bojaren, ein Fall von weiblichen Eideshelfern bekannt ist). Die Vorladung der Eideshelfer obliegt dem Schwurpflichtigen. Eideshelfer konnten abgelehnt werden, und diejenigen, welche bei den Beratungen über den abzulegenden Eid eine Minderheit darstellten, konnten zweimal ersetzt werden. Die Eideshelfer legten ihren Eid nicht einfach als Eineid ab, sondern sie waren zur Wahrheitserforschung verpflichtet und mußten als eine ganze Gruppe, die als Einheit angesehen wurde, ihre Meinung über die strittige Frage zum Ausdruck bringen. Der Mangel der Einhelligkeit bedeutete, nach Ersetzung der eine Minderheit bildenden Personen, einen negativen Eid.

Im Falle eines Meineides hatte der Meineidige eine je nach der Anzahl der Eideshelfer bemessene Geldstrafe an die Kirche und an das Dorf (Banner) zu entrichten, dem Gegner aber das Doppelte des Streitwertes zu bezahlen. Die Wahrheitserforschung durch die Eideshelfer konnte ein Jahr lang dauern. Die Eideshelfer bekräftigten den von der Partei abgelegten Eid oder sie weisen ihn zurück, indem sie gemeinsam mit dieser ein Brot verzehren oder sich weigern dies zu tun. Als erster legte der Beschuldigte selbst den Eid ab, nach ihm dessen Verwandte in der Reihenfolge des Verwandtschaftsgrades, hierauf die von den Richtern bezeichneten und schließlich die von den Parteien gewählten Eideshelfer. Übernahm der Priester ausnahmsweise die Rolle eines

<sup>50</sup> F. Nopcsa, *Aus Schala* usw., 1911, S. 73 nennt einen Fall, in dem die beiden Gruppen von je 24 Eideshelfern ihren Eid in widersprechendem Sinn ablegten (nähere Einzelheiten fehlen).



Eideshelfers oder schwor er für diesen, so galt sein Eid gleich 24 Stimmen. Der Eid des Bannerträgers galt gleich 12 Stimmen. Der Eid des Oberhauptes eines Hauses beseitigte den Verdacht des Diebstahls gegen jedes Mitglied des Hauses.

Angeichts der berechtigten Bedeutung, den die Geschichtsschreibung in der Rumänischen Volksrepublik dem Studium der Einrichtung der Eideshelfer zumißt<sup>51</sup>, erhalten die Angaben aus dem albanischen Rechtsgebiete besondere Bedeutung als Vergleichsmaterial zum Zwecke einer kritischen Verwertung und deshalb soll hier ein wenig bei dessen Bedeutung von diesem Gesichtspunkte verweilt werden.

In erster Linie sind die Unterschiede zwischen den beiden Rechts-einrichtungen und insbesondere diejenigen Züge der albanischen Einrichtung der Eideshelfer von Bedeutung, die der entsprechenden rumänischen Einrichtung fehlen u. zw.: Bildung der Gruppe der Eideshelfer aus vom Gericht einerseits und von der Partei andererseits gewählten Eideshelfern, ein Merkmal, das kein primitives Gepräge aufweist und dem auf rumänischem Gebiete höchstens einige Überbleibsel entsprechen; Bestehen von genauen Vorschriften zur Ablehnung der Eideshelfer; Fehlen der Einrichtung *lege peste lege* — „des Überdoppelns“, d.h. des Rechts des Prozeßgegners, die Wirkung des von einer Gruppe von Eideshelfern abgelegten Eides zunichte zu machen, indem er eine doppelte Anzahl von Eideshelfern beibringt, die seine Aussage beteuern (wodurch der erste Eid nicht mehr „rein“ sondern „mein“ wird); Begrenzung der Anzahl der Eideshelfer auf 24 ohne die im rumänischen Rechte häufige Überschreitung dieser Anzahl; Festsetzung der verfahrensrechtlichen Geltung des Eides nach der sozialen Stellung des Eideshelfers (Priester, Bannerträger); Bekundung der Solidarität der Eideshelfer mit der Prozeßpartei in der Form gentilischer Symbole (gemeinsames Verzehren des Brotes), Auferlegung von Geldbußen zu Lasten jener Partei, die im Streit unterlag (Meineid, Verweigerung der Eidesleistung), Möglichkeit die Eideshelfer, die eine Minderheit bildeten zweimalig zu ersetzen.

Das albanische Belegmaterial unterstützt die allgemeine Auffassung, die sich im Lichte des dialektischen und historischen Materialismus immer nachdrücklicher geltend macht und den Ursprung der Einrichtung der Eideshelfer im Gerichte der Mitglieder der Dorfgemeinschaft

<sup>51</sup> Siehe Gh. Cronţ, *Instituţia jurătorilor în ţara românească*, Handschrift die bei der Abteilung für mittlere Geschichte des Instituts für Geschichte an der Akademie der RVR vorliegt.

erblickt<sup>52</sup>, ohne jedoch die ganz ursprüngliche Stufe dieser Einrichtung widerzuspiegeln.

Die albanischen Eideshelfer scheinen eine Zwischenstufe zwischen dem Gerichte der Gentilgemeinschaft und der Einrichtung der rumänischen Eideshelfer aus der Zeit nach dem 15. Jh. darzustellen, wobei sie die Anwendung dieser Einrichtung durch die differenzierte Leitung der Stammesgruppe (die bereits dem Prozeß der Feudalisierung anheim gefallen ist) widerspiegeln. Es liegt hier die Frühstufe eines sehr allgemeinen Entwicklungsvorganges vor, im Rahmen dessen die Eideshelfer, vor ihrem Verschwinden, im Staate der Sklavenhalterordnung oder in demjenigen der Feudalordnung verwendet werden, je nachdem der Übergang von der Verfallsstufe der Urgemeinschaft zu der einen oder anderen der beiden Gesellschaftsordnungen führte, in der die Anwendung der Einrichtung der Eideshelfer mit den kennzeichnenden Eigenheiten bis zu einem bestimmten Augenblick urkundlich belegt ist.

Bei den albanischen Eideshelfern ist ein im rumänischen Recht verschwundener Zug festzustellen u. zw. die Anwesenheit der Verwandten desjenigen, für den der gemeinschaftliche Eid geleistet wird, an Seiten der Eideshelfer. Die Anwesenheit dieser Verwandten drückt die Solidarität der Familie aus und gestattet uns, eine wichtige Schlußfolgerung allgemeiner Natur zu ziehen: die Verwandten, die dem Beklagten (für das albanische Recht genauer gesagt dem Beschuldigten) anfänglich als Ausdruck der Blutssolidarität zur Seite standen, *wandelten sich nicht* in Eideshelfer um. Diese letzteren stellen eine neue Stufe der Rechtsfindung zu Beginn mit territorialem Gepräge dar, welche sich dem früheren System überlagert, bis schließlich die private Rechts-hilfe des „Blutes“ gänzlich verschwindet. Dieses albanische Phänomen läßt erkennen, daß in den fortgeschritteneren Phasen des Zerfalles der Stammesgruppe und hierauf der territorialen Dorfgemeinschaft das Gericht der Mitglieder der Dorfgemeinschaft nicht mit der Tätigkeit der Eideshelfer zusammenfällt. Die Eideshelfer sind lediglich ein *Verfahrenbestand-*

---

<sup>52</sup> Siehe: *Istoria României*, II, unter der Red. von Akad. A. Oțetea, Ed Acad R P R., Bukarest, 1962, S 333. „Das bereits im 15. Jh. urkundlich belegte Verfahren der Eideshelfer ist das Überbleibsel eines alten Brauches, der allmählich feudales Gepräge und Klassencharakter annahm, da mit der Zeit nur Freie als Eideshelfer zugelassen wurden“. In dem Werke *Viața feudală în Țara Românească și Moldova în sec. XIV—XVII*, 1957, wird die Einrichtung der Eideshelfer nur gelegentlich erwähnt (S 104, 491); in dem Kapitel über die Dorfgemeinschaft unterstreicht jedoch V. Costăchel zutreffend die Gerichtsbarkeit der Dorfgemeinschaft (s auch *Istoria României*, II, S. 274). Sicherlich gehörte hierzu auch die alte *Gewohnheit*, auf die das Handbuch der rumänischen Geschichte Bezug nimmt, wenn es über die Verwendung der Eideshelfer „in geringfügigen Prozessen der Bauern, bei denen die Prozeßparteien derselben sozialen Schicht angehörten“, berichtet. Die allmähliche Feudalisierung konnte sich lediglich auf ein Gewohnheitsrecht der Gemeinschaft beziehen, die bereits in die Zerfallsphase eingetreten war.

teil, der sich in den Rahmen der gruppenmäßigen Urteilsfindung einfügt. Der zeitliche Verlauf dieses Entwicklungsprozesses wird erst durch besondere Forschungen ans Licht gebracht werden müssen. Auf Grund der in Verbindung mit der Frage des *Ius Valachicum* bisher durchgeführten Untersuchungen und der Vergleiche, zu denen uns diese nötigen, neigen wir zu der Ansicht, daß die Urteilsfindung durch eine Gruppe nicht gleich von Anfang an mit Eideshelfern als wesentlicher Bestandteil entstand, sondern, daß diese erst später, auf einer fortgeschritteneren Stufe der Differenzierung im Rahmen der Gemeinschaft aufkamen.

Das albanische Belegmaterial läßt erkennen, daß die Einrichtung der Eideshelfer, so wie auch andere Einrichtungen formalistische Züge und einen im Rahmen der bereits zerfallenden Gemeinschaft zum Ritus umgewandelten Aufbau aufweist, obzwar nachträglich einige dieser Züge abgeschwächt, andere hingegen verstärkt werden können (wie z. B. einige Aspekte des Anzahlritus im alten rumänischen Recht). Die weitgehende Anwendung der albanischen Eideshelfer in Strafsachen dürfte unseres Erachtens ein Korrektiv *territorialer* Natur (demnach also mit *Zerfallsgepräge*) sein, welches dem noch durchaus mächtigen System der privaten Blutrache hinzugefügt wurde. Die Untersuchung der Entwicklung des Eideshelferamtes in den Rechtsordnungen des *Ius Valachicum* enthüllte mit besonderer Klarheit die doppelte und widerspruchsvolle Funktion der Einrichtung der rumänischen Eideshelfer auf der urkundlich belegten Stufe u. zw. : a) einerseits als rückschrittliche Form der örtlichen Autonomie, als Widerstand gegen die Ausdehnung der von höheren politischen Organen ausgeübten Gerichtsbarkeit, wobei dieser Widerstand gleichzeitig auch einen Aspekt des Klassenkampfes gegen die ständig wachsende feudale Ausbeutung darstellte; b) andererseits als mittelbare Form der Festigung des staatlichen Charakters der Gerichtsbarkeit, in der sich noch Überbleibsel des ursprünglichen Dorfgerichtes erhielten. Dieser Widerspruch konnte im albanischen Bereich in früheren Formen zum Ausdruck kommen, der Prozeß selbst ist unseres Erachtens seinem Wesen nach mit der Herausbildung der Einrichtung der Eideshelfer selbst unlosbar verbunden.

Das albanische Belegmaterial kann weiters die richtige Lösung eines in der burgerlichen Geschichtsschreibung viel erörterten Problemes erleichtern, u. zw., ob die Eideshelfer Zeugen, bzw. Zeugen welcher Art, oder ob sie Urteilsfaller sind, eine Frage, die heute noch aktuell

ist<sup>53</sup>. Die Lösung dieser Frage kann nicht für alle Entwicklungsstufen dieser Einrichtung die gleiche sein und sie erfordert jedenfalls eine vorhergehende kritische Untersuchung des in den antiken Rechtsordnungen enthaltenen Materiales zur Bestimmung des Begriffes *Zeuge*<sup>54</sup>. Übrigens bestanden auch in diesen Rechtsordnungen Formen von Eideshelfern, die bei einem Vergleiche nicht übersehen werden können, und die von den meisten Verfassern behauptete Abwesenheit der Eideshelfer im römischen Rechte würde eine Erklärung benötigen, die sich gewiß auch als für die Geschichte dieser Institution in der Feudalgesellschaft fruchtbar erweisen dürfte. Im albanischen Bereiche treffen die Eideshelfer ihre Entscheidung in erster Linie auf Grund der ihnen wohlbekannten sittlichen Eigenschaften des Angeklagten, jedoch mußte in dem engumrissenen Bereiche der Dorfgemeinschaften mindestens einer der Eideshelfer zwangsläufig auch von dem Sachverhalt selbst unmittelbare Kenntnis haben, so daß die Erklärungen der Eideshelfer gleichzeitig auch eine Bekundung der materiellen Wirklichkeit dieses Sachverhaltes beinhalten. Das gegenseitige Verhältnis dieser beiden Gesichtspunkte ist nicht gleichbleibend, sondern befindet sich in ständiger Entwicklung. Die albanischen Eideshelfer besprachen sich miteinander, stellten die Haltung jedes einzelnen von ihnen zu Schuld oder Unschuld des Angeklagten fest und mußten ihre beeidete Aussage *im gleichen Sinne* ablegen; hiebei bestand zur Vergrößerung der Aussichten auf Herstellung der Stimmeneinhelligkeit die Möglichkeit einer zweimaligen Ersetzung der eine Minderheit bildenden Eideshelfer, wie weiter oben ausgeführt wurde<sup>55</sup>. Wenn derart ihre Aussage als eine Art Beschluß erscheint, so ist sie dennoch von dem eigentlichen Urteil des Gerichtes, das sie „ernannt“ hat, einigermaßen verschieden, selbst wenn diese beiden Beschlüsse einander nie widersprechen.

<sup>53</sup> Siehe *Istoria Rominei*: „Die Eideshelfer. . bezeugten, welche der beiden Streitparteien Recht hatte, und ihr Beschluß wurde nachher vom Fürsten oder von den anderen Gerichten bestätigt“. Ihre Befugnis scheint daher die zu sein, „für ihn (den Angeklagten) die Burgschaft zu übernehmen, daß er ein wackerer Mann sei und ihn keine Schuld treffe“, gemäß der Formulierung von Valeria Costăchel, *a a O.*, S. 104. In der gleichen Arbeit schreibt A. Cazacu, S. 491: „Bei Prozessen wurde der Klager zum Beweise mit 12 Eideshelfern zugelassen“.

<sup>54</sup> S. Fr. Pringsheim, *Le témoignage dans la Grèce et Rome archaïque*, in „Revue Internationale des droits de l'Antiquité“, 1951, S. 161–175; H. Lévy-Bruhl, *Les témoins de la litis „contestatio“*, in „Ann. de la Faculté de droit d'Istanbul“, 1955, Nr. 4–5, und *Note sur l'acte juridique*, in *Nouvelles études sur le très ancien droit romain*, Paris, 1946, S. 5–13, deren Schlußfolgerungen, vom Standpunkt unserer Untersuchungen aus, eine kritische Verallgemeinerung benötigen wurden, die hier nicht behandelt werden kann.

<sup>55</sup> Unseres Erachtens ist das Erfordernis dieser Einhelligkeit für die Charakterisierung des Wesens dieser Rechtseinrichtung entscheidend.

Die albanischen Eideshelfer erscheinen in der Dorfgemeinschaft zufolge eines gesellschaftlich-wirtschaftlichen Differenzierungsprozesses, im Zuge dessen die Mitglieder der Dorfgemeinde bzw. des Stammes zwar nicht mehr die auf Blutsverwandtschaft gegründete Solidarität ihrer Angehörigen in Anspruch nehmen können, jedoch zur wirksameren Wahrung ihrer Interessen zur Solidarität der Eideshelfer ihre Zuflucht nehmen, die ursprünglich aus den Reihen der Nachbarn und der Mitglieder der Gemeinschaft des gleichen Ranges entnommen werden. Die Dorfgemeinschaften führen einen hartnäckigen Kampf um die Verlangung dieser Merkmale der Einrichtung und um deren Anerkennung durch die Oberhäupter der Dorfgemeinschaften und Stämme. Hingegen strebt ihre führende Schicht und später der politische Organismus, der an deren Stelle tritt, danach, die Ausübung der Rechtssprechung möglichst vollständig an sich zu ziehen, wobei sie sich zu diesem Zwecke unter anderen auch der Einrichtung der Eideshelfer bedient; dies spielt sich in einem Zeitraum ab, der jenach dem Rhythmus und den besonderen Merkmalen des allgemeinen Zerfallsprozesses der Dorfgemeinschaften und der Festigung und Zentralisierung des Staates schwankt.



V. *Die Familie Gjomarkaj* (§ 150, 1126—1145). Gegen Ende des 19. Jh. wird Mark Gjomarkaj zum Pascha von Mirdite ernannt und ihm ein Monatsgehalt und Bewaffnung für seine Mannen festgesetzt. Diese Situation wurde dazu ausgenutzt, um auch die teilweise bloß formelle Gleichheit zu beseitigen, die bis dahin zwischen der Familie des Mark Gjomarkaj und den anderen Mitgliedern der Ratsversammlung bestand.

Formell erhob die Familie Gjomarkaj weder Zins noch Abgaben von der Bevölkerung, doch kamen ihr Geldstrafen und andere Vermögensstrafen zugute, was ihr unter anderem eine vorherrschende wirtschaftliche Situation sicherte. Das Haus dieser Familie war selbst im Falle eines schweren Verbrechens von der Strafe des Niederbrennens befreit; in diesem Falle war die Strafe lediglich symbolisch und bestand darin, daß mit der Säge ein Zeichen eingeschnitten wurde. In der Gerichtsversammlung des *fis* kam es so weit, daß die Stimme eines Mitgliedes der Familie Gjomarkaj so viel wie 12 gewöhnliche Stimmen galt (§ 1143) <sup>56</sup>.

<sup>56</sup> Vgl. weiter oben bei Punkt 23, die ähnliche Lage des Priesters und des Bannertragers im Rahmen der Einrichtung der Eideshelfer.

Trotzdem wird in der Sammlung Gjeçovs (§ 1159—1160) die allgemeine Gleichheit im Rahmen des *fis* als ein — allerdings inhaltsloser — Grundsatz ausgesprochen: „Weder die Familie Gjomarkaj, noch die Anführer des *fis*, noch die *pleq* haben irgendein Recht über eines anderen Mannes Gut“. Dieser Grundsatz muß jedoch durch einen anderen ergänzt werden, der erklärte: „die Glieder gehören dem Stamme, der Leib der Familie Gjomarkaj“. Der feudale Charakter dieser Formel ist offenkundig.

# SUR QUELQUES ASPECTS DU PASSAGE DU FÉODALISME AU CAPITALISME DANS LES TERRITOIRES BALKANIQUES DE L'EMPIRE OTTOMAN<sup>1</sup>

par NIKOLAÏ TODOROV  
(Sofia)

Les périodes historiques de transition, où s'entremêlent la décomposition d'un régime social et économique et la naissance d'un autre, se distinguent par des processus d'une extrême variété, par l'apparition des formes les plus curieuses en fonction des nombreux facteurs qui président à leur développement. Des dizaines d'années se sont écoulées depuis que les historiens s'occupent des problèmes de la transition du féodalisme au capitalisme. On en a déterminé les principes et les lois objectives fondamentales ainsi que les étapes principales de la transition d'un régime à un autre, on a précisé le cadre chronologique général de la genèse du capitalisme, et pourtant on ne saurait encore dire, à quelques rares exceptions près, que l'on soit arrivé à une élucidation scientifique achevée de ce problème pour les différents pays.

---

<sup>1</sup> Le niveau actuel des recherches et le fait que les problèmes soulevés ici n'ont pas été étudiés dans tous leurs aspects et pour chaque Etat des Balkans, ne nous permettent pas de tirer des conclusions générales pour toute la Péninsule des Balkans. Outre l'examen de certaines caractéristiques générales du féodalisme dans les Balkans et de son évolution, les conclusions tirées dans cet article sont valables pour les parties orientales et centrales de la Péninsule des Balkans, qui ont également fourni le matériel concret. Une telle division s'étaye non seulement sur certaines particularités géographiques des deux parties des Balkans, mais aussi sur certaines différences qui apparaissent dans les destinées politiques et le développement social et économique des peuples habitant ces territoires.

Une série de moments de la genèse du capitalisme dans l'industrie et l'agriculture continuent de faire l'objet de discussions animées, tant dans les pays occidentaux qui ont leurs traditions dans l'étude de ces problèmes qu'en Union Soviétique, où les historiens ont réalisé des succès éclatants dans l'investigation de l'époque féodale et du développement du capitalisme. Par malheur, quiconque compulse cette abondante littérature se heurte soit au silence, soit à la constatation que l'on a délibérément évité d'aborder ces problèmes quand il s'agit des Balkans. Ce n'est pas là un reproche mais une triste constatation qui met en évidence le retard accusé par l'historiographie des pays balkaniques, tant en ce qui concerne l'examen et la publication des sources, que l'élaboration systématique de l'histoire sociale et économique des Balkans. Et pourtant, on ne saurait ne pas souligner un phénomène réjouissant qui se fait jour depuis quelque temps : le fait que toujours plus d'historiens des pays balkaniques s'attachent à élucider les particularités du féodalisme dans les Balkans, les problèmes des rapports agraires, de la rente féodale, du système fiscal, de la situation démographique, du développement du commerce, du développement des rapports capitalistes dans l'industrie et l'agriculture, etc. On a vu paraître une série d'études importantes et, comme on pouvait s'y attendre, parallèlement à un examen toujours plus approfondi de ces problèmes, des divergences se sont fait jour non seulement entre l'historiographie marxiste et l'historiographie bourgeoise, mais aussi au sein même des historiens marxistes. Ces recherches ainsi que lesdites divergences rendent nécessaire un plus large échange d'opinions, de nature à permettre une compréhension plus nette des conceptions des différents auteurs. Tel est d'ailleurs le but que se propose le présent article <sup>2</sup>.

Il est peut-être superflu de parler des prémisses à partir desquelles il convient d'examiner le problème de la genèse du capitalisme. Chaque auteur s'efforce d'accorder toute son attention aux positions théoriques générales du marxisme et d'interpréter la somme des faits en tenant compte du développement chronologique et du dynamisme du processus examiné, ainsi que des différentes particularités de son évolution, particularités conditionnées par le développement inégal des forces de production dans tel ou tel pays. Mais pour une plus grande pré-

<sup>2</sup> Quelque insuffisante que puisse sembler la bibliographie relative au développement social et économique des peuples balkaniques, la seule énumération des ouvrages abordant ces problèmes, sans parler de ceux qui les traitent plus à fond, aurait dépassé de beaucoup l'espace assigné à cet article. C'est pourquoi nous réduisons cette bibliographie en nous bornant à indiquer les sources fondamentales et les ouvrages où l'on peut trouver la liste bibliographique du problème envisagé. Le caractère international de cette revue permet d'y insérer des articles appartenant à divers auteurs de différents pays, ce qui permet de compléter les lacunes inhérentes aux possibilités actuelles d'épuiser la bibliographie respectives.



cision, il convient de rappeler ce que déclarait Marx, à savoir que les prémisses les plus générales de la production capitaliste sont la production de marchandises et la circulation de celles-ci. La production de marchandises, qui a joué un rôle important dès la genèse de la société féodale, devait à présent atteindre un haut degré de développement, vu que nous voyons se produire dans la situation des petits producteurs un changement essentiel : certains d'entre eux s'élèvent à la position d'entrepreneurs capitalistes, alors que d'autres se transforment en ouvriers salariés. Pour que nous nous trouvions en présence de rapports capitalistes, il est nécessaire que deux possesseurs de marchandises entrent en contact : d'un côté l'ouvrier salarié, c'est-à-dire le producteur direct de la société féodale, qui a obtenu la possibilité de disposer de sa personne et qui est contraint du point de vue économique de vendre sa force de travail, et de l'autre le propriétaire de l'argent, qui a concentré entre ses mains les moyens de production et les moyens d'existence<sup>3</sup>.

Ce processus s'est développé au sein de la société féodale. Longtemps après leur apparition, les rapports capitalistes ont continué de coexister avec les rapports féodaux. Voilà pourquoi toute société féodale a exercé une action spécifique plus ou moins profonde sur le développement des rapports capitalistes. Lorsque Marx a étudié l'apparition des rapports capitalistes en Angleterre, il a remarqué expressément que cette apparition a été précédée par l'abolition du servage et le déclin des villes libres, c'est-à-dire par l'élimination de la dépendance féodale à l'égard d'autrui et par l'affaiblissement des limites apportées à la production<sup>4</sup>.

Par ailleurs, en Russie, la genèse du capitalisme se déroule dans le cadre d'un servage croissant, où la dépendance d'une personne à l'égard d'une autre atteint son expression la plus complète (la plus proche de l'état d'esclavage), et où les trois dépendances — la dépendance personnelle, la dépendance agraire et la dépendance juridique — se trouvent réunies entre les mêmes mains<sup>5</sup>. De par ses particularités, la genèse du capitalisme diffère d'un pays à l'autre. C'est pourquoi, avant d'étudier l'apparition et le développement des rapports capitalistes, il nous faut caractériser les aspects les plus essentiels du féodalisme dans les Balkans.

Notons encore une fois que nous limitons la portée territoriale de notre étude uniquement aux régions centrales et orientales de la péninsule des Balkans en raison du fait que ses parties occidentales et ses terres d'au-delà du Danube accusent une différence essentielle

<sup>3</sup> R. Маркс, *Капитал*, т. I, Москва, 1949, р. 719—720.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> В. И. Ленин, *О государстве*, соч., IV изд., т. 29, р. 439.

dans leur évolution socio-économique, mais également du point de vue chronologique. Nous n'examinons pas les particularités du féodalisme des pays balkaniques jusqu'à leur chute sous la domination de l'Empire ottoman, vu que ces problèmes ne rentrent pas directement dans le cadre de notre sujet.

Nous laisserons de côté ici la discussion historique qui a été portée sur l'origine des institutions de l'Etat ottoman<sup>6</sup>. Nous nous bornerons à faire observer que l'histoire sociale et économique de l'Empire ottoman est inconcevable si elle n'est pas envisagée aussi comme une histoire des peuples des Balkans et de l'Asie Mineure. Toute tentative de faire abstraction des actions complexes des peuples balkaniques et aussi, bien entendu, de la population turque dans l'édification du système féodal ottoman et de sa communauté économique dans les Balkans mène au schématisme et appauvrit la substance du processus historique.

De même, on ne saurait ne pas remarquer que bien souvent les auteurs, dans leur tendance à soumettre à une seule et même loi nécessaire et objective le féodalisme dans tous les pays, se leurrent à leur insu en considérant comme une norme les rapports féodaux qui régnaient notamment en Occident, du fait que c'est la société médiévale qui a été le mieux étudiée jusque récemment. Toutes les différences par rapport au « féodalisme classique » accepté en Europe Occidentale sont considérées par ces auteurs comme des particularités spécifiques ou des exceptions qui n'ont pas eu une importance particulière ou qui ont simplement perturbé le développement normal des rapports féodaux dans l'Empire ottoman. De même, ces derniers temps, on a vu se répandre toujours davantage les termes de *pomeşcik* (gros propriétaire foncier), de son dérivé *pomeşciceski* par lesquels se caractérisent les rapports féodaux dans les Balkans, notamment aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>7</sup>. Quelle qu'en soit l'explication, une analogie totale ne peut que mener à une conception unilatérale et aller à l'encontre des faits historiques.

Deux aspects de la société ottomane ont une importance essentielle et directe pour l'élucidation de ces problèmes. D'un côté, nous sommes

---

<sup>6</sup> En dehors des livres fondamentaux aux thèses nettement contraires dus à H. A. Gibbons, *The Foundation of the Ottoman Empire*, Oxford, 1916 ; N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935 ; M. F. Koprulu, *Les origines de l'Empire Ottoman*, Paris, 1935, les études de différents auteurs contemporains grecs et turcs de diverses nuances continuent de se prononcer pour une conception ou une autre.

<sup>7</sup> Dans une certaine mesure, une telle attitude des différents auteurs bulgares et soviétiques s'explique par leur désir de défendre la thèse de l'existence du féodalisme dans l'Empire ottoman, contre les tentatives de l'historiographie bourgeoise, qui met à profit les analogies avec l'Occident pour nier l'existence des rapports féodaux dans l'Empire byzantin et dans la société ottomane.

en présence d'un Etat fortement centralisé avec un appareil administratif et fiscal profondément ramifié, et de l'autre nous assistons à un développement significatif de la vie urbaine. Ces circonstances, unanimement reconnues d'emblée, ne sont pas toujours appréciées dans la mesure de leur importance et bien souvent elles ne sont pas prises en considération lors d'un examen concret de telle ou telle partie du féodalisme ottoman.

La première et la plus essentielle conséquence de l'existence d'un pouvoir d'Etat puissant dans « l'unique Etat véritablement militaire du moyen âge »<sup>8</sup> a trait aux rapports agraires. A l'encontre des gros propriétaires fonciers, qui en vertu du droit de propriété détenaient toute la terre et pouvaient établir à leur gré la nature et le quantum des obligations paysannes, à l'encontre des seigneurs qui percevaient la rente en nature et en argent de la part des producteurs directs pour leurs terres, dans les limites de la propriété seigneuriale, mais sans avoir le droit de changer les conditions de la possession (ce qui reflète la conception de la propriété féodale divisée), les possesseurs de fiefs de l'Empire ottoman n'avaient pas en réalité de droits agraires. L'Etat concentrait entre ses mains la propriété suprême de la terre, la transformant d'une fiction en une catégorie tout à fait réelle. Les possesseurs de fiefs des Balkans ne jouissaient que de certains avantages, dans les proportions strictement fixées par l'Etat, et avaient jusqu'à un certain point le droit d'exercer des fonctions de contrôle sur la culture de la terre, fonctions fixées elles aussi par l'Etat<sup>9</sup>. Le fief ottoman, qui était toujours concédé en échange d'une obligation de service (surtout militaire), accordait en fait certains privilèges fiscaux sur les revenus agraires, et bien souvent aussi sur les revenus non agraires : différentes taxes, amendes, droits douaniers, de commerce et autres. Généralement, la rente perçue par les titulaires ottomans des *timars*, des *ziamets* et des *has*, rente fixée et contrôlée par les organes financiers de l'Etat, ne représentait rien d'autre qu'une part défalquée du budget de l'Etat.

Ce caractère du féodalisme ottoman et la réglementation par l'Etat des impôts touchés par les titulaires de fiefs ont provoqué une lutte acharnée entre les différentes couches de la classe dominante ottomane pour un

<sup>8</sup> *Архив Маркса и Энгельса*, т VI, Хронологические выписки II, р. 177.

<sup>9</sup> Les rapports agraires au sein de l'Empire ottoman ont été examinés sous les divers aspects de leur développement dans une série d'études appartenant aux auteurs bulgares G. Gîlâbov, B. Cvetkova, V. Mutaftchieva, qui indiquent aussi la bibliographie contemporaine turque, serbe, etc Il convient de signaler surtout les articles de V. Mutaftchieva et ceux de B. Cvetkova, parus en français, avec la bibliographie respective, dans *Etudes historiques* (Sofia, 1960), ainsi que l'article de synthèse de Н. Тодоров, *Изучение аграрной истории в Болгарии*, dans *Ежегодник по аграрной истории Восточной Европы*, Москва, 1962 г. Nous nous rallions spécialement aux thèses avancées par V. Mutaftchieva.

nouveau partage de la rente. Cette lutte a pris fin par la victoire complète de la couche supérieure de la classe dominante ottomane, qui occupait toutes les hautes fonctions administratives dans l'Etat.

C'est précisément au sein de cette oligarchie osmanli que nous pouvons trouver de gros propriétaires terriens, titulaires des aînés nommés *mulks* que l'on pourrait comparer, jusqu'à un certain degré, à la propriété de type seigneurial, en dehors de son évolution ultérieure.

Les larges masses de la population, à savoir les paysans, étaient en fait des paysans de l'Etat, vu que c'était l'Etat qui réglementait leur statut. L'Etat fixait le quantum de leurs obligations en argent et en nature, indépendamment de la destination de celles-ci — le fisc ou le possesseur féodal — lequel bien souvent n'avait même pas la possibilité de savoir où se trouvait la *rana* dont il tirait ses revenus. La situation des paysans était la même quel que fût le maître du domaine où ils travaillaient, y compris les *vakyfs*. Analogue était la situation de la *raïa* tenue à des obligations spéciales et que l'Etat soumettait à une exploitation semblable.

Nous nous occuperons davantage des problèmes des villes, vu que les rapports capitalistes, sur les territoires de la péninsule balkanique que nous avons étudiés, apparaissent plus tôt dans l'industrie et dans les villes que dans les campagnes. Parmi les nombreux problèmes qui soulèvent un certain intérêt, nous étudierons spécialement certains d'entre eux, à savoir : la place occupée par la ville dans l'économie générale de l'Empire, la différenciation de la population citadine et son essor, etc. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser notre sujet, étant donné la pénurie des sources et de l'étude insuffisante des sources existantes par la littérature scientifique. En soulevant ces problèmes, nous mettrons en lumière certaines conceptions qui se sont ancrées solidement dans l'historiographie des pays balkaniques.

On tient en général pour acquis que les villes des Balkans ravagées par les invasions turques aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles étaient presque toutes devenues agraires (à l'exception de la capitale, Constantinople, et de deux autres grandes villes, Andrinople et Salonique) et presque entièrement transformées du point de vue ethnique. Leur développement au cours des siècles suivants, en tant que villes musulmanes, constituerait un phénomène nouveau lié au développement progressif des relations marchandise-argent<sup>10</sup>. La continuité de la vie urbaine a été ainsi interrompue et l'instauration de la domination turque dans les Balkans est re-

<sup>10</sup> Voir les ouvrages généraux d'histoire de la Turquie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie parus après la seconde guerre mondiale dans différents pays et notamment Ö. L. Barkan,

gardée comme l'avènement d'une nouvelle civilisation, qui a détruit ou remplacé les civilisations existantes jusqu'alors.

Les régions examinées de la péninsule balkanique comprenaient, d'après les sources de la fin du XV<sup>e</sup> et du début du XVI<sup>e</sup> siècle, environ 115 agglomérations humaines reconnues comme étant des villes<sup>11</sup>. Nous disposons de données pour les propriétés portées aux rôles du fisc en ce qui concerne 59 de ces localités, dont les plus importantes étaient : Andrinople, Salonique, Serres, Nicopoli, Athènes, Bitola, Skoplje, Plovdiv, Trikala et d'autres encore. En voici le tableau :

Classification des villes d'après le nombre des exploitations dans les territoires centraux et orientaux des Balkans du début du XVI<sup>e</sup> siècle

Exploitations	jusqu'à 100	300	500	1 000	1 500	plus de 1 500	Total
Villes	7	14	14	18	4	2	59

Environ les 2/3 (65 %) de ces localités comprenaient plus de 300 feux, c'est-à-dire une population de plus de 1 500 habitants, si l'on n'a en vue que les producteurs urbains actifs avec leurs familles. Mais les 2/3 de chacune des autres localités comptaient elles aussi plus de 100 feux, ce qui signifie que dans tous les cas la population d'une ville médiévale allait de 500 à 1 500 habitants. Il ne fait aucun doute que le nombre des habitants de ces villes était plus élevé, si nous y ajoutons le nombre des fonctionnaires osmanlis, les effectifs de la garnison ainsi que les personnes, en grand nombre d'ailleurs, exonérées d'impôts pour différentes raisons, notamment les représentants de la classe dominante. Ces chiffres en disent assez pour que nous puissions admettre que les localités d'un pareil nombre d'habitants — ce qui nous fait croire qu'elles avaient eu réellement le caractère de villes — étaient suffisamment répandues dans la Péninsule des Balkans, à raison de 10 par sandjak.

Si nous procédons à un classement des exploitations à partir du critère religieux, critère qui n'est nullement concluant pour la

*Quelques observations sur l'organisation économique et sociale des villes ottomanes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, dans Recueils de la Société Jean Bodin, t. VII, La ville, Bruxelles, 1955, p. 289—311.*

<sup>11</sup> Ces données sont généralisées dans les ouvrages de M. T. Gokbilgin, *Kanunt Sultan Suleyman Devri başlarında Rumeli eyaleti, livalar, şehir ve kasabalar*, dans *Belleiten*, c. XX, 78, 1956, Ö. L. Barkan, *Osmanlı İmparatorluğunda bir iskân ve kolonizasyon metodu olarak sargunler*, dans *Istanbul Üniversitesi Ed. F.M.*, c. 11, 13, 15, 1949—1954. M. Соколовски, *Пет закони за пазарните такси и ушурот од времето на Сулејман Величествени*, dans *Гласник на Института за национална историја*, г. II, 1958, № I; Н. Тодоров, *По някои въпроси на балканския град през XV-XVII в.*, dans *Исторически преглед*, n° I, 1962.

détermination de l'origine ethnique, si nous avons en vue les nombreux cas où la population locale a embrassé la religion musulmane, alors nous obtenons le tableau suivant concernant ces mêmes localités :

Exploitations					
Total	%	Non musulmanes	%	Musulmanes	%
35 125	100	20 425	60,8	13 197	39,2

Nous laisserons de côté le problème du nombre absolu d'habitants musulmans et non musulmans, vu qu'il n'est pas possible de le préciser simplement sur la foi de ces données, et que du reste il n'est pas nécessaire non plus de déterminer le nombre absolu des habitants des villes. Les chiffres susmentionnés sont nécessaires pour pouvoir tirer une conclusion précise et leur importance tient avant tout aux rapports qu'ils révèlent : la prédominance de la population productive active non musulmane par rapport à la population musulmane. Si nous avons en vue que les musulmans étaient concentrés spécialement à Andrinople et dans quelques autres villes nouvellement fondées, nous constatons que la population active non musulmane de quelques dizaines de villes des régions orientales et centrales de la Péninsule des Balkans représentait le double de la population musulmane. Il convient de souligner par ailleurs que les données susmentionnées démontrent irréfutablement que la masse de la population musulmane urbaine se composait de producteurs directs, c'est-à-dire de personnes imposables, justement en raison du fait qu'elles s'adonnaient à une activité productive.

Ce que nous avons dit jusqu'ici nous montre qu'il faut écarter résolument tant la thèse de la décadence des villes que la thèse de leur conversion presque totale à l'islamisme, après l'instauration de la domination turque dans les Balkans. La prédominance de la population non musulmane imposable à l'égard de la population musulmane des villes, au XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> siècle, témoigne de la continuité de la vie urbaine dans les Balkans, vie qui s'était épanouie dès les siècles précédents. En dépit des lourdes pertes subies au cours de l'invasion turque et de la transplantation forcée d'une partie de la population des Balkans en Asie Mineure et de la conversion à l'islamisme de la population urbaine non musulmane, cette dernière a survécu en masses compactes. Le grand nombre d'habitants urbains non musulmans infirme irréfutablement la thèse d'un « nouvel épanouissement » des villes des Balkans, tout au moins en ce qui concerne la partie de la péninsule balkanique que nous avons étudiée. On ne saurait valablement soutenir que l'autorité turque (de même que n'importe quelle

autre autorité) ait pu fonder des dizaines d'agglomérations humaines, surtout avec une population musulmane fort peu nombreuse dans la plupart d'entre elles. De même, on ne saurait admettre que le développement social et économique de l'Empire ottoman ait été en mesure d'entraîner en l'espace de quelques dizaines d'années seulement un accroissement aussi considérable de la population urbaine. L'existence d'une vie urbaine développée, compte tenu des étapes du développement social et économique, est l'une des caractéristiques durables du féodalisme dans les Balkans. C'est pourquoi la constatation qu'au cours des décennies suivantes la vie urbaine s'est épanouie dans les Balkans ne saurait constituer un argument spécial pour prouver le développement des relations marchandise-argent jusqu'au niveau des rapports capitalistes.

Certes, pour pouvoir démontrer dans quelle mesure la ville a constitué un phénomène purement médiéval ou a représenté une prémisses et par la suite un milieu également propice à l'apparition des rapports capitalistes, il nous faut étudier le contenu économique de la vie urbaine. Malheureusement, en dehors des témoignages fragmentaires bien connus des voyageurs qui parlent de l'essor des métiers, de l'existence d'un grand nombre d'hôtelleries et de caravansérails, de l'affluence des commerçants, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, à Andrinople, à Salonique, à Plovdiv, à Sliven et dans d'autres villes renommées par leur production, on n'a pas encore entrepris jusqu'ici de tentatives sérieuses pour caractériser dans ses détails la vie économique des villes balkaniques au cours des premiers siècles de la domination turque. Malgré tout, les sources publiées ne fut-ce que partiellement, de même que les données isolées relatives aux activités économiques de la population urbaine, nous permettent d'en tirer quelques conclusions sur la structure économique des villes des Balkans aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

L'analyse des revenus de quelques bourgs, pour lesquels nous possédons des données remontant au troisième quart du XV<sup>e</sup> siècle, nous montre en effet que les impôts de ces *has* urbains, des *ziamets* et des *timars* étaient constitués par la dîme en nature et en argent prélevée sur environ 30 à 50% de la production des différentes cultures agricoles. Ainsi, en 1477, le rapport entre la dîme perçue sur les produits céréaliers, sur les vignobles et les revenus des droits commerciaux était pour Bitola de 58 : 4 : 38, pour Veles de 28 : 60 : 12, pour Kosturi, de 31 : 24 : 22, ainsi que de 23% pour la dîme perçue sur la pêche, pour Prilep, de 35 : 50 : 12, pour Tetovo, de 39 : 42 : 19. Il s'agissait là de petites villes ayant respectivement 463, 267, 962, 438 et 280 exploitations<sup>12</sup>. Ces chiffres montrent

<sup>12</sup> Les calculs ont été faits sur la base des données figurant dans l'ouvrage cité de M. Sokolowski.

que dans certaines localités l'agriculture occupait encore la première place. Mais même pour cette région, située dans l'intérieur aride de la péninsule et relativement loin de la mer, les impositions levées uniquement sur les revenus du commerce intérieur représentaient dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle entre 10 et 40 % des impôts payés aux différents propriétaires fonciers. Pour ce qui est des autres impositions, elles étaient perçues à raison de 1/3—1/2 sur les produits des vignes, c'est-à-dire sur les fruits d'une activité qui aurait dû être considérée comme une occupation urbaine d'appoint des artisans et des petits producteurs de marchandises. L'importance de ces données est d'autant plus grande qu'elles se réfèrent simplement aux revenus urbains fixés par l'Etat comme une rente pour les représentants de la classe féodale ottomane. La perception des impôts sur le commerce et sur les cheminées des maisons n'était pas concédée, à quelques rares exceptions près, aux personnes privées, vu qu'il existait dans chaque ville des lieux où l'impôt sur les cheminées était perçu par le fisc. Par ailleurs, les impôts susmentionnés n'étaient pas les seules contributions en argent. Si nous y ajoutons les revenus perçus par le Trésor, en premier lieu l'impôt appelé *dgizie*, les différentes taxes et droits, les différents impôts sur les revenus des artisans, des négociants, etc., nous pouvons nous rendre compte de la circulation monétaire relativement développée qui reflétait l'activité dans les différents domaines de la vie urbaine.

Il ne fait aucun doute que ce que nous avons dit plus haut s'applique aussi davantage encore, aux grands centres urbains comme Andrinople et Salonique, qui comptaient plus de 4000 exploitations imposables, de même qu'à Athènes, Nicopoli, Silistrie, Serres, Skoplje, où l'on dénombrait plus de 1000 exploitations. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les activités de la population de Skoplje — de la population musulmane uniquement — étaient les suivantes : 562 artisans et petits commerçants contre 18 négociants étrangers et 48 personnes pratiquant l'agriculture<sup>13</sup>. Et en effet, Skoplje avait dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle l'aspect d'une ville médiévale où étaient représentés tous les métiers typiques pour cette époque. Le groupe le plus important était constitué par les différentes catégories de cordonniers : 89 personnes. Egalement nombreux était le groupe des tanneurs : 81 personnes. Le nombre des personnes travaillant dans les différentes branches textiles dépassait la centaine et le nombre des tailleurs s'élevait à lui seul à 42. Les autres professions étaient représentées chacune par quelques personnes. Pour ce qui est de l'appareil administra-

<sup>13</sup> Ö. L. Barkan, « *Tarihî Demografi* » araştırmalar ve Osmanlı Tarihî, T. M., c. VII—VIII, Istanbul, 1942.



tif ainsi que de toutes les fonctions liées à l'exercice du pouvoir, ils représentaient le monopole exclusif de la nationalité dominante.

Comme on le voit, même si Constantinople perd peu à peu sa position exclusive d'unique grande ville du moyen âge en Europe, les Balkans se caractérisent plus tard également par une vie urbaine développée qui s'est maintenue et a continué de se développer même lorsque le centre du commerce s'est déplacé de la Méditerranée vers l'Océan. L'Occident a eu besoin de non moins de deux ou trois siècles pour dépasser sous ce rapport les Balkans et le Proche Orient.

Le rapport entre la population imposable des villes et celle des campagnes est de nature à nous donner une certaine idée du rôle relatif de l'économie urbaine et de nous fournir matière à comparaison. Dans les sandjaks qui comprenaient les territoires situés entre le Danube et la mer Egée, avec l'île d'Eubée et toute la Grèce, y compris le Péloponnèse, et entre la mer Noire et les montagnes de l'Ouest de la Macédoine, le nombre des exploitations se montait à 619 346 au début du XVI<sup>e</sup> siècle, dont 478 168 exploitations non musulmanes et 141 178 musulmanes<sup>14</sup>. Nous ne disposons pas de données complètes pour les exploitations citadines et c'est pourquoi nous ne ferons que des calculs approximatifs portant sur le total. Si nous supposons que la moitié au moins des villes les plus importantes comptaient 35 000 exploitations imposables, on peut considérer que leur nombre total s'élevait à environ 50 000 ou même davantage. Ces exploitations représenteraient environ 8% du nombre total des exploitations. Heureusement, nous disposons de données presque complètes pour les sandjaks de Trikala, de Nicopoli et de Pacha (comprenant les régions d'Andrinople, de Plovdiv, de Rhodope, avec la Thrace égéenne, Salonique, la Vallée du Vardar jusqu'à la chaîne montagneuse de la Macédoine occidentale) :

Rapport entre le nombre des exploitations citadines et le nombre général des exploitations

Sandjaks	Exploitations		
	Nombre total	Dans les villes	%
Pacha	253 194	21 909	8,7
Trikala	70 405	3 912	5,5
Nicopoli	41 219	3 287	8,0

<sup>14</sup> Ö. L. Barkan, *Osmanlı İmparatorluğunda bir iskan ve kolonizasyon metodu...*; M. T. Gokbilgin, *XV—XVI asırlarda Edirne ve Paşa livası vakıflar, topraklar, mukataalar*, İstanbul, 1952, 179—181; Н. Тодоров, *За демографското състояние на Балканския полуостров през XV—XVI в.*, dans *Годишник на Софийския университет*, Ф. И. Ф., т. LIII, 2, София, 1960, стр. 193—232.

Le rapport entre le nombre total des exploitations et celui des exploitations urbaines des trois sandjaks susmentionnés coïncide avec le rapport établi en général pour cette partie de la Péninsule des Balkans. Nous pouvons admettre qu'un pourcentage moyen de l'ordre de 8% représente le rapport réel des exploitations urbaines imposables. Mais il convient de ne pas perdre de vue que ce rapport n'est nullement un rapport réel entre la population urbaine et la population rurale. Pour calculer la composition numérique des différentes parties composantes de la population nous devons faire des calculs très complexes et assez aléatoires.

Ces données confirment une fois de plus la thèse de l'existence d'un réseau relativement développé de villes dans les Balkans, réseau qui permettait de réaliser en argent une grande partie des revenus du fisc et des titulaires de *timars*, de *ziamets* et de *hâs*, dès les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Cette existence de villes dans les Balkans a empêché que s'élève à cette époque, jusqu'au rang d'une contradiction fondamentale de la société ottomane, la contradiction propre à l'Occident entre le caractère naturel de l'économie et la tendance des féodaux et des paysans à écouler sur le marché les surplus provenant de la rente féodale et de la production. Ce qui plus est, l'existence de grands centres de consommation comme Constantinople, avec une population de quelques centaines de milliers d'habitants, ou d'une dizaine d'autres villes encore — comme Andrinople, Salonique, Athènes, Plovdiv, Serres, Sofia, Nicopoli, etc. — a créé des possibilités d'écouler les surplus, possibilités qui, vu le degré de développement de la production marchande de l'Empire ottoman, ne pouvaient être satisfaites par la voie du marché libre, de sorte que l'Etat devait recourir à l'obtention, par voie de monopole ou de prestation forcée, de toute une série de produits de l'économie rurale et artisanale. C'est là peut-être l'une des causes importantes de la persistance des rapports féodaux dans les Balkans. La société féodale elle-même a créé au début des conditions assez favorables au développement d'une large production-marchande et quelques siècles étaient nécessaires pour que soient épuisées les possibilités de développement de cette production.

Essayant de caractériser la position du producteur direct dans les villes, autant tout au moins que nous le permettent les données dont nous disposons, nous ne pouvons ne pas aborder le problème de l'organisation des corporations et du rôle de la réglementation de la production par l'Etat. Un examen attentif du matériel touchant la situation des métiers aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, nous montre que les artisans faisaient appel aux organes de l'Etat pour résoudre une série de problèmes qui étaient considérés d'ordinaire comme relevant de la compétence des corporations. L'Etat

n'était pas seulement un arbitre mais aussi un facteur déterminant qui fixait les normes de réglementation de la production artisanale et de la vente des marchandises produites par les artisans. La réglementation forcée par l'Etat, exprimée dans la législation ottomane et dans les dispositions administratives locales, a constitué l'une des particularités caractéristiques du système féodal ottoman, particularité étroitement liée aux fournitures de l'Etat pour les besoins militaires et pour le ravitaillement des grands centres de consommation et de production de l'Empire<sup>15</sup>. Ainsi donc, les corporations se trouvaient dépendre des organes de l'Etat, qui limitaient leur autonomie. Il n'y a pas dans l'Empire ottoman de prémisses de nature à élever, comme en Occident, la corporation médiévale jusqu'au rang d'une puissante organisation sociale d'auto-défense de la population urbaine contre les tentatives d'exploitation de la part des féodaux. Nantie d'une autorité et d'un pouvoir limités (limitation due en premier lieu à l'autorité de l'Etat), l'activité des corporations se bornait aux mesures pour éliminer la concurrence intérieure et pour assurer l'entraide au sein des différentes corporations. Ceci étant, les corporations n'ont pu empêcher sérieusement, à l'époque de l'épanouissement de l'Empire ottoman, l'apparition et le développement des rapports capitalistes dans l'industrie, vu que les conditions générales étaient mûres pour ce phénomène. Comme nous le verrons plus loin, le changement intervenu dans le rôle des corporations non musulmanes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, avec toutes les conséquences qui en découlaient, ne nous autorise pas à infirmer cette conclusion,

Non moins essentiel est le problème de la différenciation selon le patrimoine des producteurs directs. Comme on le sait, la possession d'un patrimoine immobilier, et la propriété personnelle de l'artisan portant sur son atelier et ses boutiques, constituent un trait distinctif de la vie médiévale. C'est pourquoi en l'absence de données se rapportant aux revenus des producteurs directs, les indices ayant trait à la fortune peuvent, dans une certaine mesure, nous permettre de connaître la condition de l'artisan. Dans les plus anciens registres tenus par les cadis de Sofia, datant du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et surtout des premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons trouvé 262 documents se référant aux transferts immobiliers<sup>16</sup>. Si nous classons les acheteurs-vendeurs de maisons d'après

<sup>15</sup> G. Galabov—H. W. Duda, *Die Protokollbücher des Kadimtes Sofia*, München, 1960. Documents concernant la situation des corporations. Ö. L. Barkan, *Bazı büyük şehirlerde eşya ve yiyecek fiyatlarının tesbit ve teftişi hususları eden kanunlar*, dans *Tarih vesikaları*, c. I., 1942, s. 5.

<sup>16</sup> G. Galabov—H. W. Duda, *op. cit.*

la valeur enregistrée pour ces biens, nous obtenons quelques catégories bien définies.

Maisons	jusqu'à 2000 akce	jusqu'à 10 000 akce	jusqu'à 20 000 akce	plus de 20 000 akce
Personnes	46	65	7	5

Sur le total des propriétaires seize apparaissent avec l'indication de leur métier ; six d'entre eux avaient des maisons jusqu'à une valeur de 2000 akce, 5 des maisons jusqu'à 4000 akce, 4 jusqu'à 10 000 akce et une personne avait une maison d'une valeur de 18 000 akce. Nous possédons en outre des données pour le transfert de 27 boutiques : 8 personnes avaient des boutiques d'une valeur jusqu'à 2000 akce, et 15 des boutiques d'une valeur jusqu'à 15 000 akce. Quatre personnes seulement possédaient des boutiques d'une valeur de plus de 10 000 akce (maisons en pierre et aux portes de fer). Il ne nous semble pas nécessaire d'indiquer la classification par catégories de transferts immobiliers pour voir par ces données, quelques fragmentaires qu'elles soient, que les artisans ne constituaient pas, à ce qu'il semble, la couche aisée de la ville et que parmi eux la stratification en fonction de leur fortune propre avait fait des progrès sensibles.

Il nous faut avoir en vue le fait que la propriété urbaine du type *vakyf* existante dans l'Empire ottoman a freiné dans une certaine mesure le processus de la stratification en fonction de la fortune, au sein des artisans, et surtout a limité la dépendance des petits artisans vis-à-vis des possesseurs de grands moyens financiers et des gros propriétaires urbains. Nombre d'auberges, de caravansérails et de boutiques appartenaient aux *vakyfs*, que la classe féodale dominante avait intérêt à soutenir, car les *vakyfs* lui assuraient une rente héréditaire. Ces propriétés de type *vakyf* hébergeaient un grand nombre d'artisans contre le paiement des loyers qui n'étaient pas trop élevés et ne variaient que lentement. En outre, le système des *vakyfs* freinait la tendance à la concentration des propriétés entre les mains de personnes privées, en absorbant la propriété des artisans au bord de la ruine, qui offraient leurs biens comme *vakyfs* pour pouvoir continuer à en jouir en échange d'un loyer peu élevé.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les revenus et les fortunes des couches dominantes de la ville, sur lesquelles nous possédons suffisamment de données typiques, étant donné qu'il nous a semblé plus important de donner quelques exemples illustrant une certaine différenciation parmi les artisans, en fonction de leur fortune.

Nous ne possédons pas de données sur la stratification, en fonction de la fortune, au sein de la paysannerie, mais certains cas d'accroissement de la population urbaine nous autorisent de parler d'une tendance à la stratification de la population rurale. Nous sommes à même de comparer les données du XVI<sup>e</sup> siècle avec celles du XVII<sup>e</sup> siècle pour deux villes<sup>17</sup>. Ces données font état de l'augmentation du nombre des exploitations non musulmanes non imposables, qui sont passées de la proportion de 1/4 à 1/2. Outre l'augmentation normale du nombre des exploitations urbaines, cette augmentation était également due à la population venue du dehors. C'est ce que nous montrent une série d'exemples faisant état de l'acquisition d'immeubles dans les villes par des personnes venues de la campagne. La littérature scientifique nous fournit aussi des données sur la construction de l'*imaret* Suleymanye de Constantinople vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle (l'*imaret* était une sorte de cantine gratuite pour les nécessiteux — *N. du trad.*). La capitale comptait quelques centaines d'artisans, maîtres et ouvriers salariés. Ceux-ci étaient venus de toutes les régions de la Péninsule des Balkans et des îles<sup>18</sup>. Bien entendu, ce n'était pas là la seule construction à cette époque. Chaque ville de quelque importance avait ses auberges, ses boutiques, ses caravansérails et ses petites mosquées qui employaient des dizaines de constructeurs. Ces derniers venaient eux aussi de différentes régions et trouvaient à travailler dans leur métier en allant de ville en ville. Nous avons tout lieu de considérer, si nous tenons compte du caractère spécifique du métier exercé (en premier lieu par les maîtres maçons), que ceux-ci n'étaient pas originaires des villes, mais y venaient des districts respectifs situés aux abords de celles-ci. Les déplacements de ces ouvriers étaient déterminés avant tout par des causes économiques, par le désir de trouver du travail. Ce que nous avons dit plus haut à propos de l'accroissement de la population urbaine et entre autres du nombre des manœuvres et des ouvriers spécialisés, dont on peut dire qu'ils venaient de la campagne, nous conduit à aborder un autre problème, à savoir : dans quelles conditions la population agricole pouvait-elle quitter les villages et s'installer dans les villes ? Les entraves auxquelles se heurtait le paysan qui désirait quitter son village — entraves considérées par certains auteurs comme une manifestation du droit féodal — étaient-elles réellement de nature à limiter sérieusement les migrations de la population rurale désireuse de quitter les campagnes ?

<sup>17</sup> Н. Тодоров, *По някои въпроси на балканския град*, . . . , p. 48—50.

<sup>18</sup> Ö L Varkan, *Türk çarî ve çarî malzemesi tarihi için kaynaklar*, I U I F M, 1960, c. 17, n<sup>o</sup> 1—4, p. 3—26.

A cet égard, la pratique et les lois qui nous sont connues, dans la mesure du possible, sont assez catégoriques. Nous connaissons toute une série de dispositions légales datant du XVI<sup>e</sup> siècle qui nous montrent que les paysans qui s'étaient enfuis ou avaient déguerpi de leurs terres pouvaient être contraints par l'entremise des cadis de retourner dans leurs villages. Mais la loi limitait la réintégration par la force dans les cas où quinze ou vingt années s'étaient écoulées depuis l'établissement des paysans en un autre lieu<sup>19</sup>. Ainsi donc, le problème revêtait l'aspect que voici : quel était l'élément prédominant, la tendance à maintenir les paysans asservis à la terre ou bien la tendance à assurer la perception régulière de la rente féodale ? Cette mesure doit être regardée, selon nous, plutôt comme une garantie contre l'abandon abusif des terres que comme une mesure ayant pour but d'empêcher dans toutes les conditions l'abandon des villages. Par ailleurs, les rapports agraires existants rendaient inutile l'attachement à la terre. La rente féodale était fixée et répartie par l'administration centrale. Seule son acquisition était ramifiée. Une partie revenait au fisc tandis que l'autre était concédée par l'Etat aux titulaires de *timars*, de *ziamets*, de *has* —, des spahis aux beyler-beys et aux autres hauts dignitaires de la classe dominante ottomane. Avec le temps, la proportion fixée dans la répartition de la rente entre les représentants mêmes de la classe dominante en est venue à se modifier. Mais ces modifications n'étaient pas liées aux changements survenus dans la condition des paysans, dont l'obligation fondamentale était d'assurer la constitution régulière de la rente féodale. Il suffisait à l'Etat, en tant que distributeur de la rente féodale, d'assurer de manière permanente la constitution de la rente féodale en fonction d'indices quantitatifs, également modifiés par l'Etat. C'est ainsi que peut s'expliquer la pratique largement répandue des transferts immobiliers et de la répartition des terres entre les paysans cultivateurs, pratique qui n'était pas liée à des restrictions particulières.

Par ailleurs, la loi même et la pratique courante permettaient aux personnes qui s'établissaient ailleurs d'y exercer librement une autre profession.

Il suffisait pour cela que le producteur agricole trouvât un acquéreur auquel il transférait sa terre y compris toutes les obligations lui incombant, ou qu'il acquittât régulièrement la redevance habituelle dans ce cas, appelée *çift bozan* (l'impôt et charges pour le fait d'avoir abandonné une terre). La liquidation totale de la propriété agricole par

<sup>19</sup> Ö. L. Barkan, *XV—XVI asırlarda Osmanlı İmparatorluğunda zırat ekonomisinin hukuku ve mali esaslar*, c. I, Kanunlar, İstanbul, 1943, s. 2—3,24.

des actes de vente en bonne et due forme ne saurait être mise en discussion. Tout autre est le problème des possibilités économiques dont on disposait pour recourir à de pareilles actions. Même lorsqu'il brûlait du désir d'échapper à l'oppression, le propriétaire agricole ne recourait à ce moyen extrême — la liquidation de sa propriété — que lorsqu'il s'était déjà assuré des revenus suffisants et sûrs grâce à une autre occupation. C'est pourquoi nous n'envisagerons que la position de l'agriculteur qui exerçait aussi une activité d'appoint, en vue de pouvoir quitter définitivement son village.

Il semble que la division sociale du travail, à la fin du XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, ait été assez avancée dans les campagnes, vu que nombre de dispositions de la législation ottomane se référaient justement aux obligations des agriculteurs qui s'étaient transformés peu à peu en artisans — tailleurs, savetiers, menuisiers, forgerons, pêcheurs —, voire même en valets de ferme. Ces personnes payaient un *çift bozan* s'élevant à 50 akce pour les musulmans et de 62 akce pour les non musulmans (ainsi qu'une contribution supplémentaire de 25 akce *ispence* pour les non musulmans). Les lois prévoyaient des cas où l'artisan rural demeurerait à la campagne, affranchi ou non de sa terre, ou bien des cas où il revenait dans son village au bout d'une ou de deux années après, s'étant entretenu entièrement des revenus provenant de sa profession<sup>20</sup>.

La loi prévoyait qu'au cas où l'artisan abandonnait sa terre en raison d'indigence ou à âge avancé, le spahi n'avait pas le droit de le persécuter ou de lui demander de le dédommager par ses revenus d'artisan. Le spahi n'avait que le droit de donner à quelqu'un d'autre la terre abandonnée. Une série de cas semblables nous montrent que dans la période du féodalisme ottoman classique, le processus de la formation d'artisans dans les campagnes s'est avéré une réalité, ce qui a rendu nécessaire un recensement des différentes catégories de métiers ruraux et la détermination de leur condition juridique. « Les artisans qui habitent la campagne, tisseurs, tailleurs, savetiers, forgerons, charbonniers et autres devront payer annuellement 3 *hizmet*s ou 3 *akce* », était-il dit dans le recueil de lois *Kanunname* du sultan Mehmed II le Conquérant, en l'an 1488<sup>21</sup>.

Les artisans avaient le droit d'exercer leur profession dans d'autres vilayets aussi. Autrement dit, ils pouvaient, à condition de payer régulièrement le *çift bozan*, s'établir définitivement en un autre lieu jusqu'à ce que s'écoulât le délai nécessaire pour qu'on pût les inclure dans une autre catégorie imposable, d'artisans citadins. Bien entendu,

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 390 et op. : 2—3, 7—9, 61, 234, 271, 273, 288.

<sup>21</sup> Г. Гълъбов, *Турски извори за историята на правото в българските земи*. т. I, София, 1962, p. 24.

cela ne pouvait se faire que si la nouvelle profession offrait des garanties économiques sûres et des avantages matériels permettant à l'artisan de faire face aux frais d'entretien de sa famille, de payer les impôts fixés pour le nouveau métier qu'il professait et de s'acquitter de ses obligations envers l'ancien spahi. Les 50 akce, payés comme *çift bozan* au XVI<sup>e</sup> siècle, constituaient une somme suffisante pour l'entretien d'une personne majeure pendant deux mois, et au XVII<sup>e</sup> siècle, en dépit de la dévalorisation, pour l'entretien d'un homme pendant un mois.

L'artisan ou le paysan qui avaient résolu de quitter leur village et de s'établir dans les faubourgs de la ville ou bien de devenir salariés aux fins d'éviter les rigueurs de la loi qui les obligeait à retourner dans leur village, devaient tenir compte de tout cet ensemble de circonstances. C'est ce dont témoigne le fait que les cas de retour forcé des paysans qui avaient abandonné leurs terres sont rares dans les registres des cadis. Les registres de Sofia datant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ne mentionnent que quelques plaintes déposées par des sipahis contre des paysans qui avaient déguerpi et abandonné leur terre. Toutes les autres ont trait à des cas d'établissement d'un village dans un autre et non pas à Sofia, en dépit des diverses données qui attestent d'un accroissement de la population de la ville à la suite de l'afflux de la population rurale.

Il n'est pas toujours possible de préciser l'origine de l'acquéreur d'une maison à Sofia, mais le fait que les achats de maisons étaient plus fréquents que les ventes, effectuées surtout par des propriétaires turcs, témoigne de la pénétration progressive et de l'accroissement de la population bulgare dans les villes. C'est ce qu'indiquent aussi les nombreux cas de vente-achat de boutiques, vignobles et autres biens. Un phénomène analogue, à savoir le déplacement de la population rurale dans les villes, est également attesté concernant Vidin à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Les données nous montrent que les Bulgares ont acheté aux Turcs plus de terrains à bâtir et de cours qu'ils n'en avaient acheté à leurs concitoyens. Par ailleurs, l'origine rurale de certains Bulgares de Vidin y est spécifiée textuellement<sup>22</sup>.

Le registre du cadi de la ville de Roussé contient une disposition datant du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle qui nous montre que les autorités ne désiraient pas ou peut-être même ne pouvaient pas retenir par la force la population rurale dans les villages. Un ordre du 28 mars 1587 adressé aux cadis de Tîrnovo, de Lovetch, de Nicopoli et de Pleven constatait que

<sup>22</sup> Хр. Гандев, *Проникването и укрепването на българите във Видин към края на XVII и през XVIII в.*, dans *Известия на Етнографския институт с музей при Б.А.Н.*, 1961, кн. IV.



la population établie sur les *has* du grand vizir avait commencé à s'établir dans d'autres régions. Cet éparpillement de la raïa, dont font état les registres des *has*, portait atteinte à l'exploitation des domaines respectifs. Et pourtant, la raïa qui avait abandonné sa terre n'était frappée que de l'impôt appelé *djizie* et de l'impôt extraordinaire prélevé pour l'ancienne exploitation. Il était déclaré expressément que tous ceux qui avaient abandonné leur terre ne devaient pas être délogés du lieu où ils s'étaient établis<sup>23</sup>. De même, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les cas ne sont pas rares d'établissements répétés dans la ville de Roussé, ce dont témoignent les achats de maisons, de boutiques, de terrains à bâtir, etc., ainsi que la liquidation de certains biens ruraux.

Ces dispositions légales et la pratique courante nous font voir que les mesures prévues pour la réintégration forcée des paysans qui avaient abandonné leur terre ne pouvaient être appliquées de manière efficace. Ceci nous porte à tirer la conclusion qu'il n'existait pas d'entraves à même de limiter sérieusement l'afflux de la population rurale qui venait s'établir dans les villes et les bourgs — à condition bien entendu d'en avoir les moyens — et ce, dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

Sans qu'il fût nécessaire d'analyser tous les aspects de la vie économique au cours de la période de l'épanouissement du féodalisme au sein de l'Empire ottoman, nous pouvons synthétiser ce qui a été dit plus haut.

La situation économique dans les Balkans atteste aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles l'existence d'une vie citadine assez intense avec une petite production-marchande et des métiers relativement développés pour les besoins des marchés intérieurs et extérieurs — marchés constitués par les grands centres de consommation de l'Empire, ainsi que par la foule des négociants qui venaient du dehors et surtout de Dubrovnik.

Il existait une stratification en fonction de la fortune, tant dans les villes que dans les campagnes, stratification qui s'exprimait par la possession de maisons et de boutiques de différente valeur. La circulation de la main-d'œuvre n'était pas sérieusement entravée par les rapports agraires existants.

Si nous avons tant insisté sur ce problème, c'est pour démontrer le mal fondé de la thèse qui soutient que la stratification en fonction de la fortune et l'existence des rapports marchandise-argent n'apparaissent que plus tard, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, en tant que phénomènes nouveaux

<sup>23</sup> Народна библиотека « Кирил и Методи », Ориенталски отдел, Регистър на Русенския кадия, сигн. -л, 186—I.

qui supposaient ou accompagnaient le développement des rapports capitalistes.

Il n'y a pas lieu d'étudier ici la place et le rôle du commerce extérieur dans les territoires balkaniques. Les données dont nous disposons nous montrent que les Balkans reentraient dans la sphère du commerce européen, pour autant qu'il existait à l'époque, et qu'une série de marchandises jouissaient d'une faveur méritée sur les marchés de l'Europe Occidentale. De même, nous n'analyserons pas le problème, du reste intéressant, de l'emploi de la main-d'œuvre salariée aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, problème sur lequel nous ne possédons que des données fragmentaires.



Nous avons l'intention, pour la période qui suit, de tracer dans les grandes lignes le tableau de l'apparition et du développement des rapports capitalistes. L'espace ne nous permet pas d'examiner la naissance non simultanée des rapports capitalistes dans les différentes régions des Balkans et dans les conditions différentes où ce processus se déroulait sur les côtes et à l'intérieur du pays, dans l'agriculture et dans l'industrie. L'historiographie bulgare, yougoslave et grecque tient pour assuré que les rapports capitalistes sont apparus et ont existé à des époques différentes du XVIII<sup>e</sup> siècle et que cette apparition a eu lieu successivement dans les régions centrales et de l'est de la Péninsule des Balkans que nous avons examinées<sup>24</sup>. Dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce processus s'est développé tant en profondeur qu'en largeur, sous l'influence de divers facteurs tels que : les guerres russo-turques et surtout la paix de Kütchuk-Kainardji au XVIII<sup>e</sup> siècle, les révolutions de libération nationale serbe et grecque et la constitution de ces Etats grec indépendant et serbe autonome ; les réformes dans l'Empire ottoman, la formation de quelques marchés nationaux intérieurs à la suite de l'extension des relations commerciales avec les pays de l'Europe, etc. On continue cependant de discuter du degré de développement des rapports capitalistes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et du caractère général de la vie économique au cours de cette période. On n'a pas encore entièrement élucidé le problème de la pénétration du capital étranger dans les Balkans bien que l'on dispose de quelques données relatives aux effets négatifs de ce processus sur le développement de la production manufacturière et des métiers, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la ruine de ces activités. Par ailleurs, l'historiographie bulgare a abordé le problème

<sup>24</sup> Voir certains ouvrages généraux comme par exemple *История на България*, т. I, София, 1961, II<sup>e</sup> édition annotée ; Γ. Κορδάτος, *Ιστορία της Νεοτέρης Ελλάδος*, т. I, Αθήναι, 1956 ; N. Svoronos, *Histoire du commerce de Salonique au XVIII<sup>e</sup> s.*, Paris, 1953 ; Σ. Μαξίμου, *Η αόγή τοῦ ἑλληνικοῦ καπιταλισμοῦ*, Ἀθήναι, 1945.

de l'accumulation primitive du capital, dont les débuts ont été fixés au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous nous arrêterons ci-dessous à quelques-uns de ces problèmes qui revêtent un caractère plus général et font l'objet d'interprétations différentes.

L'une des caractéristiques les plus essentielles de l'essor de la vie sociale et économique dans les Balkans entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, essor qui se distingue de celui qu'on enregistre dans les autres régions de l'Europe, est le fait que la nationalité dominante est restée en dehors du développement général des forces de production, facteur qui a imprimé un caractère dramatique à toutes les contradictions au sein de l'Empire ottoman. La nationalité dominante se caractérise elle aussi par la même stratification en fonction de la fortune, déjà signalée pour la population non musulmane. Les données dont nous disposons sur la situation à Sofia se réfèrent tant aux musulmans qu'aux non musulmans. Mais les différences se font jour lorsqu'on étudie le caractère des couches supérieures de la classe dominante ottomane. Comme on l'a déjà montré, la classe dominante ottomane, dans son ensemble, n'était pas liée à l'organisation de la grande exploitation agricole et n'avait pas non plus investi dans ce domaine ses immenses moyens financiers, concentrés entre les mains des plus hauts représentants de la classe féodale turque. Ceci ne signifie pas pour autant que ces représentants ne se livraient pas à diverses spéculations et qu'ils ne cherchaient pas de bons placements pour les capitaux libres, seulement ils le faisaient en achetant divers revenus de l'Etat et divers monopoles du système appelé *muratea* et en accaparant des biens immobiliers urbains. Les activités et les tendances de la classe dominante visaient en premier lieu à obtenir des revenus aussi élevés qu'il est possible, par toutes sortes de moyens, de services réels ou imaginaires, elle cherchait à obtenir des postes administratifs toujours plus hauts, car la première source de moyens matériels pour la classe dominante ottomane demeurait l'Etat lui-même. Cette classe ambitionnait de se lier toujours plus étroitement à l'appareil de l'Etat. Cela entraînait une bureaucratie toujours plus accentuée et faisait de la classe dominante ottomane la classe la plus parasitaire et la plus étrangère au développement de la vie économique, d'entre toutes les classes féodales.

Peut-être cette conception du caractère de la classe dominante ottomane recèle-t-elle l'une des explications du fait que, en dépit de l'intérêt croissant témoigné par l'Occident à la production agricole de l'Empire ottoman et en dépit des exportations croissantes de céréales et d'autres produits de l'économie rurale, on n'ait pas vu se développer au XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle une propriété agricole caractérisée par l'or-

ganisation d'une large production pour le marché, production caractéristique des pays de l'Europe orientale. Tant qu'a duré l'existence d'une grande propriété agricole en tant qu'organisation économique, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, celle-ci — tout au moins dans les régions que nous avons étudiées — a été l'œuvre en premier lieu de personnes qui ne provenaient pas du milieu ottoman. Le plus souvent il s'agissait de propriétaires issus des rangs des milieux non musulmans et également de personnes étrangères aux couches supérieures de la classe féodale dominante.

Si dans d'autres grands Etats contemporains, le mode de production capitaliste a entraîné dès les XVI<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles, une partie de la classe féodale qui s'est embourgeoisée et si l'Etat, en dépit de son essence féodale, a soutenu dans une large mesure la consolidation des nouveaux rapports, dans l'Empire ottoman les choses ont évolué tout autrement : les représentants des rapports capitalistes se sont heurtés à l'attitude hostile de la classe dominante et de l'Etat. L'absolutisme ottoman n'est même pas parvenu, par la conciliation temporaire des intérêts de la classe dominante turque avec les intérêts des bourgeoisies nationales, à découvrir une issue à la crise profonde dans laquelle se débattait l'Empire ottoman. La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et tout le XIX<sup>e</sup> siècle sont marqués par les luttes de libération nationale qui ont entraîné tous les peuples balkaniques.

Les tentatives de Sélim III de tirer l'Empire ottoman de la crise aiguë qui s'est manifestée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans tous les domaines de la vie économique et politique se sont soldées par un échec total, vu que son activité réformatrice n'a pu sortir d'un cercle vicieux ; elle avait besoin d'une certaine base sociale que seules pouvaient lui assurer les bourgeoisies en cours de constitution des peuples asservis, mais l'alliance avec ces bourgeoisies renforçait les mouvements de libération nationale et les tendances de séparation jusqu'à l'autonomie complète<sup>25</sup>.

La situation s'est compliquée davantage encore après les résultats catastrophiques des réformes de Sélim III, lorsque les gouvernements turcs ont assujéti politiquement et économiquement l'Empire ottoman aux grands Etats capitalistes, le transformant peu à peu en un appendice de matières premières.

Ainsi, alors qu'en Occident et en Russie on a vu se former définitivement, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de puissants Etats nationaux et multinationaux, au sein desquels la nation dominante a été le promoteur des nouveaux rapports capitalistes, dans l'Empire ottoman, les promoteurs des rapports capitalistes ont été les peuples assujettis. Il a fallu que les peuples assujettis, dans les conditions difficiles de l'oppression nationale, passent par

<sup>25</sup> А. Ф. Миллер, *Мустафа паша Байрактар*, Москва, 1947, р. 98—118.

tous les stades de la petite production-marchande, de la stratification en fonction de la fortune, de l'accumulation lente des capitaux, et en viennent à courir tous les risques liés au développement des marchés et des foires, pour que l'on pût voir s'élever de leurs rangs des entrepreneurs et des commerçants à même d'assurer l'essor de la vie sociale et économique en général. C'est pourquoi, les contradictions entre les forces de production et les rapports de production se sont non seulement mêlées aux contradictions nationales, mais ont même imprimé à ces dernières une intensité sans précédent. L'attitude réactionnaire et le conservatisme de la classe dominante et des normes religieuses dominantes dans tout le système de l'Etat étaient conçus comme un symbole de la domination turque et chaque pas en direction des impératifs des temps nouveaux était regardé comme une concession en faveur de la population non musulmane. Plus devenait évidente la contradiction entre le rôle économique et l'absence de droits politiques des bourgeoisies nationales qui avaient pris naissance, entre leur niveau culturel (fruit des relations communes avec la culture européenne et des efforts systématiques en vue de s'assurer un enseignement laïque) et l'ignorance des dirigeants turcs, plus il devenait difficile à ces bourgeoisies d'endurer l'oppression nationale exercée avec les mêmes méthodes héritées de la période de l'invasion turque. Dans le développement général des régions balkaniques aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ces particularités ne doivent pas être négligées lorsqu'on étudie les problèmes à caractère purement économique.

Comme nous l'avons dit plus haut, pour qu'il pût y avoir des rapports capitalistes, il devait exister deux catégories de propriétaires de marchandises : d'un côté l'ouvrier salarié, et de l'autre le capitaliste-entrepreneur. Il nous faut donc expliquer le problème de la genèse des ouvriers salariés et des capitalistes dans cette partie de l'Europe, autrement dit mettre en lumière l'aspect général et les différences qui se font jour entre la naissance des rapports capitalistes dans ces contrées de la Péninsule des Balkans et l'Occident de l'Europe. Influencés par la conception de la prédominance des vastes propriétés en tant que forme de propriété agraire aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, conception qui a été largement répandue, et influencés par la thèse selon laquelle la genèse du capitalisme est impossible sans une expropriation massive des paysans, une série d'historiens en sont venus à parler d'une dépossession massive et forcée des paysans, notamment dans les territoires bulgares<sup>26</sup>. Mais il nous semble qu'on ne saurait

<sup>26</sup> Ces derniers temps ce problème a été étudié dans l'article de Хр. Христов, *Някои проблеми на прехода от феодализма към капитализма*, dans *Исторически преглед*, 1961, № 3; Ж. Наташ, *Стопанска история на България*, София, 1957, ch. III—IV.

écarter le point de vue admis par la plupart des historiens bulgares, à savoir que les principales masses de la population rurale des territoires bulgares ont été jusqu'à la Libération de la Bulgarie les petits producteurs de marchandises, avec leurs terres et leurs petites fermes<sup>27</sup>, non plus que la conception selon laquelle il n'y a pas eu un processus massif de dépossession agraire forcée. Mais étant donné que cette dernière conception n'est pas encore admise, nous ne ferons que la mentionner.

Le facteur primordial de la condition difficile du paysan bulgare, qui représentait la masse essentielle de la population rurale de cette partie des Balkans, était le fait qu'il avait relativement peu de terre. Bien entendu, on ne doit pas négliger les causes de l'abandon massif des villages pour des raisons économiques et politiques générales, que nous avons signalées en partie. Le fait que le paysan avait peu de terre n'était que dans une certaine mesure le résultat d'une autolimitation de l'utilisation de la terre par le paysan, qui ne voyait pas l'avantage qu'il aurait pu tirer de l'exploitation des terres en friche, terres que d'ailleurs il ne pouvait s'approprier facilement, fait remarqué par la plupart des voyageurs et des consuls étrangers jusque vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La cause fondamentale du fait que le paysan avait peu de terre tenait à ce que les meilleures terres étaient possédées par la nombreuse population turque et musulmane, composée des diverses nationalités, y compris les Bulgares, population qui, différenciée du point de vue religieux, s'opposait à l'autre population, non musulmane, c'est-à-dire à la population bulgare. Cette population habitait non seulement en masses compactes dans certains districts, mais était également répandue partout dans la Péninsule des Balkans. Comme le montrent les documents turcs pour la Bulgarie du nord-est, la population musulmane était composée de petits producteurs de marchandises ayant le même degré de stratification que la population bulgare<sup>28</sup>. A la lumière des différentes données ayant un autre caractère, que nous possédons sur les autres parties du territoire dont nous nous occupons, cette conclusion peut être généralisée. Ainsi donc, la population musulmane n'a pas modifié la structure sociale du village, même si elle a contribué essentiellement à aggraver les contradictions entre les musulmans et les non musulmans. Il n'est pas superflu de rappeler que, même après la retraite massive de la population turque, pendant et aussitôt après la guerre de libération russo-turque de 1877 — 1878, le recense-

<sup>27</sup> Д. Косев, *Лекции по нова българска история*, София, 1952, p. 52, 62 et passim; Стр. Димитров, *Към въпроса за отменянето на спахийската система в нашите земи*, dans *Исторически преглед*, 1956, n° 6.

<sup>28</sup> Стр. Димитров, *За класовото разслоение сред селните в Североизточна България през 70-те години на XIX век*, dans *Известия на Института за история*, т. 8, София, 1960.

ment effectué dans la Principauté de Bulgarie en 1888 indiquait en chiffres absolus l'existence de 1 920 000 Bulgares et de 750 000 musulmans<sup>29</sup>. Bien entendu, une grande partie de ces derniers étaient des Bulgares mahométans, mais ceci ne modifie pas la conclusion fondamentale, étant donné que la plupart d'entre eux habitaient les régions montagneuses. Cet état de choses pesait lourdement sur le village bulgare, incomparablement plus que la grande propriété, et ceci a contribué au fait que les paysans avaient peu de terre, agissant en ce sens comme un facteur d'expropriation, s'il nous faut employer à tout prix ce terme, contraignant des couches entières de la population rurale à chercher un moyen d'existence en circulant en permanence à travers le pays et hors de ses frontières, ce qui menait à la constitution d'une couche importante de masses pauvres dans les villes.

S'il y avait réellement eu au XIX<sup>e</sup> siècle une expropriation massive, provoquée par l'existence de la grande propriété terrienne on en aurait également constaté les effets dans la prédominance des gros propriétaires fonciers ou dans l'existence d'une propriété agricole entièrement capitaliste. Mais pour toute la Bulgarie (sans la Macédoine) les données ne font état que de l'existence de quelques centaines de vastes propriétés terriennes au XIX<sup>e</sup> siècle, répandues dans tout le pays, et dont la superficie ne dépassait pas en général 4 000 000—5 000 000 décares<sup>30</sup>. Par ailleurs, la grande majorité des terres avaient une superficie jusqu'à 100 *diuniume* (mesure turque équivalant à 919 m<sup>2</sup>). Une série de documents nous font savoir que la grande propriété terrienne, en tant qu'organisation économique, notamment entre les mains des Turcs, était accablée de dettes et poussée nécessairement à déchoir. Il convient aussi de ne pas perdre de vue qu'à la suite de la limitation ou de la décadence des méthodes féodales d'exploitation, l'absence de rentabilité de la plupart des propriétés terriennes non organisées à l'instar du modèle capitaliste de production se manifestait pleinement. Par ailleurs, le peu de terre qui déterminait le paysan à rechercher sans cesse d'autres terres faisait croître le montant du fermage. Ce fermage élevé, loin de stimuler les investissements de capitaux en vue de l'organisation de la grande propriété capitaliste, contraignait les gros propriétaires fonciers à diviser leurs terres en petites parcelles pour les affermer ou les vendre aux paysans, au lieu de les exploiter eux-mêmes.

<sup>29</sup> Т. Т. Данашилов, *Изследвания върху демографията на България*, dans *сборник на Българската Академия на науките*, т. XXIV, 1931, р. 32.

<sup>30</sup> Н. Г. Левинтов, *Аграрный переворот в Болгарии в 1877—79 г. Сборник «Освобождение Болгарии от турецкого ига»*, Москва, 1953; Н. Тодоров, *Нови данни за аграрните отношения у нас през 60-те години на XIX в.*, dans *Исторически преглед*, 1959, № 2.

Le fermage élevé payé par les paysans, qui cherchaient à tout prix à trouver un placement pour leur force de travail, a entravé l'apparition de la grande propriété capitaliste agricole. Ces circonstances n'ont pas permis la formation d'une agriculture moderne capitaliste, sur la base du remembrement des terres, ni au XVIII<sup>e</sup> siècle ni dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les capitaux trouvaient un placement plus rentable dans le commerce des grains, dans l'usure et dans les terres affermees que dans l'organisation de la grande exploitation agricole capitaliste. Nous n'avons cependant pas l'intention de nier l'existence de la grande agriculture et des grands domaines rentables sur les territoires bulgares ; nous voulons simplement souligner que leur proportion n'était pas des plus grandes et surtout que leur extension n'était pas liée au processus de l'expropriation massive et de la dépossession des paysans. C'est pourquoi les programmes des révolutionnaires bulgares n'ont jamais contenu la revendication d'une réforme agraire, de la mise en possession des paysans par la dépossession des gros propriétaires fonciers ; le problème qui se posait était de liquider la contradiction fondamentale entre les paysans, en tant que producteurs de marchandises désireux d'accroître leur fortune sur leurs lopins de terre, et l'Etat qui les pressurait par son système fiscal et les organes chargés de la perception des impôts.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit l'explication que l'on donne de l'abandon des villages, le fait est qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et notamment dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il existait sur les territoires de la Péninsule des Balkans dont nous nous occupons un vaste marché de force de travail salariée, qui dépassait de beaucoup les possibilités d'embauchage de celle-ci. L'analyse de l'accroissement de la population urbaine et de l'essor de diverses villes au XIX<sup>e</sup> siècle (Plovdiv, Lom, Hadjioglu, Pazardzik, Salonique) nous montre que la population rurale s'était établie dans ces centres, pour ne pratiquer que dans une petite mesure l'agriculture, aux abords immédiats de la ville. Les grandes masses des nouveaux venus constituaient une couche d'artisans, de compagnons, de domestiques, ayant des salaires infimes et qui venaient grossir les rangs des éléments pauvres des villes. C'est justement cette couche besogneuse qui a formé la source alimentant l'afflux permanent de salariés des entreprises capitalistes des diverses branches de l'industrie urbaine au XIX<sup>e</sup> siècle. L'existence des éléments pauvres des villes explique un phénomène intéressant, à savoir que les ouvriers des premières manufactures centralisées et des premières fabriques fondées dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (à Sliven et à Plovdiv) étaient d'origine urbaine et non rurale. Les commerçants et les entrepreneurs capitalistes n'avaient aucune peine à trou-



ver de la main d'œuvre. Ce n'était pas la main d'œuvre salariée qui pouvait entraver le développement de l'industrie dans la voie capitaliste. L'existence d'une importante couche pauvre urbaine, en tant que couche indépendante cherchant à tout prix à louer son travail en échange d'une rémunération dérisoire, est l'un des traits caractéristiques de l'économie urbaine à cette époque<sup>31</sup>.

La généralisation est plus difficile si l'on passe à la genèse du capitaliste. Les conditions de son apparition dans les différents domaines diffèrent d'un lieu à l'autre. Des différences essentielles se font jour entre les diverses régions géographiques : l'apparition et l'activité du capitaliste grec des îles et des régions méridionales de la Grèce diffèrent de celles du commerçant organisant des manufactures dans les régions du nord, aussi bien que de celles de l'artisan devenu propriétaire capitaliste employant le travail d'autrui. Cette diversité qui se fait jour dans la naissance des premières formes capitalistes ne contrevient pas aux lois générales caractéristiques de l'instauration du mode de production capitaliste et est intéressante sous maints rapports. Mais ce problème est par lui-même assez vaste et mérite une étude plus approfondie. Nous nous bornerons ici à faire observer que dans le domaine le plus répandu — celui du textile — la figure centrale était dès le XVIII<sup>e</sup> siècle l'artisan aisé qui transportait jusqu'aux foires proches ou lointaines les marchandises produites par son propre travail ou celui d'autrui au cours de l'année, ainsi que le commerçant local, qui s'était transformé d'un intermédiaire dans le mécanisme de l'échange en organisateur de l'industrie capitaliste à domicile. Et l'un et l'autre étaient membres des corporations respectives. La différence qui les distinguait était que l'un était plus enclin que l'autre à confier son atelier à un artisan pauvre pour pouvoir aller avec sa marchandise vers les marchés du Proche Orient, où il arrivait après un voyage de quelques mois.

Un examen attentif du vaste matériel touchant l'activité de la majorité des entrepreneurs capitalistes les plus connus, ayant organisé des manufactures à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, nous montre que les branches textiles connaissaient la « genèse du capitaliste industriel » dont Marx nous dit : « Il ne fait aucun doute que certains maîtres et un nombre plus grand de petits artisans, voire même d'ouvriers salariés, se sont transformés dès le début en germes capitalistes pour devenir ensuite, en élargissant peu à peu l'exploitation

<sup>31</sup> V. l'analyse concrète du matériel et la bibliographie concernant les questions soulevées chez N. Todorov, *La genèse du capitalisme dans les provinces bulgares de l'Empire ottoman au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, dans *Etudes Historiques*, Sofia, 1960, p 221—251.

du travail salarié et en intensifiant parallèlement l'accumulation du capital en capitalistes sans phrase »<sup>32</sup>.

Marx souligne le rythme fort lent de ce processus, mais c'est justement ce trait qui distingue la genèse du capitaliste dans les branches textiles qui se développent le plus. Ne se distinguant les uns des autres par aucune caractéristique essentielle, ni par le caractère de leur production, ni par les conditions de leur ravitaillement en matières premières, ni par celles de la vente du produit fini, les différents producteurs qui ont élargi leur atelier en viennent au moindre échec à réduire de nouveau la main-d'œuvre salariée et la sphère d'action de leur entreprise. Le processus de différenciation des éléments capitalistes issus des rangs des artisans et des petits commerçants a été extrêmement long et incertain. C'est pourquoi la plupart des éléments capitalistes préféraient, vu l'état d'insécurité générale, ne pas se séparer de la masse commune des producteurs de marchandises, pour demeurer dans la corporation ou pour s'abriter derrière une citoyenneté étrangère.

Ainsi, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, il existait un minimum de manufactures capitalistes et de rapports capitalistes en général, lesquels avaient besoin de mesures résolues pour étendre leur sphère d'action et s'imposer sur tout le territoire. Mais au lieu d'un ensemble de mesures, à même de hâter la transformation du mode de production féodal en mode de production capitaliste et d'abréger les formes de transition, les rapports capitalistes qui avaient pris naissance se heurtaient avec violence au régime féodal existant. Ces rapports devaient surmonter l'action de freinage exercée par l'Etat ottoman qui prenait sous sa protection tout l'ensemble du système féodal. Au lieu de les soutenir dans l'accumulation des capitaux et de leur offrir d'immenses possibilités d'amasser des moyens financiers dans le pays et à l'étranger — méthode qui constitue l'une des manifestations les plus caractéristiques de l'accumulation primitive —, l'Etat a livré les peuples habitant l'Empire ottoman aux colonialistes étrangers. Bien plus, dans une mesure plus ou moins grande, l'Etat lui-même et la classe féodale parasitaire soumettaient à une rapine éhontée, à une incessante oppression et à des persécutions sans nombre qui allaient jusqu'à l'assassinat, les promoteurs des nouveaux rapports capitalistes. C'est cette incertitude de la personne et du capital qu'Engels avait en vue lorsqu'il parlait de l'incompatibilité du mode de production capitaliste avec le régime féodal turc.

Nous nous sommes attaché à souligner tous ces faits afin de montrer que, en dépit des prémisses favorables dont il jouissait, le développement

<sup>32</sup> K. Маркс, *Капитал*, т. I, Москва, 1949, p. 753.

des rapports capitalistes dans les Balkans a été un processus terriblement lent. C'est justement pourquoi les rapports capitalistes n'ont pu s'imposer et prédominer dans l'économie des pays balkaniques, jusqu'à leur libération nationale.

Parlant de la naissance du capitalisme, de la genèse de l'ouvrier et du capitaliste, nous ne pouvons ne pas aborder aussi le problème de l'accumulation primaire dans les pays des Balkans. Le problème de l'accumulation primaire du capital et de ses limites a fait dans l'historiographie bulgare l'objet de quelques études, qui ont mis en lumière certaines particularités de son évolution; les débuts de cette accumulation d'après lesdites études remontent au XVII<sup>e</sup> siècle. Il nous semble que ce problème mérite d'être examiné<sup>33</sup>.

Il convient de rappeler que le terme d'accumulation primaire a été employé par Marx aux fins d'expliquer l'apparition de la richesse et de la pauvreté à l'aube du capitalisme par les méthodes de « conquête, d'asservissement, de pillage ».

Choisissant pour objet de son analyse l'Angleterre, en tant que pays classique du capitalisme, aux fins de démontrer le processus de l'accumulation primaire, Marx nous parle de l'usurpation de la propriété agricole par la destruction du régime féodal, ainsi que de l'apparition du droit de propriété contemporain, portant sur la propriété bourgeoise de la terre, auparavant soumise uniquement au droit féodal. L'usurpation, le terrorisme le plus implacable, revêtant les formes légales, pratique dont la conséquence directe a été la création de l'armée de prolétaires mis hors la loi, tels sont les éléments qui marquent la genèse de la masse salariée en Angleterre.

Un autre aspect de l'accumulation primaire, à savoir la concentration de capitaux immenses, s'est traduit par un ensemble de « méthodes idylliques » semblables qui s'étaient en fait sur l'oppression la plus brutale, exercée aussi ici sous la protection de l'Etat ou directement par celui-ci; en premier lieu le système colonial, la traite des noirs, les dettes et les emprunts d'Etat, le système fiscal contemporain, le protectionnisme.

Ainsi donc l'accumulation primaire doit être considérée comme un ensemble de mesures prises avec le concours de l'Etat qui seul était à même de leur conférer une large perspective, nécessaire pour assurer le triomphe des rapports capitalistes sur les rapports féodaux. L'accumula-

<sup>33</sup> Ж. Натан, *Към въпроса за първоначалното натрупване на капитала в България*, Известия на Икономическия институт при Б.А.Н., София 1954 г., в. I—II, р. 26—62; Д. Косев, *Към изясняване на някои проблеми от историята на България през XVIII и началото на XIX в.*, dans *Исторически преглед*, 1956, № 3, р. 13—46. Хр. Христов, *op. cit.*

tion primaire est devenue une nécessité historique, vu que la transformation des « maîtres membres des corporations, et d'un nombre plus grand de petits artisans voire même d'ouvriers salariés ... en germes capitalistes, et par la suite ... en capitalistes sans phrase » a été un processus très lent qui n'a pas répondu aux grandes nécessités du marché mondial nouvellement créé. « Le rythme extraordinairement lent de cette méthode — écrit Marx — ne correspond nullement aux nécessités du commerce sur le nouveau marché mondial, créé par les grandes découvertes effectuées à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle »<sup>34</sup>.

La période de l'accumulation primaire en tant qu'époque historique dans l'existence de l'humanité n'a pas débuté par l'apparition des rapports capitalistes, qui s'étaient sur la longue évolution des relations marchandise-argent et de l'accumulation du capital sur des bases précapitalistes. Les rapports capitalistes sont apparus dès les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles dans les villes du bassin de la Méditerranée, comme nous le dit Marx, c'est-à-dire dans l'Empire byzantin, dans les républiques italiennes et sporadiquement dans les autres pays d'Europe. Mais les débuts de l'ère capitaliste ne sont situés par Marx qu'au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Certes, Marx n'a pas mis en doute le fait que ces pays ont connu eux aussi une dépossession du producteur direct privé des moyens de production et que l'accumulation de capitaux en Italie par exemple n'a pas été moins rapace qu'en Angleterre, mais il ne fait pas figurer l'Italie parmi les pays qui ont participé à l'époque de l'accumulation primaire. « Les différents moments de l'accumulation primaire — écrit Marx — se divisent entre les différents pays dans une certaine succession historique, à savoir entre l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, la France et l'Angleterre. En Angleterre, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ces moments se complètent systématiquement dans le système colonial, dans le système des emprunts d'Etat, dans le système fiscal contemporain et dans le système du protectionnisme. Ces méthodes s'étaient dans une grande mesure sur l'oppression la plus brutale, comme par exemple le système colonial. Mais toutes ces méthodes sont pratiquées par l'autorité d'Etat, c'est-à-dire par la pression sociale concentrée et organisée aux fins de hâter la transformation du mode de production féodal en mode de production capitaliste et d'abrèger ses périodes de transition »<sup>36</sup>.

L'accumulation primaire commence par l'application d'une série de mesures oppressives qui très bientôt en viennent à briser les liens en-

<sup>34</sup> К Маркс, *Капитал*, p. 754.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 720.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 754.

tre le producteur direct et la terre et le contraignent à subir le joug de l'esclavage salarié, comme l'écrit Marx, vu que les nécessités immenses du marché mondial n'ont pu être satisfaites ni par la production-marchande de la société féodale, ni par les germes de la production capitaliste existants alors. L'accumulation primaire, telle que nous la concevons, est ainsi donc une catégorie historique ayant des limites chronologiques bien déterminées et ses méthodes bien définies. Elle est venue hâter le lent processus de la genèse du capitalisme. Elle constitue dans l'histoire de l'humanité l'époque qui a renforcé le mode de production capitaliste dans les pays jouant un rôle décisif dans le monde, consolidant ainsi son régime social et économique à l'échelle mondiale.

C'est justement pourquoi il nous semble que c'est vider de leur contenu d'importants processus sociaux et économiques que de parler de l'accumulation primaire à chaque fois qu'apparaissent des rapports capitalistes ou que le capitalisme se consolide dans tel ou tel pays, ou que de parler de l'époque de l'accumulation primaire dans la période finale du mode de production capitaliste.

Mais laissons de côté la question de savoir si l'on est ou non en droit de parler d'une accumulation primaire du capital envisagée non pas comme un système de mesures, appelées à la vie dès le stade initial du capitalisme, aux fins de hâter la création des conditions nécessaires pour la consolidation du régime capitaliste, mais comme une catégorie liée à tous les pays qui s'engagent dans la voie du développement capitaliste. Ce que nous voudrions examiner, c'est le problème de l'accumulation primaire dans l'Empire ottoman. C'est à peine si l'on peut tenir pour assuré que dans les territoires balkaniques de l'Empire ottoman, territoires qui ont été pillés systématiquement, transformés en appendices de matières premières des Etats capitalistes occidentaux et en semi-colonies à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il a existé « une période d'accumulation primaire », coïncidant dans le temps avec leur pillage le plus rapace. La Turquie n'a pas vu mener contre elle des « guerres économiques » dans la vraie acception du terme, comme ce fut le cas de la guerre de l'opium menée contre la Chine ou d'autres guerres coloniales, qui ont assuré le monopole du commerce de certaines marchandises. Mais pourquoi de telles guerres auraient-elles été nécessaires contre l'Empire ottoman, alors que lui-même, au temps de sa grandeur, avait créé une situation privilégiée aux négociants occidentaux, si bien que par cette porte ouverte, l'Empire ottoman s'est transformé au XIX<sup>e</sup> siècle en un pays dépendant et semi-colonial où seuls ceux qui ne le voulaient pas n'ont pas bénéficié de privilèges et de concessions spéciales ? Les sollicitations de barrières doua-

nières et la politique du protectionnisme ne sont-elles point la première manifestation de la pensée économique qui s'éveillait chez les peuples asservis et chez les représentants les plus progressistes de la société turque? Pareilles revendications abondent dans la multitude de journaux et de revues de l'Empire ottoman, durant une bonne partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, il n'a pas été en état de vaincre les conceptions étriques et la vénalité des hauts dignitaires tures, non plus que, plus tard, la dépendance à l'égard du capital étranger.

L'un des éléments de l'accumulation primaire, auxquels Marx attribue une importance de premier ordre, est la politique fiscale intégrale de l'Etat, son système fiscal, le système des dettes et des emprunts d'Etat.

Il est superflu de mettre une fois de plus en lumière l'essence rapace du système fiscal de l'Empire ottoman et du mode de perception des impôts. Le problème qui pourrait offrir quelque intérêt en l'occurrence, est de déterminer la destination qu'avaient ces moyens financiers de l'Etat. Ces moyens n'entraient-ils pas entre les mains de la classe capitaliste, totalement ou en partie? Ne servaient-ils pas dans une mesure plus ou moins grande le développement capitaliste de l'Empire ottoman? En fait, les finances de l'Etat ont constitué une préoccupation importante pour les Etats capitalistes occidentaux au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais même auparavant, tous les moyens obtenus sous une forme ou une autre de la part de la population hétérogène de l'Empire ottoman, étaient destinés à satisfaire les intérêts de la couche dominante ottomane. Pratiquement ces moyens étaient dissipés sans que fût effectué aucun investissement productif. Il convient de ne jamais perdre de vue le fait que les promoteurs des rapports capitalistes étaient des représentants des nationalités asservies. Le cas de la fabrique de Sliven et la fondation de quelques autres entreprises dans d'autres régions de l'Empire constituaient des exceptions qui ne font que mettre en lumière les possibilités dont disposait l'Etat ottoman pour diriger le développement de l'économie. Malheureusement, des moyens insuffisants étaient affectés à ces fins ou bien ils donnaient lieu à des abus, comme nous le montre le cas d'un entrepreneur qui durant des années a induit le gouvernement ottoman en erreur en lui faisant croire qu'il avait employé les crédits accordés à la construction d'une fabrique et qui présentait les marchandises achetées sur le marché comme étant produits par cette prétendue fabrique.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la part du lion des moyens financiers amassés par l'Etat ottoman passait directement entre les mains des Etats capitalistes qui disposaient par ailleurs de leurs propres organes

pour contrôler l'amasement de ces moyens. Telle est l'histoire des emprunts faits par l'Etat ottoman. La « dette ottomane » ne signifie rien d'autre que les milliards soutirés à toute la population de l'Empire ottoman. Si tout cela pouvait s'appeler accumulation primaire, ce serait l'accumulation primaire des pays favorisés, des pays qui concentraient entre leurs mains d'immenses moyens financiers, soutirés très souvent par la force aussi, mais en aucun cas une accumulation en faveur des pays asservis, dont la seule mission était d'enrichir les entrepreneurs et les capitalistes étrangers.

Parler d'une accumulation primaire du capital lorsqu'il n'existe aucune des méthodes de l'accumulation primaire établies par Marx (à l'exception du processus douteux de l'expropriation massive forcée) et lorsque fait défaut le résultat fondamental de l'accumulation primaire, à savoir la consolidation du mode de production capitaliste en tant que mode prédominant, c'est substituer à un problème — celui de la genèse du capitalisme, de l'apparition et du développement progressif des rapports capitalistes — un autre problème, celui de l'accumulation primaire. Ceci met en lumière la dénomination formelle, par un terme emprunté à Marx, de l'accumulation de capitaux sur des bases précapitalistes et du processus de stratification des petits producteurs de marchandises, processus qui, à un certain degré de développement de la société féodale, mène inévitablement à l'apparition des rapports capitalistes.

Il nous faudrait admettre, dans le cas contraire, que l'on entend par accumulation primaire toute manifestation des rapports capitalistes et qu'il existe une coïncidence parfaite entre la genèse du capitalisme et l'accumulation primaire. Mais il nous faudrait dans ce cas chercher à déterminer la variété concrète du passage du féodalisme au capitalisme pour les différents pays en faisant appel aux lois établies par Marx, sans chercher à réunir dans une catégorie obligatoire les méthodes indiquées par lui pour l'accumulation primaire du capital en Angleterre, en ce qui concerne chaque pays séparément.

Nous voudrions souligner une fois de plus, en conclusion qu'une série d'aspects essentiels du problème de la transition du féodalisme au capitalisme n'ont même pas été signalés dans cet article, faute de place ou bien à cause des lacunes qui existent encore dans leur étude, ou bien enfin parce que nous n'avons pas cru devoir les discuter. Les conceptions sur lesquelles s'étaient les problèmes soulevés font encore l'objet de débats animés. L'examen de certains moments du développement social et économique d'une grande partie de la Péninsule des Balkans nous montre — et nous le répétons une fois de plus — que les formes supérieures de l'économie

capitaliste, à savoir les manufactures centralisées, les fabriques<sup>37</sup>, ne se sont pas développées dans ce pays malgré l'existence de prémisses économiques favorables aux relations avancées marchandise-argent. L'obstacle principal auquel se heurtait le progrès économique était l'Etat ottoman lui-même, qui incarnait le féodalisme le plus ankylosé et le plus arriéré. Le joug de cet Etat devait être écarté par la voie révolutionnaire, tour à tour par chacun des peuples balkaniques asservis, et ultérieurement par le peuple turc lui-même, afin de frayer la voie au développement du nouveau mode de production, le mode de production capitaliste.

---

<sup>37</sup> Sur le nombre des fabriques dans les provinces balkaniques de l'Empire Ottoman v. Ö. C. Sarç, *Tanzimat ve sanayimiz*, dans *Tanzimat*, I, Istanbul, 1940; Ж. Натан, Стопанска история на България, София, 1957. Au sujet de la structure et du caractère qu'affectent ces fabriques, v. Н. Тодоров, *За наемния труд в българските земи към средата на XIX в.*, dans *Исторически преглед*, № 2, 1959. Idem, *Первая государственная текстильная фабрика на Балканах*, dans *Генезис капитализма в промышленности*, Москва, 1963.



## СЕРБСКИЕ СЛОВА В БАНАТСКОМ НАРЕЧИИ И ИХ ЗНАЧЕНИЕ

ТЕОДОР ТРЫПЧА

Постепенное, мирное поселение сербов в Банате рядом с румынским населением, главным образом под давлением наступления турок, являвшегося опасностью, одинаково угрожавшей и тому и другому населению, создало благоприятные условия для тесных связей и взаимопонимания между ними. Солидарность между румынским и сербским населением, сохранявшаяся на протяжении веков, проявилась в совместной борьбе против любого социального или национального гнета. Румынские и сербские крестьяне выступали вместе еще в 1400 г., участвуя в восстании против феодалов в окрестностях Ардяла<sup>1</sup>, в 1526 году в войсках Иоана Ненада или в 1735 году при попытке восстать против беззаконий габсбургской администрации<sup>2</sup>. И в следующем столетии они неоднократно выступали вместе в борьбе за достижение политических прав и нормальных жизненных условий в Австро-венгерской империи<sup>3</sup> до тех пор, пока не исполнились их национальные стремления.

Эти связи нашли свое отражение и во взаимном влиянии языков этих населений друг на друга. Язык сербов румынского Баната испытал на себе влияние румынского языка в области фонетики, морфологии

<sup>1</sup> Zimmermann-Gündisch, *Urkunden*, том IV, стр. 405.

<sup>2</sup> Dăscoviciu C., St. Pascu и другие, *Din istoria Transilvaniei*, том I, Бухарест, 1960, стр. 107 и 164.

<sup>3</sup> *Istoria României*, том IV (макет), глава IV.

синтаксиса и лексики<sup>4</sup>. Сербский язык, повлиял в свою очередь на фонетику румынского языка<sup>5</sup>, но в особенности на словарный состав, о котором и будет говорить в дальнейшем.<sup>6</sup>

Значение сербского лексического элемента в банатском наречии состоит, в первую очередь, в относительно большом его количестве. Глоссарий охватывает свыше 400 слов<sup>7</sup>, к которым можно добавить еще и другие, хотя их и немного. Количество их, в сравнении, например, с количеством венгерских слов в румынском языке<sup>8</sup>, составляет едва треть этих последних. Однако и это соотношение является значительным, поскольку венгерский язык мог влиять на румынский в течение почти целого тысячелетия, занимая господствующее положение в качестве особого языка в государстве, в то время как отношения между румынским и сербским населением были естественными, обусловленными совместным проживанием под иноземным господством. Поэтому сербское влияние осуществлялось в форме просачивания, тогда как влияние венгерского языка происходило под покровительством сильной государственной администрации.

<sup>4</sup> Emil Petrović, *Graul carașovenilor*, Бухарест, 1938, стр. 34, 113—140, ср. Conka Čed, *Pregled na današnji govor srba u Banatskoj Klisuri*, в *N. Život*, I, 1958, стр. 88—89; он же, *O nekim osobenostima srpskoga govora u srednjem delu rumunskog Banata*, в *N. Život*, I, 1959, стр. 102—105; I. Popović, *istorija srpskohrvatskog jezika*, Н. Сад, 1955, стр. 135; M. Živković B. Berić i V. Vesku, *O srpskim i hrvatskim govorima u Banatu*, в *N. Život*, II, 1958, стр. 77—85, В. Веску, *Румынское влияние на суффиксы сербского диалекта в Банате*, в *Romanoslavica*, I, Бухарест, 1959, стр. 70—73, I. Popović, *Contribuți la studierea cuvintelor românești în limba sârbo-croată*, Вырвэц, 1955.

<sup>5</sup> I. Pătruț, *Contribuți slave și maghiare la formarea subdialectelor dacoromâne*, выдержка из *Serc. de Lingv.*, III, 1958, стр. 74.

<sup>6</sup> Глоссарий сербских слов в банатском наречии является результатом личных исследований на месте и исследований, проведенных с помощью коллектива студентов (Д. Балашина, Д. Дажу, С. Донеца и др.), которым, пользуясь и этим случаем, приношу благодарность. Информации были собраны в следующих коммунах: Ар (мениш), Бэ (ния), Берег(сау), Бин(иш), Бир(киш), Бок(ша), Бог(ылтин), Бор(лова), Боз(ович), Бре(бул), Буз(иаш), Как(ова), Как(вень), Каран(себеш), Кэв(эран), Чик(лова), Чир(ешу), Кыр(па), К(омлош), Ком(орыште), Кор (нерева), Кош(тей), Клоп(одиа), Круш (овац), Д(ета), Домаш(ня), Эв(ериш), Фел(нак), Фен(еш), Фи(зеш), Фоиень, Гыт(ая), Гэв(ождиа), Герт(ениш), Глоб (Краиова), Гол (ец), Гр(еонь), бывшее сербское денационализованное село Петровэц, Грунь, Яб(ланица), Иеш(елница), Иг(риш), Ж(ена), Жеб(ел), Жд(иора), Жупа, Жу(палник), Лэп(ушнисел), Лук(арец), Луг(ож), Лун(кавица), М(айдан), Мар(га), Мех(адиа), М(ехадика), Мыр(чина), Молд(ова), Ох(аба), Ора(вица), Ор(шова), Печ(ка), Пес(ак), Пет(роман), Пыр(вова), Плуг(ова), П(оток), Прис(ака), Рэ-кэж(диа), Руг(ипосу), Рус(ка), Сас(ка), Сек(аш), С(ырбова), Сл(атина), Ст(анчево), Соп(отул), В. Суска, Терег(ова), Тик(ван), Тимиш(аора), Тиос(вица), То(половэц), Топ(лец), Ут(вин), Вас(иова), Вэр(эдиа), Вер(ендин), Вырч(иорова), В(рани), Вр(эниуц), Зэг(ужень), Зэв(ой), Зор(леанцул) М(аре).

<sup>7</sup> Большинство слов Глоссария не встречается ни в *Atlasul Lingvistic Român* (Румынском лингвистическом атласе), том III, ни в новом выпуске III тома, ни в работе ненаучного характера Лучиана Костина, *Graul bănățean*, Тимишоара, 1926

<sup>8</sup> D. Macrea, *Circulața cuvintelor în limba română*, Сибиу, 1942, стр. 8—9.

Это сравнение имеет в виду румынский разговорный язык в Ардяле, так как влияние венгерского языка в Банате заметно меньше. И в этом случае значение сербских слов в банатском наречии увеличивается.

В указанных условиях из сербского языка банатский говор заимствовал слова, оставшиеся и по сегодня единственными в его словарном составе, без соответствующих синонимов<sup>9</sup>. Румынский банатский крестьянин не знает другого слова для *salcăm* кроме *bă-* или *măgrin*. Оценив гостеприимство сербского крестьянина, румынский крестьянин усвоил и характеризующее его слова — *goşcie* < *gost* (oaspete). Хотя официально свыше шести столетий признано слово *zahăr cubic*, в словарном составе румынского банатского крестьянина осталось укоренившееся слово *soţcă*. Это же явление наблюдается и в целом ряде других слов: *covaşi*, *pămăcă*, *loză*, *ciher*, *zeicin*, *bravă*, *lob-* или *loptă*, *zăp*, *iorgovan*, *poheava*, *pro-* или *rocrovită*, *rudă* и др. Глаголу *kititi* с точным значением *a împodobi* «украшать», «наряжать» придали более широкое значение *a (se) împodobi*, *a (se) aranja* «украшать(ся)», «поправить(ся)» (о пряже в веретене), «сравняться» (для выхода из хоры) и т.д. То же явление произошло и с глаголом *meşiti*, в то время как в сербско-хорватском языке его значение строго определено: расплющивать виноград для вина, в банатском наречии оно приобрело множество значений: *meşit* может означать яблоко, чело-века или животное.

Некоторое количество сербских слов в банатском наречии имеет более широкий ареал и употребляемость, чем их синонимы иного происхождения. Таковы слова: *andrabule* — барахло, *a borăvi* — опоздать, *bestragă* — к чорту, *sîtăv la trup sau la mince*, *cîr* или *crîşcă* — кусок, *dafie* — шуточный рассказ, *duhan* — табак, *istă* или *istină* — правда, *unde* — *gođe*, *fiése* — *gođe* — повсюду, как-нибудь, *a (se) pogodi* — попасть, соответствовать, *palcă* — палка, *potcă* — огорчение, *tovar* — задание, время.



Из общего количества слов, о которых будет говориться в дальнейшем, более 10% образуют слова турецкого происхождения, которые банатское наречие заимствовало из словарного состава сербского языка. Это доказывается наличием окончаний при корне имени существительного или прилагательного турецкого происхождения, окончаний склонений сербо-хорватского языка, которые он сохранил из

<sup>9</sup> Для проверки сербских слов использовались словари: *Rječnik hrvatskog ili srpskog jezika*, Загреб, 1880 и sqq и *Srpskurječnik*, Vuk St. Karadžić. и Knezsza István, *A magyar nyelv szlav jövevényyszalai*, vol. I—II, Budapest, 1952.

старославянского в большей части неизменными (тур. *avli* плюс сербское окончание *ja*; *turpi-ja*; *răbă'i-ja* и т.д.).<sup>10</sup>

Турецкие слова касаются различных областей человеческой деятельности. Большинство же относится к городской жизни, коммерции и индустрии, и это вполне понятно, имея в виду следующие мотивы. Когда турки захватили Балканский полуостров, городская жизнь здесь находилась на начальной стадии развития; они развивали балканский урбанизм на восточной основе и передали этот характер городам всего полуострова. Это отражается в терминологии, касающейся экономической жизни города<sup>11</sup>. Балканские элементы, укоренившиеся в городах Баната, несомненно передали эту терминологию. Мы делаем вывод, к которому пришли на основе следующего констатирования: при овладении Тимишоарой австрийцами, население крепости состояло, в основном, из сербов, румын, греков и болгар, занимавшихся такими ремеслами как портновское, сапожное, плотничье, пушное и т.д.<sup>12</sup> Поэтому естественно этот балканский фактор повлиял на характер терминологии, касающейся городской жизни.

В дальнейшем изложении мы воспроизведем слова, переданные лишь банатскому наречию. Например, улицу (рум. *stradă*) называли *socas* (особенно используется это слово в Караше), наряду с обычным словом улица (*uliță*). Любой человек может вообразить себе *cearșie* — турецкую площадь, вокруг которой были расположены различные мастерские, в которых ученики усваивали одно из обычных ремесел; при мастерских имелись тесные лавчонки, в которых торговцы выставляли товары, устраивая привлекательные *che-* или *chipenguri* «витрины»; и с той и с другой стороны *socas* «улица» была освещена фонарями — *fekere*.

В различных мастерских делались *ci* или *chilimuri* — двусторонние ковры, *cebe* — пледы, *șioe* — тонкое сукно, *dușecuri* — матрасы, *iorgane* — одеяла, *ormane* — шкафы, *șinghire* — цепи или крюки для подвешивания убитых животных. Это было одно из орудий *casap* — мясника. В Лугоже был древний центр по дублению кожи, дубили тонкую целую кожу — *irealbe-* (*ira*) для перчаток. Слава ее сохранилась и поныне.

<sup>10</sup> Petar Skok, *Restes de la langue turque dans les Balkans*, в *Revue Internationale des Etudes Balkaniques*, том II, 1935, стр. 247—260.

<sup>11</sup> Miklosich, *Die türkischen Elemente in den sud-ost europäischen Sprachen*, в *Denkschriften der Wiener Akademie*, № 34—38, Вена, 1884—1890.

<sup>12</sup> *Castrum Civium Timisorensis*, том I, 1717—1832; Государственный архив в Тимишоаре.

Ремесленники обычно работали в *ortășie* — товариществах, имея в виду, что речь идет о развитом феодальном обществе. Во время работы они имели обычай раскладывать материал на *tczgă* — рабочем столе с ящиками — *șigmeș* или маленькими *fiocuri*. После изготовления изделия, оно клалось в *sunduc* — ящик для отправки на базар. На базаре или на ярмарках заключались хорошие сделки — *alișvrișuri*; продавец иногда пытается обмануть — *să șelvie* (тур. *şvelî*) покупателя, иногда же заставляет его дать *căpară* при покупке какой-либо вещи или породистого коня, а тот, кто остался с выгодой (*h*)*aznă*, после заключения сделки ставит могоарыч — *alvăluc*. После того как сделка заключена, тогда *mufte* — напрасно один из них еще пытается выразить *pîjman* — свое сожаление. Существовал обычай — *adțul* пить кофе, за которым заводился оживленный разговор — *lăcărdie*, купцы время от времени покуривали табак — *burmut*.

Обычным ремеслом было сапожное ремесло. И в этой области мы встречаем несколько турецких слов: — *șiriz* клей, *șivie* — деревянный гвоздь или *băschie* — металлический гвоздь. Известно также, что плотник использует *tesla* и *chesărul* — орудия для долбления дерева.

Одной из тягчайших феодальных повинностей, вызывавшей восстания сербского населения, был принудительный труд — *culuc*, вменяемый турецкими начальниками (*bulibașe* или *srahii*), а зачастую и сербскими. Это слово так глубоко вошло в сознание притесненного крестьянства, что и до сих пор румынские и сербские крестьяне Баната употребляют это слово для обозначения любых общественных работ, выполняемых населением.



Возвращаясь к собственно сербским словам, вошедшим в банатское наречие, интересно отметить, что сербский язык оставил следы в многочисленных и различных областях деятельности банатского крестьянина.

Так, если взять термины, касающиеся *полевых работ*, то можно найти такие слова: *colnă* — шалаш для хранения сельскохозяйственных орудий или для орудий для виноградника, *potosiță* — деревянные палки, которые кладутся крест накрест поверх стога сена, или деревянные палки, укладываемые вокруг телеги для увеличения ее объема; *slog* — межа, *cîrsteș* — снопы пшеницы, уложенные в форме креста, *samurast* — пшеница или любой другой злак, выросший сам по себе, не посеянный человеческой рукой, *orănița* — пахотное поле, *oritac* — лемех, *otcos* — ряд скошенного и оставленного для просушки сена, *plastă* — снопы, собранные в кучу и т.д.

Удивителен тот факт, что в сельское хозяйство, отрасль, бывшую при феодальном строе основным занятием румынского населения, смогли проникнуть новые слова. Это же замечание можно сделать, однако, и относительно другого вида занятий румынского крестьянства, особенно банатского, занятия, столь же значительного, как и первое, — *скотоводства*. И здесь мы находим широко употребляемые слова, такие как: *stuaică* — скот, *marvă* — животные, *bică* — бык, *băcărușe* — колокольчик (на шее домашних животных), *păclie* — одежда чабанов без рукавов, но с воротником из овчины и мехом наружу.

Из другой области деятельности — *рыбоводства* и орудий труда, относящихся к нему, приводим следующие слова: *șăran* — кран, *smuk* — вид рыбы, *șaiică* — легкая лодка, *șiuin* — рыбацья лодка, *odivato* — орудие для ловки рыбы, *oranîță* — лодка с плоским дном, *gătoin* — запруда возле мельницы.

Терминология, относящаяся к телеге и ее частям или частям воза, относительно богатая. Так для основного средства передвижения — телеги — банатский крестьянин употребляет сербское слово *coșie*<sup>13</sup> в обоих значениях как в вышеуказанном, так и для обозначения легкой пролетки на рессорах.

Для частей телеги существуют следующие термины: *șivie* — часть, соединяющая дышло с телегой, *depșnic* — крестовина телеги или пролетки, к которой прикрепляются шлеи, *lăgău* — пристяжная, *lăstăviță* — отверстие в втулке (колеса), в которое вставляется спица, *nap lăd* — место, где устанавливается спица в сегменте колеса, *potec* — крепление, закрепляющее дышло плуга, *rudă* — дышло, *șărașiniță* — деревянный брус, связывающий переднюю часть телеги с задней, *polugă* — деревянное дышло, *tulăț* — чугунный обруч, надеваемый на втулку (колеса) и т. д.

*Ручные орудия или домашняя утварь*, многие из них носят сербские наименования. Приводим наиболее употребительные: *arșeu* — заступ, *budac* — мотыга или кирка, которыми делают ямки для посевов, *bravă* — замок (дверной), *burmă* — моток или кольцо, *șecîre* — прядильщица, мотовило, *cotavă* — глиняный или медный сосуд, подвешиваемый над огнем, *oboramniță* — коромысло, *păvan* — веревка, *cotruță* — глиняный или медный сосуд, подвешиваемый над огнем, *cîrșeag* — уешин, глиняный сосуд, *coriță* — квешня, *avan* — ступка, *șărpenică* — сковорода, *peșchir* — полотенце, *stupă* — мельница-сукновальня для грубой шерстяной ткани, *presliță* — деревянная прялка.

<sup>13</sup> *Dicționarul limbii române contemporane* (Словарь современного румынского языка), стр. 162.

Другие сербские слова употребляются для обозначения *подсобных пристроек при доме*. Так, говорится *avlie* о дворе вообще, но *stobor* обозначает двор перед домом. В доме есть *clet* — чулан для продуктов, *podrum* — подпол, *poiată* — укрытие для птицы, *cotarcă* для хранения кукурузы. *Avlia* окружена *stablăd* — забором, из *lănteți*, в котором имеются две двери — та, что позади дома, называется *vracniță* и сделана из прутьев. В подполье для освещения и проветривания сделана отдушина — *osnă*.

Некоторые основные *части одежды* женской или мужской, носящие сербские названия: *susnă* — юбка, *kițele* — опрег, катринца (часть крестьянской юбки), *zadje* — жилетка, *präsluc* — головной платок, *boșcă* — шапочка, *săiță* — шапка, *năticaș* — домашние туфли, *poșă* — шарф. Для того чтобы стать более красивой, женщина делает себе — *șișche* — чолку.

Термины, касающиеся к *крестьянской пище*, относятся лишь к пище бедного крестьянина, который печет кукурузную лепешку *so-cârțau* в золе, варит на скорую руку *coleașă* — мамалыгу, печет также наскоро, так как обязанности по отношению к хозяину не оставляют для него времени, *o lepiție* — хлеб узкой и продолговатой формы, *săviacă* — лепешки из теста на дрожжах или *mandră* из кукурузной или пшеничной муки с жиром. Примечательно, что само слово *hrană* (пища) — сербского происхождения — *rană* — народное *rana*. Напитком, заслужившим признание является цуйка, которую банатские жители называют *șliboviță*.

Терминология, относящаяся к пище крестьянина, имеет более глубокое значение, чем кажется на первый взгляд; ее аспект носит социальный характер. Банатское наречие позаимствовало из сербского языка единственный термин, касающийся эксплуататорского класса, и тот турецкого происхождения — *spăhie spăilug*. Зато обладает тремя словами, обозначающими бедноту: *gac*, *golocrac*, *șromah*. Они являются красноречивым доказательством того, что сербские переселенцы состояли из многочисленных элементов, относящихся к социальным слоям, употреблявшим вышеупомянутую пищу, возможно, что, в крайнем случае, на первых порах при своем поселении в Банате. Сербские термины, относящиеся к боярским чинам, в банатском наречии не сохранились, поскольку очень мало сербской знати поселилось на территории Баната, и ее наличие отмечено лишь в XV веке.<sup>14</sup>

Есть, хотя их и немного, и сербские слова, обозначающие важнейшие части человеческого тела, птиц или животных: *glavă* — голова

<sup>14</sup> D. Dragomir, *Vechimea elementului romnesc și colonizările străine în Banat*, Клуж, 1925.

(рум. *cap*), *jăgăriță* — печень или легкие, *bobrig* — почки, *tîrbu* — живот, *lopășiță* — бедрышко ножки птицы или свиньи.

Сербскими словами обогащаются и некоторые понятия, относящиеся к *единицам мер объема* или сосудам для хранения напитков: *șinic* — четверик, *acov* — сосуд для цуйки или мера в 50 литров, *mierță* — мера веса для злаков, *bărdac* — оплетенная бутылка, *bocală* — — стеклянная кружка, *burie* — бочка и т.д.

Из *цветов и культурных растений* или полевых растений, назовем: *lala* — тюльпан, *ruja* — роза, *calapăr* — лекарственное растение, привезенное сербами, *ieriță* — род дикого гороха, *păsula* — фасоль, *ludaie* или *dulete* — тыква. Для виноградника употребляют слово *loză*, имеющее и переносное значение знатного происхождения, породистый. Из области флоры упомянем несколько других названий: *cutcurigu* — растение, которое крестьяне с успехом используют для заживления ран у лошадей, и *mleși* — растение, используемое для отравления воды в реке при ловле рыбы.

Наиболее ярким выражением тесных связей между румынским и сербским населением являются слова, касающиеся *различных степеней родства*. Таковы: *ceasea* — обращение младшего брата к старшему, *uică* — дядя (со стороны матери) и дядя (обращение ребенка к любому мужчине)<sup>15</sup>, *șel'éd* — семья, *dodă* — взрослая девушка, *dadă* — нянька, старшая сестра, выполняющая обязанности покойной матери, *bată* — брат, *sică* — дядя, *naică* — обращение молодых женщин к более старшим, *tetă* — тетя, *uină* — тетя (сестра отца или матери).

Исторический интерес представляет собой толкование слова *zăcon* со значением закон и обычай. Возможно, что оба значения укоренились благодаря вышеупомянутым условиям. Сербы из Венгрии, в особенности из Баната, образовали вначале привилегированную этническую группу, *Patrimonium domus austriacae*, находившуюся в церковном и политическом подчинении у их митрополита<sup>16</sup>. В этот период *zakon* означал обычай, вмененный церковью и мирским законом. Румыны, находившиеся под властью сербской церкви, заимствовали его двоякое значение. Под этой формой оно известно во всем Банате.

Сербская администрация в румынских школах и церквях в самом начале *организации образования в Банате* оставила свои следы в лек-

<sup>15</sup> G. Mihăilă, *Imprumuturi vechi sud-slave în limba română*, Бухарест, 1960, стр. 121. «Заимствования подобного рода очень ясно показывают, что в подобных случаях мы имели дело не с простыми заимствованиями, проникшими в язык одновременно с «объектом», а с более сложным процессом, в котором выразительность играет не последнюю роль».

<sup>16</sup> I. H. Schwicker, *ук соч*, стр. 165 и I. Wolf, *Organizarea școlilor bănățene în anii 1770—1780*, Бухарест, 1957.



сике. Так, например, имеются основные ее атрибуты: *arcie* — бумага, *bufar* — азбука, *propis* — регистр, тетрадь, *măstilă* — чернила, *clup* — парта, *ispit* — экзамен, *sun'jer* — губка, *zvон* — колокол, *dosta* — достаточно, а также императив: *ciuti* — замолчи, обращенный к непоседливым детям. Из лексических элементов в церковной области отметим: *peșiță* — крест из пшеницы на кутье, *slastă* или *slăstuit* — скоромное в дни поста, *znamăn* — камень с надписью возле креста, *boje moi* — боже мой.

Сербские элементы в Банате после поселения в этой провинции вели упорную борьбу для того, чтобы заставить Венский двор выполнять обязательства, взятые на себя по Леопольдскому диплому и другим подобным ему документам<sup>17</sup>; среди требуемых прав было и право на административную автономию, вызывавшее бурный протест венгерской знати. Такие сербские слова в банатском наречии, как: *neamesnic* — наместник, *roc* — срок, *subașă* — административный служащий, *blagă* — имущество, *babiță* — повивальная бабка, *șumar* — лесник, *zăbrași* — запретное место в лесу, дают нам право предположить, что этнический сербский элемент играл какую-то роль в администрации Баната. А также слова: *bariac* — знамя, *colaină* — орден, вешаемый на шею, *cumbară* — пушечное ядро, *călaiu* — олово (необходимое для пушек), *pacsamet* — сухари, сушевый хлеб; используемый в походах, *top* — пушка, мы приписываем илирийским и влахо-илирийским полкам, состоявшим из сербов и румын. Стоит обратить внимание на то, что все вышеуказанные слова, касающиеся армии, являются словами турецкого происхождения, а это означает, что сербские крестьяне, набранные в эти полки, приходили со своей собственной военной терминологией.

Банатский диалект заимствовал довольно значительное количество слов из сербского языка не только для обозначения предметов, но и для обозначения абстрактных понятий, свойств или физических и моральных недостатков. Из этой категории слов приведем наиболее важные: *bedă* — беда, несчастье, *bleancă* — придурковатый, *ală* — гурман, *buzumeiit* — обалделый, *șiitav* — в полном уме или в здравье, *lud* — сумасшедший, *nestresea* — несчастье, беда, *pamet* — ум, *porav* — нрав, *oteară* или *potlă'iță* — ничтожный человек, *prispî* — достичь зрелости, а *nădăi* — надеяться, чаять; *zlovornic* — злоумышленник и т. д.

Укажем и следующие слова, не включая их ни в какую категорию; некоторые из них имеют широкое хождение и широкий ареал распространения: *a se boi* — бояться, *bură* — гроза, буря, *carabă* — ду-

<sup>17</sup> Там же

дочка из бузины или листового черенка тыквы, *cloță* — насадка, *cîrșie* — каменистое место, *gar* — тлеющая зола от сгоревшей соломы, *a găzi* — случать, *a glodi* — грызть, *gomlă* — куча, *graže* — строительство, *meserniță* — мясной магазин, *mlacă* — болото<sup>18</sup>, *năloagă* — множество, куча, *ometiță* — запыленный снег, *a oprăși* — мешать, *peșină* — пещера, *pesăc* — песок, *venăț* — венчик.

Несколько слов из банатского наречия представляют особый интерес, так как имеют более ограниченную сферу распространения и употребляются лишь в Войводине, в состав которой входят провинции Банат, Бачика и Срем. Их наличие указывает на ограниченный лингвистический ареал сербского языка, в который входит и румынский Банат. Сюда относятся слова: *chebă* — перочинный нож, *siuvani* — корыто для замешивания теста, *stobor* — двор перед домом и др.

Стоит упомянуть также и о том, что банатские румыны имеют в своем словарном составе слово *rudă*, со значением шахта. Подобное слово скорее всего должно было бы быть заимствовано от немецкого и венгерского населения, главным занятием которых было горное дело<sup>19</sup>. Сербское же его происхождение является еще одним показателем древности сербов в Банате и доказательством рода их занятий при феодальном строе. Отметим также и слово *pravăț*, используемое в горнодобывающем районе Анина-Стейендорф и Саска со значением «вертикальный шахтный ствол» в отличие от шахты-туннеля и шахты-галереи.



Помимо чисто лингвистического значения сербские слова банатского наречия имеют также и *историческое значение*. Такие слова как: *zărțe* — очки, *poramenițe* — лямки, *bocală* — стеклянная кружка, *căpară* — аванс, *cotruță* — глиняный или медный сосуд, подвешенный над очагом, а *a boboși* — ухудшиться (о ситуации), *bleancă* — прикурковатый, *bușniș* — лекарственное растение — *inula canyza* — и т.д. являются словами далматского, дубровницкого происхождения или из залива Бока Которска. Это является показателем того, что банатское население имело связи с городом на Адриатике через сербское население или через дубровницких купцов, ведших широкую торговлю при феодальном строе и постоянно разъезжавших по всему Балканскому полуострову включая и румынские государства.

Другое замечание, касающееся сербских слов в банатском наречии, имеет в виду те из них, которые обозначают *учреждения или*

<sup>18</sup> G. Mihăilă, *ук. соч.*, стр. 100. А также для *citav*, стр. 174, *glagore*, стр. 148.

<sup>19</sup> A. Răsceris, *Elemente germane în limba română, e Fonetica și dialectologie*, том III, Бухарест, 1961, стр. 177—189.

*обычаи*. В Тополовце, Станчеве и Лукарце, из которых в последнем проживает смешанное население и существует ярко выраженный билингвизм, употребляется слово *zog-oni* для обозначения того, кто преследует обвиненного в воровстве. В Черногории существует следующее учреждение: потерпевший посылает к человеку, подозреваемому в воровстве, любого односельчанина, называемого *zog* или *zogoni*, для того, чтобы предупредить его о том, что знает о совершенном им поступке. Если встревоженный вор возвратит украденное, *zogoni* получает один процент со стоимости вещей<sup>20</sup>. Значение этого слова не только чисто лингвистическое, но и этнографическое, поскольку указывает на наличие черногорского населения, передавшего его. С другой стороны, для того, чтобы этот обычай стал обычным среди румын, было необходимо, чтобы черногорцы проживали совместно с румынским населением долгое время.

Это слово не следует путать с глаголом *a zogoni*, имеющим еще более широкое хождение и означающим — изгнать (рум. *a izgoni*).

К вышеуказанной категории относится и слово *smet* или *smät*. В сербском языке оно имеет различные значения в зависимости от провинции.

В древней Сербии слово *smet* означало самого уважаемого за безупречное поведение, ум, хозяйственные способности и чувство справедливости человека, в особенности же уважение оказывалось за обладание талантом красноречия. *Smet* имел судебные полномочия для разрешения недоразумений между крестьянами, но самой важной его миссией было представлять сербское население перед турецкими властями. Его авторитет был неоспоримым. Эта функция, как таковая, возникла при неизвестных обстоятельствах, возможно, что вследствие турецкого вторжения. Когда Сербия освободилась из-под турецкого владычества, *smet* стал членом коммунального совета, как представитель населения по отношению к новой администрации с теми же судебными и административными полномочиями.

В Боснии *smet* был крестьянин-бедняк, не имевший ни дома, ни земли, в то время как в Черногории это был член, выбранный в Совет, состоявший из двенадцати человек; его обязанностью было разрешать различные разногласия между крестьянами.

По сравнению с вышеупомянутыми значениями и в Банате слово *smet* укоренилось с тем же значением, что и в Сербии, обозначая то

<sup>20</sup> Данная информация получена от Иована Берчина, в возрасте 72 лет, из дер. Кралжевак, чья семья пользуется почетом за борьбу против турецких спахийел (см. Vuk St. Karadžić, *ук. соч.*, стр. 721).

же самое феодальное учреждение. Несомненно, что первые сербские крестьяне, пришедшие из Сербии, познакомили с этим словом румынское население. Турецкое владычество, установившееся вскоре после их прихода, укрепило его, поскольку создало такие же социал-политические условия, что и в Сербии.

Помимо обычного значения это слово еще в некоторых местах означает члена церковного совета.

На территории Баната произошла и семантическая эволюция этого слова, поскольку оно обозначает и лицо, уполномоченное на свадьбах поддерживать хорошее настроение участников путем разрешения в забавной форме различных недоразумений или нарушений правил церемониала.

Подобным же образом произошла семантическая эволюция слова (*s*) *tarisfat*. В то время как у сербов и болгар Балканского полуострова оно означало совет стариков, датируясь, вкратце, родовым обществом со значением разрешать конфликты, возникавшие между членами рода, в Банате *starisfat* означает жюри из сватов, иногда и из жениха и нескольких стариков, судящих поступки различных гостей, чтобы создать и стимулировать среди них хорошее настроение.

Укажем также, что у сербов Баната и Бачика, а также и в некоторых румынских селах *starisfat* имеет значение старшего дружки.

Назовем также и очень известный обычай папарудэ (рум. *paparuda*), который у банатских румын называется так же, как и у сербов — *dodola*.

*Crî*-или *cărvina* — учреждение, известное у всех народов под различными названиями (*Bluttgeld*, и др.) с наидревнейших времен первобытнообщинного строя, в феодальном обществе Румынских княжеств носит название душегубина (*duşegubina*) — денежная плата за совершенное, подразумеваемое убийство или убийство, обнаруженное в деревне либо в ее окрестностях. В Банат, повидимому, обычай принесло сербское население, как это показывает нарицательное имя существительное данного происхождения. Возможно, что поскольку обычай был лишен сербской исполнительной власти, которая проводила бы его в жизнь, он исчез, а слово приняло значение «вражда», «отмщение».

Из обычаев, усвоенных от сербского населения Баната, представляет также интерес и повичерка (*provicerca*), так как он распространился среди молодежи и продолжается и до наших дней. Вечером, после ужина, юноши и девушки имели обычай собираться и проводить

время в доме у кого-либо из них за танцами и шутливой беседой, не отказываясь и от ужина.

От сербского же населения румынское крестьянство усвоило обычай и наименование — иметь на свадьбе деверя (*dever*) — лицо, которому доверялось пригласить сватов или сопровождать невесту из дому в церковь, где он передавал ее жениху — *modojeiie*.



Использованию сербских слов банатскими крестьянами способствовала их выразительность. Поэтому мы их находим в многочисленных поговорках или в народных песнях. Например, старик отзывается о жене такими оскорбительными словами: его старуха — это «беда» (*bedă*) или (*hîrghie*) — «ржавчина».

Крестьянин, осознающий свои материальные возможности, восклицает: *iacă şivia, hop şi coşia*. Не имевший возможности отдохнуть, скажет огорченно: я спал как «*chera pră ludaîi*».

То же качество сербской лексики заставляет народного поэта использовать ее в своих многочисленных стихах:

«Fata mamei sa schitaşe  
Bat-o dragul mult tmi plaşe» . . .

или

«Bea Gruio şi te gosceştecé  
Şi goscîii ți-i omeneşte» . . .

или

«Somn mî-i, şi aş durmi  
N-am cu şine mă lulăi» . . .



Собранный глоссарий предоставляет новые возможности для исследований и замечаний, кроме существенных выводов, сформулированных акад. Эмилем Петровичем и славистом Иоаном Пэтруцем<sup>21</sup>.

Одной из основных черт, характеризующих банатское наречие, является палатализация согласных  $d > \tilde{d}$ ,  $t > \acute{t}$ ,  $n > \acute{n}$ .

Это явление приписывается сербскому влиянию<sup>22</sup>, что же касается даты, когда это могло произойти, то был установлен период после XV века.

<sup>21</sup> Silviu Dragomir, *ук. соч.*, стр. 8, сноска 99.

<sup>22</sup> I. Pătruţ, *ар. лит.*

Анкета, сделанная для сбора лексического материала дает новые сведения в связи с этим положением. Установлено, что в Комлошул Маре палатализации вышеупомянутых согласных не произошло. Село было заселено олтянами в 1736 году<sup>23</sup>, но несмотря на то, что оно было охвачено ареалом сербского языка, его влияние, с точки зрения палатализации, не существует. А это означает, что вышеупомянутое явление произошло до указанной даты, так как если бы оно произошло позднее, то само собой разумеется, охватило бы и язык жителей села Комлошул Маре.

Против рассматриваемого явления можно привести и то возражение, впрочем справедливое, что не существует исторических доказательств, свидетельствующих о таком многочисленном сербском населении в Банате между XV и концом XVII века<sup>24</sup>, которое бы своим превосходящим числом определяло вышеупомянутое фонетическое влияние. С другой стороны, в сербском языке нет целого ряда сербских слов с зубными согласными, палатализованными в банатском наречии (*latica-lacița, suditi-sudi, tis-ciți, stipsă-scipsă, tanji-ține*), а других слов, палатализованных в сербском языке, нет в банатском наречии (*ciauca, ceacea, ciocirc (Corneveva), ciptă (Feneș), ciurcă-an (Jena), civie (Feneș), mlecî* (нет палат.) (в Оршове), *pogodi* находится, как и другие слова этого же типа, под этими двумя аспектами). Это ставит под сомнение саму пригодность палатализации в качестве непосредственного критерия датировки и влияния сербского языка.

Факты, выявленные по случаю анкеты на местах, представляют значение для вопроса о давности сербов в румынском Банате. А именно, был найден ряд слов исключительно в восточной части румынского Баната около Карансебеш-Оршова, в зоне, в которой сербский элемент отсутствует совершенно. Из этих слов укажем: *barna, bermet, buși(a), bornut, branic, sigmej, căluș, cîsu, cobraș, crușet, corabă, duji(a), găman, izdelnic, modojehe, polecniță, surtocă, cipsă, ciauca, chîtuș, călăiu, a izgîri, slăbină, toblă, zatoń, zamcă, zmatăn* и т. д.

Их наличие в данной местности мы не можем объяснить иначе, как предположив, что не отмеченное историческими источниками сербское население в поисках места при бегстве из-за турецкого нашествия, пришло в виде разрозненных групп с этой стороны Дуная и поселилось здесь вместе с румынским населением. А поскольку в числе вышеука-

<sup>23</sup> I. V. Lăzărescu, *Comloșul Mare*, Тимишоара, 1936.

<sup>24</sup> Silviu Dragomir, *ук соч.*, стр. 8, сноска 22.

занных слов есть и несколько турецких, то это показывает, что пришедший сербский элемент довольно продолжительное время сожительствовал с турецким населением, от которого и заимствовал эти слова. Следовательно, *сербские крестьяне переселенцы* явились позже того времени, когда распалось сербское царство (1389), то есть после XIV века<sup>25</sup>.

Это предположение подтверждается и другими доказательствами, а именно, доказательствами топонимического характера. Между Карансебешем и Оршовой мы находим несколько названий деревень или рельефов местностей сербского типа, на которых отразилось влияние румынского языка. Например, вершина холма возле Оршовой по названию *Mešiler*, является ничем иным, как деривацией от *Međi hleb* — медвежий хлеб; к западу от Оршовой есть долина *Mraconia* [*mra* — банатский суффикс — *o*]; приток Черней — *Bela Reca*; *Crușovăț-Krusevac*; *Prilipăț-Prilipac*; *Petnic*; *Piatra-Camenei* — вершина у *Suscu* — над Бэиле Геркулане.

Эти немногочисленные названия являются единственными доказательствами, пережившими ассимилированное сербское население. Его следы, думается, что мы не ошибаемся, еще находятся в Свинице, устоявшей против ассимиляции благодаря близости к Сербии. И следуя еще дальше за нашей гипотезой, поскольку население Свиницы считает себя анклавом переселенческого потока, исходящего из района Косово-Метохижа, можем предположить, что авторами языковых и топонимических остатков на полосе Карансебеш-Оршова не может быть никто иной кроме первых участников вышеуказанного переселенческого течения<sup>26</sup>.

Что же касается особенностей палатализации некоторых сербских слов в банатском наречии, то мы думаем, что это случилось благодаря историческому процессу иотизации согласных *d, t, l, n, s* и *z* в сербском языке, который произошел на протяжении двух исторических периодов: первые четыре согласные были иотизированы в более древнюю эпоху, а другие позднее, однако обе группы испытали в прошлом явление иотизации. Это повлияло на то, что влияние сербского языка на банатское наречие происходило неодинаково, а исторический процесс поселе-

<sup>25</sup> С. С. К. *Neka uapznja o svinjicком говору*, в *N-Život*, 1, 1960, стр. 87—96.

<sup>26</sup> Наличие в Мехадии и Печинишке значительного количества людей с именами *Tri-Tre-Tri*, *Trăpsea* или *Trăpsea* может считаться показателем датирования. Известная шахта в южной Сербии с тем же названием (*Trpča*) была захвачена турками в первой половине XV века (см. K. Jirecek, *Istoriya Srba*, Дориньо J. Radoms, том III, 1925, стр. 114). Часть шахтеров осела в Банате и в Мехадии.

ления сербов в румынском Банате, продолжавшийся на протяжении веков, еще больше повлиял на это различие<sup>27</sup>.

В качестве замечаний фонетического порядка упомянем также о двух изолированных, но важных случаях произношения согласных *k̂* и *ġ* в словах *surka* и *hrđja*. Первый в некоторых местах Баната произносится как *k̂*, а второй как *ġ*. Их произношение знаменательно в том смысле, что выдает место рождения тех, кто его принес — Македонию, — так как лишь в этой провинции *tj > k̂* и *đj > ġ*.



Основываясь на вышесказанном о глоссарии сербских слов в банатском наречии можно сделать заключительные выводы.

Установлено, что большинство указанных слов распространено по всему румынскому Банату, однако наибольшее влияние сербского языка ощущается в его западной, северо- и югозападной частях, уменьшаясь по направлению от Карансебеша к востоку.

В местностях Карансебеш и Мехадия с плотным румынским населением отмечается ряд не встречаемых ни в каком ином месте сербских слов. Предположение, что они обязаны своим появлением сербскому ранее ассимилированному населению, подтверждается некоторыми исконно сербскими названиями.

Оно находит и еще одно подтверждение.

Исчезновение сербского элемента из-за ассимиляции может быть подобно в некоторых случаях тому явлению, что произошло в селе Петровец, некогда сербском, а теперь аромунском. Удивительно богатый запас сербских слов у этого населения может служить доказательством прошлого этого села.

В упомянутый глоссарий входит ряд турецких слов, испытавших влияние сербского языка. Они относятся к городской жизни и военной организации.

Несколько слов указывают на место рождения переселенцев, принесших их, своим фонетическим аспектом; другие же своим значением.

Невозможно установить точных фонетических правил, по которым, происходило заимствование слов, так как одни из них сохраняют первоначальную форму, а также и ударение, зато другие нет (*Kob* дало *coabă*, *laz* дало *loajă*, *tanjer* — ряд форм).

Большая часть слов, составляющих глоссарий, уходят в прошлое, известны все меньшему числу людей, обычно старикам.

<sup>27</sup> М. Stevanović, *Gramatika srpskohrvatskog jezika*, Н. Сад, 1954, стр. 53. Явление иотизации, уточненное во времени, информирует тезис о преемственности сербов в румынском Банате. См. J. Erdeljanović, *Tragovi majstarijeg slovenskog sloja u Banatu*, в *Niederluf Sbornic*, стр. 275—308, Прага, 1925, и Ivan Popović, *Istorija srpskohrvatskog jezika*, Н. Сад, 1955, стр. 32—34. Если бы сербы были коренными жителями румынского Баната, то иотизация на этой территории имела бы другое течение. Если бы румынский Банат был периферийной территорией для ареала сербского языка, то нововведения не произошло бы.



SUR LE TRAITEMENT DES GROUPES *KS, KT*,  
DANS LES LANGUES BALKANIQUES

par A. ROSETTI

Avec A. Graur, nous nous sommes occupés à plusieurs reprises du traitement des groupes lat. *cs, ct* en roumain<sup>1</sup>.

Graur a ensuite montré que le traitement *ps* de *ks* se retrouve en illyrien, en grec ancien et en vieux macédonien : "Αξυρτος et "Αψυρτος, *Crexi* et κρέψα, κόκκυξ et κόκκυψ, ξηρός et ψηρός, etc.<sup>2</sup>.

D'autre part, le thrace fournit une série d'exemples de labialisation des groupes *ks, kt*. Ainsi, dans l'inscription d'Ezervo : τιλέζυτα; quelques toponymes, en thrace : *Alapta*, Δατύλεπτοι, *Burdipita*, βουπτουλος, Σίπτι et Ζέπτις, un nom de personne<sup>3</sup>.

Le traitement labial des groupes *ks, kt* caractérise, on le sait, le roumain, l'albanais et les dialectes italiens méridionaux, là où le grec était parlé antérieurement.

En roumain :

*pt* < lat. *ct* : *cuptor* < *coctorius*, *drept* < *directus*, *fapt* < *factum*,  
*lapte* < *lacte*, *noapte* < *nocte*, *opt* < *octo*.

<sup>1</sup> Dans *Bulletin linguistique*, III, 1935, p. 65 et suiv. Nos articles sont reproduits dans A. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhague-Bucarest, 1947, p. 267 et suiv. V. maintenant notre étude sur le même sujet, à paraître à Tirana, dans les *Mélanges Aleks' Xhuvani*.

<sup>2</sup> A. Graur, *Quelques nouveaux exemples de ks > ps*, dans *Bulletin linguistique*, VIII, 1940, p. 236—237.

<sup>3</sup> D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, p. 566, 571; G. R. Solta, c. r. de l'ouvrage précédent, *Indogerm. Forsch.*, LXVI, 1961, p. 72—73.

*ps* < lat. *cs* : *coapsă* < *coxa*, arom. *frapsin* (dacoroum. Banat *frapsän, frapsähë, frapšan*) < *fracinus*, v. roum. *toapsec* < *toxicum*<sup>4</sup>.

En albanais :

*ft* < lat. *ct* : *luftë* < *lucta*, *troftë* < \* *trocta*, *ftua* < *cotoneum*.

*fš* < lat. *cs* : *kofshë* (et *koshë*) < *coxa*, *lafshë* (et *lash*) < *laxa* (*cutis* ?), *mëndafshë* (et *mëndafsh*, *mëndash*) < *metaxa*<sup>5</sup>.

En grec :

n. pr. : \**Δψυρτος* (\**Αξυρτος*), *κρέψα* (*Crexi*), béotien *Κόκκυψ* (*Κόκκυξ*), gr. *ψυρός* (*ξηρός*), grec mod. *ψιπί* (*ξιπί*), *ψιπί* (*ξιπιών*), ital. merid. *oftó* < *ὄκτώ*, *nifta* < *νύκτα*, Terra d'Otranto *oftó* < *ὄκτώ*, *dáftilo* < *δάκτυλος*<sup>6</sup>.



Tous ces faits, réunis, montrent que la labialisation des groupes *ks*, *kt* (qui a abouti, en général, à une occlusive et, en albanais, en italien méridional à une fricative labiale), en illyrien, en thrace, en vieux macédonien, en roumain, en albanais et, dans certains cas, en grec et en italien méridional, est caractéristique pour les langues parlées anciennement et de nos jours dans la péninsule des Balkans<sup>7</sup>.

<sup>4</sup> A. Rosetti, *Istoria limbii române*, II<sup>3</sup>, Bucarest, 1962, p. 91.

<sup>5</sup> Rosetti, *l. c.* L'albanais connaît aussi la vocalisation du *k*, dans le groupe *kt*, qui est de date plus récente (voir Rosetti, *Mélanges Aleks. Xhuvani*).

<sup>6</sup> H. Barić, *Lingvističke studije*, Sarajevo, 1954, § 11 ; G. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache*, I, Bern, 1949, p. 472, note 2.

<sup>7</sup> C'est aussi l'avis de G. R. Solta, dans le *c.r.* cité ci-dessus.

## À PROPOS DE BASILE APOKAPES, DUC DE PARADOUNAVIS (= PARISTRION). LA NOTICE DU MOINE THÉODULE (1059)

par NICOLAE BĂNESCU

Quand nous avons établi la série des chefs militaires du thème de Paristrion (Paradounavon), nous avons remarqué parmi les ducs byzantins de quelques provinces, mentionnées dans la notice du moine Théodule en 1059, Basile le *magistros* présenté comme duc de Παραδοῦναβις (= Paristrion)<sup>1</sup>, et nous l'avons identifié avec Basile Apokapes, dont les sources historiques de l'époque font mention comme ἀρχων du Paristrion, où il défendit, à côté de l'archonte de Bulgarie, la frontière du Bas-Danube attaquée alors furieusement par les barbares des steppes. Notre identification trouva alors un seul adversaire dans la personne de Zlatarski, qui, niant longtemps l'existence même du thème danubien, contesta presque tous les commandants de ce thème documentés par nous. Après plus de trente ans, l'illustre historien bulgare trouve dans le savant arménien Bartikian un compagnon décidé contre l'identification d'Apokapes.

Notre contradicteur s'occupe assidûment du testament d'Eustathius Voilas, Cappadocien, grand magnat byzantin de la moitié du XI<sup>e</sup> siècle, auquel il a déjà consacré deux intéressants articles : le premier paru dans *Известия Академии Наук Армянской ССР*, 8, 1959 (cf. notre notice de *Byzantinische Zeitschrift*, 54 (1961), 195), le second, plus récent — *Notes critiques concernant le testament d'Eustathius Boilas*, paru dans *Византийский Временник*, 19 (1962). Dans tous les deux, l'auteur s'occupe aussi de ce Basile le *magistros*, mentionné dans le testament, et veut nous convaincre qu'on ne doit pas l'identifier avec Basile Apokapes, le

---

<sup>1</sup> Voir plus loin le texte de la note.

mot Paradounavis ne se rapportant pas ici au thème danubien, étant de fait un nom patronymique. Pour prouver son assertion, notre savant aboutira, comme nous allons le voir, à modifier le texte grec du moine Théodule se rapportant à Basile.

Le testament de Voilas, écrit par le même Théodule en 1059, a été découvert par H. Omont dans le *Cod. Paris. Coislin 263* de la Bibliothèque Nationale de Paris, et publié en 1907 par V. N. Benešvič, qui soulignait les difficultés du texte grec, altéré par endroits et corrigé assez bien dans son récent article par Bartikian. Les dernières pages de cet article sont consacrées à Basile le *magistros*, mentionné dans la notice du moine Théodule, conservée dans le même *Codex* parisien et reproduite par Omont en fac-similé. Transcrite ensuite par Sp. Lambros dans son recueil *Ἐνθυμήσεων ἤτοι χρονικῶν σημειωμάτων συλλογὴ πρώτη* dans *Νέος Ἑλληγομνήμων*, VII (1910), elle y est restée inobservée, et nous l'avons signalée pour la première fois, ayant reconnu en Basile le *magistros*, un duc de Paradounavis (= Paristrion).

Dans cette notice le moine remarque que κλῆμαξ a été terminée, à l'injonction d'Eustathius Voilas protospathaire et hypatos, par la main de Théodule le moine et de Salem, le prêtre de la Très Sainte Théotokos, tous deux Cappadociens, sous le règne d'Isaac Comnène, patriarche de la ville impériale étant Constantin le proèdre et protovestiaire (Lichoudès) et Théodose patriarche d'Antioche en 6567 (1059), ind. 12, mois d'avril 4 . . . καταπάνω Ἐδέσης Ἰωάννου τοῦ Δουκίτζη, δουκων(τος) Ἀδριανοῦ Ἀντιοχ(είας), Ἀαρῶν προέδρου καὶ ἀυταδέλφου<sup>2</sup> τῆς αὐγούστης Μεσοποταμίας, Βασιλείου μαγίστρου τοῦ Παραδούναβι, Ἰωάννου Μοναστηριώτου Ἰβηρίας, Παγκρατίου Βασπρακᾶ καὶ Ἰωάννου κοροπαλάτου, καὶ δομεστίκου τῶν σχολῶν αὐτοδέλφου τοῦ Βασιλέως Κομνηνοῦ.

Le savant Bartikian reproche à tous les chercheurs qui ont reproduit cette notice de Théodule d'avoir gardé le texte original tel quel, en prenant les lignes en leur succession sans aucune modification.

Il invoque d'abord à son appui les opinions de Zlatarski et de Lambros. Mais les arguments du premier ont été infirmés depuis longtemps par nous<sup>3</sup>; le savant bulgare ne voulait pas admettre même l'existence du thème byzantin de Paristrion (Paradounavon), et en conséquence s'efforçait d'écarter presque tous les commandants de ce thème. Quant à Sp. Lambros, invoqué aussi par Zlatarski comme « bon connaisseur du grec », il n'a attribué jamais au terme de Paradounavis dans la phrase de Théodule le sens d'un nom patronymique. Quand l'éminent savant d'Athènes a remplacé le participe δουκῶν du texte d'Omont par la forme δουκῶντος, accordée du point de vue de la syntaxe avec le génitif des noms des commandants de provinces qui suivent, il ne pouvait douter un moment de l'existence du thème danubien Παραδούνοβις, rapproché dans-

<sup>2</sup> Faussement transcrite αὐτοδεσπότου dans le texte de Benešvič, corrigé par lui en 1921 et répété par Bartikian.

<sup>3</sup> *La question du Paristrion ou conclusion d'un long débat*, dans *Byzantion*, VIII (1933), p. 277—308.

le texte du nom de Basile le *magistros*. Seul le fait que dans l'index de noms propres et de noms d'objets, Πῖναξ κυρίων ὀνομάτων καὶ πραγμάτων, Lambros avait enregistré Basile par les mots : « Παραδούναβις Βασίλειος » incita Zlatarski à lui attribuer sa propre opinion, partagée ensuite par notre critique. Mais ces mots ne peuvent signifier que « Basile, duc de Paradounavis », parce que Lambros dans son Πῖναξ fait toujours mention de la province ou de la cité commandée par le duc dont le nom suit immédiatement. Παγκράτιος<sup>4</sup> est enregistré dans l'index : « Ἀσπρακωνίας βασιλεὺς Παγκράτιος ». Aaron est enregistré (p. 298) de la même façon, après le nom de la province : « Μεσοποταμίας. Ἴδε Ἀαρών ». Jean Doukitzès, catépano d'Edesse, y figure aussi après le nom de la cité (p. 291) : « Ἐδέσσης κατεπάνω Ἰωάννης Δουκῆτζης ».

Au-dessous du texte grec transcrit par lui-même, Lambros a placé une note annonçant que « ce texte a été faussement édité d'après le feuillet 157<sup>b</sup> du Codex parisien Coislin 263, par Omont, Fac-similés datés, Notice des planches s.6., et a été corrigé ici, collationné par nous avec le fac-similé phototypique imprimé ici-même de la planche XXVI<sup>1</sup> (ἀντιβληθὲν ὑπ' ἐμοῦ πρὸς τὸ αὐτέθι ἐν τῷ Πίνσκι XXVI<sup>1</sup> ἐκδεδομένον φωτοτυπικὸν πανομοιότυπον) »<sup>5</sup>. Il a lu donc le fac-similé d'Omont sans rien changer, comme tous les autres savants, excepté notre critique, qui l'a modifié.

Bartikian retient d'ailleurs un fait important dû à l'histoire de Mathieux d'Edesse, où l'on peut lire que le duc d'Edesse Apokapes, père de Basile, est allé en 1065 avec joie à la rencontre de son fils, le *magistros* Basile Apokapes, archonte des cités danubiennes, qui avait échappé de la captivité turque. Il relève à cette occasion l'opinion non fondée de Vryonis relativement au duc Michel, mentionné dans le testament de Voilas, et identifié par le savant grec avec le duc d'Edesse Apokapes, père de Basile.

Enfin dans la conclusion notre critique fournit son argument qu'il considère comme le plus fort contre l'identification de Basile le *magistros* avec Apokapes de Paradounavon. Il déclare, en effet, que tout aurait été résolu en ce qui concerne cette personnalité tant discutée si l'on avait fait attention à l'image phototypique du manuscrit Paris. Coislin 263, p. 158<sup>b</sup>, reproduite par Omont. Cette page présente la fin de l'« Échelle » de Jean Klimax, que le moine Théodule, le copiste de l'ouvrage, inscrit dans une croix en forme d'échelle. Sur les marges des deux côtés de la croix, le moine a écrit ensuite la notice en question. Elle commence sur la marge du côté gauche et continue sur celle de droite, pour revenir à gauche et ainsi de suite. Il faut préciser que les lignes se succèdent de cette manière régulièrement de deux côtés jusqu'à la fin. Mais Bartikian est le seul de tous les savants qui ont lu la note à affirmer que du côté droit, après les mots Ἀδριανού Ἀντιοχ(είας), on lit Ἀαρών, après

<sup>4</sup> Par erreur transcrit Βασιλεὺς Παγκράτιος, tandis que Β dans l'original est initiale du mot βαασπρακᾶ (= βαασπρακωνίας), comme l'a déjà remarqué S. Kougeas dans son article des Ἑλληνικά, 3 (1930) ἐπὶ τοῦ βιβλιογραφικοῦ σημειώματος τοῦ ὑπ' ἀριθ. 263 Κοισλινιανοῦ Κώδικος.

<sup>5</sup> NE, Τόμος 2, τεῦχος Β'—Κ', 1910, 131.

lequel on continue à gauche de la croix par les mots : προέδρου και αὐτοδεσπότου<sup>6</sup> αὐ, continués à droite de la croix par le complètement γούστης et le mot μεσοποταμίας. Mais ensuite, abandonnant la manière suivie jusqu'ici, le moine — à ce que nous assure Bartikian — au lieu de continuer à gauche de la croix, aurait écrit à droite le nom qui complète l'idée, à savoir τοῦ Παραδούναβι, évidemment rapporté à Aaron. Par une telle modification due à notre critique, car le texte ne la confirme pas, le passage respectif de Théodule prend cette forme abstruse : „Ἀραῶν προέδρου και αὐτοδεσπότου (en original : ἀταδέλφου) ἀγούστης Μεσοποταμίας τοῦ Παραδούναβι”. Basile le *magistros* n'ayant maintenant plus de « possession » (c'est le terme habituel de l'auteur), celui-ci est forcé de l'associer au commandant de l'Ibérie : „Βασιλείου μαγίστρου Ἰωόννου Μοναστηριώτου Ἰβηρίας”.

La phototypie n'autorise pas un tel changement du texte, car la ligne attribuée par cette modification à Aaron est au même niveau que celle qui lui correspond à gauche. Lambros, grand paléographe, a collationné sa lecture avec le fac-similé et a constaté la même chose.

Notre critique a été, certes, la victime de l'opinion de Zlatarski, comme le prouve ce passage de sa conclusion : « V. Zlatarski avait tout à fait raison en supposant qu'un homme du nom de „Paradounavis” (dans le cas présent il n'a pas d'importance que Zlatarski le rapportait au *magistros* Basile) pouvait être d'origine bulgare... Il est généralement connu que le proèdre Aaron, duc de Mésopotamie, était d'origine bulgare »<sup>7</sup>. Bartikian fait en conséquence une esquisse des liaisons d'Aaron avec la dynastie bulgare, argument décisif pour lui à l'appui de son interprétation du sens du terme de Παραδούναβις.

Doit-on relever aussi le caractère de fâcheuse incongruité pour le duc Aaron de la phrase obtenue par ce procédé hasardé ?

<sup>6</sup> En réalité mal déchiffré au lieu de ἀταδέλφου.

<sup>7</sup> Nous citons d'après l'article paru dans *Известия Академии Наук Армянской ССР*, 1959, p. 85.

## О НАУЧНЫХ РУМЫНО-БОЛГАРСКИХ СВЯЗЯХ В XIX в. ДВА ПИСЬМА Л. МИЛЕТИЧА ИОАННУ БОГДАНУ

МИХАИЛ ДАН

Известный болгарский филолог Любомир Милетич был первым профессором славянской филологии Софийского университета. Он учился и специализировался в Загребском, а затем и в Пражском университетах под руководством известных славистов М. Клошича, Гейтлера и Гебауера, а впоследствии, в свою очередь, воспитал целую плеяду известных болгарских филологов и лингвистов<sup>1</sup>. В многочисленных своих научных работах Милетич проявлял живой интерес к собиранию, изданию и изучению славяно-румынских документов, изучению румыно-болгарских отношений в области культуры, изучению языка, истории, культуры и быта болгар в Трансильвании и Банате<sup>2</sup>. В связи с научными исследованиями он предпринял ряд поездок по Румынии. После поездки в 1892 г. он опубликовал в следующем 1893 г. в Софии свои путевые заметки<sup>3</sup>, а также и славяно-румынские скопированные им документы из Брашовского архива<sup>4</sup>.

Летом 1895 г. Милетич предпринял еще одну поездку научного характера по Румынии, причем пробыл в Брашове десять дней, в течение которых скопировал 121 экземпляр славяно-румынских доку-

<sup>1</sup> См. некролог за подписью К. Р (аковица), в *Bulletin Linguistique*, 1938, VI, стр. 265—266.

<sup>2</sup> Об опубликованных Л. Милетичем в 1884—1933 гг. работах см. библиографию Ст. Романского, в *Сборник в честь на проф. Л. Милетич за седемдесетгодишната от рождението му (1863—1933)*, София, 1933, стр. IX и след.

<sup>3</sup> *Български от едно научно пътуване въ Румъния*, в *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина*, 1893, IX, стр. 161—210.

<sup>4</sup> *Дакороманите и тяхната славянска писменност. Съ приложение на 84 влахо-молдавски грамоти и 3 фототипически снимки. Там же*, стр. 211—390.

ментов<sup>5</sup>, надписей, рукописей и опубликовал их в Софии<sup>6</sup> в следующем (1896) году, как продолжение предыдущего сборника, составленного совместно с Д. Агурой. Как он сам об этом рассказывает, в 1895 г. он предпринял обследование и в отношении болгар в Трансильвании и Банате, для чего работал в Винге и в Тимишоарском епископском архиве, собирая материал, а в следующем году пополнил его другими историческими материалами из Будапештского государственного архива и Венского архива, опубликовав впоследствии работы, посвященные болгарам, проживающим на румынских территориях<sup>7</sup>.

И после 1897 г. Л. Милетич исследовал язык и литературу банатских болгар, славяно-румынские документы в Брашове и вообще румыно-болгарские отношения, опубликовав несколько работ в «Сборнике Министерства народного просвещения» в Софии, в журнале Болгарской Академии Наук и других изданиях.

Во время одной из своих поездок к северу от Дуная, а именно летом 1895 г., Л. Милетич имел случай лично познакомиться с Иоанном Богданом<sup>8</sup>, который сопровождал его в Брашов<sup>9</sup>. Впоследствии болгарский ученый с удовольствием вспоминал часы, проведенные вместе с румынским славистом<sup>10</sup>. С этого времени между Иоанном Богданом и Л. Милетичем завязалась тесная дружба, причем румынский славист преподнес ему в подарок свои, вышедшие в том же 1895 г. работы, а также посылал ему и свои более поздние издания. Поскольку работы Иоана Богдана по своей тематике представляли интерес для болгарских научных кругов, Милетич опубликовал рецензии на них в болгарских специализированных изданиях<sup>11</sup>. Взаимный обмен публикациями между Иоанном Богданом и Л. Милетичем был весьма активным в 1895—1896 гг., как это видно из письма Милетича от 5/17 июля 1896 г., в котором болгарский филолог просит румынского слависта прислать свою работу *Vechele cronice moldovenești pînă la Ureche* (Древние молдавские хроники до Уреке), а также и свои рецензии, если они были опубликованы, на изданные Милетичем славяно-румынские документы<sup>12</sup>. Между прочим Иоанн Богдан еще в 1894 г. располагал сборником

<sup>5</sup> I Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească în sec. XV—XVI*, I (1413—1508), Бухарест, 1905, стр. IX.

<sup>6</sup> *Дачо-ромъните тѣхната славянска писменность*, II, Нови влахо-български грамоти от Брашов, в *Сборник за народни умотворения...*, 1896, XIII, стр. 3—152.

<sup>7</sup> Напр. *Седмиградските българи, там же*, стр. 152—256, *Заселението на католическите българи въ Седмиградско и Банат, там же*, 1897, XIV, стр. 284—543 (с документами из Венского, Будапештского, Тимишоарского и Вингского архивов) и др.

<sup>8</sup> Ioan Bogdan, *Documente...*, ук. место.

<sup>9</sup> Л. Милетич, *Дачо-ромъните и тѣхната славянска писменность*, II, стр. 11.

<sup>10</sup> См. приложение II

<sup>11</sup> Напр., работы И Богдана, *Romni și bulgari*, *Raporturile culturale și politice între acele două popoare*, Бухарест, 1895, и *Cronice inedite alogătoare de istoria rominilor*, Бухарест, 1895, были рецензированы Л. Милетичем в *Сборник за народни умотворения...*, 1895, II, 12, стр. 116—120, 120—122; а *Luptele rominilor cu turcii pînă la Mihai Viteazul*, *Cultura veche română*, Бухарест, 1898, в том же журнале, 1898, IV, 12, стр. 150—151.

<sup>12</sup> См. приложение I.



брашовских документов Милетич-Агура 1893 г., который был ему прислан 1 марта 1894 г. из Софии Министерством народного просвещения<sup>13</sup>.

Доказательством дружеских связей между болгарским филологом и румынским филологом и историком являются и два письма, полученные Иоанном Богданом от Л. Милетича летом и осенью 1896 г., которые мы публикуем в настоящей статье. Помимо нескольких незначительных сведений, касающихся научных исследований и планов Милетича, а также нескольких коротких высказываний относительно обмена публикациями, проведенных вместе в Брашове часов и т.д., оба письма болгарского филолога затрагивают важный вопрос печатания, с болгарской помощью, перевода на средне-болгарский язык хроники Манассеса. Насколько известно, Иоанн Богдан открыл этот перевод в рукописном сборнике в болгарской читальне в г. Тульче, куда эта рукопись была передана в 1869 г. болгаринном Манчо Неновым Джуджовым<sup>14</sup>. Румынский славист получил во временное пользование этот сборник для копирования и исследования средне-болгарского перевода хроники Манассеса в целях его издания. Еще в студенческие годы в русских университетах (1889—1890 гг.) Иоанн Богдан интенсивно занимался собиранием материала с целью научного издания средне-болгарского перевода хроники Манассеса<sup>15</sup>. В 1895 г., год знакомства с Милетичем, Богдан продолжал работать в этом направлении. До того времени он списал текст Хроники Манассеса из Московской Синодальной библиотеки и произвел сличение с рукописью Манассеса в Ватиканской библиотеке<sup>16</sup>. Так как работа румынского слависта к 1895 г. значительно продвинулась вперед, он обсудил этот вопрос со своим болгарским другом, попросив его дать для предполагающегося издания очерк о средне-болгарском языке Манассеса, что ему Милетич и обещал, заверив его и позже, 5/17 июля 1896 г., что свое обещание он выполнит<sup>17</sup>. Предполагается, что в том же 1895 г. Иоанн Богдан поделился с Милетичем своим намерением ходатайствовать перед Софийским Министерством народного просвещения о денежной субсидии для предполагаемого им издания Хроники Манассеса. Поддержанный, конечно, Милетичем в этом вопросе, 21 июня 1896 г. Богдан направил соответствующее ходатайство Константину Величкову, тогдашнему болгарскому министру народного просвещения. Как это видно из официального отношения № 8507 от 1 июля, отправленного Величковым Богдану, софийский министр народного просвещения был согласен с просьбой румынского слависта и заверял его, что „сделает все от него зависящее для поддержки издания столь важного

<sup>13</sup> Огношение № 2537/1 III 1894 Министерства народного просвещения из Софии, подписанное Генеральным секретарем П. Ганчевым (во владении автора).

<sup>14</sup> J. Bogdan, *Cronice inedite...*, стр. 6. В 1906 г. Манчо Джуджов, в возрасте свыше 70 лет, писал И. Богдану из своего родного города Панагюриште в связи с Хроникой Манассеса (письмо от 1.III.1906 находится во владении автора).

<sup>15</sup> D. P. Bogdan, *Ioan Bogdan, activitatea științifică și didactică*, в *Romanoslavica*, III, 1958, стр. 197.

<sup>16</sup> Там же, стр. 198—200.

<sup>17</sup> См. приложение I.

памятника болгарского языка». Министр просил лишь сообщить ему, во сколько обойдется печатание этой хроники, чтобы поставить вопрос перед советом министров<sup>18</sup>. Используя весь свой авторитет, Л. Милетич поддержал просьбу И. Богдана, от всей души желая реализации проектируемого издания. Будучи в курсе предпринятых И. Богданом шагов перед болгарскими властями, Милетич поинтересовался о положении вопроса в Софии в Министерстве народного просвещения, сообщив Богдану те же сведения, о которых писал и Величков несколькими днями ранее<sup>19</sup>. В октябре и ноябре 1896 г. Милетич, уезжавший летом из Софии для продолжения исследования в Австро-Венгрии, принял новые шаги перед Величковым и Генчевым в целях удовлетворения ходатайства И. Богдана о пособии. Однако он высказывал опасение, что софийское Министерство народного просвещения не сможет дать просимую И. Богданом сумму в 3 000 лева, а всего лишь 1 500 лева<sup>20</sup>. Но пока вопрос оставался еще не разрешенным. Только в 1898 г. болгарское дипломатическое агентство в Бухаресте сообщило Иоанну Богдану, что болгарское Министерство народного просвещения утвердило ему пособие в сумме 1 500 лева на печатание критического издания *Средне-болгарского перевода Хроники Манассеса* с обязательством со стороны Иоанна Богдана опубликовать работу в течение года со дня получения пособия, отправив причитающееся количество экземпляров болгарскому Министерству народного просвещения<sup>21</sup>.

Неизвестно по каким причинам, — может быть, Иоанн Богдан запоздал с своевременной подготовкой издания, — проект румынского слависта об издании столь ценного литературного памятника средне-болгарского языка с помощью южнодунайских друзей не был реализован, а перевод *Хроники Манассеса* на средне-болгарский язык вышел в Бухаресте лишь в 1922 г., через три года после смерти известного румынского слависта. Издание это не имеет обширного вступления, задуманного Иоанном Богданом, который собрал для него богатый материал. Все же благодаря указанию трех версий (Москва, Ватикан, Тульча), так и благодаря ценному глоссарию, составленному Иоанном Богданом, оно представляет собой «превосходное издание», как о нем отзывался известный советский славист С. Б. Бернштейн<sup>22</sup>.

Письма, отправленные Любомиром Милетичем Иоанну Богдану, освещают лишь один эпизод научных румыно-болгарских связей конца прошлого века. Установив дружеские отношения с Л. Милетичем, Б. Цоневым и другими болгарскими учеными своего времени, Иоанн Богдан

<sup>18</sup> Отношение Министерства народного просвещения из Софии Иоанну Богдану от 1.VII.1896 (во владении автора).

<sup>19</sup> См. приложение I.

<sup>20</sup> См. приложение II.

<sup>21</sup> Болгарское Дипломатическое агентство Иоанну Богдану, Бухарест, 10.VII.1898, в Библиотеке Академии РНР, Отделение МСС, № 5221.

<sup>22</sup> *Разыскания в области болгарской исторической диалектологии, I. Язык валахских грамот XIV—XV веков*. Москва—Ленинград, 1948, стр. 46.

в то же время неустанно боролся за истинную дружбу между румынским и болгарским народами<sup>23</sup>.

Пример этих двух ученых, Милетича и Богдана, связанных сердечной дружбой и взаимной поддержкой, служит еще одним примером вековой дружбы румын и болгар. Общность борьбы, которую ведут и румынский и болгарский народы за завершение социалистического строительства в своих странах, представляет собой и гарантию успеха румыно-болгарского сотрудничества в области науки.

София, 5/17 юли 1896  
улица Шипка 21

Драги Приятелю,

Щомъ получихъ писмото Ви, въ което съобщавате, че сте писали Министру по въпроса за отпечатването на Манасия, ходихъ въ министерството, гдѣто четохъ и Вашето писмо до министра.

Отговорътъ Вамъ с вече извѣстенъ. Главниятъ секретарь, Госп. Петъръ Генчевъ, ме попита, може ли да Ви отговори на български, понеже нѣматъ въ министерството човѣкъ, който да владѣе добръ французки. Азъ му казахъ, че може да Ви пишѣ български и че и азъ съ Васъ кореспондирамъ на български.

Отъ Васъ сега се иска, да укажете сумата, колкото ще коштува печатането, за да може тая сума да се одобри отъ министерския съвѣтъ.

Работата е, значи, свършена. Азъ Ви обѣщахъ, да напиша върху езика на Манасия, и ще държамъ обѣщанието. Надѣвамъ се, че ще ми пишете върху това, когато бжде врѣме.

Моето пътуване прѣзъ юли<sup>1</sup> се отложи поради домашни обстоятелства. До августъ ще бжда всѣкакъ въ София, и молиа, да ми пишете тукъ.

За *Veohile Stopenice* пакъ Ви мола, ако можете да ми изпроводите единъ екземпляръ. Ако сте реферували негдѣ за моитѣ грамоти, мола, проводѣте ми единъ екземпляръ отъ своя рефератъ<sup>2</sup>.

Съжалявамъ много, че хубавиятъ Ви сърдеченъ сънъ излѣзълъ неистински. Дано бжде и въ този случай споредъ поговорката: „всѣко зло за добро!“.

Вие пакъ ще прѣкарвате горещинитѣ въ хубавия Брашовъ всрѣдъ своитѣ домашни. Съ възхищение си спомнямъ за малкото приятни минути, които прѣкарахъ тамъ съ Васъ.

<sup>23</sup> Ср. М. Дана, *Румынскиятъ сладистъ Иоанъ Богданъ и българите, в Славни*, София, 1959, XV, кн. 7, стр. 10—12.

<sup>1</sup> Речь идет о научной поездке Л. Милетича в Австро-Венгрию, имевшую место несколько позже, летом и осенью того же года (см. приложение II).

<sup>2</sup> Несколько известно, И. Богдан не рецензировал ни документы, опубликованные в 1893 г. Милетичем в сотрудничестве с Д. Д. Агурой, ни документы, опубликованные в 1896 г. одним Л. Милетичем.

Молия Ви, поздравъте всички домашни отъ моя страна, както и отъ страна на жена ми. Поздравъ и Господ. Оницу (директору на ромън. гимназия)<sup>3</sup>. Малко съмъ му сърдитъ за съчинения отъ него „Интервю“, печатанъ въ „Tribuna“.

Сърдечно Ви поздравява Вашъ,  
Л. Милетич

## II

София, 1896, 8/20 ноември  
улица Шипка 21

Драги Приятелю,

Отдавна Ви дължа отговоръ, а забавхъ го не само по причина че отсутствувахъ прѣзъ лѣтото въ странство, но защото чакахъ да чуя отъ министра окончателно рѣшение по въпроса за Вашето издание на Манасия. Министъръ Величковъ<sup>4</sup> дълго врѣме отсутствуваше отъ София — бѣше на бани въ Ишля — та едвамъ прѣди единъ мѣсець можахъ да говоря съ него по Вашия въпросъ.

Той ми каза, че писмото ви носи у себе сииче скоро щеразрѣши една сума и ще ме повика, да ми съобщи устно веднѣга. Обиче между това станалъ разтуряньето на събранието и г. Величковъ замина по агитация въ провинцията. Прѣди нѣколко дена ходихъ при главния секретаръ и попитахъ, какъ стои работата. Отговори ми се, че се чака да се върне Величковъ, което ще стане тѣзи дни. Понеже г. Величковъ ме пита, не ще ли бѣде възможно да се напечата Манасия въ по-малко екземпляри, нпр. 500 и по-евтино, разбрахъ, че може би такава голѣма сума — 3 000 лева, му е млчно да отпустне, толкова повече, че азъ по прѣди му говорѣхъ за една сума около 1 500 лева maximum. Вие си припомняте, че правихме заедно смѣтка, като колко приблизително би коствувало изданието и доходхе до сумата 1 200—1 500 франка. По моему осеси Ви иска твърдѣ скапо 100 фр. на печат. кола! Ако напечатате 500 экзе-

<sup>3</sup> Речь идет о румынском учителе Вирджиле Онициу (6 II.1864—21.X.1915) из Брашова. О жизни, трудах, воспитательно-педагогической, научной и культурной деятельности этого замечательного наставника, см. Ногя Teculescu, *Virgil Onițiu*, Брашов, 1936 и его же, *Virgil Onițiu. Viața și opera*, Бухарест, 1937.

<sup>4</sup> Речь идет о Константине Величкове, болгарском литераторе, публицисте и политическом деятеле, родившемся в 1856 г. в Татар-Пазарджике. Будучи замешан в апрельском восстании 1876 г. под руководством Гаврила Кружева Кылтєва (Г. Бенковского), он был арестован и отправлен в Пловдив, а затем в Адрианополь, откуда был освобожден Европейской Комиссией. Из Адрианополя он отправился в Константинополь, затем во время русско-румынско-турецкой войны — в Австрию, откуда вернулся домой после освобождения Болгарии; здесь, наряду с Иваном Вазовым, он развернул широкую публицистическую деятельность. Он сотрудничал и в журнале «Прогресс» в Татар-Пазарджике, редактором которого был его брат Богдан Величков, журнале, направленном против диктаторского режима Стамболова. В 1896 г., когда к нему обратился И. Богдан, К. Величков был министром народного просвещения в правительстве д-ра Стойлова (подробности см. Л. Касъров, *Енциклопедически рѣчник*, 1, Пловдив, 1899, стр. 207—208).

мл. на твърдъ хубава хартия (нѣма нужда да бѣде тѣй скѣпа, както на Вашитѣ Cronice ineoite), ще можете на всѣкъдѣ да печатате по 50—60 фр. кола, ergo 25—30 коли  $\times$  60 = 1 800 л.

Разбира се, това което казахъ по горѣ за намѣрението на министра, е само мое прѣдположение; може би той да разрѣши и тая сума, която сте означили въ писмото си. Ако бѣде тѣй, толкова по-добрѣ. Щомъ ми стане извѣстно рѣшението на министра, ще Ви съобщѣ веднага.

Авъ прѣкарахъ около два мѣсеца въ Унгария и Австрия. Въ Виена работахъ доста въ финансовата архива и въ архивата на военното министерство. Сега готвѣмъ за печать материалитѣ, които съмъ събралъ върху историята на нашитѣ католишки колонии въ Трансилвания и Банатъ<sup>5</sup>.

Ние изгубихме Матова<sup>6</sup> и потѣнахме всички въ скѣрбъ. Малко ще се сдобнемъ съ такъвъ приятель и съ такава научна сила. Матовъ внезапно умрѣлъ въ Дрезденъ вслѣдствие на една малка операция. Ще четете по-подробно въ Бѣлг. Прѣгледъ<sup>7</sup>.

Вие какво правите? Надѣвамъ се скоро да чуѣмъ отъ Васъ извѣстие.

Сърдеченъ поздравъ отъ Вашия,  
Л. Милетич

<sup>5</sup> Речь идет о работе Милетича *Заселението на католитките българи въ Седмиградско и Банат*, в *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина*, 1897, XIV, стр. 284—543

<sup>6</sup> Димитар Матов родился 15/27 мая 1864 г., в Велесе (Македония). Учился в гимназии в России, в Николаеве, а затем в Харькове и в Харьковском университете на историко-филологическом факультете, пройдя известную историко-филологическую школу Дринова и Потебни. В 1890—1892 гг. продолжал занятия в Венском и Лейпцигском университете у Ягича и Лескиена. В 1892 г. вернулся в Болгарию, где был назначен преподавателем Софийской гимназии, сотрудничая в то же время и в редакции «Български Преглед» и в *Сборнике Министерства народного просвещения*. Тяжело заболев, уехал для лечения в Вену, а затем в Дрезден; 15/27 сентября 1896 г. после хирургической операции он скончался в Дрездене, где и был похоронен. Д. Матов опубликовал ряд работ из области славянской филологии, этнографии, фольклора, греко-болгарских лингвистических отношений и т.д. Между прочим, ему принадлежит ценный труд о чтении славяно-румынских текстов: *Към критическото четене на дако-словенскитѣ текстове*, в *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина*, 1891, VI, стр. 226—238 (см. подробности у Л. Касъров, *ук. соч.*, II, Пловдив, 1907, стр. 1287—1288; И. В. Ягич, *История славянской филологии*, стр. 834—837; В. Ягич — И. Шишманов, *Димитрий Матов* (некролог), в *Archiv für slavische Philologie*, 1897, XIX, стр. 319—320; Ст. Младенов, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, Берлин — Лейпциг, 1929, стр. 39).

<sup>7</sup> Речь идет о некрологе, опубликованном Л. Милетичем в *Български Преглед*, 1896, III—1, стр. 55—75.

## LA CONFÉRENCE D'ÉTUDES CLASSIQUES DE PLOVDIV

(24 — 29 avril 1962)

Dans le développement des sciences de l'antiquité aux pays de l'est et du sud-est européen, la constitution à Prague, en 1957 — d'un *Comité permanent pour l'encouragement des études classiques* (plus connu comme Comité EIRENE) aura marqué un moment important. Ainsi qu'il devait apparaître clairement au cours des années suivantes, cette création avait lieu à un moment particulièrement favorable : elle tenait compte de la situation des études anciennes dans les pays intéressés et, par la même occasion, comblait les vœux des spécialistes, désireux de mieux se connaître et de collaborer. Aussi les adhésions les plus enthousiastes n'ont-elles pas manqué, à l'initiative du regretté Antonin Salač, le promoteur du Comité ; aussi l'activité déployée par cet organisme justifie-t-elle l'attente que sa fondation avait fait naître.

Parmi les différentes formes d'action envisagées dès la constitution du Comité, il importe de signaler — outre la publication d'un périodique spécial EIRENE, dont le premier fascicule devait paraître en 1960 — l'organisation régulière de réunions de travail, modestement intitulées « conférences », encore que par le nombre des participants aussi bien que par l'importance des résultats, certaines d'entre elles auraient mérité pleinement le nom de « congrès ». Déjà la rencontre de Prague (ou plutôt de Liblice, car c'est dans le château historique de cette petite localité, voisine de la capitale tchécoslovaque, qu'elle avait été convoquée) avait eu un caractère scientifique. Outre des questions administratives, les participants y avaient consacré plusieurs jours à discuter deux problèmes historiques de la plus haute importance : « apparition et évolution de la polis grecque » et « déclin du monde antique ». Quant aux conférences qui devaient suivre à des intervalles relativement courts et chaque fois dans un pays différent : Pologne, Hongrie, République Démocratique Allemande, Roumanie, Bulgarie —, elles se sont toutes déroulées d'après un programme connu à l'avance et fixé de manière à permettre la collaboration des représentants de toutes les branches spécialisées de la science de l'antiquité.

Dans la plupart des rencontres auxquelles je viens de faire allusion — Varsovie, Budapest, Erfurt, Eforie —, les contributions lues dans les séances plénières ou dans les séances de section ont fait l'objet de publications occasionnelles. Les communications présentées à Varsovie ont été réunies dans le recueil intitulé *Acta sessionis Ciceroniana diebus 3—5 mensis Decembris a. 1957 Varsoviae habitae* (Varsovie, 1960), celles de Budapest, dans le tome IX (1959) des *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* (« Dissertationes congressui Aca-

demiae Scientiarum, Hungaricae ad studia classica prouehendo instituto relatae»); les travaux de la Conférence d'Erfurt forment trois volumes issus dans la série *Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (1960—1962); enfin, ceux de la Conférence d'Eforie ont paru dans le tome III (1961) des *Studii Clasice*, entièrement consacré à ce but.

Dès la rencontre d'Eforie, sur invitation de l'Académie Bulgare des Sciences, le Comité EIRENE avait accepté avec empressement de réunir la prochaine Conférence — la VI<sup>e</sup> depuis Liblice — à Plovdiv, au printemps de 1962. Cette réunion a eu lieu du 24 au 29 avril, dans l'ancien centre de la Thrace, dans des conditions et avec des résultats pour lesquels il convient de féliciter chaleureusement les organisateurs.

Cette fois encore, les participants à la manifestation ont été nombreux. Les pays socialistes y étaient tous représentés — la République Populaire Roumaine et la République Démocratique Allemande par des délégations particulièrement nombreuses. Ont également pris part aux discussions, à titre d'invités de l'Académie Bulgare des Sciences, les professeurs : Paul Chantraine (Paris), Sir Ronald Syme (Oxford), M. D. Petruševski et P. Ilievski (Skoplje).

Les travaux de la Conférence se sont déroulés simultanément en quatre sections : Histoire, Linguistique, Histoire littéraire et Archéologie. Ils ont duré cinq jours, interrompus par une admirable excursion dans les principaux centres archéologiques de la Thrace : Hisarja, Kazanlık et Stara Zagora. Comme il ne saurait être question d'analyser ici ne serait-ce qu'une partie des communications inscrites au programme, je me contenterai de citer simplement les titres de celles qui, d'une manière ou de l'autre, se sont le plus imposées à l'attention : M. Andreev, *Les notions de « familia » et « pecunia » dans les textes des XII Tables* ; V. Beševliev, *Die griechischen und römischen Theophoren- und Spitznamen der Thraker* ; Paul Chantraine, *Le déchiffrement des tablettes mycéniennes et l'étymologie grecque* ; D. P. Dimitrov, *Zur Frage der Entstehungszeit der Wandmalereien des Kuppelgrabes bei Kazanlık* ; VI. Georgiev, *Thrace et illyrien* ; B. Gerov, *Die gotische Invasion in Mösien und Thrakien unter Decius im Lichte des Hortfundes* ; J. Harmatta, *Das Pelasgische und die allen Balkansprachen* ; K. Kumaniecki, *Zur Überlieferungsgeschichte Ciceros De oratore* ; G. Mihailov, *Septimius Severus in Moesia Inferior and Thracia* ; M. D. Petruševski, *Die griechischen Nomina und die Kleinasiatischen Ethnika auf -eus* ; I. Trencsenyi-Waldapfel, *Griechische Vorbilder und römische Realität bei Terenz* ; S. L. Utcenko, *Римская армия как социально-политический фактор развития рабовладельческой империй* ; L. Varcl, *Die sozialen Grundlagen von Lukians Werk* ; I. Venedikov, *Sur certaines 'anomalies' des reliefs en Thrace* ; Ch.-L. Welskopf, *Die Analyse von Herrschafts- und Knechtschaftsformen durch Aristoteles*.

Comme je l'ai déjà indiqué, la délégation roumaine à la Conférence était particulièrement nombreuse : environ soixante personnes, pour la plupart des jeunes, dont une vingtaine environ ont présenté des communications : P. Alexandrescu, E. Bujor, S. Cernănescu, Em. Condurachi, I. Fischer, R. Florescu, A. Petre, Z. Petre, Ad. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghir, A. Rădulescu, S. Stati, L. Stoianovici, R. Vulpe, L. Wald. Trois autres chercheurs ont fait parvenir leurs contributions au Comité d'organisation : E. Cizek (Bucarest), A. Bodor et K. Horedt (Cluj).

Par décision du Présidium de l'Académie Bulgare des Sciences, tous les textes lus et discutés à la Conférence de Plovdiv seront publiés au courant de 1963 en trois volumes. S'ajoutant à ceux déjà mentionnés des rencontres de Varsovie, Budapest, Erfurt et Eforie, ces *Actes* constitueront, à n'en pas douter, une preuve éclatante de la vitalité des études classiques en Bulgarie et dans les autres pays socialistes.

D. M. Pippidi

## LE COLLOQUE INTERNATIONAL DE SINAIA SUR LES CIVILISATIONS BALKANIQUES

(8—14 juillet 1962)

Une heureuse initiative de la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO et de l'Académie de la R. P. Roumaine, chaleureusement appuyée par l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, a réuni, autour de la même table, les spécialistes de 16 pays pour discuter deux thèmes du plus haut intérêt pour toute l'histoire du sud-est européen, à savoir : 1° — *L'unité et la diversité des civilisations balkaniques* et 2° — *La contribution du monde balkanique aux rapports de l'Orient et de l'Occident*. Les actes de ce colloque publiés quelques mois plus tard<sup>1</sup> permettent au monde savant aussi bien qu'au grand public qui s'intéresse aux problèmes majeurs et aux traditions communes de tous les pays balkaniques de suivre les détails de cette rencontre, point de départ de l'Association internationale d'études du sud-est européen, constituée lors d'une nouvelle réunion qui eut lieu à Bucarest du 22 au 26 avril 1963. Le siège de cette nouvelle association, dont le but et le programme seront exposés à la fin de ce compte rendu, est à Bucarest.

Il n'est sans doute pas inutile d'insister sur la nécessité d'un pareil échange de vues, d'autant plus qu'après la deuxième guerre mondiale les liens autrefois si étroits entre les spécialistes des pays du sud-est européen se sont plus ou moins ressentis des événements politiques contemporains. Cela explique — en partie du moins, — le fait que les recherches historiques effectuées depuis plus de 15 ans, aussi bien dans nos pays qu'ailleurs, ont surtout souligné les traits divergents de nos traditions communes et négligé, sinon oublié, ceux qui des siècles durant ont caractérisé leur lutte et leur patrimoine communs. Le moment était donc venu de soumettre à un nouvel examen, à la fois plus calme et plus profond, l'état actuel des études sur l'histoire de la culture du sud-est européen et les perspectives d'une collaboration scientifique qui, en dépit des divergences intervenues ces derniers temps, n'a pas cessé de rester une condition *sine qua non* de nos progrès communs.

Comme l'a justement rappelé le président de l'Académie de la R. P. Roumaine, M A. Joja, qui a ouvert en juillet 1962 les travaux du colloque, « la science est le règne de la raison uni-

---

<sup>1</sup> *Actes du Colloque international des civilisations balkaniques*, organisé par la Commission nationale roumaine pour l'Unesco et l'Académie de la République Populaire Roumaine sous les auspices et avec l'aide de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, Sinaia, 8—14 juillet, Bucarest, 1962.



verselle qui rapproche les hommes ». L'académicien T. Vianu, secrétaire général de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco, ainsi que M. N. Bammate, représentant du Directeur général de l'Unesco, ont souligné à leur tour la signification et l'importance de cette réunion internationale qui peut être considérée — et à juste titre — tant du point de vue de son but immédiat que des perspectives d'un programme commun de travail, comme l'une des plus heureuses initiatives de collaboration scientifique et morale, réalisées ces dernières années. Par ailleurs, nous nous permettons de rappeler que la compréhension mutuelle qui a caractérisé la plupart des communications et des débats de ce colloque correspondait de tous les points de vue à l'appel lancé il y a quelques années par le gouvernement roumain en vue d'une collaboration pacifique et constructive de tous les pays balkaniques.

Dans le cadre du premier thème, les communications suivantes ont été présentées :

a) *Antiquité*

1) Wl. Antoniewicz, professeur à l'Université de Varsovie : *Les cultures néolithiques de céramique peinte en Pologne*<sup>2</sup> — contribution précieuse à la connaissance de l'aire d'expansion de certaines cultures néolithiques couvrant, à la fin du III<sup>e</sup> millénaire av.n.è., d'immenses territoires du sud-est et du centre de l'Europe. L'auteur souligne l'existence, depuis les temps les plus reculés, d'éléments communs de civilisation propres aux tribus habitant cette région.

2) Hamit Zübeyir Koşay, de l'Université d'Ankara, directeur du Musée d'histoire et d'archéologie de la capitale turque : *Identités et diversités entre la préhistoire anatolienne et balkanique d'après les fouilles de Alacahöyük et Güllücek*<sup>3</sup> Les recherches archéologiques récentes mettent en évidence de nombreux aspects communs aux civilisations hittite, balkanique et protogrecque au cours du II<sup>e</sup> millénaire av.n.è.

3) Constantin Daicoviciu, de l'Académie de la R. P. Roumaine, recteur de l'Université de Cluj : *La civilisation dace et sa place dans la culture de la région balkanique*<sup>4</sup>. L'auteur, qui dirige depuis vingt ans des fouilles dans les établissements et les forteresses daces de Transylvanie, présente dans une saisissante synthèse les résultats les plus importants des recherches archéologiques de la capitale des rois daces, découverte à Grădiştea Muncelului. Il y souligne l'originalité de la civilisation dace, ses formes spécifiques et, en même temps, ses rapports évidents avec les civilisations grecques et sud-danubiennes, qui lui confèrent une place importante dans l'ensemble des civilisations balkaniques de l'Antiquité.

4) Panagiotis Georgountzos, président du Conseil supérieur de l'éducation d'Athènes : *La langue et la littérature grecques, intermédiaires entre le monde de l'Orient et de l'Occident*<sup>5</sup>. L'auteur précise dans son rapport la place occupée dans le monde par la culture grecque antique et médiévale.

b) *Moyen Âge*

5) N. Todorov, de l'Institut d'histoire de l'Académie bulgare des sciences, Sofia : *Quelques aspects de la structure ethnique de la ville médiévale balkanique*<sup>6</sup>, a soumis à la discussion d'intéressantes questions de méthodes sur le mode d'utilisation des sources historiques dans ce domaine. L'auteur a souligné qu'au stade actuel des recherches, le problème est loin d'être

<sup>2</sup> *Actes...*, pp. 80—86.

<sup>3</sup> *Ibidem*, pp. 87—91.

<sup>4</sup> *Ibidem*, pp. 92—98.

<sup>5</sup> *Ibidem*, pp. 68—79.

<sup>6</sup> *Ibidem*, pp. 39—45.

résolu, que la distinction peut être faite surtout entre les populations musulmanes et non musulmanes, mais que dans le cas de celles-ci, les données ne permettent pas encore d'éclaircir les différences ethniques. Un aspect important, relevé dans la communication, est que la plus grande partie de la civilisation balkanique a disparu sous la domination ottomane, tandis que naissaient de nombreuses villes nouvelles.

6) Fr. Barišić, professeur à l'Université de Belgrade : *Deux inscriptions grecques de Manastir et de Strouga*<sup>7</sup>. Savant commentaire de deux inscriptions du XIII<sup>e</sup> siècle, conservées, la première sur le mur de l'église de la Sainte Vierge de Manastir, aux environs de Prilep, la seconde sur une icône de Saint Georges à Strouga, près d'Ochride « Les inscriptions de Manastir et de Strouga nous informent sur l'histoire des monuments où ces textes épigraphiques ont été trouvés. Elles nous fournissent aussi des informations nouvelles sur le conservatisme du style pictural des icônes et des peintures murales de l'archevêché d'Ochride au XIII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, l'inscription de Manastir enrichit nos connaissances d'un nom jusqu'alors inconnu, porté par l'un des plus hauts fonctionnaires de l'administration byzantine vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle. C'est l'époque où l'archevêché autocéphale d'Ochride était administré par le célèbre polyhistorien Théophylacte. Les discussions sur son archiépiscopat et sur la chronologie de ses lettres, extrêmement précieuses en tant que sources historiques, sont encore loin d'être terminées. Les données sur le protostrator Alexis, datant de 1095, introduisent un élément nouveau dans ces discussions, qui, pour autant que nous pouvons le juger dès maintenant, aidera à élucider au moins quelques-unes des questions posées par la correspondance de Théophylacte, qui constitue une si riche source d'informations sur les conditions de vie dans la partie byzantine des Balkans vers la fin du XI<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle ».

7) Alex. Buda, professeur à l'Université de Tirana : *Unité et diversité dans l'histoire du peuple albanais et des autres peuples balkaniques*<sup>8</sup>. Dans son exposé, qui est une succincte histoire du peuple albanais depuis les temps les plus anciens, l'auteur souligne aussi ses rapports avec l'histoire des autres peuples. En dépit des nombreuses influences qu'il a subies, le peuple albanais a su, tout au long de son histoire, au prix d'un combat acharné, conserver sa personnalité.

8) József Perényi, professeur à l'Université de Budapest : *Quelques aspects de la coexistence des civilisations balkaniques du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>9</sup>. Analyse du phénomène de la dualité des civilisations balkaniques à l'époque de la domination ottomane. Grâce aux circonstances spécifiques à cette époque, les deux civilisations — chrétienne et musulmane — se sont confrontées et, jusqu'à un certain point, influencées, sans pouvoir cependant se fondre en une culture nouvelle. L'auteur attire l'attention sur le fait que cette dualité ne peut être traitée indépendamment de l'histoire économique et sociale des peuples balkaniques. Par rapport au nombre plutôt restreint des Turcs colonisés surtout au sud des Balkans (à peu près un demi-million à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle), le nombre des sujets chrétiens dépassait huit millions. C'est la cause principale du fait que les villages bulgares et serbes purent conserver une autonomie presque totale. Dans certaines régions de la Péninsule où les communautés villageoises n'existaient plus, elles se sont reconstituées aux cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Toutefois, on doit prendre en considération que la classe dominante des peuples balkaniques avait été complètement détruite. Ainsi, la société bulgare, serbe, etc. est devenue une société mutilée. La société

<sup>7</sup> *Ibidem*, pp. 104—106.

<sup>8</sup> *Ibidem*, pp. 57—67.

<sup>9</sup> *Ibidem*, pp. 99—103.

turque des Balkans, sauf en Macédoine et en Thrace, n'était pas complète non plus. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la majorité des Turcs jouaient le rôle de classe dominante et le Turc, même paysan, se trouvait dans une situation privilégiée par rapport aux simples agriculteurs des autres peuples.

9) G. Opreșcu, de l'Académie de la R. P. Roumaine, directeur de l'Institut d'histoire de l'art de l'Académie, Bucarest : *La place de l'art roumain parmi les arts balkaniques du Moyen Âge*<sup>10</sup>. Analyse des rapports de l'art roumain et de l'art des autres pays balkaniques dans leur évolution historique, jusqu'à la fin du Moyen Âge. La communication a souligné, d'une part, les ressemblances évidentes des différentes formes de l'art des peuples balkaniques, leur influence réciproque, l'influence exercée sur elles par l'art byzantin et, d'autre part, leur originalité profonde, l'élaboration de formes extérieures, ainsi que d'un contenu propre, résultant de circonstances et de nécessités historiques. Un aspect des plus importants de l'art des peuples balkaniques est le remarquable substratum populaire qui explique sa vitalité et sa fraîcheur.

10) Svetozar Radojčić, de l'Académie serbe des sciences, professeur à l'Université de Belgrade : *Rapports artistiques serbo-roumains de la fin du XV<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à la lumière des nouvelles découvertes faites en Yougoslavie*<sup>11</sup>. Riche exposé d'un chapitre extrêmement important de l'histoire de l'art roumain ancien. L'auteur y souligne le rôle joué par les moines et les peintres ambulants, surtout Nicodème et Macarius. Les courants artistiques dans les Balkans du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle se divisent assez nettement en deux directions : l'une, au sud-est, s'étendant du littoral adriatique, à travers l'Herzégovine et la route des caravanes reliant Kossovo, Niš, Sofia, jusqu'à la Valachie et à la lointaine Moldavie. Lors des recherches plus récentes sur ce courant dans les régions serbes, des relations plus évidentes entre l'Italie, Raguse, l'Herzégovine et la Valachie ont été mises au jour.

Il semble que ce fût surtout un groupe d'artistes à la cour de Neagoe Basarab qui entretenait des relations étroites avec les peintres du littoral dalmate du XVI<sup>e</sup> siècle, lesquels cultivaient l'art ancien « du style grec » et gagnaient de l'argent en peignant pour la clientèle orthodoxe des régions centrales des Balkans. Ces maîtres étaient en majorité d'origine slave, d'Herzégovine en général, et avaient leurs ateliers et leurs boutiques à Raguse. Les fresques de Dobromir à l'église épiscopale d'Argeș (1526) rappellent tellement le triptyque ragusain du peintre Frane Matko Milović (1535) qu'il est permis de supposer, en raison de ces similitudes, que Dobromir, le maître de Neagoe, fit son apprentissage à Raguse. Cela n'a rien d'étonnant si nous nous rappelons que le médecin de Neagoe, Jérôme Mtijević, était originaire de Raguse.

Outre les émigrants des régions méridionales des Balkans, dans la région danubienne, apparaissent, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, des orfèvres serbes résidant en permanence dans le Banat. Ils ont leurs ateliers à Bečkerek, Vrșac, Denta, Timișoara et Lipova. Les recherches de B. Radojković ont montré que la plupart de ces maîtres sont originaires de Smédérévo, dernière résidence des despotes serbes.

### c) Histoire moderne

11) Ap. Dascalakis, professeur à l'Université d'Athènes : *Les éléments communs des luttes pour l'indépendance des peuples balkaniques*<sup>12</sup>. La communication a particulièrement mis en relief la personnalité de Rigas Velestinlis, grand érudit et grand combattant pour la liberté, et dont les idées avancées font justement valoir cette orientation des peuples des Balkans vers

<sup>10</sup> *Ibidem*, pp. 18—22

<sup>11</sup> *Ibidem*, pp. 23—30.

<sup>12</sup> *Ibidem*, pp. 31—38.

la lutte commune. L'auteur de la communication a montré que le lumineux exemple de Rigas doit servir aujourd'hui d'impulsion pour la coopération et l'entente dans les Balkans.

d) *Sources de l'histoire du sud-est européen*

12) Faik R. Şit Unat, vice-président de la Commission nationale turque pour l'Unesco : *Importance des archives de l'Empire ottoman du point de vue des études balkaniques*<sup>13</sup>. Le nombre gigantesque des documents historiques ottomans inédits, que les inventaires et les répertoires ne mentionnent même pas, place les archivistes contemporains devant des tâches importantes. Une activité collective soutenue, une contribution des turcologues de partout est nécessaire pour que ce trésor d'informations puisse être utilisé par les sciences historiques et philologiques.

13) Anna S. Tveritinova, de l'Institut des peuples d'Asie, de Moscou : *L'importance des sources orientales pour l'histoire en général et pour l'histoire de la culture des peuples balkaniques*<sup>14</sup>. L'auteur présente toute une série de propositions relatives à la nécessité d'un travail collectif systématique en vue de réunir et de publier les sources de ce genre, en soulignant que cette voie mènera à une meilleure connaissance des problèmes fondamentaux et permettra de mettre en lumière la vérité historique. l'unité et, en même temps, la diversité de forme et de structure de l'histoire balkanique

e) *Philologie et linguistique balkanique*

14) Vl. Georgiev, vice-président de l'Académie bulgare des sciences, professeur à l'Université de Sofia : *Le problème linguistique commun des peuples balkaniques et les tâches du Colloque international de civilisations balkaniques*<sup>15</sup>. Reprenant le problème du substratum linguistique balkanique, l'éminent spécialiste de Sofia présente ses conclusions sur l'ancienneté et les éléments caractéristiques de la population balkanique autochtone. A cette occasion, il souligne la nécessité pour les balkanologues de resserrer leurs rapports et de trouver des formes de collaboration organisée



Dans le cadre du second thème, *La contribution du monde balkanique aux rapports de l'Orient et de l'Occident*, les communications suivantes ont été faites :

15) Le professeur Dénis Zakythmos, de l'Université d'Athènes, directeur du Centre grec d'études byzantines, dans sa communication, *La synthèse byzantine dans l'antithèse Orient-Occident*<sup>16</sup>, a présenté sa conception au sujet de la place occupée par le monde byzantin dans l'ensemble du monde médiéval. L'auteur y a soutenu qu'à aucun moment de son histoire Byzance n'a eu d'existence isolée et que ses relations avec l'Occident et avec l'Orient — et, partant, les influences réciproques — ont été continues.

16) L'académicien Em. Condurachi, directeur de l'Institut d'Archéologie de Bucarest, a mis en relief dans sa communication, *Influences grecques et romaines dans les Balkans*<sup>17</sup>, l'importance décisive des influences exercées par les brillantes civilisations grecque et romaine sur le développement du monde balkanique. L'auteur a analysé les débuts de ces influences et les premiers contacts avec le monde balkanique autochtone, leur confrontation, puis leur synthèse définitive

17) Sir Ronald Syme, professeur à l'Université d'Oxford, dans sa communication, *Les grandes routes balkaniques sous l'Empire romain*<sup>18</sup>, a souligné l'importance de ce facteur

<sup>13</sup> *Ibidem*, pp. 46—48.

<sup>14</sup> *Ibidem*, pp. 49—52.

<sup>15</sup> *Ibidem*, pp. 53—56.

<sup>16</sup> *Ibidem*, pp. 107—115.

<sup>17</sup> *Ibidem*, pp. 116—126.

<sup>18</sup> *Ibidem*, pp. 127—131.

pour le monde balkanique et son utilité dans la méthodologie des recherches concernant l'Antiquité et le Moyen Âge.

18) En présentant *La contribution de la littérature grecque moderne aux rapports Orient-Occident*<sup>19</sup>, le professeur André Mirambel, administrateur de l'École des langues orientales de Paris et directeur de l'Institut néohellénique à la Sorbonne, a montré que la littérature grecque tout en conservant encore, à notre époque, les traditions de la littérature grecque antique et médiévale, a beaucoup élargi le champ visuel de ses thèmes et l'horizon de ses préoccupations et qu'elle jette ainsi un pont entre l'Orient et l'Occident.

19) Le professeur Nurullah Berk, de l'Académie des Arts plastiques d'Istanbul, dans sa communication *La peinture balkanique — courants internationaux et folklore*<sup>20</sup>, a mis en relief les éléments communs à l'art balkanique contemporain. C'est avec un vif intérêt qu'a été accueillie sa proposition d'organiser dans chacun des grands musées de la région des Balkans, des expositions permanentes de peinture et de sculpture des pays qui en font partie.

20) Le musicologue Halil Bedri Yonetken, de l'Université d'Istanbul, a présenté une communication intitulée *Démètre Cantémir dans l'histoire de la musique turque*<sup>21</sup>. Il a apporté une importante contribution scientifique, en montrant que le grand érudit roumain, non content de s'être livré à des travaux sur la musique turque, en a également composé lui-même. Les participants au Colloque ont pu entendre, imprimées sur bande magnétique, quelques pièces de Cantémir.

21) Le secrétaire général de la Commission nationale libanaise pour l'Unesco, Camille Aboussouan, a parlé d'*Une étape capitale dans les relations Orient-Occident : la naissance de l'imprimerie arabe en Europe occidentale et balkanique*<sup>22</sup>. Il a fait valoir l'importance de la contribution roumaine, en ce qui concerne l'impression des textes arabes à l'imprimerie de Snagov et les mérites qui reviennent dans ce sens à certains princes régnants comme Constantin Brâncoveanu et Nicolae Mavrocordat.

22) Dans sa communication : *Quelques moments et aspects des contacts culturels du peuple albanais*<sup>23</sup>, le professeur Mahir Domi, de l'Université de Tirana, a parlé des nombreux contacts albanais avec le monde ottoman et le monde italo-grec à l'époque moderne.

23) Le professeur Angelo Tamborra, de l'Université de Rome, dans sa communication intitulée *Le monde balkanique, l'Italie et les rapports Orient-Occident, depuis l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme, jusqu'à l'éveil des nationalités au XX<sup>e</sup> siècle*<sup>24</sup>, s'est occupé des contacts italo-balkaniques et du rôle de ceux-ci dans le développement de l'humanisme et des mouvements nationaux dans les Balkans, de la contribution de l'Italie à la lutte des peuples balkaniques contre la dénationalisation et l'obscurantisme, pour le progrès culturel et spirituel.

24) Dimităr Anghelov, de l'Université de Sofia, a présenté la communication intitulée *Le mouvement bogomile dans les Balkans et son influence sur l'Europe occidentale*<sup>25</sup>. Il y montre que le bogomilisme représente la principale manifestation historique du peuple bulgare au Moyen Âge, en tant que mouvement de protestation sociale et spirituelle, d'où son puissant retentissement dans toute l'Europe. L'auteur souligne le caractère complexe du bogomilisme, les différences de vues des masses bogomiles et du clergé fanatique, parfois dénué de tout réalisme politique.

<sup>19</sup> *Ibidem*, pp. 132—138.

<sup>20</sup> *Ibidem*, pp. 139—144.

<sup>21</sup> *Ibidem*, pp. 145—149.

<sup>22</sup> *Ibidem*, pp. 150—158.

<sup>23</sup> *Ibidem*, pp. 159—166.

<sup>24</sup> *Ibidem*, pp. 167—172.

<sup>25</sup> *Ibidem*, pp. 173—182.

25) L'orientaliste Ivan Hrbek, de l'Institut d'Études orientales de Prague, dans sa communication *Les Slaves balkaniques et les pays arabes*<sup>26</sup> a passé en revue, d'une façon très intéressante, les mentions concernant les Slaves des Balkans que l'on peut trouver dans les sources arabes. Elles se rapportent principalement au trafic — très intense au Moyen Âge — — d'esclaves originaires de la Péninsule des Balkans, vendus sur les marchés de plusieurs villes du Proche Orient, de l'Afrique du Nord et de l'Espagne musulmane.



A la fin des travaux du Colloque de Sinaia, les délégués ont décidé de constituer un comité provisoire chargé d'entreprendre les démarches nationales et internationales pour la création d'une institution internationale d'études balkaniques, destinée à promouvoir dans les pays du sud-est européen la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines. Ce comité provisoire, réuni à Bucarest du 22 au 26 avril 1963, s'est constitué en « Association internationale d'études du sud-est européen », avec le siège à Bucarest. Le concours d'un grand nombre de savants intéressés à ce genre de recherches lui est déjà assuré. Nous sommes donc d'autant plus heureux d'ajouter que les portes de l'Association sont largement ouvertes à toute institution de recherches et à toute personnalité compétente qui exprime le désir d'en faire partie. L'Association publiera régulièrement un *Bulletin* d'informations et d'études, dont le but sera celui de renforcer les liens entre ses comités nationaux et de tenir au courant de son activité tous ses membres actifs ou correspondants. Le colloque de Sinaia, ainsi que la constitution de l'Association internationale d'études du sud-est européen font donc partie d'une série d'actions scientifiques, destinées à réunir autour d'une même table et autour d'une même idée — celle de la coopération intellectuelle — toutes les forces susceptibles d'aplanir les difficultés, pour aider les spécialistes de l'histoire de la culture des pays balkaniques et du sud-est européen en général à retrouver et à renforcer les liens qui ont existé des siècles durant entre ces peuples. Par dessus les divergences ou les différences engendrées par l'évolution économique, politique et sociale de chaque peuple habitant cette région, véritable plaque tournante de l'Europe orientale, il existe et il existera toujours un nombre beaucoup plus grand de traditions et d'objectifs communs qui font partie de notre commun passé et qui, nous obligent à considérer avec confiance cette nécessité, objective de par sa nature même, de vivre et de travailler ensemble. *Est modus in rebus, sunt certi denique fines!*

Em. Condurachi  
de l'Académie de la R. P. Roumaine,  
Secrétaire général de l'Association  
internationale d'études du sud-est européen

<sup>26</sup> *Ibidem*, pp. 183—188.

## LE PREMIER FESTIVAL DE FOLKLORE DES PAYS BALKANIQUES ET DE LA ZONE DE LA MER ADRIATIQUE

Du 27 juillet au 4 août 1962, a eu lieu, à Bucarest, le premier festival de folklore des pays balkaniques et de la zone de la mer Adriatique. Le festival était organisé par le Comité National Roumain pour l'I.F.M.C. (International Folk Music Council), à la suite de la décision prise par l'I.F.M.C. lors de sa 14<sup>e</sup> Conférence annuelle, tenue à Québec en 1961. Ce festival entrait dans le cadre du plan général de l'I.F.M.C. visant à organiser des manifestations régionales destinées à contribuer à l'étude et à la mise en valeur du folklore des zones respectives. Les Balkans et la zone de la mer Adriatique constituent, dans l'ensemble de la culture européenne contemporaine, l'une des zones où l'activité folklorique est la plus intense ; on y trouve d'importants centres d'étude de la création populaire traditionnelle et des phénomènes et des processus du folklore actuel, et on y entreprend, enfin, d'intéressantes actions pour la mise en valeur du folklore des différents peuples sur le plan artistique. Aussi était-il naturel que le festival de Bucarest retint l'attention des folkloristes et des amateurs de folklore de cette zone, aussi bien que des spécialistes d'autres pays que l'étude du folklore balkanique intéresse.

Participaient au festival l'Ensemble folklorique de la R.P. d'Albanie, l'Ensemble folklorique de la R.P. de Bulgarie, l'Ensemble chypriote « EDON », la Société grecque de chants et de danses folkloriques « Panegyris » dirigée par Dora Stratou, la « Camerata dei Canterini Romagnoli de Lugo di Romagna » (Ravenne), le groupe « Brève présentation du mouvement ouvrier italien de 1900 à 1962 », le groupe de l'« Union des Associations de Folkloristes de la R.S.F. de Yougoslavie », ainsi qu'un certain nombre de formations artistiques et de solistes de différentes régions de la République Populaire Roumaine. Le festival débuta sur un défilé des principales formations participantes et sur une fête donnée Place de l'Université, à Bucarest. Cinq jours durant, sur toutes les scènes des théâtres de verdure de Bucarest, plusieurs formations à la fois donnèrent, devant un public enthousiaste, de nombreux spectacles comprenant les créations artistiques les plus réussies des peuples de cette partie du monde, des chants, des danses, des coutumes populaires. Très applaudie, également, fut la « Parade des costumes populaires » où les participants présentèrent une partie des innombrables costumes populaires des peuples des Balkans et de la zone de la mer Adriatique.

Assistaient au festival, en qualité d'observateurs, un grand nombre de spécialistes venus de divers pays — Angleterre, R.A.U., Belgique, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Danemark, Suisse, R.D. Allemande, R.F. Allemande, Italie, Yougoslavie, U.S.A., Hongrie, etc. — qui purent ainsi connaître de visu la création artistique des peuples de cette partie du monde, découvrir une foule de traits communs, ainsi que les caractères nationaux propres à chaque peuple. De plus, le festival fut pour eux une bonne occasion de procéder à d'importants échanges de vues d'ordre théorique ou de documentation générale sur le folklore balkanique.

A l'Institut du folklore de Bucarest, les spécialistes se réunirent pour débattre d'intéressants problèmes, énoncés par le professeur Mihai Pop, directeur-scientifique adjoint de l'Institut; par exemple, la nécessité de l'étude comparée du folklore des peuples de cette zone qui forme une entité sous des formes nationales variées, l'étude historique, partant de sa structure interne, du matériel folklorique (rythme, mélodie, polyphonie, etc.), l'élaboration d'une méthode commune de recherche, l'échange d'informations et de publications. Prirent part aux débats le docteur Maud Karpeles (Angleterre), secrétaire général de l'I.F.M.C., A Marinus (Belgique), et le professeur Willard Rhodes (Etats-Unis), vices-présidents de l'I.F.M.C., Lynn Mettler, secrétaire du Comité National des U.S.A. pour l'I.F.M.C., etc, etc. Le professeur Antoine Cherbuliez (Suisse), vice-président de l'I.F.M.C., montra la nécessité d'effectuer en commun des recherches sur la tradition et l'innovation dans le folklore balkanique contemporain, le professeur Stoian Djudjev (Bulgarie) proposa l'établissement d'une terminologie commune et d'une bibliographie du folklore balkanique, Adrian Fochi (Roumanie) souligna l'importance de l'organisation d'une documentation scientifique commune.

Au Musée du Village, les folkloristes roumains G. Ciobanu, Mariana Kahane et Andrei Bucşan, chercheurs scientifiques à l'Institut du folklore, présentèrent aux spécialistes étrangers une série de coutumes populaires, d'anciens styles vocaux et de danses. Les chants et les danses présentés par les chanteurs et les danseurs roumains, paysans collectivistes de diverses régions du pays, donnèrent aux assistants un tableau pittoresque du folklore roumain authentique, de ses traditions séculaires et de la vigueur de la création actuelle.

A l'Institut du folklore, les folkloristes roumains présentèrent, sous la forme d'exposés, d'exemplifications et d'enregistrements magnétiques les genres fondamentaux du folklore roumain, le chant lyrique (Lucilia Georgesco), le chant ouvrier (Eugenia Cernea), la danse populaire (Anca Giurchesco), les instruments de musique populaire (Tiberiu Alexandru), le folklore des us et coutumes (Ovidiu Brla), et enfin la ballade populaire (Alexandru Amzulesco et Emilia Comişel) De leur côté, les hôtes présentèrent les communications suivantes: le chant populaire italien (Giorgio Nataletti), le chant populaire albanais (Eftime Dheri), la biologie du chant populaire (Stoian Djudjev), l'échelle pentatonique dans la musique populaire bulgare (Nicolas Kaufman), toutes communications qui donnèrent lieu à d'intéressantes discussions.

Le professeur Iorgu Iordan, de l'Académie de la R.P.R., président du Comité National Roumain pour l'I.F.M.C., souligna l'importance de l'action entreprise à Bucarest en vue de resserrer les liens d'amitié entre les peuples de cette zone grâce à une meilleure connaissance réciproque, à un contact culturel permanent dans l'intérêt du maintien de la paix et de la collaboration fraternelle entre les peuples.

Le Festival de folklore de l'été 1962 a été un succès, aussi bien artistique que scientifique. Les résultats de la collaboration établie lors du festival trouveront leur expression concrète dans les ouvrages en cours d'élaboration: une bibliographie du folklore du sud-est de l'Europe, un volume d'études sur la musique populaire, un disque réunissant les chants et les danses les plus réussis, un film de moyen métrage sur le festival, la rédaction et la publication du plus grand nombre possible de notes et de comptes rendus sur le folklore du sud-est de l'Europe dans le journal de l'I.F.M.C., etc. De plus, il a été proposé que des manifestations du même genre aient lieu régulièrement, tous les deux ans, les pays membres assurant, tour à tour, le rôle d'amphytrion.

Ce faisant, le folklorisme roumain apporte une précieuse contribution à la connaissance mutuelle et au rapprochement entre les peuples de cette zone, dans l'intérêt de la bonne entente et de la paix.

*Mihai Pop*



## VICTOR PAPACOSTEA

Le 20 juin 1962 s'est éteint à Bucarest, terrassé par une mort foudroyante, Victor Papacostea, ancien professeur à l'Université de Bucarest, fondateur et directeur de l'ancien Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques de Bucarest, rédacteur en chef adjoint de notre revue.

Né le 21 janvier 1900 à Viziru, près de Brăila, d'une famille originaire de Macédoine qui a donné plusieurs membres à l'enseignement secondaire et supérieur de Roumanie, Victor Papacostea a fait son lycée et ses études universitaires à Bucarest, se formant à l'école des professeurs Nicolae Iorga, Dimitrie Onciul, Vasile Pârvan, Demosthene Russo et Simion Mehedinți.

Epris de l'activité didactique, pour laquelle il se sentait une vocation toute particulière, il a travaillé dans l'enseignement secondaire entre 1920 et 1934 et dans l'enseignement supérieur entre 1934 et 1946. A l'Université de Bucarest il a été le chef de la chaire d'histoire des peuples des Balkans et il a également tenu des cours à la chaire d'histoire des Roumains.

En 1937, il a mis les bases de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques qui a fonctionné sous sa direction jusqu'en 1947, date à laquelle, dans le cadre de la réorganisation de l'activité scientifique, il fut intégré dans l'Institut d'Histoire de l'Académie de la République Populaire Roumaine. Victor Papacostea a milité dans le cadre de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques pour l'essor des études comparées sur les peuples, l'histoire et les langues balkaniques ; il a également organisé des cours spéciaux de langues balkaniques et orientales et a fondé la revue *Balcantia*, qui a paru entre 1938 et 1945, avec la collaboration précieuse de savants roumains et des pays des Balkans.

S'adonnant surtout à l'activité didactique en vue de former les jeunes générations, soit pour le domaine des recherches, soit pour l'enseignement, Victor Papacostea a écrit relativement peu, si nous faisons abstraction de ses manuels d'histoire pour l'enseignement secondaire, qui à leur époque s'inscrivaient parmi les meilleurs livres d'école roumains. Mais chacun de ses ouvrages qui ont paru sous sa signature représente une contribution précieuse — encore que parfois succincte — aux recherches portant sur la Péninsule des Balkans. La bibliographie de Victor Papacostea comprend, groupés par thèmes, outre un grand nombre de comptes rendus, de notes et de rapports, les ouvrages suivants :

*La Péninsule balkanique et le problème des études comparées*, dans *Balcantia*, VI (1943).



*Viețile Sultanilor. Scriere inedită a lui Dionisie Fotino* (Les vies des Sultans. Un écrit inédit de Dionisie Fotino), Bucarest, 1935, 62 p.

*Date nouă asupra lui Dionisie Fotino* (Nouvelles données concernant Dionisie Fotino), dans *Balcantia*, VII (1944)

*Ilie Fotino — Omul și opera* (Ilie Fotino — L'homme et l'œuvre), Bucarest, 1939, 40 p.

*Theodor Anastasie Cavaliotti. Trei manuscrise inedite* (Theodor Anastasie Cavaliotti. Trois manuscrits inédits), Bucarest, 1932, 65 p.

*Povestea unei cărți. Protopiria lui Cavaliotti* (L'histoire d'un livre. La Protopiria de Cavaliotti), Bucarest, 1937, 16 p.

*Pentaglosarul lui N. Ianovici* (Le Pentaglossaire de N. Ianovici), dans *Revista istorică română*, IX (1939).

*Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi*, dans *Balcantia*, I (1938).

*Manuscrise grecești din arhive străine relative la istoria românilor* (Les manuscrits grecs des archives étrangères relatifs à l'histoire des Roumains), dans *Revista Arhivelor*, IV (1961), n° 2.



*O narațiune bulgară despre românii din regiunea Ohrida-Monastir* (Une narration bulgare sur les Roumains d'Ohrida-Monastir), dans *Revista aromânească*, I (1929), n° 2.

*Esquisse sur les rapports entre la Roumanie et l'Épire*, dans *Balcantia*, I (1938).

*Corporațiile moscopolene* (Les corporations de Moscopole), dans *Revista istorică română*, IX (1939)

*O școală de limbă și cultură slavonă la Tîrgoviște în timpul domniei lui Matei Basarab* (Une école de langue et culture slavonne à Tîrgoviște au temps de Matei Basarab), dans *Romanoslavica*, V (1962).

*Doi burstieri ai lui Petru-cel-Mare la școlile din București* (Deux boursiers de Pierre-le-Grand aux écoles de Bucarest), dans *Studii*, XIV (1961), n° 1.

*Originile învățămîntului superior în Țara Românească* (Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie), dans *Studii*, XIV (1961), n° 5 (voir aussi l'édition française du présent numéro de notre revue).

*Les deux Hongries*, dans *Revue du Sud-Est Européen*, 1940, 22 p.

*Știri din presa rusă contemporană cu privire la mișcarea eteristă și Tudor Vladimirescu* (Renseignements sur le mouvement hétériste et sur Tudor Vladimirescu, fournis par la presse russe contemporaine), dans *Revista istorică română*, XI (1941).

*Papa Piu VII și Francisc Ferreri, episcop de Nicopole și administrator al Munteniei* (Pie VII et François Ferreri, évêque de Nicopoli et surintendant de Valachie), dans *Revista istorică*, XI (1925), n° 10—12.

*Passioniștii în Bulgaria și Muntenia* (Les Passionistes en Bulgarie et Valachie), dans *Balcantia*, II—III (1944).

*Trecerea românilor din cazava Silistrei sub exarhatul Bulgariei* (La mise des Roumains du district (caza) de Silistrie sous l'exarchat de Bulgarie), dans *Gratul românesc*, II, n° 8.



Comme on le voit, les thèmes des ouvrages de Victor Papacostea ont été des plus variés, tendant en leur totalité à une meilleure connaissance des problèmes touchant à l'histoire des Balkans. La théorie des études balkanologiques a fait l'objet de l'un de ses articles

les plus importants, que nous avons mentionné en tête de la liste bibliographique ci-dessus. Le mérite principal de Victor Papacostea est d'avoir stimulé les études balkanologiques en Roumanie et d'avoir lutté pour que la connaissance scientifique réciproque entre les peuples des Balkans revêtît une forme militante.

Son activité déployée en vue de la constitution d'une discipline scientifique de la balkanologie mérite de faire l'objet d'une étude spéciale, ce qui sera réalisé à l'avenir, lorsque nous jouirons d'une perspective suffisamment large à cet égard.

*Mircea Voicana*

*Балканско езиковзнание* [Linguistique balkanique] (rédacteur : VLADIMIR GEORGIEV), Sofia, II (1960), 213 p. (Académie Bulgare des Sciences. Section de linguistique, littérature et art).

Un an après la publication du premier fascicule de *Балканско езиковзнание*<sup>1</sup>, qui a été reçu avec beaucoup d'intérêt, un nouveau volume a vu le jour en 1960.

Les études réunies dans ce volume sont publiées dans l'ordre suivant : acad. Vl. Georgiev, *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumanisch* (p. 1—19); acad. A. Rosetti, *Controverses balkaniques. Sur le traitement des diphtongues à liquides du slave méridional en roumain* (p. 21—23); Otto Haas, *Das Phrygische im Lichte der Glossen und Namen* (p. 25—68); Ivan Duridanov, *Der thrakische Einfluss auf die bulgarische Anthroponymie* (p. 69—86); Roger Bernard, *Deux mots bulgares : еула и « sac de cuir » et еула (жукул) « caruchon »* (p. 87—117); France Bezlej, *Deux mots slovènes* (p. 119—121); V. Tapkova-Zaimova, *Les noms de lieux dans le Typicon du Monastère de la Kosmosotira* (p. 123—127) et le compte rendu par Emil Boev de l'étude du turcologue hongrois G. Hazai, *Les dialectes turcs du Rhodope* (p. 129—134)<sup>2</sup>. Le volume comprend ensuite un *Index de mots* (p. 135—143) et une annexe : D. Detchev, *Charakteristik der thrakischen Sprache* (p. 145—213)<sup>3</sup>.

L'étude de l'académicien Vladimir Georgiev, intitulée *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumanisch. Die Herkunft der Albaner* débat quelques-unes des questions qui ont formé l'objet de l'étude monographique du savant bulgare, intitulée *Българска етимология и ономастика*, (Sofia, 1960, p. 108—124 et 151—157). L'auteur y montre, entre autres, que : 1) le daco-mésien constitue la base de la langue albanaise ; 2) les Albanais sont originaires du nord ; 3) les particularités caractéristiques du système phonologique du daco-mésien se manifestent comme substrat de la langue roumaine<sup>4</sup>.

Vl. Georgiev mentionne qu'à l'heure actuelle, alors que le daco-mésien et le thrace sont considérés comme des langues différentes, le problème de l'origine de la langue albanaise nous apparaît sous un jour nouveau. L'auteur relève que toutes les données plaident

<sup>1</sup> Voir *Балканско езиковзнание*, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1959, 141 p.

<sup>2</sup> L'étude de G. Hazai a été publiée dans *Acta Orientalia*, Budapest, IX (1959), 2. Un autre article du turcologue hongrois concernant la classification des dialectes turcs des Balkans a paru dans le volume dédié à Stoian Romanski, Sofia, 1960, p. 505—510.

<sup>3</sup> La première édition a paru à Sofia en 1952 en bulgare et en allemand : *Характеристика на тракийският език* (Charakteristik der thrakischen Sprache), Sofia, 1952, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences.

<sup>4</sup> Voir également Vl. Georgiev, *Dakisches Substrat in der rumanischen Lautlehre*, dans *Studii și cercetări lingvistice*, XI (1960), 3 (Omăgiu lui Al. Graur cu prilejul împlinirii a 60 de ani), p. 481—484.

en faveur de la thèse selon laquelle le daco-mésien ou bien l'un de ses dialectes sud-occidentaux constituent la base de la langue albanaise.

Par ailleurs, des faits certains attestent que les particularités les plus caractéristiques du système phonétique du daco-mésien se manifestent comme substrat de la langue roumaine. A ce propos, le linguiste bulgare précise que le système phonétique de la langue albanaise représente une évolution ultérieure du daco-mésien, et que le système phonétique de la langue roumaine contient certaines particularités qui ne peuvent s'expliquer que par le substrat daco-mésien (en ce sens qu'elles sont apparues sous l'influence de ce dernier). L'auteur s'arrête plus loin, d'un côté à l'examen comparatif et historique de la phonétique du daco-mésien, de l'albanais et du roumain, et de l'autre, au problème très discuté de la patrie primitive des Albanais.

Pour ce qui est de l'origine des Albanais, VI. Georgiev considère, tout comme H. Hirt, N. Jokl, G. Weigand, H. Barić, D. Detchev, J. Šiadbei et I. Popović, que le territoire d'où ils sont venus doit être situé dans la partie orientale de la Mésie supérieure et dans la partie occidentale de la Mésie inférieure (approximativement la Dardanie, la Dacie méditerranéenne et la Dacie Ripensis). Considérant qu'il existe des preuves certaines que les Albanais ne sont pas originaires des contrées de leur patrie actuelle (p. 16—18), le linguiste bulgare nous montre que, venus de Dacie, les ancêtres des Albanais ont pénétré peu à peu en Dardanie, dans la Dacie méditerranéenne et dans la Dacie Ripensis.

VI. Georgiev explique le fait que le lexique de la langue albanaise contient nombre d'éléments communs avec la langue balto-slave<sup>5</sup> par le voisinage de ces peuples.

Bien que le daco-mésien constitue la base de l'albanais, l'auteur relève également dans sa structure une composante illyrienne.

Quant à la chronologie, l'académicien VI. Georgiev suppose que les tribus daco-mésiennes se sont infiltrées peu à peu en Dardanie, probablement dès le deuxième millénaire avant notre ère ou dans la première moitié du 1<sup>er</sup> millénaire av. n.è.; par la suite, les ancêtres des Albanais ont émigré d'ici dans les régions de l'Albanie actuelle.

Dans son étude *Contraverses balkaniques*, l'académicien A. Rosetti reprend une question déjà discutée dans *Mélanges de linguistique et de philologie* (Copenhague-Bucarest, 1947), *Istoria limbii române*, vol. II, *Limbile balcanice* (2<sup>e</sup> édition) et dans *Influența limbilor slave meridionale asupra limbii române* (sec. VI—XII), Bucarest, 1954, à savoir celle de l'explication du double traitement des liquides dans les langues sud-slaves : les cas à métathèse et sans métathèse (cf. d'une part, bulg. *krava*, s.-cr. *krava* < sl.-c. *korva*, et, d'autre part, v. bulg. *balliny*, *zaltarinú*).

L'auteur mentionne que le néo-grec, l'albanais et le roumain contiennent des mots empruntés au slave méridional sans métathèse. Cf. néogr. βάλκος, s.-cr., bulg. *vlak*, roum. *ballă*, alb. *ballë* < v. sl. *blato*; roum. *gard*, alb. *gardh* < v. sl. *gradu*<sup>6</sup>; roum. *daltă*, alb. *daltë*, bulg. *dlato*. Plus loin, A. Rosetti relève qu'en roumain et en albanais nous avons généralement dans pareils cas, tout comme dans les langues sud-slaves, des formes à métathèse : roum. *grădină* < bulg. *gradina*; roum. *grajd* < v. sl. *grazď*; roum. *plaz* < s.-cr. *plaz*; roum. *prag* < v. sl. *pragŭ*; alb. *ograje*, *ugraje* < bulg. *ograda*; alb. *brane* < s.-cr. *brana*; alb. *brekë* < s.-cr. *breg*.

A. Rosetti rappelle en outre que l'absence de la métathèse dans les mots du genre des mots susmentionnés a été expliquée de trois manières :

<sup>5</sup> Voir également V. Pisani, *Saggi di linguistica storica*, Turin, 1959.

<sup>6</sup> A la page 22, l'auteur précise cependant que l'alb. *gardh* peut difficilement s'expliquer par le slave, car généralement le *d* slave est rendu en albanais par *d*, et non par *dh*.

1. Les termes respectifs ont pénétré dans ces langues balkaniques à partir du slave méridional à l'époque où la métathèse avait cessé d'agir (c'est-à-dire avant le VIII<sup>e</sup> siècle);
2. Les mots sans métathèse ont été réempruntés par les Bulgares au roumain;
3. Il est possible que ces termes proviennent du thrace ou de l'illyrien.

L'auteur souligne que la première et la dernière solution peuvent être acceptées. Pour *baltă*, nous aurions un support dans l'illyrien; le roum. *gard* et l'alb. *gardh* pourraient s'expliquer par le thrace aussi bien que par le slave (p. 23) <sup>7</sup>.

Les autres études du présent volume traitent des questions suivantes: la langue phrygienne et ses rapports avec l'arménien et le grec <sup>8</sup>, l'influence thrace sur l'anthroponymie bulgare, l'étymologie et l'histoire de deux mots bulgares, noms de lieu figurant dans un document du monastère de Kosmosotira, en Thrace orientale. Les noms de lieu que l'on retrouve dans un texte datant de 1552, par lequel était confirmée la fondation d'une église, présentent un vif intérêt non seulement pour les historiens, mais aussi pour la linguistique bulgare. L'auteur (V. Tapkova-Zafimova) analyse d'un côté les noms de lieu bulgares, et de l'autre les noms de lieu d'origine grecque. L'étude de O. Haas aborde le problème des rapports entre la langue phrygienne et d'autres langues indo-européennes, en recourant aux gloses et aux noms propres.

L'*Anneze* comprend la deuxième édition du livre de D. Detchev, *Charakteristik der thrakischen Sprache*, auquel le brillant thracologue bulgare a travaillé jusqu'à la fin de sa vie (le 3 septembre 1958). Cette nouvelle édition a été mise au point par le professeur Boris Guérov.

A. Vraciu

DEČEV, D., *Характеристика на тракийският език, Charakteristik der thrakischen Sprache*, Sofia, 1952, 134 p.; 2<sup>e</sup> édition, améliorée, du texte allemand, parue comme annexe à *Балканско езиковедие*, Sofia, II (1960), p. 147—213.

Après avoir donné une série d'études traitant des problèmes relatifs à la langue thraco-dace, D. Detchev (1877—1958) a finalement publié son ouvrage de synthèse. Le savant bulgare s'est situé sur une position totalement différente de celle des savants allemands de la fin du siècle dernier, en ce qu'il considère le thraco-dace, sur toute son aire, comme une langue satein ayant subi une mutation consonantique des explosives phoniques et aphones, ce qui rapprocherait cette langue du germanique, de l'arménien et du macédonien. Il s'efforce d'expliquer par ce principe les faits de la langue thraco-dace rencontrés chez les auteurs anciens et dans les inscriptions grecques et latines. Sur les autres points, l'érudit bulgare s'en tient aux voies traditionnelles. Il procède certainement, du fait relevé par St. Mladénoy, *Списание*

<sup>7</sup> A propos du roum. *gard*, voir aussi G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română (Studiu lexicosemantic)*, Bucarest, Ed. Acad. R.P.R., 1960, p. 38.

<sup>8</sup> Voir également Vl. Georgiev, *Raporturile dintre limbile dacă, tracă și frigiană*, dans *Studii clasice*, II (1960), p. 39—58.

на българската Академия, X (1919) et XVI (1923), et par Jokl, *Real-Lexikon der Vorgeschichte*, XIII, p. 289—290, que, dans certains cas, le thrace avait subi une mutation consonantique. Sans doute, il a tenu compte des explications que Mladénov a données sur les toponymes thraces comme *Ulus*, qui prouvaient (ou, plus exactement, semblaient prouver) ce traitement des explosives phoniques et aphones, bien que Detchev ne cite nulle part dans son travail le nom de Mladénov. Mais il lui a semblé qu'une langue ne peut admettre deux traitements phonétiques si différents (mutation consonantique et absence de mutation) et il a appliqué d'une façon conséquente le point de vue de la mutation consonantique, en rejetant toute explication traditionnelle qui contrevenait à ce principe. Le point de vue auquel il est arrivé est extrême et constitue une opposition à celui de A. Fick, W. Tomaschek, G. Meyer et P. Kretschmer. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de la question. Nous ajouterons toutefois que les deux voies contradictoires ont été conciliées par Vl. Georgiev dans ses travaux sur la langue thraco-dace. Les faits de langue thraco-dace incitent en effet à des explications contradictoires en ce qui concerne le traitement phonétique, et Vl. Georgiev a tiré en général toutes les conclusions qui s'imposaient<sup>1</sup>.

Sous l'influence de H. Hirt et de G. Weigand, Detchev admet (p. 119—192; nous citons d'après l'édition de 1960) que l'albanais est la continuation d'un dialecte thrace du sud du Danube et que ses ressemblances avec le roumain s'expliquent par le fait que la langue roumaine est une langue romane formée sur des bases thraces. Detchev paraît même avoir adopté la thèse de Weigand, devenue caduque depuis longtemps, conformément à laquelle l'albanais et le roumain se seraient développés aux VIII<sup>e</sup> — IX<sup>e</sup> siècles, dans l'espace compris entre Nich, Sofia et Skopje. Les arguments invoqués par N. Jokl pour localiser la patrie primitive des Albanais loin de l'Adriatique, en Dardanie, sont utilisés par le savant bulgare (p. 182) pour étayer l'origine thrace des Albanais. Tout comme G. Weigand, H. Barić et N. Jokl, Detchev invoque à l'appui de sa thèse une série de ressemblances de toute espèce entre l'albanais et le thrace (p. 192—194). Dans les affirmations de N. Jokl, *Real-Lexikon der Vorgeschichte*, XIII, p. 289, relatives à la prononciation des consonnes *b, d, g* et *p, t, k* en albanais, il voit (p. 193—194) un argument à l'appui de la prétendue mutation consonantique du thraco-dace. Mais le rapprochement phonétique est dénué de fondement pour deux motifs : 1<sup>o</sup> la prononciation actuelle des consonnes respectives albanaises peut être récente ; 2<sup>o</sup> la prononciation en question n'entraîne pas la modification du caractère de ces consonnes, qui sont perçues comme telles par les peuples voisins, comme le montrent les emprunts lexicaux faits à l'albanais par ces derniers. Du reste, comme nous l'avons déjà dit, la constatation de Detchev au sujet de la mutation consonantique caractéristique du thrace, telle qu'elle est formulée, n'est pas exacte. Il faut dire par ailleurs que la liste des ressemblances ou des identités de traitement phonétique de certains mots d'origine latine en roumain et en albanais, dressée par l'auteur (p. 191), renferme également un élément (roum. *rășină* «résine», alb. *ršine*) qui

<sup>1</sup> I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959, p. 42—44 (et auparavant dans son compte rendu de la première édition du livre de Detchev paru dans *Studii și cercetări de istorie veche*, VII (1956), p. 447—451, sous le titre *O nouă monografie a limbii traco-dacilor*), exprime des jugements trop sévères à l'adresse de l'ouvrage du savant bulgare. Si Russu a raison de déclarer que ce savant a introduit, parmi les matériaux linguistiques thraces, après J. Seurre, G. Mateescu, N. Jokl et d'autres encore, des mots d'autre origine ou déformés par la lecture erronée d'inscriptions, il a tort de repousser une partie des explications étymologiques fournies par Detchev et une série de lois phonétiques établies par ce dernier, comme le passage si fréquent dans plusieurs langues indo-européennes, de *dt* à *st*, ainsi que la mutation consonantique. Russu a repoussé tout ce qui n'entraînait pas dans son système d'explication des mots thraco-daces, système fondé sur les lois découvertes par Fick et par Kretschmer.

doit sa ressemblance à des modifications phonétiques qu'on ne saurait identifier ou considérer comme apparentées : en roumain on a la transformation de *s* suivi de *l* et de *-i* en *ș*, tandis qu'en albanais n'importe quel *s* se transforme en *ș*.

Nous croyons que, à certains égards, Detchev s'est orienté d'après les changements phonétiques de l'albanais pour déterminer les modifications phonétiques du thraco-dace. C'est certainement ainsi que l'on explique le fait qu'il a admis en thraco-dace le traitement de \**ǵ* comme *ǵ*, dans tous les mots. Soutenant que le thrace a subi une mutation consonantique, Detchev a tiré la conclusion, tout comme pour les autres langues indo-européennes ayant connu ce phénomène, que la langue thrace s'était formée sur un substrat étrusque ou étruscoïde (chap. XXXV, éd. de 1960, p. 198—200), qui se serait étendu de la Baltique à la mer Egée. La conclusion est exacte, mais seulement pour les tribus thraces dont la langue avait subi la mutation consonantique. Un substrat semblable se retrouve aussi en Macédoine, comme nous l'avons supposé ailleurs (*Studia et acta orientalia*, I, 1957, p. 218—220). En général, l'archéologie et l'anthropologie préhistoriques montrent qu'il en est bien ainsi. On rencontre en Dacie à cette époque non pas des arménoïdes, mais des méditerranéens, donc un substrat qui n'impose pas la mutation consonantique (on sait que ce phénomène caractérise les arménoïdes). Mais, comme l'a montré I. I. Russu (*Limba traco-dacilor*, p. 44, et le compte rendu cité, p. 447—451), Detchev a considéré les choses d'une façon erronée quand il a groupé, sur la base de la mutation consonantique, les Thraces « dans une communauté linguistique indo-européenne plus restreinte, avec les Germains, les Phrygiens et les Arméniens », dans l'Europe de l'est (sur un terrain à substrat étrusque). Cette influence des Etrusques, comme aussi celle d'autres peuples-substrat, ne s'est pas fait jour à l'époque des migrations indo-européennes, mais plus tard, à l'époque de formation de la langue et des dialectes thraco-daces. Detchev a eu tort encore quand il s'est imaginé (p. 200—201) que les dialectes indo-européens qui sont à la base du thraco-dace et qui se seraient croisés avec la langue étrusque, étaient du type iranien. Cette erreur (combattue aussi par V. I. Abaev, *Вестник древней истории*, 1954, 2, p. 86—90, et Vl. Georgiev, *Исследования по сравнительно-историческому языкознанию*, Moscou, 1958, p. 129—130) s'explique par le fait que le thrace et l'iranien présentent, tous les deux, des traitements phonétiques communs, mais qui se sont produits indépendamment, quelques-uns étant même dus à un substrat analogue (les tribus japhétites ont vécu aussi en Iran).

La conception de Detchev au sujet des caractères de l'évolution phonétique du thraco-dace est impressionnante par son originalité et ses conséquences. Mais elle est loin de correspondre aux réalités, dans la mesure où nous pouvons les connaître actuellement.

G. Ivănescu

ROSETTI, A., *Istoria limbii române*, I : *Limba latină*, III<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Ed. științifică, Bucarest, 1960, 227 p.

L'auteur s'est proposé dans le présent ouvrage d'offrir « aux lecteurs et en premier lieu aux étudiants en philologie roumaine, un manuel au courant du stade actuel des recherches » (p. 10). Le succès de ce livre est dû à la compétence avec laquelle les faits essentiels ont été sélectionnés, à la clarté de l'exposé, à la méthode scientifique sur laquelle il s'étaye et au souci incessant que l'on y décèle d'enregistrer les progrès de la recherche. La réceptivité à l'égard de la critique et le désir d'améliorer sans relâche cet ouvrage ont contribué à accroître



le prestige dont jouit ce traité, qui constitue un guide précieux non seulement pour les étudiants, mais aussi pour les spécialistes.

L'auteur s'étaye sur des matériaux extraits de textes et d'inscriptions portant sur toute la durée de l'Empire romain. On a objecté que dans un exposé consacré à l'histoire de la langue roumaine, l'auteur aurait dû se limiter aux textes et aux inscriptions de la Dacie et des régions avoisinantes. Mais cette objection n'est pas fondée, car elle restreint le champ des recherches, ce qui, dans le cas présent, serait manifestement nuisible. L'expérience a montré que le latin populaire ou commun était unitaire et que les sources présentent des faits analogues sur tout le territoire de l'Empire romain. Si le chercheur ne prenait en considération qu'une partie de ces moyens d'information, il se priverait lui-même de la possibilité d'embrasser et de contrôler l'ensemble du problème. Ainsi donc, pour pouvoir approfondir nos connaissances sur le latin qui constitue la base de la langue roumaine, il nous faut faire appel, en principe, à toutes les sources écrites antiques, quelles que soient la région ou l'époque où ces sources ont pris naissance.

Le latin introduit en Dacie était le latin commun parlé dans l'Empire romain. Ce latin se présentait comme une langue vivante, en évolution incessante, mais conservant son unité sur un territoire considérable. Mais jusqu'où allait cette unité? Nous savons que le -u- du latin populaire du II<sup>e</sup> siècle s'est conservé dans la langue roumaine, encore que les documents écrits des provinces danubiennes attestent aux siècles suivants le phonétisme -o- (*avonculus* = *avunculus* — *unchi* « oncle », *co, con* = *cum* — *cu* « avec », *nomerus* = *numerus* — *număr* « nombre », etc.), tout comme dans la Romania occidentale. On peut conclure de là que les différences dialectales sont apparues en Dacie et dans les provinces voisines dès le III<sup>e</sup> siècle de notre ère. La langue commune attestée dans les sources écrites participe aux innovations qui se font jour dans tout l'empire, et le parler de certaines populations des régions isolées évoluait plus lentement et se différenciait progressivement de la langue commune. Ainsi donc, les provinces danubiennes ont maintenu le contact avec l'Occident jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle par l'entremise de la langue commune, alors que la langue de ces régions plus isolées connaissait une vie indépendante, sans cesser cependant d'être influencée par la langue commune, dite le « latin vulgaire ». Ces considérations justifient d'autant plus la méthode préconisée par l'auteur qui nous recommande de nous appuyer tant sur les textes antiques et sur la méthode comparative que sur « l'analyse interne du système d'une langue » (p. 57). Les mesures de précaution sont dictées par la complexité du processus historique.

Le chapitre intitulé « Le système phonologique. Esquisse du système phonologique de la langue latine et de la langue roumaine » nous semble être le plus réussi de tout l'ouvrage. Le procédé qui consiste à renoncer aux interprétations forcées, en faisant appel à des formes latines supposées, et de rechercher en échange une explication dans le système interne de notre langue (par exemple : non pas \**fomes* > *foame*, mais le vocalisme de *foame* refait d'après *fomelos*) est recommandable et mérite d'être étendu à d'autres domaines. Il a été appliqué avec succès à la langue albanaise par Eqrem Çabej, dans *Lingua Posnaniensis*, VII (1958), p. 145–200, VII (1960), p. 71–132 et *Revue de linguistique*, VII (1962), p. 161–199. Celui-ci conteste les étymologies *malum* > alb. *mollë* (roum. *măr* « pomme ») et \**glemus* > alb. *ljëmsh* (roum. *ghem* « pelote »). Egalement sujettes à caution sont les étymologies proposées pour *băial* < *baulatus*, *strece* < \**oestriculus* et *urca* < \**oricare*. Le mot *urgie* n'a pas pour étymon la forme latine *orgia* « mystères », mais a pénétré dans notre langue à partir du grec byzantin.

Le latin balkanique oriental n'est qu'une simple notion conventionnelle d'ordre géographique, qui ne couvre et n'explique pas la complexité des faits linguistiques de cette partie de la Romania. Le latin qui constitue la base de la langue roumaine est le

latin commun de l'Empire romain dans la phase de sa plus grande extension territoriale, c'est-à-dire vers le II<sup>e</sup> siècle de n. ère et a été véhiculé par les grandes artères de communication du Danube, de la Save, du Pô et du Rhône. La langue dalmate a conservé des éléments archaïques datant du I<sup>er</sup> siècle av. n. ère et du I<sup>er</sup> siècle de n. ère, c'est-à-dire remontant à une époque où les communications sur la mer Adriatique étaient actives, alors que cette mer n'était pas encore devenue une région isolée. Les emprunts du latin faits par les ancêtres des Albanais ont pénétré progressivement, plusieurs siècles durant, à partir du II<sup>e</sup> siècle av. n. ère, sur un espace géographique qui correspondait à peu près au territoire occupé par le noyau de la langue albanaise de notre époque. Ainsi donc, nous rencontrons, en ce qui concerne l'ancienneté de l'élément latin de l'Europe du sud-est, les échelons successifs suivants : l'albanais, le dalmate, le roumain, le néo-grec et les langues slaves méridionales. Cependant, le monde roman oriental n'était pas convergent mais divergent : le rivage de l'Adriatique entretenait des liaisons plus soutenues avec l'Italie qu'avec la vallée du Danube et la Dacie; ces dernières se tournaient plutôt vers l'Italie du nord et la Gaule que vers l'Italie du sud, la Sicile et la Sardaigne, bien qu'elles aient gardé, tout comme celles-ci, nombre d'éléments archaïques; les Grecs se nourrissaient de la culture de Byzance, qui a introduit des éléments lexicaux d'origine latine dans la langue d'autres peuples balkaniques; enfin le roumain connaissait une vie indépendante, sans se trouver dans une symbiose étroite avec l'albanais.

H. Mihăescu

ROSETTI, A., *Istoria limbii române, II: Limbile balcanice, III<sup>e</sup> éd. revue et corrigée*, Bucarest, 1962, 144 p. + 3 cartes.

Le second tome de l'histoire de la langue roumaine, que le prof. A. Rosetti consacra aux éléments balkaniques non slaves du roumain, parvint en moins d'un quart de siècle à la troisième édition. La nécessité d'une réimpression se faisait sentir, car depuis la parution de la seconde édition une vingtaine d'années s'était écoulée; il fallait faire face à la demande des lecteurs, et en même temps mettre à jour un livre dont la matière a connu dans les dernières années un progrès remarquable.

Le livre est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire une présentation d'ensemble. Nos observations visent seulement les remaniements de cette nouvelle édition ou les problèmes qui, à notre avis, comporteraient une autre solution à l'étape actuelle.

Le livre n'a pas souffert dans cette nouvelle édition une transformation radicale, mais le progrès des recherches théoriques (sur le problème du substrat et du bilinguisme), ainsi que l'essor de l'étude du thrace, de l'illyrien et surtout de l'albanais dans les dernières dix années ont permis à l'auteur de reprendre et de développer maints endroits qui portent sur des problèmes généraux ou de méthode (voir l'introduction, spécialement les chapitres sur l'action du substrat, p. 32—34 et sur le bilinguisme des peuples balkaniques, p. 38—40), de compléter presque partout l'information de données ou de théories récentes ou bien de corriger quelques affirmations sur des faits qui comportent aujourd'hui une meilleure solution (voir, par exemple, p. 67, *minglia*). Quelques chapitres ont été partiellement refaits (voir surtout la phonétique, p. 81 et suiv.), ou substantiellement développés (voir la dérivation, p. 100 et suiv.). L'organisation du livre a été améliorée par des regroupements de matière et par l'in-

roduction de soustitres nouveaux aux problèmes qui présentaient une certaine indépendance (surtout dans la partie finale), ce qui en facilite l'utilisation. Outre l'organisation, la concision et la clarté de l'ouvrage, il faut souligner l'irréprochable information de l'auteur au sujet de tous les problèmes dont il s'occupe; rien d'essentiel n'y manque; car il ne s'agit pas, bien entendu, d'un répertoire bibliographique complet. Il faut remarquer aussi l'impartialité avec laquelle il reproduit même les opinions qu'il ne partage pas, mais qui pourraient intéresser le lecteur. Malheureusement, cette objectivité nuit parfois à l'ouvrage, car — faute d'une délimitation précise entre les opinions acceptées et celles rejetées, quoique cette prudence soit parfaitement intelligible et même louable — il y a des endroits où elle donne lieu à des contradictions apparentes (voir p. 54, sur le caractère de l'albanais; p. 72—73, sur l'ossette).

Nous allons indiquer, en suivant l'ordre des pages, quelques problèmes qui, à notre avis, prêtent à discussion ou sont susceptibles d'être complétés et précisés.

La définition de l'action du substrat seulement comme « l'interférence de deux langues » (p. 33) nous semble quelque peu étroite: une interférence semblable s'est produite entre le roumain et le slave, et pourtant il ne s'agit pas de substrat.

Le rôle du grec, considéré comme « langue commune » ou comme « deuxième terme dans le bilinguisme des peuples balkaniques » (p. 38 et passim), qui expliquerait, à côté du substrat thraco-illyrien, « l'union linguistique balkanique », nous semble, surtout pour les époques plus lointaines, exagéré à beaucoup d'égards, quoique c'est un point de vue généralement répandu. La connaissance du grec s'est confinée, dans l'antiquité comme au moyen âge aussi, aux couches superposées de la population autochtone. S'il y avait réellement le bilinguisme dont le deuxième terme serait le grec, ce dernier aurait dû laisser des traces plus nombreuses dans le vocabulaire et même dans la structure matérielle des langues balkaniques. Or, les mots qui pénétrèrent directement du grec dans le roumain (pas ceux qui y parvinrent par le latin) à l'époque ancienne et même byzantine sont assez peu nombreux, ce qui serait étonnant en cas de bilinguisme. Pour l'albanais la situation est la même, ou bien pire encore à l'époque ancienne. Quant à ces influences « immatérielles » qu'on cite souvent, comme la perte de l'infinitif ou quelques calques sémantiques et syntactiques, il est toujours difficile d'en prouver l'origine. En réalité l'influence des langues balkaniques est de beaucoup plus multilatérale qu'on ne le pense souvent. En tout cas, l'apport roman et slave à ce qu'on entend par « union linguistique balkanique » est du moins aussi considérable que celui du grec. Ce n'est que grâce à ce que l'histoire du grec à cette époque est de beaucoup mieux connue que celle du roumain, du bulgare ou de l'albanais, et grâce au prestige culturel du grec qu'on lui attribue souvent des faits dont il n'est pas l'origine. Quand on quitte le domaine des faits matériels et on passe à ceux qui tiennent d'une *forma mentis*, souvent insaisissable, il est toujours difficile d'apporter des preuves irréfutables.

Relativement au chapitre sur la patrie primitive des albanais, il est utile de citer les travaux de Vl. Georgiev (surtout *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumanisch* de LB, II (1960), p. 1—20, paru après que A. Rosetti eût confié son travail à l'impression), qui a repris le problème en y ajoutant des arguments nouveaux et convaincants en faveur de la thèse sur l'origine thrace de l'albanais.

Nous ne partageons pas le scepticisme de l'auteur envers la théorie de Vl. Georgiev, d'ailleurs très favorablement reçue en général, sur les différences entre le thrace et le dace. Dans l'intérêt de notre science il convient à l'étape actuelle de bien délimiter les choses qu'on a trop confondu dans la notion très large et très imprécise de « thraco-phrygien ». Dans les conditions de la vie tribale, chez un peuple si nombreux, répandu sur un territoire immense, il est a priori impossible qu'il n'y ait pas de différences linguistiques plus que dia-

lectales, même s'il s'agit d'unité linguistique génétique. Il suffit de se souvenir de la situation linguistique de l'Italie primitive.

La conception (p. 55), que les vénètes seraient une branche illyrienne est déjà vieillie. Les recherches modernes (Beeler, Lejeune, Pellegrini, et même Krahe) ont démontré l'indépendance du vénète par rapport à l'illyrien et sa parenté quoique éloignée, avec les langues italiques. Par contre, l'auteur a raison d'insister sur la différence souvent négligée entre le thrace et l'illyrien (p. 56) (voir récemment I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959, p. 99; contre la confusion de ces deux langues voir Vl. Georgiev, dans *LB*, VI). Il faut aussi saluer la prudence de l'auteur qui a choisi parmi les données thraces et illyriennes seulement les faits indiscutables. Il faut ajouter seulement que des mots de la racine *menz-* «poulain» existaient sans doute en thrace aussi : un mot *MEZHNAI* est attesté sur un anneau d'or de Douvanli (département de Plovdiv), sous l'image d'un cavalier thrace (voir Vl. Georgiev, *Тракийският език*, Sofia, 1957, p. 10 et suiv.). En outre, *mantia* devrait être rayé de la liste des mots illyriens, car aucun témoignage antique n'atteste l'origine illyrienne de ce mot. H. Krahe lui-même tient cette opinion de quelques savants modernes pour «kaum gerechtfertigt» (*Spr. d. Illyrier*, 117).

Il aurait été peut-être utile d'intituler le chapitre de la p. 61 non pas «Sufixul-esc», mais «Suffixes thraces», car la présente édition comprend aussi les suffixes *-âtes* et *-inium*; et on pourrait multiplier ces exemples. Par faute d'impression, probablement, l'alinéa sur *-âtes* fut intercalé entre *-iscus* et la note en petit sur *-ește* (p. 62), qui doivent être, naturellement, liés.

Quant aux noms de rivières d'origine ancienne sur le territoire roumain, nous croyons qu'il faut réviser l'ancienne opinion qu'ils furent transmis aux Roumains par l'intermédiaire du slave ou du hongrois.

Nous ne citerons que deux exemples des plus discutés :

On affirme, par exemple, que l'ancien *Marisia*, Μάρσιος, etc. changea son *a* en *o* par filière slave ou hongroise. La forme actuelle roumaine *Mureș* peut provenir seulement d'un *Moreș* (on trouve en effet chez Constantin Porphyrogénète Μορήσης). Mais l'hongrois connaît seulement la forme *Maros*, qui n'explique pas la forme roumaine. En ce qui concerne le slave, à cette époque il change en *o* seulement les *a* inaccéntués (voir A. Meillet, *Le slave commun*, § 61; Л. П. Якубинский, *История древнерусского языка*, Moscou, 1953, p. 333 et suiv.). De plus, le bulgare *Маруца*, qui est aussi un nom ancien en territoire slave, ne présente pas un traitement pareil. Le phénomène peut très bien être expliqué par voie interne. C'est un fait assez répandu que l'assimilation d'une voyelle par une consonne labiale : voir p. 116 roum. dial. *morar* pour *mârar*; voir aussi roum. *fâmeie* > dial. *fomeie*, *fumeie*; *vâpsea* > *vopsea*; *mamă* > *mumă*, etc. Mais, il n'est pas nécessaire de recourir à un accident phonétique : Vl. Georgiev considère (*LB*, II, p. 5-7) que les daces *ā* (et *ē*) devinrent à une époque tardive *o* (voir sl. *Pelendova* < *Pelendava*, etc.); ajoutons à ses exemples les variantes *amolusta*, *amulusta* du dace *amalusta*; l'ancien *Tomarus* qui donna en albanais *Tomór*.

Quant à *Timiș* < *Timesis*, aucun phénomène ne suppose un traitement étranger au roumain. Au contraire, *Timiș*, tout comme *Mureș* et *Argeș* présentent le même traitement de *s* que les formes albanaises *Lesh*, *Nish*, etc. (voir l'ouvrage dont nous nous occupons, p. 63). C'est aussi le traitement du lat. *camisia* > roum. *cânașă*, alb. *kēmishë*, etc. Il faut noter que ce traitement est inconnu dans les emprunts slaves.

Le problème des intermédiaires dans la tradition des toponymes anciens du roumain doit être, à ce qu'il nous semble, révisé de fond en comble, mais c'est un problème qui sera traité ailleurs.

La forme Μουσόος n'est pas une graphie erronée pour Μπουσόος ; il s'agit de l'alternance thrace *m/mb/b* (voir *Tibisis-Timisis*), dont nous nous occupons dans *LB, VI*.

L'extrême prudence de l'auteur en ce qui concerne les vieux éléments germaniques du roumain mérite toute louange. Mais sa réserve absolue (p. 125) envers la possibilité d'établir le sens des toponymes est exagérée. Comme l'a montré Vl. Georgiev (voir *Studii clasice, II* (1960), p. 39 et suiv.), il est souvent possible de le faire sans risquer de se tromper.

Les vieux chapitres sur l'accent et la syllabe ont été refaits et intitulés à raison *ă* et *-n-*. Le rapport de *ă* des langues balkaniques avec leur fort accent d'intensité qu'on considère comme hérité du substrat, n'explique pas par soi-même l'existence de *ă* : pas toutes les langues à fort accent d'intensité possèdent ce son. Nous croyons que ce n'est pas seulement la tendance de fermeture des voyelles inaccentuées qu'on a héritée du substrat, mais le son même (*ă*). L'auteur considère comme « inconcluants » les exemples d'alternance *a/e* que nous avons apportés comme preuve de l'existence de *ă* en thrace ; M. Georgiev et autres savants se déclarèrent, pourtant, d'accord (voir *Studii clasice, III* (1961), p. 10).

La dernière partie de l'ouvrage s'occupe des concordances lexicales entre le roumain et l'albanais. Très intéressants et très utiles sont les chapitres « considérations générales » et « correspondances phonétiques » (p. 101—106), mais ce dernier, quoique amélioré, nécessite des compléments et des corrections supplémentaires. A l'albanais *th* ne correspondent pas en roumain trois sons, comme on affirme à la page 103, mais quatre, comme il résulte du tableau de la page suivante. Alb. *o* correspond non seulement à roum. *o*, mais encore à *a* — alb. *modhullë* : roum. *mazăre*.

Il serait utile de comparer non pas les formes littéraires du roumain et de l'albanais, mais les étapes plus anciennes qu'on peut reconstituer. Par exemple la concordance alb. *gj* : roum. *j* (p. 105), fondée sur la correspondance alb. *gjumës* — roum. littéraire *jumătate*, est fautive, car le *j* roumain dans cet exemple doit être de date récente ; les dialectes daco-roumains et le macédo-roumain donnent *ġumătate*.

Egalement trompeuse est la concordance alb. *l* : roum. *r* fondée sur les correspondances alb. *kulpër, magulë* : roum. *curpen, măgură*. L'*r* de roum. *măgură* est tout à fait légitime ; il s'agit d'un *-l* intervocalique qui aboutit normalement à *r* en roumain, dans les éléments du substrat tout comme dans les éléments latins ; le slave *mogyla* prouve que *l* de l'albanais est originaire, il ne provient pas d'un \**r*, comme le suggère la note en petit (p. 105). Quant à l'alb. *kulper, kulperë* tout aussi comme *kurpul*, ce sont des formes à dissimilation et métathèse ; le vrai correspondant du roumain *curpăn*, l'alb. *kurpen*, concorde parfaitement avec celui-là.

Le cadre d'un compte rendu ne nous permet pas d'entrer en détail dans la discussion des concordances lexicales du roumain et de l'albanais.

Il faut noter encore quelques regrettables fautes d'impression ou de rédaction. L'article de Brandenstein de la RE est de 1936, et non de 1956, et il ne correspond plus au « stade actuel des recherches » comme l'affirme la note (p. 21) ; de même le livre de Detschew est de 1952, pas de 1852. Quelques noms propres écrits en grec ne portent pas de majuscule à l'initiale (p. 52, 58, etc.). A la page 53 il s'agit de la rive droite, et non pas gauche, du Danube ; trois pages plus loin (56) il s'agit des palatales \**k'* et *g'*, car les vélaires correspondantes sont rendues par occlusive en thrace aussi qu'en illyrien (voir aussi p. 104) ; p. 69 : ὄρμός pas ὄσμός ; p. 123 *um*, pas *un*, etc.

Des conclusions peut-être un peu trop concises (p. 126—128) viennent synthétiser un livre si riche en faits et en idées. Cette nouvelle édition possède un index d'auteurs et de

mots qui manquait aux éditions précédentes, ce qui rend ce livre encore plus maniable et plus utile. L'ouvrage de A. Rosetti apportera, sans doute, beaucoup de services encore à la science ainsi qu'à l'enseignement du roumain.

C. Poghirc

MULJAČIĆ, ŽARKO, *Dalmatski elementi u mletački pisanim dubrovačkim dokumentima 14. st. Prilog raguzijskoj dijakronoj fonologiji i dalmatsko-mletačkoj konvergenciji* [Éléments dalmates dans les documents de Dubrovnik, du XIV<sup>e</sup> siècle, écrits en vénitien. Contribution à la phonologie diachronique du parler de Raguse et de la convergence dalmato-vénitienne], dans *Rad Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti*, 327 (1962), p. 237—380.

Le dalmate a été parlé dans les îles et sur la côte de Dalmatie par une population romane aujourd'hui éteinte, mais qui a laissé des traces dans la toponymie locale et dans le lexique des langues serbo-croate et albanaise. Cette langue avait deux variantes peu différentes l'une de l'autre : l'une, parlée autour de la ville de Dubrovnik (Raguse), qui a duré jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle approximativement, et l'autre plus au nord, dans la région de l'île de Krk (Vegha), où elle s'est maintenue jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On dispose pour ces deux variantes d'informations relativement peu nombreuses et disparates, de sorte que la connaissance du dalmate est restée incomplète et parfois incertaine. Cette langue a été sérieusement concurrencée dans son existence non seulement par les parlers slaves, mais aussi par le dialecte vénitien, notamment à l'époque de la domination vénitienne, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Pour l'époque plus reculée, celle des VI<sup>e</sup> — XIII<sup>e</sup> siècles, l'historien C. Jireček a réuni un précieux matériel de noms propres ; pour les années 1343—1363, on possède maintenant le présent travail. L'auteur a puisé ses informations dans les documents écrits en vénitien à Dubrovnik par des scribes locaux qui y ont glissé, sciemment ou non, des formes propres à leur langue, c'est-à-dire au dalmate parlé à Raguse. Afin de pouvoir détecter ces éléments et afin de les classer d'une façon cohérente, l'auteur s'est d'abord familiarisé avec les résultats de l'école phonologique de Prague ; puis il a rassemblé soigneusement les données et informations relatives à la langue dalmate. Celles-ci étaient relativement sporadiques et en partie non concluantes, remontant notamment au livre de M. Bartoli (*Das Dalmatische*, 1906) et à ce qu'on a écrit depuis. C'est précisément là que résidait la difficulté de l'entreprise, à savoir dans le caractère partiellement non concluant et dans la pauvreté de l'information. Les contributions les plus précieuses parues depuis la publication du livre de Bartoli sont dues au romaniste yougoslave Petar Skok et ressortent du domaine de la toponymie. Mais les articles de ce savant sont disséminés à travers toutes sortes de revues et de collections souvent inaccessibles. L'auteur du présent travail a mis beaucoup de passion et de compréhension dans l'étude de ce problème et il y a apporté une utile contribution, en ce sens qu'il a réuni, interprété et mis en valeur dans un travail de dense synthèse toutes les informations concernant le système phonétique du dalmate. Sa conclusion est la suivante : aux premiers siècles de son existence, la langue dalmate peut être placée dans la même catégorie que le roumain ; mais au lendemain de la domination vénitienne des années 1205—1358, elle se sépare du roumain et se range dans une catégorie à part, entre le roumain à l'est et le rhéto-roman et l'italien à l'ouest. Les périodes les plus importantes de l'histoire de la langue dalmate seraient :

1) la période dalmato-romane (jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle); 2) celle de la seconde diphtongaison romane (X<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles); 3) la première phase de vie en commun avec le dialecte vénitien (XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et début du XV<sup>e</sup> siècle); 4) la seconde phase de vie en commun avec le même dialecte (jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle).

Cela va sans dire que le problème n'a rien de simple et l'auteur s'en rend bien compte. Aussi propose-t-il d'approfondir l'étude du dalmate en s'attachant aux objectifs que voici : 1) révision de la stratification des emprunts dalmates dans les dialectes serbo-croates et notamment dans celui de Dubrovnik ; 2) entreprendre une étude exhaustive des matériaux renfermés dans les archives de Dubrovnik (Raguse), afin de déterminer s'il existe d'éventuels emprunts répétés, de délimiter l'aire de diffusion des phénomènes linguistiques étudiés, d'établir les « hybrides » dalmato-vénitiens ou dalmato-toscans, d'enrichir le matériel onomastique, etc. ; 3) mieux étudier les correspondances des dialectes croates contemporains et de l'italien : 4) fixer l'aire d'irradiation des vocables étrangers ayant pénétré par l'intermédiaire de la ville de Dubrovnik.

Personne n'est mieux en mesure que les linguistes yougoslaves pour étudier la langue dalmate et, à cet égard, la contribution de Petar Skok est éloquente. Le littoral dalmate a été une région où se croisèrent tour à tour des éléments illyres et thraces, latins et slaves, puis albanais, italiens, rhéto-romans, allemands, valaques, grecs et levantins. La mission qui incombe au linguiste s'avère extrêmement difficile. Mais elle est quelque peu allégée par le fait que les informations écrites léguées par le moyen âge interviennent en bien plus grande abondance que pour la langue roumaine par exemple. C'est pourquoi nous avons espoir que l'auteur qui a déjà esquissé tout un plan de recherches, continuera ses investigations aux archives de Dubrovnik et contribuera encore à enrichir nos connaissances du dalmate, car celles-ci sont nécessaires non seulement aux romanistes, mais aussi à l'étude des dialectes serbo-croates et de la toponymie du territoire yougoslave.

H. Mihăescu

IORJAN, IORGU, *Linguistica romanică. Evoluție, curente, metode* [Linguistique romane. Evolution, courants, méthodes], Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1962, 439 p.

Le présent ouvrage sera d'un grand secours non seulement aux romanistes, mais encore aux linguistes en général, notamment aux indo-européistes, aux slavisants, germanistes, hellénistes et albanologues. On y présente les principaux courants et méthodes de la linguistique romane depuis 1900, la manière dont ils sont apparus et se sont développés, en bataillant incessamment contre les idées vieillies. La linguistique romane avait marqué au préalable de sérieux progrès dans le domaine de l'étude des faits concrets et les résultats enregistrés ont ultérieurement contribué à révolutionner les idées d'ordre général. Les chercheurs eux-mêmes ont évolué dans leurs conceptions, qu'ils ont renouvelées plus rapidement que dans d'autres domaines. Aussi la linguistique romane offre-t-elle des enseignements remarquables.

L'auteur, néo-grammairien à l'origine, formé à l'école du philologue roumain A. Philippide, prit contact directement de 1921 à 1925 avec d'autres maîtres de la linguistique moderne, comme W. Meyer-Lubke, J. Gilliéron, A. Meillet, M. L. Wagner, Leo Spitzer, etc. La fréquentation de ces savants, puis les besoins de son activité personnelle et surtout

L'intérêt qu'il manifestait d'une façon permanente pour les idées générales l'ont poussé de bonne heure à méditer avec insistance sur l'ensemble des phénomènes linguistiques et à se faire là-dessus un point de vue général. C'est ainsi qu'il a rédigé en 1922 un bref compte rendu de l'atlas linguistique de la France et publié en 1924 un rapport général intitulé *Der heutige Stand der romanischen Sprachwissenschaft*, paru dans le volume *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für Wilhelm Streitberg*, Heidelberg, 1924, p. 585—621. Cet essai reçut bon accueil de la part des milieux compétents et fut recommandé par des spécialistes de la taille d'Emile Boisacque, A. Debrunner, Eduard Hermann, A. Meillet, W. Meyer-Lubke, A. Wallenskold et d'autres. Puis, pendant six ou sept années, l'auteur continua à s'informer et à préparer le présent travail de synthèse, paru sous une première forme à Jassy en 1932 : *Introduction à l'étude des langues romanes. Evolution et état actuel de la linguistique romane*, VIII + 480 pages. Quoique rédigé en roumain, ce livre eut les faveurs d'un large écho international et fit l'objet de comptes rendus dans de nombreuses revues étrangères. Unaniment reconnu d'une grande utilité, on lui donna en 1937 une traduction anglaise, avec certaines modifications et adjonctions, sous le titre *An Introduction to Romance Linguistics. Its Schools and Scholars* (Revised, translated and in parts recast by John Orr), Londres, Methuen, XI + 403 p. L'auteur continua de s'intéresser aux problèmes exposés dans cet ouvrage, puis après l'avoir revu durant plusieurs années, il l'a présenté à nouveau au public roumain, en même temps qu'en paraissait une traduction allemande aux Editions de l'Académie de Berlin.

Ce livre comprend quatre grands chapitres : 1) La linguistique romane avant 1900 ; 2) L'école idéaliste ou esthétique de K. Vossler ; 3) La géographie linguistique et 4) L'école linguistique française. Au premier chapitre figurent également des linguistes contemporains qui continuent les idées et les méthodes en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle ; dans les autres chapitres sont exposés seulement les courants nouveaux et les méthodes nouvelles. Le chapitre I<sup>er</sup> assure ainsi la liaison avec le passé et est conçu comme une simple introduction. Quant aux trois autres, ils constituent le fonds proprement dit de l'ouvrage et l'auteur y concentre toute son attention. Son intention a été de présenter les innovations, changements et différences par rapport à la linguistique traditionnelle et, en pratique, il a dû constamment mentionner les savants d'autrefois, les idées nouvelles s'étant développées en combattant les anciennes et leur texture dialectique était si étroite qu'il était impossible de les séparer catégoriquement et du reste inutile, car toute innovation ne peut être pleinement saisie que lorsqu'on la rapporte à la tradition où elle a pris naissance. Dans la présentation de cet ensemble, l'auteur a fait porter l'accent sur ce qui était nouveau et a laissé de côté ce qui lui semblait vieilli ou déjà connu : c'est pourquoi certains critiques se sont hâtés de lui reprocher par exemple d'avoir trop peu parlé de grands linguistes comme W. Meyer-Lubke ou A. Philippide et d'avoir accordé par contre des rubriques à des linguistes de seconde main, pour la seule raison qu'ils représentaient des courants nouveaux. Mais ce prétendu « manque d'équilibre » répondait au plan même du livre et il eût été difficile de s'y soustraire : il découle de l'esprit d'un disciple familiarisé à souhait avec les doctrines des deux savants en question et s'explique par la nature des choses, c'est-à-dire par le désir de l'auteur de mettre l'accent sur les renouvellements. Au chapitre I<sup>er</sup> également on assiste à une continuelle lutte d'idées : les néo-grammairiens se dressent contre le romantisme linguistique de leurs prédécesseurs, G. I. Ascoli et Hugo Schuchardt combattent la conception des « lois phonétiques » des néo-grammairiens, etc. L'auteur brosse avec autorité le tableau de ces différends et met toujours en avant les innovations, les idées révolutionnaires et le progrès réalisé dans la lutte du neuf et du vieux dans la linguistique du temps. Il ne cache pas sa sympathie pour la personnalité scientifique complexe et multilatérale de Hugo Schuchardt qui fut doué d'un admirable sens critique et d'une remarquable puissance



de généralisation, car il a embrassé et assimilé un énorme volume de faits qu'il a interprété avec prudence et d'une façon indépendante, tout en se dressant contre les préjugés contemporains.

Le second chapitre, le plus court des quatre, présente l'école idéaliste ou esthétique de Karl Vossler qui dès son apparition s'élève comme une protestation contre l'historisme exagéré du XIX<sup>e</sup> siècle et contre le concept rigide des «lois phonétiques» ou contre le schématisme et les exagérations de nature technique et formelle. Les représentants de l'école idéaliste ont presque tous été des tempéraments poétiques; en dépit de leurs erreurs, engendrées par la conception idéaliste, ils ont cependant fourni une contribution positive, c'est-à-dire manifesté de l'intérêt et de la passion pour la beauté du langage humain, fait preuve de préoccupation pour le style châtié, accordé la priorité à l'étude de la syntaxe, etc. En critiquant sans désespérer leurs devanciers, ils ont préparé le terrain en vue des courants scientifiques qui se sont formés après eux.

Le chapitre le plus long est consacré à la géographie linguistique et à son initiateur, le savant français Jules Gilliéron, ancien professeur à la Sorbonne. L'auteur affiche non seulement un intérêt légitime, mais encore une certaine chaleur dans la présentation détaillée des différents atlas linguistiques, des méthodes usitées pour leur élaboration et des résultats obtenus. Cette participation est entièrement justifiée, aussi bien en raison de l'importance des informations recueillies par ces atlas, que (surtout) du fait de la vision offerte par les nouvelles méthodes d'investigation: c'est grâce à ces dernières que la linguistique a enregistré une nouvelle coordonnée, l'espace. Jusqu'alors elle opérait presque exclusivement dans la seule perspective du temps. L'étude de la langue dans l'espace et dans le temps, à l'aide de faits nombreux et concrets, a placé cette science sur un terrain favorable, rendant possible son développement harmonieux et ininterrompu.

Le chapitre regardant l'école linguistique française expose amplement les tentatives faites pour préciser les rapports de la langue et de la société. Illustré plus particulièrement par Ferdinand de Saussure et Antoine Meillet, ce courant a mis en circulation maintes idées justes, qui se sont avérées fécondes et créatrices par leurs conséquences; elles demeurent dignes d'être assimilées, interprétées et développées à la lumière du matérialisme dialectique par les linguistes de la génération montante.

Il est malaisé de présenter dans le menu la matière du présent ouvrage. Mais son importance peut être jugée aussi en raison du rôle qu'elle a joué dans l'activité scientifique de son auteur. Si on parcourt la bibliographie des travaux écrits par l'académicien Iorgu Iordan, on constate qu'il a connu de près tous les courants linguistiques contemporains et pris position à leur égard; il s'est de bonne heure familiarisé avec les problèmes de la toponymie, il a suivi attentivement la méthode «Wörter und Sachen», rendu compte des contributions à la stylistique de Ch. Bally et L. Spitzer et de celle à la phonétique de M. Grammont, exposé les résultats de l'école phonologique de Prague, attentivement étudié les résultats de la linguistique soviétique, etc. Ses préoccupations marquées pour la linguistique générale constituent par conséquent un élément essentiel de sa personnalité scientifique. Cette tendance toutefois n'est pas demeurée isolée. Elle s'est alliée à l'étude des faits concrets: la théorie s'est vue placée au service de la pratique et cette dernière a donné une impulsion aux idées générales. C'est ainsi que l'auteur a entrepris le premier travail systématique consacré à la toponymie roumaine (*Rumanische Toponomastik*, Bonn-Leipzig, Schroeder, vol. I, 1924, III + 117 p.; vol. II-III, 1926, 198 p.). Cet ouvrage refondu a paru en une édition roumaine amplifiée en 1963 (*Toponimia românească*, Bucarest, Ed. Acad. R.P.R., 1963, 581 p.). Durant plusieurs dizaines d'années, le professeur I. Iordan a étudié avec persévérance les sources de la langue roumaine contemporaine et présenté au public les ouvrages suivants de synthèse: *Gramatica limbii române*, Bucarest, Cartea Românească, 1927, VIII + 255 p.; *Limba română actuală: O gramatică a «grefșilor»*,

Jassy, 1943, 557 p.; *Stilistica limbii române*, Bucarest, Institut de Linguistică, 1944, 401 p.; *Limba română contemporană*, Bucarest, Édition du Ministère de l'Enseignement, 1954, 775 p. (2<sup>e</sup> éd. en 1956, 831 p.). A travers toute cette impressionnante activité scientifique l'auteur a toujours suivi un fil directeur et une sûre méthode scientifique, qui prouvent sa parfaite orientation dans le domaine des généralités. Nous avons là l'exemple d'une vie tout entière qui peut servir de stimulant aux lecteurs du présent ouvrage. Celui-ci mérite d'être lu, étudié et médité. Il constitue en effet un guide d'une haute valeur scientifique.

H. Mihăescu

MIHĂESCU, H., *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman* (Comisia pentru studiul formării limbii și poporului român, III) [La langue latine dans les provinces danubiennes de l'empire romain — Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain, III], Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1960, 327 p. + 3 carte..

Dans cet ouvrage de philologie et de linguistique, résultat d'un travail persévérant, l'auteur étudie le latin parlé dans les provinces danubiennes, durant les six premiers siècles de notre ère. En dehors des inscriptions (datant de 47 avant notre ère jusqu'à 612 de notre ère et provenant de Dalmatie, Norricum, les deux Pannonies, les deux Mésies, la Dacie, la Thrace et la Macédoine), l'auteur a fait encore appel au témoignage des textes ecclésiastiques et historiques, peu nombreux ces derniers, des écrivains provinciaux.

Dans l'introduction, H. Mihăescu analyse les conditions géographiques, ethnographiques et linguistiques des régions danubiennes et expose le processus de la conquête romaine, ainsi que l'organisation administrative des nouvelles provinces, en soulignant l'importance de l'élément militaire pour la romanisation. C'est toujours dans l'introduction qu'il expose, très judicieusement, les considérations sur le latin vulgaire, en confrontant les théories des plus grands romanistes.

Après ces généralités, l'auteur passe à l'étude des faits de langue des provinces danubiennes, suivant les compartiments de la grammaire. Les faits de langue sont présentés dans l'ordre chronologique et par provinces, en partant de l'est vers l'ouest et du sud vers le nord, en suivant la direction du processus de la romanisation. Les résultats de l'enquête sont comparés aux faits linguistiques similaires des autres régions de l'empire romain, afin que les phénomènes étudiés soient mieux encadrés dans le temps et dans l'espace.

Le chapitre consacré à la phonétique est le plus riche : il traite des innovations concernant l'accent et les modifications des sons, intervenues dans le latin parlé. On n'observe aucun trait caractéristique pour ces régions. L'auteur fournit beaucoup d'exemples, afin de rendre possible la confrontation.

Dans le domaine de la morphologie, on observe les mêmes tendances dans tout l'empire. Pourtant certaines particularités, attestées dans les provinces danubiennes, expliquent des formes roumaines. Tandis que dans les provinces occidentales la forme périphrastique de futur, la plus répandue c'est *habeo* + inf., dans les régions danubiennes on rencontre *debeo* + inf. et surtout *velle* + inf., cette dernière explique la forme de futur du roumain. La forme d'imparfait *habias* — *habebas*, attestée en Dalmatie, explique des formes comme roum. *avea* et ital. *avia*. La forme de subjonctif présent à valeur d'indicatif s'est conservée dans la langue roumaine : *sem* < *simus*, *seși* < *setis*, *sînt* < *sint*.

Dans le domaine de la syntaxe non plus, il n'y a pas de phénomènes linguistiques spécifiques uniquement aux provinces danubiennes. Pourtant, on trouve certaines particularités qui expliquent des formes roumaines. Ainsi, l'auteur relève un fait remarquable pour sa similitude avec la situation du roumain, c'est-à-dire la répétition du pronom complément, lorsque le complément réel est trop éloigné du verbe : *omnem terram quam tu aspicias, tibi dabo illam — tot pământul pe care-l vezi și-l voi da ție* — (Victorinus, 148, 12, Poetovio, vers 300); *Peregrinūm filium in lege sancta Christiana collocabi eum — pe fiul Peregrinus l-am înmormântat după sftnta lege creștinească* — (9508, Dalmatie, année 382). De même l'expression *quam ut*, attestée dans une inscription de Dalmatie, rappelle la particule comparative *ca* du roumain, et *quam et* rappelle *ca și*. La conjonction *sic* a la valeur de *et* et explique le *și* du roumain.

Le vocabulaire latin des provinces danubiennes est le même que celui que nous rencontrons dans tout l'empire. Pourtant, au cours des six siècles dont s'occupe l'auteur, des moyens d'expression autonome se sont développés, d'autre part une partie des vieux mots ont été conservés. Ces derniers ne pouvaient plus être concurrencés par les innovations venues du dehors, vu que les relations avec l'Occident étaient devenues en plus difficiles.

Ainsi, les régions danubiennes sont devenues une aire lexicale isolée et conservatrice, fait qui explique la présence, en roumain, de plus de cent quinze mots latins qui manquent dans les autres langues romanes. Suit un tableau des mots latins rencontrés dans les inscriptions et les textes des provinces danubiennes. Pourtant ces mots ne représentent qu'une petite partie du vocabulaire usuel dans cette zone de romanisation, les inscriptions étant rédigées en une langue conventionnelle, tandis que les textes sont écrits en langue littéraire de l'époque. L'auteur ajoute à la fin de l'ouvrage un recueil d'inscriptions et de textes traduits en roumain et accompagnés de commentaires. Si la conclusion générale des recherches de H. Mihăescu était dans une certaine mesure prévisible, l'auteur a pourtant le mérite de l'avoir prouvée par une étude méthodique et minutieuse. Les régions danubiennes n'avaient pas une situation particulière dans l'ensemble de l'Empire romain, car les faits de langue constatés là ne sont pas différents de ceux enregistrés dans les autres provinces.

L'ouvrage présente aussi de l'intérêt pour les origines de la langue roumaine. Les inscriptions et les textes étudiés apportent des précisions en ce qui concerne l'époque et la diffusion dans l'espace de certains phénomènes, qui expliquent un grand nombre de faits du roumain.

S. Ottescu

*Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* [Dic tionnaire de la langue croate ou serbe] na svjet izda Jugoslovenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, vol. I—XVII, Zagreb, 1880—1962

Le grand dictionnaire de la langue serbo-croate embrasse tout le trésor linguistique offert par la littérature culte et populaire, puis les toponymes fondamentaux, ainsi que le lexique rassemblé à l'aide d'enquêtes spéciales. Les mots sont suivis à travers le temps et l'espace ; au besoin, on montre leur diffusion chez d'autres peuples et on indique leur étymologie. Le dictionnaire est publié par fascicules de 240 pages ; chaque volume en renferme 4, soit 960 pages en tout. Ont paru jusqu'à présent les volumes suivants : I. *a — češulja*, 1880—1882 ; II. *četa — davlji*, 1884—1886 ; III. *davo — isprekrajati*, 1887—1891 ; IV. *isprekrižati — kupač*, 1892—1897 ; V. *kupač — leken*, 1898—1903 ; VI. *lekenički — moračice*, 1904—1910 ; VII. *moračić — nepomiran*, 1911—1916 ; VIII. *nepomičan — ondinac*, 1917—1922 ; IX. *ondje*

— *plančić*, 1924—1927; X. *planda — posmrtnica*, 1931; XI. *posmrtnik — prikldanje*, 1935; XII. *prikkladati — rajčeta*, 1952; XIII. *rajčelič — riječ*, 1953; XIV. *riječ — simetič*, 1955; XV. *simetričan — spasti*, 1956; XVI. *spasti — sunce*, 1956—1958; XVII. *sunce — taj*, 1959—1962. Les collaborateurs les plus éminents de ce monument ont été, dans l'ordre chronologique, D. Dančić, M. Valjavac, P. Budmani, T. Maretić, D. Boranić, P. Skok, J. Jedvaj, S. Musulin, J. Nagy, S. Pavičić, S. Pelz, P. Rogić, M. Stojković et S. Živković. Lorsqu'il aura été mené à bon terme, ce grand dictionnaire compendra 22 volumes. Son importance est grande non seulement pour l'étude du serbo-croate, mais encore pour les études indo-européennes, slaves, romanes et de balkanologie, étant donné que sur le territoire actuel de la Yougoslavie une multitude de peuples et d'influent ces linguistiques se sont rencontrés et croisés. C'est ainsi que les langues antiques, comme l'illyre et le thrace, le latin et le grec, ont laissé des traces dans les langues de l'Europe du sud-est; le serbo-croate a influencé les langues voisines et a subi à son tour l'influence de ces dernières; la toponymie yougoslave, en raison de sa variété, est un précieux auxiliaire pour l'étude de la toponymie des pays voisins; enfin, sur la côte de l'Adriatique a persisté longtemps une langue romane à part, le dalmate, maintenant disparue, mais qui a influé dans une certaine mesure sur le serbo-croate. Dans ces conditions, la documentation, particulièrement abondante, réunie dans cet ouvrage n'offre pas seulement de l'intérêt pour les linguistes yougoslaves. C'est ainsi par exemple que, à côté de *sveti* « saint », on rencontre dans la toponymie *su-* et *suf-*, du latin *sanctus*: *Supetar* « Saint Pierre », *Suspas* « Saint Spas », *Sustas* « Saint Anastase », *Sustjepan* « Saint Etienne », *Sutlija* « Saint Elie », etc. *Su-*, *suf-* représentent une influence romane, à savoir de la part du dalmate. Cette influence a été étudiée par Petar Skok, mais le sujet est loin d'avoir été épuisé. Par ailleurs, le dictionnaire enregistre des noms découlant du latin *surdus* « sourd », conservés par l'entremise d'une population d'origine roumaine: 1. *Surdul*, nom propre rencontré dans un chrysobulle du roi Douchan de l'an 1348; 2. *Surdul*, aujourd'hui nom d'un village près de Vranjska Pečina, en Serbie; 3. *Surdula*, nom de village, dans les régions de Kosovo-Metohia; 4. *Surdulica*, village et cours d'eau en Vranje; 5. *Surduljanin*, toponymique près Kruševac, etc. C'est ainsi que ce dictionnaire est d'un grand secours pour l'étude des rapports réciproques roumano-yougoslaves. L'influence byzantine sur le roumain s'est exercée en partie indirectement, c'est-à-dire par le canal slave. Son étude est considérablement facilitée par le présent ouvrage, qui demeure également utile pour les recherches sur l'influence orientale.

H. Mihădescu

DURIDANOV, IVAN, *Местните названия от Ломско* [Noms de lieux du district de Lom], Sofia, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, 1952, 204 p. + 7 cartes.

DU MÈME, *Топонимната на Първомайска околия* [Toponymie du district de Părvoмай], dans *Годишник на Софийския Университет. Филологически факултет* (Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté de Philologie), LII, (1956—1957), 2, 200 p. Avec un résumé en allemand.

Ces premiers travaux de toponymie bulgare, conçus d'après un plan unitaire, à l'initiative et sous la direction de l'académicien Vl. Georgiev, forment un répertoire complet et systématique, dont se détachent des conclusions de nature linguistique et culturelle, nécessaires à

l'étude aussi bien de la préhistoire et de l'ethnogenèse qu'à l'histoire plus récente de la langue et du peuple bulgares. L'enquête a été faite sur les lieux-mêmes et les matériaux, avant d'être publiés, furent soumis à une analyse scientifique compétente. Le district de Lom, qui se trouve dans le nord-ouest de la Bulgarie, est situé sur la rive du Danube et sur le cours inférieur de ses affluents, le Lom et la Tsibrítsa, en face de la région roumaine d'Olténie, entre Calafat et le Jiu. Dans la préface (p. 3—4), l'auteur s'est attaché à donner de brèves explications, tandis que dans l'introduction (p. 5—17) il a exposé les principes d'après lesquels il s'est guidé. La première partie de l'ouvrage (p. 18—93) présente les noms de lieux par communes ; la seconde partie (p. 94—177) comprend six chapitres, à savoir : 1. Apparition et ancienneté ; 2. Les moments du développement ; 3. Particularités phonétiques ; 4. Matériel dialectal ; 5. Classification (a. noms de lieux bulgares, b. turcs, c. roumains, d. incertains) et 6. Principes de la nomenclature (noms de villages, de lieux, de cours d'eau). Le volume s'achève avec des conclusions (p. 178—184), une bibliographie (p. 185—186) et un index (p. 187—202).

52 localités furent examinées, dont 12 situées sur le Danube, 21 sur la Tsibrítsa et ses affluents, et 19 sur le Lom. Dans chaque localité, l'auteur a enregistré toutes les dénominations de lieux, même les plus insignifiantes, en s'aidant d'informateurs locaux et s'adressant surtout aux personnes âgées. L'enquête a duré longtemps, s'étant déroulée de 1943 à 1951. Dans sa grande majorité, la toponymie est d'origine slave ; mais on constate également une influence turque ainsi qu'une influence roumaine. La première s'explique par la très longue domination ottomane, et la seconde par le voisinage du peuple roumain ou par la persistance d'éléments de l'époque romaine.

La domination romaine a duré plusieurs siècles et a laissé des traces dans les langues de tous les peuples des Balkans. L'auteur pense que certains noms bulgares de personne — comme *Prim-ko* et *Seferin* — dérivent directement de noms propres latins (*Primus* et *Severinus*) (p. 14). Ce dernier apparaît dans quatre noms de localités du district de Lom ; *Seferinitsa*, plaine dans la commune de *Kiselévo*, sur la *Pečiska bara*, affluent du Lom (p. 74) ; *Seferinka*, colline située sur le territoire de la commune de *Mókřeš*, sur la *Dušilnitsa*, affluent de la Tsibrítsa (p. 42) ; *Seferinov óbreš*, colline sur le territoire de la commune de *Mladenovo*, près du Danube (p. 29) ; et *Seferinovo li'ače*, dans la même région. Au sujet d'autres éléments, nous savons avec précision qu'ils dérivent du latin et ont passé directement aux Slaves à une époque lointaine, puis des Slaves aux Roumains. D'après l'avis de l'auteur, le mot roumain *rusaliu* ne peut pas être expliqué par le latin *rosalia* car *-li-* intervocalique des éléments latins aurait donné *-i-* en roumain. Il est donc parvenu aux Roumains par l'entremise slave, où un phénomène phonétique semblable n'a pas eu lieu. La fête des *Rosalia* était populaire chez les Thraces anciens, puis des Thraces romanisés, le mot est passé chez les Slaves et de là, plus tard, chez les Roumains. Il persiste encore dans le toponyme bulgare *Rosál'a* de la commune de *Dobridol*, près du Danube, non loin du ruisseau de *Skoml'a*, affluent du Danube à l'ouest de Lom (p. 22).

D'autres toponymes sont venus du roumain, étant d'origine latine. C'est ainsi que l'on a *Álba-Kačúla* (également nom de famille) dans la commune de *Stanevo*, située près du Danube, entre la Tsibrítsa et le Lom (p. 34) ; *Barbútsa* (lat. *barba* + suffixe) au village de *Kovačitsa*, sur la *Lipnitsa*, affluent gauche de la Tsibrítsa (p. 33) ; *Kaprióra*, du roumain *cáprioară*, dans la commune de *Stanevo*, située près du Danube entre le Lom et la Tsibrítsa (p. 35) ; *Kúrtata*, du roumain *curte* (lat. *curtus*), dans la commune de *Kriva bara*, au confluent de la *Pečinska bara* et du Lom (p. 85) ; la préposition *de* apparaît dans le toponyme *Grópadeban*, en roumain *Groapá de bani*, de la commune de *Gorni Tsižar*, sur la Tsibrítsa, près du Danube (p. 37) ; *Eporán* ou *Iaporón*, du roumain *iepure* (lat. *leporem*), au village de *Krivodol*, commune de *Trařkovo*, sur le Lom, à droite, près de l'endroit où il se jette dans le Danube (p. 92) ; *Plšurka*, petite source (roum. *piša*, lat. *pissiare*), au village de *Kovačitsa*, sur la *Lipnitsa*, affluent gauche de la Tsi-

britsa (p. 33); comparez aussi le nom de famille Krastjo Piškúkata de la ville de Lom (p. 61); *Răpite* (roum. *rtpă*, lat. *ripa*), endroit abrupt au village de Gorni Tsbăr, sur la Tsbritsa (p. 38), ainsi que dans la commune d'Ignatovo ou Ignatievo, sur la Tsbritsa, près du confluent (p. 39); *Táfata* (roum. *tufă*, lat. *tufa*), au village de Gorni Tsbăr, sur la Tsbritsa (p. 38), et *Táfite*, au village de Voïnitsi, commune de Iakimovo, sur la Tsbritsa (p. 58), et au village de Kotenovtsi, commune de Iakimovo (p. 59), *Pápeza* (roum. *pupăză*, lat. *upupa* + le suffixe *-ză*) pic, hauteur du village de Čórl'évo, sur le Lom, tout en haut, au confluent de celui-ci et de la Medovnitsa (p. 76), *Orşóla* ou *Orsóe* (roum. *Ursoala*, lat. *ursus, ursae*), grosse commune située près du Danube, à l'ouest de Lom (p. 18—23) et *Ūrsulov dol*, au village de Lukovitsa, sur la Pečinska bara, affluent de droite du Lom (p. 71); *Valelúnga* (roum. *vale lungă*, lat. *vallis longa*), dans la commune de Gorni Tsbăr, sur la Tsbritsa, près du confluent (p. 37); *Bašícúsa* (roum. *beşicuşă*, dial. *băşicuşă*, lat. *vesica* + suffixe), au village de Gorni Tsbăr, sur la Tsbritsa, près de son confluent avec le Danube (p. 37); *Tsintsára* (roum. *şinşar*, lat. *zanzalus*), au village de Mladenovo sur le Lom, près de l'embouchure (p. 30). L'origine latine du top. *Šélbura* n'est pas aussi certaine que le croit l'auteur. Il s'agit d'un nom de colline de la commune de Bukovetz, située sur la Pečinska bara, affluent du Lom (p. 68); le toponyme ne peut pas avoir à sa base le mot roumain *selbă*, latinisme récent et régional usité partiellement rien qu'en Transylvanie à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et formé artificiellement, en partant du latin *silva* « forêt ». D'ailleurs la transformation de *s* initial en *š* resterait également inexplicable. Il est vrai que du diminutif latin *silvula* aurait pu se développer normalement, en roumain, un *sélbură* supposé, mais non pas *šélbură* comme l'exige le toponyme bulgare. Si ce dernier a pourtant à sa base le latin *silvula*, la transformation de *s* en *š* a dû se produire sur le territoire de la langue bulgare et non pas du roumain. Dans ce cas, nous pourrions supposer que le latin *silvula* a persisté un certain temps en roumain, en donnant *sélbură*, et a laissé des traces dans la toponymie du sud du Danube, disparaissant ensuite du fait de la concurrence de *pădure*, du latin vulgaire *padule*, de *paludem*.

On rencontre ensuite une influence roumaine d'origine non latine. Ainsi, le top. *Keremzúte*, colline dans la commune de Gorni Tsbăr, sur la Tsbritsa (p. 38) dérive du pluriel roumain *cărămizi*, au singulier *cărămiză*. Le mot roumain provient du bulgare *keramida* (pluriel *keramidi*) et celui-ci du byzantin *κεραμίδα*, mais *Keremzúte* ne peut s'expliquer que par le phonétisme roumain; il provient donc d'une population romane. L'auteur le considère de provenance slave très ancienne (от предславянската епоха) (p. 94), ou le range parmi les éléments incertains (p. 169). Mais l'explication précédente est la plus plausible. Du roumain *corbul* « le corbeau » (féminin *cioara*) est né par syncope de *-u-* le top. *Čórl'évo*, village situé au confluent de la Medovnitsa et du Lom (p. 75). Une plaine de la commune de Slrvovik sur le Tsbăr, affluent de la Tsbritsa, s'appelle *Móšulets*, de *moş*, diminutif *moşuleţ*, « bonhomme » (p. 66). Le mot roumain est apparenté à l'albanais *moshe* et paraît des plus anciens. Du pluriel roumain *ştiubele* (singulier *ştiube* « roche ») est né le top. *Štubl'áta*, nom d'une colline de la commune de Stanevo, près du Danube, entre le Lom et la Tsbritsa (p. 36). Le mot *itrş*, « arbre rabougri, portion de tronc », a laissé des traces dans deux localités différentes : *Tărşata*, petite colline de la commune de Gaitantsi, sur la Pečinska bara, affluent du Lom (p. 70), et *Tărşata*, champ dans la commune de Roglets, en amont du Lom (p. 79).

L'influence d'une population romane sur la toponymie du district du Lom est également attestée par la présence du nom de *vlah*. Ce mot signifie « roumain ou roman » et figure dans les écrits byzantins dès le X<sup>e</sup> siècle. On le rencontre dans les localités suivantes : 1. *Vláška malá* ou *mahlá*, pâturage dans la commune de Černi vráh, sur la Tsbritsa (p. 55); 2. *Vláška malá*, village isolé sur le Lom (p. 89 et 91); 3. *Vláška padína*, champ au village de *Dondukovo* sur le Lom, à gauche, au-dessus de *Vláška mahlá* (p. 86); 4. *Vláški vrá(h)*, colline dans le village de Kovačitsa, sur la Lipnitsa, affluent de gauche de la Tsbritsa, non loin du Danube (p. 33);

5. *Vláški gred*, longue colline du village de Kotoštitsa, sur la Dušilintsa ou Dušilnitsa, affluent de gauche de la Tsibritsa (p. 44); 6. *Vláški obrók*, plaine dans la ville de Lom, au confluent du Lom et du Danube (p. 26); 7. *Vláški pát*, plaine par où passait un chemin menant au village de Vláška mahlá, dans la localité d'Alexandrovo sur le Lom (p. 87); 8. *Vláško sélište*, plaine du village de Vălčedrám, sur la rive gauche de la Tsibritsa (p. 49); 9. *Vlaškosélska meždá*, plaine dans le village de Traikovo, près du village de Vláška mahlá, sur la rive gauche du Lom (p. 92).

En conclusion, nous obtenons les éléments suivants : a) latins : *Primus, Rosalia, Severinus*; b) roumains, d'origine latine : *albă, bârбуfă, beşicuşă, căciulă, căprioară, curte, de, iepure, lungă, pişa, rtpă, tufă, ttnşar, urs, vale, vltcea*; c) roumains, d'origine non latine : *cărmuzi, ciorul, moşuleş, ştiubeie, ttrş, vlah*. Dans certaines localités on constate plus de traces roumaines qu'ailleurs : Gorni Tsibăr (5), Kovačitsa (3), Stanevo (3), Čorl'evo (2), mais la présence des Valaques est attestée partout dans les vallées du Lom et de la Tsibritsa. Du matériel linguistique ressortent des conclusions concernant l'occupation de la population romane à laquelle l'on doit ces éléments : les mots *căciulă, căprioară, iepure, rtpă, ştiubei, ttrş, tufă, urs, vale, vltcea* indiquent qu'elle vivait en pleine nature, dans des villages (et non pas dans des villes), ayant des occupations pastorales et s'occupant d'agriculture. Quelle est l'ancienneté de ces témoignages ? Le matériel existant ne permet pas d'y répondre.



Le second travail du professeur Ivan Duridanov s'occupe de la toponymie du district de Părvomai (l'ancien Borisovgrad), à l'est de Plovdiv et au nord de Čirpan. On a étudié dans ce district 24 localités, comptant environ 52 000 habitants. Par sa situation sur la route d'Istamboul, dans une plaine fertile, il a attiré de bonne heure un grand nombre de colons turcs, qui ont laissé de nombreuses traces dans la toponymie. On comprend que la présence d'éléments provenant des langues romanes y soit beaucoup plus faible : *Gúrgulevita bûnár* (p. 130), plaine dans le village de Lenovo, et *Gúrgolevo kişé* (p. 130), au village de Gradina, du roum. *gurgui*; *Hardópelia*, vallon dans la commune de Tatarevo, du roum. *htrtop* + le suffixe *-el* (p. 180); *Kačúlla*, petite colline dans le village de Dragoŭnovo, du roum. *căciulă* (p. 147); et *Lăičeritsa*, grande hauteur en pierre, dans la commune de Bodrovo, du roum. *lăicer* (p. 156). Ces noms y ont été apportés par des bergers.

Il ressort clairement de ces études qu'il persiste dans la toponymie une multitude de faits linguistiques intéressants. Leur étude profonde et complète apportera une précieuse contribution à la connaissance de la vie matérielle et de la langue des peuples, et contribuera à leur rapprochement.

H. Mihăescu

DRIMBA, VLADIMIR, *Aspecte din fonetica găgăuză* [Aspects de la phonétique gagaouze], dans *Fonetică și Dialectologie*, Bucarest, II (1960), p. 121—130.

Partant du fait que toutes les études relatives à la langue gagaouze reposent sur le recueil de textes de V. Moškov, *Наречие бессарабских ггагузов* (St. Pétersbourg, 1904), ainsi que sur le dictionnaire qui y est publié en annexe (*Словарь языка бессарабских ггагузов*), l'auteur attire l'attention sur de nouvelles sources d'information précieuses pour l'étude multilatérale de cette langue, en l'absence d'autres textes ou matériaux récoltés par des

enquêtes effectuées sur place. Il s'agit des travaux de Mihail Ciachir (Tchaquir), pour la plupart de caractère religieux, et notamment de son dictionnaire gagaouze-roumain intitulé *Laftle gagauzece (tiurcece) hem romndja (moldovandja) Bessarabiealt gagauzlar icin* (Kichinev, 1938), qui offrent la possibilité de comparaisons minutieuses, avec l'ouvrage similaire de Moškov.

L'auteur constate que le recueil de Moškov renferme des textes provenant d'un nombre réduit de localités de Bessarabie (R. S. S. de Moldavie) et invoque également l'affirmation de Ciachir que son dictionnaire a été composé d'après « le dialecte des Gagaouzes de Čadyrlunga », donc d'une région différente, mais proche cependant des lieux où a opéré Moškov (principalement Bešalma). Aussi essaye-t-il, d'une part, de démontrer l'individualité propre du parler signalé par Ciachir, surtout sous le rapport de la phonétique, et d'autre part de mettre en relief la variété dialectale de la langue gagaouze, que les spécialistes ont du reste signalée depuis longtemps.

A cette occasion on nous présente deux particularités du parler de Čadyr-Lunga, telles qu'elles résultent du dictionnaire de Ciachir, par comparaison avec celui de Moškov.

En premier lieu, à la différence des informations que l'on détenait jusqu'ici et selon lesquelles dans la langue gagaouze l'affriquée „ğ” aurait, dans tous les cas, un caractère mou (aussi bien dans les mots de la classe antérieure, que dans ceux de la classe postérieure), les voyelles „a, y, o, u” se muant en „ā, ī, ō, ū”, l'auteur observe le caractère double de cette affriquée respectivement dans le parler de Čadyr-Lunga il y a exception à la règle ci-dessus, étant donné que „ğ” y est dure dans les mots de la classe postérieure, ce qui fait que les voyelles qui le suivent demeurent généralement inaltérées (à l'exception de „y” qui devient „i”).

On présente à l'appui de cette affirmation, toute une liste de cas empruntés au dictionnaire de Ciachir. En voici quelques-uns seulement :

*amuġa* (chez Moškov : *amuġā*) « oncle »

*syġak* (chez Moškov : *syġāk*) « chaud »

*čoġuk* (chez Moškov : *čoġuk*) « garçon », etc.

Dans les mots de la classe antérieure et en général avant une voyelle antérieure, „ğ” apparaît comme une affriquée prépalatale molle (*ğ'*). Par ex. *ğ'eremā* — « amende ». L'auteur conclut à l'existence dans le parler de Čadyr-Lunga d'un parallélisme parfait en ce qui concerne la corrélation « dur-mou » entre l'affriquée „ğ” et sa correspondante sourde „ġ”, phénomène visible aussi dans les autres prépalatales (fricatives *š* et *ž*) : *čavdar* (chez Moškov) — *čevdar* (chez Ciachir) ; *maša* (chez Moškov) — *maša* (chez Ciachir).

En second lieu, on discute le problème de la transformation de la voyelle postérieure „y” en „i” précédée aussi d'autres consonnes palatales que l'affriquée „ğ”. Par ex. *aġi* — « douleur » (turc *acı*) ; *satyġi* « vendeur » (turc *satıcı*) etc. Le fait est attribué généralement au caractère mou de l'affriquée „ğ” qui changerait la qualité des voyelles postérieures en les transformant en voyelles antérieures. Observant cependant que dans les matériaux rassemblés par Moškov le passage de „y” à „i” s'observe, conditionné qu'il est aussi par d'autres palatales, l'auteur a extrait, à l'exception du phénomène général : *ġy* > *ġi*, du dictionnaire de Ciachir, tous les exemples qui illustrent ce phénomène sous l'influence également d'autres consonnes palatales. Par ex. *ačik* — « ouvert » (chez Moškov : *ačyk*) ; *alyšik* — « exercé » (chez Moškov : *alyšyk*), etc.

L'opinion de l'auteur est que les formes à „y” non altéré ne sont pas caractéristiques du parler de Čadyr-Lunga.

Il est évident que l'emploi de pareilles informations pour l'étude d'une langue moins connue par des enquêtes directes, comme c'est le cas du gagaouze, présente une importance particulière. Nous avons en vue à ce propos les efforts de l'auteur pour mettre en valeur une nouvelle collection de textes.

Mais, pour ce qui est du dictionnaire de Ciachir, on peut soulever aussi certains problèmes, sous le rapport méthodologique ou scientifique. Dans quelle mesure le « dialecte » dit de « Čadyr-



lunga » se limite-t-il à l'aire géographique mentionnée par l'auteur du dictionnaire et dans quelle mesure son ouvrage offre-t-il les traits propres au parler considéré, voilà certainement des questions qui méritent d'être étudiées. De même, il ne faut pas non plus perdre de vue l'éventualité d'une influence de la langue turque sur les travaux de ce genre de Ciachir. Le fait s'impose d'autant plus que l'on relève certaines inconséquences, évidentes aussi dans le cas de l'affriquée „ǰ” devant une voyelle postérieure. Par exemple, le mot « *riǰa* » (prière) apparaît chez lui sous la forme « *riǰea* » (*riǰa*). Une étude multilatérale de la position de „ǰ” dans les mots s'impose donc. Le même problème se pose en réalité aussi pour la correspondante sourde (ǰ) de cette affriquée. Sans une enquête directe, la forme « *ǰeavdar* » -(seigle) chez Ciachir, à la différence de « *ǰavdar* » chez Moškov, oppose des difficultés à qui veut déterminer la vérité. On peut du reste observer cette inconséquence dans le titre même du dictionnaire : les mots « *turceea* » et « *gagaouzea* » y ont même terminaison, quoique le premier aurait dû être en „*ǰe*” et le second en „*ǰa*” ou „*dǰa*”.

Mêmes difficultés apparaissent en fait à propos aussi de la transformation en „*i*” de „*y*”, précédé de consonnes palatales, surtout dans les cas *ǰy* > *gi* et *ǰy* > *ǰi*, par suite de la nécessité d'adapter à l'alphabet roumain la transcription des mots de la langue gagaouze, ce qui explique encore mieux les fréquentes inconséquences et contradictions.

Tels sont quelques-uns des problèmes qui surgissent à propos de l'utilisation des matériaux fournis par les travaux de Ciachir pour l'étude des formes dialectales de la langue gagaouze sur l'aire géographique indiquée par l'auteur. Il faut néanmoins apprécier l'effort des spécialistes pour faire entrer dans le circuit scientifique des sources aussi variées que possible en vue d'approfondir les recherches consacrées à la langue gagaouze, encore peu étudiée.

Enfin, il eût été, croyons-nous, plus indiqué d'utiliser dans cet article la forme « *gagaouze* », consacrée et connue sur le plan international, tandis que le mot « *ǰǰǰauz* » et sa variante « *ǰǰǰauǰǰ* » ont en roumain une signification plutôt péjorative.

*Mustafa A. Mehmet*

VENEDIKOV, IVAN, *Тракийската колесница* [Le char somptuaire thrace], Sofia, 1960, 251 p. + 100 pl.

Les études concernant les anciennes peuplades thraces des Balkans ont pris une ampleur particulière en R. P. de Bulgarie. Elles s'attachent à en reconstituer autant la culture matérielle que les principales manifestations de la conscience sociale. D'autres recherches sont consacrées à la langue thrace.

Le grand nombre de travaux qui paraissent continuellement et qui mettent à jour de nouveaux documents historiques sur la vie des Thraces ont fourni un apport scientifique de plus en plus grand à l'histoire de la vieille culture des Balkans.

L'ouvrage récemment paru de l'archéologue bien connu Ivan Venedikov, *Тракийската колесница* (Le char somptuaire thrace), est une étude complète relative à ce monument de la culture matérielle antique, basée sur l'interprétation de matériaux archéologiques, lexicographiques, ethnographiques et artistiques de la période romaine (II<sup>e</sup> — IV<sup>e</sup> siècles de notre ère).

Jusqu'à l'apparition de cet ouvrage, on avait encore publié quelques études dont le but était la reconstitution du char thrace, soit en se fondant sur les descriptions des lexicogra-

phes et des écrivains anciens, soit à base de recherches comparées des monuments grecs et romains au sujet des chars somptueux, soit, enfin, en partant des fouilles archéologiques de tumuli supposés thraces.

Les essais de K. Gaul, G. Seurre, I. H. Lehner, Eugen von Mercklin, L. Botoucharova, etc. n'ont fait que préparer la voie pour les recherches et la reconstitution entreprises par Ivan Venedikov.

Bien que l'ouvrage de Venedikov repose surtout sur le résultat des fouilles d'un tumulus de l'époque romaine, effectuées en Bulgarie près du village de Siskovics, dans la région de Kjustendil, il utilise aussi comme matériel documentaire et comparatif l'inventaire incomplet d'autres fouilles archéologiques en Bulgarie (à Mogilovo, Ljubimec, Golemo Selo, Kadin Most, Sofia, Ajitos, Jambol, Devetak, etc.), ainsi que les pièces disparates de « chars thraces » qui se trouvent à l'étranger (à l'Ermitage, au Louvre, au Musée National de Salonique, etc.).

On a trouvé dans le tumulus de Siskovics les restes de deux chars thraces à quatre roues (pl. I et II). Après une minutieuse analyse des pièces d'inventaire mises au jour par les fouilles, et après les avoir assemblées, en partie hypothétiquement, l'auteur arrive à la reconstitution des deux chars thraces, dont il publie le résultat dans l'ouvrage dont nous nous occupons (char I, pl. 76, 83 et char II, pl. 86, 89, 94, 95).

Cette reconstitution fait aboutir l'auteur à la constatation générale qu'il existe deux espèces de chars thraces sur le territoire de la Bulgarie du nord : les uns à deux roues, les autres à quatre roues. Comme valeur artistique, les chars à quatre roues présentent plus d'importance et peuvent être groupés en deux types : les uns à châssis suspendu, les autres à banquette. Le char à banquette, que le lexicographe Pollux appelle « enthronia », est non seulement le plus évolué et le plus élégant, mais aussi le plus répandu dans les tumuli.

La traction ne se faisait pas de la même façon pour les deux types de chars. Pour le char à deux roues, le poids pesait en traction sur le timon, tandis que dans le char à quatre roues, il appuyait sur un dispositif spécial dénommé l'« hamaxopode » du joug. A cause d'un harnachement et d'un attelage instables, les chars thraces à quatre roues ne pouvaient servir aux transports, mais seulement aux processions et aux festivités solennelles.

Toute la construction des chars thraces était de bois avec des joints puissants en métal ferreux, semi-précieux et même précieux. Toute cette armature métallique était travaillée avec beaucoup de finesse. Le fer employé était parfois seulement forgé, d'autres fois forgé et incrusté d'argent. Les plaquettes à jour sont surtout composées de bronzes argentés, dorés ou émaillés. Les parapets, les parois et les flancs de la caisse du char sont ornés de statuette de dieux Apollon, Dionisos, Pan, de satyres ou de héros légendaires : Hercule, lutteur thrace combattant, de figures allégoriques non identifiées, avec des boutons qui représentaient divers symboles locaux, etc.

D'après les informations de quelques lexicographes anciens comme Pollux (II<sup>e</sup> siècle de n. è.) et Hésychius (IV<sup>e</sup> siècle de n. è.), et d'après l'étude comparée de quelques véhicules figurés dans l'art antique (bas-relief de Sapildere du V<sup>e</sup> siècle av. n. è. et les peintures murales de Kazanlık du IV<sup>e</sup> siècle av. n. è.), de même que des reconstitutions de chars thraces effectuées par d'autres chercheurs bulgares ou étrangers qui ont abordé ce problème, les deux chars thraces à quatre roues reconstitués par Ivan Venedikov présentent quelques aspects nouveaux.

Pour établir l'époque (II<sup>e</sup> — IV<sup>e</sup> siècles de n. è.) l'auteur tient compte autant de la technique que du style des compositions ornementales. Ces véhicules ont été créés dans les centres d'artisanat de Philippopolis, d'Andrinople et de Byzance. Il aurait peut-être été utile de présenter à ce propos avec plus d'insistance les ateliers de charrons situés entre le Danube et les Balkans, qui étaient en général organisés comme dans le reste de l'Empire romain, par spécia-

lités : les *carpentarii*, ou artisans de chars, les *cisarii* ou spécialistes en chars somptuaires, les *essedarii*, pour les chars de guerre, les *rhedarii* ou fabricants de roues à rayons, les peintres *quadrigularii* ou les artisans peintres de chars, etc. En soulignant ce côté particulier du problème, l'ouvrage de Venedikov aurait apporté de nouvelles données à la connaissance des métiers artistiques à cette époque dans les Balkans, et son étude aurait acquis une valeur ethnographique en plus.

Les recherches tournent surtout autour de la présentation en détail du matériel trouvé et de sa mise en valeur comme tel pour la reconstitution des pièces originales plutôt que pour l'identification géographique des centres de production artistique et des zones d'expansion et d'utilisation des chars thraces.

Fragiles et excessivement ornés, les chars thraces se présentent comme des véhicules somptuaires destinés soit aux processions solennelles des ministres du culte ou des autels des dieux, soit aux cortèges funèbres des citoyens riches ou aux offrandes funéraires. Ivan Venedikov ne considère pourtant pas le char funéraire comme un réceptacle sacré pour le corps du défunt. S'il avait poussé l'étude de cet aspect du problème, l'auteur aurait peut-être pu ouvrir des perspectives plus vastes pour l'interprétation de certaines pratiques funéraires répandues déjà dans les premiers siècles de notre ère. D'après lui, on installait parfois dans ces chars, à côté des armes, des aliments et des offrandes, et même l'épouse du défunt. On pratiquait à cette occasion une sorte de rite très ancien qui avait quelques relations matérielles avec le « culte des Satts ». Parfois le char somptuaire était une simple « offrande funéraire » de la part des parents du défunt pour la satisfaction de ses besoins matériels, selon leur croyance dans ses pérégrinations dans l'autre monde, etc.

Les chars reconstitués sont classifiés du point de vue artistique, selon des considérations de style (l'ornementation des pièces auxiliaires et des jointures). Toutes ces pièces ont un caractère manifestement hellénique, surtout les statuette de dieux et les figures allégoriques. Selon l'auteur, ce caractère hellénique est une preuve de l'hypothèse qui affirme que ces objets ont été confectionnés dans les « centres de culture hellénique rustique » des Balkans. Sur ce point, Ivan Venedikov combat l'hypothèse de l'origine celtique, soutenue il y a une trentaine d'années par A. Alföldi<sup>1</sup>, selon laquelle la patrie des « chars thraces » était la région du Rhin supérieur et moyen ; tandis qu'il complète et raffermi l'hypothèse plus récente soutenue par A. Vochinina<sup>2</sup> d'après laquelle ces véhicules sont de provenance locale.

D'autre part nous pouvons affirmer que l'étude d'Ivan Venedikov apporte une contribution indirecte à l'étude des « chars daciques ». D'après nous, la structure particulière et l'ornementation des « chars daciques » fait mieux comprendre la place que ceux-ci occupent aux côtés des « chars thraces » dans l'évolution générale des chars d'utilisation courante et des chars somptuaires. Au contraire des chars thraces, les « chars daciques » sont moins connus et moins étudiés. La colonne Trajane et le *Tropaeum Trajani* nous ont rendu leur image familière. Il existe une concordance de forme et de style entre les deux types de chars daciques représentés sur ces monuments d'art antiques. Sur les deux monuments, les « chars daciques » sont figurés à quatre roues, hautes, souples, à huit rayons minces, avec une caisse étroite et rectangulaire pour le transport des objets nécessaires, avec un timon en fourche et un attelage mobile fixé dans le genre des « hamaxopodes ». Ils ressemblent aux « chars scythes » et « sarmates ». Leur haute silhouette semble indiquer qu'ils ont été construits pour des routes de plaine plutôt

<sup>1</sup> A. Alföldi, *Chars funéraires bacchiques dans les provinces occidentales de l'Empire romain*, dans *L'Antiquité classique*, Bruxelles, VIII (1939), 2.

<sup>2</sup> A. Vochinina, *Фрак, художественная бронза II — III вв. н.э. в собраниях Государств. Эрмитажа*, Ленинград, 1954.

que pour des chemins de montagne. Ce sont en général des véhicules lourds de transport, ou légers pour les longs voyages. On peut se demander si les « chars daciques » figurés sur la colonne ou le Trophée étaient généralement répandus chez les Daces, ou seulement dans une certaine zone. Et en quelle mesure servaient-ils à d'autres fins qu'aux transports ?

Nous n'avons pas d'informations précises, mais dans les conditions historiques de l'époque, c'est-à-dire aux derniers siècles avant notre ère et aux premiers de notre ère, les transports s'effectuaient de façons différentes chez les Daces des montagnes et chez ceux de la plaine. Les Daces des montagnes transportaient sur leurs épaules, dans des sacs, ou avec une espèce d'anse, à dos de cheval dans des besaces ; les Daces de la plaine transportaient dans des chars du type de ceux figurés sur la colonne et le Trophée. Quelques-uns de ces chars daces de transport étaient transformés en chars de combat, sans toutefois que nous puissions savoir en quelle mesure ils servaient encore dans ce but d'une façon organisée ou généralisée à l'époque romaine.

Une analyse attentive des « chars daciques » nous permet d'affirmer qu'ils sont peu ornés. Leur silhouette acquiert de l'élégance plutôt par la manière dont le bois est généralement façonné, que par les pièces auxiliaires et les jointures métalliques.

Les 100 planches attachées à l'ouvrage d'Ivan Venedikov, dont une partie sont en couleurs, donnent une image concrète autant des pièces d'inventaire que de la reconstitution entreprise par l'auteur. D'après l'un des plans de reconstitution, on a fabriqué une maquette de char thrace, de grandeur naturelle, comme pièce de musée. L'idée est ingénieuse et doit être appliquée aussi à d'autres pièces d'art antique, dont la reconstitution est uniquement graphique.

D'un style clair et explicite, contenant une bibliographie très riche du problème et muni de tout l'appareil scientifique d'information (annexes, matériaux de comparaison, résumés en langue étrangère), l'ouvrage d'Ivan Venedikov est une étude importante pour la connaissance directe d'un des aspects de la culture matérielle, de l'art et du mode de vie thrace dans les Balkans et, indirectement, pour la connaissance de la culture et de la façon de vivre des peuplades thraces des Carpates.

*Romulus Vulcănescu*

GHEORGHIEVA, SONIA, *К вопросу о материальной культуре славян и праболгар на нижнем Дунае* [Sur le problème de la culture matérielle slave et bulgare dans la région du Bas-Danube], dans *Studia in honorem M. S. Drinov*, Sofia, 1960, p. 357—367.

Le problème de la genèse de la culture matérielle du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube a constitué ces dernières années l'une des préoccupations principales des archéologues roumains et bulgares. Un mérite particulier revient à cet égard à Sonia Gheorghieva. Partant des observations faites à l'occasion des fouilles d'Abritus (à l'extrémité du Razgrad d'aujourd'hui), elle aboutit à des conclusions nouvelles en ce qui concerne l'origine de la culture susmentionnée.

L'archéologue bulgare porte son attention en premier lieu sur la céramique, ce qui est naturel si l'on a en vue que les différents vases, dans leur ensemble, considérés comme une forme de manifestation culturelle, offrent aux archéologues des critères d'interprétation historique assez sûrs.

Dans les établissements de la région du Bas-Danube appartenant au haut moyen âge et datés de la fin du premier millénaire de notre ère, on rencontre généralement deux types céramiques représentés par : a) des vases (cruches, pots) modelés dans une pâte sablonneuse et ornés de lignes à incisions horizontales et b) des vases (spécialement des cruchons) modelés dans une pâte plus ou moins fine, d'une couleur grise tirant sur le noir, et ornés de lignes lustrées.

Conformément aux opinions exprimées jusque récemment par certains archéologues bulgares, la céramique de la première catégorie aurait appartenu aux Slaves, alors que l'autre aurait été propre aux Protobulgares.

A partir de 1955 une autre opinion s'est fait jour, selon laquelle les deux espèces céramiques auraient été importées dans la région du Bas-Danube par les Protobulgares. En conséquence, la céramique susmentionnée ne serait rien d'autre qu'un aspect régional de la céramique du type Saltovo-Maïatsk, qui s'est développée notamment dans la partie sud-est du territoire européen de l'U.R.S.S., c'est-à-dire justement dans les régions qui ont été longtemps habitées par les Protobulgares, avant leur établissement dans la Péninsule des Balkans.

Mais dès l'abord, Sonia Gheorghieva attire l'attention sur le fait que cette dernière opinion recèle en fait un anachronisme. En effet, alors que les Protobulgares s'établirent dans la Péninsule des Balkans au VII<sup>e</sup> siècle, la culture Saltovo-Maïatsk de l'U.R.S.S. remonte au plus tôt au VIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi donc, l'opinion selon laquelle la céramique du haut moyen âge apparue dans la région du Bas-Danube devrait être attribuée aux Bulgares, ne peut être acceptée.

En revanche, Sonia Gheorghieva émet l'opinion que la céramique du haut moyen âge dont il est question reflète les traditions de la céramique autochtone de l'époque de la fin de l'Empire romain. Conformément à son opinion, cette thèse s'impose surtout à la suite des observations archéologiques recueillies lors des fouilles effectuées à Abritus. Ici, les archéologues bulgares ont découvert dans des mines appartenant à l'époque romano-byzantine, à l'occasion des fouilles, nombre de vestiges datant du haut moyen âge : de la céramique sablonneuse et lustrée, quelques fragments provenant de vases travaillés à la main, ainsi que quelques âtres.

Le fait que l'on n'a pas enregistré d'éboulement d'un niveau de terre stérile entre le niveau antique et le niveau du haut moyen âge, détermine Sonia Gheorghieva à supposer que les Slaves se sont établis à Abritus, sitôt après la destruction de la cité, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

Le fait que la céramique travaillée à la main se trouve représentée à Abritus par quelques fragments seulement s'explique, selon la chercheuse bulgare, par la circonstance que les Slaves, sitôt après leur établissement au sud du Danube, ont renoncé à la technique du modelage à la main des vases et commencé à utiliser des vases travaillés au tour de potier. La technique du modelage des vases au tour de potier a dû être connue des potiers par l'entremise de la population autochtone thraco-romanisée. Dans ces circonstances, il est naturel que dès le début, la céramique slave travaillée au tour, modelée dans une pâte sablonneuse et ornée principalement de lignes horizontales, reflète les traditions de la céramique provinciale romaine.

Pour ce qui est de la céramique grise, ornée de lignes lustrées, on suppose qu'elle est originaire, elle aussi, des provinces romaines. La découverte dans les établissements romains de l'époque tardive, par exemple à Abritus, de fragments céramiques gris et lustrés, constitue un argument péremptoire qui prouve que l'espèce de céramique grise du haut moyen âge est un héritage de la tradition antique. Comme l'affirme l'archéologue bulgare, la céramique grise est attestée fréquemment au IV<sup>e</sup> siècle non seulement dans la région du Bas-Danube mais aussi en Pologne. Il est naturel dans ces conditions que l'on cherche à fixer l'origine de la céramique grise du haut moyen âge en ces régions plutôt que dans l'est de l'Europe.

A la fin de son article, Sonia Gheorghieva fait observer que ces deux espèces céramiques ne désignent pas tant le caractère de l'un ou l'autre des *ethnos* que le degré de développement social et économique de plusieurs *ethnos*.

Les thèses soutenues par Sonia Gheorghieva jettent un jour nouveau sur le problème fort débattu de l'origine de la céramique du haut moyen âge (du type Dridu, d'après certains chercheurs roumains) dans la région du Bas-Danube. Ces thèses sont d'autant plus intéressantes qu'elles s'étaient, entre autres, sur des observations archéologiques d'ensemble et non point seulement sur les résultats des fouilles de Razgrad. Du reste, si l'archéologue bulgare s'était résumée uniquement à ces derniers résultats, ses opinions auraient été fort sujettes à caution. Dans cet ordre d'idées, l'absence d'un niveau stérile à Abritus entre le niveau du VI<sup>e</sup> siècle et celui du moyen âge ne nous semble pas constituer un argument convenable. Un tel niveau ne peut être décelé que dans des conditions normales de travail. Or, les fouilles de Razgrad (Abritus) ayant eu pour objet de sauver certains vestiges et ayant été en conséquence effectuées à un rythme rapide, n'ont pas offert la possibilité d'enregistrer facilement un tel niveau. Par ailleurs, il n'est pas exclu que la céramique travaillée à la main, découverte à Abritus, appartienne plutôt au niveau romano-byzantin du VI<sup>e</sup> siècle qu'à un niveau d'existence slave ancienne, que du reste on n'a pas découvert, tout au moins jusqu'ici, sur les ruines des villes antiques de la région du Bas-Danube. Une telle céramique se rencontre fréquemment dans les cités romano-byzantines de la Dobroudja (Dinogetia, Histria, Callatis).

De même, nous ne saurions être d'accord avec la date si ancienne attribuée aux deux espèces de céramique. De tout ce que nous savons jusqu'à présent sur la céramique du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube, il résulte que celle-ci date sûrement des IX<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> siècles et avec beaucoup de probabilité du VIII<sup>e</sup> siècle.

Exprimant ces réserves, nous tenons également à faire observer que la preuve du caractère autochtone de la céramique du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube se ressent également du fait qu'on n'a pas encore été en mesure de déterminer un maillon intermédiaire entre cette céramique et la céramique thraco-romaine provinciale. Par ailleurs, il reste à préciser quelles ont été les causes qui ont engendré l'apparition et le développement d'un seul et même phénomène culturel dans deux aires géographiques si éloignées l'une de l'autre. Nous voulons parler de la culture Saltovo-Maïatsk et de la culture balkano-danubienne (culture de Dridu).

Toutes ces considérations ne diminuent en rien le mérite de l'article de Sonia Gheorghieva, article qui constitue une bonne base de discussion pour l'élucidation définitive de l'origine de la céramique du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube.

*Petre Diaconu*

DUJČEV, IVAN, *Les Slaves et Byzance*, Académie des Sciences de Bulgarie, Institut d'Histoire (Etudes historiques à l'occasion du XI<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques, Stockholm — août 1960), p. 31—77.

Le savant de Sofia remarque justement que l'histoire des Slaves de l'est et du sud est au moyen âge intimement liée à l'histoire de l'Empire byzantin, et sa dépendance de la civilisation byzantine continue même après la prise de Constantinople par les Turcs. Les rapports byzantino-slaves ont fait, par conséquent, l'objet de nombreuses études, mais celles-ci n'embrassent

pas la question dans son ensemble, limitent leur recherche à une certaine époque de l'évolution historique, ou s'arrêtent aux rapports d'un seul peuple slave avec l'Empire byzantin. Dujčev établit donc les conditions scientifiques d'une recherche de tous les aspects historiques de la question pendant le temps où ces relations se sont exercées entre l'Empire et tous les groupes des Slaves, pour avoir « une image véridique de la profondeur, de la diversité et de la stabilité des rapports qui ont existé à travers les siècles entre Byzance et les Slaves ».

Parfaitement documenté (littérature et sources), notre savant passe en revue ces rapports à partir des invasions slaves dans l'Empire byzantin et estime que les relations les plus étroites étaient entretenues par Byzance avec les Bulgares, les Serbes et les Croates (le groupe des Slaves du sud) et par la suite aussi avec les Slaves russes. Les rapports avec les Slaves de l'ouest — Tchèques, Slovaques et Polonais — n'ont qu'une portée très relative. On nous retrace ensuite les relations de Byzance avec les premières formations d'Etat des Slaves, parmi lesquelles l'Etat de Samo intéressait particulièrement l'Empire à cause de la révolte des Slaves de Moravie et de Bohême contre la domination des Avars. L'Etat bulgare constitué vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, entretenait aussi des relations avec l'Empire byzantin, réglées par des traités enregistrés par l'auteur, qui s'arrête encore aux relations avec la principauté russe de Kiev dont les traités sont également enregistrés. Les Serbes et les Croates trouvent enfin aussi leur mention.

L'auteur estime que nous connaissons moins les relations économiques de l'Empire byzantin avec les Slaves au moyen âge. On connaît les relations avec les Bulgares : sous le règne de Krum et d'Omurtag, il s'agit de traités qui renfermaient probablement des prescriptions relatives au commerce. En tout cas le traité de 864 contenait un accord concernant les droits de douane des marchandises des deux pays. A l'expiration du traité, vers 894, les Byzantins ont voulu changer les marchés de commerce, et les Bulgares ont recouru à la guerre.

On a des informations plus précises, affirme l'auteur, relativement au commerce de Byzance avec les Russes. On connaît plusieurs traités byzantino-russes (907, 911, 944) conservés seulement en version russe. Ils déterminent en détail la nature des échanges entre Russes et Byzantins. Les vieilles villes russes Kiev, Černigov, Perejaslavl, etc. participaient à ce mouvement de marchandises. Les négociants russes qui venaient à Constantinople devaient loger dans le quartier de Saint-Mamas. Les traités stipulaient la procédure commerciale à suivre dans la capitale byzantine, la juridiction applicable aux négociants, les détails du droit commercial maritime, la manière de résoudre les différends survenus quant à la succession des négociants décédés à Byzance, les droits d'achat de certaines marchandises byzantines rares faisant l'objet d'un monopole (la soie), l'époque où les commerçants étaient autorisés à se rendre à Constantinople, etc. La pénurie d'informations écrites sur les relations commerciales de l'Empire byzantin avec les Russes et les autres pays slaves en général peut être comblée, selon l'auteur, par les trouvailles numismatiques et archéologiques de ces pays.

L'auteur remarque également les rapports religieux qui constituaient une grande préoccupation de la politique de Byzance envers les pays slaves. Il n'oublie pas les deux hiérarchies créées par l'Empire byzantin au moyen âge : l'une laïque, la « famille des peuples et des souverains », ayant à sa tête l'empereur byzantin (les autres souverains considérés comme ses « frères » et ses « fils »), l'autre religieuse, l'hiérarchie ecclésiastique, ayant à sa tête le patriarche de Constantinople et, dans l'ordre de leur importance, les chefs des différentes Eglises autonomes ou indépendantes. Les pays slaves faisaient naturellement partie de cette double hiérarchie.

On expose ensuite les circonstances dans lesquelles les peuples slaves ont embrassé le christianisme. Sous l'influence de Byzance, le christianisme pénétra de bonne heure chez les Protobulgares et chez les Slaves, et l'auteur résume les phases du patriarcat bulgare jusqu'à sa fin (1393), les vicissitudes de celui des Serbes, à l'apogée de l'Etat d'Etienne Douchan (1331—1355). La conversion des Russes sous l'influence de Byzance est enfin exposée par Dujčev en

soulignant à cet égard le rôle de la princesse Olga et du grand prince Vladimir. L'ascension de Moscou, qui s'imposa comme centre politique et spirituel des terres russes, amena l'indépendance de leur Eglise, malgré les efforts de Byzance, dans les dernières années de l'Empire, pour sauver son prestige. Quant à la Grande Moravie, le christianisme y avait déjà pénétré, comme le fait observer Dujčev, avant l'arrivée des messagers du prince Rostislav à Constantinople, et à l'époque de Constantin le Philosophe, de Méthode et de leurs disciples, la pénétration religieuse byzantine fut la plus forte dans le groupe des Slaves occidentaux. Mais l'influence religieuse est naturellement liée à celle de la culture, et nous devons souligner avec l'auteur la création de l'alphabet slave : le *glagolitique* créé par Constantin le Philosophe, le *cyrillique* attribué à Clément d'Ochrida. Avec le christianisme, la littérature religieuse de Byzance pénétra donc chez les Slaves, fait considérable pour la création de leur langue littéraire et les commencements d'une littérature religieuse en plein épanouissement.

Ces renseignements concernant la création de l'ancienne littérature slave trouvent leur pendant dans ceux qui se rapportent à l'art religieux, aux édifices du culte dont les vestiges sont mis au jour par les fouilles dans les pays slaves. Des pages substantielles sont consacrées par Dujčev à l'art religieux des Slaves et à l'influence byzantine exercée par Constantinople et Thessalonique sur cet art. Dujčev relève particulièrement l'art supérieur des Bulgares à la veille de la conquête de leur pays par les Turcs. Dans les grottes des environs du village d'Ivanovo (sur le cours du Russenski Lom), l'art de la Bulgarie trouva son refuge devant les envahisseurs asiatiques. Dujčev décrit les merveilleuses peintures rupestres dues à des maîtres inconnus, l'une des plus remarquables créations de l'art bulgare et byzantin du XIV<sup>e</sup> siècle. La diaspora des artistes byzantins parvient jusqu'aux provinces russes, où les peintres venus de Byzance travaillent avec les artistes russes indigènes.

L'auteur fait enfin mention d'un « autre vaste domaine » où l'influence de Byzance dans la vie des Slaves méridionaux et orientaux fut très forte, à savoir les rapports sociaux et juridiques.

A en juger d'après cet excellent exposé, simple résumé de l'introduction du livre annoncé par l'auteur, nous devons attendre avec joie l'ouvrage lui-même.

N. Bănescu

BARTIKIAN, R. M., *Критические заметки о завещании Еустафии Воила (1059 г.)*, dans *Византийский Временник*, XIX (1916), p. 26—37.

Le savant arménien s'occupe à nouveau dans cet article plus détaillé du testament du magnat byzantin Eustathius Voilas, protospathaire et hypatos, analysé sommairement dans sa communication parue dans *Известия Академии Наук Армянской ССР*, 8 (1959) (cf. notre notice bibliographique de *Byzantinische Zeitschrift*, 54 (1961), 195). Le testament de ce magnat est considéré, à bon droit, par l'auteur comme une source byzantine des plus intéressantes pour l'étude de l'histoire et des relations sociales et économiques non seulement de Byzance, mais aussi de l'Arménie et de la Géorgie. Bartikian passe en revue la bibliographie de cette source qui a préoccupé de près quelques érudits, principalement russes. Découvert par le savant français H. Oumont, il y a plus de 70 ans, dans le *Cod. Paris. Coisl.* 263 de



la Bibliothèque Nationale de Paris<sup>1</sup>, le testament a été publié par le savant russe V. N. Bénéchévitch en 1907<sup>2</sup>, sans le traduire et l'examiner de plus près. En 1911, P. V. Bézobrazov fit un exposé du testament, insistant particulièrement sur les passages où sont mentionnés les livres de la bibliothèque de Voilas et les objets ecclésiastiques<sup>3</sup>. Après trente ans, M. V. Levitchenko fit paraître dans *Сборник* une traduction en résumé du testament<sup>4</sup>. Le savant grec Spiros Vryonis publia enfin en 1957 la traduction complète du testament en anglais : *The Will of a provincial magnate, Eustathius Voilas*.

Bartikian signale dans le texte grec publié par Bénéchévitch beaucoup d'inexactitudes qui n'ont pas été rectifiées par les traducteurs Levitchenko et Vryonis, ce qui eut pour résultat une traduction erronée de quelques passages. Bénéchévitch a conservé p. ex. la forme τὸ δὲ εἶ qui n'a pas de sens, au lieu de la forme correcte τὸ δεῦρ᾽ ἠρθέναι rectifié par Bartikian, qui rétablit aussi la ponctuation fautive de l'éditeur. L'auteur rectifie aussi d'autres erreurs du texte qui ont causé les mêmes non-sens de la traduction, p. ex ζῶα traduit par « bestiaux », au lieu de κτὶ θύα, rectifié par Bartikian, le signe pris pour un ζ est en réalité *kai* tachygraphique (ς). Nous relevons aussi ὑπόραξ dans lequel déjà on reconnaissait une déformation du mot ἑπόραξ (fruits), et le mot ὄσπρεξ du manuscrit, lu par Bartikian ὄσπρια (légumes) Mais κατάλυτον (p. 27—28), corrigé par Bénéchévitch en καταλυποῦσα, reste encore à éclaircir, les leçons proposées étant insuffisantes pour un texte visiblement embrouillé. L'auteur de l'article s'arrête ensuite aux erreurs qui ne proviennent pas du texte du testament.

En ce qui concerne la traduction de Levitchenko, elle n'est pas complète. Le savant russe déclare qu'il a abrégé seulement les passages qui font mention des objets ecclésiastiques et des livres de la bibliothèque de Voilas, mais il a abrégé aussi d'autres passages qui présentent un grand intérêt pour l'étude des rapports sociaux et économiques. La traduction, selon Bartikian, n'est pas réussie. L'auteur signale quelques inexactitudes aussi dans la traduction de Vryonis.

Une question que Bartikian estime assez importante concerne la contrée où se trouvaient les propriétés de Voilas. Elles ont été faussement situées par Omont, Bézobrazov et Zlatarski. En se basant sur les données du testament, Vryonis chercha avec plus de raison les propriétés de Voilas dans les régions de l'est de l'Empire byzantin, conquises par celui-ci au commencement du XI<sup>e</sup> siècle. En indiquant le nom de Kalmuhi, l'une des propriétés mentionnées dans le testament, Vryonis a soupçonné que Voilas s'était établi dans la région arméno-géorgienne Taig, plus précisément dans la Klardgiia — ajoute Bartikian —, incorporée à l'Empire byzantin au commencement du XI<sup>e</sup> siècle. Le savant arménien localise lui-même quelques villages sur le territoire de Klardgiia, tout près de la ville médiévale Artanudj.

Le terrain reçu par Voilas, d'après ce qu'il en dit, était fétide ; les hommes y étaient saisis de peur parce que ce terrain était habité par des serpents, des scorpions et des bêtes fauves. Vryonis prend ces mots dans le sens propre, mais Bartikian nous assure que les sources arméniennes de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle montrent que dans toutes les régions voisines au Taig était largement répandue l'hérésie des Tondrakiens, caractérisés par notre auteur comme partisans de la lutte pour la délivrance du peuple arménien contre les envahisseurs étrangers en général et particulièrement byzantins. Bartikian croit que pour Voilas les serpents, les scorpions et les bêtes fauves n'étaient que les hérétiques Tondrakiens.

<sup>1</sup> *Fac-similés des manuscrits grecs datés du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1890.

<sup>2</sup> *Журнал Министерства Народного Просвещения*, mai 1707, 217—231.

<sup>3</sup> *Le testament de Voilas*, dans *Византийский Временник*, XVIII (1911), 107—115.

<sup>4</sup> 1951, p. 169—173.

En parlant de l'essai de Vryonis de clarifier le problème des personnages historiques qui figurent dans le testament de Voilas (le duc Michel et ses fils, le magistras Basile et le vestarque Pharesman) l'auteur expose largement ses opinions à cet égard dans les dernières pages de son article. Mais ces opinions nous intéressent personnellement et vont former l'objet d'un exposé spécial.

N. Bănescu

LEMERLE, PAUL, *Prolegomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos*, Bruxelles, 1960, 119 p. (Académie Royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques. *Mémoires*, LIV, fasc. I).

L'œuvre de Kékauménos, d'une grande valeur historique, et unique en son genre dans toute la littérature byzantine, du fait qu'elle est dépourvue de tout artifice et libérée de toute influence cléricale, n'en a pas moins connu qu'une seule édition publiée en 1896 par les savants russes V. Vassilievski et V. Jernstedt. Ce volume est devenu aujourd'hui très rare. Le projet de Georgina Buckler de publier une nouvelle édition critique en est resté au stade de projet, à cause de la mort de l'auteur. Une traduction allemande soignée, due à H. G. Beck et accompagnée d'amples notes<sup>1</sup> n'a remédié que dans une certaine mesure à l'absence d'une nouvelle édition. Cette circonstance explique, peut-être, pourquoi cette œuvre n'a pas été examinée jusqu'ici dans son ensemble, les byzantinologues se limitant soit à discuter certains problèmes liés à la personne de l'auteur et à la paternité de l'œuvre, soit à ne la consulter que pour ses informations relatives à l'histoire de la Bulgarie ou des Vlaques des Balkans. C'est pourquoi le commentaire que P. Lemerle a donné dans le présent ouvrage est particulièrement utile.

P. Lemerle reprend en premier lieu la discussion de la paternité de l'œuvre. On sait que ses éditeurs, V. Vassilievski et V. Jernstedt, ont considéré le *Discours à l'empereur* et le *Stratégikon* comme deux œuvres distinctes, dont la première appartiendrait à un neveu de Nikoulitzas ; seul le *Stratégikon*, écrit quelques années avant le *Discours à l'empereur*, appartiendrait réellement à Kékauménos.

Sur la base de l'analyse de la langue et du style de ces deux œuvres, P. Lemerle aboutit aux mêmes conclusions que Buckler, Bănescu et Gyoni, à savoir qu'elles appartiennent toutes deux au même auteur. La méthode qui consiste à présenter les personnages au moyen de dialogues, l'emploi des mêmes procédés dans la description de différents événements démontrent la justesse de ce point de vue. P. Lemerle constate, à la suite de l'examen du manuscrit, un manque de concordance entre la table des matières (*vinax*) et le texte. La table des matières, si l'on fait abstraction de certaines erreurs de numérotage, comprend 190 titres, alors que le texte présente 250 paragraphes, eux aussi numérotés de manière erronée. L'œuvre ne suit pas strictement l'ordre de la table des matières. C'est pourquoi P. Lemerle considère que le matériel a dû être dispersé avant d'arriver entre les mains du copiste, qui a rédigé le texte mécaniquement, dans l'état où il l'avait trouvé. La division en paragraphes à l'intérieur de l'ouvrage ne répond pas à un ordre logique et bien souvent tel ou tel problème est divisé tout à fait arbitrairement en deux paragraphes.

<sup>1</sup> *Vademecum des byzantinischen Aristokraten. Das sogenannte Strategikon des Kekau-  
menos*, Graz, 1956.

Il convient de retenir des observations faites à la suite de l'analyse de l'œuvre, l'absence de tout plan dans l'exposé des conseils, ce qui prouve que ce sont là des notes faites au jour le jour. La révolte des Vlaques est évoquée dans les paragraphes 168 à 188. Les détails en sont si vivants qu'ils ont certainement été écrits, comme le montre P. Lemerle, d'après un mémoire adressé à l'empereur par Nikoulitzas. Certaines considérations sur des phénomènes naturels, qui n'ont aucune liaison avec le reste de l'ouvrage et qui ne figurent pas davantage dans la table des matières, ont sans doute été introduites ultérieurement dans le texte par la faute d'un copiste.

Vu le contenu de l'ouvrage, P. Lemerle opine que le titre le plus indiqué, qui du reste à également été proposé par Vasilievski, serait celui de *Conseils et Récits*.

Le caractère disparate de l'œuvre nous porte à croire qu'elle englobait en réalité quatre ouvrages parfaitement distincts, réunis probablement plus tard par un descendant. Le premier comprend les conseils adressés à ses fils, un autre nous décrit la révolte des Vlaques, description peut-être adressée aux mêmes fils, d'après des notes de Nikoulitzas. Les deux autres ouvrages semblent avoir été adressés l'un à l'empereur, du temps où Kékauménos détenait une fonction importante, et l'autre à des princes étrangers du voisinage du thème dirigé par Kékauménos. Les princes étrangers se voient conseiller la prudence et la méfiance envers l'empereur. Il n'est pas possible que ces deux dernières parties, où la position de l'auteur diffère de celle qu'il avait dans les deux autres sections de l'ouvrage, appartiennent à une seule et même œuvre.

Pour ce qui est de la date de l'élaboration de l'œuvre, P. Lemerle opine qu'elle a dû être écrite en l'espace de plusieurs années et d'après certaines indications figurant dans le texte, il résulterait que la plus grande partie en aurait été rédigée entre 1075 et 1078.

En ce qui concerne la famille de l'auteur, P. Lemerle ne nous fournit qu'un seul élément nouveau au regard de ce qu'avait déjà établi le défunt historien hongrois M. Gyóni<sup>2</sup>. Pour établir l'identité de Démétrios Polémarchos, l'un des grand-parents de Kékauménos, Lemerle aurait également dû prendre en considération les explications intéressantes de D. Tsankova-Petkova<sup>3</sup>. L'élément nouveau fourni par P. Lemerle est une inscription publiée par M. Brosset, qui nous parle d'un patrice du nom de Grégoire, stratège de Larissa et de Macédoine et de son père, le patrice Smbat d'Ibérie. S'étayant sur cette donnée, P. Lemerle opine que le grand-père de l'auteur des *Conseils et Récits* s'appelait Grégoire Kékauménos et qu'il a d'abord été toparque dans la région de Taïq en Arménie, après quoi il serait passé au service de Byzance. Il a été ensuite, durant quelques années, stratège de Larissa puis, après l'annexion du district de Taïq, il a été nommé stratège de la ville d'Egrek.

En ce qui concerne l'auteur des *Conseils et Récits*, G. Georgina Buckler a soutenu que celui-ci serait le célèbre général byzantin Katakalon Kékauménos<sup>4</sup>. Son point de vue a été combattu par N. Bănescu, qui considère qu'il s'agit en l'occurrence de deux personnes distinctes<sup>5</sup>. P. Lemerle émet l'hypothèse qu'entre les deux Kékauménos, le général et l'écrivain,

<sup>2</sup> Gyóni M., *L'œuvre de Kékauménos, source de l'histoire roumaine*, dans *Revue d'histoire comparée*, Budapest, III (1945), p. 96—180.

<sup>3</sup> G. Tsankova-Petkova, *Югозападните българскиaziами пред XI в. с пород «Стратичкова на Кекоумен»*, dans *Изв. за бълг. История*, VI (1956), p. 600.

<sup>4</sup> Buckler G., *Authorship of the Strategikon of Cecaumenus*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, XXXVI (1936), p. 7—26 et du même auteur, *Can Cecaumenus be the Author of the Strategikon?*, dans *Byzantion*, XIII (1938), p. 139—141.

<sup>5</sup> N. Bănescu, *À propos de Kékauménos*, dans *Byzantion*, XIII (1938/p.129—138); N. Bănescu, *Dampoies ou Diakène; un épisode de la guerre byzantino-petchénègue*, Acad. Roumaine. Bull. de la section historique, XXVI (1945) p. 185—191 Le même point de vue dans la dernière étude de J. Karayanopoulos, *Zur Frage der Autorschaft des Strategikon des Kekaumenos*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 54 (1951), p. 257—265.

il aurait existé des liens de parenté et qu'ainsi Katakalon aurait pu fournir à l'auteur certaines informations sur ses campagnes militaires, informations que celui-ci aurait ensuite utilisées dans son œuvre. En ce qui concerne l'autre branche de la famille, la branche Nikoulitsas, P. Lemerle écarte l'hypothèse selon laquelle le père du chef de la révolte de 1066 pourrait être identifié en la personne d'un chef bulgare du temps de Samuel portant le même nom. Plus loin, Lemerle souligne la valeur documentaire de certains événements historiques racontés par Kékauménos et qui constituent des illustrations de ses conseils.

Pour ce qui est de l'origine des Vlaques de Thessalie, l'auteur reprend la théorie émise par W. Tomaschek et M. Gyóni<sup>6</sup>, d'après laquelle Kékauménos aurait soutenu que les Vlaques sont les descendants des Daces et des Besses, sur la foi de la lecture des œuvres de Dion Cassius. Mais nous ne voyons pas comment Kékauménos aurait pu établir cette origine sur la simple lecture de l'historien romain. Par ailleurs, nous nous trouvons en présence de certains détails, dans l'exposé des guerres daciennes, qui ne correspondent pas aux relations de Dion Cassius. Nous pensons plutôt que l'écrivain byzantin a reproduit certaines traditions qui circulaient dans le milieu valaque de Thessalie, où il a vécu.

Fort judicieusement, P. Lemerle souligne le caractère fiscal de la révolte de 1066 et il convient d'ajouter que la participation à cette révolte des éléments bulgares et grecs démontre que la lutte contre l'exploitation était menée dans l'Empire byzantin par les masses populaires, sans aucune distinction ethnique, comme l'a du reste montré G. G. Litavrine aussi<sup>7</sup>. Le caractère attribué à la révolte, celui d'une lutte en vue de se libérer de la domination byzantine<sup>8</sup> nous semble moins établi.

Dans un autre chapitre P. Lemerle analyse les problèmes relatifs aux diverses institutions. La hiérarchie si rigoureusement fixée à la Cour byzantine est entièrement déconsidérée par Kékauménos. Ce qui l'intéresse en premier lieu c'est la fortune. Mais l'opinion de P. Lemerle sur l'absence de « couleur féodale » dans une société où l'empereur décide de toutes choses ne nous semble pas justifiée. En réalité, la conception de Kékauménos exprime le point de vue d'une certaine couche de la classe dominante, à savoir la petite et moyenne aristocratie, à laquelle il appartenait lui-même. Cette couche vivait dans une grande mesure des services militaires rendus à l'empereur et jouissait d'une série de privilèges issus des restrictions que l'autorité impériale imposait au pouvoir abusif des grands féodaux. D'où l'attitude hostile envers l'aristocratie de la Cour et le respect pour la puissance impériale.

Les informations de Kékauménos concernant l'administration civile et militaire sont des plus précieuses, vu qu'il avait vécu à une époque de grandes transformations dans ce domaine. Les données concernant l'organisation militaire confirment dans une large mesure les conclusions auxquelles est arrivé H. Glykatzi-Ahrweiler sur la dégénérescence de la fonction de stratège, lequel à l'époque n'était qu'un simple commandant de forteresse<sup>9</sup>. L'existence des deux catégories d'armées, l'armée locale et les détachements venus du centre, la rivalité qui les oppose constituent également des informations précieuses qui nous aident à comprendre nombre d'événements historiques. Il convient également de souligner l'importance des fonctionnaires civils — les juges des thèmes — (κρηται) comme une conséquence du renforcement de l'aristocratie bureaucratique à la fin de la 6<sup>e</sup> décennie du XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Gyóni, M., *op. cit.*, p. 160—167.

<sup>7</sup> G. G. Litavrine, *Восстание болгар и влахов в Фессалии в 1066 г.*, dans *Византийский Временник*, XI (1956), p. 123.

<sup>8</sup> Voir le compte rendu de l'ouvrage de Lemerle par G. G. Litavrine et A. P. Kajdan dans *Византийский Временник*, XX (1961), p. 292.

<sup>9</sup> Glykatzi-Ahrweiler H., *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX<sup>e</sup> — XI<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1960, p. 52.

Les *Conseils* de Kékauménos sont extrêmement précieux par le fait qu'ils soulignent l'importance politique des corporations à cette époque et qu'ils illustrent la corruption des organes fiscaux et le régime fiscal accablant. Sa conception favorable au commerce extérieur reflète l'attitude officielle byzantine à cette époque, attitude qui s'est fait jour dans les traités commerciaux que Byzance commençait à conclure avec les républiques commerciales italiennes. Particulièrement précieuses dans l'analyse des institutions féodales sont les informations de Kékauménos sur la vassalité<sup>10</sup>, d'autant plus que l'existence de cette dernière à Byzance est contestée de nos jours encore par maints historiens. Mais la question essentielle qui figure dans l'œuvre de Kékauménos est celle de l'attitude de classe de la petite et moyenne aristocratie foncière dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, à une époque où l'aristocratie bureaucratique et l'aristocratie provinciale se livrent à Byzance une lutte toujours plus acharnée, lutte qui ne prendra fin que par la victoire d'Alexis Comnène. Cependant cet aspect est entièrement négligé par P. Lemerle.

La petite et moyenne aristocratie foncière, qui ne pouvait vivre uniquement des produits de la terre, exerçait également certaines fonctions militaires. Ceci explique l'attitude presque servile de Kékauménos envers la puissance impériale et le fait qu'il préconisait une armée constituée et surtout dirigée par des éléments autochtones. D'où l'hostilité de Kékauménos contre certains empereurs qui se trouvaient sous l'influence des camarillas du Palais et se montraient peu bienveillants envers l'armée, tels que Constantin IX Monomaque et Constantin X Doukas. Ceci explique aussi son attitude hostile aux cliques et aux étrangers nommés à la tête de l'armée byzantine. Son attitude hostile à la fiscalité, à la force économique de l'aristocratie bureaucratique et le regret de voir que les éléments de la petite féodalité ne bénéficiaient pas d'exemptions d'impôt exprimaient les mêmes intérêts de la couche sociale à laquelle appartenait Kékauménos. Celui-ci n'en reste pas moins un élément de la classe dirigeante, par sa haine envers les Vlaques. Cette attitude trahit les sentiments du propriétaire foncier à l'égard d'une population qui luttait avec acharnement contre les tentatives d'asservissement.

Tout ceci témoigne de la valeur incontestable de l'œuvre de Kékauménos en tant que document social, aspect qui malheureusement est relégué dans l'ombre dans la présentation faite par P. Lemerle.

Il convient d'ajouter enfin que l'auteur aurait eu tout avantage à citer aussi le livre de G. Murnu<sup>11</sup>, où l'on trouve à cet égard certaines constatations qui n'ont pas perdu de leur intérêt.

*E Frances*

LITAVRINE, G. G., *Был ли Кекамен, автор «Стратегикона», феодалом ?* dans *Византийские очерки*, Moscou, 1961, Editions de l'Académie des Sciences, Institut d'Histoire, p. 217—240.

L'auteur souligne certains aspects sociaux qui se dégagent de l'œuvre de Kékauménos. Le gros propriétaire foncier byzantin était intéressé dans la culture intensive de la terre : plantation d'arbres fruitiers et de vignes, élevage, entretien de moulins et ergastères ; Kékauménos lui conseille de ne pas investir des sommes d'argent dans des constructions non productives.

<sup>10</sup> G. G. Litavrine et A. P. Kajdan, *op. cit.*, p. 287—288.

<sup>11</sup> G. Murnu, *Istoria romnilor din Pind. Vlahia Mare*, Bucarest, 1913.

Il résulte de là qu'une grande partie des produits réalisés sur les domaines étaient destinés au marché, bien que Kékauménos ne vit pas d'un bon œil les opérations commerciales. La puissance économique de la classe dirigeante était liée à la possession de la terre. En ce qui concerne l'argent liquide, cette classe avait tendance à thésauriser. Quant à la terre, une partie était exploitée directement à l'aide de la paysannerie dépendante, l'autre était affermée.

G. G. Litavrine, s'occupe aussi des différents termes du Stratégikon, désignant les catégories d'hommes dépendants : paysans, personnel travaillant sur les domaines, notaires, personnel de la maison. Il y avait en outre des esclaves travaillant comme domestiques et comme gardiens. Les propriétaires de domaines disposaient aussi de groupes d'hommes armés, dont ils se servaient pour imposer leur autorité sur les habitants de toute la région, et non pas seulement à l'égard des hommes dépendants. Kékauménos mentionne un tel propriétaire qui exerçait le droit de juridiction dans toute la contrée.

Un aspect intéressant relevé par l'auteur dans l'œuvre de Kékauménos est celui des rapports entre le propriétaire foncier et le représentant du pouvoir central. Ce dernier cherchait parfois à capter l'appui des paysans de la communauté contre le propriétaire foncier.

Il est difficile d'établir dans les relations de Kékauménos une démarcation entre la position politique du propriétaire foncier et celle du fonctionnaire impérial. L'un et l'autre exerçaient des droits juridictionnels sur la population locale. Certains magnats possédaient des forteresses et des bandes armées, et bien souvent ils guerroyaient entre eux ou avec les toparques du voisinage. Mais les tendances des uns et des autres étaient différentes. Le propriétaire foncier cherchait à jouer dans la contrée où il avait ses propriétés un rôle politique important, alors que le fonctionnaire impérial cherchait à acquiescer dans sa région administrative divers domaines et obtenir que sa fonction devint héréditaire.

Il résulte de l'œuvre de Kékauménos, de même que du testament d'Eustathe Voilas, que Byzance connaissait les rapports de vassalité. Le service militaire et civil auquel les petits et les moyens propriétaires étaient astreints envers les gros propriétaires fonciers était très répandu au milieu du XI<sup>e</sup> siècle.

G. G. Litavrine montre en conclusion que les échelons de la hiérarchie féodale étaient beaucoup plus nombreux à Byzance qu'en Occident. Mais ce trait n'affecte en rien le caractère féodal de la société byzantine. Le féodalisme a constitué une nécessité historique dans le développement de la société et non pas un phénomène propre à l'Occident. Ceci ne signifie pas pour autant que le développement du féodalisme ait connu partout les mêmes formes. Ainsi qu'il résulte de son œuvre, Kékauménos est un représentant de la classe féodale byzantine.

#### E. Frances

WERNER, E., *Народная ересь или движение за социально-политические реформы? Проблемы революционного движения в Солуни в 1342—1349 гг.*, dans *Византийский Временник*, XVII (1960), p. 157—200.

Dans la première partie de son article, l'auteur traite des travaux qui ont analysé la révolte des Zélotes et relève l'intérêt que présente l'étude de ce problème. D'après son avis, jusqu'à présent on n'a pas encore élucidé suffisamment l'idéologie du mouvement zélate, les tendan-

ces et le caractère de la révolte, ni la place qu'il occupe dans les mouvements sociaux de l'Europe au XIV<sup>e</sup> siècle. Plus loin l'auteur présente la situation sociale et économique de la ville et du village byzantins aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Examinant la situation sociale dans les villes, E. Werner voit d'une part l'aristocratie foncière et le patriciat des villes, et d'autre part la classe moyenne, souvent appelée improprement « burger », formée de petits marchands, d'artisans, de petits et moyens propriétaires et du bas clergé. La concurrence de l'aristocratie foncière et du patriciat dans tous les secteurs de la vie économique a fait des « bürger » les alliés temporaires de la plèbe. A Thessalonique les contradictions sociales étaient encore plus fortes et c'est là que le mouvement antiféodal a pu accuser un caractère beaucoup plus organisé, grâce à l'existence d'un parti des Zélotes.

L'auteur établit plusieurs étapes dans le déroulement de la révolte zélate, chacune ayant ses traits distinctifs.

Dans la première étape la révolte s'appuya principalement sur les marchands riches et sur les artisans. Ceux-ci soutinrent le parti des Zélotes à cause de ses tendances antiaristocratiques et de sa politique démocratique modérée.

La seconde étape commence avec le siège de la ville par Cantacuzène en 1343. Dirigés par les marins, la plèbe citadine et les paysans réfugiés à la ville s'unirent et résistèrent aux attaques de Cantacuzène. Les riches marchands et les couches moyennes s'éloignèrent des Zélotes et recherchèrent un compromis.

La troisième étape commença en 1345 lorsque Jean Cantacuzène conquiert toute la Thrace. Jean Apokaukos, l'archonte de Thessalonique, entra en relations avec le parti de Cantacuzène, afin de lui livrer la ville à certaines conditions. Il se produisit une violente réaction des éléments populaires, qui prirent l'offensive contre les *dynatoi*. Cependant la plèbe, privée d'un parti organisé, capable de la conduire, fut incapable de maintenir sa domination politique et les marins furent subordonnés à André Paléologue, un aristocrate.

En 1347 Thessalonique devint une république indépendante. Mais l'isolement ne lui permit pas de subsister. Certains Zélotes essayèrent de livrer la ville à Etienne Douchan, car celui-ci avait soutenu le commerce dans son Etat et confirmé et étendu les privilèges des villes.

Dans la dernière partie de son travail, l'auteur analyse les différents courants religieux de l'époque de la révolte zélate. E. Werner est d'avis qu'il a dû exister certaines relations entre hésychasme et bogomilisme, et que le mouvement zélate ne se rattachait à aucune hérésie religieuse, encore que parmi les Zélotes il y avait aussi nombre de bogomiles. Le mouvement n'a rien eu à faire avec le bogomilisme, car dans ce cas, ses adversaires l'en auraient accusé, et les Zélotes n'auraient pas été hostiles à Palamas, l'un des chefs des hésychastes, proches, selon l'auteur, du bogomilisme.

Les racines idéologiques du mouvement zélate ne doivent pas être recherchées dans les différents courants religieux, auxquels celui-ci était étranger, mais dans la renaissance des traditions classiques grecques.

De même, l'auteur considère que la révolte de Gênes n'a pas eu d'influence sur la formation de la commune zélate de Thessalonique, comme le croyait O. Tafrali. La première reflétait un échelon plus élevé du développement des contradictions sociales. La révolte de Thessalonique marque le point culminant du mouvement antiféodal byzantin, qui n'avait besoin d'aucune impulsion de l'extérieur. A juste raison, l'auteur voit beaucoup plus de points communs entre la révolte de Thessalonique et celle des Ciompi à Florence. L'évolution des événements fut semblable. Aux deux révoltes ont participé les couches moyennes et la plèbe, les « bürger » manifestant une attitude inconséquente. A l'encontre de ce qui s'est passé à Thessalonique, à Florence la participation des paysans au mouvement fut beaucoup plus réduite et on ne prit pas des mesures économiques contre le patriciat. La révolte de Thessalonique fut l'une des puissantes

tes manifestations de la crise du féodalisme que traversait la société byzantine au XIV<sup>e</sup> siècle. Le mouvement commence par avoir un caractère de lutte en vue des revendications politiques, mais on passa bientôt à des réformes sociales, et c'est ce qui la différencie nettement de celle de Gênes.

L'étude de E. Werner a le mérite d'avoir accentué le caractère purement laïque de la révolte zélate. Cela la distingue fondamentalement d'autres mouvements du moyen âge, qui se présentaient sous la forme d'hérésies.

E. Werner est d'avis, tout comme l'historien soviétique M. V. Levtschenko, que la victoire des Zélotes aurait conduit à l'éviction de la classe féodale parasitaire, ce qui aurait pu sauver Byzance de sa perte.

Il y a toutefois dans l'article de l'historien allemand des tendances à moderniser l'explication des phénomènes, ainsi que des digressions et même des confusions. C'est ainsi qu'il n'a pas élucidé la structure de classe du parti zélate. Selon lui, les Zélotes n'exprimaient pas les intérêts de la couche moyenne, qui craignait, par contre, que ceux-ci pussent se livrer à des expropriations. C'est pourquoi elle ne se joignit pas à eux (p. 168). Les Zélotes n'exprimaient non plus les intérêts de la plèbe qui, pendant la première étape, ne fut utilisée que comme une force de choc, une réserve (p. 169). Les Zélotes empêchaient la plèbe de s'emparer des postes de commande et, après 1345 non plus, elle ne participa pas directement à l'administration de la commune (p. 173). Dans ces conditions on ne sait pas clairement qui étaient ceux qui formaient le parti des Zélotes et quels étaient les intérêts de classe qu'ils défendaient.

Nous ne pouvons pas non plus accepter le rapprochement fait par l'auteur entre bogomilisme et hésychasme. Tandis que le bogomilisme exprime sous une forme religieusement hérétique la protestation des masses contre l'exploitation féodale, l'hésychasme est une action diversionniste partie des milieux des monastères de l'Athos, le plus grand propriétaire féodal de Byzance au XV<sup>e</sup> siècle. Cette action était soutenue par Cantacuzène, le coryphée de la grande féodalité byzantine. Le but poursuivi était précisément la passivité — la contemplation pour l'acquisition du « bonheur suprême ». A ces réserves près, le travail de Werner représente une contribution des plus substantielles à la riche bibliographie de la révolte des Zélotes parue durant ces dernières années.

E. Frances

PALL, FRANCISC, *Relațiile comerciale între brașoveni și raguzani (cu documente inedite despre negoțul lunei în anul 1578)* [Les relations commerciales entre Brașov et Raguse (avec des documents inédits sur le négoce de la laine en 1578)], dans *Revista Arhivelor*, nouvelle série, I (1958) p. 93 — 120.

Du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Ragusains ont joué un rôle important dans le négoce de l'Europe du sud-est. Ils se placent parmi les principaux intermédiaires des échanges de marchandises entre l'Europe occidentale (surtout l'Italie) et les pays des Balkans. Les Ragusains transportaient par les routes de terre comme par les routes maritimes les produits les plus divers; on les rencontre en tant que marchands, banquiers, fermiers et même comme agents diplomatiques. Par leur activité multiple — connue fragmentairement à cause de l'information lacunaire dont nous disposons — ils ont contribué à consolider les relations entre les différentes régions du Sud-Est de l'Europe.



Dans l'étude que nous présentons ci-après, Fr. Pall s'occupe d'un moment important et significatif du commerce balcanique, reflété dans sept lettres inédites de 1578 du Ragusain Pietro di Giovanni, relatives au commerce de la laine avec la ville de Braşov.

Son étude débute par une introduction — peut-être un peu trop étendue — dans laquelle il analyse avec compétence et méthode la situation du commerce en Transylvanie dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le rôle de la laine dans les importations de la ville de Braşov et l'importance du négoce ragusain dans les pays roumains à cette époque. Il met en évidence le rôle grandissant des marchands roumains et levantins dans le négoce interne et dans celui de transit des produits orientaux de la Péninsule des Balkans vers Braşov et Sibiu, surtout après le désastre de Mohács et la création du pachalik de Buda.

Les causes du déclin du commerce saxon, le déplacement de certaines voies commerciales sont expliqués par les événements survenus dans la première moitié du siècle; l'auteur insiste sur les conditions favorables à la pénétration des marchands étrangers, Italiens, Ragusains et surtout Grecs, dans les routes commerciales de la Transylvanie.

Le rôle du négoce de la laine dans les importations de Braşov au XVI<sup>e</sup> siècle est en relation étroite avec les problèmes que soulève la correspondance de Pietro di Giovanni. L'auteur soumet à une analyse minutieuse le rôle joué par cette matière première dans l'industrie drapière de Braşov, et il arrive à la conclusion que le poids spécifique de la laine paraît réduit dans le circuit commercial de cette ville. Les calculs métrologiques, présentés avec circonspection par l'auteur, sont utiles.

Le sous-chapitre dans lequel l'auteur étudie le rôle joué par les Ragusains dans le commerce de la Péninsule des Balkans et des pays roumains dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est particulièrement riche en informations. Cette partie de l'ouvrage constitue, comme nous l'avons fait remarquer, une espèce d'introduction à l'ample analyse du rôle de Pietro di Giovanni.

L'auteur passe en revue l'activité multilatérale commerciale et usurière des Ragusains, dans le Sud-Est de l'Europe, leur négoce dans les pays roumains où se trouvaient à la fin du siècle de nombreux marchands de Raguse, venus en partie aussi de leurs colonies bulgares. L'auteur s'arrête aussi sur Secondo de Luccari et Giovanni di Marino di Polo, hommes d'affaires et — le second — agent diplomatique, connus à l'époque.

Pietro di Giovanni, l'auteur des lettres publiées par Fr. Pall, était sans doute un marchand de possibilités plus réduites que celles de ses deux concitoyens et contemporains susmentionnés. Il était probablement établi en Valachie et en relation avec d'autres marchands, les uns également de Raguse. Trois des quatre correspondants de Braşov de Pietro — Mathias Fronus, Cyrille Greissing et Sébastien Feldner — étaient patriciens du grand emporium transylvain.

L'affaire dont s'occupe Fr. Pall consistait dans la livraison, en 1578, d'une quantité de laine de Provadija et de Sofia par le marchand ragusain à des marchands de Braşov. L'auteur fait des remarques préalables sur le mouvement des prix de cette matière première et sur certaines différences de prix entre la laine bulgare et celle de Transylvanie. Il étudie ensuite les détails de la transaction conclue entre le Ragusain et les marchands de Braşov, les conditions d'achat de la laine en Turquie, les péripéties de la livraison de cette quantité de laine à Braşov; il donne en même temps des détails intéressants sur le transport des marchandises et sur la monnaie (par exemple, sur les *marunzi*, unité monétaire roumaine inconnue des autres témoignages du temps). Enfin, l'auteur publie le texte intégral des sept lettres inédites, dont les originaux se trouvent aux Archives de l'Etat de Braşov.

Nous nous permettons en conclusion de faire quelques observations. D'abord, nous pouvons essayer de donner une réponse à la question posée par l'auteur : à qui les marchands de Braşov fournissaient-ils la laine commandée en 1578 ? (p. 106).

En 1573, le magistrat de Braşov organisa la production et le commerce des draps ; on constitua une Administration du commerce des draps, qui a fonctionné entre 1576 et 1581 et en tête de laquelle était justement Mathias Fronius. La production intense de draps indigènes (de Braşov) de différentes nuances et imités d'après des draps étrangers, était, comme il résulte du registre inédit de l'administration, destiné à un vaste marché interne (Pietro di Giovanni se réfère aussi à cette production, cf. doc. II et VI) Ce n'est qu'ainsi que peut être expliqué l'accroissement considérable de la quantité de laine nécessaire à la production des draps et son importation des régions du sud du Danube. C'est pour cela que la conclusion de l'auteur, basée sur des données de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (p. 96, 99) et accordant un rôle secondaire à la laine dans l'importation de Braşov, est discutable.

Le prix de la laine proposé par Pietro en 1578 (9—11 florins la maja) ne dépassait pas de beaucoup le prix de Braşov, car en 1576 les marchands de Braşov payaient la maja de laine, 7,50—9,50 florins (III, B. 17, p. 3, Archives de l'Etat de Braşov). C'était probablement une laine de qualité inférieure à la laine bulgare. Quant à la différence entre le prix de la laine selon les tarifs de 1571 (= 2 florins) et le prix payé par les marchands de Braşov, elle peut s'expliquer de la façon suivante :

- a) jamais les prix tarifaires ne correspondaient aux prix réels ; fait admis d'ailleurs par l'auteur lui-même (p. 109) ;
- b) dans le cas exposé par l'auteur, il pourrait être question de mesures de poids différentes ;
- c) la laine apportée par Pietro était probablement de meilleure qualité ;
- d) l'importation de la laine à Braşov a déterminé une conjoncture favorable à la hausse du prix de la laine.

De même, il ne faut pas oublier que le calcul des prix de certaines marchandises d'après les registres de douane (p. 108) ne donne pas toujours de résultats, constatation qui, du reste, n'échappe pas à l'auteur (p. 108—109). Il y avait une série de marchandises — entre autres probablement la laine — sur lesquelles on ne percevait pas toujours la taxe de 1/20, mais on en prélevait une quantité fixe, qui pouvait être 1/25 et même 1/100 (cf. J. Chr. von Engel, *Geschichte des Ungarischen Reichs und seiner Nebenländer*, III, 1801, p. 37). La détermination de la maja et de la charge (p. 97—98) a pu aussi donner lieu à des erreurs de calcul. Il résulte de la mention *gyt pondere equi 11, facit kanthner 25* (Rechnungen I, p. 286) que la charge n'était pas égale à 2 maja 1/2 (p. 97, d'après I. Bogdan), mais à 2,25 maja. En calculant la maja en raison de la livre allemande (ce qui n'est pas exclu, car si le vendeur était de la Péninsule des Balkans, les acheteurs, en échange, étaient de Braşov), soit 100 Pfund à 560 g. le Pfund, il résulte que la maja = 56 kg et la charge = 127 kg. En prenant pour base de calcul la livre hongroise (= 120 Pfund) qui pesait 58,92 kg, il résulte une charge de 133 kg et non de 146—147 kg (p. 98). Même en calculant à base de la livre turque = 636 g, le résultat est encore 144 kg et non approximativement 159 kg (p. 97).

D'ailleurs, pour la maja hongroise, l'auteur n'aurait dû prendre en considération, en citant Homan (p. 118—123) que le chiffre de 58,92 kg indiqué pour la période jusqu'en 1680 et non pas le chiffre de 59—86 kg indiqué pour la période 1680—1727 (p. 98). Entre le thaler et le florin il n'y a pas toujours une identité parfaite, attestée par les sources citées par l'auteur (p. 107 et n° 4) : le florin habituel = 100 d, le thaler = parfois 93 d (les comptes de Bistriţa, *IV*<sup>e</sup>, 24, p. 232, Arch. de l'Etat Cluj) ; un florin or équivalait parfois à 2 thalers, parfois, vers

le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, sa valeur dépassait 2 thalers (K. Szentgali, *Erdély pénzei*, dans *Az érem*, 1934, janv.-déc., p. 2).

Pietro demande aux marchands de Braşov d'écrire « in franco ». Nous supposons qu'il veut dire en italien (cf. A. Saponi, *Studi di Storia Economica, secoli XIII—XIV—XV*, III<sup>e</sup> éd., vol. I, Florence, 1955, p. 570 : *franceschi* — terme général qui désigne aussi bien les Italiens que les habitants des Pays-Bas et d'Angleterre), et que l'hypothèse de l'auteur que « in franco » veut dire une langue occidentale, latin ou italien (p. 108), n'est pas erronée.

Nous ne connaissons pas l'existence d'un *projuge* à Braşov (p. 104). Dans le doc. VII, n° 1, il ne peut être question que d'un fragment de phrase inachevée (p. 120), car il manque un quart de page au document du 8 septembre 1578.

Ces quelques observations ne peuvent évidemment pas affecter la valeur du contenu de l'ouvrage présenté, qui reste une précieuse contribution.

S. Goldemberg

LISOVSKY, JÉRZY, *Quelques remarques sur la mission de Mehmed Aga en Pologne (1707)*, dans *Folia Orientalia*, I (1959), fasc. 1, p. 46—56.

L'auteur évoque un épisode des relations diplomatiques entre la Turquie et la Suède lors de la grande guerre nordique du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il s'agit de la mission de Mehmed Aga, que Yousouf Pacha, sérasquier de Silistrie, envoya à la fin de l'année 1707, sur l'ordre de la Porte, au quartier général du roi Charles XII de Suède, à Wiemec et à Brest (Brzésc). Le principal intérêt de l'article réside en ceci qu'il identifie en la personne de Mehmed Aga l'ambassadeur turc dont la mission mentionnée dans la chronique turque de Mehmed Rachid (*Tarih-i Raşid*, 2<sup>e</sup> éd., Istanbul, 1282 = 1865, III, p. 291—294, et le *Muri et-tevârih* de Findiglili Suleymân Halîte Şam'dânîzâde) est relatée par les historiens occidentaux J. Hammer (*Geschichte des osmanischen Reiches*, Pest, 1851, p. 136—137 et suiv.), J. W. Zinkeisen (*Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, Gotha, 1857, p. 380 u l), J. H. Nordberg (*Histoire de Charles XII roi de Suède*, La Haye, 1748, II, p. 196—199) et G. Adlerfeld (*Histoire Militaire de Charles XII, roi de Suède, depuis l'an 1700 jusqu'à la bataille de Pultawa en 1709*, Amsterdam, 1740, III, p. 223—225).

La correspondance inédite du vâli (gouverneur) de la province d'Özû (Otcheakow) et du sérasquier de Silistrie, Yousouf Pacha, provenant des archives du palatin Joseph Potocki (1673—1751) et conservée aux Archives Centrales des documents anciens à Varsovie (*Archiwum Głowne Akt Dawnych*), nous révèle le nom de l'envoyé turc, son itinéraire et l'objet de sa mission.

En réponse à la demande de secours que lui adressait en 1707 Stanislas Leszczyński par l'intermédiaire de Samuel Gorsky, la Porte promettait son appui et celui du Khanat de Crimée à la Suède et à la Pologne dans leur lutte contre la Russie de Pierre le Grand. L'auteur trace à ce propos un tableau sommaire de la situation politique internationale et en signale les implications dans l'histoire de la Pologne en insistant sur les déchirements intérieurs provoqués par la rivalité des deux factions opposées, l'une ayant à sa tête Stanislas Leszczyński, partisan de la Suède, l'autre Auguste III, soutenu par la Russie.

L'Empire ottoman en décadence tenta de mettre à profit ces discordes en prodiguant des promesses d'aide qui ne furent pas tenues et demeurèrent sans effet. C'est là ce qui res-

sort d'ailleurs des détails inédits fournis par l'auteur sur la mission de Mehmed Aga, qui met en lumière le rôle de médiateur entre la Suède et la Turquie joué par Stanislas Leszczyński, déjà signalé par Akdes Nimet Kurat (*İsvaç Kıralı XII Karl' in hayati ve faalyeti*, Istanbul, 1940, p. 134 et suiv.).

Nous devons toutefois signaler quelques erreurs de géographie qui se sont glissées dans cet article. Ainsi, parlant (p. 27) du gouverneur turc (vâli) de la province d'Özü (Otchéakow), l'auteur place cette dernière en Bessarabie, alors qu'en réalité cette province, constituée après 1593 au bord de la rivière d'Özü pour faire obstacle aux incursions des Cosaques (H.D., XI, 770), comprenait, en dehors des villes fortes de Bender et d'Akkerman, la Dobroudja maritime et fluviale. Ailleurs (p. 53) l'auteur affirme que Babadag était « la forteresse centrale de la Silistrie », alors qu'en réalité les villes de Babadag et de Silistrie faisaient toutes deux partie du sandjag d'Özü ou Otchéakow.

M. M. Alexandrescu-Dersca

Νομικὸν ποιηθὲν καὶ συνταχθὲν εἰς ἀπλὴν φράσιν ὑπὸ τοῦ πανιερωτάτου ἐλλογιμωτάτου ἐπισκόπου Καμπανίας κυρίου Θεοφύλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων (1788) [*Manuel juridique* composé et rédigé dans la langue populaire par le très saint et très érudit évêque de Campanie Théophile de Jannina], édition critique avec introduction et index par Dimitrie S. Ghinis, Salonique, 1960, 362 p.

Parmi les collections de droit post-byzantin à contenu nomocanonique, le *Manuel juridique* de Théophile de Jannina occupe une place de choix et se distingue par la systématisation des matières et la clarté de l'exposé. Ce manuel a été rédigé en 1788 en néo-grec. Cent ans plus tard, en 1887, il a été édité par Eleuthère Tapinos et Constantin Vasilhadis et imprimé à Constantinople avec l'autorisation du gouvernement turc. Mais l'édition de 1887 contient des lacunes et de graves erreurs, de sorte qu'elle ne saurait être utile aux savants qui étudient les textes et les institutions byzantines.

La nouvelle édition, mise au point par l'érudit grec Démètre D. Ghinis, revêt un caractère critique, et s'étaye sur six manuscrits; elle met en lumière toutes les sources du texte et comprend des index analytiques. Ghinis étudie dans l'introduction l'activité de Théophile de Jannina, évêque de Campanie, analyse le contenu du manuel de celui-ci et décrit les manuscrits sur lesquels s'étaye l'édition (p. X—L). Le texte du manuel est divisé en deux parties, chaque partie en chapitres et chaque chapitre en paragraphes (p. 1—326). L'ouvrage se termine par un index des sources du manuel (p. 327—332), un index des mots étrangers (p. 333—334) et un index des matières (p. 335—360).

Théophile de Jannina est l'un des érudits grecs du XVIII<sup>e</sup> siècle dont l'œuvre et l'activité sont marquées au sceau de l'influence de la philosophie des lumières. Trois monographies ont été consacrées jusqu'à présent à sa vie et à son activité. Ghinis apporte certaines rectifications et certaines additions à ces monographies. Possédant une vaste culture et versé dans l'histoire, la théologie et le droit, Théophile a été une personnalité qui a fait preuve d'indépendance dans son activité ecclésiastique, un auteur érudit et un combattant contre la domination turque, qu'il condamne comme étant une domination étouffant la liberté de pensée et d'expression des peuples subjugués. Analysant les œuvres de Théophile, Ghinis met en lumière la profonde connaissance que celui-ci avait des sources et des institutions du droit byzantin.

Ghinnis soutient que Théophile est également l'auteur d'un ouvrage appelé *Institutes*, qui comprend des notions introductives à l'étude du droit byzantin et revêt un caractère didactique.

L'œuvre qui forme l'objet de la présente édition a pour titre Νομικόν, c'est-à-dire manuel juridique, et a été destinée elle aussi à l'enseignement. Il existait dans l'Empire ottoman des tribunaux épiscopaux constitués en base des privilèges judiciaires accordés à l'Eglise chrétienne. Ces tribunaux jugeaient des litiges entre chrétiens en matière de mariage, de divorce, de testaments, de filiation. La connaissance du droit était d'ailleurs nécessaire à tous les ecclésiastiques aux fins de leur permettre de conseiller aux parties en cause d'éviter les procès. Le manuel de Théophile répondait justement à cette nécessité. L'auteur a inclus dans cet ouvrage non seulement le droit byzantin en vigueur à la date de l'élaboration de son manuel, mais aussi des dispositions tombées en désuétude, justement afin de lui donner un caractère instructif plus large.

Le Manuel juridique de Théophile utilise directement ou indirectement presque toutes les sources du droit byzantin: la codification de Justinien, l'Ecloga, le Prochiron, l'Epanagoge, les Nouvelles de Léon le Philosophe, les Basiliques, les Nouvelles des empereurs Comnène et Paléologue, la Syntagme de Mathieu Vlastare, l'Hexabible d'Arménopol, le Nomocanon de Malaxos. Il a également recours à maintes sources théologiques, littéraires et historiques, parmi lesquelles des écrits d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Plutarque. Mais Théophile n'a fait que peu de renvois aux sources utilisées et certaines sont même indiquées de manière erronée. Ghinnis a le mérite d'avoir identifié les sources sur lesquelles s'étaye ce manuel de droit byzantin.

Dans la première partie, divisée en trois chapitres, le Manuel comprend des dispositions de droit canonique concernant les hiérarques, les prêtres et les moines. La deuxième partie est divisée en 47 chapitres et comprend des dispositions relatives aux fiançailles et au mariage, au droit de succession, au droit commercial, à la procédure, au droit naval, au droit agraire et au droit pénal. Bien que rédigé sous forme de dispositions normatives, le Manuel comprend également certaines explications d'ordre historique. La systématisation des matières diffère de celle des autres manuels de droit byzantin. Rédigé en grec populaire, le texte comprend cependant un grand nombre de termes appartenant à la langue savante et qui ont également figuré dans les sources. Le texte contient aussi certains mots turcs. L'éditeur Ghinnis s'est penché avec beaucoup d'intérêt sur la langue de ce manuel, qui synthétise le droit appliqué dans les communautés grecques placées sous la domination turque au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La première objection que nous pouvons apporter à cette édition est qu'elle n'examine pas si le manuel était appliqué dans la pratique des tribunaux. En dépit de son caractère didactique, le manuel était également destiné aux tribunaux organisés dans l'Empire ottoman à l'intention des communautés chrétiennes. L'éditeur n'a pas étudié la jurisprudence de ces tribunaux afin de nous dire si le manuel juridique de Théophile a effectivement été utilisé dans la pratique judiciaire. Ghinnis ne nous montre pas non plus dans quelle mesure l'auteur du manuel a tenu compte des coutumes juridiques constituées, soit aux fins de développer les institutions byzantines, soit aux fins d'écarter leur application.

Nous constatons qu'en ce qui concerne les relations sociales et économiques, ce manuel sélectionne du grand nombre de dispositions du droit byzantin celles qui sont destinées à faciliter l'économie d'échange, à garantir les emprunts, le crédit et les contrats de vente-achat. Ainsi donc, ce manuel reflète du point de vue historique les relations sociales de la période de la désagrégation du féodalisme et de l'apparition des éléments capitalistes.

Ces caractéristiques du manuel juridique de Théophile expliquent pourquoi il a également circulé dans les Pays Roumains. L'éditeur ignore ce fait. Certains de nos anciens chercheurs ont même inclus ce manuel parmi les sources de l'ancien droit roumain. Mentionnons en ce sens Ion Peretz, *Curs de istoria dreptului romn*, vol. II, 2<sup>e</sup> partie, Bucarest, p. 255—260,

et St. Gr. Berechet, *Legătura dintre dreptul bizantin și românesc*, vol. I, 2<sup>e</sup> partie, Vaslui, 1937, p. 82—83 et 180—181. Les chercheurs roumains ont eu en vue le manuscrit du manuel de Théophile conservé à la Bibliothèque de l'Université de Jassy.

L'érudit grec a utilisé pour la mise au point de cette édition six manuscrits, à savoir : 3 manuscrits figurant sous les cotes 2 120, 2 385 et 2 684 à la Bibliothèque Nationale de Grèce, 1 manuscrit conservé sous la cote 171 au monastère d'Esfigmenu du Mont Athos, un autre figurant sous la cote 99 à la Bibliothèque municipale de Kozanis et enfin, un dernier manuscrit conservé sous la cote 96 à la Bibliothèque de l'école de Dimitsane. L'éditeur grec n'a pas connu l'existence de l'important manuscrit du manuel de Théophile figurant à la Bibliothèque de l'Université de Jassy.

Ce dernier manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Université de Jassy sous la cote III—103. Nos anciens chercheurs l'ont trouvé dans cette même bibliothèque, d'abord sous la cote 54 puis sous la cote 170. Ce manuscrit, qui porte le titre de *Prologomènes aux lois religieuses et civiles*, a le format 17×24 cm et comprend 4 feuillets liminaires + 273 + 62 pages. Entre les deux parties du manuscrit nous trouvons 7 pages non écrites et non numérotées. Le manuscrit provient de la bibliothèque de l'«Academia Mihaileană» et comprend des indications qui ne laissent aucun doute sur le fait qu'il s'agit bien du manuel juridique de Théophile de Jannina, évêque de Campanie.

Les feuillets liminaires comprennent plusieurs notices en russe, en grec et en italien, indiquant les différents possesseurs du manuscrit, à Constantinople, à Vienne et à Bucarest. A la seconde page nous trouvons, écrite en grec, l'indication que le manuscrit a appartenu à Panait Kaleménios d'Épire, lequel se trouvait à Bucarest le 14 avril 1814. Le manuscrit a ensuite été offert à Dimitrie Hasnaș et c'est ainsi qu'il est arrivé à Jassy entre les mains de Mihail Kogălniceanu, dont l'autographe figure sur le troisième feuillet liminaire.

A quelques différences près, le manuscrit de Jassy comprend la même matière et les mêmes sous-divisions que le texte édité par Ghinis. L'examen plus détaillé de ce manuscrit et sa comparaison avec l'édition grecque ne laisseraient pas d'être utiles. Nous nous contentons pour le moment de signaler à l'érudit grec l'existence de ce manuscrit, pour qu'il en tienne compte dans ses recherches futures.

*Gheorghe Cronț*

KUKKU, ELENİ, E., 'Ο Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία, 1803—1822. Α'. 'Η Φιλόμουσος Ἐταιρεία τῆς Βιέννης [Capodistria et l'enseignement, 1803—1822. I. La Société des Philomuses de Vienne], Athènes, 1958, VIII + 231 p.

On sait que le nom de Capodistria est étroitement lié au développement et à l'organisation de l'enseignement dans la Grèce subjuguée et à la formation des jeunes Grecs dans les universités d'Occident. Nombre de chercheurs grecs et étrangers se sont occupés jusqu'ici de l'activité déployée par Jean Capodistria, mais ce sujet n'a pas été épuisé, témoin la présente étude, étayée sur un riche matériel inédit. Les matériaux utilisés proviennent des archives du Sénat Ionien (Archives Capodistria de Corfou), des Archives centrales de Grèce et de certaines archives privées.

Après avoir parlé de l'activité déployée par Capodistria à Eptanez et de ses premières actions culturelles en Russie pour le développement de l'enseignement chez les Grecs, Eleni

Kukku passe à la Société des Philomuses, fondée par Jean Capodistria à Vienne, en 1815. Elle s'occupe en détail de la création de cette société, de sa féconde activité, des personnes qui l'ont soutenue, des sommes souscrites par différentes personnalités grecques et étrangères, ainsi que de la situation des jeunes Grecs ayant obtenu des bourses aux fins de poursuivre leurs études dans certains centres universitaires d'Europe. L'auteur étudie dans un chapitre spécial «La révolution grecque et la Société des Philomuses», mais sans analyser plus à fond cette question et sans nous dire s'il a existé une liaison secrète entre la Société des Philomuses et la Société des Amis (Hétairie).

L'étude de la chercheuse Eleni Kukku intéresse également l'historiographie roumaine, du fait qu'elle traite un sujet qui se rattache aussi au passé des pays roumains. Nous citons dans ce qui suit certaines informations précieuses, qui sont restées ignorées des chercheurs de Roumanie, et nous en ajouterons d'autres que n'ont pas connues les chercheurs grecs.

Parmi les personnes qui ont soutenu la Société des Philomuses, on voit figurer dans la première liste de 1815 l'ancien métropolitain de la Hongro-Valachie, Ignatie, avec 40 ducats hollandais, le comte Jean Capodistria avec 25 ducats, Alexandre Ipsilanti avec 25 ducats, Alexandru Sturza avec 10 ducats, Roxandra Sturza avec 5 ducats, Elena Sturza avec 3 ducats, Manuk Bey avec 20 ducats, Caterina Balş avec 5 ducats, Zenovie Pop avec 20 ducats (ce dernier a également été l'administrateur de la Société), le roi de Bavière avec 50 ducats, le prince Czartorisky avec 25 ducats, le prince Gagarine avec 20 ducats, le prince Gallitzine avec 25 ducats, le tsar de Russie avec 200 ducats, la tsarine de Russie avec 100 ducats, le prince de Wurtemberg avec 50 ducats, etc.

La Société a également reçu différentes sommes par la suite et son activité a continué après la révolution de 1821, lorsque nombre de Grecs dans le besoin, à la suite des événements, ont été aidés.

Le représentant de Capodistria dans les Principautés Roumaines pour la question de la Société des Philomuses a été Gheorghe V. Paapa, qui fit part avec joie à Capodistria des sommes souscrites. Le 8 juin 1818 il lui communiquait dans une lettre envoyée par l'entremise de Pini, consul général de Russie à Bucarest, que le prince de Valachie Ioan Caragea lui avait remis la somme de 1 000 ducats pour les étudiants grecs pauvres. De même, le gendre du prince, le grand ban Arghiropol, lui avait remis 500 ducats aux mêmes fins.

Mais la somme donnée par Caragea ne constituait pas sa première souscription ; dès 1817 il avait mis à la disposition de Capodistria différentes sommes d'argent et il avait même eu avec celui-ci un échange de correspondance concernant la Société des Philomuses. Comme l'auteur n'a pas eu connaissance de ces lettres, publiées par C. J. Caradja dès 1921<sup>1</sup>, nous reproduirons ici quelques passages plus importants concernant les sommes souscrites par Caragea et le plan de Capodistria à propos de la Société des Philomuses.

Le 22 août /3 septembre 1817, Capodistria écrivait à Caragea : «Je suis très sensible aux témoignages de confiance que votre Altesse a bien voulu me donner par sa lettre du 13/25 juillet. Le sieur George Paapas, qui en a été le porteur, m'a aussi entretenu des détails qui troublent quelque fois, mon Prince, Votre repos. Ce messenger, avec la fidélité qu'il le caractérise, m'a fait connaître en même temps vos dispositions bienfaisantes à l'égard de ceux parmi nos compatriotes qui méritent le plus nos soins et notre prédilection ».

Dans une autre lettre du 5 décembre 1817, Capodistria écrivait à Caragea : «Il me tardait de La remercier du fond de mon âme de tout le bien qu'Elle fait à nos pauvres

<sup>1</sup> Voir C. J. Caradja, *Correspondența lui Capodistria cu Ioan Caragea Voevod*, dans «Revista istorică», VII (1921), p. 181—189 et VIII (1922), p. 27—40 et Nestor Camariano, *Despre organizarea și activitatea Eteriei în Rusia înaintea de răscoala din 1821*, dans «Studii și materiale de istorie modernă», II (1960), p. 79.

élèves. J'ai reçu très exactement les envois que le sr. Paapas m'a faits, et je compte sur ceux que Votre munificence, mon Prince, me promet pour le temps que durera votre Principauté» (p. 187).

Cette même lettre nous informe que le gendre de Caragea, Constantin Vlaghoutzi, et Alexandru Mavrocordat ont souscrit eux aussi pour la Société des Philomuses. Ainsi Capodistria écrit : «je me réserve d'écrire moi-même aux deux autres illustres bienfaiteurs, Vlaghoutzi et Maurocordato» (p. 187).

Dans la lettre adressée à Caragea, Capodistria lui donnait des détails précieux sur le plan qu'il avait forgé concernant la Société des Philomuses : «J'espère sous peu de jours être dans le cas de mettre sous les yeux de Votre Altesse le règlement administratif au moyen duquel les souscripteurs anonymes auront connaissance régulière et annuelle de l'emploi des fonds qu'ils ont bien voulu vouer à cette œuvre patriotique et chrétienne. Je tâche de donner à cette institution une base solide et de la rendre autant que possible indépendante des hommes et des choses de notre temps ...

Vous, mon Prince, et les autres souscripteurs, tout en gardant le secret le plus sévère de Votre nom, vous devez cependant contribuer à la mise à exécution de ce plan. Il Vous sera réservé de nommer, pour Votre part, à perpétuité des jeunes gens qui seront élevés et instruits aux frais des souscripteurs». Il ajoutait en conclusion : «Je m'arrête à ces indications. Plus tard Votre Altesse verra le tout et ne dédaignera peut-être pas d'y donner son suffrage».

Revenons à présent à l'activité du représentant de Capodistria à Bucarest. Dans sa lettre du 8 juin 1818, Paapa ajoutait que «monsieur Brincoveanu, à qui monsieur Sturza a écrit par mon entremise de bien vouloir souscrire pour cette œuvre sacrée, n'a rien voulu donner en invoquant mille prétextes dictés uniquement par son avarice» (p. 183).

Paapa écrivait à Capodistria, à propos des Moldaves : «Jusqu'ici je n'ai encore rien reçu de Jassy, bien que là-bas ils m'aient fait maintes promesses ; mais je leur ai écrit et j'attends leur réponse».

Le 8 décembre 1818, le même Gheorghe Paapa annonçait à Capodistria que l'évêque de Buzău, Costandie, «plein de zèle, offrait, pour les besoins et au profit de nos concitoyens qui étudient en Europe, la somme de 500 ducats», et il ajoutait que l'évêque «m'a promis de m'en donner à nouveau, tout autant, dans quelques mois». L'ouvrage contient également la lettre du 7 décembre 1818 adressée par l'évêque de Buzău à Capodistria.

Parmi les documents publiés à la fin du volume nous trouvons quelques lettres envoyées de Bucarest à Capodistria. L'une d'elles, signée par le grand trésorier Ioan Moscu et datée du 8 décembre 1819, déclarait ce qui suit : «J'ai toujours nourri un zèle ardent pour le progrès et le bonheur de notre malheureux peuple et j'y ai contribué selon mes moyens ; je m'empresse de faire de même à présent en envoyant à Votre Excellence mille ducats hollandais pour l'école agréable à Dieu, fondée par votre incomparable patriotisme, pour l'élevation culturelle de notre peuple déchu et malheureux» (p. 198). Et G. Paapa ajoutait dans une lettre du 9 décembre 1819 adressée à Capodistria, à propos de la souscription du grand trésorier Ioan Moscu, que le donateur était un grec originaire de Salonique, habitant depuis près de 50 ans à Bucarest et qu'il était l'un des plus riches boyards et des plus grand banquiers de cette ville (p. 199).

Par une lettre du 8 février 1820, G. Leventis, deuxième drogman au Consulat général de Russie à Bucarest, offrait lui aussi une somme de 200 ducats, à laquelle il ajoutait 200 autres ducats offerts par le patriote *medelnicer* Atanasie, pour les jeunes Grecs étudiant en Europe. Le 9 avril 1820 Leventis écrivait à Capodistria qu'il avait obtenu de la part du grand logothète Stefan Bellu la somme de 500 ducats hollandais pour les jeunes



Grecs pauvres étudiant en Europe et il lui promettait d'agir « avec toute la prudence nécessaire » (voir également la lettre du 9 avril 1820 adressée par Stefan Bellu à Capodistria).

Trois mois plus tard, le 8 juillet 1820, Leventis envoyait à Capodistria une lettre adressée par les frères Hagi Ianuş de Craiova, datée du 1<sup>er</sup> juin 1820, où ceux-ci offraient pour les jeunes Grecs pauvres étudiant en Europe, la somme de mille ducats hollandais. C'est à cette souscription que Leventis se référait en écrivant à Hagi Ianuş : « Je vous remercie de votre grand zèle pour le bien de notre société. Puissent tous les bons patriotes vous imiter et aider eux aussi nos pauvres élèves Grecs, de manière à se rendre dignes du titre modeste de bienfaiteurs de la Grèce »<sup>2</sup>.

Le présent ouvrage nous fournit également nombre de renseignements sur les boursiers de la Société des Philomuses. L'un d'entre eux, Sp. Politis, fut envoyé d'Odessa à Bucarest aux fins de faire ses études auprès du professeur Vardalahos. Après avoir séjourné quelques mois à Bucarest, où il fut aidé par G. Leventis (p. 115), Politis se rendit à Pise afin de se joindre aux autres boursiers qui se trouvaient là sous la haute protection de l'ancien métropolite de la Valachie, Ignatie.

Par son intéressante étude, étayée sur un précieux matériel puisé avec beaucoup de minutie dans différentes archives, Eleni Kukku a réussi à contribuer à l'élucidation de différents problèmes liés à l'organisation et à l'activité de la Société des Philomuses, fondée en 1814 par le grand homme politique Jean Capodistria. Cet ouvrage sera des plus utiles aux chercheurs.

*Nestor Camariano*

SENKEVICI, I. G., *Освободительное движение албанского народа в 1905—1912*, Izdatelstvo Akademii Nauk S.S.S.R., Institut d'Histoire, Moscou, 1959, 261 p.

La monographie de I. G. Senkevici concernant la période cruciale de l'histoire moderne de l'Albanie est le résultat d'une étude poussée et approfondie<sup>3</sup>. On peut affirmer que l'auteur connaît tout le matériel portant sur la question étudiée. Pour ce qui est des sources inédites, il est allé puiser dans les archives albanaises, autrichiennes et russes, notamment les fonds des consulats russes de Macédoine et d'Albanie, respectivement des villes de Skodra, de Prizren, de Janina, de Salonique et de Monastir. Il a également utilisé des informations orales transmises par les participants aux événements et la presse contemporaine albanaise, turque, italienne, autrichienne et anglaise.

Le chapitre I de la monographie traite de la situation sociale et économique de l'Albanie au début du XX<sup>e</sup> siècle lors de la pénétration du capital étranger sur le territoire actuel de l'Albanie. La situation politique se caractérise par le développement du mouvement de libération albanais et par la rivalité entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, toutes deux désireuses d'asservir le pays.

<sup>2</sup> Voir *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821. Eteria în Principatele române*, Bucarest, 1960, vol. IV, p. 63.

<sup>3</sup> L'auteur avait publié auparavant certains résultats de ses recherches. Voir, par exemple, son article dans *Вопросы Истории*, 6, 1956.

La première organisation albanaise qui dirige la lutte nationale de libération est la Ligue de Prizren, fondée en 1877, et supprimée en 1881. Une autre organisation, à savoir l'Association d'Istanbul, fondée dans cette ville en 1879, transfère son siège, peu de temps après, à Bucarest. Elle a déployé ici une féconde activité et a édité un abécédaire albanais, un livre de lecture et le journal « Drita ». En 1885, l'Association prend elle aussi ce dernier nom, qu'elle change en 1887 pour celui de « Dituria ». En 1902, une filiale de l'organisation est fondée à Constantza. L'un des résultats de l'activité déployée par les organisations albanaises a été la création de la première école albanaise à Corcea, en 1886, soutenue par les fonds de la colonie albanaise de Bucarest (p. 639).

Le mouvement national de libération a pris un grand essor entre 1905 et 1908 grâce à la puissante influence exercée par la révolution bourgeoise-démocratique de Russie, notamment sur les colonies albanaises de Roumanie et de Bulgarie. En 1906, les trois associations albanaises de Roumanie se sont unies en une seule association portant le nom de « Bashkimi ». L'activité révolutionnaire des Albanais s'intensifie dans les Balkans, et nombre de comités secrets prennent naissance en Albanie et en Macédoine. Le comité secret de Monastir a été en contact avec les comités albanais de Bucarest et de Sofia. Parmi les combattants des détachements albanais qui pendant l'hiver de 1906—1907 se réfugièrent à Bucarest, se trouvant également Mihail Grameno, l'un des chefs les plus marquants des détachements albanais. Les idées socialistes se répandent à cette époque en Albanie.

Le chapitre III, consacré aux rapports entre le mouvement de libération albanais et le mouvement des jeunes Turcs, fait état à plusieurs reprises de la collaboration des Macédo-Roumains avec les Albanais. Ceux-ci tiennent à cette époque (1908—1910) plusieurs congrès. Une délégation des colonies de Roumanie a pris part elle aussi au congrès de Monastir. Le comité albanais de Bari (Italie) qui a préparé la révolte albanaise de 1911 — dont s'occupe le chapitre IV de la monographie — a entretenu lui aussi des relations avec les colonies albanaises de Roumanie.

Le dernier chapitre traite de l'insurrection générale d'avril-juillet 1912 — organisée par les comités de Monastir, de Corcea, de Dibra et d'Elbasan — ainsi que de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie, le 28 novembre 1912.

La révolte albanaise de 1912 a contribué à affaiblir les positions de l'Empire ottoman dans les Balkans et a facilité la victoire des alliés balkaniques dans la guerre de 1912.

Les nombreuses références à la Roumanie que nous trouvons dans cette monographie sont précieuses pour la connaissance des relations roumano-albanaises et des formes de l'appui direct et indirect donné par la Roumanie au mouvement de libération nationale albanais dans les périodes de son essor. Ces références auraient été plus riches encore si l'auteur avait consulté les archives roumaines et la presse roumaine. Il aurait été utile par exemple de signaler l'existence de l'Institut culturel albanoroumain à Bucarest, en 1892, ou les données sur l'Association « Drita » (voir Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Archives D. A. Sturdza, VI, actes 125—128). Cette question devra être approfondie par des études ultérieures, qui ne pourront que s'étayer sur l'ouvrage essentiel de I. G. Senkevici, lequel constitue une contribution importante à la connaissance de l'histoire de l'Albanie et de certains aspects des relations interbalkaniques à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

*Sava Iancovici*

KYRIAKIDES, ST., *Zur neugriechischen Ballade*, dans *Südost-Forschungen*, XIX (1960) p. 326—343.

Communication tenue lors de la Semaine grecque organisée par l'Université de Munich en 1960, le texte dont nous nous occupons est particulièrement intéressant pour les chercheurs qu'intéresse la création orale des peuples balkaniques, le monde poétique auquel le folklore grec est si étroitement lié.

Une discussion plus large impose la définition de la ballade populaire en général et c'est là le point de départ de St. Kyriakides dans la présente étude. En soulignant que les motifs spécifiques à cette dernière seraient « ou bien mythiques, ou bien héroïques », St. Kyriakides limite excessivement la sphère de la ballade, dont seraient donc exclues de nombreuses ballades à caractère de nouvelle, des créations populaires plus récentes, totalement dépourvues d'éléments mythiques ou héroïques. St. Kyriakides lui-même analyse les ballades grecques « akritiques » — à thèmes héroïques évidents et à fréquents traits fabuleux, qui semblent avoir imposé à l'auteur la définition susmentionnée — et reconnaît que l'autre espèce de ballades, plus récente, et qu'il nomme « *paralogai* », a un caractère de nouvelle. Se guidant pourtant, en premier lieu, d'après la ballade grecque du *Pont d'Arta* où le thème très ancien — sacrifice humain apporté pour que les murs soient plus durables — englobe dans le contenu épique certaines croyances et superstitions antiques, St. Kyriakides ajoute qu'un trait caractéristique propre à la ballade-nouvelle c'est aussi l'élément mythique. Mais parmi les exemples de « *paralogoi* » donnés par St. Kyriakides il y a des ballades manquant de tout élément mythique — telle celle du mari rentrant après une absence prolongée, ou de l'homme travesti en femme pour conquérir sa bien-aimée. Le fonds commun balkanique aussi bien que la production épique de chaque peuple peuvent fournir beaucoup d'autres exemples de ce type.

En ce qui concerne la définition de la manière spécifique de conter de la ballade en général, St. Kyriakides se limite, de même, aux caractères déjà connus de la ballade néo-grecque. Son style de narration, en effet, n'est pas « détaillé et calme », mais « passe rapidement et dramatiquement d'un épisode à un autre », très souvent sans formes de transition. Kyriakides cite l'observation faite le siècle dernier par Gustave Meyer, qui disait que, contrairement aux ballades néo-grecques — on pourrait leur ajouter les ballades bulgares — les ballades serbes (et roumaines aussi, ajouterions-nous) se caractérisent justement par une « épique touffue ». Elles se développent largement, avec des évocations souvent détaillées et colorées des gestes des héros, de leurs habits et même de l'endroit où se déroule au moins le début de l'action. Autrement dit, tandis que les premières ont plutôt le caractère d'esquisses profondément dramatiques, les secondes frappent par la largesse épique, se rapprochant de la nouvelle de la Renaissance italienne, créée sur le modèle des contes orientaux. St. Kyriakides signale que même parmi les ballades grecques, celles de Chypre se caractérisent justement par cette « *epische Breite* ».

Il est intéressant de retenir les détails fournis par St. Kyriakides sur les chanteurs épiques de profession, qui existent « aujourd'hui encore » dans cette Ile. Ils voyagent d'une localité à l'autre, chantent leurs ballades dans les cafés ou dans les places publiques, en vendant souvent des feuilles volantes avec le texte de la ballade. Ces ballades contiennent des histoires contemporaines peu communes : un amour, un incendie, un tremblement de terre, etc. Si l'on tient compte de la théorie que les régions de frontière d'une culture gardent ça et là des traits ayant eu autrefois un caractère général, on peut tirer des conclusions intéressantes sur le mode probable de création et de diffusion des ballades-nouvelles sur tout le territoire balkanique,

Sont encore précieuses les observations de St. Kyriakides sur le groupe beaucoup plus ancien des ballades grecques « akritiques », ayant comme figure centrale le héros Digenis Akritas et d'autres combattants contre les Sarrasins qui attaquaient les frontières de l'Empire byzantin en Asie, aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Les traits et les actions de ces héros sont très ressemblants à ceux des héros du cycle danubien des ballades héroïques, générées plus tard, dans les circonstances spécifiques des petites expéditions militaires turques, entreprises surtout le long du Danube. Nous pensons surtout au cycle des Novac, commun aux peuples vivant sur les rives de ce fleuve. Denise Akritas, tout comme ses semblables, agit avec « une force surhumaine », il a une « stature titanesque ». Il « disloque de grands rochers » facilement ; « le coup de sa massue résonne comme le tonnerre » à une distance de 65 milles ; les nobles qui se trouvent à la table du roi se jettent à terre, croyant à un tremblement de terre, mais ils sont encore plus effrayés lorsqu'ils apprennent que le héros se trouve dans le voisinage.

St. Kyriakides découvre donc l'origine de ces ballades dans le répertoire des chanteurs ambulants de l'Empire byzantin des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles et explique leur perpétuation jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle grâce à ces mêmes chanteurs ; mais pour les ballades « *paralogai* » il propose l'explication intéressante et hardie d'après laquelle celles-ci auraient leur source dans le théâtre hellénique. Les mimes de ce théâtre, qui étaient devenus très populaires à l'époque de l'Empire byzantin, étaient au début danseurs et chanteurs en même temps, pour ne plus jouer ensuite que la pantomime proprement dite, tandis que l'épique orale était entonnée par des poètes-chanteurs.

L'hypothèse est d'autant plus digne d'être retenue que l'auteur explique de cette manière la persistance historique et la large diffusion de certains thèmes spécifiques aux ballades « *paralogai* », diffusion qui atteint l'aure de la ballade de l'Europe occidentale : le retour du mari après une longue absence (point de départ, l'épisode de Pénélope dans l'Odyssée), l'homme qui se travestit en femme pour pénétrer dans la chambre de la femme désirée (Achille et Déidamée, à la cour du roi Lykomède), la lutte entre le père et le fils (Ulysse et Télémaque), la mère qui tue son enfant et le sert à son mari à table (le mythe de Thésée et Proné), le sommeil nuptial du héros près d'une belle jeune fille morte (Achille et Penthésilée). D'après St. Kyriakides, ces motifs — qui faisaient partie de la substance de la pantomime accompagnée de chants épiques de la tragédie classique grecque — ont été repris par les chanteurs étrangers, surtout Normands, venus à la cour de Byzance, ou bien ont été diffusés par les mimes hellènes eux-mêmes, sur le territoire de l'Empire d'Occident. Ce genre de pantomime y était devenu un genre d'art populaire tellement enraciné que Théodoric, roi des Ostrogoths, a décidé que de telles représentations continuassent en toute liberté, selon l'ancien usage du peuple latin d'Italie.

C'est sur ces bases que termine St. Kyriakides son étude, en invitant à une analyse plus attentive du large fonds commun de la ballade-nouvelle européenne en général et balkanique en spécial — en ce qui concerne ses sources dans la culture populaire de l'époque hellénique. Afin d'aboutir à de meilleurs résultats, il propose la collaboration des folkloristes avec les historiens littéraires et les spécialistes en philologie classique.

*Ovidiu Papadima*

GASPARINI, EVEL, *Questioni di mitologia slava*, dans *Slovenski etnograf*, Ljubljana, 13, 1960, p. 91—114.

Cette étude nous donne une série d'informations concernant l'ancienne mythologie slave. L'auteur n'a pas recours aux vieilles mentions historiques ou aux vieux documents litté-

raires, dont la substance lui semble épuisée, mais tente de faire une reconstitution folklorique et ethnographique, en juxtaposant ou en superposant des phénomènes culturels hétérogènes et apparemment sans cohérence (croyances, coutumes, pièces folkloriques proprement dites).

Le premier chapitre (« La pesca della terra ») étudie la signification d'une légende cosmogonique très répandue chez les peuples de l'Europe orientale. Selon cette légende, la terre aurait été créée à partir d'une poignée de sable extraite du fond de la mer par le diable ou bien par un oiseau. C'est là, en fait, l'un de ces mythes cosmogoniques antiques qui proclament le dualisme de l'acte de la création, auquel participent dans une égale mesure le principe du bien et le principe du mal. L'auteur, qui nous donne nombre d'exemples tirés du folklore des peuples de l'est de l'Europe et qui témoigne d'une vaste érudition, n'a cependant pas recours aux matériaux roumains apparentés, dont la contribution aurait pu lui être utile. Ainsi la légende de la création de la terre à partir du sable tiré du fond de la mer par le diable se retrouve aussi dans le folklore roumain (T. Pamfile, *Povestea lumii de demult după credințele poporului român*, Bucarest 1913, p. 19, 42); il en est de même des légendes apparentées sur la création et le développement de la terre (*ibidem*, p. 20), sur les montagnes considérées comme une œuvre diabolique (Marcel Olinescu, *Mitologie românească*, Bucarest, 1944, p. 49), sur la voute plantaire qui serait due à une mutilation initiale et qui s'est transmise — comme dans la plupart des légendes, par exemple celles qui nous disent pourquoi l'ours n'a pas de queue — à tout le genre humain. De même, l'auteur ignore certaines légendes intéressantes concernant la collaboration cosmogonique entre Dieu et la colombe et tout ce qui se rattache à ce volatile, dans le folklore des peuples slaves de l'est de l'Europe. (voir Em. Iaroslavski, *Comment naissent, vivent et meurent les dieux et les déesses*, Bucarest, 1962, où nous trouvons reproduit à la page 69 un chant recueilli par A. Afanasiev). L'erreur de l'auteur tient au fait qu'il ne met pas en lumière l'aspect dualiste contradictoire du processus de la création (ce qui montre combien sont limitées et inutiles dans la conception populaire l'existence et l'activité de la divinité) et qu'il ne veut voir dans le personnage principal de la création qu'un personnage mythologique à attributs lunaires imprégnés de christianisme.

Dans les chapitres suivants (« Il Dio visitatore » e « Bog e le maschere ») l'auteur essaie de nous dépendre un dieu primordial (provenant de la zone supérieure du panthéon des anciens Slaves) et analyse le contenu de certains noëls, de certains rites (même lorsque leur célébration a été transférée à d'autres dates), ainsi que la coutume des pièces jouées avec des masques. Pour ce qui est des noëls, l'auteur étudie des textes dans lesquels les chanteurs réveillent les gens de la maison, en affirmant qu'ils ne leur apportent aucun mal et qu'ils introduisent Dieu dans la demeure (le matériel roumain portant sur cette question est ignoré par l'auteur; voir T. Pamfile, *Crăciunul. Studiu etnografic*, Bucarest, 1914, p. 52, 54, 57, 59, 60). Dans le cas des pièces jouées avec des masques, l'auteur constate une certaine liaison entre les noms de « vieux » et de « vieille » des principaux travestissements et entre le nom donné aux morts chez différents peuples. Derrière ces chants, ces coutumes et ces croyances, aujourd'hui dépourvues de cohérence, l'auteur voit un dieu originaire — le même que celui qui avait été identifié dans le chapitre précédent comme étant un dieu lunaire. Mais cette fois ce dieu a des attributs funéraires; on peut observer en même temps la direction mystique de l'évolution de la conception de ce personnage mythologique.

Enfin, dans le dernier chapitre publié jusqu'ici (« Bog e il grano »), l'auteur, partant de la coutume que les peuples slaves avaient d'honorer le blé en lui accordant des attributs divins, de la cérémonie de la première ou de la dernière gerbe moissonnée et appelée « vieux » ou « vieille » et qui s'est conservée dans certaines cérémonies à caractère magique et religieux célébrées dans le courant de l'année, de même que de l'habitude de tirer au sort la personne qui devait commencer la moisson chaque année, en arrive à affirmer que les anciens Slaves ont

connu un dieu principal de la récolte. Il s'agit en l'occurrence du même dieu unique dont les attributs lunaires et funéraires ont été étudiés dans les chapitres antérieurs, attributs auxquels s'ajoute à présent celui de la fertilité, confondue avec le blé lui-même. Mais arrivé à ce point de sa démonstration, l'auteur se trouve sur d'autres positions que les résultats de récentes recherches portant sur l'ancienne mythologie slave effectuées en U.R.S.S. Ainsi, les recherches actuelles nous montrent que les Slaves n'ont connu aucune sorte d'idées anthropomorphes sur l'esprit des céréales et les chercheurs plus anciens n'ont pas davantage signalé de cas de céréales personnifiées ou animées d'autre manière, comme on le constate par exemple chez les peuples germaniques (S.A. Tokarev, *Религиозные верования восточнославянских народов XIX—начала XX века*, p. 62).

Les derniers chapitres (« Il Dio celeste ozioso » et « La situazione di Perun ») de même que le chapitre des conclusions n'ont pas encore vu le jour, de sorte que nous ne pouvons émettre un jugement anticipé sur la valeur générale de l'étude. Mais il est certain que l'auteur ne semble pas se préoccuper du problème des racines historiques de ces croyances, non plus que de celui de leur transformation ultérieure; il ne s'est pas davantage attaché à analyser les conditions sociales et historiques qui ont contribué à la survivance de ces croyances, ce qui l'a empêché de préciser le rôle réel qu'elles ont joué dans la vie du peuple.

Mais les réserves susmentionnées, même si elles touchent aux principes et aux méthodes de travail spécifiques à de telles recherches, ne diminuent pas la valeur de cet ouvrage en tant que source d'information.

*Adrian Fochi*

GRAFENAUER, IVAN, *Ein altpflanzerisch-ähtonischer Wurmsegen in der Schweiz und Slovenien*, dans *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 57, 1961, p. 148—152.

L'auteur essaye d'apporter une contribution supplémentaire aux rapports ethnographiques et folkloriques des peuples de la zone alpine orientale, respectivement entre Slovènes et Suisses. Ces derniers temps, après le congrès ethnographique de Ljubljana (avril 1956) où furent posées les bases des recherches de ce genre, les documents attestant ces rapports se sont accumulés en assez grand nombre, incitant à faire de sérieuses recherches comparatives. Dans le présent article l'auteur procède à la discussion d'une formule d'incantation contre la morsure de serpent, formule qu'il trouve aussi bien chez les Slovènes que chez les Allemands, offrant dans ce dernier cas même deux exemples du IX<sup>e</sup> siècle. Cette incantation est composée d'une formule énumérative comprenant les différentes parties du corps humain d'où la maladie (dans ce cas le venin) est exhortée à sortir. L'ordre de l'énumération va des organes internes vers les organes externes : de la moelle à l'os, de l'os à la chair, de la chair aux cheveux et de là dans la terre, où la force de l'incantation la retiendra. Le fait que les variantes slovènes sont identiques comme sens et semblables comme forme à celles des Allemands détermine l'auteur à conclure qu'il s'agirait d'une nouvelle preuve de la très ancienne liaison culturelle helvète-slovène. La position de l'auteur à l'égard de cette incantation paraît assez contradictoire lorsque, après avoir affirmé le lien de la civilisation populaire de son pays avec la civilisation de l'Europe centrale, il reconnaît aussi l'existence de formules d'exorcisation semblables aussi bien chez les Slaves méridionaux qu'orientaux. Pour les Slaves méridionaux il donne comme exemple une prière du IX<sup>e</sup> siècle figurant dans l'Euchologe du Sinaï, où l'énumération est

semblable, bien qu'évoluant en sens inverse. D'ailleurs, le folklore roumain connaît la même formule énumérative appliquée à la même incantation contre la morsure de serpent. Il y en a de nombreuses variantes (près de 60 textes ont été publiés rien que par Artur Gorovei, *Descntecele romnitor*, Bucarest 1931, p. 395—398, recueillis jadis dans toutes les régions de Roumanie, mais surtout en Moldavie). L'exemple ci-dessous sera concluant, bien que la formule énumérative y soit encore inverse, allant de l'extérieur vers l'intérieur : Prinsu-s-a dihu de păr, /Păru-i prins de piele, /Pielea de carne, /Carnea de os, /Osu sănătos/ Dă veninu jos/ Și șarpele dihu/ Să-și beie veninu. (Le serpent s'est attaché aux cheveux, les cheveux à la peau, la peau à la chair, la chair à l'os, os sain rejette le venin et que le serpent boive son venin). Cette formule est caractéristique pour toutes les variantes roumaines de cette incantation. Il en est de même pour la formule finale des versions slovènes et suisses, où le venin est envoyé dans la terre, et c'est pourquoi l'auteur a classifié cette incantation agraire-pastorale, de nuance chthonienne, ce qui n'est propre à cette incantation ni aux deux peuples. Nous la trouvons aussi chez les Serbes, les Bulgares et les Grecs, ainsi que chez les Ukrainiens, Allemands et les anciens Egyptiens et elle est fréquemment rencontrée dans les incantations roumaines (cf. Gorovei, *op. cit.*, p. 145). Mais l'ensemble de la formule énumérative est attesté dès l'antiquité romaine. Les exorcismes romains chassaient l'esprit de la maladie « de la tête, des cheveux, de la langue, de sous la langue, des bras, des narines, de la poitrine, des yeux, des veines, du gros intestin, de l'intestin grêle » (Gorovei, *op. cit.*, p. 166 et 169) ce qui fait douter des conclusions de l'auteur. On voit donc que le phénomène culturel représenté par cette incantation est beaucoup plus vaste et que le rapprochement entre Suisses et Slovènes ne peut plus être considéré comme significatif. Il semblerait par contre que ce matériel se rattache davantage à l'Europe orientale, où on a recueilli au siècle dernier des exemples nombreux et concluants. Nous ne pouvons pas savoir quelle est la valeur des autres preuves relatives à l'éventuelle communauté helvète-slovène à laquelle se réfère l'auteur au début de son article, mais en tout cas l'exemple dont il cherche à étayer sa thèse ne nous paraît pas des plus heureux.

*Adrian Fochi*

VUJIČIĆ, STOJAN D., *Les formes métriques sud-slaves de la poésie de Balint Balassi*, dans *Studia slavica*, VI (1960), 3—4, p. 393—409.

Balint Balassi (1551—1594) passe pour l'un des premiers — sinon même le premier — grand poète lyrique hongrois. Son œuvre comprend des poésies patriotiques et des chants d'amour écrits bien souvent sous l'empire d'événements et de sentiments vécus par lui-même. Il a eu une existence mouvementée, de poète-aventurier et de noble-soldat, tout comme d'autres rhapsodes du XVI<sup>e</sup> siècle. Grand féodal, il a lutté contre les Turcs et après de longues pérégrinations en Hongrie et en Pologne, également déterminées par des drames sentimentaux, il est mort complètement ruiné, en défendant la ville d'Esztergom, assiégée par les Turcs. Humaniste distingué possédant une vaste culture, qui englobait la littérature gréco-latine et les poètes italiens, parmi lesquels en premier lieu Pétrarque, Balassi s'est penché avec intérêt sur la poésie populaire des Hongrois et des peuples voisins.

C'est justement un aspect de ces relations qu'étudie Vujičić. Il analyse deux poésies. *Aenigma* et *Bécsi Zsuzsannáról s Anna-Máriáról szerzette* (« Sur Suzanne de Vienne et Anne-

Marie \*), dans la structure métrique desquelles il découvre des influences de la poésie populaire serbo-croate. L'analyse est minutieuse et faite avec une grande compétence.

V. commence par relever que *Aenigma* est construite en vers de huit syllabes, binaires à césure médiane 4/4, et ternaires à deux césures 3/2/3. Le premier type de vers existait à l'époque dans la poésie populaire hongroise, mais le second, qui faisait défaut, existait dans la poésie populaire serbe. Ainsi, le roman pastoral *Planin* écrit par Petar Zaranic en 1536 comprenait deux fragments populaires chantés sur des mélodies connues à cette époque. L'un de ces fragments a été conservé dans le manuscrit de Zadar datant du début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais son existence remonte probablement à un siècle plus tôt. Le vers est fait de huit syllabes ternaires 3/2/3. Le poète savant Dzare Držić de Dubrovnik (1461—1501) a écrit des poésies dans le même mètre, d'après le modèle folklorique. Le début du XVI<sup>e</sup> siècle connaît un véritable épanouissement de la poésie d'amour en Dalmatie, grâce à la création de Vlahović, Držić, Lukić et d'autres encore, cités par Vujičić. D'un autre côté, la littérature hongroise connaît au XVI<sup>e</sup> siècle des traductions de poèmes épiques serbes tels que celui consacré au roi Béla et à sa fille Bankó (1570). La circulation des poésies populaires d'un pays à l'autre était fréquente à l'époque. Les poètes de la cour connaissaient en ce temps-là nombre de chants populaires serbes, polonais, slovaques et roumains. Les relations roumano-hongroises étaient intenses, dans les deux sens. Vujičić nous en donne un exemple, précieux pour nous, celui de la « Danse de Lazar Apor » du Codex Kájoni, qui a inspiré la danse « *Bátuta* » des Roumains de Battonya.

Les péripéties de son existence personnelle ont permis à Balint Balassi de connaître la poésie populaire serbe. Sa vie de soldat l'a mis en contact avec nombre de soldats serbes et croates, lors des batailles livrées aux frontières du royaume de Hongrie. Vujičić dresse une liste minutieuse des personnages au nom serbe, connus par le poète, ainsi que par son père et son grand-père, noms qui apparaissent dans les documents de la famille, ainsi que dans la correspondance du poète.

Quant au motif des deux cygnes dont l'un est ravi par un faucon et l'autre meurt de douleur, il existait dans toute la poésie d'amour serbo-croate, ainsi que dans la poésie savante de la zone qui a subi l'influence de Pétrarque. Le catalogue d'un poète inconnu aux initiales St. D. du XVII<sup>e</sup> siècle comprend une poésie ayant exactement le même contenu. Vujičić suppose que cette poésie aurait pu s'inspirer du même original folklorique que le poème de Balassi.

Avec la même précision, Vujičić analyse aussi l'autre poésie de Balint Balassi. Le chercheur Sandor Eckhardt indique la source de ces vers dans les chants slovènes de la collection de Karel Streckelj, qui comprennent nombre de vers analogues à ceux du poème hongrois mais qui, comme le signale Vujičić, n'ont pas un mètre de dix syllabes 4/6. Une poésie populaire polonaise publiée par József Waldpfel aurait également pu servir de modèle. Mais le vers de dix syllabes alterne avec le vers de 9 syllabes, et la césure sépare les mots. C'est pourquoi les poésies serbes peuvent être considérées avec plus de probabilité comme ayant inspiré le poème de Balassi (malgré certaines contradictions de détail), d'autant plus que certains chants épiques hongrois, tel le « Chant d'András Vásárhelyi » de 1508, ont le même mètre. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le vers de 10 syllabes 4/6 réapparaît sous le nom de *serbus manier* dans l'œuvre de Vórosmary, Petofi et d'autres encore, sous l'influence de la traduction des chants populaires serbes.

L'article de Vujičić est intéressant non seulement par ses informations d'ordre historique et littéraire, mais aussi parce qu'il nous montre l'utilité de l'analyse métrique des poèmes, en tant que moyen de démonstration objective d'une influence poétique. En second lieu,



l'article enrichit de données nouvelles nos connaissances sur les relations culturelles entre les peuples serbe, hongrois et polonais au XVI<sup>e</sup> siècle, et suggère qu'il serait important d'entreprendre des études aux fins de préciser le rôle de l'élément roumain dans cet ensemble culturel.

*Sorin Alexandrescu*

VĂTĂȘIANU, VIRGIL, *Istoria artei feudale în țările române, vol. I. Arta în perioada de dezvoltare a feudalismului* [Histoire de l'art féodal dans les pays roumains, vol. I. L'art dans la période de développement du féodalisme], Bucarest, 1959, 1018 p. (avec 910 illustrations dans le texte).

Cet ample volume de synthèse traite de l'évolution de l'art féodal roumain dans les trois provinces historiques de Transylvanie, Valachie et Moldavie, depuis les origines, jusque vers l'an 1525. Une place appréciable est réservée en même temps à la création artistique des minorités nationales. L'ouvrage poursuit également les relations des pays roumains avec ceux de l'Europe Centrale et Orientale, ainsi qu'avec la Péninsule des Balkans, de même que certaines interférences de l'art roumain de Transylvanie avec l'art saxon et magyar. La division du moyen âge en périodes, telles que les ont fixées les recherches récentes, a permis à l'auteur de subdiviser son livre par étapes, la haute époque féodale (des X<sup>e</sup> — XI<sup>e</sup> siècles jusque vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle) — et l'âge d'or de la féodalité, divisé à son tour en deux phases, dont la première s'achève au milieu du XV<sup>e</sup> siècle et la seconde en 1525. Au sein de chaque étape sont étudiés tour à tour l'architecture — en tant que manifestation majeure — puis la sculpture, la peinture, le mobilier, l'argenterie, les miniatures et les broderies liturgiques.

Au cours de la période initiale (X<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles) prédominent les constructions en bois. Ce sont elles qui ont déterminé, dès qu'on se mit à édifier des monuments en pierre, l'apparition dans les trois provinces historiques roumaines, de l'église-salle, consistant en une nef rectangulaire et un sanctuaire. La prémisses de l'église-salle est « la maison en bois, la maison composée d'une seule chambre aux murs faits de poutres disposées horizontalement les unes sur les autres et assemblées à leurs extrémités, la longueur de la poutre déterminant aussi celle du mur et le plan carré ou rectangulaire » (p. 71). C'est encore la longue pratique de l'architecture en bois qui explique, probablement, la tendance qu'on a d'allonger les monuments religieux en Moldavie ; le même genre de construction se trouve aussi selon l'auteur à la base de l'originale voûte moldave. La diffusion générale des constructions en bois et leur apport à l'apparition de l'église-salle démontrent, pour la période de début de la féodalité, le développement commun et les facteurs de liaison de l'architecture des trois provinces et mettent en relief le rôle déterminant de l'élément roumain autochtone dans l'élaboration de ce type de construction en pierre. Cette conclusion montre du même coup qu'en Transylvanie, Valachie et Moldavie, à l'époque où l'on passe du bois à la pierre, l'architecture s'intègre, même si c'est dans une chronologie plus tardive, dans l'évolution générale de l'architecture européenne où l'église-salle embrasse, aux IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, une vaste aire s'étendant « depuis la Catalogne, à travers le sud de la France, la Lombardie, la Yougoslavie et la Bulgarie, jusqu'en Crimée » (p. 72). Dans les zones de Transylvanie où la population roumaine est compacte, notamment dans les monts Apuseni et au Maramureș où les colonisations n'ont généralement pas pénétré, on constate

que ce sont les constructions de bois qui prédominent, lesquelles se sont du reste maintenues jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. L'existence de ces témoignages d'une très ancienne architecture qui conserve jusque dans les fondations de plus fraîche date (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) — comme l'observe du reste l'auteur (p. 253) — des types et des éléments archaïques, aurait, croyons-nous, rendu utile une discussion et, à tout le moins, un essai de délimiter lesdits caractères<sup>1</sup>. Les conclusions du professeur Vătăşianu auraient pu tirer un plus grand profit de diverses informations puisées dans les documents, lesquels, parfois, n'ont pas été suffisamment commentés dans le texte. C'est ainsi que nous rappellerons une lettre du pape Innocent III, du 16 avril 1204<sup>2</sup>, attestant l'ancienneté des monastères orthodoxes dans les territoires de l'ouest de la Transylvanie et où, détail intéressant, le chef de l'Eglise romaine suggère à son évêque d'Oradea d'utiliser les constructions existantes des Roumains orthodoxes pour les besoins du culte catholique<sup>3</sup>. Pour le sud-ouest de la Moldavie et pour la Valachie on possède des documents en date du 14 novembre 1234<sup>4</sup>, de 1247<sup>5</sup> (diplôme accordé aux chevaliers de Saint-Jean) et de mai 1359 (lettre du patriarche de Constantinople reconnaissant la métropole de Valachie)<sup>6</sup>, qui apportent tous la preuve évidente de l'ancienneté et de la stabilité de l'organisation ecclésiastique de la société féodale roumaine, capable, comme le déclare la lettre du pape Grégoire IX du 14 novembre 1234, d'assimiler et de déterminer à passer à l'orthodoxie les colons catholiques, Hongrois et Allemands, établis à l'est des Carpates, dans l'évêché des Koumanes. Ce qui décèle de toute façon l'existence d'églises, mentionnées nommément du reste dans le diplôme de 1247<sup>7</sup>, les constructions de bois occupant, naturellement, une place importante.

Tout en partant de ces éléments communs, l'évolution de l'architecture religieuse n'a pas été la même pour les trois provinces, mais des interférences, ainsi que certains traits communs se maintiennent à travers toute la période analysée, jusqu'en 1525. Les fondations orthodoxes de Transylvanie épousent le type de l'église-salle, avec quelques influences gothiques ou valaques. Les rares monuments de pierre conservés des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles montrent que sans les interdictions de toutes sortes auxquelles le culte orthodoxe se vit exposé de la part du catholicisme fort de toute l'autorité de l'Etat, l'architecture roumaine de Transylvanie aurait bientôt pu évoluer vers des formes mieux cristallisées et supérieures, tout comme celles des Principautés-sœurs (p. 261). En revanche, les constructions en pierre et en maçonnerie des églises catholiques ont connu une large extension et elles rentrent dans les types de monuments de style roman et, à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, dans ceux du gothique. L'analyse se fait remarquer par le classement stylistique et chronologique d'un grand nombre de fondations, en partie datées d'une manière erronée dans des travaux plus anciens.

En Valachie, à côté de l'église-salle, la découverte faite à Niculiţel (Dobroudja, XI<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles) étaye l'hypothèse de l'auteur que le plan triflé et triconque s'est répandu dans

<sup>1</sup> Corina Nicolescu, compte rendu de l'ouvrage du prof. V. Vătăşianu, dans *Studia*, XIII (1960), 4, p. 301—302.

<sup>2</sup> Signalée par l'auteur (p. 3), qui s'y attarde trop peu dans son commentaire.

<sup>3</sup> *DIR (Documente privind istoria României)*, sec. XI-XII-XIII, C, *Transilvania*, I, p. 28, n° 45.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, *Documente*, I, p. 132.

<sup>5</sup> *DIR*, sec. XIII-XIV-XV, B, p. 285—289. Commenté par l'auteur p. 126—127 sans mentionner les constructions religieuses.

<sup>6</sup> Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente*, XIV, p. 3. Pour l'interprétation de ce document voir Const. C. Giurescu, *Intemeierea mitropoliei Ungrovalahiei*, dans *Biserica Ortodoxă Română*, LXXVII (1959), nos 7—10, p. 676—678 et 691.

<sup>7</sup> «...exceptis ecclesiis constructis et construendis in omnibus terris supradictis...», *DIR*, sec. XIII-XIV-XV, B, p. 286.

les territoires roumains du Danube, de même qu'en Bulgarie, « dès les XI<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles, approximativement en même temps que les exemplaires connus de Grèce . . . » (p. 130). On retrouve le plan triconque à Vodița I (fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou début du suivant), à Coșuștea-Crivelnic dans les fondations de la première église (première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle) et à Vodița II (datée 1374—1375). Partant de cette suite chronologique, l'auteur considère que la solution constructive adoptée à Vodița II<sup>8</sup> précède celle, similaire, des monuments serbes de la vallée de Morava, édifiés après 1375, et conclut, après avoir étudié l'église de Cozia aussi, à l'existence d'un type architectonique olteno-morave. L'hypothèse ouvre une voie nouvelle à la recherche, ses perspectives étant plus larges que celles communément admises. L'existence d'une architecture en pierre, durant la haute époque féodale et jusqu'au dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle, avec ses solutions constructives nouvelles et plus évoluées, concorde, du reste, avec l'évolution sociale, économique et politique de la Valachie pendant la même période et prend également rang dans l'ensemble des relations culturelles des territoires roumains et des pays sud-danubiens<sup>9</sup> du X<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles. Continuant ses recherches dans la même direction, le professeur Vătășianu examine aussi la possibilité de modifier la date du plus ancien des monuments de plan triconque conservés en Moldavie — l'église de la Sainte Trinité de Siret — qu'il fait remonter vers 1354—1358. Il pose par la même occasion la question de savoir si la décoration céramique dudit édifice ne reproduirait pas directement les modèles existants aux XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en Bulgarie et en Grèce, sans plus attendre l'influence du décor des églises serbes par l'intermédiaire de la Valachie, comme on l'a soutenu jusqu'ici. L'exposé réserve un chapitre plus étoffé à l'architecture du règne d'Etienne le Grand, époque qui connut la cristallisation du style moldave. Les recherches futures devront retenir l'éventualité d'une influence de l'architecture féodale roumaine sur les constructions athonites bâties avec l'appui des voïvodes du nord du Danube (dans le plan et le système des voûtes des cuisines, par exemple).

Dans le domaine de l'architecture militaire, l'auteur relève, pour la période initiale encore si peu étudiée, l'existence en Transylvanie de forteresses et points fortifiés déterminés par les nécessités de la défense ; ces constructions sont du reste attestées par le témoignage du Notaire anonyme du roi Bela. On retiendra la conclusion relative à « la persistance des fortifications de terre dotées de palissades, depuis l'époque antérieure à la conquête hongroise » (p. 19). Nous ajouterons à ce propos qu'une étude récente, adoptant la même conception, distingue aussi dans le cas de quelques forteresses transylvaines d'avant l'invasion tartare, des éléments de construction qui « n'ont rien de commun avec les forteresses contemporaines de l'ouest de l'Europe » et sont au contraire « soit de tradition locale, de création locale, soit directement d'origine orientale »<sup>9</sup>. La tradition byzantino-orientale se retrouve également dans les bastions circulaires de la forteresse valaque de Poenai (XII<sup>e</sup> — XIV<sup>e</sup> siècles). En Moldavie, les plans des forteresses — celle de Șcheia par exemple, ou le noyau de celles de Suceava et de Neamț — différent en principe de ceux des constructions de l'Ordre teutonique en Transylvanie ; il n'y a pas de corrélation entre eux, comme on l'affirmait par le passé. Il a donc existé une architecture militaire qui s'est développée sur de vieilles

<sup>8</sup> « . . . l'édification de quatre pilastres à hauteur des absides latérales, destinés à consolider la bâtisse et à réduire le diamètre des voûtes, tout en collaborant, grâce aux arcs qui les relient de part et d'autre aux parois est et ouest correspondantes, à la neutralisation des poussées diagonales des pendentifs qui soutiennent la tour centrale ». (V. Vătășianu, *op. cit.*, p. 188—189).

<sup>9</sup> Bakó Géza, *Elemente de origine locală și răsăriteană în arhitectura militară a epocii feudale timpurii din Transilvania*, dans *Studii și articole de istorie*, Bucarest, III (1961), p. 57—67.

traditions locales ou byzantino-orientales, dans les trois provinces historiques. Son évolution se poursuit — du fait des circonstances bien connues — surtout en Valachie et en Moldavie. En Transylvanie, par contre, se dressèrent de nombreux camps fortifiés, forteresses, châteaux, murailles de villes, forteresses paysannes ou églises fortifiées, qui appartenaient à la couronne, à la noblesse magyare ou aux communautés saxonnes : l'auteur les analyse, les classe dans la mesure du possible chronologiquement et insiste sur la nécessité de fouilles archéologiques systématiques pour tirer au clair plusieurs questions encore insuffisamment précisées.

Abordant ensuite la peinture, l'auteur observe que « le sens de la couleur est si profondément enraciné dans l'art roumain qu'il a même survécu au XIX<sup>e</sup> siècle durant lequel la tradition artistique féodale a été abandonnée ». Dans l'art roumain, la peinture s'impose « avant tout, pour la valeur de son coloris... » (p. 339). Les dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle voient se manifester pleinement l'école moldave « avec des particularités iconographiques et stylistiques bien déterminées », combinant la tradition locale, d'une part avec des éléments venus de l'art des pays voisins et, d'autre part, avec des emprunts de la peinture occidentale et italo-crétoise, « avec des points de contact direct à l'Athos et à Venise, la Moldavie servant à son tour de foyer et de médiatrice entre et vers ces centres » (p. 802). On retiendra la nécessité, une fois de plus, d'études nouvelles portant sur la peinture athonite pour déterminer l'influence éventuelle de l'art des pays roumains sur ces contrées<sup>10</sup>.

En Transylvanie la peinture des fondations orthodoxes a affirmé dès le début et sans ambages son caractère byzantino-balkanique et n'a subi des influences occidentales qu'à peine pendant le XV<sup>e</sup> siècle (p. 397). Ainsi donc, dans ce domaine aussi, le lien unissant entre elles les trois provinces apparaît dès la période des débuts. Les anciennes contrées catholiques de la Transylvanie ont conservé quelques peintures qui dénotent un caractère populaire, tandis que dans les centres urbains, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (début), le style gothique se perpétue, tout en accusant certaines influences de la Renaissance.



Le travail de synthèse du professeur V. Vătăşianu a encore un mérite, celui d'embrasser, outre l'architecture et la peinture, les autres manifestations du phénomène artistique. En ce qui concerne le mobilier, dont il s'est conservé en général fort peu de pièces, il eût été bon de mentionner aussi la porte de l'église du monastère de Cotmeana, qui remonte à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou au début du suivant<sup>11</sup>. L'auteur aurait pu utiliser aussi les informations relatives à des commandes adressées à Braşov par les voïvodes roumains. C'est ainsi que Basarab le Jeune (1477—1482) demande aux gens de cette ville de lui envoyer dix tables rondes, et qu'un livre de comptes, dressé à Braşov également, note les sommes dépensées du 25 août 1508 au 4 mai 1509 pour l'exécution d'un siège revêtu de cuir ou encore pour l'acquisition des fournitures nécessaires à la confection d'une table, notamment des clous en fer, des pointes en laiton, de la peinture, de la soie<sup>12</sup>.

La céramique moldave de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle dépasse « de beaucoup, non seulement quantitativement, mais encore qualitativement les produits similaires connus jusqu'à présent en Transylvanie » (p. 728). A propos des bijoux, l'auteur montre que les produits des

<sup>10</sup> L'église de Kremikovski (Bulgarie) qui passait pour illustrer cette influence n'est pas une fondation du voïvode valaque Radu le Grand, mais celle d'une notabilité locale du nom de Radivoi : Stamen Mihailov, *Le portrait du fondateur de l'église du monastère de Kremikovski à la lumière des relations culturelles bulgares-roumaines*, dans *Археология*, София, II (1960), 3, p. 23—29.

<sup>11</sup> Déposée à Bucarest au Musée d'Art de la R.P.R. (Section d'art féodal).

<sup>12</sup> Gr. G. Tocilescu, *534 documente slavo-române*, Bucarest, 1931, p. 140 (n° 147), et p. 476—477, 480, 482.

ateliers byzantins ou se rattachant à cette tradition, ont circulé sur le Bas-Danube et en Transylvanie. Des découvertes plus récentes viennent s'ajouter pour la Moldavie aussi<sup>13</sup>; une étude toute nouvelle prouve elle aussi, en ce qui concerne les parures en usage aux premiers siècles de la féodalité, les liens et les traits communs des trois provinces historiques roumaines<sup>14</sup>.

Dans le domaine de l'orfèvrerie, l'auteur s'attache à analyser et classer les calices transylvains — dont les plus anciens datent du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle —, bien que pour cette catégorie d'objets — mieux conservée que d'autres genres de pièces — les difficultés pour les dater avaient été multiples. La Valachie et la Moldavie voient se développer sur leur sol un style propre qui incorpore des influences byzantines et orientales. Dans cette direction aussi, les conclusions du professeur Vătăşianu s'imposent.

Au chapitre de l'enluminure, la Moldavie occupe la première place, à commencer par les œuvres plaines de talent laissées par Gavril Uric (premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle) du monastère de Neamţ et en continuant avec celles appartenant au règne d'Etienne le Grand, toutes exécutées dans divers centres monastiques. Intéressante est la suggestion donnée par l'auteur d'étudier la décoration des chrysobulles princiers. Mais il faudrait en faire autant pour les éléments décoratifs — aussi réduits qu'ils soient en nombre — des manuscrits datant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>15</sup> dont certains ont été écrits, selon toutes les probabilités, dans notre pays<sup>16</sup>.

Venons-en maintenant à la broderie, l'un des domaines où l'art roumain a trouvé à s'exprimer de la manière la plus éloquente à l'époque féodale. C'est ainsi que dès le règne d'Alexandre le Bon (1400—1432) et au cours des années qui suivirent, les ateliers moldaves réussirent à réaliser des pièces d'une grande finesse. Des recherches récentes confirment du reste l'existence, à cette époque, d'une école moldave de broderie<sup>17</sup>. L'auteur relève, à juste titre, le caractère original de la broderie moldave sous Etienne le Grand et fait reposer l'accent sur l'harmonie chromatique. Son affirmation que les broderies valaques sont qualitativement comparables à celles de Moldavie vient à être illustrée par la découverte d'un grand voile liturgique remontant au règne de Neagoe Basarab (1512—1521)<sup>18</sup>. Dans son ensemble ce chapitre aurait gagné à être traité plus en détail, compte tenu de la place qui revient à la broderie dans la création artistique des pays roumains.



Les difficultés auxquelles s'est heurtée l'élaboration de l'ouvrage de synthèse qui fait l'objet du présent compte rendu, ont résulté non seulement du choix du matériel bibliographique (plus de 770 titres) renfermant, plus d'une fois, des opinions subjectives, poursuivant d'autres buts que ceux d'une étude scientifique, mais aussi du stade initial auquel se

<sup>13</sup> Dan G. Teodor, *Tezaurul feudal timpuriu de obiecte de podoabă descoperit la Voineşti-Iaşi*, dans *Arheologia Moldovei*, I (1960).

<sup>14</sup> Bakó Géza, *Contribuţii la istoria Transilvaniei de sud-est în secolele XI—XIII*, dans *Studii şi cercetări de istorie veche*, XII (1961), p. 113—118.

<sup>15</sup> P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slavone din Biblioteca Academiei R.P.R.*, Bucarest, 1959, p. VII—VIII.

<sup>16</sup> N. N. Smochină, *Unul dintre cele mai vechi texte slave scrise de un român (sec. XI—XII)*, dans *Biserica Ortodoxă Română*, LXXIX (1961), 11—12.

<sup>17</sup> Maria A. Musicescu, *Date noi cu privire la epitrahilul lui Alexandru cel Bun*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, V (1958), 1, p. 75—114.

<sup>18</sup> M. A. Musicescu, *O broderie necunoscută din vremea lui Neagoe Basarab*, SCIA, V, 1958, 2, p. 35—48; P. S. Năsturel, *O dveră necunoscută de la Argeş şi roşul acelora de la mânăstirile Putna şi Statina*, dans *Studii şi cercetări de Istoria Artei*, VII (1960), 2, p. 198—202.

trouvent encore les recherches archéologiques portant sur les monuments de la haute époque féodale ; il faut également souligner les difficultés survenues dans la datation de plus d'une œuvre d'art, en l'absence de toute inscription, à moins qu'elles ne se réduisent à des textes liturgiques de circulation générale. A cela s'ajoutaient, pour chaque période, la persistance d'éléments archaïques côtoyant aux plus récents et la grande circulation des objets d'art décoratif, ce qui empêchait de déterminer avec certitude leur provenance.

Si l'on tient compte de toutes ces difficultés, l'effort fourni par l'auteur pour analyser, pour classer stylistiquement et chronologiquement un nombre considérable d'œuvres, parmi lesquelles se trouvent des exemplaires dignes de figurer à côté de ce que l'art européen a de meilleur, se laisse saisir et apprécier quand on poursuit, à travers les 946 pages de l'exposé, les multiples précisions portant sur des aspects de détail, la logique de la composition des vues d'ensemble ou la façon dont sont formulées et argumentées les hypothèses. Mettant à profit une riche information bibliographique (y compris les conclusions des savants hongrois et allemands), l'auteur a parcouru étape par étape l'évolution de l'art roumain, retenant de la sorte l'origine commune, les facteurs d'unité et d'interdépendance, ainsi que les particularités des trois provinces historiques roumaines. Comme pour toute œuvre de pareilles proportions, il est naturel que certaines hypothèses provoquent des discussions, les confirmant ou non, et que de nouvelles précisions interviennent au fur et à mesure du déroulement des travaux ou de la publication d'autres recherches<sup>19</sup>. C'est du reste ce que la préface même de l'auteur a eu soin de signaler à l'attention du lecteur.

L'apparition de cette synthèse a répondu à un besoin réel. Les spécialistes et quiconque s'intéresse aux manifestations appartenant au domaine de la culture, trouvent dans ce volume la somme des informations portant sur les premiers siècles de l'évolution de l'art féodal des pays roumains, des conclusions que l'on peut considérer comme un bien acquis pour la science, des hypothèses servant de point de départ à de prochaines études et aussi les questions qui attendent encore une réponse. Tirant les conclusions qui découlent d'un siècle de recherches fécondes, adjoignant aux résultats importants de ses devanciers — et nous songeons ici en premier lieu aux études consacrées à l'architecture et à la peinture — ses propres observations, analyses et conclusions, l'ouvrage de synthèse du professeur Virgil Vătășianu, qui vient d'être couronné d'un prix décerné par l'Etat, marque une étape et ouvre une voie nouvelle à l'étude de l'art féodal des pays roumains.

*Dinu C. Giurescu*

*Omagiul lui George Oprescu cu prilejul împlinirii a 80 de ani* [Homage à George Oprescu pour son 80<sup>e</sup> anniversaire], Éd. Acad. R.P.R., Bucarest, 1961, XXXVIII + 608 p.

Par son activité plurilatérale, le professeur George Oprescu, de l'Académie de la R.P.R., tient une place éminente, unanimement reconnue, dans les recherches sur l'histoire de l'art en Roumanie aussi bien que dans le labour didactique, d'orientation et de coordination dans ce domaine.

<sup>19</sup> E. Lăzărescu, compte rendu dans *Studii și Cercetări de Istoria Artei*, VI (1959), 2, p. 286—308 ; V. Vătășianu, *Discuții și completări pe marginea unei recenzii*, dans *Studii și Cercetări de Istoria Artei*, VII (1960), 1, p. 278—285 ; Corina Nicolescu, compte rendu déjà cité ; E. Lăzărescu, *Data zidirii Cozei*, dans *Studii și Cercetări de Istoria Artei*, IX (1962), 1, p. 107—136, etc.

La bibliographie des ouvrages du professeur Oprescu comptait, en 1961, 307 livres, catalogues, études, articles, notes et communications, traitant de nombreux aspects de l'art roumain et étranger d'autrefois et d'aujourd'hui et ouvrant de nouvelles perspectives aux recherches de cet ordre. En témoignage de leur haute estime, les collègues, les élèves et les admirateurs du prof. Oprescu lui ont dédié, à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire, un volume d'hommage. Les 55 articles réunis dans ce volume, traitent pour la plupart d'œuvres et de problèmes d'art plastique de divers pays européens, à côté de quelques études sur la musique, les lettres et l'esthétique.

L'art statuaire de l'Allemagne du XX<sup>e</sup> siècle, consacré à l'idée de paix, le baroque allemand, les conceptions du socialisme utopique de Ziegenhagen et l'origine du lied sont analysés, respectivement, par Gunther Ott (Cologne), Johannes Jahn (Leipzig), Gerhard Strauss et Alfred Hofman (Bucarest). Des œuvres de peintres flamands, hollandais et belges font l'objet d'études signées par E. I. Fehner, I. V. Linnik et K. F. Assaévitch (Leningrad) et I. Frunzetti (Bucarest), tandis qu'Irina Novosselskaïa et D. G. Barskaïa (Leningrad), Jean Adhémar et G. Wildenstein (Paris), et K. V. Zambaccian (Bucarest) consacrent des articles à la peinture et à la gravure françaises. La personnalité de l'artiste József Rippl Ronai est mise en lumière par Pogány Gábor (Budapest). Quelques œuvres inédites des maîtres italiens font l'objet d'articles signés par Larissa Salmina (Leningrad), Jaromir Neumann (Prague) et Teodor Ionescu (Sibiu). Deux portraits polonais inconnus, du musée de Kiev, sont présentés par Andrzej Ryszkiewicz (Varsovie), tandis que Jerzy Toeplitz (Varsovie) analyse les rapports existants entre la science et l'art cinématographique. Des œuvres de la sculpture russe du XVIII<sup>e</sup> siècle sont étudiées par M. V. Alpatov (Leningrad) et Ion Jalea (Bucarest) évoque la personnalité et la création de Vera Moukhina.

Dans le domaine de l'art roumain, les articles et études du volume sont consacrés à l'époque féodale (P. S. Năsturel, prof. architecte Horia Teodoru, Sorin Ulea et Teodora Voinescu), à la peinture, à la gravure et à la sculpture des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (Radu Bogdan, Mircea Deac, Amelia Pavel), à l'art populaire (G. Focşa), au théâtre (Sică Alexandrescu, Simion Alterescu, Anca Costa-Foru, Mihai Florea), aux lettres (B. Brezianu et Rosetta del Conte — Italie), à la musique (Ștefan Niculescu). Les problèmes de la culture et de l'art contemporains sont traités par Tudor Vianu, de l'Académie de la R.P.R., et par Mircea Popescu.

Le volume comprend également un certain nombre d'articles intéressant l'espace sud-est-européen.

Sous le titre *În legătură cu arta primitivă : două figurine neolitice din Dobrogea* (« A propos de l'art primitif : deux figurines néolithiques de la Dobroudja »), D. Berciu décrit deux figurines en terre cuite découvertes sur le territoire de la commune de Baia (district d'Histria), datant des années 3500—3000 av. n. ère et appartenant à la civilisation Hamangia, répandue de la Dobroudja du nord jusqu'aux environs de la ville de Bourgas (Bulgarie).

Partant du trésor mis au jour à Ziwiye (Kurdistan iranien) et de celui découvert dans un kourgane à Kelermes dans la région du Kouban (U.R.S.S.), M. I. Artamonov (Leningrad), dans un article intitulé *К вопросу о происхождении скифского искусства* se livre à d'intéressantes considérations sur l'origine de l'art scythique. Dans *Золотая чаша из келермеского кургана*, A. P. Mantzewitch (Leningrad) étudie une tasse en or provenant du même trésor de Kelermes et datant de la fin du VII<sup>e</sup> ou du commencement du VI<sup>e</sup> siècle av. n. ère.

Un vase de bronze du II<sup>e</sup> — III<sup>e</sup> siècle de notre ère, provenant de la Dobroudja du nord, actuellement au musée de l'Ermitage à Leningrad et figurant le buste d'un jeune satyre, est décrit dans l'article *Фигурный сосуд из Добруджи в собрании Эрмитажа* d'A. Vochtinina (Leningrad).

Sous le titre *Problema originii ceramiceii românești și unele descoperiri recente de la Capidava* (« Le problème de l'origine de la céramique roumaine et quelques découvertes récentes de Capidava »), Radu Florescu établit que les poteries exhumées à Capidava représentent un nouveau chaînon intermédiaire entre la céramique roumaine émaillée de Zimnicea (XIV<sup>e</sup>) et celle de Dinogetia-Garvăn (XI<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> s.). L'auteur souligne que l'adaptation et la transformation de la céramique de type byzantin par les artisans de Valachie a été un processus complexe et de longue durée, qui aboutit à une « nouvelle synthèse » dans cet art.

Alexandre Obréténov (Sofia) présente avec compétence *les Peintures murales de Boïana*, le plus remarquable ensemble pictural bulgare du XIII<sup>e</sup> siècle, qui tient une place représentative dans l'art européen du moyen âge.

Dans une étude intitulée 'H Μάυρη Θάλασσα im mittelgriechischen Sprachgebrauch, J. Irmscher (Berlin) analyse cette dénomination sous laquelle la mer Noire apparaît dans la littérature grecque médiévale et qui figure, pour la première fois, dans le traité byzantino-vénitien de 1265.

Dans *Inceputurile ceramiceii monumentale in Moldova* (« Les débuts de la céramique monumentale en Moldavie »), Corina Nicolescu reprend l'étude de la décoration céramique des façades des monuments moldaves du XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècle. Contrairement à l'opinion accréditée, qui veut que ce système décoratif ait pénétré de Serbie en Valachie et de là en Moldavie, l'auteur propose de chercher une voie plus directe, conduisant des monuments byzantins et bulgares du XII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècle aux constructions de la Dobroudja et du Bas-Danube, pour aboutir finalement aux édifices de Moldavie.

L'étude d'Entz Géza (Budapest) *Mittelalterliche rumanische Holzkirchen in Siebenburgen* s'occupe des documents écrits attestant l'existence d'églises construites en bois et la présence d'un clergé roumain en Transylvanie. Analysant ces documents, l'auteur aboutit à la conclusion que les débuts de l'architecture religieuse roumaine « ne sauraient être postérieurs à la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle » et qu'elle s'est surtout répandue au cours du XV<sup>e</sup> et pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Pour arriver à une conclusion d'ensemble à ce sujet, l'auteur aurait dû tenir compte des documents — bien connus d'ailleurs — qui témoignent l'existence, aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, de couvents orthodoxes (grecs) en Transylvanie. Pour l'ancienneté de l'organisation ecclésiastique roumaine à l'intérieur des Carpates, les conclusions des études sur l'iconographie et les textes liturgiques rédigés en slavon, auraient pu être également utilisées. Quant aux données archéologiques, elles attestent la présence d'une population romane chrétienne, en cette même province, dès le IV<sup>e</sup> siècle. Les Roumains de Transylvanie, organisés politiquement au IX<sup>e</sup> siècle, devaient avoir, à cette même époque, leurs propres églises, construites principalement en bois ; les documents des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ne font que confirmer cet état de choses.

Sous le titre *Citeva date in legătură cu paflaua de la Argeș* (« Quelques données sur la boucle de ceinture découverte à Argeș »), Pavel Chihaiia produit quelques éléments nouveaux qui permettent de dater des années 1373—1385 l'agrafe d'or de style gothique découverte à Curtea de Argeș dans la sépulture d'un voïvode.

Florentina Dumitrescu signe une étude intitulée *Motivul palmei in decorația medievală românească* (« Le motif de la palmette dans la décoration médiévale roumaine »). Ce motif ornemental, stylisé d'une façon spécifique, a été fort répandu surtout en Moldavie. L'auteur compare la palmette de style roumain aux palmettes de style byzantin et musulman \*.

\* Pour les articles relatifs à l'art féodal du volume dédié au professeur G. Oprescu, nous renvoyons le lecteur à l'intéressant compte rendu de Maria-Ana Musicescu, paru dans *Studii și cercetări de istoria artei*, VII (1962), 1, p. 239—246.



Dans *Două piese de costum femeiesc de origine iliro-tracă* (« Deux pièces de costume féminin d'origine illyro-thrace »), Florea Bobu Florescu analyse deux types de *catrințe* (cotte paysanne) — la *catrința* à franges et la *catrința* simple — d'origine illyro-thrace très ancienne et dont l'auteur relève les analogies avec les éléments vestimentaires des figurines néolithiques de Vinča (Yougoslavie). On regrette toutefois l'absence d'illustrations.

L'article de Cornel Irimia, *Colecția de broderii a muzeului Brukenthal din Sibiu. Valoarea lor documentară și artistică* (« La collection de broderies du musée Brukenthal de Sibiu. Sa valeur documentaire et artistique »), accompagné de planches détaillées, est particulièrement utile pour l'étude comparée des motifs de la broderie populaire au nord et au sud du Danube.

Faisant suite à son intéressante étude sur le thème de l'« Arbre de Vie » (*Studii și cercetări de istoria artei*, VIII (1961), 1, p. 41—82), Paul Petrescu donne dans ce volume un article intitulé *Calul și călărețul în arta populară din România* (« Le cheval et le cavalier dans l'art populaire roumain »). Il s'agit d'un motif antique que l'on retrouve dans l'Inde, chez les Thraces (« les cavaliers danubiens thraces »), chez les anciens Slaves et chez les Russes. Peut-être y aurait-il lieu d'étudier de plus près les plaques de céramique roumaine (XV<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles) représentant des guerriers en armure ou revêtus de divers uniformes, que l'auteur se borne à signaler sans toutefois les analyser et établir leurs rapports avec l'art populaire.

L'article de Paul-Henri Stahl *Casa țărănești în regiunea Cîmpulungului* (« Maisons paysannes de la région de Cîmpulung ») est une étude particulièrement compétente de l'architecture des maisons paysannes de la région de Cîmpulung. Passant en revue les détails de construction, l'auteur établit que les petites arcades en pisé qui relient les piliers de la *prîspa* (sorte de terrasse couverte sur la façade des maisons paysannes) décèlent l'influence de date récente de l'architecture urbaine sud-danubienne des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, d'où ces éléments architectoniques ont pénétré et se sont répandus en Valachie.

Dans *Elemente teatral-spectaculare în manifestările dramei populare* (« Eléments scéniques du drame populaire ») Lelia Nădejde décrit le « jeu de la chèvre » qui continue d'être pratiqué en Moldavie et, adoptant les conclusions de Waldemar Luungman, signale la filiation existante entre les rites dyonisiaques, les jeux des mimes antiques et byzantins, les *karagözü* des Turcs, les *kukelu* des Bulgares, la chèvre et les jeux avec des masques des Roumains.

Dinu C. Giurescu

*Index Islamicus (1906—1955). A Catalogue of Articles on Islamic subjects in Periodicals and other Collective Publications*, compiled by J. D. PEARSON M. A., Librarian, School of Oriental and African Studies, University of London, with the assistance of JULIA F. ASHTON, Cambridge (England), 1958, XXXVI + 897 p.

La parution de cet ouvrage, qui comprend une partie considérable de la bibliographie islamique portant sur un demi-siècle (1906—1955), représente incontestablement une contribution importante à l'étude du monde islamique sous ses divers aspects. Un index de ce genre constituait une nécessité, aux fins de faciliter le travail des spécialistes et de les aider à dépister les matériaux d'information concernant l'Orient musulman. Les auteurs expliquent dans la préface de cet ouvrage volumineux, qui compte près de 900 pages, les motifs qui les ont déterminés à prendre pour point de départ l'an 1906 (année de la parution du périodique « Revue du Monde Musulman ») et nous donnent également des informations détaillées sur les publications collectives consultées par eux en vue de la rédaction de cet index (plus de 500 revues,

120 publications jubilaires (Festschrift); 70 volumes relatifs à divers congrès, etc.), publications indiquées du reste au début de l'ouvrage. Les auteurs précisent également que l'ouvrage paraîtra périodiquement, tous les cinq ans, et en arrivera donc à comprendre les publications les plus récentes et les plus variées concernant le monde islamique.

Le matériel figurant dans l'index est divisé par matières (religion, droit, philosophie, science, art, ethnographie, anthropologie, démographie, folklore, histoire, philologie, littérature, enseignement) avec des sous-divisions géographiques et même historiques (périodes), par exemple pour le matériel relatif à l'histoire de l'Empire ottoman.

Le volume nous donne également une liste d'abréviations ainsi que les noms des auteurs dans l'ordre alphabétique (avec certaines inversions, cependant, entre le nom et le prénom), liste suivie de l'indication des articles anonymes et des articles signés avec des initiales.

Les ouvrages figurant dans le catalogue sont numérotés l'un après l'autre, si bien que l'on constate aisément que leur nombre s'élève à 26 076.

Certes, les auteurs n'épuisent pas toutes les publications collectives comprenant des références au monde islamique pour le laps de temps considéré. Le matériel est recueilli notamment dans les revues et les autres publications collectives occidentales; l'index n'a recours qu'à un nombre relativement restreint de publications orientales proprement dites. Ceci rend nécessaire l'élaboration d'une bibliographie islamique comprenant les publications de l'Orient musulman, aux fins de compléter l'ouvrage que nous présentons. Par ailleurs, les publications qui continuent de paraître n'ont pas été toutes parcourues jusqu'en 1955.

De même, l'Index ne comprend qu'un nombre assez restreint de revues et d'autres publications collectives balkaniques, dont les publications roumaines. L'ouvrage souffre également de certaines lacunes en ce qui concerne les périodiques turcs considérés à la fois islamiques et balkaniques. Or, comme on le sait, les spécialistes du Sud-Est de l'Europe, zone qui du point de vue géographique ne fait partie ni de l'Orient (à l'exception de la Turquie), ni de l'Occident, se sont préoccupés et continuent de se préoccuper du monde islamique dans son ensemble. De ce point de vue, il ne serait pas dénué d'intérêt d'élaborer un catalogue d'ouvrages balkano-islamiques, afin de mettre mieux en lumière les efforts des hommes de science de cette zone désireux d'étudier l'Orient musulman sous ses divers aspects.

Mais toutes ces considérations ne diminuent en rien la valeur du présent Index. L'ouvrage est le résultat d'un travail persévérant et constitue un instrument de travail important mis à la disposition des spécialistes. La richesse des matériaux compris dans ce catalogue prouve en même temps que le monde islamique a été étudié sous des aspects variés, et les prochains volumes promis par les auteurs constitueront, outre leur utilité pratique, un critère pour l'appréciation de l'importance qui est accordée à l'Orient musulman par les spécialistes de tous les pays.

*Mustafa A. Mehmet*

*Documente privind istoria României. Colecția Eudoxiu de Hurmuzaki (Seria nouă), Tome I<sup>er</sup>, Rapoarte consulare ruse (1770—1796), [Documents concernant l'histoire de la Roumanie. Collection Eudoxiu de Hurmuzaki]. D'après les Archives de politique extérieure de la Russie, Moscou. Publiés sous la direction de A. OTETEȚA, membre de l'Académie de la R.P.R., Editions de l'Académie de la R.P.R., 1962, 811 (—812) p.*

La grande collection de documents relatifs à l'histoire de la Roumanie connue sous le nom abrégé de « Collection Hurmuzaki » et comprenant 45 volumes publiés au cours de neuf décennies, s'est enrichie récemment du premier volume d'une nouvelle série.

L'objet de la collection ayant été dès l'origine de réunir en un corpus les sources documentaires externes de l'histoire roumaine, elle a publié jusqu'ici des matériaux provenant des archives de France, de Pologne, d'Autriche, de Russie, d'Allemagne et de la ville de Venise. A cette œuvre ont contribué le long des années les plus remarquables historiens roumains d'autrefois, tels que Ioan Bogdan, Gr. G. Tocilescu, Al. I. Odobescu, Nerva Hodoș, N. Iorga et d'autres.

Les rapports consulaires autrichiens, français et prussiens publiés jusqu'en 1941 dans la « Collection Hurmuzaki » sont particulièrement précieux par la richesse de leurs informations, non seulement pour la connaissance de l'histoire des Principautés Danubiennes, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, mais encore pour celle des événements qui se déroulaient dans les pays voisins à cette époque d'importantes transformations et de tournants décisifs de l'histoire des Balkans et de toute l'Europe du sud-est.

Nous n'étions pourtant renseignés que d'une façon incomplète sur cette période, à défaut des rapports du consulat de Russie, le premier qui ait été fondé dans les Principautés, en 1782. Cette lacune sensible se trouvera désormais comblée par la nouvelle série de la collection « Hurmuzaki », qui a entrepris de publier les rapports consulaires russes ainsi qu'un certain nombre de rapports émanant des ambassadeurs de Russie à Constantinople, que les Archives d'Etat de l'Union Soviétique ont bien voulu mettre à la disposition de l'Académie de la R. P. Roumaine.

Les 533 documents (447 documents numérotés et 86 pièces annexes) contenus dans le 1<sup>er</sup> volume de la nouvelle série et embrassant la période 1770—1796, proviennent des fonds « Relations de la Russie avec la Turquie » et « Consulat général de Russie à Jassy », des Archives de politique extérieure de Moscou. Ils comprennent des rapports rédigés par les ambassadeurs Reprine, Stakhiev, Boulgakov et Kotchoubey et des consuls Laskarev, Sévérine et Kiriko, des mémoires, des notes diplomatiques, des firmans et des hattî-humâûms émanant de la Porte, des listes de commerçants et de sujets russes, diverses statistiques relatives à la circulation des marchandises, quelques décrets des princes régnants de Moldavie et de Valachie. Ce que nous apprennent ces documents complète ainsi non seulement les renseignements fournis par les autres rapports consulaires de la même époque, mais vient combler en outre en bonne partie les lacunes des collections roumaines de documents internes (« Uricariul », « Ispisoace și Zapise », etc.).

Classées dans l'ordre chronologique, les pièces réunies dans ce volume se succèdent d'une année à l'autre et de mois en mois, à l'exception de certains intervalles où ils font défaut. Les vides les plus considérables sont ceux des années 1770—1775 et de la période mars 1788—1793 correspondant à la guerre russo-austro-turque, où l'on ne trouve aucune pièce relative aux Principautés Roumaines.

Ce qui fait le prix de ces informations complémentaires, est qu'elles nous donnent une image plus circonstanciée de la réalité historique du temps et nous permettent de considérer sous un jour nouveau un certain nombre de faits.

Ce matériel nous révèle en premier lieu d'une façon directe le rôle et l'attitude de la Russie dans les événements liés de près à l'histoire des Principautés et du sud-est européen, que l'on ne connaissait jusqu'ici qu'à travers les rapports des consuls d'autres pays, lesquels, pour des motifs qu'il est aisé de comprendre, pouvaient être tendancieux. Comme il est dit dans l'introduction du volume, les documents réunis ici « constituent une source de première main touchant les actions politiques et militaires entreprises par la Russie pour le démembrement de l'Empire ottoman et permettent de suivre les phases de la lutte du peuple roumain contre la domination et l'exploitation turco-phanariotes et celles de sa propre classe dominante ». Dans son ample étude introductive (p. 5—59), Al. Vianu analyse le matériel documentaire

surtout au point de vue des informations intéressant la situation et l'histoire des Principautés Danubiennes et les relations roumano-russes. La constatation générale qui se dégage de cette analyse est que dans la période qui fait l'objet du volume, les Principautés ont réalisé d'importants progrès dans la voie de l'autonomie, ceci avec l'appui substantiel de la Russie.

La question des Principautés avait été posée dès 1737 devant les grandes puissances. Depuis, l'idée de détacher de l'Empire ottoman les deux provinces roumaines n'avait cessé de gagner du terrain dans les relations diplomatiques, grâce surtout à la diplomatie russe. Une lutte persévérante était engagée pour imposer à la Turquie le respect des traités et celui des privilèges accordés aux Principautés, que la Porte affectait d'ignorer et sabotait systématiquement, en bonne partie sous l'influence de la clique des hospodars phanariotes qui mettaient au pillage le pays. La violation des clauses du traité de Kutchuk-Kainardji (1774) relatives aux Principautés, la non-application des *hatti-chérifs* de 1774 et des *hatti-humaiûms* de 1776, rendirent nécessaire la convention russo-turque d'Ainali-Kavak (1770), qui confirmait ces actes importants. La création de consulats russes en Moldavie et en Valachie au lendemain de la convention d'Ainali-Kavak facilita l'application de plus en plus large du régime des Capitulations et donna toute leur efficacité aux interventions de la diplomatie russe, qui aboutirent à la promulgation de la Charte (*senet*) de 1783 et des *hatti-chérifs* de l'année suivante, reconnaissant une fois de plus les droits des Principautés Roumaines. Ceux-ci furent confirmés par le traité de paix de Jassy (1792). Mais les clauses de ce traité n'ayant pas davantage été respectées — ni même touchant l'exemption des Principautés de toute obligation envers la Porte pour une durée de deux ans après la conclusion de la paix —, il en résulta une aggravation de la domination turco-phanariote, l'intensification de l'exploitation des masses et une recrudescence du mécontentement populaire.

Les droits reconnus aux Principautés par les traités de Kutchuk-Kainardji et de Jassy, la lutte engagée pour l'application effective des clauses de ces traités, dont les documents publiés dans ce volume donnent un éloquent aperçu, ne pouvaient laisser indifférents les peuples du sud du Danube, qui suivaient les événements avec le plus vif intérêt et voyaient dans l'autonomie des Principautés Roumaines un exemple à suivre, y trouvant des arguments en faveur de leur propre autonomie, que les révoltés Serbes ne tardèrent pas à revendiquer à leur tour.

Les textes nous fournissent d'autre part une série de renseignements intéressant l'histoire des peuples et des territoires voisins. Ceux relatifs à la Transylvanie et à la Hongrie ont trait entre autres à la grande révolte paysanne dirigée par Horea. Il y est aussi fait mention accessoirement de la Galicie. Les documents nous donnent en outre une image assez complète des relations roumano-russes et roumano-ukrainiennes, notamment en matière d'échanges commerciaux. On y trouve également de nombreuses précisions sur l'immigration polonaise dans les Principautés et les Balkans, ainsi que sur des personnalités polonaises marquantes comme Denisko, Gulkonski, et surtout sur la principale figure de l'insurrection polonaise, Kosciuszko.

Il est assez souvent question dans ces textes de Géorgiens, d'Arméniens, de Bosniaques, de Bulgares, d'Albanais, de Français, d'Anglais, etc. résidant dans les Principautés. On y trouve encore des mentions sporadiques relatives à la Bulgarie, la Serbie, l'Albanie, la Thessalie, l'île de Rhodes. Plus fréquemment nommées sont les villes du sud du Danube, telles que Vidin, Roustchouk, Choumla, Gabrovo, Serez, Salonique, Janina, Raguse et Belgrade. Nous apprenons que Tîrnovo, Gabrovo, Plovdiv et la Macédoine en général exportaient en Russie des fils de soie et de coton (pp. 646, 739). Signalons également le document n° 24 (pp. 127—133) où figurent les impôts payés en 1776 à la Porte par chaque région balkanique.

Quelques documents nous parlent de Pazvantoglu (pp. 715, 719, 740, 776), des *ctryali* (pp. 760, 788), d'Ali Pacha (pp. 530—531, 554) et de la monnaie frappée par lui (p. 712), ainsi que de divers événements intéressant les régions balkaniques : recrutement de la main d'œuvre pour les Principautés Roumaines, établissement dans les Principautés de commerçants et de familles venus du sud du Danube.

Tous ces renseignements et bien d'autres ayant trait à des faits, des événements et des hommes d'au delà des frontières des Principautés Roumaines, font de ce volume un ouvrage susceptible d'intéresser également les chercheurs d'autres pays, ce qui est d'ailleurs le cas de toute la collection Hurmuzaki dans son ensemble, et plus particulièrement des volumes contenant les rapports consulaires étrangers (T. X, XVI, XIX, XX).

Le matériel est aisément accessible, étant rédigé dans des langues généralement connues : en russe (406 documents), en français (118 documents) et en italien (7 documents), et sa consultation est facilitée par l'adjonction d'une liste de résumés des documents (pp. 61—86) dont les indications sont reproduites en tête de ceux-ci et par un index (pp. 799—812) des noms géographiques, ethniques et de personnes, ainsi que des principales institutions et matières mentionnées dans le volume.

En règle générale les documents ont été reproduits intégralement, sauf quelques exceptions (doc. n° 165, 167, 168, 275, 280, etc.), où certains fragments dépourvus de tout intérêt ont été intentionnellement omis, leur omission étant signalée par une ligne de points de suspension.

Quelques erreurs de date (doc. 14, 84) et quelques renvois de l'index à une page différente de celle à laquelle figure le document respectif (pp. 679, 693, 703, 721, etc. au lieu de 678, 692, 702, 720, etc.) dus à des changements de pagination au cours de l'impression, ne diminuent pas le remarquable niveau scientifique du volume, préparé avec compétence par A. Vianu et Eugenia Georgescu-Tistu, qui ont déchiffré et transcrit d'après des microfilms un matériel documentaire des plus abondants.

En publiant ce recueil de rapports consulaires russes et d'autres matériaux puisés dans les archives du Ministère des Affaires Etrangères de la Russie, l'Institut d'Histoire de l'Académie de la R.P.R. a enrichi le répertoire des sources de l'histoire de la Roumanie et mis à la disposition des historiens un instrument de travail de premier ordre qui leur rendra d'importants services pour l'étude des problèmes intéressant la période 1770—1796.

*Sava Iancovici*

Rédigées par : ABLAI, MEHMET (M. A.); ALEXANDRESCU, PETRE (P. A.); BARNEA, ION (I. B.); BERINDEI, IOANA (I.R.B.); CAMARIANO, NESTOR (N. Cr.); CHIRCĂ, HARALAMBIE (H. C.); CONSTANTINESCŪ, AURELIAN (A. C.); CRONT, GHEORGHE (G. C.); DAN, MIHAIL (M. D.); DICULESCU, VLADIMIR (V.D.); DUTU, ALEXANDRU (A. D.); FOCHI, ADRIAN (A. F.); GĂMULESCU, DORIN (D. G.); GIURESCU, DINU (D. C. G.); HERDA, SIMONA (S. H.); IANCOVICI, SAVA (S. I.); ILIESCU, VLADIMIR (V. II.); IONESCU-NIȘCOV, TRAIAN (T. I. N.); IONESCU-NIȘCOV, VIORICA (V. I. N.); MEHMET, MUSTAFA (M. M.); ONU, LIVIU (L. O.); PAPACOSTEA, CORNELIA (C. P. D.); POPA, RADU (R. P.); TULIU, VENERA (V. T.); VELICHI, CONSTANTIN (C. V.); VOICANA, MIRCEA (M. I. V.); VULCU, MARIA (M. V.); VULPE, RADU (R. V.).

## Linguistique

PARLANGELI, O., *Concordanze toponomastiche traco-messapiche*, Bologne, 1961, dans *Quaderni dell'Istituto di Glottologia* de l'Université de Bologne, V (1960), p. 21—29.

L'auteur fait une confrontation étymologique entre les noms thraces *Brentopara* (localité en Thrace), *bria* « forteresse », *dizos* « mur », et les noms messapiens *brendon* « cerf » (*Brindisium-Brundisium*), *Oria-Uria* (ville messapienne) et *Diso* (localité antique près du village actuel de *Muro*). Parlangeli évite de tirer des conclusions de ces importantes concordances thraco-messapiennes, mais il présente un abrégé très utile des opinions les plus récentes sur les relations linguistiques entre les anciennes populations de la Péninsule des Balkans et les tribus de l'Apulie et de la Calabre, en insistant spécialement sur la théorie de Vladimir Georgiev concernant le caractère daco-mysien de la langue albanaise. Quant à l'hypothèse de l'auteur selon laquelle le nom *Apulum* de Dacie aurait été importé d'Italie par les colons romains, elle n'est pas fondée, car les sources attestent, toujours en Dacie et avant l'occupation romaine, le nom ethuique *Appulus*.

R. V.

BOISSIN, HENRI, *Une formation balkanique aberrante de composés*, dans *Godišnjak*, Knjiga I. Balkanološki Institut, Knjiga I, Sarajevo, Naučno Društvo N. R. Bosne i Hercegovine, 1956, p. 17—28.

Analysant une série de mots composés et d'attributs substantifs sans *Ha* (par exemple *дaп cлoвo*), du bulgare et de l'albanais, l'auteur fait observer l'existence du type aberrant de composés, où le déterminé précède le déterminant (месторождение ; гореплвателство). Si en bulgare, tout comme en russe, ces tournures se rencontrent dans le style administratif, elles apparaissent en albanais dans d'autres domaines aussi, comme par exemple le domaine géographique, le domaine vestimentaire, etc. (*bregdet* — *i* « le rivage de la mer »). On rencontre aussi en albanais le type de formation substantif + adjectif (*arkafortë* « coffre-fort »). En grec également nous

enregistrons pareilles formations dont l'emploi est au début parallèle à l'emploi des formations normales. Nous rencontrons ainsi πονόδοτος à côté de ὀδονόπονος. Puis on en arrive à des composés du type ἀκροθαλασσία. Cette formation a été calquée en slave et on est arrivé ainsi au bulgare край море. L'absence de ces types de formation dans le serbo-croate confirme leur origine grecque. Quant aux tournures du bulgare et du russe que l'on rencontre dans le langage administratif et technique, l'auteur opine qu'elles sont dues à une tendance de simplification, par l'élimination des désinences causales.

V. II.

POPOVIĆ, IVAN, *Prilozi ispitivanju balkanske leksike u srpskohrvatskom jeziku — O nekim našim nazivima posudja* [Contribution à l'étude du lexique balkanique dans la langue serbo-croate. De certaines dénominations de vases dans notre langue], dans *Godišnjak*, Knjiga I. Balkanološki Institut. Knjiga I. Naučno Društvo N. R. Bosne i Hercegovine, Sarajevo, 1956, p. 55—104.

L'auteur étudie dans cet article un nombre de 45 mots à circulation balkanique, utilisés pour dénommer différents vases. L'auteur ne s'arrête qu'aux termes qui commencent par l'une des consonnes labiales *b, p, v, f*, comme par exemple : *buklica, potir, vuđija, fuđija*, etc.

L'article est divisé en quatre chapitres, les plus étendus étant les chapitres II et III. Dans le chapitre II l'auteur étudie les mots du point de vue de leur sens, de leur diffusion géographique et des variantes phonétiques, pour s'occuper de manière détaillée, dans le chapitre III, de la détermination de l'étymologie de ces mots, en examinant dans un esprit critique les étymologies indiquées jusqu'ici dans divers dictionnaires et différentes notes.

Appliquant le principe « Wort und Sache », l'auteur nous montre que les termes en question ont pénétré dans la langue à différentes époques et par des voies différentes. Le serbo-croate a emprunté une série de termes aux langues avec lesquelles il est venu en contact (*bokal, bokaleta, bokala* de l'italien, *bukal* de l'italien par l'entremise du grec, *vuđija, fuđija* du grec par l'entremise du turc, *putin(o)* du roumain *putină* et de l'italien *bottino*, etc.) et a servi à son tour d'intermédiaire pour la transmission de ces termes en d'autres langues balkaniques (l'albanais *buril* provient du serbo-croate *burilo*, le néo-grec *μπουκλίτσα* du slave *bukliča*, etc.).

L'article est suivi d'un résumé en français.

D. G.

POPOVIĆ, IVAN, *Zum Spracheinfluss der orthodoxen Griechen auf jugoslawische Katholiken*, dans *Probleme der neugriechischen Literatur*, Berlin, II (1960), p. 40—47 (Berliner Byzantinische Arbeiten, 15).

Avec nombre d'exemples à l'appui, l'auteur démontre que l'influence de la langue byzantine, respectivement de la langue néo-grecque, s'est exercée sur les Croates catholiques à partir de deux directions géographiques : d'un côté, des Balkans, par l'entremise des Slaves orthodoxes, et de l'autre, des régions situées sur la côte, vers le nord et vers l'ouest, soit par l'entremise des anciens Dalmates, respectivement des Istriens, soit grâce au contact direct avec les Byzantins.

M. V.

SZABÓ, ATTILA T., *Eredmények és Hiányosságok a magyar szókinccs román eredetű, feudális-muskori elemének vizsgálatában* [Résultats et défaites dans la recherche des éléments roumains du lexique de la langue hongroise empruntés à l'époque féodale], dans *Studia Universitatis Babeş-Bolyai*, série philologie, fascicule 1<sup>er</sup>, 1962, Cluj, p. 19—34.

L'auteur s'attache à analyser le résultat des recherches qu'entreprirent les spécialistes au long des siècles afin d'établir quels sont les éléments roumains entrés dans le lexique hongrois à l'époque féodale. Sont cités des philologues hongrois du XVIII<sup>e</sup> siècle (S. Gyar-mathi, I. Gáspár), de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (les linguistes Gh. Alexics, I. Szinyeyi, l'historien A. Takáts) et du XX<sup>e</sup> siècle (Z. Gombocz, I. Melich, St. Kniezsa, G. Blédy, Gy. Márton, Fr. Bakos). Par une série d'exemples, l'auteur démontre que tous ces chercheurs ont utilisé également des matériaux historiques et que certains d'entre eux ont même insisté sur la nécessité d'appliquer les aspects historiques à l'étude des éléments roumains. Considérant les données étudiées en leur totalité, l'auteur aboutit à la conclusion que le principal défaut des chercheurs cités provient du fait qu'ils ont négligé les études d'archives. En même temps, il souligne l'importance de l'étude du lexique emprunté du roumain à l'époque féodale, car, de cette manière, on pourrait assurer la base historique permettant l'étude du riche matériel datant d'après l'époque en question.

S. H.

#### Archéologie. Histoire

DÉTÉV, P., *Материали за праисторията на Пловдив* [Matériaux de la préhistoire de Plovdiv], dans *Годишник — Анивалр du Musée National archéologique de Plovdiv*, III (1959), p. 3—80.

L'article est consacré aux fouilles effectuées par l'auteur entre 1950 et 1958, dans le tell néolithique de Yassatépe, situé à l'intérieur même de la ville actuelle de Plovdiv (Philip-popoli), dans le quartier universitaire, au confluent de la Belaštenska et de la Maritsa (Hèbre). Le tell, qui mesure 4 m de hauteur et un diamètre d'environ 150 m, présente quatre couches, dont trois couches néolithiques et énéolithiques correspondant aux phases II—IV de Karanovo et une couche datant des débuts de l'âge du bronze. On a décelé, dans toutes ces couches, les plans de plusieurs habitations en bousillage, parfois composées de deux ou trois pièces. L'inventaire, consistant surtout en céramique, accuse des rapports très étroits avec l'Asie Mineure, mais aussi des affinités avec les civilisations néolithiques du Bas-Danube. A la surface de la station on a découvert des vestiges de différentes époques : une amphore grisâtre de type thrace des V<sup>e</sup> — IV<sup>e</sup> siècles av. n. ère contenant des ossements humains calcinés, des monnaies macédoniennes du temps de Philippe II et d'Alexandre, des reliefs en marbre de l'époque romaine, concernant le culte du Cavalier thrace, ainsi que des traces d'habitations slaves contenant de la céramique des X<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles.

R. V.



TOWNSEND VERMEULE, EMILY, *The Fall of the Mycenaean Empire*, dans *Archaeology*, 13 (1960), p. 66—75.

Les recherches archéologiques systématiques et intenses effectuées au début du siècle et surtout après la première guerre mondiale, ont accredité quelque temps l'opinion, également soutenue par les philologues, que la civilisation mycénienne aurait été détruite par une puissante invasion venue du nord et identifiée avec la migration des Doriens. Les études entreprises ces derniers temps, notamment sur la céramique, mais aussi sur d'autres monuments archéologiques, ont rendu toujours plus fragiles les positions de cette opinion. L'auteur résume dans le présent article les derniers résultats et les points de vue les plus récents : 1. On observe une continuité de style entre la céramique mycénienne tardive (notamment les groupes « Gravy Style » et « Close Style »), et la céramique protogéométrique. Nous tenons à ajouter que les recherches céramiques, en partant du géométrique et du protogéométrique vers le sous-mycénien et le mycénien, ont abouti aux mêmes résultats ; le dernier ouvrage de synthèse sur la céramique grecque (R. M. Cook, *Greek Painted Pottery*, London, 1960) signale expressément la continuité entre la céramique mycénienne et la céramique protogéométrique. 2. L'un des éléments qui au début étaient considérés comme ayant été importés par les Doriens, à savoir l'incinération — marquant là où elle apparaît la présence de ces derniers — est apparu dès la fin de l'époque mycénienne (en Attique et à Rhodos). 3. Les armes de fer apparaissent elles aussi à la fin de l'époque mycénienne. 4. On discute toujours plus de la disparition de la civilisation mycénienne et non de celle des Mycéniens, dont la contribution à l'essor de la civilisation grecque se révèle toujours plus importante.

P. A.

DESHAYES, J., *Les origines de la métallurgie danubienne*, dans *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, XII (1960), p. 69—81.

L'auteur analyse les analogies de forme entre les premières armes de bronze de la région du Moyen et du Bas-Danube et les armes découvertes au nord-est de la mer Noire, datant d'une époque antérieure aux pièces danubiennes. Soulignant l'évolution locale ininterrompue de la culture de l'époque du bronze dans la région du Danube, J. Deshayes considère que ses débuts sont dus probablement aux influences venues du nord de la mer Noire, lors du déplacement vers l'ouest des populations nouvelles.

R. P.

ROBERT, LOUIS, *Les inscriptions grecques de Bulgarie*, dans *Revue de Philologie*, 1959, p. 165—236.

La parution du premier volume de l'ouvrage de G. Mihailov, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, Sofia, 1956, a déterminé l'épigraphiste français Louis Robert à écrire ce long compte rendu qui représente une contribution importante aux recherches sur l'histoire.

des colonies grecques de la côte occidentale du Pont-Euxin. Tout comme dans d'autres articles appartenant à cet érudit, le lecteur trouve ici nombre de réflexions, d'informations, d'amendements occasionnés tant par le livre analysé que par d'autres ouvrages portant sur ce sujet. Il convient en premier lieu de signaler une observation de géographie historique · Agathozolis, qui nous est connu par quelques rares documents byzantins de l'époque tardive (*Notitiae episcopales* du début du X<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle), identifié en toute certitude avec la localité moderne d'Ahtopol, située sur la côte à proximité de la frontière de la Bulgarie avec la Turquie, n'est point la ville grecque d'Agathopolis qui a émis des monnaies vers l'an 300 av. n.è. ; l'auteur situe la localité antique, en s'étayant sur une étude numismatique, en Mysie (Asie Mineure). L'auteur entreprend ensuite une étude prosopographique sur l'établissement de citoyens des villes grecques situées tant sur la côte bulgare que sur la côte roumaine de la mer Noire, en d'autres régions du monde grec. Ainsi, parmi les villes situées sur la côte bulgare, nous ne trouvons pour Dionysopolis qu'une seule mention à Claros, et pour Bizone une seule mention à Iasos, en Carie. La ville d'Apollonia est difficile à identifier parmi la multitude de villes portant ce nom. Une seule mention est sûre, à savoir celle que l'on trouve à Athènes. On trouve attestée à Athènes l'existence de quelques personnes originaires de Mesembria au III<sup>e</sup> siècle av.n.è., et d'une seule personne provenant d'Odessos au I<sup>er</sup> siècle av.n.è. Mais il est intéressant de relever qu'aucun habitant de ces villes n'est signalé sur les listes des vainqueurs aux Jeux Olympiques ou parmi les donateurs à Delphes, non plus que comme vainqueurs aux concours d'Athènes, de Béotie, de Cos, etc. ; ils n'apparaissent pas davantage sur les longues listes des colonies étrangères d'Erétrie et de Démétriade (à l'exception d'un seul, originaire d'Odessos, apparaissant à Rhodos, et d'une femme originaire de la même ville et dont le nom figure sur une épitaphe collective portant le nom de 27 étrangers, pour la plupart orientaux). Pour les villes de Dobroudja, nous pouvons dire, malgré l'absence d'attestations exactes, que Istros et Tomis apparaissent rarement ; en échange Callatis apparaît assez fréquemment, plus même qu'Odessos et Mesembria. Ce tableau du dispersemment des citoyens des villes ouest-pontiques est important du fait qu'il nous permet de fixer la place historique et l'importance que ces villes avaient dans le cadre du monde antique. La plus grande partie de cette étude est consacrée au commentaire et à l'émendation des inscriptions publiées dans le premier volume de cet important *corpus*.

P. A.

TYMIENIECKI, KAZIMIERZ, *Państwo swewskie i Słowianie na szerszym tle zagadnień słowiańskich*[L'Etat des Suèves et des Slaves dans le cadre plus large des problèmes slaves], dans *Slavia Antiqua*, Varsovie-Poznan, VII (1960), p. 35—110.

L'article de l'académicien Tymieniecki, conçu comme une analyse critique des sources littéraires les plus anciennes mentionnant les Slaves, appartient à la série d'ouvrages que l'historiographie polonaise d'après la seconde guerre mondiale a consacrés au lieu et à la date de l'apparition des Slaves dans l'histoire.

L'auteur, qui a contribué dans une grande mesure, par ses nombreux ouvrages, à la formation et au développement de la théorie du caractère autochtone des Slaves, constate la présence des Vénètes, des Lugiens et des Neures — qu'il tient pour des Slaves — dans la région située entre les Monts Sudètes, les Carpates et l'est du cours inférieur de la Vistule, où habitaient des populations baltes. Il commence par discuter amplement la théorie depuis longtemps

infirmée des origines « daciques » des Slaves, émise par le célèbre historien polonais Lelewel, au XIX<sup>e</sup> siècle, et mentionne le courant des « antiquités slaves » représenté par Šafarik et Niederle. Analysant les rapports entre l'Etat des Suèves — dont la genèse et les liens avec les populations voisines sont eux aussi présentés de manière détaillée — et l'Empire romain, sur la foi des témoignages de Strabon, de Velleius Paterculus et de Tacite, l'académicien Tymieniecki souligne l'influence économique et sociale que les Romains ont exercée indirectement sur les Slaves aussi, par l'entremise des Suèves voisins. En revanche, les relations des Slaves — au I<sup>er</sup> et au II<sup>e</sup> siècles de n.è. — avec les autres populations germaniques et notamment avec les Goths, qui se trouvaient sous la dépendance politique des Suèves et qui — contrairement aux opinions traditionnelles étayées sur une légende tardive du VI<sup>e</sup> siècle (Jordanès, *Get.* XVII) qui les situe aux bouches de la Vistule — se trouvaient alors établis dans le bassin inférieur de l'Elbe (Tacite, *Germ.* XLIV), ont été des plus réduites et dénuées d'importance. Selon l'auteur, on ne saurait parler d'une influence gothique, reconnaissable dans la langue et la culture matérielle des Slaves, qu'au IV<sup>e</sup> siècle de n.è., à l'époque où les Goths — après avoir pénétré en Dacie au III<sup>e</sup> siècle de n.è., durant la grande crise de l'Empire romain, puis dans les régions pontiques — formèrent un puissant Etat indépendant. Ce n'est qu'à cette époque que nous enregistrons des contacts étroits entre les Slaves et les Goths, et souvent aussi des hostilités. Toujours à cette époque, nous pouvons observer chez les Slaves une série d'influences méridionales, expliquables, selon l'auteur, par leur déplacement sensible vers le sud. Ceci contredit les théories traditionnelles qui ne parlent de l'expansion des Slaves qu'en direction de l'ouest. Pour ce qui est des influences romaines — l'existence d'une armée permanente et la perception d'impôts — que l'on constate chez les Suèves, l'auteur attire également l'attention sur la contribution économique de l'élément local préexistant, en l'occurrence les Celtes et les Illyriens, fait qui a beaucoup facilité la pénétration des négociants romains et a créé des conditions favorables à leur activité. Il convient aussi de mentionner l'opinion de l'auteur sur les Bastarnes, les Bures, les Costoboces, les premiers étant considérés comme un peuple celtique établi au III<sup>e</sup> siècle av. n.è. en Transylvanie, et les derniers étant regardés comme des Slaves.

Dans la conclusion de son article l'auteur recommande aux linguistes de réviser les prémisses historiques des influences allemandes dans la langue des Slaves, en en déplaçant le centre de gravité des Goths vers les Suèves, la seule population germanique en mesure — de par sa position géographique et la force politique qu'elle avait acquise aux I<sup>er</sup>—II<sup>e</sup> siècles de n.è. — d'avoir exercé une influence sur ses voisins slaves.

V. II.

REMENNIKOV, A., *Борьба племен среднего Дуная с Римом в 350—370 гг. н.э.*, dans *Вестник древней истории*, 3 (1960).

A l'époque à laquelle se réfère l'article, les « barbares » qui ont le plus troublé l'Empire romain ont été les Sarmates et les Quades.

L'auteur délimite les régions occupées par les deux peuples : les Sarmates vivaient dans la région comprise entre le Danube et la Tisza, s'étendant au nord jusqu'à Brigetium et au sud jusque dans le Banat, et les Quades à peu près sur le territoire de la Slovaquie actuelle.

L'auteur, s'étayant sur des sources narratives et sur des découvertes archéologiques, brosse un tableau sommaire de leur niveau de vie matérielle et culturelle ainsi que du stade de leur développement social.

Il est intéressant d'observer que l'auteur trouve les Sarmates et les Quades du début du IV<sup>e</sup> siècle dans un stade de visible différenciation sociale : de sérieuses fissures étaient apparues dans le système des relations gentilices, de sorte que les tribus se trouvaient à la veille de la constitution définitive des classes.

Passant aux luttes proprement dites des tribus, l'auteur les divise en deux guerres, déroulées la première entre 357 et 359 et la seconde entre 374 et 375. Il nous relate de manière assez détaillée l'évolution de l'une et de l'autre, auxquelles participent de grandes armées romaines sous les ordres des empereurs en personne (Constantin, pour la première, et Valentinien, pour la seconde).

Plus intéressantes sont les conclusions de l'auteur, à savoir : 1. Ces guerres ont eu une importance considérable en ce sens qu'elles ont ébranlé le système de défense du *limes* du Moyen Danube et plus tard des bases romaines de l'Illyricum. 2. Elles ont ravagé du point de vue économique et démographique une vaste zone de l'Empire, la Pannonie, la Mésie supérieure et l'Illyricum, provinces qui étaient les principaux fournisseurs de soldats de l'Empire romain à cette époque. 3. Elles ont immobilisé sur la ligne du Moyen Danube de grandes forces de défense de l'Empire, donnant une pleine liberté d'action aux tribus germaniques sur la ligne du Rhin. 4. Elles ont vérifié les possibilités de l'Illyricum considéré comme une tête de pont pour l'invasion de la Péninsule italienne. 5. Par la richesse du butin et des esclaves, ces guerres ont accéléré les différenciations de classe au sein des tribus sarmates et quades.

M. A.

SZÓKE, B., *Über die Beziehungen Moraviens zu dem Donaugebiet in der Spätawarenzeit*, dans *Studia slavica Academiae Scientiarum Hungaricae*, Budapest, VI (1960), 1-2, p. 75-112 + 4 pl.

L'auteur de la présente étude s'attache à démontrer, en s'étayant sur une riche documentation, l'étroite parenté entre la culture matérielle de l'époque avare tardive avec celle du trésor découvert à Sînnicolaul-Mare (Nagyszentmiklós) et celle de Moravie, datant du IX<sup>e</sup> siècle. Les éléments communs sont étudiés dans l'ornementation des objets de métal (boutons plats, appliques, arpillons de ceintures) et des vases en terre cuite ; ces derniers sont également analysés du point de vue de la forme et de la couleur. S'étayant sur les arguments exposés, l'auteur aboutit à la conclusion que la population disparate sous le rapport ethnique, établie dans la plaine Morave et dans le bassin des Carpates, enregistre vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle et dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle un revirement dans le domaine de la culture matérielle et spirituelle. Mais cette nouvelle culture est si étroitement liée à l'ancienne culture avare, dans le dessin des tiges et des griffons, qu'elle peut être considérée comme son expression la plus haute. Son point de départ est placé dans le Caucase et la région pontique et elle a été véhiculée par les Bulgares et certaines tribus de la Russie méridionale, dans leur migration vers le bassin des Carpates.

V. I. N.

LEWICKI, TADEUSZ, *Die Vorstellungen arabischer Schriftsteller des 9. und 10. Jahrhunderts von der Geographie und von den ethnischen Verhältnissen Osteuropas*, dans *Der Islam*, XXXV (1960), p. 26—41.

L'auteur nous fournit une série d'informations dues aux écrivains et aux géographes arabes concernant la région du nord de la mer Noire et du nord du Caucase. Particulièrement intéressants sont les renseignements sur les traces matérielles laissées par les négociants arabes (monceaux de monnaies, marchandises d'échange, etc.), traces qui se retrouvent sur tout le cours de la Volga jusque dans les régions baltes.

S'étayant sur les informations susmentionnées, Lewicki reconstitue l'itinéraire des négociants arabes et juifs depuis l'Espagne jusqu'aux régions de l'Est de l'Europe, par la seule route internationale qui reliait à l'époque la Russie de Kiev à l'Europe occidentale. Le tracé était le suivant : Tortosa, Narbonne, Lyon, Verdun, Mayence, Ratisbonne, Prague, Cracovie, Przemysl, Kiev et plus loin Itil, que Ibn Hardadbeh appelle la ville des Bulgares (c'est-à-dire des Bulgares de la Volga).

L'auteur ne nous donne que des informations rares et éparses sur les populations du nord et du sud du Danube, pour ne s'occuper surtout que des régions situées au nord-est de la mer Noire. Selon lui, cette mer était également regardée par les géographes arabes comme une mer des Khazars ou la mer des Russes.

M. A.

*Historia e Shqipërisë* [Histoire d'Albanie], I<sup>er</sup> volume, Tirana, 1959, 544 p. + 10 cartes hors-texte. Publié par l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université de Tirana.

Ce premier volume de synthèse de l'histoire albanaise va depuis les temps des plus anciens témoignages archéologiques concernant le paléolithique jusqu'en 1840. Pour l'époque moderne, depuis 1840 jusqu'à nos jours, le plan de l'« Histoire d'Albanie » prévoit encore deux volumes, qui paraîtront ultérieurement. Le I<sup>er</sup> volume a été rédigé par les collaborateurs de l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université de Tirana. L'antiquité y est représentée par trois chapitres, à savoir : I, « L'époque de la commune primitive » (âges de la pierre et du bronze, l'âge du fer et les Illyriens, les colonies helléniques de la côte illyrienne) ; II, « Les débuts de l'Etat en Illyrie » (la société illyrienne des IV<sup>e</sup>—II<sup>e</sup> siècles av.n.ère, la royauté chez les Illyriens, l'Etat des Ardiées, les guerres illyro-romaines, la civilisation illyrienne) ; III, « L'Illyrie sous la domination romaine et au début de l'époque byzantine » (l'expansion romaine dans les pays illyriens, le développement des relations esclavagistes en Illyrie aux I<sup>er</sup>—III<sup>e</sup> siècles de n.ère, l'Illyrie à l'époque du déclin de l'empire esclavagiste). Ces chapitres sont dus aux archéologues albanais S. Islami, S. Anamali, H. Ceka, F. Prendi. Quatre chapitres, écrits surtout par les historiens K. Frashëri et A. Buda, se réfèrent au moyen âge : IV, « Apparition des relations féodales en Albanie » et « Formation du peuple albanais » ; V, « Formation des principautés féodales des Albanais » (aux XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles) ; VI, « La résistance albanaise à l'invasion turque (1388—1443) » ; VII, « Les grandes batailles turco-albanaises du XV<sup>e</sup> siècle : Georges Kastrioti Skanderbeg ». Les trois derniers chapitres du volume, rédigés notamment par K. Frashëri, I. Zamputi, S. Naçi, Z. Shkodra et H. Ceka, se rapportent à l'époque de la domination féodale militaire ottomane (1506—1839) :

VIII, † L'opposition albanaise à la domination turque aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles †; IX, † La désagrégation du régime féodal militaire † et † L'anarchie féodale en Albanie (1683—1757) †; X, † Le grand pachalik albanais, 1775—1831 † (il s'agit spécialement de la rébellion d'Ali-Pacha de Tépéleni). Le volume comprend également une bibliographie, un tableau chronologique, un index, un grand nombre d'illustrations et de cartes.

R. V.

KATIČIČ, RADOSLAV, Βιογραφικά περί Θεοφιλάκτου ἀρχιεπισκόπου Ἀχρίδος [Données biographiques sur Théophilacte, archevêque d'Okhrid], dans Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Athènes, XXX (1960—1961), p. 364—385.

L'auteur réexamine les sources historiques et littéraires concernant la vie et l'activité de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid, en rectifiant certaines opinions et certaines interprétations des chercheurs plus anciens. Il met en lumière certains aspects de la vie sociale et politique byzantine au XII<sup>e</sup> siècle, touchant notamment la famille impériale des Comnène. Théophilacte a été professeur à la Cour des Comnène et il est l'auteur de l'ouvrage *L'Education impériale*.

L'auteur repousse l'ancienne hypothèse selon laquelle la nomination de Théophilacte comme archevêque d'Okhrid aurait été en fait une mesure tendant à l'exiler et non pas une élévation dans la hiérarchie ecclésiastique. Il résulte de la correspondance de Théophilacte qu'il aurait continué à jouir des bonnes grâces des Comnène. L'archevêché d'Okhrid était devenu un centre important de la politique et de la culture byzantine. Il était nécessaire d'y nommer un hiérarque actif et érudit, comme l'était Théophilacte, à même de représenter et de servir au mieux les intérêts de l'Empire byzantin. Le chercheur yougoslave nous montre que Théophilacte ne s'est point montré hostile envers la population slave et qu'il a milité en général afin d'alléger les charges fiscales de toute la population de l'archevêché d'Okhrid.

G. C.

KATIČIČ, RADOSLAV, Αἱ πρὸς Πακουριανούς ἐπιστολαὶ τοῦ Θεοφιλάκτου ἀρχιεπισκόπου Ἀχρίδος [Lettres de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid adressées aux Pacurianos], dans Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Athènes, XXX (1960—1961), p. 386—397.

La correspondance de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid, publiée dans la *Patrologie Grecque* (Migne, tome 126) contient trois lettres adressées à des personnes du nom de Pacurianos, à savoir 1. (Meursius 7) A Monsieur Pacurianos Grégoire, gendre du grand *droungarios*; 2. (Meursius 25) à l'Honorable Pacurianos; 3. (Finetti 14) à Pacurianos.

L'auteur démontre qu'il ne s'agit point dans les lettres adressées aux Pacurianos, vers l'an 1094, de Grégoire Pacurianos, *domesticos* d'Occident décédé en 1086. Il brosse la biographie de Grégoire Pacurianos d'après les notes de celui-ci datant de 1083 et figurant dans le typique du monastère de Petritsos (près de Philippopoli). Le typique, rédigé en grec, en arménien et

en géorgien, a été publié par Louis Petit d'après une copie du XVIII<sup>e</sup> siècle conservée dans la collection de manuscrits de l'Académie de la R.P.R. (C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecesti*, Bucarest, 1909, p. 433, n<sup>o</sup> 694 (278)

Les lettres ont un caractère personnel. Analysant ces lettres et prenant en considération les opinions de Du Cange, Vasilievski et Siméon de Varna, l'auteur aboutit à la conclusion qu'aucune des trois lettres de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid adressées aux Pacurianos n'a été écrite ou adressée au grand *domesticos* d'Occident Grégoire Pacurianos. Deux d'entre elles (Meursius 7, Finetti 14) ont été écrites et adressées à son homonyme Grégoire Pacurianos, gendre du grand *droungarios* Nicéphore Comnène, un jeune homme qui avait commencé vers 1094 sa carrière comme duc du thème de Bulgarie. Nous n'avons point d'informations précises concernant la personne de Nicolas Pacurianos, le destinataire de la troisième lettre (Meursius 25). L'auteur en conclut que ces Pacurianos sont des parents du grand *domesticos* mais sans pouvoir préciser quel était au juste ce lien de parenté.

V. T.

GUILLAND, R., *Remarques sur la vie monastique à Byzance*, dans 'Επετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Athènes, XXX (1960—1961), p. 39—52.

Analysant la manière dont ont été appliquées les règles de la vie monastique à Byzance, l'auteur met également en lumière les infractions à la discipline monastique, du fait surtout de la nomination des moines dans des fonctions publiques. L'étude s'étaye sur une vaste documentation historique. Les institutions monacales ont été soutenues par l'aristocratie byzantine et ont soutenu à leur tour l'Etat byzantin. Mais l'auteur n'examine pas l'origine populaire de maints éléments de la vie monastique byzantine non plus que les mouvements sociaux qui se sont déroulés sous l'influence des institutions monacales.

G. C.

ANGELOV, DIMITAR, *Жъм въпроса за средновековния български град* [Sur le problème de la ville médiévale bulgare], dans « Археология », Sofia, II (1960), 3, p. 9—22.

L'ample article de synthèse consacré à la ville médiévale durant le second Etat bulgare (1185—1396) comprend la liste des villes principales, par régions ; la disposition territoriale (la ville intérieure et la ville extérieure) ; l'aspect ethnique ; les occupations, les métiers (trente branches, ce qui montre leur degré de division), le commerce et les relations de ces professions avec l'agriculture ; le rôle des villes dans l'échange des produits à l'intérieur (pratiqué à une large échelle et donnant naissance aux capitaux commerciaux), ainsi qu'à l'extérieur (exportation de produits agricoles et animaux). L'auteur aurait également pu parler ici de l'échange de marchandises entre les villes bulgares danubiennes — Vidine, Nicopoli et Silistra — et les pays roumains ; le ravitaillement en sel des villes se faisait sans aucun doute des salines des Carpates. Ensuite l'article analyse la structure sociale des villes (le patriciat, la classe moyenne, le bas peuple et les catégories dépendantes). Il resterait à examiner à

L'avenir : les rapports politiques des villes avec l'administration centrale ou les féodaux locaux ; les impôts ; la lutte de classe. L'auteur souligne la nécessité de faire appel au matériel comparatif touchant Byzance et la Serbie. On pourrait également utiliser, selon nous, les informations datant des XIV<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles relatives aux villes valaques et moldaves, informations qui présentent certains aspects communs — du point de vue de la structure et de l'organisation — avec les villes médiévales bulgares.

D. C. G.

POŠVÁŘ, JAROSLAV, *Ustanovení o vině a vinnících ve statutech dalmatských měst (Stravnání s poměry v českých zemích)* [Règlements sur le vin et sur les vignobles dans les statuts des villes dalmates (Comparaison avec la situation dans les pays tchèques)], dans *Slovenské Historické Studie*, III (1960), p. 83—126.

Dans les villes dalmates, le vin était un important article commercial, de sorte que les statuts de ces villes comprenaient une série de dispositions touchant au vin et aux cultures viticoles (Dubrovnik, Budva, Kotor, Skradin, Hvar, Korčula, Split, Trogir). L'auteur étudie de manière détaillée ces statuts et leurs stipulations touchant aux dégâts causés aux vignobles par les hommes et les animaux et prévoyant les peines physiques et pécuniaires appliquées dans ces cas.

Une autre série de problèmes auxquels s'arrête l'auteur touchent à la culture des vignes, aux rapports de travail, aux relations entre les voisins (concernant les chemins, le drainage des eaux, l'entretien des arbres, les bornes de démarcation, etc.), au commerce du vin et notamment à l'interdiction d'importer des vins de l'étranger.

Pošvář analyse dans le chapitre III de son ouvrage les prescriptions juridiques tchéco-moraves concernant les vignes, telles qu'elles ont été transmises dans diverses réglementations viticoles ou par les privilèges royaux. Là encore l'auteur étudie les mêmes problèmes qu'au chapitre précédent : la culture des vignes, les prescriptions relatives aux chemins, aux sentiers, aux bornes de démarcation, aux eaux, aux rapports de travail, aux dégâts, au commerce du vin.

En conclusion, l'auteur relève les analogies qui existent entre les réglementations des villes dalmates et celles des pays tchéco-moraves concernant le vin et les vignobles.

M. D.

İNALCIK, HALİL, *Bursa. XV asır sanayi ve ticaret tarihine dair vesikalar* [Documents concernant l'histoire de l'industrie et du commerce à Bursa (Brousse) au XV<sup>e</sup> siècle], *Belleten*, Turk Tarih Kurumu, Ankara, n<sup>o</sup> 93, 1960, p. 45—102

Dès l'abord il nous faut remarquer que cette étude, portant sur un sujet économique, occupe une place à part dans l'historiographie turque contemporaine, laquelle s'occupe en général de problèmes politico-militaires et culturels (lorsqu'il s'agit de l'Empire ottoman). Soulignant l'importance de la ville de Brousse dans le commerce oriental, l'auteur reproduit les impressions de certains voyageurs qui sont passés par là, au XV<sup>e</sup> siècle. Affirmant que



Brousse était un nœud commercial, l'auteur insiste sur les relations de cette ville avec l'Orient jusqu'en Iran, en Arabie et en Inde, et avec l'Occident, en direction de la péninsule des Balkans, des côtes de la mer Noire, ainsi qu'avec le centre de l'Europe par la Valachie, la Moldavie, la Pologne, la Russie et d'autres pays encore, notamment dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire après la conquête de Constantinople par les Turcs.

Précisant que Brousse était, dès l'époque des Seldjoukides, un important centre occidental du monde islamique, Halil İnalçık nous montre que cette ville jouait également le rôle d'entrepôt international pour diverses marchandises industrielles, ainsi que pour les aromates qui circulaient d'Orient en Occident.

Dans cet ordre d'idées, l'auteur présente une série de tableaux statistiques concernant le volume du commerce pratiqué par cette ville au XV<sup>e</sup> siècle, avec des indications sur les règles commerciales, et analyse en même temps certains aspects du développement de l'industrie de la soie à Brousse, à cette époque.

À cet égard, l'auteur nous montre que vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, il existait à Brousse près d'un millier de métiers à tisser pour la confection des soieries aux couleurs et des qualités les plus variées. Il convient de souligner que les esclaves étaient eux aussi employés à ces métiers, et pouvaient devenir des hommes libres après la confection d'une certaine quantité de tissus, ce qui peut expliquer pour une bonne part le grand développement de cette production artisanale, en premier lieu pour les besoins internes de l'Empire ottoman.

À la fin de l'introduction, l'auteur s'arrête également aux causes du retard économique de l'Orient et nous montre que cette partie du monde s'est transformée en une source de matières premières pour l'Occident, après avoir atteint un haut degré de développement industriel et commercial.

H İnalçık complète son étude par la présentation de 40 documents ottomans en transcription turque et nous offre également quelques modèles de transcription. Il est important de signaler que le document du 6 septembre 1480 (1 Redjeb 885) intéresse également l'histoire de la Valachie, en ce qui concerne certains métiers (doc. n<sup>o</sup> 37). Il y est question du testament d'un commerçant du nom de Balıkcı zâde Hayreddin qui, associé à un certain Hodja Mehmed, faisait du commerce avec l'Arabie.

Entre autres objets, animaux et esclaves, ce document mentionne également 11 400 couleaux de Valachie (*Eflak bıçağı*) ainsi que 4 700 gaines de Valachie (*Eflak bıçağı kını*), ce qui infirme les assertions touchant l'inexistence d'un tel métier dans les pays roumains à cette époque (Ex. A. D. Xenopol, *Istoria Romnilor*, Jassy, 1889, vol. II, p. 250).

Tant par son sujet que par sa forme, cet article peut servir d'exemple pour l'étude d'autres centres de l'Empire ottoman, aux fins de mettre ainsi au jour des aspects encore ignorés de l'histoire de cet empire avec lequel les peuples des Balkans ont entretenu des relations pendant des siècles.

M. M.

TEKİNDAĞ, Doc. Dr. M. C. ŞEHABEDDİN, *Sâdırazam Adnl Mahmud Paşa'ya ait bir tetkik munasebetiyle* [Au sujet d'une étude sur le grand vizir Adni Mahmud Pacha], dans *Bellelen*, Turk Tarih Kurumu, Ankara, n<sup>o</sup> 95, 1960, p. 509—527.

Conçue sous la forme d'une « mise au point » l'étude représente une réponse de l'auteur aux critiques de Feridum Dirimtekin à l'article de Tekindağ sur le grand vizir Mahmoud Pacha (1454—1470), publié dans la version turque de l'Encyclopédie de l'Islam.

Passant en revue l'origine, l'activité politique, et d'organisation ainsi que d'autres aspects de la personnalité de ce grand vizir ottoman du temps du sultan Mehmed II (1451—1481), l'auteur insiste en même temps sur la contribution de Mahmoud Pacha à l'assujettissement de la Péninsule des Balkans et des émirats d'Asie Mineure, à la suite de plusieurs campagnes militaires. L'auteur signale entre autres l'expédition de 1462 du sultan Mehmed II contre la Valachie.

S'attachant à rectifier ce qu'avait affirmé son critique, à savoir que le prince régnant de Valachie aurait été à cette époque Vlad Dracul, l'auteur tombe lui-même dans une autre erreur en supposant qu'il s'agirait de « Vlad Dracul III, 1456—1476 ».

Mais il s'agit en réalité de Vlad l'Empaleur, qui a régné entre 1456 et 1462 et dont les chroniqueurs ottomans parlent sous le nom de *Kazıklu*.

En dépit de ces petites erreurs, l'étude constitue une analyse multilatérale de la personnalité du grand vizir Mahmoud Pacha, également appelé Adm. L'auteur s'arrête de même aux principaux épisodes de la politique d'assujettissement des émirats d'Asie et des pays balkaniques par les Turcs Osmanlis sous le règne du sultan Mehmed II, après la conquête de Constantinople.

M. M

TODOROV, NIKOLAI, *За демографското състояние на Балканския полуостров през XV—XVI в.* [De la situation démographique de la Péninsule des Balkans aux XV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles], Sofia, 1960, 42 p. + 1 carte. (Extrait de *Годишник на Софийския Университет*, tome LIII, 2, p. 193—226).

L'auteur met au jour un document inédit conservé à la Bibliothèque Nationale de Sofia. Il s'agit du registre de l'impôt appelé *gizie* pour l'année musulmane 896 (de l'Hégire), soit l'année 1490—1491. Ce document contient des données importantes concernant le nombre et la répartition territoriale des familles chrétiennes et de celles qui sont passées à l'islamisme. Ces données nous aident à nous faire une juste image de la densité de la population de la Péninsule des Balkans avant les passages forcés à l'islamisme. L'auteur classe les données par unités administratives fondamentales de l'Empire ottoman, c'est-à-dire par sandjaks. Pour faciliter leur examen, l'auteur nous donne, outre une description à l'intérieur de l'article, une carte en annexe, faite avec beaucoup de soin. Les données du registre nous montrent clairement que les Ottomans ne détenaient pas la prépondérance numérique au début de leur domination sur la Péninsule des Balkans, et l'auteur signale que par la suite cette prépondérance n'a existé que dans certaines régions de la Péninsule. Entre autres localités où était perçu le *gizie*, il y avait les localités valaques des sandjaks de Vucitrn (« Iflakan Proholofca ») de Prizren (« Valaques de Prizren ») et de Skodra (« Valaques d'Ipek »), le nombre respectif des familles s'élevant en 1490 à 191, 784 et 914 et en 1491, à 196, 676 et 934. En 1490—1491 aucune de ces familles n'était passée à l'islamisme, fait significatif qui explique qu'elles se soient maintenues comme groupes ethniques. Egalement intéressantes sont pour nos chercheurs les données sur la Dobroudja, que l'auteur dénombre parmi les sandjaks à faible population, dans les années 1490—1491.

A. C.

DUCAS, *Istoria turco-bizantină (1341–1462)*, édition critique par Vasile Grecu, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1958, 503 p.

La collection *Scriptores Byzantini*, éditée par l'Académie de la République Populaire Roumaine, débute par cette édition critique de la chronique de Doukas, mise au point par Vasile Grecu. Cette édition comprend le texte grec et sa traduction roumaine. On s'est étayé sur le texte grec du *codex* 1310 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Ce texte est comparé à celui du *codex* grec 1766 conservé à la même bibliothèque. Le premier manuscrit date du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et l'autre du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. On a également utilisé une vieille traduction italo-vénitienne datant du XVI<sup>e</sup> ou peut-être même du XV<sup>e</sup> siècle, ainsi que le résumé en néo-grec figurant dans le *codex* n<sup>o</sup> 4 de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine.

La première édition de la chronique de Doukas est parue à Paris en 1649 par les soins d'Ismaëls Bullialdus, qui a imprimé avec des erreurs et des omissions le texte du *codex* parisien 1310. Les trois autres éditions, celle de 1729 parue à Venise, celle de 1834 parue à Bonn et celle de 1866 parue à Paris, ont reproduit le texte de la première édition. Ainsi donc, le texte grec de cette chronique n'a jamais fait l'objet d'une analyse critique jusqu'à l'édition mise au point par Vasile Grecu. Le travail de cet auteur s'est avéré délicat, non seulement en ce qui concerne l'établissement du texte grec, mais aussi pour ce qui est de la traduction, étant donné que le chroniqueur byzantin utilise des constructions syntactiques incorrectes en grec classique, coloré d'expressions appartenant à la langue populaire. L'appareil critique de cette édition peut être consulté non seulement par les historiens, mais aussi par les linguistes en vue de recherches morphologiques et syntactiques sur le texte grec.

Doukas a vécu entre 1400 et 1470. Sa chronique est bien informée, notamment en ce qui concerne les événements des années 1402–1462 relatifs à l'Empire byzantin et à l'avance progressive des Turcs sur le territoire de cet empire. La chronique comprend également d'importantes références à l'histoire des peuples des Balkans. Le chroniqueur nous donne différentes informations sur les Albanais (p. 48, 86, 142, 170, 176, 178, 190, 278, 424), sur les Bulgares (p. 86, 164, 170, 176, 178, 272, 290, 336), sur les Roumains (p. 86, 156, 160, 164, 168, 178, 250, 252, 274, 426, 432), sur les Serbes (p. 36, 38, 50, 58, 60, 66, 86, 96, 164, 168, 176, 272). La résistance de ces peuples contre les envahisseurs est soulignée à maintes reprises.

Le texte grec et la traduction roumaine de la chronique sont précédés d'une étude introductive fort érudite. L'édition se termine par un ample index de noms et de matières. Le volume est accompagné de quatre planches comprenant des photocopies des manuscrits des *codex* parisiens n<sup>os</sup> 1310 et 1766. Nous considérons que l'édition de la chronique de Doukas publiée par Vasile Grecu est un ouvrage utile à tous les historiens médiévistes des pays des Balkans, vu qu'il répond aux exigences de l'édition critique des chroniques byzantines.

G. C.

ȘTEFĂNESCU, ȘTEFAN, *Participarea rominilor la lupta de la Grunwald (15 iulie 1410)* [La participation des Roumains à la bataille de Grunwald (15 juillet 1410)], dans *Studii*, Bucarest, XIV, (1961), 1, p. 5–22.

Dans le cadre d'une documentation substantielle touchant les relations entre les pays roumains et la Pologne à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et au début du XV<sup>e</sup>, l'article reprend le problème controversé de la participation des Roumains à la bataille de Grünwald (15 juillet

1410). Enumérant les hommages de vassalité successifs rendus à cette époque par les voïvodes moldaves aux rois de Pologne, l'auteur rappelle qu'en 1395 un contingent de troupes moldaves participa pour la première fois aux luttes contre les Teutons. Il décrit les événements qui aboutirent à la bataille de Grunwald, ainsi que les phases de la lutte. L'auteur discute ensuite le problème de la participation des Roumains à cette bataille et combat l'opinion formulée par P. P. Panaitescu, qui met en doute la présence d'effectifs roumains à Grunwald. L'argumentation de l'auteur est fondée sur l'analyse des circonstances historiques (obligations de la Moldavie et de la Valachie, liées par des traités à l'Etat polono-lithuanien), sur les chroniques prussiennes et quelques nouvelles sources historiques. La conclusion de Șt. Ștefănescu est que les Roumains ont effectivement pris part à la bataille de Grunwald, ce qui a contribué à relever le prestige de la Moldavie et de la Valachie sur le plan international

I. R. B.

ȘTEFĂNESCU, ȘTEFAN, *Considerații asupra denumirilor «vlah» și «rumln», pe baza documentelor interne ale Țării Românești din veacurile XIV-XVII* [Considérations sur les noms de *vlah* et de *rumln*, fondées sur les documents internes de la Valachie, du XIV au XVII<sup>e</sup> siècle], dans *Studii și materiale de istorie medie*, Bucarest, IV (1960), p. 63—76.

De l'ensemble du vocabulaire reflétant la structure et l'évolution des relations agraires aux XIV<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles, l'auteur analyse ici deux termes particulièrement caractéristiques de cette évolution : *vlah* et *rumln*, figurant tous deux dans les sources internes de la Valachie, le premier employé dans les documents en langue slave, le deuxième dans ceux rédigés en roumain.

Le terme de *vlah*, qui dans les sources externes a toujours une signification ethnique, en arrive à désigner dans les sources internes de langue slave les paysans de condition servile, mais non pas avant le XVI<sup>e</sup> siècle. Jusque là *vlahi* désignait la population rurale non privilégiée, la paysannerie dans son ensemble

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la population libre aussi bien qu'asservie était désignée par les termes généraux de *sat*, *țărani*, *săraci* («village», «paysans», «pauvres»). Vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, lorsque le processus d'asservissement de la paysannerie entre dans une nouvelle phase, on voit apparaître le terme spécial de *vecin* pour désigner les paysans serfs.

La superposition des termes de *vlah* au sens ethnique et de *vlah* au sens social de paysan de condition servile a lieu à une époque où le processus de féodalisation s'amplifie et où la majeure partie de la paysannerie est réduite à l'état de servage.

H. C.

TOMADAKIS, NICOLAOS V., *Σύντομον διάγραμμα τῆς ἱστορίας τῆς ἐκκλησίας Κρήτης ἐπὶ τουρκοκρατίας* [Une esquisse de l'histoire de l'Eglise de Crète au temps de la domination turque], dans *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, Athènes, XIV (1960), p. 3—32 et 156—163.

Le professeur N. Tomadakis s'occupe dans la présente étude — qui constitue un chapitre d'un ouvrage plus ample consacré à l'histoire de l'Eglise de Crète — du rétablissement de l'Eglise métropolitaine orthodoxe de Crète, des évêchés orthodoxes qui sont venus remplacer

les évêchés catholiques après l'assujettissement de Crète par les Turcs, ainsi que des privilèges et des obligations de l'Eglise. Cet ouvrage met en lumière la grave exploitation de la population pauvre, soumise à différentes contributions tant au profit des maîtres turcs qu'au profit de l'église (métropolite, évêques, patriarchie de Constantinople). Ces redevances n'étaient pas payées seulement en argent, mais aussi en différents produits ou objets.

Tant à cause des persécutions turques que de l'implacable exploitation des féodaux grecs, une partie de la population de l'île a préféré passer au mahométisme afin de se voir reconnaître les droits politiques dont les chrétiens étaient dépourvus. D'autres habitants s'enfuyaient dans les pays étrangers.

Quelques pages sont consacrées à la lutte menée par le clergé de cette île, en 1821, aux côtés de l'Hétairie, pour la liberté et l'indépendance.

L'auteur s'occupe également de la culture du clergé ainsi que des écoles théologiques de Crète et cite les hiérarques crétois qui sont devenus patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et de Jérusalem, ou métropolitains et évêques en différents diocèses, situés loin de leur île natale.

Le professeur Tomadakis parle également dans son ouvrage des monastères de Crète et en publie la liste, qui s'élève à trente-cinq.

N.Cr.

STANOJEVIĆ, GLIGOR, *Покрет брдских и албанских племена уочи Кандиског рата* [Le mouvement des tribus monténégrines et albanaises à la veille de la guerre de Crète], dans *Историски Записи*. Орган Института Н. Р. Црне Горе и Историског друштва Н. Р. Црне Горе., Titograd, XIII (1960), livre XVIII, fasc. 1, p. 513—522.

Avant la fameuse révolte qui a soulevé, pendant la guerre de Crète, certaines tribus albanaises et monténégrines contre les féodaux turcs, ces mêmes tribus ont opposé aux conquérants une longue et active résistance. Les événements de cette lutte, dont on n'avait jusqu'ici qu'une vague connaissance, ont été clarifiés et précisés pour la plupart à la suite de nouveaux renseignements recueillis dans les Archives de Venise et de la ville de Cattaro.

Un rôle important dans cette résistance a été joué par la tribu Clementi. Cette tribu fut la première qui refusa de payer aux Turcs la capitation de 13 réaux. Les premières informations dignes de foi sur la révolte de la tribu Clementi et des autres tribus datent de l'an 1633 et nous montrent que la résistance avait commencé l'année précédente. L'expédition turque a complètement échoué en 1633. On connaît mieux les péripéties de la lutte entre les années 1636 et 1638, lorsque la tribu Clementi a été cernée et s'est vue contrainte de se retirer sur le Mont Bundja. Bien qu'elle eût infligé aux Turcs des défaites sérieuses, la tribu Clementi a été obligée de cesser toute résistance à la suite du froid, de la faim et d'autres vicissitudes. Par l'entremise des Ragusains, la tribu a mené des pourparlers avec les Vénitiens afin de s'engager au service de la France et de s'établir à l'étranger, se refusant d'accepter définitivement la domination turque.

Les membres de la tribu se révoltent à nouveau à l'automne de 1638 et harcèlent les Turcs dans le courant de l'année 1639. Bien qu'il n'existe pas d'informations sur la fin de cette résistance qui a duré six années, l'auteur considère qu'elle a dû s'éteindre à l'été de cette même année. Au fond, les Turcs n'ont pas réussi à étouffer le mouvement, en dépit des forces considérables qu'ils ont engagées contre lui à plusieurs reprises. La résistance a cessé d'elle-même,

étant donné que les tribus révoltées n'ont pas formé une coalition et se sont bornées à une coopération sporadique, luttant avec des forces disséminées. Les insurgés escomptaient également un conflit turco-vénitien qui ne s'est pas produit à cette époque mais durant la guerre de Crète, lorsque les tribus en question ont profité de l'occasion pour lever à nouveau l'étendard de la révolte.

S. I.

BOŽIĆ, IVAN, *Француски дневник о проходу Мустафе 1696, године, 1696*, [Une relation française sur la campagne de Mustapha II en 1696], Beograd, 1956 (Extrait de *Грађа Искорисног Института САН*, 8, p. 177—214).

La plupart des sources historiques concernant la campagne de Mustapha II en 1696, contre Léopold I<sup>er</sup> proviennent du camp impérial. L'auteur publie une relation provenant des milieux de l'Ambassade française de Constantinople : «Relation de la campagne du Sultan Mustapha en 1696 avec un journal de Toulon à Constantinople et de Constantinople à Belgrade» figurant à la Bibliothèque Nationale de Paris mss. fonds français n° 10776. La relation contient des données précieuses sur la marche de la campagne, sur les mouvements de l'armée ottomane, sur les forteresses turques de Serbie, les cours d'eaux, les localités. Le professeur Božić reproduit en bref les informations relatives à Pirot, Palanka, Aleksinac, Jagodina, Batočina, Smederevo, Beograd, Pančevo, ainsi qu'à une série de personnalités ottomanes : le sultan Mustapha II, le grand vizir Mehmed Elmas Pacha, Ibrahim Pacha, commandant de Belgrade, Emerik Tokoly. D'autres données résumées par le professeur Božić touchent aux forces armées ottomanes et autrichiennes, ainsi qu'à la marche des opérations militaires à l'été de 1696, dans le Banat. Le professeur Božić confronte constamment les données du journal français avec les données d'autres sources contemporaines en relevant les erreurs, les exagérations, les inexactitudes.

La source française nous donne également une série de renseignements sur la Roumanie. A côté de quelques références succinctes sur les cours d'eau du Banat (le Timiș, le Bega), plusieurs données ont trait à la ville de Timișoara, à propos des luttes entre les Turcs et les Autrichiens.

La source française est précieuse et sa publication, même sous cette forme, est utile.

M. D.

KONDOV, NIKOLA, *Към въпроса за времето когато е била усвоена царевичката от нашето земеделие* [Sur la date de l'introduction du maïs dans l'agriculture de Bulgarie], dans *Исторически Преглед*, Sofia, XVI, 1960, n° 4, p. 70—91.

La culture du maïs a commencé en Bulgarie au plus tôt dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle; son extension dans les régions occidentales et nord-occidentales du pays remonte à la première moitié et surtout au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; elle a été favorisée par l'émigration vers l'ouest (Voivodina, Transylvanie), durant les guerres austro-turques, de certaines populations bulgares qui, gardant le contact avec leurs pays d'origine, ont contribué à l'introduction sur une large échelle de la culture de la nouvelle plante.

Il convient de préciser, à titre de comparaison, que le maïs était déjà connu en Valachie, sous Constantin Brncoveanu (1688—1714); nous nous rapportons en ce sens au témoignage d'Anton Maria del Chiaro, secrétaire du voïvode, dans son livre publié en Italie, en 1718, et

intitulé *Storia delle moderne rivoluzioni della Valacchia* (éd. Nicolae Iorga, Vălenii de Munte, 1914). En Moldavie, un impôt spécial sur la culture du maïs est introduit à l'époque de Constantin Duca (1693—1695), en Transylvanie la culture de cette plante est introduite dès les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle (C. Daicoviciu, Șt. Pascu, V. Cheresteșu, T. Morariu, *Din istoria Transilvaniei*, Bucarest, 1960, p. 122 et C. C. Giurescu, *Istoria Romnilor*, III/2, Bucarest, 1947, p. 549).

L'extension de la culture du maïs au sud du Danube a également pu se produire à partir de la Valachie; cette opinion est confirmée par l'existence de multiples relations commerciales entretenues par les trois provinces historiques roumaines, aux XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, avec différentes régions de la Bulgarie. Une rectification : pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous n'avons pas affaire à des troupes « austro-hongroises » (p. 90), mais seulement à des troupes autrichiennes.

D. C. G.

VIANU, AL., *Aplicarea tratatului de la Kuciuk Kainargi cu privire la Moldova și Țara Românească (1775—1783)* [L'application des clauses du traité de Kutchuk-Kaïnardji relatives à la Moldavie et à la Valachie (1775—1783)], dans *Studii*, Bucarest, XIV (1961), 5, p. 71—103.

A l'aide de la bibliographie courante et à la lumière de nouvelles données fournies par les documents inédits des archives soviétiques, Al. Vianu s'attache à analyser les effets du traité de Kutchuk-Kaïnardji sous le rapport d'un allègement des obligations imposées par la Porte aux Principautés Roumaines. Rappelant que le traité de 1774 a marqué « une nouvelle étape dans les relations russo-roumaines et entre les Principautés Roumaines et la Porte », l'auteur constate que les hattî-chérifs de privilèges de 1774 et les hattî-humayums de 1776 relatifs aux Principautés, que la Porte se vit contrainte d'émettre en vertu du traité de Kutchuk-Kaïnardji, n'ont été appliqués qu'en partie, et qu'après 1774 les Principautés continuèrent de subir l'exploitation ottomane, qui alla même s'intensifiant. L'article contient en outre une relation détaillée de la mission de N. V. Repnine de 1775 et analyse les stipulations relatives aux Principautés de la convention d'Aynalı-Kawak (1779) demeurées elles aussi lettre morte, la Porte formulant au lendemain de cette convention des exigences de plus en plus pressantes envers la Valachie et la Moldavie et poussant activement ses préparatifs de guerre. Non moins importantes sont les informations nouvelles que fournit l'étude d'Al. Vianu au sujet des négociations russo-turques pour la création du consulat général de la Russie dans les Principautés, ainsi que sur les conséquences de l'installation du consulat et l'activité des deux premiers consuls russes, S. I. Lascarev et Ivan Sévérine, en Valachie et en Moldavie.

I. R. B.

VÎRTOSU, E., *Despre corpul de voluntari elini creat la București în 1807* [A propos du corps de volontaires hellènes créé à Bucarest en 1807], dans *Studii și materiale de istorie medie*, Académie de la R.P.R., Institut d'histoire, Bucarest, V (1962), p. 529—582.

Le corps de volontaires hellènes en Valachie en 1807, au sujet duquel l'on trouve un certain nombre d'indications dans quelques sources roumaines et étrangères, fait l'objet d'une étude approfondie de la part du prof. E. Vîrtosu. L'une des premières constatations qui se

dégagent de ce travail, fondé sur une riche documentation en partie inédite (roumaine, française, russe, allemande et bulgare), est que la création de ce corps de volontaires fut une manifestation particulièrement significative de la solidarité des peuples balkaniques luttant pour leur indépendance nationale.

C'est ce qui ressort en premier lieu du texte de deux manifestes (voir annexes 2 et 3, p. 548—554, et les fac-similés 1—3, p. 576—578) — l'un connu de longue date mais qui n'a pas été analysé jusqu'ici, l'autre inédit — appelant au combat non seulement les Grecs, mais encore les Moldaves, les Valaques, les Bulgares et les Albanais. Il n'est pas fait appel aux Serbes, mais la révolte de ceux-ci est invoquée par les deux manifestes comme un exemple digne d'être suivi. Les auteurs de l'un de ces manifestes — Nic. Pangal, Constantin Manu-Bondi, Carlos Servios et Kiritzis Poliandrios — nous sont connus. Celui du deuxième, anonyme, a pu être identifié par le prof E. Virtosu en la personne du Moldave Constantin Manu-Bondi.

Le major N. Pangal, l'organisateur et le commandant du corps de volontaires, originaire de Maina (Péloponnèse), s'était rendu à Saint-Pétersbourg en 1790 pour solliciter des armes de l'impératrice Catherine II. Enrôlé dans l'armée russe, il faisait son apparition à Bucarest en 1807. (La période 1790—1807 n'a pu être élucidée par l'auteur faute d'informations — que l'on ne manquera pas de trouver un jour dans les archives soviétiques). Bien que l'auteur n'énonce aucune hypothèse à cet égard, il semble presque certain que N. Pangal ait été l'un des principaux agents de la propagande pour le recrutement des Grecs, avant d'assumer le rôle d'organisateur du corps de volontaires hellènes.

Dans ce corps s'enrôlèrent des Grecs (originaires de Roumélie, de Corfou, de Janina, de Larissa, de Ténédos, de Salonique et de Constantinople), des Moldaves, des Valaques, des Russes, des Bulgares, des Serbes, un Transylvain et un Monténégrin. Parmi les volontaires figurait, avec le grade de capitaine, V. Caravia (voir p 25), qui jouera en 1821 un rôle de premier plan dans le mouvement hétéariste.

Le corps de volontaires de Pangal eut une existence éphémère. Après avoir pris part à la défense de Bucarest et aux combats d'Olténie, il fut dissout à la suite de la déposition du prince régnant Constantin Ipsilanti et à la demande des représentants de la classe dominante. Une partie de ses hommes partirent pour la Russie, d'autres pour la Dalmatie et les îles Ioniennes, d'autres enfin se rallièrent à Isaiev en Serbie.

Quelque brève qu'ait été son existence, le corps de volontaires hellènes revêt néanmoins une importance incontestable en raison du fait qu'il a représenté le mouvement insurrectionnel grec et balkanique entre le début de celui-ci, déclenché par Riga de Velestine et le moment de sa plus grande ampleur, en 1821. Par les deux manifestes dont nous avons parlé et l'organisation d'un corps de volontaires, les Grecs réclamaient pour la première fois publiquement « le droit total à une vie libre et indépendante » (p. 536). L'étude des autres formations de volontaires constituées simultanément pourra nous donner une connaissance plus complète de la participation des éléments balkaniques au mouvement de libération de cette époque, étude que l'auteur juge à juste titre nécessaire.

S. I.

IANCOVICI, SAVA, *Din legăturile lui Miloş Obrenović cu Ţara Românească*, [A propos des liaisons de Miloš Obrenović avec la Valachie], dans *Romano-slavica*, Bucarest, V (Istorie), (1962), p 163—178.

L'auteur publie (avec traduction roumaine) dix lettres en langue serbe datant des années 1831—1840 et intéressant les rapports économiques que Miloš Obrenović a entretenus



avec la Valachie. Elles concernent, d'une part, le commerce du sel entre la Valachie et la Péninsule des Balkans, le problème de l'administration des domaines que Miloš possédait au nord du Danube et, d'autre part, l'acquittement des dettes contractées par le prince serbe envers la vistiarie (trésorerie) de la Valachie.

Pour ce qui regarde le premier aspect de cette correspondance, il s'agit de l'assurance concernant les dédommagements dus à trois marchands serbes qui avaient eu des relations d'affaires avec la maison Mertani, laquelle détenait le monopole de l'exploitation des salines valaques et avait été mise en faillite en 1831.

Quant au reste des lettres, il intéresse la situation des paysans du domaine de Poenaru (département de Dolj), qui appartenait à Miloš Obrenović, et leurs rapports avec les administrateurs du domaine. (On notera, entre autres, le conflit des paysans avec l'administrateur Stefan Pazarat en 1838).

Une courte introduction précède le texte des documents qu'accompagnent des notes explicatives concernant les personnes mentionnées dans les pièces en question.

V. D.

BERINDEI, DAN, *Mihail Kogălniceanu, prim-ministru al Moldovei și emigrația maghiară (1860—1861)* [Mihail Kogălniceanu, Premier ministre de Moldavie et l'émigration magyare (1860—1861)], dans *Studii și materiale de istorie modernă*, Bucarest, II (1960), p. 223—244.

A la fin de l'année 1860 le « Directoire magyar », organe dirigeant de l'émigration hongroise constitué au lendemain des révolutions de 1848—1849, projetait d'entreprendre contre l'Empire des Habsbourg de nouvelles actions, où les Principautés Danubiennes étaient appelées à tenir une place importante. Dans les relations entre les Principautés et l'émigration magyare, Mihail Kogălniceanu joua un rôle de premier plan. Appelé au pouvoir le 4/16 mai 1860, Kogălniceanu avait formé en Moldavie un cabinet progressiste, dont la politique extérieure favorisa les relations roumano-hongroises. Se fondant sur une série de documents et de témoignages de l'époque, l'auteur met en lumière l'attitude empreinte de bienveillance et de sympathie dont Kogălniceanu fait preuve à l'égard des exilés hongrois. A la différence du prince régnant Cuza, il facilita leur séjour en Moldavie et les protégea contre les autorités consulaires autrichiennes. Mais c'est avec prudence et habileté qu'il vient en aide aux émigrés hongrois, évitant de mettre en péril l'existence politique des Principautés Unies. Les faits cités par l'auteur touchant la liberté d'action laissée aux émigrés et à leurs agents de Moldavie, le transit de ceux-ci à travers la Moldavie vers l'Italie, ou encore l'affaire des armes expédiées de Gênes aux émigrés, illustrent la politique du Premier ministre moldave, s'attachant à protéger l'activité des révolutionnaires hongrois contre la vigilance de la diplomatie autrichienne. La chute du cabinet Kogălniceanu en 1861 a marqué, selon l'auteur — qui cite à ce sujet le témoignage des dirigeants de l'émigration hongroise —, « le terme d'une étape de l'histoire des relations entre l'émigration et les Principautés ». Après cette date l'activité des exilés hongrois sur le territoire roumain n'a cessé de s'affaiblir, comme d'ailleurs toute leur action dans les milieux politiques européens.

S.H.

KONEV, PL., *Нови сведения за втората българска легия в Белград* [Informations nouvelles concernant la deuxième légion bulgare de Belgrade], dans *Исторически Преглед*, 1960, n° 6, p. 91—99.

L'auteur publie un manuscrit autographe conservé aux Archives d'Etat de Belgrade. Il résulte des recherches approfondies qui ont été entreprises, que l'auteur du manuscrit est un nommé Ivan P. Hr. Kärsovski, qui a joué un rôle actif dans la première et la seconde légion bulgare, cette dernière constituée à Belgrade en 1867.

I. P. Hr. Kärsovski présente les conditions politiques qui ont présidé à la fondation de la seconde légion, à savoir l'aggravation de la question d'Orient.

L'information entièrement nouvelle que contient le manuscrit est l'attestation de l'arrivée à Belgrade de deux délégués envoyés par les révoltés grecs contre la domination ottomane, aux fins de mener des pourparlers en vue de la lutte commune de libération des peuples des Balkans. Dans les conditions de l'époque, cette initiative précieuse n'a pas été soutenue comme il fallait par le gouvernement serbe qui, pour éviter des complications, a également décidé de dissoudre la légion bulgare. II. Konev publie aussi des extraits du journal *Zastava* (III, nos 33 et 34 des 25 et 28 avril 1868) qui montrent que l'opinion publique progressiste de Serbie a désapprouvé la dissolution de la légion bulgare et qu'elle sympathisait avec la lutte de libération nationale du peuple bulgare. II. Konev établit un rapprochement entre la publication de ces matériaux dans le journal *Zastava* et la présence à cette époque, à Novi Sad, de Liuben Karavelov, ami du rédacteur du journal.

A. C.

STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Друштвено-политичке прилике међу Арбанасима у Косовском вилајету на почетку XX века и арбанашки отпор против турских реформа 1902—1903 године* [De la situation sociale et économique des Albanais du vilayet du Champ des Merles au début du XX<sup>e</sup> siècle et leur opposition aux réformes de Turquie dans les années 1902/1903], dans *Историјски Часопис*. Орган Историјског Института Српске Академије Наука и Уметности, Београд, 1960, књ. XI, p. 175—212.

Vladimir Stojančević, qui a étudié à fond l'époque de Miloš Obrenovitch, a abordé dans le présent article un problème entièrement nouveau qu'il n'avait pas examiné dans ses recherches antérieures. Mettant à profit une riche information, l'auteur réussit à parcourir les méandres de l'histoire politique pleine d'événements et de conflits des Albanais du vilayet du Champ des Merles et à éclairer d'un jour nouveau une brève période de la politique de l'Empire ottoman en Europe, au début de ce siècle.

Le mouvement politique albanais qui se trouvait dans une période de stagnation après 1881 à la suite de la défaite de la Ligue albanaise, se ranime en 1897 avec la révolte crétoise et redouble dans les années 1902—1903, comme un effet des différenciations sociales et des rapports de forces qui se sont créés dans les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle.

La structure sociale des Albanais de la région du Champ des Merles était passablement compliquée vers 1900 et présentait des traits et des nuances spécifiques.

La classe féodale, qui identifiait ses intérêts avec les intérêts économiques et politiques de l'Etat ottoman, était représentée par les seigneurs féodaux, par l'aristocratie semi-féodalisée et semi-embourgeoisée des fonctionnaires, par les chefs de tribus et les *џиџиџе*. La masse du

peuple était formée de la paysannerie, des éléments pauvres et d'une large couche d'éléments déclassés. On voit grossir toujours davantage les rangs des fonctionnaires civils et militaires et, aux antipodes, la masse des insoumis, des révoltés, des « brigands ».

Cet enchevêtrement d'intérêts sociaux est également influencé par des facteurs subjectifs qui engendrent une série de conflits personnels, auxquels l'auteur consacre une bonne partie de son article.

Les conflits qui interviennent entre les différents chefs de Djakovica, Priština, Prizren et d'autres villes conduisent à des conflits turco-albanais. L'assassinat de Mula Zeca, ardent militant pour la création des écoles albanaises, produit une vive agitation parmi les Albanais. On assiste à une série de troubles, d'interventions de la part des autorités aux fins de concilier les parties adverses, à la reprise des querelles, etc. Finalement, la Porte annonce, aux fins de calmer les esprits, un programme de réformes pour les régions albanaises. Ces réformes visaient à améliorer la condition des chrétiens. Mais l'application de ces réformes s'est heurtée à l'opposition des musulmans et des chefs turco-albanais. Les expéditions punitives entreprises contre les « brigands » dans cette période, agitent toujours plus les esprits, et les Albanais en arrivent à s'insurger ouvertement contre les autorités. Les deux partis albanais — le parti conciliant envers les Turcs et le parti hostile à toute réforme — se réunissent en congrès et décident différentes actions. Au printemps de 1903, lorsque la Porte envoie sur les lieux une commission d'enquête et qu'un consul russe est attendu à Mitrovica, on voit les Albanais s'attaquer même aux autorités. Concentrant de nombreux bataillons et les lançant contre les insurgés, la Porte a réussi à pacifier la région.

S. I.

GORNENSKI, NIKIFOR, Преглед на партизанските действия у нас в надвечерие на девети септември [Aperçu de l'activité des partisans de Bulgarie à la veille de la journée du 9 septembre], dans *Известия на Института за История*, Sofia, 1960, n° 9, p. 95—141.

L'auteur a exposé dans trois articles successifs publiés par cette même revue (n°s 3—4, 5 et 6) les actions des partisans de Bulgarie entre juin 1941 et juillet 1944. Dans cette dernière communication, il nous parle des actions déployées par les partisans au mois d'août et dans les premiers jours de septembre 1944, c'est-à-dire dans la période où la situation intérieure et extérieure de la Bulgarie avait changé du tout au tout, à la suite de l'arrivée au pouvoir du gouvernement Bagrianov, de l'insurrection du 23 août en Roumanie, de l'effondrement du front Jassy-Kichinew, etc. Après avoir exposé dans les grandes lignes la situation interne et externe du pays, l'auteur nous présente les actions les plus importantes menées par les partisans en août 1944 : occupation de certaines gares, libération de diverses localités, etc. C'est la période où les actions des partisans atteignent leur apogée ; l'armée révolutionnaire de libération nationale compte à présent 30 000 hommes armés, soutenus par 200 000 sympathisants actifs (aides, informateurs, agents de liaison, personnel médical, recéleurs, etc.). C'est cette armée révolutionnaire qui a maintenu le front intérieur dans le pays et a immobilisé une armée monarcho-fasciste de plus de 300 000 hommes, sans compter quatre divisions hitlériennes. La lutte des partisans a contribué dans une mesure énorme à la préparation et au déroulement de la grande insurrection armée du 9 septembre 1944. Les actions des partisans dans les quelques journées qui ont précédé cette date historique, ainsi que pendant

la grande insurrection, ont été présentées par l'auteur dans une étude antérieure publiée par la revue *Istoriceski Pregled*, Sofia, 1950, VII, 1, p. 92—115. Ces cinq articles publiés par Gornenski, étayés sur un riche matériel puisé dans les archives et sur une méthode de travail scrupuleuse, brossent un tableau éloquent de la lutte grandiose menée par les partisans bulgares dans la période juin 1941—septembre 1944. Ces études mettent clairement en lumière les étapes de la lutte des partisans, les méthodes utilisées, l'organisation des détachements de partisans et des masses qui les aidaient, la direction clairvoyante du parti communiste bulgare et nous fournissent nombre de données et de chiffres particulièrement éloquentes. Mais il convient de signaler l'expression erronée employée par l'auteur qui parle de « la capitulation du gouvernement roumain le 23 août » au lieu de l'insurrection du 23 août 1944 en Roumanie.

C. V.

BARJAKTAROVIĆ, MIRKO, *Das leere Grab — ein alter Brauch in Serbien*, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, Braunschweig, 85, 1960, 1, p. 47—53.

Cet article a fait l'objet d'une communication au Congrès des folkloristes yougoslaves de Varaždin (Croatie), qui s'est tenu du 20 août au 1<sup>er</sup> septembre 1957 (voir le compte rendu des travaux dans *Revista de folclor*, 3 (1958), n° 1, p. 118). Il nous décrit le cérémonial populaire qui accompagne les funérailles de ceux qui ont décédé loin de leur village et qui ne sont pas enterrés au cimetière du village, avec le reste de la famille. C'est ce que l'on appelle, d'un terme spécifiquement olténien, *inmormintare chip* (pour ce même problème en Transylvanie, voir S. Fl. Marian, *Inmormintarea la Romni*, Bucarest, 1892, p. 355). Nous avons affaire à un simulacre de tombes où d'ordinaire sont enterrés ou exposés les vêtements du mort et où sont exécutées toutes les cérémonies rituelles (même les cérémonies religieuses), tout comme dans les cas habituels. Les détails spécifiques observés par l'auteur en Yougoslavie, de nos jours, montrent que l'époque où ce phénomène a atteint une grande intensité a passé (période de la guerre), et que cette coutume se perd aujourd'hui toujours plus. En ce qui concerne l'ancienneté de cette coutume chez les peuples d'Europe, l'auteur fait des renvois à la littérature classique grecque, en l'occurrence à l'*Odyssée* (XI, 72—78), mais il ne fait aucune mention concernant son extension géographique, et c'est là la lacune essentielle de l'exposé. L'explication du phénomène s'étaye sur un grand nombre d'exemples judicieusement choisis. L'article est accompagné de cinq photographies.

A. F.

FILIPOVIĆ, MILENKO S., *Капитолске гуске у балканском народном предањ* [Les oies du Capitole dans la tradition populaire des Balkans], dans *Годишњак. Књига I Балканолошки институт. Научно Друштво Н.Р. Босне и Херцеговине*, Сарајево, I, 1956, p. 474—478.

L'auteur, qui est un spécialiste renommé des problèmes du vieux folklore balkanique, présente dans cet article une série de légendes des Balkans dont le contenu est analogue à celui de la légende des oies du Capitole, légende rapportée par Tite-Live (*Ab Urbe condita*

*libri*, V, 47). La différence essentielle entre la légende romaine et la légende balkanique réside dans le fait que tandis que les oies de Junon sont intervenues en faveur des assiégés, les légendes balkaniques les présentent régulièrement comme prenant le parti des assiégeants. L'auteur considère que les analogies entre ces légendes sont dues au fait qu'elles proviennent d'une source commune, encore ignorée. Une filiation directe est moins probable, vu que les légendes balkaniques sont connues simplement sur un territoire comprenant les régions situées autour de la Moravie méridionale, du nord de la Macédoine de nos jours et de la région bulgare de Krajište, et qu'elles sont ignorées dans les territoires voisins de l'Italie.

D. G.

GRECU, VASILE, *Stavrinos, Eine gar schone Erzählung uber Michael den Wojewoden* (Σταυρινοῦ διήγησις ὄρωσιότατη τοῦ Μιχαήλ βοεβόδου). *Ein Venezianer Volksbuch*, dans *Berliner Byzantinische Arbeiten*, III, Berlin, 1960, p. 180—206.

Le Professeur Vasile Grecu nous présente dans cette étude le poème du trésorier Stavrinos, chronique contemporaine grecque, en vers, du règne de Michel le Brave, œuvre qui a joui d'une large circulation aux XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles.

Les idées sont groupées en quelques grands chapitres : 1. l'identification de Stavrinos et son rôle à la Cour de Michel le Brave ; 2. la date du poème ; 3. son analyse littéraire et historique ; 4. les influences subies par Stavrinos et les influences exercées par son poème ; 5. la présentation des différentes éditions.

Dans chacun de ces chapitres, l'auteur fournit des éléments nouveaux, soit en reprenant des opinions déjà émises (D. Russo, dans *Studii greco-romine*, œuvres posthumes, tome 2, Bucarest, 1939), dont il élargit l'interprétation, soit en donnant des explications inédites, à la suite de recherches personnelles.

Ainsi, dans la question de l'identification de l'auteur, le professeur Grecu précise que, bien que l'on ignore dans quelle mesure il a rempli ses fonctions de trésorier, Stavrinos semble avoir été dans les bonnes grâces du prince, qui fit appel à ses services à tous les moments importants, à l'exception du voyage entrepris par Michel le Brave à Vienne et à Prague. En ce qui concerne le meurtre de Stavrinos et de son fils, le hetman Gheorghe, assassinés par Ștefan Tomșa, l'auteur le situe sous le premier règne de ce prince (1611—1615) et se rallie en partie aux affirmations du hiéromoine Néophyte, le premier éditeur de la chronique.

La date du poème, considérée comme remontant au 1<sup>er</sup> et au 2 février 1602, à la suite de l'interprétation *ad litteram* des derniers vers de l'œuvre de Stavrinos, n'est pas convaincante. Le professeur Grecu est d'avis que le 1<sup>er</sup> et le 2 février 1602, Stavrinos n'a fait que terminer son manuscrit qui avait été commencé sitôt après le meurtre de Michel et donc élaboré entre août 1601 et février 1602.

Une analyse détaillée du poème nous montre son plan, ses sources, sa langue, la versification, ses défauts et ses qualités littéraires. Particulièrement intéressante est la constatation que Stavrinos utilisait une grammaire et un lexique propre, ce dont témoigne le glossaire des mots roumains annexé par le hiéromoine Néophyte à son édition de 1672. Pour ce qui est du fond de l'ouvrage, l'auteur le considère comme étant conforme à la vérité historique, encore qu'il contienne maintes exagérations dues à la fantaisie de Stavrinos ; il souligne le caractère de chronique rimée, plutôt que celui de poème, de l'ouvrage. Fruit de l'expérience personnelle de Stavrinos, cette source historique a été beaucoup utilisée par les chroniqueurs valaques.

L'auteur relève également l'importance de cet ouvrage du point de vue de l'histoire littéraire. Il appartenait à la catégorie des livres grecs qui ont joui d'une large circulation, durant des siècles, dans tous les pays balkaniques, et qui étaient imprimés en de nombreuses éditions à Venise. On s'explique aisément l'écho qu'a suscité dans ces pays subjugués le récit des faits d'armes de Michel le Brave, que les ballades bulgares et grecques glorifiaient comme un véritable symbole de la révolte en cette sombre époque (voir aussi *Revista istorică română*, V—VI, 1935, 1936).

Comparant le texte de la chronique de Michel le Brave avec celui des livres populaires jouissant d'une large circulation, par exemple *l'Histoire de Bélisaire* ou *La vie d'Alexandre le Grand*, si familiers au monde balkanique, le professeur Grecu montre que Stavrinou s'en est souvent inspiré et a prêté au prince roumain certains attributs propres aux héros grecs.

Enfin, l'auteur analyse les influences de la chronique de Stavrinou sur les écrits de Georges Palamed, d'Ignace Petritzès et d'Anthimos Diakrusis-Akakios, ainsi que la mesure dans laquelle elle a servi de source à une chronique slave de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'étude se termine par une énumération des éditions parues à Venise entre 1638 (date probable de l'édition princeps) et 1806, à raison d'environ une édition par décennie.

Particulièrement intéressant pour l'histoire roumaine, le poème de Stavrinou exprime l'admiration et la confiance des contemporains en la force des armées de Michel le Brave. Il est également représentatif pour le fonds culturel commun des peuples balkaniques, et ses nombreuses éditions parues dans les imprimeries de Venise illustrent le rôle joué par ce centre culturel dans le sud-est de l'Europe.

C.P.D

MANUSACAS, M. I., "Άγνωστη πηγή τῆς „Ἐρωφίλης" τοῦ Χορτάτση: Ἡ τραγωδία „Ἰη Re Torrismondo" τοῦ Τάσσο [Une source inconnue de l'«Erophile» d'Hortatzis: la tragédie «Iη Re Torrismondo» du Tasse], dans *Κρητικά χρονικά*, XIII (1959), p. 73—83 et extraits.

M. I. Manusacas est l'un des historiens grecs les plus actifs; il a dirigé plusieurs années durant, avec une grande compétence, la section d'histoire médiévale de l'Académie d'Athènes et a été nommé récemment professeur d'histoire à l'Université de Salonique. Il a accordé dans ses recherches une attention spéciale à l'histoire et à la littérature crétoise.

Dans la présente étude, Manusacas nous fournit de nouvelles données concernant le théâtre crétois et nous présente une source ignorée de l'Erophile d'Hortatzis.

Cette tragédie crétoise a également circulé dans les pays roumains et a eu une certaine influence sur la littérature roumaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme l'a montré autrefois Vasile Grecu et comme l'a signalé à nouveau Alexandru Elian dans une communication sur le métropolitain Dosoftei.

Plusieurs historiens grecs et étrangers — dont des Roumains — se sont occupés des sources italiennes consultées par Hortatzis, et tous sont tombés d'accord pour reconnaître que l'Erophile s'étaye en premier lieu sur la tragédie *Orbecche* de Giovanni Battista Giraldu, puis sur *Gerusalemme Liberata* et *Aminta* du Tasse. Hortatzis ne s'est pas seulement laissé influencer par *Orbecche* mais a même cherché à surpasser son prototype. Les tentatives faites par Hortatzis pour surpasser l'œuvre de Giraldu sont évoquées par l'historien grec Alexandre

Embericos dans son ouvrage *Critique comparée d'Erophile et d'Orbecche*, paru récemment et cité par Manusacas.

Manusacas publie à présent un fragment du deuxième acte de l'*Erophile* en montrant que ce fragment s'inspire non pas d'*Orbecche* mais d'une autre source qui n'a pas été remarquée jusqu'à présent par ses prédécesseurs, à savoir la tragédie du Tasse *Il Re Torrismondo*, laquelle est le prototype de la tragédie crétoise Βασιλεὺς ὁ Ρωδολίνος (*Le roi Rodolinos*), écrite par Jean André Troilos et parue à Venise en 1647. Manusacas publie également le fragment correspondant de l'œuvre du Tasse; une simple comparaison des deux textes révèle qu'Hortatzis s'est visiblement inspiré de l'œuvre du Tasse. Mais cette fois, l'écrivain crétois n'a pas suivi de près son modèle, comme il l'a fait pour *Orbecche*, mais il l'a plus ou moins transformé, éliminant certains vers et en ajoutant d'autres.

La nouvelle source de l'*Erophile*, bien que secondaire, n'en est pas moins importante, car elle contribue à fixer plus exactement l'année où a été écrite la tragédie d'Hortatzis. Nous considérons jusqu'ici l'année 1581, date de la parution de la première édition de *Jerusalem Liberata*, comme terminus post quem. Il nous faut à présent déplacer cette date après 1587, année de la première édition du *Torrismondo* du Tasse.

La contribution de Manusacas est précieuse et intéresse également les historiens de la littérature roumaine.

N. Cr.

PETKANOVA-TOTEVA, DONKA, *Неделник на Софроний Вранчански* [Le Nedelnik de Sofronie de Vratza], dans *Известия на Института българска литература*, Sofia, IX, 1960, p. 199—246.

Comme on le sait, ce texte a paru en 1806 dans la typographie de Rimnic, sous le titre grec de *Kyriakodromion*, et présente pour la culture bulgare une importance considérable. Le «Nedelnik» de Sofronie de Vratza, qui est le premier texte écrit en bulgare moderne, a été étudié par certains chercheurs, qui se sont surtout penchés sur ses sources. Les études entreprises jusqu'ici n'ayant pas éclairci définitivement la question des filiations, l'auteur se propose d'établir la liaison entre cette œuvre et les textes similaires plus anciens.

L'auteur commence par rejeter comme non fondée l'opinion de A. Teodorov-Bălan qui a soutenu que la source principale dont s'est inspiré Sofronie de Vratza serait l'œuvre de Nikiforos Theotokis, le *Kyriakodromion* (Moscou, 1796). Rejetant cette conclusion de Bălan, Petkanova pousse ses recherches plus loin encore dans le passé, donnant ainsi à l'œuvre de Sofronie une large perspective historique. L'auteur affirme que la Bibliothèque Nationale de Sofia possède deux collections de sermons, l'une de 1758 et l'autre de 1755, à contenu différenciés. Une troisième version est due au moine Danail et date de 1626.

Le contenu de cette dernière collection est identique à quatorze autres textes russes des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, qui, à leur tour, proviennent de traductions plus anciennes. Les originaux de certains de ces textes remontent jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle et les traductions faites d'après l'original grec ont joui d'une large circulation chez les peuples slaves au moyen âge. Passant à l'analyse comparée des textes, l'auteur aboutit à la conclusion qu'à l'origine l'auteur de cet ouvrage est le patriarche de Constantinople Jean XIV Caleca, qui a vécu au XIV<sup>e</sup> siècle. Pour son temps, Caleca était un esprit progressiste qui a lutté contre le mysticisme et l'irrationalisme médiéval. C'est pourquoi l'œuvre de ce prélat a joui d'une grande popularité.

Cherchant à identifier la source des sermons qui forment le contenu du *Nedelnik*, l'auteur aboutit aux conclusions suivantes : 59 sermons ont leur origine dans l'ouvrage de Caleca ; 10 autres ont été traduits du grec par Sofronie et 28 ont été transcrits par le prélat bulgare d'après des textes datant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

En ce qui concerne la langue employée par Sofronie, elle constitue l'élément le plus important de cet écrit. L'auteur opine qu'en transcrivant d'après des textes plus anciens, Sofronie a parfois modernisé la langue, afin d'écrire un livre destiné au peuple. Autrement dit, elle contient des éléments anciens et nouveaux et constitue par là un pont entre l'ancienne littérature bulgare et la nouvelle culture bulgare de la Renaissance. Enfin, l'écrit de Sofronie prend place dans l'ensemble des tendances démocratiques manifestées par la littérature bulgare au XVIII<sup>e</sup> siècle.

T. I. N

SOTIRIOU, G. A., 'Η ζωγραφική τῆς Σχολῆς τῆς Κωνσταντινουπόλεως [La peinture de l'école de Constantinople], dans *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἐταιρείας*, περίοδος δ'. τ, α', 1959, Athènes, 1960, p. 11—25 (rés. fr. p. 161—162)

Cette étude, qui devait faire l'objet d'une communication au XI<sup>e</sup> Congrès de Byzantologie tenu à Constantinople en septembre 1955, reprend un problème plus ancien et, s'étayant sur la découverte de nouveaux monuments, démontre qu'à partir de Théodose II (408—450) et jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, la capitale de l'Empire byzantin a été un centre qui n'a cessé d'entretenir, de cultiver et de propager les traditions antiques grecques dans la peinture byzantine. Après la découverte notamment des peintures du Paradis du monastère de Chora ou de Kahrie djami (P. A. Underwood, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 9—10, 1956, p. 253—288 ; 11, 1957, p. 173—220 ; 12, 1958, p. 235—265), la preuve a été faite qu'en dépit de la décadence politique survenue au XIV<sup>e</sup> siècle, Constantinople n'a cessé d'être le principal centre culturel de l'époque et a exercé une puissante influence sur la vie artistique des provinces grecques et serbes (Cf. Ch. Delvoye, dans *Byzantion*, XXIX—XXX, 1959—1960, p. 330—331).

I. B.

RICE, DAVID TALBOT, *The Art of Byzantium*, Londres, Thames and Hudson, 1959, 631 p. + 240 pl.

Cet excellent album d'art byzantin a été publié à l'occasion de l'exposition d'art byzantin organisée à Edimbourg et à Londres à l'automne de 1958 et des cours donnés par l'auteur dans ces mêmes villes au printemps et à l'été de 1959. Ces circonstances expliquent plus ou moins l'inégalité du matériel édité ; ainsi, il y manque presque totalement les édifices, les monuments d'architecture ou les pièces d'art plastique plus volumineuses, qu'il était difficile de transporter et d'exposer. Quoi qu'il en soit, l'auteur a limité la matière de son volume à ce qui a été réalisé à Byzance ou a caractérisé la ville-capitale, en éliminant l'art des provinces et les réalisations artistiques postérieures à la conquête de la ville par les Turcs. C'est pourquoi l'ouvrage parle de « l'art de Byzance » et non pas de « l'art byzantin ». Une syn-



thèse instructive d'environ 80 pages se trouve complétée par une cinquantaine de pages de notes explicatives aux 44 planches en couleur et aux 196 planches en noir et blanc réalisées dans d'excellentes conditions photo- et typographiques, ce qui imprime à ce volume le caractère d'un documentaire précieux en vue de la poursuite des recherches.

L'ouvrage comprend un ample index général et iconographique.

M. I V.

MICHELIS, P. A., *Esthétique de l'Art byzantin*, Paris, Flammarion, 1959 (Bibliothèque d'Esthétique).

Cette édition française de l'ouvrage du professeur P. A. Michelis de l'Université technique nationale d'Athènes, présente des modifications substantielles au regard de l'édition grecque parue en 1946 et de l'édition anglaise de 1955. L'auteur s'attache surtout à réhabiliter l'art byzantin, à découvrir ses critères esthétiques et ses fonctions. La clé de cette réhabilitation est la compréhension de l'art byzantin comme un art du sublime à l'opposé de l'art du beau. Michelis distingue une dialectique des catégories esthétiques, qui agit dans le temps : forme-contenu, variété-unité, harmonie-dynamisme rythmique (en tant que « principes objectifs ») ; attitude objective-subjective, sensibilité plastique ou pittoresque, composition tectonique ou expressive (en tant que « principes subjectifs »). Il démontre que le sublime est dynamique et que le beau est statique ; que le dynamisme du sublime exige de la part du spectateur une participation intérieure à l'élan de l'œuvre, alors que la statique du beau lui permet une contemplation plus extérieure. Il est donc normal que dans les belles œuvres ce soit la forme qui ait le plus d'importance, alors que dans les œuvres sublimes, c'est le contenu qui est l'élément le plus important. En partant de ces thèses, l'auteur analyse le processus de la formation et du développement de l'art byzantin, en tant qu'art du sublime, sous ses différentes formes de manifestation et notamment en architecture.

Même si les thèses de l'auteur ne peuvent pas être toujours partagées, l'ouvrage n'en a pas moins le grand mérite d'essayer pour la première fois, à de telles proportions, de synthétiser les principes de l'esthétique byzantine, facilitant par là la compréhension d'un art injustement minimisé sous le rapport esthétique et offrant ample matière à réflexion sur ce passionnant sujet d'histoire de l'art.

M I V

MEDA KOVIĆ, DEJAN, *Претставе античких философа и Сивила у живопису Богородице Левичке* [La représentation des philosophes antiques et de la Sibylle dans la peinture de l'église de Bogoroditza Levichka], dans *Зборник радова*. Књ. LXV. Византолошки Институт, књ. 6, Belgrade, 1960, p. 43—55.

L'exonarthex de l'église «Bogoroditza Levichka» de l'ancienne Serbie contient aujourd'hui encore la représentation de *Банинъ Платон* et *Банинъ Платархъ* ainsi qu'une autre figure portant l'inscription *Сивила царица <сти> оиска*. La présence et le rôle de ces figures païennes dans la peinture chrétienne nous sont expliqués avec beaucoup d'érudition et de compétence par Dejan Medaković. Comme le montre l'auteur, la présence de ces figures atteste la dépendance vis-à-vis de l'art byzantin, où nous assistons à une symbiose hellénistico-byzantine.

Etudiant le processus de la formation de cette symbiose, D. Medaković part de l'analyse des conceptions de Carpocrate d'Alexandrie qui plaçait les grands philosophes de l'antiquité aux côtés des figures les plus marquantes du christianisme, et montre ensuite quelle était, à l'égard des penseurs de l'antiquité, l'attitude de Justin le philosophe, d'Athenagor, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Saint Basile et d'autres représentants de l'Eglise aux IV<sup>e</sup> — V<sup>e</sup> — VII<sup>e</sup> — XI<sup>e</sup> siècles, etc. La pensée de certains représentants de l'Eglise serbe a suivi elle aussi la tradition byzantine qui s'attachait à interpréter certains phénomènes de la nature à travers le prisme des conceptions d'Aristote, de Ptolémée, de Pline.

Une série d'éléments antiques se retrouvent aussi dans la littérature biographique serbe, comme en témoignent les citations tirées de la littérature classique grecque au sein de laquelle Plutarque jouissait d'une grande autorité.

Ceci étant, on s'explique aisément la présence des figures antiques dans la peinture ecclésiastique de l'Orient orthodoxe. L'auteur souligne la fréquence de ces éléments antiques dans la peinture de certaines églises de Moldavie, de Valachie et de Bulgarie (p. 53). Dans les églises roumaines et celles du Mont Athos, les figures des philosophes antiques sont placées d'habitude à côté de la généalogie d'Esée, formant avec elle une unité iconographique. On peut en voir des exemples au monastère de Gura Humorului (1530), de Vatra Moldoviței (1536), de Voronet (1546), de Sucevița et de Cetățuia de Jassy (1672) (Cf. Vasile Grecu, *Darstellungen altheidnischer Denker und Schriftsteller in der Kirchenmalerei des Morgenlandes*. Bulletin de la Section historique, XI, Bucarest, 1924). Chez les Bulgares, la peinture la plus ancienne de ce type date de 1488 et se trouve à l'église de Boboiévo sur la Strumitsa. L'iconographie russe a représenté dès le XVI<sup>e</sup> siècle les figures de Platon, d'Aristote, d'Euripide, de Plutarque et de la Sibylle.

Mais la plus ancienne figuration de Platon et de la Sibylle dans la peinture orthodoxe est, comme le constate à présent D. Medaković, justement la peinture de l'église de Bogoroditza Levichka. Il n'existe qu'une seule représentation plus ancienne de la Sibylle, datant de 1169 à Bethléem; celle du monastère d'Arlje (Serbie), datant de 1296, est effacée et on ne peut presque plus rien y déchiffrer (*Seminarium Kondakovianum*, VIII (1936) Prague).

Pour le reste de l'Orient orthodoxe, comme on l'a vu, de telles peintures n'apparaissent que plus tard.

La plus ancienne apparition des figures de Platon, de Plutarque et de la Sibylle dans l'église de Bogoroditza Levichka, souligne l'auteur, revêt une importance multilatérale et c'est pourquoi il convient de l'étudier avec toute l'attention requise. Elle démontre, entre autres, que les peintres respectifs ont été liés au classicisme de la Renaissance de l'époque des Paléologues, époque à laquelle l'art byzantin s'est rapproché plus que jamais de l'antiquité, fait qui n'a pas manqué de susciter des échos dans l'art serbe également.

S. I.

#### Bibliographie. Documentation

*Библиографија. Историографијата во НР Македонија од 1957 до крајот на 1959 година* [Bibliographie. Historiographie concernant la R. P. de Macédoine entre 1957 et 1959], dans *Гласник на Институтот за национална историја*, Skopje, IV, 1960, 1—2, p. 378—389.

Cet ouvrage continue le travail d'information et de documentation scientifique concernant les problèmes de la R.P. de Macédoine, travail entrepris avec la parution du périodique

même [I 1957, 1, p. 341—367] quand a été publiée une bibliographie ayant le même contenu pour l'année 1956. Le matériel a été extrait de vingt périodiques, pour les titres desquels on nous donne une liste spéciale d'abréviations. Puis viennent, dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs, 205 titres d'ouvrages embrassant des domaines scientifiques plus nombreux que ne l'indique le titre de l'ouvrage. Ainsi, parmi les ouvrages figurant dans le répertoire, on trouve des études d'histoire, de droit, d'économie, de géographie, d'art.

A. F.

BLIZKANOV, PETKO, *Варненски периодичен печат (1880—1944)* [Les périodiques parus à Varna entre 1880 et 1944], dans *Известия на Варненското Археологическо дружество*, XII (1961), Varna, p. 91—113.

Le matériel est groupé par périodes : I. Le développement du capitalisme à Varna entre 1880 et 1912. II. La guerre de 1912—1918. III. Les années de la crise révolutionnaire de 1918—1923. IV. La réaction du capital et du fascisme, 1923—1934. V. La période de la dictature fasciste, 1934—1944.

Pour chaque groupe, les publications se subdivisent en :

a) politiques, de parti, administratives, d'informations générales, nationales-militantes ; b) économiques, administratives, techniques, professionnelles ; c) culturelles, scientifiques, littéraires, musicales, théâtrales, pédagogiques, sanitaires ; d) sportives ; e) religieuses.

L'étude porte sur 380 titres ; une annexe nous donne onze autres titres, complétant l'article précédent de l'auteur, sur la presse révolutionnaire et démocratique parue à Varna dans l'intervalle 1878—1944 (ИВАД, XI, 1960). Un index alphabétique complète cet important instrument bibliographique.

D. C. G.

MIRČEV, KIRIL, *Die bulgarische Sprachwissenschaft von 1935 bis 1958*, dans *Zeitschrift für slavische Philologie*, 28, 1959—1960, p. 164—189 ; 29, 1960—1961, p. 173—182.

C'est là un ample passage en revue de la bibliographie relative à la linguistique bulgare entre 1935 et 1958.

Dépouillant les publications parues en Bulgarie et à l'étranger, l'auteur présente les indications bibliographiques d'après le contenu : périodiques, linguistique générale et slave, histoire de la langue, lexicologie, dialectologie.

Les annotations substantielles de Kiril Mirčev pour chaque mention bibliographique rendent cette présentation attrayante et intéressante. Il convient de souligner le fait que Mirčev fait ici une série d'additions au répertoire antérieur de St. Mladénov, concernant la période 1925—1935, répertoire publié dans la même revue (vol. 13, p. 381—384).

L. O.

DOBREV, G. M. *Le 80-ème anniversaire de la Bibliothèque Nationale de Bulgarie*, dans *Cahiers de documentation*, déc. 1958, p. 111—115.

L'article fait un bref historique de la Bibliothèque organisée par le gouverneur russe de 1878, P. VI. Albine et constituée par les donations de gens de culture patriotes tels que M. Drinov, G. I. Kirkov, I. V. Platonov, et d'autres encore. Enrichis sans relâche, les fonds ont été en grande partie détruits par les bombardements aériens de 1944. Reconstituée après la libération, la Bibliothèque occupe un immeuble imposant de sept étages; elle est équipée d'installations modernes et pourvue d'un nombreux personnel qui assure le service des lecteurs (plus de 20 000) ainsi que la documentation. Une aile spéciale est réservée à l'Institut bibliographique « Eline Péline ».

Les données consignées dans cet article nous offrent une image éloquente de l'essor pris par la Bibliothèque nationale de Sofia sous le régime démocratique populaire : développement des fonds, accroissement du personnel, activité méthodique d'orientation. Des informations complémentaires nous sont fournies dans les brochures éditées par la Bibliothèque.

A.D.

GUBOGLU, MIHAIL, *Arhiva insulei Ada-Kale și importanța ei* [Les archives de l'île Ada Kaleh et leur importance], dans *Revista arhivelor*, Bucarest, V (1962), 1, p. 117—147

L'île d'Ada-Kaleh (« la citadelle de l'île ») sur le Danube, située dans un paysage pittoresque à 4 km des Portes de Fer (« Demir-Kapı ») entre les Carpates roumaines et les Balkans, a joué autrefois un rôle historique important. Dénommée par Hérodote « flot mythologique », elle a été connue au long des siècles sous des appellations diverses — Carolina, Porizza, Ciughiéné-Adası, Ada-i-Kebir —, pour prendre au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'occupation turque, le nom officiel d'Ada-Kaleh, qu'elle a conservé jusqu'à ce jour.

L'auteur retrace sommairement l'histoire de l'île à l'aide des sources narratives ottomanes et d'autres documents évoquant ses relations avec la Valachie en général et plus particulièrement avec l'Olténie. Sous la domination ottomane Ada-Kaleh était un poste de frontière tourné vers l'Europe Centrale et fut pendant plus de cent ans, jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le point de départ de toutes les incursions turques en Serbie, en Hongrie et en Autriche.

Les archives de l'île, de date relativement récente (1878—1923), ont été découvertes en 1956 dans la mosquée d'Ada-Kaleh et se rapportent à l'administration de l'île après 1878. La majeure partie des actes turcs portent une double date, l'une correspondant au calendrier financier et administratif (année solaire), l'autre à l'ancien calendrier mahométan (année lunaire). Analysant les pièces de ce fonds, l'auteur y a découvert de nombreux documents et divers renseignements intéressant la Roumanie, la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie, et qui ont trait, entre autres, à une série de problèmes économiques touchant les relations de l'île avec la Banque Ottomane d'Istanbul, la Banque Anglo-Autrichienne de Vienne, la Banque Anglo-Hongroise de Budapest, etc. Les précisions recueillies par l'auteur éclairent en outre un ensemble de problèmes sociaux, économiques, politico-militaires, administratifs, juridiques, culturels, ethnographiques et linguistiques.

A l'exception de deux documents datant de 1733 et de 1814, les pièces qui composent les archives d'Ada-Kaleh concernent la période 1878—1923, au cours de laquelle l'île, posses-

sion turque d'abord, puis placée sous le protectorat de l'Autriche-Hongrie, était soumise à un régime spécial. Etant donné que les plus anciens documents (1733—1892) en langue turque et en langue allemande sont au nombre de 10 en tout, l'auteur en conclut que la majeure partie des archives de l'île, antérieure aux années 1877—1878, a été transportée au sud du Danube et en Turquie. Il rappelle à cette occasion les riches archives turques de Sofia où sont conservés les registres des cadis du Danube — ceux de Vidin notamment — qui contiennent un abondant matériel, allant du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XIX<sup>e</sup>, relatif aux rapports de la citadelle insulaire d'Ada-Kaleh avec la Péninsule des Balkans et les provinces roumaines. L'auteur affirme en outre qu'un certain nombre de documents provenant du fonds d'Ada-Kaleh et encore inédits se trouveraient dans les archives de l'Autriche, de la Hongrie et de la Yougoslavie.

D'après le caractère commun des pièces, les archives ont principalement trait aux rapports économiques et politiques de l'île avec les pays voisins (Autriche-Hongrie, Bulgarie, Serbie, Roumanie) et plus particulièrement avec la Turquie, par l'intermédiaire de quelques ministères d'Istanbul, par l'ambassade de Turquie à Vienne et les consulats ottomans voisins de Turnu-Severin, Calafat et Craiova, à la situation politique et stratégique de l'île, utilisée comme centre d'espionnage — contre la Bulgarie notamment — à son rôle d'asile de réfugiés politiques, aux mœurs et coutumes mahométanes, etc

Signalant l'existence d'un dialecte turc local, l'auteur considère que l'île d'Ada-Kaleh offre un intérêt exceptionnel pour les turcologues, ainsi qu'au point de vue linguistique, dialectologique, folklorique et ethnographique.

S.H.

*Les archives en Yougoslavie*, dans *Cahiers de documentation*, 1958, nov., p. 109—110.

L'article contient des précisions sur l'organisation des archives fédérales, républicaines et départementales, ainsi qu'une liste sommaire des principales archives républicaines avec indication de la date de leur fondation et du plus ancien document qu'elles contiennent (les Archives de Zagreb, fondées en 1774, possèdent un document datant de 969). Il est intéressant de noter que le fonds de l'Institut d'Histoire militaire de l'armée populaire de Yougoslavie comprend 2 millions de documents relatifs aux guerres balkaniques, à la première guerre mondiale et à la guerre de libération nationale.

A D.

**PRINTED IN RUMANIA**

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

